L’Art de vivre

Une œuvre de L’Abeille

> *« Ceux qui souffrent trop ne cherchent plus la vérité*
> *ils cherchent à survivre à ce qu’elle leur a déjà fait. »*

— Anonyme

Texte librement distribué, dédié à ceux que l’on ne voit pas.

Introduction:

Je suis né dans une ville noyée de pluie et de pierre,
Nantes, que l'Histoire hait doucement,
où les pavés pleurent encore
le sang vendu des esclaves.
J'y ai vu, à hauteur d'enfant,
le béton tiède des églises,
et les croix s'allonger jusque dans les bancs de l'école,
où la foi n'était que discipline,
et l'innocence, un châtiment.

On m'a appris à me taire,
à courber l'échine pour l'amour d'un ciel vide.
Privé de récréation comme on prive d'air,
moqué pour la faute d'être né d'une femme seule.
J'ai porté cette faute sur mes épaules frêles,
avec ma sœur dix ans plus âgée,
mon frère, plus grand, plus fort, plus perdu que moi.
L'école a sonné le jugement,
et ma mère, accusée sans procès,
a dû céder sa chair.

Premier exil.
Première table froide.
Premiers silences pleins de couteaux.
On m'a appris les règles :
parler seulement pour dire merci,
faire le ménage comme on récite une prière,
baisser les yeux devant la violence ordinaire.
Ils appelaient cela « éducation ».

Puis une lumière :
un maître, un vrai, qui a vu plus loin que mes cernes,
et m'a offert un nom que je n'avais jamais entendu :
élève.

Mais la mort n'attend pas les rémissions.
Ma mère est partie,
sans bruit, sans guerre,
avec dans les veines le cancer et la solitude.
Je n'ai pas eu le luxe du deuil.
Juste l'absence,
et la voix d'un ami, dans une cour trop vaste,
qui, lui, croyait encore aux lendemains.

J'ai continué.
Le latin, le grec, les livres,
comme des briques pour construire une maison
où personne ne viendrait me frapper.
Mais les coups venaient quand même.

Ils avaient changé de nom.
Ils s’appelaient « diagnostic »,
« traitement »,
« stabilité émotionnelle ».
Des cachets pour me faire taire le soir,
des rendez-vous pour m’apprendre à douter de moi.
On ne soignait pas ma douleur.
On la classait.

Le frère est devenu geôlier,
la famille d’accueil, une succession de prisons.
L’une m’a nié,
l’autre m’a sali.
Une fille, un soir, m’a volé jusqu’à mon silence,
et la parole n’est jamais revenue entière.

Mais j’ai obtenu mon bac.
Philosophie, droit, géopolitique
je voulais comprendre le monde
qui m’avait tant rejeté.
J’ai tenu, encore.
L’université.
Un toit, parfois.
Des lectures en retard,
des appels sociaux sans réponse,
et ce que l’État ose encore appeler une « aide »
quand il ne s’agit que de vous réduire
à une case dans un tableau.

Aujourd’hui, je suis là.
Entre quatre murs qui ne sont pas à moi,
hébergé par la dernière branche de sang
qui ne m’a pas renié,
mais ne comprend pas.
Et je tiens.
Sans droits, sans ressources,
mais avec cette chose que l’on n’a pas encore brisée :
l’esprit.
Ma pensée est encore mienne.
Et cette pensée,
je veux qu’elle devienne arme,
flamme,
refuge.

Ce livre ne sera pas une plainte.
Ni un journal intime.
Mais un cri stratégiquement façonné,
un feu dans la nuit,
des mots pour tous ceux que l’on a fait taire,
et qui, peut-être, y trouveront
une étincelle pour se relever.

Arc I: Fondation

Chapitre I Leo:
page 5

Interlude I: Voltairine de Cleyre (1866–1912):
page 8

Chapitre II : Les ombres d'un pays en proie:
page 9

Interlude II : étymologie:
page 10

Chapitre III: La Sainte aux chaînes brisées:
page 12

Interlude III: Héritages effacés : la justice, les femmes et le pouvoir oublié:
page 17

Chapitre I Leo:

Léo n’était pas né pour souffrir. Il n’avait pas de nom prestigieux, ni de lignée illustre. Son existence était une ombre silencieuse, glissant entre les fissures d’un monde trop vaste, trop indifférent. Dans cette banlieue de béton et de bitume, où chaque immeuble semblait être un cercueil dressé vers le ciel, Léo apprit très tôt la loi du silence.

Il avait huit ans lorsque la première fois qu’il comprit la trahison. Cette trahison n’avait pas de visage, ni d’yeux pour le regarder. Elle se manifestait par un frisson dans son dos, un souffle froid dans son cou, un contact furtif dans l’entrebâillement d’une porte. Léo rentrait de l’école comme tous les jours : cartable usé sur le dos, chaussures qui frappaient le sol dans un rythme mécanique, tête baissée pour ne pas déranger le monde. Pourtant, dès qu’il posa le pied dans le hall de l’immeuble, quelque chose vacilla.

Quelque chose d’invisible, d’insidieux, se glissa derrière lui. Une main, lourde, ferme, s’abattit sur son épaule. Pas une main de salut, pas une main fraternelle, mais une paume glacée, un serrement qui lui coupa le souffle, qui fit naître une souffrance sourde, primitive. Léo ne cria pas. Il ne sut pas crier. La peur, tout d’abord, le paralysa. Son cœur tambourinait dans sa poitrine, ses poumons cherchaient un air disparu.

Mais ce qui suivit n’était pas la peur : c’était l’effacement. Les doigts se faufilèrent sous ses vêtements, comme des racines corrompues creusant la chair d’un arbre vivant. Léo ressentit son humanité se dissoudre dans l’ombre de l’abus. Son corps, conçu pour la joie et la découverte, se transforma en objet, en proie, en cadavre vivant. Les secondes s’étirèrent, chaque millième de souffle devint une éternité de honte et d’humiliation.

Le monde extérieur s’évapora. Plus de bruit de voitures dans la rue, plus de rires sur le palier, plus de voix familiales. Il ne resta que le contact du corps contre corps, la dureté du sol sous ses pieds, le rythme irrégulier de son propre sang. Léo se sentit devenir tout à la fois minuscule et infini : minuscule parce que son enfant intérieur se rétractait, infini parce que la blessure résonnait dans chaque fibre de son être.

Puis, soudain, tout cessa. L’ombre recula, glissa hors de son champ de vision, comme si elle s’évaporait dans l’air. Léo resta planté là, tremblant, le souffle brisé, le corps meurtri et l’esprit en miettes. Il ne comprit pas tout de suite qu’il venait de vivre l’irréparable. Il ne sut pas encore que cette extinction de l’enfance ne serait jamais rattrapée.

Il se redressa, tituba jusqu’à son appartement. Les couloirs semblaient plus longs, plus froids. Chaque néon projetait une lumière blafarde qui agrandissait ses cernes. Il ouvrit la porte, entra, ferma doucement. Là, contre le mur, il déposa son cartable, ses livres, son innocence.

Ses parents n’étaient pas chez eux. Il n’y avait que le silence et l’odeur de la poussière. Léo monta les escaliers à tâtons, comme un aveugle, remontant l’escalier de son passé, étape après étape. Dans la chambre qu’il partageait avec sa sœur aînée, il se coucha sans prononcer un mot. Il glissa sous la couverture, le front posé sur l’oreiller, et pleura sans bruit.

Les larmes ne coulèrent pas. Elles se cristallisèrent dans ses yeux, comme la gelée du chagrin qui ne veut pas s’écouler. Il ferma les paupières, cherchant à chasser l’image de l’ombre. Mais elle lui restait accrochée dans la nuque, entre ses omoplates. Léo sut alors qu’il ne retrouverait jamais le sommeil innocent de l’enfance.

Les jours qui suivirent, tout prit une allure de rituel morbide. À l'école, il garda son visage neutre, presque figé. Les enseignants le saluaient, commentaient ses bons résultats, ses manuels rangés, son comportement exemplaire. Mais personne ne remarqua le tremblement de ses mains, ni la pâleur de son teint. Léo, dans la classe, devenait un cliché : l'élève discret, l'enfant placide, celui qui ne fait pas de vague.

Le soir, il rentrait seul. Ses parents partaient tôt, rentraient tard. Il monta l'escalier de l'immeuble, posa la main sur cette fameuse seconde marche, et attendait. Chaque souffle dans le couloir ravivait l'angoisse. Il se demanda si l'ombre reviendrait, si elle frapperait encore. Les semaines passèrent, et l'ombre ne reparut pas. Mais son absence, au lieu d'apporter du soulagement, devint une tension permanente : l'attente du prochain coup.

Un soir, un voisin de palier posa sa main sur le bras de Léo. L'enfant sursauta, s'écarta. Le voisin, un homme d'âge moyen, s'excusa maladroitement et reprit son chemin. Léo sentit alors la morsure de la solitude : même un geste compatissant lui était douloureux, comme si l'ombre avait laissé un poison sous sa peau. Il rentra chez lui et déposa son cartable, puis se dirigea vers un cahier vierge sur le lit. Il ouvrit la première page, prit un crayon, et écrivit : « Aujourd'hui, j'ai survécu. » Puis il reposa le crayon et fixa le mur vide.

Quelques jours plus tard, l'école annonça un « atelier d'expression » pour les enfants. On leur fournirait des cahiers et des crayons de couleur. Les mots d'« atelier thérapeutique » flottaient dans l'air comme une invitation au burlesque. Léo savait que rien ne guérit un enfant brisé avec des feutres multicolores. Pourtant, il s'installa à une table, prit son cahier, et commença à dessiner des lignes noires, de plus en plus épaisses, couvrant la page, formant une grille étouffante. Les traits se pressaient, se chevauchaient, jusqu'à ce que le blanc s'évanouisse. Léo baissa la tête et posa sa joue contre le carnet. Il pleura enfin.

Plus tard, un signalement fut fait auprès de l'assistante sociale. Peut-être un camarade inquiet avait parlé, peut-être un voisin entendit un sanglot étouffé. Qu'importe. La machine administrative se mit en route. Un jour sans explication, des inconnus en costume entrèrent dans sa vie pour l'« écouter », pour le « protéger ». Ils l'emmenèrent dans un bureau dépourvu de chaleur, où des chaises métalliques semblaient crier : « Je suis l'État, je suis la vérité. »

Une adulte prit place en face de lui. Elle lui demanda de raconter. Léo hésita. Il regarda autour de lui, cherchant un appui sur les murs nus, sur le dossier de la chaise opposée, sur le bouton de la porte qu'il aurait aimé ouvrir pour fuir. Puis il raconta, en bégayant, sans prononcer les mots, mais en décrivant le frisson, le contact, la peur, l'obscurité. Elle nota fiévreusement dans son carnet des expressions comme « possible syndrome post-traumatique », « suivi psychologique recommandé », « prise en charge départementale ».

Lorsque Léo quitta le bureau, le monde semblait différent. Les voix dans le couloir lui parurent plus fortes, plus impatientes. Il se sentit exposé : l'ombre n'était plus seulement dans son dos, elle flottait dans l'air autour de lui. Les craquements du parquet, le cliquetis des talons, le bruit des portes, tout devenait une orchestration d'appréhension.

Il reçut quelques séances de « jeu thérapeutique ». Des objets en mousse, des poupées désossées, des collines de sable : on lui offrait un décor censé remplacer son monde ravagé. Mais la violence ne se colmate pas avec du sable. Les séances étaient chronométrées, ponctuées par une sonnerie de pendule. Puis, on le raccompagna à la porte : « À la semaine prochaine, Léo, courage. » Le mot « courage » résonnait creux. Un encouragement, un adieu provisoire.

Le temps continua de s'écouler au rythme du béton, lent, implacable. L'ombre n'osait plus surgir ; elle attendait, tapis dans un recoin, prête à frapper à nouveau. Léo le savait. Chaque fois qu'il entrait dans l'immeuble, chaque fois que son pied touchait le seuil du couloir, il se préparait à l'affrontement. Ses mains tressaillaient, ses veines se figeaient, il avalait sa salive pour se donner du courage.

Les mois passèrent, et l'histoire prit une tournure plus administrative. On lui parla de juges, de tribunaux, d'expertises. Une journée fut fixée pour déposer sa plainte devant un magistrat. Pour Léo, la date était une épée de Damoclès : il s'y préparait et tremblait à la fois. Le jour venu, il entra dans le palais de justice, un bâtiment noirci par la pollution et les haines politiques.

Dans la salle d'audience, le banc des parties civiles était une île de bois clair, presque candide. Léo s'assit, son dossier posé devant lui comme un fardeau. L'homme accusé, l'ombre personnifiée, siégeait derrière un avocat au regard morne. Le juge, drapé dans sa toge, présidait la cérémonie avec un détachement protocolaire. Chacun jouait sa partition : greffier, procureur, avocats. Mais dans toute cette comédie, la vérité de Léo flottait, intangible.

Lorsque le banc des témoins s'approcha, Léo fut invité à monter. Il gravit la tribune, le cœur battant, les yeux embués. Il entendit son propre souffle, plus fort que tous les roulements de stylo. Il se souvint de la main glacée, de l'obscurité sans forme, de la honte. Il respira. Et il se mit à parler.

Ses mots n'étaient pas des plaintes : c'étaient des lames défiantes, des cris indéchiffrables pour ceux qui n'ont jamais connu l'ombre. Il décrivit la main qui s'immisçait sous ses vêtements, la morsure psychologique qui écrase, le poids de l'institution qui se présente pour écouter mais qui souvent ne fait qu'enregistrer. Il parla de l'absence de punition, de la lente agonie administrative, de la liberté accordée au bourreau pendant que lui-même, l'enfant brisé, vivait dans la peur.

Quand il eut terminé, un silence pesant s'abattit. Les regards se croisèrent, certains compatissants, d'autres ennuyés. Le juge gribouilla quelques mots, puis prononça un ajournement, une date de jugement, des termes de procédure. Léo descendit du prétoire, désemparé. Sa voix, pourtant si forte, semblait se dissoudre dans le couloir. Il regretta ce qu'il n'avait pas dit, ce qu'il avait tu.

Il se dirigea vers la sortie, les mains vides, l'esprit en apesanteur. L'histoire devenait un dossier, une statistique, une page d'archive. L'ombre, toujours tapie, le suivit jusqu'à l'air libre. Le vent lui piqua la peau. Il réalisa que rien n'avait changé : le système, imparfait et cruel, continuait d'exister, de fonctionner sans lui.

De retour chez lui, Léo s'assit à son bureau. Il ouvrit un nouveau cahier. Il ne chercha pas à écrire sur la procédure judiciaire, ni sur la froideur des hommes en toge. Il écrivit sur l'essentiel : la main qui n'a jamais lâché son épaule, la solitude qu'aucun silence ne pouvait combler, la honte et la colère qui brûlaient encore. Des mots rugueux, sans ornement, sans fioriture. Des mots pour résister.

La nuit tomba, et Léo éteignit la lampe. Le cahier recouvert d'encre noire gardait sa révolte intacte. Il glissa dans son lit, ferma les yeux, non en espérant dormir, mais en espérant ne plus oublier. Il sut que rien ne ramènerait la lumière dans son enfance, mais qu'écrire pouvait, peut-être, rallumer un phare dans son esprit.

Ainsi s'achève cette première immersion dans l'histoire de Léo. Pas une fin, mais une halte. Le monde a vu l'ombre, il a entendu sa voix. Mais l'ombre, elle, persiste. Et le combat, lui, ne fait que commencer.

Interlude I: Voltairine de Cleyre (1866–1912):

Voltairine de Cleyre naît le 17 novembre 1866 à Leslie, dans le Michigan, dans une famille pauvre. Fille d'une ouvrière américaine et d'un père français, elle grandit dans la précarité qui marque profondément sa sensibilité sociale. Dès son plus jeune âge, elle manifeste un esprit critique et indépendant qui s'oppose aux conventions sociales et religieuses.

À l'âge de treize ans, après la séparation de ses parents, son père l'envoie dans un couvent catholique, le couvent Notre-Dame-du-Lac à Sarnia, en Ontario, espérant discipliner son caractère rebelle. Voltairine y passe quatre années difficiles, subissant une éducation stricte et une discipline sévère qui marquent durablement sa santé physique et mentale. Cette période génère chez elle un rejet profond de l'autorité religieuse et lui laisse des troubles chroniques de santé, notamment une affection nerveuse qui l'accompagne toute sa vie.

Sortie du couvent, Voltairine s'oriente rapidement vers la libre pensée et le rationalisme, puis vers le socialisme. Mais ce sont les événements tragiques de Haymarket en 1886 (une manifestation ouvrière pacifique réprimée violemment, suivie d'un procès injuste condamnant des anarchistes innocents à la pendaison) qui marquent définitivement son adhésion à l'anarchisme. Elle évolue progressivement vers un anarchisme individualiste puis vers une vision « sans adjectif », refusant tout dogmatisme.

La vie affective de Voltairine, bien que marquée par des relations complexes et souvent difficiles, influence profondément ses choix de vie. Elle entretient plusieurs relations amoureuses, dont certaines tumultueuses, mais toutes marquées par un idéal de liberté et de respect mutuel. Elle aura un fils, Harry, issu d'une relation difficile, qu'elle élèvera seule malgré les difficultés matérielles. Ces expériences renforcent son engagement féministe et son rejet des structures patriarcales traditionnelles.

Devenue enseignante, écrivaine et conférencière à Philadelphie, Voltairine se consacre à l'éducation populaire, particulièrement auprès des immigrés ouvriers. Elle enseigne l'anglais et la musique, tout en militant activement dans des cercles anarchistes et ouvriers. Ses articles et ses conférences, diffusés dans la presse libertaire et lors de réunions publiques, dénoncent l'exploitation économique, le patriarcat et l'autoritarisme sous toutes ses formes. Elle collabore notamment au journal anarchiste "Mother Earth", dirigé par Emma Goldman, avec laquelle elle entretient une relation intellectuelle intense et respectueuse, malgré leurs divergences idéologiques.

En 1902, Voltairine est victime d'une tentative d'assassinat par Herman Helcher, un ancien élève atteint de troubles mentaux. Blessée gravement au cou et à l'oreille, elle refuse cependant de porter plainte contre son agresseur. Fidèle à ses convictions pacifistes et humanistes, elle plaide publiquement pour que Helcher soit traité comme malade plutôt que comme criminel.

Les dernières années de sa vie sont marquées par une santé dégradée, affaiblie par les séquelles chroniques de sa jeunesse difficile. Voltairine de Cleyre décède le 20 juin 1912 à Chicago des suites d'une méningite septique. Elle est enterrée près des martyrs de Haymarket au cimetière Waldheim, symbole fort de son engagement anarchiste.

Malgré la force et la modernité de sa pensée, Voltairine demeure relativement oubliée aujourd'hui, éclipsée par d'autres figures anarchistes plus célèbres. Son œuvre et ses idées connaissent pourtant un regain d'intérêt grâce aux travaux récents d'historiens comme Paul Avrich. À travers son combat incessant pour la liberté et la justice, Voltairine laisse derrière elle une pensée toujours vive, symbolisée par une fleur imaginaire qui refuse de faner, témoignant d'une résistance éternelle à l'oppression et à l'oubli.

Chapitre II : Les ombres d'un pays en proie:

Sous le ciel gris de l’Hexagone, les âmes errent sans illusions, silhouettes indistinctes noyées dans la brume épaisse d’un quotidien morne et silencieux. Ici, les sourires se brisent comme du verre fragile, masquant à peine la douleur qui s’accumule, ce poids écrasant chaque souffle, transformant chaque respiration en effort insoutenable.

Les chiffres montent, inexorables, et les aiguilles d’acier transpercent lentement le cœur des villes endormies. Les drogues blanches circulent comme des promesses creuses, anesthésiant les esprits trop fatigués, trop brûlés pour ressentir encore la vie. Le sang des pensées s’écoule en silence, trop douloureux pour être montré au grand jour, trop réel pour être accepté par une société détournant le regard.

On prescrit des pilules pour calmer l’océan intérieur, des cachots invisibles où la vérité reste enfermée, murée dans le silence glacé des regards fermés. Chaque visage est une porte close, chaque rencontre une fuite vers l’oubli. Le suicide devient une danse lente et silencieuse, un mouvement discret vers l’abîme, sous les étoiles mortes d’un ciel abandonné.

La vie, désormais, ressemble à un gouffre immense, trop béant pour qu'on puisse y échapper. L’esprit s’effondre comme les murs d’un vieux bâtiment abandonné, lentement rongé par l'usure du temps et l'indifférence du monde. Le burn-out hurle en silence dans les entrailles épuisées d’hommes et de femmes brisés par des promesses jamais tenues, écrasés sous les attentes impossibles d’une société implacable.

Chaque matin, les gares se remplissent de ces corps sans vie intérieure, de ces regards vidés par la fatigue, la monotonie, la tristesse contenue. Les trains, chargés d’âmes silencieuses, transportent vers l’indifférence quotidienne des êtres devenus machines, condamnés à répéter sans cesse les mêmes gestes vides de sens, jusqu'à l'épuisement total.

Dans les rues, les sans-abris sont comme des fantômes invisibles, ignorés par les passants qui détournent leur regard, gênés par cette vision trop crue de la réalité. La pauvreté croît sans cesse, creusant des fossés toujours plus profonds, fracturant la société jusqu’à en faire une mosaïque de solitude et d’exclusion.

La jeunesse, supposée être porteuse d'espoir, s’éteint doucement, étouffée par l'anxiété d'un futur incertain, écrasée sous la pression de réussites factices et d'aspirations illusoires. Les diplômes s’accumulent mais ne garantissent plus rien, et la précarité devient un horizon familier, une compagne silencieuse qui dévore les rêves avant même leur naissance.

Les pharmacies, comme des chapelles profanes, alignent leurs fioles d’illusions, remplissant le vide des âmes perdues. Le poison y est devenu remède, et le réconfort un mirage. Une pilule après l’autre, les âmes continuent de creuser leur propre tombe, cherchant une porte de sortie qui n’existe pas.

Les écrans omniprésents diffusent des distractions fugaces, des divertissements éphémères qui anesthésient temporairement mais n'apportent jamais la paix véritable. Les réseaux virtuels fabriquent des liens fragiles, où l'apparence prime sur l'authenticité, où les amitiés superficielles se défont aussi rapidement qu’elles se nouent.

Et nous, spectateurs immobiles de ce théâtre macabre, restons muets, aveugles, indifférents. Les morts-vivants marchent parmi nous, leurs espoirs lentement broyés sous les bottes glacées du monde. La vie s’éteint doucement, comme une bougie vacillante emportée par un souffle froid, celui de notre impitoyable indifférence.

Interlude II : étymologie:

Chaque mot porte en lui une histoire cachée, des racines enfouies qui révèlent le destin de nos pensées et de nos émotions les plus profondes. Cette interlude propose de plonger dans ces origines linguistiques, historiques et symboliques de termes clés liés aux thématiques déjà explorées, offrant une pause enrichissante et subtile dans notre traversée.

Solitude: Du latin « solitudo », dérivé de « solus » (« seul »), elle décrit à l'origine un isolement neutre. Pourtant, à travers les siècles, ce terme a acquis une connotation plus douloureuse : la solitude moderne est souvent subie, devenant une prison intérieure imposée par l'indifférence du monde extérieur, un exil de l'esprit au cœur même de la foule. Parfois choisie, souvent imposée, elle révèle notre rapport intime au silence, à l'attente, au vide. C'est l'expérience humaine d'un être qui se découvre et se perd à la fois dans son propre retrait.

Aliénation: Du latin « alienare », signifiant « rendre étranger ». Ce mot exprime la dépossession profonde de soi-même, quand l'individu ne se reconnaît plus dans ses actes ni dans ses pensées. Originellement juridique, l'aliénation est devenue, avec Marx et les penseurs modernes, le symbole d'une existence déracinée par les pressions économiques, culturelles et sociales. Elle évoque ce moment où la conscience ne nous appartient plus, où la répétition des gestes, des devoirs, des contraintes nous dissocie de notre propre essence.

Anarchie: Du grec ancien « anarkhia » (ἀναρχία), composé de « an- » (sans) et « arkhē » (autorité). Loin du chaos que l'on lui prête souvent, ce terme signifie l'absence de domination imposée, une société d'autonomie individuelle et de coopération volontaire, telle qu'en rêvaient Voltairine de Cleyre et les anarchistes authentiques. C'est l'ordre sans la violence du pouvoir, la concorde née de la liberté partagée, la réconciliation de l'individu avec le collectif.

Liberté: Du latin « libertas », initialement opposé à l'esclavage. Ce concept fondamental a évolué pour devenir une aspiration universelle vers un état de pleine autonomie. Pourtant, elle reste souvent un idéal inaccessible, une lutte constante dans un monde où les contraintes sociales, économiques et politiques restreignent continuellement son horizon. La liberté, aujourd'hui, oscille entre droit proclamé et promesse non tenue, entre fantasme marchand et nécessité vitale.

Monde: Du latin « mundus », signifiant initialement « ordonné, harmonieux ». Ironiquement, ce terme a évolué pour désigner la totalité complexe et souvent chaotique de l'univers humain et naturel. Aujourd'hui, ce « monde » est perçu comme une entité pesante et oppressive, source d'épuisement et de déshumanisation. Lieu du spectacle permanent et du rejet discret, le monde moderne se veut connecté mais crée la distance, se prétend ouvert mais exclut ceux qui échappent à ses normes.

Mélancolie: Du grec ancien « melankholia » (μελαγχολία), littéralement « bile noire ». Ce terme, originellement médical, s'est chargé d'une aura poétique et philosophique. La mélancolie moderne est ce sentiment persistant de tristesse profonde, cette nostalgie sans fin d'un monde qui a perdu ses repères et son âme. Elle est la forme sensible de l'aliénation, une mémoire affective du manque, une conscience vive de ce qui ne revient plus.

Dignité: Du latin « dignitas », signifiant mérite, honneur et respect dû à une personne. La dignité moderne est devenue la valeur intrinsèque et inaliénable de tout être humain, luttant constamment pour exister face aux violences et aux injustices d'un monde qui peine à la reconnaître. Elle est le cœur même de toute révolte, le noyau sacré que même la douleur ne saurait détruire, la lumière intérieure qui refuse l'humiliation.

Éducation: Du latin « educare », dérivé de « educere », signifiant « conduire hors de ». L'éducation est l'acte d'éveiller et de libérer l'esprit, de tirer l'individu hors des ténèbres de l'ignorance vers la lumière de la connaissance et de l'autonomie. Mais elle peut être aussi conditionnement, formatage, outil d'endoctrinement. Elle révèle la tension entre transmission vivante et autorité stérile, entre éveil critique et dressage dogmatique.

Dogmatisme: du grec ancien « dogma » (δόγμα), « opinion arrêtée ». Le dogmatisme décrit l'attitude figée qui refuse toute remise en question. Dans l'histoire, il a souvent été synonyme d'intolérance, d'aveuglement intellectuel et d'oppression, un ennemi permanent de l'esprit critique et de la liberté de pensée. Il enferme le monde dans des certitudes rigides, déforme les âmes à coups de vérités imposées, assèche le questionnement en le condamnant au silence.

Combat: Du bas latin « combattere », littéralement « frapper l'un contre l'autre ». Ce terme exprime toute forme de lutte, qu'elle soit physique, morale ou politique. Chaque combat porte en lui l'espoir d'un changement, la volonté de ne pas subir passivement la réalité imposée, mais de défendre activement des valeurs et une dignité. Qu'il soit solitaire ou partagé, chaque combat est un refus du renoncement, une affirmation de la vie contre l'effacement.

Justice: Du latin « justitia », dérivé de « jus, juris », « droit ». La justice symbolise l'idéal moral suprême, l'équilibre nécessaire et juste des choses. Elle est le but ultime de toute lutte humaine, le fil conducteur reliant tous les combats contre l'oppression et les atteintes à la dignité. Sa lumière est rare, mais elle éclaire la route de celles et ceux qui refusent l'indifférence comme horizon.

Ces mots, chargés d'histoire et de sens, forment ensemble une trame subtile, révélatrice des souffrances, mais aussi des résistances humaines. Ils expriment nos désespoirs, nos luttes et nos espoirs profonds, offrant une pause réflexive nécessaire dans cette traversée littéraire, invitant chacun à réimaginer les fondements d'un monde plus juste et plus libre.

Chapitre III: La Sainte aux chaînes brisées:

Elle s'appelait Élise. Un nom simple, presque doux, à peine murmuré dans les couloirs d'un bureau administratif. Puis le silence.

Dès l'enfance, tout fut ritualisé. L'aube sentait l'encens froid, le carrelage d'église, les couloirs où l'on ne parle qu'à voix basse. Les gestes de soumission étaient enseignés avant la lecture. Les punitions étaient données dans des murmures doux, les sourires des adultes pesaient comme des mains. Trop vive, trop sensible, trop remuante, elle fut perçue comme une faute dans le tableau. On la fit taire par le dogme, on l'enveloppa de doctrine. Et puis un jour, sans cri ni témoin, le prêtre s'approcha d'elle. Il pria. Il l'allongea. Et Dieu, ce jour-là, ne dit rien.

Elle avait onze ans.

Le monde n'a rien entendu. Elle rentra en silence, comme toujours. Elle continua d'obéir. À l'école, on lui reprochait son comportement. Elle devint attentive, irréprochable. On la méprisait pour son zèle. Elle tenta l'effacement. Mais trop tard : le second viol vint plus tard, plus froid, plus méthodique. Cette fois, ce fut un médecin. Une blouse blanche, un cabinet clos, un vocabulaire doux. Une main, une intrusion. Et derrière, un compte-rendu de consultation : rien à signaler. Un soin de routine. Le corps devenait un terrain d'exercice. La plainte, une anomalie statistique.

Ce n'était pas fini. L'école devint un lieu de relégation. On l'observait, on notait ses attitudes, on soupçonnait, on ricanait. Elle se refermait comme une pierre. Au collège, le harcèlement était quotidien : les garçons qui insistent, les surveillants qui détournent le regard, les éducateurs qui haussent les épaules. Sa pudeur fut prise pour de l'orgueil. Son silence pour de la provocation.

Et un jour, l'institution décida de la prendre en charge. Prise en charge : deux mots qui veulent dire qu'on va la couper de ce qu'il lui restait. Placement. Référente. Cahier de liaison. Famille d'accueil. C'était l'organisation de la solitude. Elle découvrit alors que les murs des foyers ne protègent pas : ils enferment. On lui donna une chambre, mais pas d'intimité. Des règles, mais pas d'écoute. Des repas imposés, mais aucun mot vrai. Et dans cette chambre, parfois, une autre main.

Mais elle n'osait plus rien dire. Une plainte ? Elle savait déjà comment ça finirait. Par une suspicion retournée contre elle. Par des mots doux qui masquent l'inaction. On lui demanderait si elle avait mal compris. On lui rappellerait son passé, son instabilité, son besoin d'affection. Alors elle se tut. Encore. Et elle grava dans sa mémoire ce qu'on voulait effacer.

Les années passèrent. Le lycée fut un théâtre d'humiliations subtiles. On la traitait de perturbée. De trop nerveuse. De trop distante. On signalait son comportement, ses silences, ses gestes fermés. Le proviseur convoquait, les professeurs rapportaient, les éducateurs classaient. L'administration prenait note. Personne ne lui demanda jamais : « Qu'as-tu subi ? »

Ce qu'elle avait subi, le monde entier le savait sans vouloir l'entendre. Car ce monde savait, au fond, que des prêtres violent. Que des médecins violent. Que des lois protègent l'ordre plus que les vivants. Mais savoir n'est rien quand on choisit de ne pas voir. L'État, lui, l'avait vue. Non pas comme une personne, mais comme une variable. Dangerosité

potentielle. Troubles du comportement. Syndrome post-traumatique. Elle était trop instable pour le système. Et le système se défend toujours contre ceux qu'il a blessés.

On la fit taire à nouveau. Par la psychiatrie cette fois. Par les diagnostics en rafale, les traitements inadaptés, les regards méfiants. On ne disait plus « victime ». On disait : patiente difficile. On disait : refus de soin. On disait : dérive sectaire, tendance oppositionnelle, comportement limite. La violence prenait les habits du soin. Le crime devenait un cas.

Et toujours, la même structure. L'assistante sociale qui doute, le médecin qui prescrit, l'éducateur qui encadre, le juge qui valide. Aucun monstre. Juste un système. Implacable. Précis. Lent. Une machine à broyer les vivants pour maintenir l'image d'un ordre juste. Une démocratie, paraît-il. Mais quelle démocratie nie à ce point le droit de crier ?

Alors elle cessa d'être appelée. Plus personne ne prononçait ce prénom que la nuit seule osait rappeler. Elle se fit silence pour survivre, mais pensa toujours. Elle nota les noms, les dates, les phrases. Elle se fit mémoire. Elle refusa l'oubli. Pas par vengeance. Mais par justice. Elle comprit que le pouvoir craignait le souvenir plus que la colère. Et qu'un jour, ce serait elle qui interrogerait ceux qui l'ont déniée.

Elle ne voulait plus de reconnaissance. Elle voulait que plus jamais une autre ne subisse sans que le monde se dresse. Elle voulait que le viol ne soit plus un silence prescrit. Elle voulait que la République regarde en face ce qu'elle enfouit. Elle voulait une foi nouvelle, sans dogme, sans mur, sans blouse ni soutane.

Elle voulait une mémoire qui n'a pas besoin d'être vérifiée pour exister. Une justice qui ne demande pas d'être reconnue pour être juste. Elle voulait que les murs parlent, que les rapports se lisent à voix haute, que les diagnostics soient retournés comme des armes. Elle voulait qu'un jour, une autre, ailleurs, dise non sans trembler, et que cette parole, enfin, soit entendue sans suspicion.

Elle voulait que le regard cesse d'être un outil de tri. Que l'institution cesse de prendre le ton du père pour masquer sa peur. Elle voulait que les dossiers se vident de leur langue administrative, qu'ils soient rendus aux lèvres de celles qu'ils ont enfermées. Elle voulait qu'on apprenne enfin à écouter sans chercher à corriger.

Et elle savait : ce monde n'était pas prêt. Mais elle n'attendait plus son autorisation. Elle construisait, en silence, une autre langue, une autre loi, une autre manière d'exister. Elle écrivait sur des bouts de papier, dans des marges, dans des nuits blanches. Elle lisait les philosophes et les écorchés, les saintes et les oubliées. Elle ne voulait pas guérir. Elle voulait comprendre. Et transformer.

Alors elle continua. Jour après jour. Non pour être sauvée, mais pour ne pas trahir celles qui n'avaient pas eu la chance d'en sortir. Elle parlait pour elles, même si sa voix restait dans sa gorge. Elle n'avait pas besoin de scène. Elle avait besoin de rester debout.

Elle devint guide sans qu'on la suive, repère pour celles qu'on avait convaincues d'être perdues. Dans les centres d'accueil, elle laissait des mots sous les matelas. Dans les services d'urgence, elle attendait le bon moment pour glisser un regard, un murmure, une certitude : « Tu n'es pas folle. » Elle dessinait des routes invisibles, semait des phrases comme on jette des graines dans la terre froide. Pas pour l'instant. Pour plus tard.

Elle se méfiait du spectacle. Elle ne voulait pas de lumière. Elle avait vu ce qu'on fait des figures publiques : on les encense pour mieux les disséquer, on les écoute pour mieux les trahir. Elle ne voulait pas devenir un exemple. Juste une faille. Une lézarde dans le mur.

Elle vivait dans l'ombre, mais une ombre dense, habitée. Elle survivait avec peu, mais gardait une richesse que le monde n'avait pas su lui ôter : sa lucidité. Cette clarté douloureuse qui dissèque chaque promesse, chaque discours. Elle savait ce que valent les institutions, parce qu'elle avait vécu dans leurs entrailles. Elle ne croyait pas aux mots polis, aux réformes à venir, aux lendemains qui chantent. Elle croyait à l'insistance du vivant. À la révolte lente. À la graine enfouie qui, un jour, fera sauter la dalle.

Et chaque soir, elle se répétait comme un serment ce vers que personne ne lui avait appris :

« Ce n'était pas moi qu'il fallait enfermer. »

Elle ne s'était pas relevée en vain. Chaque pas dans la poussière des dossiers, chaque regard évité, chaque mot étouffé, elle les avait enregistrés. Non pour se venger. Mais pour inscrire dans le monde ce que le monde voulait effacer. Le silence, elle l'avait avalé. Mais il brûlait toujours dans son ventre.

Elle apprit à naviguer dans les failles. À éviter les mots qui déclenchent la méfiance. À manier la parole avec la précision d'un scalpel. Elle savait à qui parler, et comment. Elle observait plus qu'elle ne s'exprimait. Elle savait que pour survivre, il fallait camoufler la lucidité sous un masque convenable. Et sous ce masque, elle préparait l'insoumission.

Dans les bibliothèques des quartiers oubliés, elle recopiait à la main les lignes d'Emma Goldman, de Voltairine, d'Angela Davis. Elle retenait les dates, les visages, les idées. Elle écrivait dans des cahiers recyclés, entre deux heures de rendez-vous obligatoires, entre deux examens humiliants. Elle écrivait pour reconstruire une pensée qui ne serait pas celle des experts.

Les soirs d'hiver, elle lisait à d'autres filles le droit de dire non. Non au médecin. Non à la famille d'accueil. Non au juge bienveillant. Elle leur parlait comme on allume une mèche. Elle ne leur promettait rien. Mais elle leur montrait qu'une autre langue existait. Pas celle des articles. Celle des corps qui refusent.

Elle rencontra d'autres femmes comme elle. Éparses, discrètes, parfois brisées. Elles ne formaient pas une armée. Pas une association. Elles se reconnaissaient à un regard, à une phrase codée, à un silence commun. Elles s'échangeaient des conseils, des astuces pour contourner les institutions. Un réseau souterrain. Invisible. Résistant.

Elle fit de la rue son terrain. Non pas pour mendier, mais pour veiller. Elle savait que la nuit appartenait aux oubliés. C'est là qu'on frappe. C'est là qu'on enferme. C'est là qu'on injecte. Elle veillait aux abords des hôpitaux, écoutait les cris lointains derrière les vitres opaques. Elle n'était pas une militante. Pas une professionnelle. Juste une survivante qui refusait de regarder ailleurs.

Parfois, elle sombrait. Les souvenirs la broyaient. Les visages du passé revenaient, flous mais oppressants. Elle tombait dans le mutisme, dans le lit sans draps d'une chambre inconnue. Mais même là, elle griffonnait. Un mot. Un nom. Une adresse. Pour ne pas perdre le fil. Pour que tout ne soit pas vain.

Elle comprit un jour que l'institution ne s'effondrerait pas d'un seul coup. Qu'il ne suffisait pas d'un témoignage, ni d'un procès, ni même d'un scandale. Elle comprit que le vrai combat était lent, souterrain, répétitif. Chaque fille qu'elle aidait à fuir, chaque plainte qu'elle aidait à formuler, chaque diagnostic qu'elle aidait à décoder : c'était ça, sa révolution.

Elle n’avait pas d’âge. Pas de lieu. Pas de titre. Elle était cette faille que rien ne rebouche. Ce fantôme que l’État n’a jamais su cataloguer. Cette preuve vivante que rien, jamais, n’efface totalement la mémoire d’un corps.

Et dans l’obscurité où elle avait été jetée, elle devint une braise. Pas un feu. Juste assez pour éclairer une main. Une pensée. Une autre.

Et chaque soir, sans plus de colère mais avec une certitude tranquille, elle se murmurait :

« Ce n’était pas moi qu’il fallait enfermer. C’est ce monde. »

Elle ne disparaissait jamais vraiment. Même dans les périodes où elle s’effaçait, quelque chose d’elle restait là : un souffle dans les marges, un mot écrit à la hâte au dos d’un ticket de caisse, un regard qui ne se pliait pas. Elle n’avait plus besoin de présence constante pour agir. Elle était devenue contagieuse, au sens le plus humain du terme.

Certaines se mettaient à écrire après l’avoir croisée. D’autres commençaient à douter des mots officiels, à questionner les évidences, à refuser poliment mais fermement les injonctions douces de l’ordre médical ou social. Elle ne donnait pas de leçon, elle éveillait. Une insurrection lente, intime, presque invisible.

Le plus cruel, c’était de constater combien elle était seule à voir ce qu’elle voyait. Dans les foyers, dans les hôpitaux, dans les bureaux d’orientation, les mêmes phrases revenaient, les mêmes silences pesaient. Tout était écrit d’avance. Il suffisait d’entrer dans la bonne case. Et elle, justement, n’entrait dans aucune.

Elle n’avait plus foi dans les institutions, mais elle refusait aussi de croire à la fatalité. Elle n’était ni cynique ni idéaliste. Elle était tenace. C’est tout. Elle savait que les murs se fissurent d’abord par l’intérieur. Et elle était devenue cette fissure. Un grain de sable dans les rouages. Une gêne dans le regard des évaluateurs. Un soupir dans le protocole.

Parfois, elle rêvait encore. Pas d’un monde meilleur. Ce serait trop simple. Elle rêvait d’un monde honnête. Où les violences seraient dites. Où les enfants ne seraient pas punis de leur vérité. Où le soin ne serait pas un camouflage.

Où la religion ne serait plus un lieu d’impunité. Elle rêvait qu’on puisse marcher dans une rue sans devoir prévoir une échappatoire. Qu’on puisse dire « j’ai mal » sans être suspectée.

Un jour, dans un couloir vide d’une antenne sociale, elle vit une jeune fille comme elle, dix ans plus tôt. Une fille qui baissait les yeux, qui hoquetait en silence, qui s’excusait de respirer. Et cette fois, elle n’a pas fui. Elle a attendu la fin du rendez-vous. Elle a marché à côté d’elle dans la rue. Et elle lui a dit, doucement :

« Tu n’es pas folle. Tu es vivante. »

C’était la première fois qu’elle s’autorisait à dire cela à haute voix. La fille ne répondit pas, mais elle releva la tête. Ce fut suffisant.

Ce jour-là, Elle comprit que même les graines invisibles finissent par germer.

Et ce monde, elle n’attendait plus qu’il la reconnaisse. Elle attendait qu’il s’effondre.

À genoux, lentement, sous le poids de toutes les vérités qu’il refuse encore de voir.

Elle, elle restera là, droite, invisible, indélébile.

Et son nom, que nul ne prononce, flottera longtemps dans la gorge de celles qui marchent encore.

Ils l’ont reprise. Un matin froid, sans avertissement. Trois silhouettes en gilets neutres, un dossier sous le bras, un ton ferme, poli. Elle a voulu demander pourquoi. Ils ont dit : « Il faut réévaluer votre situation. » Elle n’a pas crié. Elle savait. On ne la laisse pas vivre longtemps quand elle commence à être entendue.

L’unité était blanche. Trop blanche. Les murs ne résonnaient pas. Même les cris semblaient absorbés par les néons. On l’a assise dans une pièce vide. On a parlé d’anxiété chronique. De dissociation. De comportement socialement inadapté. Les mots étaient toujours doux, arrondis, enveloppés dans une sémantique de soin. Et elle, elle ne répondait plus. Elle savait que parler, c’était alimenter leur langue. Alors elle s’est tue.

Les jours s’enchaînèrent sans qu’elle puisse les compter. On la réveillait trop tôt. On la couchait trop tard. On mesurait sa tension. On notait ses gestes. On l’observait à travers une vitre teintée. Une fois, elle s’est vue dans le reflet. Elle ne s’est pas reconnue.

Ils ont intensifié les traitements. Pour « stabiliser ». Pour « la protéger ». Pour « éviter une escalade ». Le corps d’Élise tremblait parfois sans raison. Son esprit s’effilochait entre deux piqûres. Elle perdait des mots, puis des pensées entières. Il lui arrivait de se souvenir de choses qui n’étaient pas à elle. Ou de ne pas se souvenir de ses propres phrases.

Ils l’ont enfermée dans une chambre sans poignée. Le lit était fixé au sol. La lumière restait allumée. Elle comptait les fissures dans le mur. Les jours où elle avait le droit de sortir dans le couloir, elle marchait en ligne droite. Vingt pas. Puis retour. Vingt pas encore. Elle les appelait ses promenades d’humanité.

Une nuit, elle a entendu hurler. Ce n’était pas elle. Mais ça aurait pu. Le hurlement portait son nom intérieur. Celui qu’aucun dossier n’avait consigné.

Les « soins » sont devenus plus lourds. Elle ne pouvait plus écrire. Ses mains tremblaient trop. Sa langue aussi. Elle essayait de se souvenir des visages qu’elle avait aidés. Mais les traits s’effaçaient. Comme des visages noyés dans la buée.

Un jour, elle a parlé. D’une voix lente. Elle a dit : « Vous ne me briserez pas. »

Ils ont répondu : « Ce sont des idées délirantes. »

Et ils ont augmenté la dose.

Son corps a commencé à la lâcher. Pas brutalement. Mais un abandon progressif. Comme si la chair, elle aussi, en avait assez. Les muscles perdaient leur force. Les nuits devenaient fiévreuses. Les jours, flous. Elle sentait une brûlure dans les poumons. Un souffle court. Mais personne ne l’écoutait. Ils notaient « plaintes somatiques ». Et lui prescrivaient autre chose.

Elle mourait. Mais personne ne voulait le voir. Car ce n’était pas une mort spectaculaire. Ce n’était pas une scène. C’était un effacement. Une disparition.

Elle tenta une dernière fois d’écrire. Trois mots. Juste trois. Sur un morceau de serviette.

Je suis là.

Mais ils nettoyèrent la chambre. Jetèrent la serviette. Notèrent qu'elle semblait moins agitée. Qu'elle réagissait moins. Qu'elle évoluait positivement.

Puis un matin, elle ne se leva pas.

On appela cela une complication. On appela cela une fin paisible. On écrivit une note. On classa un dossier.

Mais dans un couloir, une infirmière sentit quelque chose d'étrange. Elle ouvrit un tiroir, trouva un bout de cahier oublié. Et lu, gribouillé à l'encre pâle :

« Ce n'était pas moi qu'il fallait enfermer. C'était vous tous. »

Interlude III: Héritages effacés : la justice, les femmes et le pouvoir oublié:

Les interludes doivent dire ce qu'on efface. Voici donc une vérité bien ancienne : ce n'est pas d'aujourd'hui que les femmes résistent, dirigent, combattent. Et ce n'est pas d'aujourd'hui que le droit se construit sur leur silence.

Remontons aux rives du Nil, à l'Égypte antique. Contrairement à de nombreuses civilisations patriarcales, l'Égypte ancienne est souvent considérée comme un rare bastion de respect relatif pour les femmes. Elles y possédaient des droits juridiques, pouvaient hériter, divorcer, posséder des biens, signer des contrats. Le foyer y était perçu comme une entité double, équilibrée entre l'homme et la femme. Même dans la fonction royale, la femme jouait un rôle déterminant : la souveraineté ne se transmettait pas uniquement par le sang paternel, mais par la lignée maternelle. Le pharaon, incarnation terrestre du divin, n'était pas uniquement un homme : il incarnait un couple sacré.

Le mot « pharaon » vient de l'égyptien ancien *per-âa*, signifiant "grande maison" non pas l'individu seul, mais l'ensemble du foyer est représenter par l'homme et la femme. Dans cette conception, la femme royale, qu'elle soit reine, régente ou prêtresse participe activement à la stabilité cosmique et sociale. Ahotep I, mère d'Ahmôsis, fut l'une de ces figures majeures. À la mort de son mari et de son fils, elle assure la régence du royaume du Sud, organise la guerre contre les envahisseurs Hyksôs, restaure l'unité du pays, rassemble les officiers, et garde vivante la mémoire d'une dynastie meurtrie.

Les stèles disent qu'elle "rassembla l'armée, chassa l'ennemi, ramena la paix". Et pourtant, combien aujourd'hui peuvent prononcer son nom sans hésitation ? L'oubli n'est pas accidentel : il est politique. On enseigne peu les femmes qui dirigent. On célèbre moins encore celles qui combattent.

Dans le système judiciaire égyptien antique, certaines fautes étaient punies avec rigueur, notamment les violences sexuelles. Le viol, selon plusieurs textes juridiques retrouvés, pouvait être sanctionné par des peines corporelles graves, voire la peine de mort dans certains cas, surtout si l'agresseur portait atteinte à une femme libre ou de haut rang. La protection de l'intégrité corporelle, bien que non équivalente à une conception moderne des droits humains, témoignait d'un encadrement sévère des abus. Le corps féminin, parce qu'il incarnait la lignée, le sacré, ne pouvait être impunément violenté.

Cette reconnaissance ancienne, pourtant exceptionnelle dans l'histoire des civilisations, résonne cruellement avec la situation actuelle. Dans le droit moderne, cette mécanique d'effacement s'est perpétuée. Les femmes, longtemps, n'ont pas été sujettes de droit, mais objets de tutelle. L'épouse fut mineure juridique jusqu'à 1965 en France. Le viol conjugal fut reconnu en 1990. Les institutions ont toujours prétendu servir la justice, mais à condition de décider qui avait droit à la parole. Le droit, même en démocratie, est une machine de retard.

Et quand les femmes parlent, encore aujourd'hui, il leur faut justifier, documenter, prouver l'épreuve, convaincre l'incrédulité.

Prenons l'exemple des parcours psychiatriques. Bien que les publications de la DREES (Direction de la Recherche, des Études, de l'Évaluation et des Statistiques) ne fournissent pas de chiffres précis sur les hospitalisations à long terme selon le sexe, il est reconnu que les femmes sont plus nombreuses que les hommes à être hospitalisées en psychiatrie, et qu'elles reçoivent plus fréquemment des prescriptions médicamenteuses à visée sédative. Cela ne dit pas seulement un état de santé, mais un mode de gestion sociale du désaccord, de l'émotion, de la plainte féminine.

Un autre chiffre : selon le Haut Conseil à l'Égalité, plus de 40 % des femmes ayant porté plainte pour violences sexuelles ne voient aucun aboutissement judiciaire. Et parmi celles-ci, une part importante est réorientée vers des structures "de soins", comme si la douleur vécue devenait automatiquement une pathologie à gérer, non un fait à juger.

Ainsi, l'histoire d'Ahotep rejoint celle des femmes modernes : celles qu'on nomme trop peu, ou qu'on nomme seulement pour les faire taire. Le pouvoir, on leur concède parfois un fragment, mais jamais la pleine légitimité. Et quand elles insistent, on les déclare folles, hystériques, trop fragiles, trop en colère.

Cet interlude est là pour rappeler ce lien : entre les reines oubliées et les patientes enfermées, entre les figures effacées de l'histoire ancienne et les visages flous des statistiques modernes. Ce lien, c'est celui d'une mémoire blessée mais non soumise.

Ahotep a levé des armées. Aujourd'hui, d'autres lèvent la voix. C'est le même geste. C'est le même refus.

Et tant qu'il faudra, il y aura des femmes qui écriront en marge de l'histoire officielle : pour que justice ne soit plus un mot creux, mais un lieu habitable.

Arc II: Négation:

Chapitre IIII Droit de nuire : Discours au nom de la justice oubliée:
page: 21

Interlude IIII: Lexique critique et généalogie du droit:
page: 23

Chapitre V: soi jeune et tais toi:
page: 25

Interlude V: Novlangue et post-vérité : manipuler les mots, effacer les faits:
page: 28

Chapitre VI: Ce lieu qu'on ne m'a pas laissé:
page: 30

Interlude VI: L'espace, le refuge et la guerre contre le lieu:
page: 31

Chapitre VII: La fabrique du vide : propriété, violence et privilège spatial:
page: 33

Interlude VII : Apocalypse et mythes fondateurs, ce que l'on cache derrière les récits:
page: 34

Chapitre VIII: Le Jugement n'a pas eu lieu:
page: 35

Interlude VIII: Le langage de la démocratie, de la parole au mirage:
page: 36

Chapitre IIII Droit de nuire : Discours au nom de la justice oubliée:

Je me tiens droit, la bouche en cendre, sans couronne,
Devant vos murs vêtus de loi, de solennel.
Ce n'est pas vous que j'accuse : c'est ce qu'on nomme
Justice et qui mutile en habit rituel.

Vous dites droit ? Mais droit de quoi ? De qui ? Pour qui ?
Droit de frapper, de désunir, de mesurer
Ce que la honte même n'ose pas écrire,
Et qu'un dossier traduit en ligne à oublier.

Je n'ai pour armes que mes vers, mon souffle amer.
J'ai vu vos bancs pleins d'ombres, vos salles sans cœur,
J'ai vu pleurer des filles sous vos plafonds ternes,
Et des garçons réduits au rôle d'agresseur.

Je parle ici pour l'un, pour l'autre, pour le vide,
Pour celle qu'on écoute, mais qu'on fait taire après,
Pour celui qu'on enferme avant d'avoir compris
Que son crime est l'écho d'un monde sans jamais.

Vous ne soignez pas. Vous punissez. Vous classez.
Vous tournez l'homme en chiffres, la peine en tableau.
Vous dites réparation quand vous brisez
L'âme qu'on n'a pas cru digne d'un seul mot.

Oh, j'ai rêvé d'un droit sans robe, sans froid,
Où juger ne serait plus séparer l'erreur,
Mais rassembler l'humain dans ses décombres droites,
Et tendre la lumière au lieu d'un verdict noir.

Qu'a-t-il fait, cet homme au regard d'enfant brisé ?
Il a hurlé sans mots, il a frappé l'absence.
On ne lui a laissé qu'un poing, pas de pensée,
Et vous l'avez puni pour votre indifférence.

Et cette femme-là, trop digne pour vos lois,
Vous l'avez convoquée, sommée, mise à nu,
Sans jamais lui rendre ce qu'on vole aux sans-voix,
Juste un silence pire que ce qu'elle a su.

Je refuse un droit sans justice.
Je refuse
Un juge sans regard, une peine sans sens,
Un ordre sans pourquoi, une plainte qu'on use,
Un code sans amour, une justice immense
Qui oublie l'humain pour la règle.

Je vous accuse.

Mais pas d’être cruels.
D’avoir cru que le juste
Pouvait se bâtir sans douleur ni mémoire.
Que l’on pouvait punir sans jamais qu’on ajuste
La peine à la vie, la faute à l’histoire.

Je rêve d’une loi qui soigne en condamnant,
Qui redonne un chemin, même après l’abîme.
D’un monde où les murs ne soient plus dominants,
Mais ouverts à l’écoute, et l’ombre, et l’intime.

Je rêve d’un tribunal où l’on ne juge pas,
Mais où l’on tente encore d’entendre ce qui reste
Dans l’homme au fond du trou, dans la fille sans voix,
Et dans ce droit qu’on croit juste car il déteste.

Vous pouvez rire. Vous pouvez me condamner.
Mais sachez que je parle au nom de vos silences.
Ce n’est pas un discours.
C’est une plaie nommée.
C’est le droit de nuire, enfin dit en cadence.

Interlude IIII: Lexique critique et généalogie du droit:

Avant-propos

Il n'est pas ici question de produire un manuel juridique, ni d'enseigner ce que d'autres savent mieux codifier. Il s'agit plutôt d'observer les mots de la justice, leur glissement, leur dévoiement — puis de remonter, non sans vertige, les racines de ce qu'on appelle aujourd'hui « l'État de droit ». Ce lexique n'est ni neutre, ni exhaustif. Il est subjectif, documenté, et inflexible.

1. Justice : Notion centrale dans la tradition occidentale, la justice se définit dans les institutions comme la mise en œuvre du droit par un organe indépendant. Mais cette définition masque l'héritage historique d'une pratique fondée non sur l'équité, mais sur la gestion du conflit et de l'ordre social. Depuis les tribunaux médiévaux jusqu'aux juridictions contemporaines, elle opère comme instrument de hiérarchie et de séparation bien plus que comme espace de réparation.

2. Peine : Du latin *poena*, signifiant réparation d'un tort. Aujourd'hui, elle est le châtiment infligé à une personne jugée responsable d'un acte. Mais son origine se confond avec le supplice. La peine a évolué du corps supplicié (Ancien Régime) à la privation de liberté (Révolution), sans jamais abandonner sa vocation expulsive : faire taire, mettre à l'écart, faire exemple.

3. Responsabilité pénale : Elle suppose que l'individu est capable de discernement, et donc d'être jugé pour ses actes. La loi française reconnaît l'irresponsabilité en cas de trouble mental grave (*article 122-1 du Code pénal*). Mais l'usage réel de cette exception reste rare. Trop souvent, le diagnostic psychiatrique renforce l'isolement, ou justifie une prise en charge qui n'est pas un soin, mais un éloignement.

4. Légitime défense : Consacrée dans l'article 122-5 du Code pénal. Elle permet à une personne de répondre par la force à une agression injuste. Théoriquement encadrée, elle bénéficie davantage aux forces de l'ordre qu'aux civils. L'appréciation de la « proportionnalité » reste floue, et devient un levier d'impunité.

5. Sanction : Ce mot signifie à la fois punir et valider. Il est ambivalent : une loi est « sanctionnée » (rendue exécutoire), mais un comportement aussi. La confusion volontaire du sens légitime la violence institutionnelle comme forme de validation morale.

6. Institution : Du latin *institutio*, action d'établir. Dans le droit, c'est un corps organisé de règles. En pratique : un appareil de production de normes, souvent déconnecté du vécu. L'institution n'est pas seulement un lieu : c'est un pouvoir sans visage.

7. Réinsertion : Souvent évoquée comme finalité de la peine. Dans les faits, elle suppose une conformité aux codes sociaux qui ont parfois causé l'exclusion initiale. On ne « réinsère » pas un corps qu'on a préalablement broyé : on l'ajuste au moule. Ce terme cache une normalisation, pas une réhabilitation.

8. Réparation : Dans le droit civil, elle signifie compensation d'un dommage. Mais que répare-t-on vraiment ? Peut-on « réparer » un viol ? Une humiliation publique ? Une stigmatisation psychiatrique ? Le mot est commode, mais souvent vide de contenu pour les victimes. Il rassure ceux qui n'ont pas souffert.

Chronologie critique (abrégée) du droit occidental

- **vers -1750 av. J.-C. : Code d'Hammurabi** (Babylone)

  Première codification connue, fondée sur le talion : « œil pour œil ». Le droit est vengeance cadrée.

- **Ve siècle av. J.-C. : Loi des Douze Tables** (Rome)

  Naissance du droit écrit accessible. Inégalitaire, il distingue les citoyens selon leur rang. Le droit protège des classes.

- **IVe siècle : Droit canonique chrétien**

  Le péché devient un crime. Le droit se moralise. C'est la base de l'association durable entre **justice et culpabilité**.

- **1566 : Ordonnance de Moulins (France)**

  Les juridictions royales deviennent la norme. Justice centralisée, portée par le roi. Premiers éléments d'unification judiciaire.

- **1789 : Déclaration des droits de l'homme et du citoyen**

  Article 8 : « Nul ne peut être puni qu'en vertu d'une loi établie et promulguée antérieurement au délit ». Le droit devient normatif, républicain.

- **1810 : Code pénal napoléonien**

  Codification de la peine, centralisation judiciaire. Le droit moderne entérine la prison comme norme de punition.

- **1838 : Loi du 30 juin sur les aliénés**

  Autorise l'internement psychiatrique sur simple décision administrative ou préfectorale. Lien direct entre psychiatrie et contrôle social.

- **1940–1945 : Abandon des asiles sous le régime de Vichy**

  Pénurie, famine, isolement : plus de 40 000 morts dans les hôpitaux psychiatriques. Le soin disparaît, remplacé par l'oubli. L'État délègue au silence la gestion des « indésirables ».

- **1990 : Loi n° 90-527 du 27 juin relative aux hospitalisations psychiatriques**

  Vise à encadrer juridiquement les soins sans consentement. Mais reste critiquée pour ses dérives arbitraires.

- **Aujourd'hui : Droit algorithmique, justice gestionnaire**

  Logiciels prédictifs de récidive, traitement des affaires en flux. Moins d'audience, plus de standardisation. L'humain devient une unité traitée dans une chaîne de production judiciaire.

Conclusion

Le droit dit qu'il protège. Mais il classe. Il trie. Il enferme. Il neutralise. La justice dit qu'elle répare. Mais elle rappelle. Elle confronte. Elle coûte.

Et pourtant : il faut savoir leurs mots, leurs formes, leurs racines. Car une langue que l'on ne comprend pas est une arme dans la bouche de l'autre.

Ce lexique et cette chronologie ne sont pas une fin. Ils sont un outil de vigilance pour ceux qui, un jour, auront à parler dans un tribunal, ou à y survivre.

Chapitre V: soi jeune et tais toi:

Il était jeune. Il était racisé. Et il était en vie, jusqu'à ce qu'on décide qu'il ne devait plus l'être.

Ce n'était pas un acte isolé. Ce n'était pas un accident. Ce n'était pas une bavure. C'était un rouage bien huilé, bien vêtu, bien armé. Un réflexe d'État. Une doctrine de maintien, non pas de l'ordre, mais de la hiérarchie. Une balle dans la gorge de l'égalité.

On n'a pas retenu son nom très longtemps. À quoi bon ? Il rejoignait la file d'attente des anonymes fauchés en plein bitume. Des silhouettes brunes ou noires, aux corps trop lisibles pour être innocents. Il y avait eu d'autres avant lui. Il y en aura d'autres après. Et ceux qui prétendent ne pas le voir ne sont pas aveugles. Ils sont complices.

Il y eut une rue. Une voiture. Un contrôle. Une injonction. Un ton. Un tir. Il y eut le sol, les cris, le sang, l'angle mort du champ républicain. Il y eut des bougies, des marches, des slogans. Et puis la meute.

La meute de ceux qui virent là non un meurtre, mais une opportunité. Ceux qui se dirent : voici notre martyr. Notre preuve vivante, ou plutôt, notre preuve morte. Ceux qui se saisirent de l'enfant tombé pour en faire un outil. Pas pour la justice. Pas pour la réparation. Mais pour le score, pour la pose, pour les bulletins de vote.

D'un côté, l'exécutant fut applaudi. Une cagnotte. Plus d'un million d'euros. La récompense du crime, déguisée en soutien au courage. La réhabilitation de l'assassinat, vendue comme respect de l'autorité. La démocratie versa une larme, pas pour le cadavre, mais pour le prestige de l'uniforme.

De l'autre, les cris d'indignation devinrent slogans de parti. Tribunes. Interventions médiatiques. Réseaux sociaux en boucle. Non pas pour abolir la logique de mort, mais pour mieux s'asseoir dessus. Pour dire : « Voyez comme ils tuent. Donnez-nous le pouvoir, et nous parlerons. » Pas pour réparer. Pas pour empêcher. Mais pour récupérer.

La gauche institutionnelle pleura. Mais d'un œil seulement. L'autre regardait déjà les sondages. Et pendant ce temps, personne ne dit : il faut désarmer. Il faut démanteler. Il faut rendre des comptes. Ils dirent : « il faut dialoguer ». Ils dirent : « il faut calmer ». Ils dirent : « il faut voter ».

Mais voter n'a jamais relevé un mort. Voter n'a jamais désarmé un fusil. Voter n'a jamais empêché qu'on plaque, qu'on étrangle, qu'on tire. Ce ne fut pas l'émeute qui brûla la République. Ce fut la République qui légitima l'émeute, en enterrant un garçon avec l'assentiment des urnes.

Ils pleurèrent, oui. Mais ils pleuraient sur scène. Et quand le rideau tomba, ils repartirent, sans honte, sans deuil, sans réforme.

C'est cela, le mensonge suprême : faire croire qu'il y a un camp qui vous veut vivants. Il n'y a que des camps qui veulent vos corps. Morts pour l'ordre. Morts pour les élections. Morts pour l'image. Morts pour le bruit.

Le nom de l'enfant, dans la bouche du bourreau, était « menace ». Dans la bouche du progressiste, il était « dommage ». Mais jamais : citoyen. Jamais : frère. Jamais : injustement fauché par ceux qui prétendent protéger.

Et la foule, elle, regarde ailleurs. Car il y a toujours une autre indignation qui arrive. Une autre diversion. Une autre victime plus utile, plus consensuelle, plus blanche.

On appelle cela démocratie. On appelle cela pluralisme. On appelle cela débat.

Mais c’est un double abandon. Une double balle. L’une dans le cou, l’autre dans la mémoire. Et le sang coule toujours au même endroit. Devant la caméra. Sur l’écran. Dans le silence du cœur républicain.

Et pourtant, le silence n’est pas vide. Il est chargé. D’excuses. De communiqués. De chiffres. De concepts. D’experts. De dossiers. De protocoles. De délais. Le silence dit : « Nous comprenons. » Le silence dit : « Une enquête est en cours. » Le silence dit : « Ce n’est pas la faute de la République. »

Mais ce silence n’est pas neutre. Il est une arme administrative. Il est l’écho feutré de la matraque. Il est la seconde salve, celle qui ne tue pas le corps, mais ce qu’il en reste : l’histoire, le nom, la colère, la plainte.

Ils l’ont enterré, oui. Mais ils ont surtout enterré ce que sa mort aurait pu exiger. Une réforme ? Non. Une réforme est une promesse. Or la République ne promet rien aux morts. Elle promet des commissions. Des rapports. Des ajustements. Elle promet de faire plus vite, plus proprement, la prochaine fois.

Et les familles ? On leur tend un avocat. Un rendez-vous. Une main sur l’épaule. Et bientôt, un procès qui n’aura pas lieu. Une mise en examen qui s’effacera. Un juge d’instruction surchargé. Et à la fin, une décision. Pas de procès. Pas de coupable. Pas de blessure. Pas de faute.

La logique est parfaite. La violence est institutionnelle, donc invisible. Et quand elle devient visible, elle est absorbée. Recyclée. Requalifiée.

Ce ne sont pas des bavures. Ce sont des mécanismes. Ce ne sont pas des dérapages. Ce sont des politiques. Et ceux qui disent l’inverse mentent. Pas toujours consciemment. Parfois avec la meilleure volonté du monde. Mais ils mentent, car ils croient que le système peut se corriger sans se renverser.

Alors les jours passent. La page se tourne. Un nouveau mort. Un nouveau slogan. Une autre marche. Une autre famille détruite. Et la machine continue.

Ce n’est pas de l’oubli. C’est de l’organisation.

Il faudra un jour le dire clairement : ce que la République tue, elle ne le pleure pas. Ce qu’elle broie, elle le nie. Ce qu’elle célèbre, c’est son propre triomphe sur ceux qui n’ont jamais eu le droit de contester.

Et le pire n’est pas dans la balle. Il est dans ce qui vient après. Dans ce qui habille la balle. La justifie. L’absout. L’intègre. Le pire, c’est que la balle ne s’arrête pas au cœur de l’homme. Elle traverse l’histoire. Elle vise tous les autres.

Car elle dit : regardez bien. Vous êtes à votre place. Et votre place, c’est le silence ou le cercueil.

Et dans les écoles, les hôpitaux, les commissariats, les préfectures, les tribunaux, cette phrase résonne.

Et tant qu’elle ne sera pas brisée, il n’y aura pas de justice. Il n’y aura pas de République. Il n’y aura que le maintien. Le maintien de la peur. Le maintien de la haine. Le maintien du silence.

Et sur les murs des cités, il ne reste plus que le tag d’un prénom. Le prénom d’un mort. Lavé à l’eau de Javel deux jours plus tard.

Il faudrait pourtant l’écrire, quelque part, dans un cahier qu’on n’oublierait pas. Le prénom. Le visage. Le jour. L’heure exacte. Le lieu précis. Pas pour en faire un saint. Mais pour ne pas céder au rituel de l’effacement.

Il faudrait refuser la paix quand elle est offerte comme un marché : oublier contre un peu de calme. Céder contre un peu de pain. Accepter l’impunité contre la promesse vague que peut-être, demain, on ne recommencera pas.

Mais demain recommencera. Toujours. Car ceux qui tiennent les armes n’ont jamais besoin d’excuses. Ils ont des fiches. Des ordres. Des permissions. Des fichiers. Et, parfois, des médailles.

La société se tait, non par ignorance, mais par gestion. Par réflexe. Par refus de nommer la guerre sociale. Par confort. Et quand elle ne se tait pas, elle parle d'écarts, de cas isolés, de problèmes de formation. Elle dit que le vrai problème, c'est la violence des pauvres, pas celle des armes légales.

On ne fait pas le deuil d'un frère quand la rue est encore tachée. On ne fait pas le deuil d'un fils quand la mère est assignée à résidence de silence. On ne fait pas le deuil d'un peuple quand l'État nie même qu'il existe comme peuple.

Il y a, dans chaque bavure, un schéma. Dans chaque mort, une répétition. Dans chaque flashball, une mémoire. Il n'y a pas besoin d'archives pour savoir. Il suffit d'écouter ce que disent les murs. Les murs tagués. Les murs fissurés. Les murs qu'on repeint à la hâte.

Un peuple qu'on nie ne disparaît pas. Il se transforme. Il grandit ailleurs. Dans la colère. Dans la mémoire. Dans la voix d'un enfant qui entend, qui comprend, et qui, un jour, parlera. Et ce jour-là, il faudra autre chose qu'un micro tendu. Il faudra écouter pour de vrai. Il faudra rendre ce qu'on a pris.

Mais pour l'instant, il y a des ratures partout. Sur les PV. Sur les témoignages. Sur les communiqués. Et surtout, sur les tombes. Les tombes sans nom. Les tombes sans pierre. Les tombes qu'on piétine pour continuer à bâtir l'oubli.

Alors nous écrivons. Parce qu'il faut bien que quelqu'un retienne. Que quelqu'un refuse. Que quelqu'un tienne le compte. Non pas pour juger. Mais pour rappeler. Pour que le mot "justice" ne devienne pas un bruit vide. Pour que le mot "citoyen" ne reste pas un luxe de blancs.

Il faudra bien un jour que le sang versé demande des comptes. Pas pour venger. Mais pour briser le cercle. Pour que les enfants puissent traverser la rue sans croiser un canon. Pour que les mères puissent respirer quand un gyrophares s'approche. Pour que le nom du mort reste, cette fois, un nom. Et qu'il ne soit pas effacé par le calme retrouvé.

Le calme retrouvé, ce n'est pas la paix. C'est la cendre après l'incendie. Et tant qu'il y aura de la cendre, il y aura des braises. Et tant qu'il y aura des braises, il faudra écrire encore. Encore et encore. Jusqu'à ce que la République, un jour, lise ce qu'elle a fait.

Interlude V: Novlangue et post-vérité : manipuler les mots, effacer les faits:

1. Une langue conçue pour interdire de penser : la novlangue d'hier à aujourd'hui

La novlangue n'est pas une invention récente. Le terme nous vient de George Orwell, dans son roman "1984", où le "Newspeak" est la langue officielle d'un régime totalitaire. Elle n'a qu'un but : rendre certaines pensées impossibles, non par la censure, mais par appauvrissement volontaire du langage. Ne pas dire "injustice", ne pas pouvoir concevoir "liberté".

Ce que disait Orwell et ce que confirment nos époques, c'est qu'en modifiant les mots, on modifie la pensée. En appauvrissant la langue, on restreint l'univers de ce qui peut être dit, donc pensé, donc contesté. Il ne s'agit plus seulement de cacher la réalité : il s'agit de changer sa structure dans la conscience collective.

Aujourd'hui, la novlangue n'a plus besoin d'un ministère unique. Elle se déploie à travers les mots de l'administration, du journalisme, du droit, de la publicité. Elle prend la forme de l'euphémisme, de l'élément de langage, du jargon technocratique. Elle parle d'« incivilités » quand elle veut dire violences ; de « neutralisation » quand elle veut dire mort ; de « réforme structurelle » quand il s'agit de coupes brutales dans les droits sociaux.

Exemples français :

- « Bavure » pour parler de violences policières reconnues ou filmées ;
- « Réforme de l'assurance chômage » quand il s'agit de réduire les droits des demandeurs d'emploi ;
- « Prise en charge » pour désigner l'enfermement administratif ou psychiatrique ;
- « Geste barrière » pour désigner des interdictions sociales et policières renforcées.

Cette langue permet de dire ce qui est inacceptable sans produire de réaction, car le mot a été vidé de sa force. Elle ne provoque plus, elle neutralise. Et celui qui critique les actes se retrouve à devoir d'abord critiquer la terminologie : l'absurde devient norme.

2. Une époque qui relativise les faits : la post-vérité

La post-vérité, quant à elle, va plus loin. Le mot apparaît dans les années 1990, mais devient central à partir de 2016 (élections américaines, Brexit), jusqu'à devenir le "mot de l'année" selon l'Oxford Dictionary.

C'est le règne d'un monde où l'émotion a plus de poids que le réel.

Dans cette logique, il ne suffit plus de reformuler les faits : il devient possible de les nier sans conséquence. La vérité devient une opinion parmi d'autres. On parle alors de « faits alternatifs ». Un mensonge peut être plus viral qu'une preuve. Une rumeur peut effacer un dossier judiciaire.

Exemples internationaux :

- En 2016, le chiffre "350 millions de livres pour le NHS" utilisé par les partisans du Brexit, faux mais décisif ;
- La prolifération des thèses QAnon, sans fondement mais suivies par des millions ;

En France :

- L'explosion de fake news sur les vaccins, la pandémie ou les violences policières.
- L'oubli méthodique de faits judiciaires pourtant établis, remplacés par une narration émotionnelle (ex : « la police est persécutée », « le système judiciaire protège les délinquants »).

La post-vérité s'appuie sur les réseaux sociaux, qui créent des « bulles de croyance », où chacun lit ce qui confirme ses idées. Il devient alors possible de croire sincèrement à un monde inexistant, à condition qu'il soit partagé par sa communauté. Les faits, eux, sont noyés.

3. La double arme : langage toxique, réalité niée

La novlangue produit une acceptation molle. La post-vérité produit une guerre totale. Ensemble, elles détruisent les conditions du débat :

- D'un côté, les mots sont rendus inoffensifs, aseptisés, anesthésiants.
- De l'autre, les faits sont relativisés, remplacés par des affects.

Il n'y a plus de désaccord : il n'y a plus que des clans. Des récits. Des vérités concurrentes, souvent fondées sur l'émotion, la peur, la colère. Plus aucune boussole commune.

4. Résister

Il faut résister. Non par morale, mais par nécessité politique. Il faut redonner au mot sa charge, et au fait son poids.

Refuser les euphémismes. Refuser les mots truqués. Ne pas dire « neutralisation », dire « mise à mort ». Ne pas dire « dossier sensible », dire « silence organisé ». Il ne s'agit pas d'exagérer. Il s'agit de nommer.

Et face à la post-vérité, il ne suffit pas d'avoir raison. Il faut la rendre audible. Il faut créer du commun, un langage qui parle à l'intelligence et au cœur, sans sacrifier ni l'un ni l'autre.

La novlangue nous apprend à oublier. La post-vérité nous empêche de voir.

Il faut donc rappeler. Et montrer. Par les mots vrais. Et les faits tenaces.

C'est la seule manière d'écrire contre l'effacement.

Et d'exister contre l'étouffement.

Chapitre VI: Ce lieu qu'on ne m'a pas laissé:

Il n'y avait pas de clef. Pas de porte. Pas d'ombre pour s'y déposer.

Seulement l'air. Le vent. Le béton trempé. Et les regards qui passent sans jamais s'arrêter.

Chaque matin était un seuil, un refus, un arrêt. La rue ne donnait rien.

Elle reprenait tout. Même l'idée d'être. Un banc, c'est une frontière.

Un square, c'est un jugement. Un abribus, un délai. Il fallait marcher pour ne pas geler. Dormir en pièces détachées.

Et répondre aux chiens sans collier d'un "non, j'ai pas de papier".

Il n'y avait pas d'adresse. Pas de "chez soi". Pas de silence qui protège.

Le monde était un long couloir qu'on n'ouvre jamais. Et tous les toits étaient pour d'autres.

L'État ? Il envoyait des lettres. Mais jamais l'abri. Des convocations, des refus, des sigles à empiler.

Une file d'attente sous la pluie, et la honte qu'on sert dans un numéro barré. Ils disent : insertion.

Accompagnement. Diagnostic partagé. Mais ce qu'ils donnent, c'est un lit pour trois nuits et des chaussures trop usées.

Il y avait des foyers. Mais pas de chaleur. Des chambres sans fenêtres.

Des chambres à six. Des agents qui notent. Des assistantes qui trient. Et des silences coupables pour ceux qui crient.

On m'a dit "urgence sociale", mais j'étais déjà tombé. On m'a dit "suivi renforcé", mais on n'a rien renforcé.

On m'a dit "réévaluation", comme si mon corps était un poids à recalculer. Mais tout ce que je voulais, c'était une clef.

Rien que ça. Une clef. Une serrure. Un mur. Pas une cellule. Pas un centre. Un lieu sans procédure.

Un espace où poser mes os. Mes doutes. Mes lectures. Un interstice pour vivre, pas survivre sans figure.

Mais il n'y avait rien. Rien que les rues et les chambres payantes. Les tickets et les chiffres, les assistants en blouse blanche. Les lieux temporaires, les relogements fantômes, Et cette fatigue qui, chaque soir, me mange.

J'ai dormi debout dans les halls, j'ai bu debout sous les toits. J'ai appris à disparaître quand on vérifie les droits.

J'ai compris qu'ici, le lieu est un privilège, un droit de sang. Et que ceux qui n'en ont pas ne valent plus rien, vraiment.

Car ne pas avoir de lieu, c'est ne pas avoir d'heure. C'est perdre l'enveloppe, le nom, l'odeur.

C'est être un corps en transit, un chiffre dans la main d'un enquêteur. C'est être déjà mort, mais vivant, sous couvert de lenteur.

Ils disent : "on va vous orienter". Mais où ? Vers quoi ? On ne s'oriente pas dans le néant. On s'égare, voilà tout.

Et parfois on tombe. Et parfois on dort là. Et parfois, on ne se réveille pas.

Je n'ai jamais eu d'appartement. Seulement des cases. Je n'ai jamais eu de fenêtres. Seulement des phrases.

Et dans leurs fichiers, il est écrit : instable. Précarisé. À surveiller. Mais dans mon cœur, il est écrit : pas de lieu pour respirer.

Alors j'écris. J'écris pour que ce manque devienne preuve. J'écris pour que leur béton saigne. J'écris pour que l'on me trouve. Et même si je meurs demain, dehors, entre deux murs, Je veux qu'on sache ceci : vivre sans lieu, c'est la mort la plus sûre.

Interlude VI: L’espace, le refuge et la guerre contre le lieu

À la fin du XIXe siècle, une puissante vague de pensée contestataire traverse l’Occident : socialisme libertaire, anarchisme, syndicalisme révolutionnaire. Ces mouvements, bien loin des caricatures, proposent une refondation complète du lien social, une démocratie directe, une vie communautaire libre, et surtout : un droit au lieu. L’idée selon laquelle tout être humain a besoin d’un refuge réel, d’un espace à soi, d’un cadre non marchand où exister pleinement. Aux États-Unis, cette dynamique est incarnée par des figures comme Voltairine de Cleyre. Militante, poétesse, oratrice redoutable, elle défend les droits des femmes, des pauvres, des prisonniers, des enfants. Elle critique violemment les institutions qui enferment, isolent ou marchandisent l’existence : les écoles confessionnelles, les prisons, les maisons closes, les hospices, les asiles. Pour elle, le lieu imposé est toujours suspect, car il se donne comme refuge alors qu’il organise la dépendance, le contrôle, la dépossession.

Dans ses textes, elle fustige l’idée de "protection" sociale qui, en réalité, neutralise les individus au nom de leur bien. Elle appelle à une société où chaque personne pourrait disposer d’un abri choisi, libre, hors des logiques de surveillance ou de charité. L’espace est pour elle une condition de la liberté, pas un luxe ni un outil d’encadrement.

> « Ce que réclame l’être humain n’est pas la pitié, c’est la place. »

Son combat s’inscrit dans une époque où les luttes ouvrières et anarchistes réclament non seulement des droits économiques, mais une justice spatiale : le droit de vivre, de loger, de se déplacer librement, hors de la propriété concentrée. Les journaux anarchistes dénoncent déjà les loyers trop élevés, les marchands de sommeil, les expulsions, les ghettos ouvriers. À Chicago, à Paris, à Philadelphie, ces questions sont centrales.

Mais l’histoire a tourné.

Au XXe siècle, les guerres mondiales, les dictatures, puis la consolidation du capitalisme d’État ont brisé la dynamique libertaire. En Allemagne, Hitler commence par écraser la gauche : les communistes, les syndicalistes, les anarchistes, les socialistes. Il ferme les cercles, les journaux, les cafés où l’on débattait d’un monde à venir. Il persécute ceux qui, justement, portaient une autre idée du lieu : l’habitat communautaire, l’école libre, la commune autonome.

Après 1945, l’essor des politiques néolibérales transforme encore davantage le logement en marchandise, le refuge en business, la rue en menace. Les grandes villes chassent les pauvres, les sans-papiers, les jeunes précaires. Les quartiers populaires sont "réhabilités", les squats évacués, les campements détruits.

Le système a appris à transformer le lieu en machine à trier :

- Qui mérite un logement ?
- Qui est "responsabilisé" ?
- Qui est "accompagné" ?
- Qui est trop instable pour être hébergé ?

Ces mots, ces critères, prolongent ce que Voltairine dénonçait déjà : l’idéologie du mérite appliquée au droit d’avoir un toit.

Aujourd'hui encore, les foyers sociaux sont saturés, les files d'attente interminables, les dispositifs d'urgence insuffisants. Et ceux qui n'ont pas de lieu, SDF, jeunes sortants de l'ASE, mères isolées, exilés, deviennent des corps sans espace, donc sans voix, donc sans droit.

La critique radicale de l'espace reste donc urgente. Car un être humain sans lieu est un être sans preuve. Sans traces. Sans répit.

Et c'est précisément ce que cette œuvre, comme d'autres avant elle, veut rappeler :

Sans lieu, pas de sujet. Sans refuge, pas d'histoire. Sans espace, pas de vie.

Et même les murs qu'on nous tend ne valent rien si l'on ne peut pas y respirer librement. Le droit à l'espace n'est pas une faveur. C'est la base de tout ce qui reste à sauver.

Chapitre VII: La fabrique du vide : propriété, violence et privilège spatial

Il y a des immeubles entiers qui ne servent à rien. Pas un rien poétique, pas un rien d'absence, un rien de profits, un rien calculé. Des appartements vides par centaines, entretenus pour ne pas s'abîmer, mais qu'on n'habite pas. Le vide, ici, est stratégique.
Dans les grandes villes, le logement n'est plus un droit : c'est un outil de placement. Investir dans la pierre, disent-ils. Empiler des murs comme d'autres empilent des titres financiers. Les multi-propriétaires possèdent à distance. Ils ne vivent pas dans leurs biens. Ils les attendent. Ils les font fructifier.

Pendant ce temps, les sans-abris crèvent sous les fenêtres. Et on les empêche même d'y dormir.

C'est l'ultime perversité du système : organiser la pénurie, puis criminaliser ceux qui la subissent. On construit des bancs incurvés pour éviter qu'on s'y allonge. On ajoute des pics métalliques sous les porches. On supprime les recoins, les renfoncements, les seuils. L'urbanisme devient une arme contre les invisibles. On appelle ça "mobilier anti-SDF".

Et dans le même souffle, on "nettoie" les villes. Avant les Jeux, les sommets, les saisons touristiques. À Paris, on expulse des campements, on disperse, on reloge à la périphérie. Certains sont envoyés à des centaines de kilomètres, hors d'Île-de-France. Pas pour les aider. Pour les faire taire.

Le logement social ? Saturé. Le DALO ? Lenteur, paperasse, rejets absurdes. On exige des preuves de stabilité à ceux qui n'ont rien. On juge le dossier, pas la détresse. Et ceux qui crient trop fort sont exclus des dispositifs pour violence verbale. Misère avec dignité, ou rien.

L'État parle d'hébergement d'urgence. Mais tout est compté, calculé, conditionné. Trois nuits. Deux semaines. Relogement temporaire. Centre d'évaluation. Les corps tournent dans les structures comme des paquets sans adresse.

Et pendant ce temps, des milliers de logements sont vides. Plus de 3 millions en France, selon l'INSEE. Mais protégés par la loi. Le squat, même sans effraction, est devenu un délit. Les propriétaires ont plus de droits qu'un vivant sans toit. Même mort, leur patrimoine a priorité.

Les bailleurs ? Certains louent des taudis à prix d'or. Des "marchands de sommeil" sous-traités, connus, répertoriés, mais jamais inquiétés. Les agences, elles, sélectionnent selon le profil : revenus, garants, image. Une famille monoparentale est un risque. Un ancien jeune placé est un problème. Un allocataire est une charge.

Et les juges, les préfets, les élus ? Ils ferment. Ils expurgent. Ils recouvrent. Ils désignent les zones "à résorber". Ils libèrent le foncier. Ils vendent la ville au plus offrant. L'espace devient un marché, et l'humain une nuisance.

La rue, elle, devient un espace de relégation. Elle n'est plus un lieu. Elle est une sanction. Être sans adresse, c'est être sans droits. Pas de compte. Pas d'emploi. Pas d'existence.

Et la société regarde. Elle compatit parfois. Mais elle tolère que certains aient dix toits, pendant que d'autres n'ont même pas un mur.

C'est cela, la fabrique du vide : créer une rareté artificielle pour mieux justifier l'exclusion. C'est une stratégie. Une logique. Une politique. Et tant que ce sera légal d'abandonner quelqu'un pour protéger un mètre carré, il n'y aura ni justice, ni paix, ni dignité.

On ne peut pas parler d'égalité tant que le sol lui-même est privatisé. On ne peut pas parler de République tant que des citoyens meurent dans l'indifférence, pendant que l'État protège des murs vides.

Le logement n'est pas une faveur. Il n'est pas une récompense. C'est le minimum pour exister. Et ceux qui organisent sa rareté sont complices de la violence.

Ils ne pourront pas dire qu'ils ne savaient pas. Ils le savaient. Ils le savent. Ils en vivent.

Interlude VII : Apocalypse et mythes fondateurs, ce que l'on cache derrière les récits

Le mot « apocalypse » est sans doute l'un des plus mal compris du langage courant. On y projette des visions de ruine, de fin du monde, de chaos irréversible. Mais en grec ancien, *apokálypsis* signifie simplement : révélation. L'apocalypse n'est pas l'effondrement, c'est le moment où le voile se déchire, où la vérité cachée se montre au grand jour, sans filtre. Dans la tradition biblique, cela s'accompagne de violence, de feu, de jugement, mais ces images ne sont que les instruments d'un dévoilement plus profond : la mise à nu de la structure, la vérité mise en lumière par l'effondrement des mensonges.

Toutes les civilisations humaines se sont construites sur de tels récits. Des mythes fondateurs, certes, mais aussi des mythes de purification, de sacrifice, de châtiment. Le Déluge chez les Mésopotamiens et les Hébreux, l'embrasement de Sodome, les cycles de destruction chez les hindous, la fin brutale d'un monde injuste dans le Ragnarok nordique. Chaque fois, il s'agit d'un nettoyage symbolique : l'ancien monde est jugé, broyé, englouti. Et seuls les élus, les dignes, les purifiés, ou les repentis, y survivront.

Ces récits ont une fonction précise : justifier le pouvoir, légitimer la violence réparatrice. Ils tracent une ligne entre les bons et les mauvais, les purs et les impurs, ceux qui méritent de vivre et ceux qu'on peut abandonner ou punir.

Dans les sociétés modernes, ces récits n'ont pas disparu. Ils ont changé de forme, changé de langage. On ne parle plus de colère divine, mais de sécurité intérieure, de justice républicaine, d'ordre public. On ne parle plus de damnation, mais de radicalisation, d'incivilité, de dangerosité. Pourtant, la logique est la même : il faut un mal à punir, un monde à purifier, et des moyens légitimes pour le faire.

La République, elle-même née dans le feu de la Révolution, a reconduit ce schéma. Elle s'est fondée sur une table rase, sur une promesse de renouveau, mais toujours au prix d'un sacrifice. On guillotine les traîtres. On purifie la nation. On expulse. On réforme. On rééduque.

Dans les discours contemporains, cette matrice revient sans cesse :

- Quand on parle des quartiers « à nettoyer »,
- Quand on stigmatise des groupes entiers comme étant « un poison pour la République »,
- Quand on vante des lois « d'exception » au nom de la sécurité,
- Quand on naturalise l'idée qu'il faut *des centres*, *des asiles*, *des camps*, *des prisons* pour *protéger les autres*.

Le mythe apocalyptique est devenu administratif. Il s'écrit en circulaires, en articles de loi, en dispositifs numériques de tri. Mais sa logique est intacte : identifier les impurs et les écarter.

L'apocalypse aujourd'hui n'est plus un feu céleste. C'est un algorithme d'évaluation de risque. C'est une grille d'insertion. C'est une ordonnance psychiatrique. C'est une convocation préfectorale. C'est une aide refusée pour « comportement inadapté ».

Et pourtant, à rebours de tout cela, une autre forme d'apocalypse se dessine dans ton œuvre : celle qui montre ce que tout le monde sait déjà. Une apocalypse douce, presque silencieuse. Pas un cataclysme. Mais un geste d'écriture qui, lentement, retire le rideau.

Chapitre VIII: Le Jugement n’a pas eu lieu

Ils m’ont conduit entre les colonnes, les colonnes d’un temple où nul dieu ne parle, que la pierre nue, et le vent, et les cendres.
Ils m’ont conduit entre les juges, qui ne levaient pas les yeux, car dans cette Rome aux visages effacés, il n’y a plus ni justice, ni oracle, que des tables de bois et des mains qui tamponnent.

Mon nom s’est perdu dans la poussière, on l’a remplacé par un chiffre, par un sifflement. On m’a fait jurer sur un silence, sur un texte rongé, jamais lu.

Athènes est morte, la Grèce ne parle plus, la parole s’est enfuie dans les registres clos.

On ne m’a rien demandé. Pas d’aveu, pas de défense. Pas de grief, pas de loi. Seulement la marche. La file. La marque.

Ils m’ont fixé le front du doigt, comme on touche un mur pour savoir s’il est sec.

Une femme, droite, sans regard, a scellé ma vie d’un tampon rouge et d’un code inscrit au revers.

Pas de sentence. Pas de pierre lancée. Pas de bête fauve. Pas de bois cloué.

Mais le marbre était froid. Et la porte a grondé. Et le sol a glissé sous mes pas.

Je suis sorti, seul, sans jugement, sans acquittement, seulement déposé dans l’oubli.

Le peuple ne m’a pas vu. Le peuple n’était pas là. Il était occupé à commenter la pluie, à voter, à dormir, à accuser.

Alors j’ai marché. Longtemps. Parmi les absents, les figurants, les ombres. J’ai traversé les places, les aqueducs, les ruines d’empire, et partout on m’a dit :

"Ce n’est pas ici."

On m’a dit : "Vous n’avez pas de preuve."

On m’a dit : "Il n’y a pas eu de jugement."

Et j’ai répondu : "Justement."

Et là, entre les statues renversées, j’ai posé mes paumes sur le sable, et j’ai compris :

> L’apocalypse n’est pas le feu. L’apocalypse n’est pas la guerre. L’apocalypse est ce qui arrive sans bruit, sans cri, sans flamme. Elle arrive quand on ne vous regarde plus. Quand vous n’êtes plus dans aucune phrase. Quand vous existez sans verdict.

Et dans le silence antique, sous l’ombre d’un temple sans prière, j’ai su qu’on m’avait jugé, simplement en ne m’ayant pas nommé.

Interlude VIII: Le langage de la démocratie, de la parole au mirage

On dit que nous vivons en démocratie. C'est le postulat de départ, la formule sacrée, la base du contrat social moderne. À l'école, on l'apprend comme un acquis, presque un dogme : nous sommes en démocratie. Ce mot est supposé suffire à justifier toutes les violences, tous les silences, toutes les exclusions, parce qu'il a pour lui la majesté de l'idéal. Mais qu'est-ce que ce mot, vraiment ? Que signifie-t-il quand il passe dans la bouche du pouvoir ? Démocratie vient du grec *demos*, le peuple, et *kratos*, le pouvoir. Le pouvoir du peuple. Mais ce qu'on oublie trop souvent, c'est que ce mot n'a jamais désigné une réalité pure. Il fut un concept en lutte, un équilibre fragile, un champ de tensions. Et surtout : il fut toujours, dès l'origine, contesté.

Dans l'Antiquité, la démocratie à Athènes était réelle pour une minorité : les citoyens. Les femmes, les esclaves, les étrangers en étaient exclus. Et pourtant, ce modèle a survécu dans les textes comme un âge d'or. Pourquoi ? Parce qu'il a permis de fonder un récit. Et ce récit, plus que la réalité historique, est ce qui constitue le socle du langage politique moderne.

Quand aujourd'hui un gouvernement se revendique "démocratique", il ne parle pas d'une réalité pratique. Il évoque une légitimité symbolique, une position morale dans le monde. Être une démocratie permet de tuer au nom des droits, de restreindre au nom de la liberté, de surveiller au nom du peuple.

Ainsi, le mot devient une armure rhétorique. Il sanctifie l'ordre. Il prévient la révolte. Il transforme chaque abus en mesure nécessaire, chaque loi en victoire du dialogue. En vérité, la démocratie que nous vivons n'est pas une pratique, c'est une mise en scène. Une démocratie de représentation, d'écrans, de sondages, de jeux de rôles politiques. Une démocratie qui fonctionne sans le peuple, ou plutôt en le maintenant dans un rôle décoratif : celui de l'électeur ponctuel, du témoin passif, du spectateur critique mais impuissant.

Le langage démocratique moderne repose sur trois piliers trompeurs :

- La participation comme preuve : on vote, donc on consent. Mais entre deux élections, tout est verrouillé.
- La représentation comme médiation : on désigne des mandataires, puis on leur abandonne tout pouvoir.
- La transparence comme mythe : on montre les débats, les décrets, les chiffres. Mais l'essentiel reste caché : les alliances, les pressions, les dispositifs réels de contrôle.

Et là réside la clé du mensonge : le langage lui-même devient l'outil du déni. On parle de dialogue mais on ne discute pas. On parle d'égalité mais on trie les corps. On parle de représentation mais on éteint les voix.

La démocratie moderne n'est pas un régime, mais une fiction administrative. Un mot creusé, habillé, répété jusqu'à ne plus rien dire. Et c'est cette neutralité apparente qui rend la chose plus dangereuse encore : elle empêche la contestation. Qui critique la démocratie passe pour un ennemi du peuple, alors qu'il ne fait que nommer la trahison de ce mot.

L'essai qui suit se penchera donc sur cette fabrique du consentement par le langage. Il montrera comment la démocratie est devenue une étiquette protectrice pour un pouvoir de moins en moins partageable. Il analysera les mots, les discours, les dispositifs par lesquels un peuple est maintenu à distance de lui-même, au nom de lui-même.

Car aujourd'hui, plus que jamais, le mot "peuple" ne sert pas à le désigner, mais à le contenir.

I. Les mots qui gouvernent

Il n’existe pas de tyrannie plus efficace que celle qui parle avec les mots de la liberté. C’est dans cette mécanique perverse que la démocratie moderne s’est épanouie : elle ne s’est pas construite contre la parole du peuple, mais en s’en parant, en l’imposant, en l’enveloppant dans des discours suffisamment vastes pour que chacun s’y projette, mais jamais assez précis pour qu’on y résiste.

Dès lors, la démocratie cesse d’être une pratique. Elle devient un langage. Et comme tout langage, elle a sa grammaire, ses figures, ses syntagmes dominants : *le dialogue*, *la participation*, *la représentation*, *le consensus*, *la transparence*, *la citoyenneté*.

Mais cette langue n’est pas neutre. Elle est performative : elle produit ce qu’elle énonce, en neutralisant ce qu’elle devrait décrire. Elle dit "citoyen", mais signifie "électeur de passage". Elle dit "débat", mais signifie "politesse dans les limites du cadre". Elle dit "peuple", mais n’implique jamais de l’écouter. Elle dit "république", mais elle nie les conflits, les dominations, les urgences.

La langue démocratique moderne est une langue de confort, conçue non pas pour libérer, mais pour apaiser, désamorcer, relégitimer ce qui oppresse. Elle est douce, tempérée, chargée d’adverbes, de conditionnels, de propositions générales. Elle évite le tranchant. Elle décourage la colère. Elle préfère les formules à la pensée.

Et ce que cette langue produit, c’est une illusion redoutable : celle de l’égalité possible dans un monde inégal, celle de la participation réelle dans un système verrouillé, celle de la parole partagée quand seuls certains parlent toujours.

Nous ne sommes plus gouvernés par la force brute ou du moins, plus uniquement. Nous sommes gouvernés par des formules. Des textes. Des images. Des slogans. Des bulletins. Des promesses. Et ces mots forment une cage dorée, d’autant plus dangereuse qu’elle se veut ouverte. Car la porte existe — mais elle donne sur le vide.

II. De l’électeur à l’absent

Le vote, disait-on, était le fondement du pouvoir populaire. On oublie seulement que le vote fut, historiquement, un instrument de tri : on votait selon la propriété, selon la naissance, selon le sexe. Aujourd’hui encore, on vote selon la disponibilité, selon les papiers, selon le calendrier. On vote sans garantie d’être entendu, et surtout, sans garantie que ce qui sera fait aura un quelconque lien avec ce qui fut promis.

Le suffrage est devenu un rituel. Il a perdu sa puissance politique pour devenir une obligation morale. Ne pas voter, c’est être suspect. C’est "laisser les autres décider à ta place". Pourtant, ceux qui votent ne décident pas davantage. Ils désignent des gestionnaires. Ils légitiment des appareils. Ils confèrent, pour cinq ans, un pouvoir quasi absolu à des entités déjà liées aux forces financières, diplomatiques, policières, administratives.

Le citoyen devient ainsi une figure temporaire. On lui tend un bulletin. On le photographie. On le remercie. Et dès le lendemain, on ne le consulte plus.

Ce n’est pas la démocratie qui se joue ici, mais son rituel vidé : une scène, des rideaux, un décor, des urnes. Et une immense pièce jouée par des professionnels qui prétendent représenter des spectateurs absents.

Mais ce théâtre ne trompe plus grand monde. Et c’est sans doute pour cela qu’on l’entoure d’autant de gravité, d’autant d’urgences, d’autant de menaces. On rappelle au citoyen que son devoir est sacré. On lui dit que s’il ne vote pas, les extrêmes gagneront. On brandit l’histoire, les luttes, les morts d’hier, comme pour mieux faire taire les douleurs d’aujourd’hui.

La démocratie n’est plus la souveraineté du peuple. Elle est la culpabilisation du peuple. Elle lui dit : "tu es libre"

mais si tu refuses cette liberté, tu es complice de la haine. Elle le presse de participer à son propre oubli.

Et dans ce processus, le plus grave n’est pas l’hypocrisie du pouvoir, mais la lassitude des dominés. Car une fois que le langage lui-même devient suspect, que peut-on encore dire ? Et surtout, que peut-on encore croire ?

III. Le verbe qui désarme

La plus grande ruse du pouvoir contemporain est d’avoir redéfini la subversion comme une gêne, et la critique comme un excès. Dans un monde saturé de discours, la parole n’est plus un outil de libération, mais un moyen de dilution. Tout est dit, partout, tout le temps. Les chaînes de télévision, les réseaux sociaux, les débats publics débordent de mots, d’opinions, de formulations creuses. On feint le désaccord. On organise des confrontations. Mais toujours sur les marges autorisées, toujours sous l'œil des modérateurs.

On ne frappe plus le dissident. On l’invite à parler — puis on le noie dans le flux. Le mot devient un analgésique. Un calmant. Un compromis.

Cette saturation verbale est une arme. Elle permet de neutraliser la pensée, non pas en l'interdisant, mais en la relativisant. Chaque colère devient une opinion parmi d'autres. Chaque revendication se retrouve renvoyée à son émotivité. On dit "je comprends votre douleur" pour mieux l'invalider. On parle de "ressenti", de "perception", pour délégitimer l'expérience vécue.

Ainsi, la démocratie actuelle ne tue pas l'opposition : elle l’intègre comme un organe de sa propre immunité. Elle absorbe la critique pour mieux s'en protéger. Elle convoque des experts pour commenter l’injustice, des intellectuels pour l'encadrer, des journalistes pour en détourner la portée.

Le langage démocratique est un langage qui désarme. Il remplace la colère par la gestion. Il oppose la lucidité à la passion, comme si la vérité était toujours froide, toujours raisonnable, toujours technique. Mais une vérité sans émotion est une vérité morte.

Et c’est peut-être là le drame le plus profond : à force de vouloir pacifier les mots, on a tué leur pouvoir.

Il fut un temps où la parole était une arme. Elle pouvait soulever des peuples, provoquer des révolutions, briser les trônes. Elle était poing levé, étendard, poignard. Aujourd’hui, la parole est modérée, pondérée, adoucie. Elle passe par les circuits prévus, les formats standardisés, les tribunes labellisées. Elle est récupérée avant même d’avoir été scandée. Elle est incluse dans le dispositif du pouvoir, comme soupape de sécurité.

Dans les débats politiques télévisés, on entend toutes les voix, mais jamais celle qui nomme le mensonge fondamental. On parle de fiscalité, de justice, de valeurs républicaines, de croissance, mais jamais de qui écrit les lois, de qui contrôle les institutions, de ce que signifie vraiment "représenter le peuple" quand la majorité du peuple ne parle pas, ne vote pas, ne croit plus.

La parole institutionnelle s’est fait un masque. Elle reprend les mots des opprimés, les lave, les trie, les redéfinit. Elle parle de "fractures sociales", de "déconnexion", de "reconstruction du lien". Mais ces mots sont morts. Ce sont des mots qui disent, sans faire. Qui promettent, sans rendre. Qui caressent, pour mieux détacher.

La gestion des violences policières offre un exemple parfait : chaque fois qu’un corps tombe, la machine républicaine se met en marche. Un ministre parle. Un syndicat défend. Une enquête s’ouvre. Une famille pleure. Une bougie s’allume. Mais aucune institution ne tombe. Aucun système ne plie. L’ordre reste intact, car le langage a déjà été activé pour contenir la charge politique du drame. Le mot "bavure" devient un couvercle. Le mot "justice" devient un délai. Le mot "république" devient une armure.

Cette stratégie n’est pas seulement politique : elle est culturelle. On enseigne aux citoyens à "s’exprimer calmement", à "rester raisonnables", à "ne pas tout confondre". L’école répète qu’un bon argument est neutre, rationnel, détaché. Mais cette neutralité est un mensonge. Elle avantage toujours ceux qui peuvent se permettre de ne pas être en colère. Ceux qui n’ont pas à hurler pour être entendus. Ceux dont la souffrance est admise comme légitime, donc discutable.

La parole des dominés, elle, est toujours suspecte. Trop émotive. Trop confuse. Trop radicale. Trop insoumise. On la corrige, on l’encadre, on la traduit. Les médias la reformulent. Les intellectuels la théorisent. Les institutions l’absorbent. Et, au final, elle disparaît.

Mais cette disparition est masquée par le bruit. Car plus le système parle, plus il donne l’illusion d’une parole partagée. On multiplie les consultations, les tribunes, les interventions. On déclare que tout le monde a voix au chapitre. Mais cette voix est filtrée. Encadrée. Codée. Et si elle dépasse, si elle crie, si elle sort du protocole, alors on l’accuse : de complotisme, d’excès, de haine, d’irrationalité.

Le discours officiel préfère la nuance à la vérité. Il invoque la complexité pour éviter la justice. Il relativise le réel pour protéger le pouvoir. Il appelle à la paix sociale comme d'autres appellent à la soumission.

Et le citoyen, pris dans ce flot, ne sait plus : que vaut encore une parole ? Est-elle un moyen de libération ? Ou seulement un rite de plus ?

Car il faut bien le dire : la parole ne suffit plus. Il ne suffit plus de parler. Il faut être cru. Et cela, dans un monde où le langage est marchandisé, encadré, médiatisé, c'est une tâche presque impossible.

Alors on se tait. Ou on hurle. Et parfois, on écrit. Mais toujours, on cherche le mot qui ne sera pas récupéré. Le mot qui percera le vernis. Le mot qu'on n'a pas encore trahi.

Et ce mot, peut-être, n'existe pas. Mais le silence qu'il laisse derrière, lui, est réel. Et c'est ce silence que l'on entend, quand toute la langue s'est effondrée.

IV: L'ordre par le langage

Le pouvoir ne se limite pas à faire obéir. Il s'exerce d'autant plus efficacement qu'il rend sa domination naturelle, évidente, raisonnable. Et le moyen le plus subtil d'obtenir cette adhésion n'est ni la force, ni la peur : c'est la formulation.

C'est par les mots que l'on nomme ce qui est, que l'on trace les contours du pensable. Ce que l'on peut nommer, on peut l'administrer. Ce que l'on nomme mal, ou pas du tout, reste dans l'ombre. Et ce qui reste dans l'ombre devient inoffensif.

Le langage démocratique moderne ne se contente pas de définir les institutions, il fabrique les catégories sociales, les rapports entre les corps, les limites de l'acceptable. Il crée le cadre de la loi et celui du débat. Il décide de ce qui est un fait, de ce qui est une idéologie, de ce qui est un problème. Il institue, à travers le vocabulaire, les hiérarchies invisibles du monde.

Ainsi, dire "incivilité" plutôt que "violence policière", c'est déjà choisir un camp. Dire "quartier sensible" plutôt que "territoire abandonné", c'est écrire la peur dans les fondations du discours. Dire "partenaire social", c'est éviter de dire "adversaire politique". Dire "plan de sauvegarde" plutôt que "licenciement massif", c'est habiller l'abandon d'une promesse de rationalité.

Le lexique du pouvoir ne ment pas frontalement. Il recode. Il neutralise. Il transforme la douleur en gestion. Il fait passer la violence pour une réforme. Il impose des termes comme des balises, et quiconque déroge à leur usage devient suspect, incompétent, ou dangereux.

La presse, les ministères, les institutions sociales ou judiciaires adoptent ce lexique comme une seconde peau. On y parle de "pédagogie", de "dialogue social", de "répartition des responsabilités", mais jamais de dépossession, d'impuissance imposée, de confiscation du sens.

Ce vocabulaire n'est pas choisi pour décrire le monde, mais pour le rendre tolérable sans rébellion. Il ne sert pas à nommer, mais à normaliser. Il installe l'ordre comme horizon, et présente toute remise en cause comme une rupture dangereuse. C'est la république des mots tempérés : on n'y dénonce pas, on "alerte" ; on ne condamne pas, on "régule" ; on ne crie pas, on "propose".

Dans ce monde, le langage n'est plus une arme, ni même un droit. Il est une méthode de conservation.

Le paradoxe final, c'est que cette mécanique peut fonctionner sans aucune intention malveillante. Elle s'auto-entretient. Ceux qui parlent ainsi ne se savent pas toujours les agents de l'ordre. Ils croient à la modération, à la nécessité d'éviter les "dérapages". Ils pensent que leur prudence est sagesse. Et peut-être ont-ils raison. Mais une sagesse qui empêche de nommer l'injustice n'est pas une sagesse : c'est une discipline.

C’est ainsi que la démocratie devient un dispositif. Une structure molle, sans visage unique, mais dotée de mille bouches qui parlent à l’unisson. Une symphonie d’équilibres. Une poésie de compromis. Et dans cette mélodie douce, la douleur des autres devient une fausse note à corriger.

L’ordre par le langage est l’ordre le plus redoutable : il vous donne l’impression d’avoir le choix, alors que tout a déjà été dit pour vous.

V: La mort du conflit

Dans toute véritable démocratie, il devrait y avoir conflit. Pas la guerre. Pas le chaos. Mais conflit : de visions, d’intérêts, de priorités. Une tension vivante entre le bas et le haut, entre les besoins et les lois, entre la rue et l’hémicycle. C’est ce conflit qui garantit que la politique ne devient pas une équation technocratique, une gestion comptable de l’inacceptable.

Or, ce que la démocratie moderne a produit, c’est la mort du conflit réel. Le désaccord existe encore, bien sûr. Mais il est esthétisé, dépolitisé, converti en jeu d’équilibre. Les partis s’affrontent sans se menacer. Les indignations montent, mais sont absorbées. Le langage les digère. La structure les recycle. Et l’ordre demeure.

Ce n’est pas un complot : c’est un mécanisme. Quand une revendication naît, elle est vite encadrée, nommée, référencée. On la déclare "compréhensible", "entendable", "négociable". Mais ce processus est aussi un enterrement symbolique. Car le conflit cesse d’exister quand il est traité comme un simple dossier.

Les grandes mobilisations ne font plus peur. Elles deviennent des spectacles. On les suit comme des feuilletons. Les médias prédisent leur essoufflement, en comptent les manifestants comme on compterait les ventes d’un produit. Et pendant ce temps, aucune structure ne cède. On ajuste. On concède un mot. Une phrase. Une commission. Jamais le fond.

Cette extinction du conflit est le véritable triomphe du système. Elle évite l’affrontement, non en le résolvant, mais en le diluant. En donnant à chacun le sentiment d’avoir parlé, sans que rien n’ait changé.

L’école en est un outil central. On y enseigne l’histoire des conflits passés comme des anomalies, jamais comme des nécessités. On vante les compromis, les accords, les conciliations. On explique que la vérité est entre les extrêmes. Mais ce que l’on oublie de dire, c’est que sans extrêmes, il n’y a pas de mouvement. Il n’y a pas de poussée. Il n’y a pas de vie politique.

Le conflit n’est pas l’ennemi de la paix. Il en est la condition. C’est par lui que les douleurs deviennent visibles. Que les rapports de force se nomment. Que les lignes bougent. C’est dans la confrontation que se dégage la vérité sociale.

Et pourtant, dans notre monde policé, le conflit est jugé désagréable. Maladroit. Antidémocratique. Il faut se modérer, même face à l’injustice. Il faut dialoguer, même avec ceux qui refusent de vous voir. Il faut ménager, même quand on est à genoux.

Alors le conflit meurt. Il se meurt dans les lois du dialogue social, dans les chartes d’éthique, dans les comités de concertation. Il se meurt dans le bavardage des plateaux, dans les bilans de fin de crise, dans les stratégies de communication. Il se meurt dans les rues vides, où l’on ne croit plus que sortir peut changer quoi que ce soit.

Et avec lui meurt la politique.

Pas celle des partis. Pas celle des votes. Mais celle du vivant. Du collectif. Du refus.

La démocratie qui ne produit plus de conflit est une scène vide. Tout y est prêt pour l’action, mais aucun acteur n’entre plus. Car le public, à force d’attendre, s’est endormi.

VI: Le consensus comme stratégie de domination

Il est de bon ton, aujourd'hui, de louer le consensus. Il est synonyme de maturité politique, de responsabilité, de pacification. Dans les journaux, dans les hémicycles, dans les rapports d'experts, le consensus est présenté comme la forme suprême de l'accord social. Une société civilisée serait une société où l'on tombe d'accord, où les oppositions s'éteignent dans la raison, où la parole remplace la colère. Mais ce consensus-là n'est pas l'expression d'un peuple uni. Il est le reflet d'un peuple contraint.

Ce que l'on nomme "consensus" dans les démocraties modernes est bien souvent le résultat d'une soustraction : on retire les voix les plus radicales, les plus pauvres, les plus déviantes. On les juge "hors cadre", "hors réalité", "non productives". Puis, avec ce qui reste, on construit un accord factice, une représentation mutilée de la diversité réelle.

C'est une stratégie ancienne : faire croire à l'unité en effaçant le conflit. Mais aujourd'hui, cette méthode est renforcée par le langage même de la politique. Toute opposition ferme est taxée de "clivante", toute revendication forte de "populiste", toute révolte de "démagogique". Le vocabulaire est un tamis. Il trie les voix acceptables et relègue les autres dans la marge.

Le consensus, tel qu'il est pratiqué, est un outil de gouvernement. Il ne sert pas à résoudre les tensions, mais à rendre invisible la possibilité même d'une alternative. Il rend illégitime ce qui dépasse le cadre. Il présente comme extrêmes des idées simplement cohérentes, comme dangereuses des volontés simplement justes. Et ce renversement produit un monde où la stabilité vaut plus que la justice, où la continuité vaut plus que la vérité.

Les institutions sont bâties sur ce mythe. Dans les conseils municipaux, les assemblées, les cabinets ministériels, on cherche non pas la vérité, mais la ligne commune. On organise des concertations qui ne changent rien, mais qui donnent le sentiment d'avoir été écouté. On consulte pour ne pas agir. On résume les oppositions dans des synthèses vides. Et le consensus final devient la forme sophistiquée du renoncement.

Le danger du consensus n'est pas qu'il supprime le débat. Il le conserve. Mais comme un décor. Il met en scène des divergences sans effet. Il ritualise la dissension. Il fabrique des accords qui n'engagent que ceux qui y croient. Et dans cette mise en scène, le pouvoir reste entier, intact, protégé.

La société tout entière intègre ce modèle. Dans les médias, les plateaux de débat sont conçus pour que tout le monde ait son tour de parole, mais jamais pour que la vérité surgisse. Dans les entreprises, on parle de "dialogue social" pour masquer l'inégalité structurelle entre employeur et salarié. Dans les écoles, on apprend à "trouver des compromis", mais jamais à résister vraiment.

Ce conditionnement rend toute contestation profonde suspecte. On ne comprend pas ceux qui refusent l'accord, ceux qui exigent plus que le partage des miettes, ceux qui ne veulent pas discuter avec la main qui les frappe. On les déclare radicaux, irrationnels, violents. Pourtant, c'est leur lucidité que l'on condamne.

Et la lucidité, dans une société de consensus, est un acte de rupture. Elle brise le pacte implicite qui lie les citoyens aux institutions : celui de ne jamais aller trop loin, de ne jamais dire ce qui fâche, de ne jamais dénoncer l'édifice dans sa totalité. Le consensus veut des réformateurs, pas des rebelles. Il tolère les critiques tant qu'elles n'ébranlent pas les fondations.

Mais les fondations sont justement le problème.

À force de pactiser avec l'ordre, on en devient l'extension. Les intellectuels appellent au calme, les élus appellent à la patience, les journalistes appellent à la modération. Mais qu'appelle-t-on modération quand tout autour s'effondre ? Le consensus devient une sourdine. Il étouffe les cris. Il dilue les colères. Il transforme la rage légitime en plainte inoffensive.

On finit par négocier même l'inacceptable. La précarité devient une fatalité, la violence policière une anomalie isolée, la misère un problème budgétaire. Et tout cela se fait sous l'égide du dialogue, du compromis, de la concertation. Mais avec qui négocie-t-on la dignité ? Qui accepte de discuter des droits comme on discuterait d'un contrat ?

Ce chapitre touche donc au cœur de l'illusion : la démocratie ne meurt pas dans la violence. Elle meurt dans le consensus imposé. Celui qui désigne l'unité là où il n'y a que contrainte. Celui qui fait passer la résignation pour un choix. Celui qui transforme la parole en rituel, la politique en posture, la justice en option.

Il faudra bien, un jour, réhabiliter le désaccord. Lui rendre sa légitimité. Et rappeler que le véritable acte politique n'est pas d'être d'accord, mais d'oser dire non. Dire non sans conditions, sans protocole, sans autorisation. Dire non comme on plante un drapeau, ou comme on arrache une muselière.

Et alors, peut-être, surgiront à nouveau des voix qui ne demandent pas un siège à la table, mais qui renversent la table elle-même.

VII : Ce qu'il reste à dire

Ce chapitre se termine, et pourtant, rien n'est clos. Tout ce qui a été écrit n'est qu'un prélude, une tentative, une incantation lucide jetée contre les murailles du langage. Car au fond, il ne s'agissait pas seulement de dénoncer mais de montrer comment la dénonciation elle-même peut être désarmée.

Le pouvoir d'aujourd'hui n'a plus besoin de cacher, ni de censurer frontalement. Il montre, il diffuse, il tolère… et c'est là qu'il neutralise. Il transforme la parole en spectacle, la révolte en posture, l'indignation en chronique du soir. Il étire les plaintes jusqu'à l'usure, fait de chaque colère une opportunité éditoriale, et de chaque cri un motif d'analyse. Rien ne choque plus longtemps. Rien ne se propage sans contrôle.

Et pourtant, la vérité subsiste, sourde, crue, nue. Elle rampe dans les interstices de ce monde lissé. Elle hurle depuis les marges. Elle se grave dans la chair des humiliés. Elle éclaire les nuits sans fin de ceux qu'on ne nomme jamais. Elle rôde dans les couloirs des institutions, là où les murs sentent la désinfection et la peur.

Nous vivons dans une démocratie qui n'a plus besoin de tuer pour faire taire. Il suffit qu'elle écoute sans entendre. Qu'elle réponde sans agir. Qu'elle nomme sans transformer. Une démocratie qui feint l'ouverture mais redoute la brèche. Une démocratie qui encense le dialogue pour ne jamais avoir à entendre la rupture.

Il reste donc à dire… que nous ne sommes pas dupes. Il reste à dire… que le langage a été colonisé, mais qu'il peut être reconquis. Il reste à dire… que le silence volontaire vaut parfois plus que mille communiqués. Il reste à dire… que la beauté ne guérit pas, mais qu'elle peut armer.

Ce livre, cette page, cette ligne, ne prétendent pas refaire le monde. Mais elles entendent au moins nommer ce qui, trop souvent, reste innommé. Dire ce qui brûle. Ce qui saigne. Ce qui encombre la gorge et fait trembler les doigts. Ce qui, une fois dit, ne peut plus être rangé.

Et si tout cela n'était qu'un cri, alors qu'il soit clair. Et s'il ne devait porter qu'un seul mot, alors qu'il soit celui-ci :

assez.

Arc III: Mémoire

Chapitre VIIII: Le témoin introuvable :
page : 44

Interlude VIIII: L'histoire comme légitimation du présent :
page: 52

Chapitre X : Ce que racontent les ruines :
page : 54

Interlude X: Les archives de l'oubli, qui écrit, qui efface ?:
page : 55

Chapitre XI: Vers une doctrine de la démocratie souveraine, pour une souveraineté de chacun :
page : 57

Interlude XI: La souveraineté, histoire, détournements et réappropriations :
page : 58

Chapitre XII: Avant la nuit, République de Weimar :
page : 60

Interlude XII: La République verticale, du 48 au 49.3 :
page : 61

Chapitre XIII : L'Allemagne ne dort pas :
page : 63

Interlude XIII: la fabrique de la misère :
page : 66

Chapitre XIIII: L'individu abattu par l'aide :
page : 70

Interlude XIIII: L'obéissance n'est pas une vertu :
page : 73

Chapitre VIIII: Le témoin introuvable

L’histoire est une version autorisée du passé.

Elle ne dit jamais tout, elle ne cherche pas la vérité, elle sélectionne ce qui est compatible avec l’ordre établi. Ce qu’on appelle “histoire de France”, “histoire universelle”, “mémoire collective”, est presque toujours un ensemble de silences organisés, de falsifications respectables, et de récits répétés jusqu’à devenir structure.

L’erreur consiste à croire que l’histoire est un savoir. Elle est un pouvoir. Elle n’est pas produite pour comprendre : elle est produite pour faire taire.

Chaque société choisit ce qu’elle raconte. Mais ce choix n’est pas innocent. Ce qu’on enseigne, ce qu’on commémore, ce qu’on transforme en mythe national ou en traumatisme glorieux, est toujours le résultat d’un tri. Et ce tri est politique.

Les vaincus n’écrivent pas l’histoire. Ils la subissent deux fois : une première fois dans les faits, une seconde fois dans les récits. Leur défaite devient inévitable. Leur résistance devient marginale. Leur nom devient flou, ou disparaît. Et quand ils protestent, on leur répond : “ce n’est pas ce que les livres disent”.

La vérité, ici, ne pèse rien face à la version imprimée. Un corps sans archive n’a pas de valeur. Une voix sans reconnaissance n’a pas de portée. Un souvenir non validé devient une pathologie. Tout ce qui ne cadre pas avec la mémoire officielle est relégué à la marge : témoignage individuel, sentiment personnel, “ressenti”.

On voudrait croire que ce processus appartient aux dictatures. Mais c’est dans les États démocratiques qu’il fonctionne le mieux. Là où les institutions sont stables, là où l’administration est rodée, là où la mémoire est encadrée, il n’est pas nécessaire d’interdire : il suffit de ne pas enseigner. Il n’est pas nécessaire de falsifier : il suffit de choisir. Il n’est pas nécessaire de censurer : il suffit d’ignorer.

C’est ainsi que l’on efface une grève. Qu’on transforme une révolte en émeute. Qu’on oublie une exécution. Qu’on transforme un cri en rumeur. C’est ainsi que l’histoire devient une discipline docile : respectable, pédagogique, patriotique, et vide.

Ce chapitre n’est pas un exposé. Il n’a pas pour ambition de corriger les faits. Il veut simplement montrer comment l’oubli se fabrique. Comment les morts deviennent silencieux. Comment les crimes deviennent anecdotiques. Comment l’humanité se classe dans les dossiers.

Il veut faire entendre ce qu’on ne veut pas enseigner.Il existe dans toute société un ministère invisible du récit. Il ne possède ni bâtiment officiel, ni sigle identifiable, mais il gouverne en silence ce que chacun croit savoir du passé. Ce ministère n’impose pas une vérité unique : il régule la version majoritaire, celle qui ne choque pas, qui rassure, qui conforte les vivants dans leur appartenance au monde tel qu’il est.

Il ne falsifie pas les faits. Il les classe. Il les hiérarchise. Il les décontextualise. Il les raconte de manière à produire du consentement.

Un massacre devient une opération militaire.
Une révolte devient un débordement.
Une exécution devient une bavure.
Une négation devient un oubli.
Et une vie devient une statistique.

L'histoire contemporaine n'est pas rédigée par des tyrans, mais par des institutions : commissions, programmes scolaires, discours présidentiels, musées nationaux, cérémonies officielles, publications subventionnées. Cette histoire-là n'a pas besoin d'interdits. Elle se suffit de normes. Elle dicte ce qui est digne d'être retenu, ce qui est acceptable d'être transmis, et ce qui doit être laissé en dehors.

Les figures dont on ne parle pas ne sont pas inconnues : elles sont effacées. Effacées avec soin, méthode, patience. On ne les combat pas. On les étouffe sous le silence bienveillant des démocraties avancées. Pas de disparition brutale, pas de goulag. Juste l'absence organisée. Leur parole est inaudible non parce qu'elle est fausse, mais parce qu'elle est inconfortable.

Ce chapitre n'inventera rien. Il ne réhabilitera personne. Il ne fera pas justice.

Mais il rappellera que chaque récit est un choix, que chaque silence est une décision, et que chaque version officielle est une structure de pouvoir.

L'histoire commence par un fait. Mais ce qui en est retenu commence par une volonté. Et cette volonté n'a rien de neutre.

L'histoire tue. D'abord dans les faits. Puis dans le récit. Enfin dans la mémoire.

Ce chapitre est écrit pour ceux dont il ne reste rien.

Dans la mémoire officielle, les morts sont triés. Il y a ceux que l'on commémore : les soldats tombés sous l'uniforme, les résistants parfaitement républicains, les victimes des attentats dans un cadre maîtrisé. Et puis il y a les autres. Ceux dont la mort gêne. Ceux qui ne cadrent pas. Ceux que l'État a tués, directement ou indirectement. Ceux-là ne reçoivent pas de statue. Ils reçoivent, au mieux, une expertise, un classement, un soupçon.

Prenons Ali Ziri. Le 9 juin 2009, cet homme de 69 ans meurt à Argenteuil, après une interpellation musclée par la police. Le rapport officiel mentionne un malaise. L'autopsie ne révèle rien d'alarmant. Mais à la demande de la famille, une contre-expertise est ordonnée : elle révèle vingt-sept hématomes, dont certains très violents. Le Comité contre la torture de l'ONU s'en émeut. En France, la justice classe l'affaire en 2016. Aucun procès. Aucun responsable. Aucun aveu. Ali Ziri n'existe pas dans les manuels. Il ne fait pas l'objet de formation dans les écoles de police. Il est un cas "compliqué", donc inexploitable. Il est rayé du récit.

Lamine Dieng, 25 ans, meurt le 17 juin 2007 à Paris. Plaqué au sol, menotté, immobilisé sur le ventre dans un fourgon de police pendant plus de 30 minutes. Il suffoque, il meurt. Le médecin légiste évoque une "asphyxie mécanique". L'affaire est classée sans suite en 2014. Le Comité des Nations unies contre la torture exige des explications. En France, silence. Lorsqu'une fresque en son honneur est peinte à Stains, la préfecture demande qu'on y retire son nom, sous prétexte qu'il "jette l'opprobre sur la police". Voilà la méthode. Effacer les noms, puis effacer ceux qui les prononcent.

Wissam El Yamni, 30 ans, est arrêté le 1er janvier 2012 à Clermont-Ferrand, plaqué au sol, menotté. Il entre dans le coma, meurt neuf jours plus tard. Le corps porte des traces de strangulation, de coups. Les expertises sont contradictoires. Les images de vidéosurveillance ont "disparu". L'enquête piétine pendant des années. En 2021, elle est définitivement classée. Aucun procès. Aucun accusé. Wissam meurt deux fois : d'abord dans les faits, ensuite dans le silence administratif.

Zineb Redouane, 80 ans, est chez elle à Marseille le 1er décembre 2018, en plein mouvement des Gilets jaunes. Une grenade lacrymogène tirée par la police explose à son visage alors qu'elle ferme ses volets. Elle meurt le lendemain à l'hôpital. Le ministre de l'Intérieur nie toute responsabilité. L'enquête judiciaire piétine. L'auteur du tir est identifié, mais jamais suspendu. Zineb n'a pas été tuée : elle a, selon les versions officielles, "été exposée à un contexte tendu". Les mots importent plus que les faits.

Et que dire de Adama Traoré, mort à 24 ans après une interpellation à Beaumont-sur-Oise, le 19 juillet 2016 ? Trois gendarmes le plaquent au sol. Il meurt dans la cour de la gendarmerie. Les expertises officielles se contredisent pendant des années. La famille est traitée avec une hostilité institutionnelle rare : perquisitions, mises en examen, diffamations publiques. On tente d'en faire un "délinquant", un "cas limite". Pendant ce temps, les archives médicales sont révisées, recontextualisées, nettoyées. Le récit n'est jamais tranché. Et c'est bien le but.

Ces morts n'ont rien en commun, sinon ceci : aucune n'est considérée comme légitime à l'échelle du récit national. Elles sont trop dérangeantes, trop concrètes, trop récentes. Elles impliquent trop d'acteurs vivants. Elles renvoient à des pratiques toujours en cours. Elles ne sont pas classées parce qu'on ne sait pas quoi en faire. Elles sont classées parce qu'on sait exactement ce qu'elles dénoncent.

Chaque dossier classé sans suite est un avertissement. Chaque archive vide est un acte de guerre contre la vérité. Chaque mort non reconnue devient une arme pour maintenir l'ordre.

Et l'Histoire, dans cette mécanique, joue son rôle sans frémir.
On ne ment pas frontalement : on rédige autrement.
On ne nie pas la douleur : on la redéfinit.
On ne falsifie pas les faits : on les dissout dans un contexte.

Et si quelqu'un ose protester, rappeler, écrire, crier, alors on l'accusera de communautarisme, de haine, d'exagération.
On dira qu'il divise.
Et l'on rappellera que "l'Histoire appartient à tous".

C'est faux.

L'Histoire appartient à ceux qui ont les moyens de la rendre publique. Les autres doivent se contenter de mémoire. Et quand la mémoire insiste trop, on l'appelle haine.

Il ne suffit pas de cacher. Il faut occuper. Le récit dominant ne fonctionne pas par interdiction, mais par saturation. Il ne réduit pas au silence : il parle à la place. Il n'efface pas les faits : il les noie dans une logique globale, rassurante, utile. C'est cela qui le rend presque indétectable : il ne ment jamais frontalement. Il raconte juste autrement, avec d'autres mots, d'autres priorités, d'autres temporalités.

La première technique, la plus efficace, est la dénomination.
On ne dit pas "exécution", on dit "intervention".
On ne dit pas "crime raciste", on dit "fait divers".
On ne dit pas "violence d'État", on dit "débordement".
Chaque mot agit comme un filtre. Il modifie la nature du fait. Il évacue la responsabilité, ou la dilue dans des formulations vagues.

Le lexique de l'autorité est stable, rôdé.
— Un manifestant blessé devient un "élément perturbateur".
— Un quartier gazé devient une "zone de tension".
— Une grenade lancée en pleine figure est un "usage proportionné".
— Un mort entre les mains de la police est une "personne décédée au cours de son interpellation".

Cette langue-là n’a pas besoin d’imagination. Elle a des protocoles.

Deuxième technique : la répétition médiatique.
Ce n’est pas tant ce qu’on dit, c’est le nombre de fois qu’on le dit. La première version officielle, aussi absurde soit-elle, est répétée partout, immédiatement. Elle devient l’ancrage. Toute version divergente arrivera après, affaiblie, en position de justification.

Le ministre parle. Les préfets répètent. Les médias relaient. Les titres sont déjà prêts :

“La police mise en cause après une intervention musclée.”
“La famille conteste la version des faits.”
“Un drame qui suscite l’émotion, mais aussi des questions sur le maintien de l’ordre.”

L’information est neutralisée dans l’instant même où elle apparaît. Elle n’est pas discutée. Elle est posée comme un fait légitime, puis relativisée, complexifiée, oubliée.

Troisième technique : la contextualisation diluante.
Si un mort gêne, on évoquera les circonstances. La météo. L’ambiance. Le comportement antérieur. L’état émotionnel du policier. L’environnement urbain. Tout ce qui permettra de ne pas parler de l’essentiel : un homme est mort, et la chaîne des responsabilités mène à l’État.

À ce moment-là, surgit la quatrième technique : l’expertise.
On ne contredit pas la famille : on demande une autopsie. On ne répond pas aux vidéos : on missionne une commission. On ne remet pas en cause la version policière : on produit un rapport, souvent interne, souvent secret, toujours technique.

Et puis vient la cinquième étape : l’enlisement procédural.
Le dossier traîne. L’instruction prend des années. Les témoins sont requalifiés. Les images sont inexploitables. Les versions se contredisent. L’opinion se lasse. Les familles s’épuisent. Et au bout de cinq, sept, dix ans : classement sans suite.
Le fait est devenu juridiquement insignifiant. Donc historiquement inexistant.

Enfin, ultime verrou : la récitation scolaire.
Car c’est là que tout commence. Ce que l’on apprend jeune devient la norme. Les manuels d’histoire parlent en blocs. Ils citent des dates, des chiffres, des résolutions. Pas de sang. Pas de voix. Pas de contestation.
— Les colonies ? Une époque lointaine.
— Mai 68 ? Une révolte étudiante, joyeuse, presque touristique.
— La guerre d’Algérie ? Un conflit douloureux, mais complexe.
— Les crimes d’État ? Des excès. Des drames. Jamais des systèmes.

Ainsi s’installe un récit. Stable. Rationnel. Inattaquable.
Il ne dit pas la vérité. Il dit ce qui est acceptable.
Et ce qui ne l’est pas est repoussé dans la marge. Non pas censuré, ce serait trop brutal. Juste discrédité. Et bientôt, oublié.

Il n’est pas besoin d’un ministère de la vérité quand l’école suffit. L’oubli ne se transmet pas seulement par l’oubli lui-même : il se transmet par l’enseignement. Dès l’enfance, on apprend non pas ce qui s’est passé, mais ce qu’il convient de retenir.

Les programmes scolaires ne sont pas des recueils de faits : ce sont des matrices idéologiques. Leur contenu est défini par des commissions, validé par des ministères, rédigé selon des équilibres politiques. Ce qu'ils racontent n'est pas faux, c'est ce qu'ils ne racontent pas qui constitue leur vérité.

On y apprend que la Révolution française fut un acte libérateur, mais jamais que les premières lois contre les femmes y furent votées dès 1793. On y apprend que la République s'est construite contre les rois, mais jamais qu'elle s'est aussi fondée sur l'extermination des révoltes populaires dans les campagnes. On y apprend que la colonisation fut une entreprise complexe, jamais qu'elle fut planifiée, militarisée, raciste et rentable.

Chaque chapitre est calibré. On évoque l'esclavage, mais on le termine sur l'abolition. On parle de la colonisation, mais on insiste sur les écoles, les routes, la langue. On évoque les révoltes, mais on les encadre dans des dates, des causes, des conclusions. Tout est réduit à une forme qui peut être évaluée. Apprise. Et récité sans conséquence.

Le devoir de mémoire est devenu un rituel civique. On fait une minute de silence. On lit un nom. On dépose une gerbe. On passe à autre chose.

Mais à quoi sert une mémoire si elle ne questionne pas ? À quoi sert un souvenir s'il est vidé de sa charge subversive ?
Commémorer sans interroger, c'est entretenir l'ordre par l'illusion de la justice.
Rendre hommage, c'est parfois rendre muet.

Prenons l'exemple du 17 octobre 1961. Une manifestation pacifique d'Algériens à Paris, réprimée par la police française sur ordre du préfet Maurice Papon. Des dizaines de morts, peut-être plus d'une centaine, jetés dans la Seine. Pendant des décennies, le silence. Puis, peu à peu, une reconnaissance partielle, sous condition. Une plaque. Une phrase. Un non-lieu. Pas de jour férié. Pas de deuil national.
Une reconnaissance qui ne dérange pas.

Ou encore le 8 février 1962, métro Charonne : neuf militants communistes tués par la police lors d'une manifestation contre l'OAS. Même méthode. Même lenteur de reconnaissance. Même absence de condamnation structurelle.
L'histoire est là, mais elle est digérée. Intégrée. Vidée.

L'école apprend à respecter les versions.
Les commémorations enseignent à fermer les questions.
Les monuments montrent qui mérite une place dans la ville.
Les noms de rue signalent les corps qui peuvent être transmis.
Et ceux qui n'apparaissent jamais indiquent exactement ce que la République ne veut pas voir.

La mémoire officielle n'est pas incomplète : elle est hiérarchisée.
Elle sait ce qu'elle fait. Elle classe les douleurs.
Elle distingue les morts utiles des morts embarrassantes.
Elle écrit l'histoire comme une suite de progrès, de regrets, de dépassements.

Mais elle ne dit jamais que certains crimes n'ont pas été regrettés.
Qu'ils continuent.
Et qu'ils sont encore, aujourd'hui, enseignés… par omission.

L'histoire n'est pas seulement racontée par les livres. Elle est organisée par des dossiers. Ce que l'on peut savoir, ce que l'on peut prouver, ce que l'on peut transmettre, dépend moins de la mémoire que de l'accès au droit. Et dans ce domaine, la République a appris à verrouiller ce qu'elle ne veut pas dire.

Le pouvoir ne nie pas. Il classe. Il déclare non recevable. Il prolonge l'instruction. Il réoriente la qualification des faits. Il délocalise les responsabilités. Et surtout : il invoque le secret.

Prenons un exemple récent. En 2021, des historiens français, travaillant sur la guerre d'Algérie, se sont vus refuser l'accès à des archives pourtant déclassifiées. Pourquoi ? Parce que des circulaires internes, fondées sur une lecture stricte du "code du patrimoine", imposaient une révision systématique des documents sensibles. Résultat : des documents publics deviennent inaccessibles. L'histoire n'est pas interdite. Elle est rendue impossible.

Autre exemple : la répression en Guadeloupe et en Martinique dans les années 1950–1970. Plusieurs massacres ont eu lieu : à Rivière-Salée, à Pointe-à-Pitre. Des militants syndicaux abattus. Les archives militaires, les rapports préfectoraux ? Classés ou introuvables. Pas de reconnaissance officielle. Pas de réparation. Pas de programme scolaire. Et ceux qui s'en souviennent passent pour radicaux.

Le droit est ici l'outil le plus propre de l'oubli. Il produit des procédures longues, inintelligibles, différées. Il traite les plaignants comme des "parties civiles", les victimes comme des "éléments à vérifier", les morts comme des complications. Il ne rend pas justice : il retarde la mémoire jusqu'à l'usure.

Le classement sans suite est la sentence la plus banale.
— Trop de temps écoulé.
— Témoignage jugé incohérent.
— Absence de preuves matérielles.
— Attestation incomplète.
— Expertise jugée contradictoire.

Et surtout : "intentionnalité non caractérisée".

Ces termes ne signifient rien pour la vérité. Mais ils suffisent à fermer un dossier, à couper une enquête, à protéger une institution. La justice, ici, n'est pas une décision : c'est une procédure d'extinction.

Même les condamnations, lorsqu'elles surviennent, sont gérées pour préserver le récit. Un policier condamné pour homicide involontaire ne remet pas en cause la chaîne hiérarchique. L'État ne se reconnaît jamais comme agresseur. Il indemnise sans s'accuser. Il répare sans s'excuser. Et il archive.

L'histoire devient alors un catalogue de décisions. On ne se souvient pas des faits. On se souvient des classements. Des formulations. Des dispositifs. Le droit écrit le récit. L'administration l'impose.

Il faut rappeler qu'en France, certaines archives sont encore sous scellés pour cent ans. Certaines affaires, comme les crimes coloniaux, les opérations secrètes, les assassinats diplomatiques, sont protégées par le "secret de la défense nationale". Pas parce qu'elles mettent en danger l'État actuel. Mais parce qu'elles détruiraient l'image que l'État veut donner de lui-même.

La vérité existe. Mais elle est classée dans des boîtes sans clef.

Il y a les morts qu'on classe. Et il y a les vivants qu'on isole.

Celui qui refuse la version officielle, celui qui insiste, celui qui revient, celui qui nomme, celui qui refuse le silence, devient un problème. Il n'est pas seulement ignoré. Il est réévalué. Psychologiquement. Moralement. Médiatiquement.

Le témoin qui persiste devient suspect.

On l’accuse d’obsession, de fixation, de dérive. On le présente comme instable, militant, communautariste. La vérité de ce qu’il dit importe peu : ce qui compte, c’est son positionnement. Un témoin dérangeant, aujourd’hui, est moins souvent contredit que disqualifié.

On dira : “il n’est pas objectif”.
On insinuera : “il cherche la polémique”.
On suggérera : “il a peut-être un intérêt personnel”.
Et finalement : “il veut diviser”.

Le vocabulaire est toujours le même. Celui de la raison contre la passion. Celui du civisme contre l’émotion. Celui de la république contre “les extrêmes”.

Et ce traitement n’est pas réservé aux grandes figures. Il s’applique partout, à tous les niveaux. Le professeur qui interroge un programme scolaire trop lisse est rappelé à l’ordre. L’historien qui insiste sur les crimes coloniaux se voit contester son “engagement”. Le journaliste qui refuse de suivre la ligne éditoriale perd son micro. La victime qui refuse le pardon est traitée d’ingrate. La famille qui exige un procès est accusée d’en faire trop.

Le traitement des Frères Traoré en est un exemple saisissant. Depuis la mort d’Adama, sa sœur Assa est devenue l’une des figures les plus attaquées de l’espace public : harcèlement médiatique, surveillance policière, tentatives de division familiale, campagnes de dénigrement. Non pas parce qu’elle ment, mais parce qu’elle continue à parler.
Et que parler trop longtemps, dans ce pays, finit par devenir une faute.

Ce n’est pas la violence du discours qui dérange : c’est sa durée.
Le pouvoir tolère la colère ponctuelle. Il absorbe l’indignation de 48 heures. Il encaisse les hashtags.
Mais ce qu’il redoute, c’est la mémoire organisée, structurée, tenace.
Alors il déploie ce qu’il a de plus ancien : la marginalisation active.

Cela passe par des outils anciens :

- la psychiatrisation : “il délire, il invente, il exagère” ;
- la pénalisation : “trouble à l’ordre public, diffamation, incitation à la haine” ;
- l’étiquette politique : “extrême”, “complotiste”, “séparatiste”.

Cela passe aussi par des méthodes plus subtiles :

- la fatigue administrative : recours, délais, notifications multiples, assignations, annulations, jugements contradictoires ;
- la pression sociale : perte de travail, isolement, éloignement, silence des proches ;
- la transformation en objet médiatique : on n’écoute plus ce que le témoin dit, on commente son style, sa posture, sa colère.

Le témoin dissident devient alors ce que l'histoire appelle un "personnage controversé".
Et comme tout ce qui est controversé, il devient "non fiable".
Et comme il est non fiable, on l'exclut.
Cercle parfait.
Logique implacable.

Le pouvoir ne se contente pas d'imposer sa version. Il définit qui a le droit d'être cru.
Et dans ce tri silencieux, toute vérité devient conditionnelle.
Toute parole devient suspecte.
Toute voix devient cible.

On croit souvent que l'histoire est une mémoire. C'est faux. L'histoire est une discipline. Elle a ses normes, ses cadres, ses versions. Ce qu'elle ne valide pas n'existe pas. Ce qu'elle ne reconnaît pas devient sujet d'oubli. Elle ne conserve pas les faits : elle conserve ce qu'elle estime transmissible.

Ceux qui meurent dans les marges n'ont pas de page. Ceux qui parlent sans mandat n'ont pas de citation. Ceux qui écrivent en dehors du champ n'ont pas de légitimité. Et lorsqu'ils insistent, ils deviennent suspects, jusqu'à ce que le temps les efface, ou que l'institution les récupère, trop tard, sous une forme inoffensive.

Mais il reste un lieu que le pouvoir ne peut pas entièrement contrôler : l'écriture libre.

Écrire en dehors du cadre. Écrire sans visa. Écrire pour ceux qui n'auront pas de reconnaissance, pas de procès, pas de tombe digne. Écrire, non pas pour commémorer, mais pour arracher la parole au silence programmé.

C'est là que commence la seule forme d'histoire encore vivante : celle qui n'est pas demandée, pas autorisée, pas conforme.
L'histoire non académique.
L'histoire non validée.
L'histoire qui ne prétend pas dire la vérité universelle, mais qui rappelle que toute vérité commence par une voix qu'on ne voulait pas entendre.

Il ne s'agit pas de tout raconter. Il s'agit de ne pas laisser tout être oublié.
Il ne s'agit pas de rétablir le passé. Il s'agit d'empêcher qu'il continue de se répéter sous une forme civilisée.
Il ne s'agit pas de créer une nouvelle version officielle. Il s'agit de détruire la fiction de neutralité qui protège l'ancienne.

Écrire, ici, devient un acte de sabotage.
Un contre-récit.
Un refus.
Un rappel que tant que les morts n'auront pas été nommés, le présent restera illégitime.

Le témoin n'est pas introuvable. Il est classé, censuré, réinterprété, brisé, disqualifié.
Et c'est pour lui que l'on écrit.

Pas pour le réhabiliter.
Mais pour qu'il ne disparaisse pas.

Interlude VIIII: L’histoire comme légitimation du présent

Le mot "histoire" vient du grec ancien *historia*, qui signifie "enquête" ou "recherche". Dans sa racine, il n’est pas synonyme de vérité absolue, mais d’une tentative de comprendre, d’observer, de rapporter les faits. Plus tard, chez les Latins, *historia* désignera à la fois le récit et la réalité racontée, confusion fondamentale qui survit encore dans notre monde : raconter, ce serait dire le vrai. Or, raconter, c’est toujours choisir. Et choisir, c’est aussi parfois taire, détourner, supprimer.
L’histoire, au sens où l’entendent les institutions modernes, n’est pas une mémoire, ni un outil de réflexion. Elle est un langage de pouvoir. Elle n’est pas seulement le passé, mais le passé raconté par les vainqueurs, pour justifier l’ordre présent. Elle légitime. Elle valide. Elle explique pourquoi le monde est ce qu’il est et pourquoi il ne peut pas être autrement. L’histoire devient ainsi une architecture d’apparence stable, mais creuse de voix discordantes. Elle donne l’illusion du recul, tout en verrouillant le futur.

Dans les manuels scolaires, dans les films d’archives, dans les commémorations, on ne transmet pas des faits. On transmet une structure du récit, une narration politique. L’esclavage ? Un mal regrettable, mais dépassé. La colonisation ? Une entreprise d’échange culturel. Mai 68 ? Une révolte joyeuse. La Résistance ? Un acte unanime du peuple français. La guerre d’Algérie ? Un conflit douloureux, mais complexe. Les révoltes populaires ? Des dérives de minorités. Les massacres coloniaux ? Méconnus. Invisibilisés.

Chaque grand traumatisme collectif est neutralisé. Ramené à une ligne. Une date. Une commémoration. Et surtout : à une leçon bien apprise. Il ne faut pas comprendre. Il faut retenir. Il ne faut pas questionner. Il faut réciter. L’école, en cela, devient le premier appareil de fabrication de l’amnésie. Elle apprend à respecter les versions. À obéir aux récits. Elle montre ce qui mérite une statue, un nom de rue, une journée nationale. Et ce qui n’existe pas. Les luttes de femmes ? Les résistances d’esclaves ? Les figures syndicales non récupérées ? non-enseignés.

Mais l’amnésie n’est pas ignorance. Elle est stratégique. Elle permet de fabriquer une continuité. Une France civilisatrice. Une République indivisible. Un progrès linéaire. Un peuple rationnel. Cette continuité est une fiction. Mais une fiction nécessaire pour gouverner. Car s’il y a continuité, il y a légitimité. Et s’il y a légitimité, il n’y a plus de place pour l’objection.

La télévision moderne, héritière de cette pédagogie de la docilité, produit le même effet. Elle offre des documentaires calibrés, des débats sans controverse, des séries historiques lissées, des archives contrôlées. On ne ment pas frontalement. On écrase la complexité. On présente. On emballe. On digère. Toute opposition devient secondaire. Toute injustice ancienne est commémorée, donc classée.

Même les archives deviennent suspectes. Leur accès est limité, conditionné. Des périodes entières (les crimes de guerre, les opérations secrètes, les compromissions diplomatiques) sont classées sous secret d’État. On protège les noms. On oublie les visages. On efface les lieux. On chiffre les morts, mais on ne raconte pas leurs visages. La mémoire devient une statistique.

Et parfois, le récit inverse les rôles. L’État devient victime de ceux qu’il a opprimés. On fait des révoltes populaires des menaces pour l’ordre, on fait des violences policières des fautes isolées, on fait des migrations une attaque à conjurer. Et ceux qui contestent ces récits deviennent à leur tour suspects : extrêmes, communautaristes, séparatistes. Le récit devient un douanier : il ne laisse passer que ce qui ne dérange pas.

C’est que l’histoire, lorsqu’elle est rendue à ceux qui l’ont subie, devient dangereuse. Elle ne pacifie plus. Elle accuse. Elle réveille. Elle nomme. Elle met des visages sur les ruines. Elle retire les statues. Elle change les noms. Elle désacralise. Elle fait voir les gouffres sous les fondations. Elle fait trembler les récits qui faisaient nation.

C’est pourquoi les États préfèrent une histoire officielle. Une histoire dite "républicaine". Une chronologie propre, rationnelle, digeste. Chaque événement y a sa cause, sa résolution, son enseignement. Mais cette histoire est une fiction politique. Elle ne raconte pas ce qui s’est passé. Elle raconte ce qui devait arriver pour que ce monde existe.

L’histoire, ainsi instrumentalisée, devient un poison lent. Elle produit des générations qui ne savent plus que leur démocratie fut un champ de sang. Qui croient que la liberté est tombée du ciel, que l’égalité est une question de papier, que la justice est née dans les décrets. Le 14 juillet est célébré, mais sans parler de 1793. La Révolution est un mythe civilisé. La Terreur, un excès regrettable. La Commune ? Une anomalie. Les indigènes ? Un oubli administratif.

Il ne s’agit pas de nier le passé. Mais de refuser qu’il soit raconté à notre place. Il ne s’agit pas de réécrire l’histoire. Mais de rappeler que personne ne détient le monopole du récit. Il s’agit de se réapproprier les voix tues, les luttes trahies, les mémoires abandonnées. Il s’agit de faire entendre non pas l’histoire avec un grand H, mais les histoires empêchées.

Les poètes, les dissidents, les oubliés, les brisés, les vaincus — eux aussi ont une mémoire. Une mémoire qui ne se dit pas en dates, mais en douleurs. Une mémoire sans statues, mais avec des cicatrices. Une mémoire vivante. Une mémoire qui ne demande pas de reconnaissance officielle, mais qui exige la vérité.

Tant que l’histoire sera écrite par ceux qu’elle arrange, la vérité restera un crime. Et tant que la mémoire ne sera pas collective, le présent restera un mensonge.

Alors il faudra écrire. Non pas pour rétablir la vérité, mais pour empêcher qu’elle soit à nouveau enterrée. Écrire pour les voix qui n’entreront jamais dans les manuels. Pour les noms qui ne seront jamais gravés sur les pierres. Pour les visages que la mémoire officielle refuse de voir. Écrire, non pour faire mémoire, mais pour faire justice.

Et peut-être, enfin, pour que l’histoire cesse d’être un poids, et redevienne une promesse.

Chapitre X : Ce que racontent les ruines

Sous les sables, les siècles bâillonnés, Une main sculpte encore la lumière. Là-bas, au cœur d'une Égypte effacée, Les murs prient en silence, sans prêtres. Ils murmurent le nom de celles qu'on a tuées, Reines sans tombe, scribes effacées, Mères d'un monde jamais né.
Ce n'est pas l'oubli qui règne, Mais une mémoire interdite, Insolente de vérité, rugueuse, immobile. Pharaon n'était jamais un seul homme, Mais un couple, un équilibre, un souffle Et pourtant, on ne retient que la statue du roi, Jamais les pas de celle qui portait la couronne double.

Les ruines ne pleurent pas. Elles fixent. Elles savent que le mensonge a besoin de marbre Et que la poussière, elle, se souvient mieux. Dans les temples brûlés du Kurdistan, Dans les pyramides sans nom d'Amérique, Dans les villes de pierres noires du Sahara, Ce sont toujours les chants que l'on a tués les premiers.

Il n'y a pas d'histoire universelle, Seulement des archives qui ont survécu aux bûchers. L'Atlantide ? Peut-être un mot Pour tous les peuples disparus sans poème. Pour les langues sans dictionnaire, Les révoltes sans chronique, Les bibliothèques sans lecteur.

À Rome, la cendre étouffa les chants Mais les chaînes furent réutilisées. À Byzance, les icônes furent grattées, Mais les croix servirent à punir encore. Chaque conquête recycle l'effacement. Chaque victoire efface un alphabet.

Le temps n'est pas une ligne droite, Mais un champ de ruines piétinées par les discours. Et moi, je cherche parmi les fragments, Les noms des vaincus sans plaque, Les visages qu'aucune fresque ne montre, Les mots que les dieux n'ont pas su sauver.

C'est peut-être cela écrire : Refaire un monde avec des éclats. Souffler sur les cendres pour retrouver la braise, Appeler par leur nom les oubliés, Même si ce nom ne tient plus sur la langue.

Que reste-t-il des Hittites ? Des reines de Nubie ? Des prophètes disparus sans secte ? Rien que ce vent qui vient du sud, Et ce poème, tombé du silence.

Qu'on le lise non comme une vérité, Mais comme un refus de l'effacement. Car si l'histoire ment, Les ruines, elles, n'ont pas besoin de parole : Elles attendent qu'on entende Ce qu'on n'a jamais voulu entendre.

Et ce que l'on entend, c'est ceci : Nous n'avons jamais été modernes, Nous n'avons jamais été justes. Nous avons seulement appris à dissimuler La ruine derrière la pierre taillée, Le cri derrière le chant.

Alors viens, lecteur ou lectrice, Non pas pour admirer, Mais pour reconnaître. Chaque vers est une fosse commune, Chaque strophe une exhumation lente. Car les ruines parlent, Et ce livre est leur voix provisoire.

Interlude X: Les archives de l'oubli, qui écrit, qui efface ?

L'histoire humaine n'est pas seulement faite de batailles, de lois ou de souverains. Elle est tissée d'encre et de silence. Ce que nous savons du passé dépend de ce que l'on a consigné, et surtout, de ce que l'on a laissé subsister. L'archive n'est pas une mémoire innocente. C'est un outil. Un tri. Un pouvoir exercé sur les morts.
L'étymologie d'« archive » renvoie à l'autorité : du grec *arkhè*, le commencement, mais aussi le commandement. Les *archontes*, en Grèce antique, étaient ceux qui détenaient le droit de garder et de produire les documents fondateurs de la cité. Archiver, dès l'origine, signifie : détenir le pouvoir de dire ce qui vaut d'être conservé. Et, par conséquence, ce qui peut être effacé.

Petite chronologie du contrôle par les archives :

- 1789–1793 (Révolution française) : les archives féodales, les titres de propriété, les actes d'asservissement sont brûlés dans plusieurs provinces, au nom de la liberté, mais aussi pour effacer les dettes et les preuves d'exploitation. C'est une justice violente, mais aussi une amnésie choisie.
- 1852 (Second Empire) : Louis-Napoléon Bonaparte fait réécrire l'histoire de son oncle, Napoléon Ier, en imposant une glorification officielle dans les manuels, musées et statues. La répression des républicains est gommée.
- 1881–1962 (Colonisation / décolonisation) : la France accumule des archives massives en Afrique du Nord, en Indochine, en Afrique subsaharienne. À l'indépendance, elle déplace, censure ou détruit de nombreux fonds. Aujourd'hui encore, l'accès à ces documents est restreint.
- 1945–1958 (Guerre d'Algérie) : longtemps présentée comme une « opération de maintien de l'ordre », la guerre est masquée dans les récits scolaires. Les archives militaires et policières sont restées inaccessibles jusqu'au décret de 2021, qui lui-même maintient des dérogations pour certains dossiers sensibles (torture, disparitions, exécutions sommaires).
- 1940–1944 (Vichy) : les archives des préfets, des rafles, des dénonciations ont été fragmentées, nettoyées, parfois volontairement égarées. La mémoire de la collaboration n'est reconstruite que tardivement, souvent à contre-courant du récit gaulliste.
- 1960–aujourd'hui (Archives psychiatriques, policières, judiciaires) : des pans entiers de l'histoire sociale (internements forcés, violences médicales, stérilisations imposées) sont encore inaccessibles, classés « secret médical » ou « intérêt supérieur de l'État ».

Et ailleurs ?

- URSS (1924–1989) : les purges staliniennes s'accompagnent d'un contrôle total des documents publics. Des figures politiques sont effacées des photographies, des textes sont réécrits, des livres interdits. L'histoire devient un décor mouvant, entretenu par la terreur.
- Turquie moderne : le génocide arménien de 1915 est toujours nié dans les programmes officiels. Les archives ottomanes, partiellement ouvertes, restent fortement filtrées. Les historiens critiques sont poursuivis.
- États-Unis : les archives sur l'esclavage, les expérimentations médicales racistes (Tuskegee, Porto Rico), les opérations secrètes de la CIA (MK Ultra, coups d'État) sont en partie détruites ou déclassifiées de façon incomplète.

Ce que cela signifie :

Ce que nous appelons Histoire n'est jamais neutre. Elle repose sur ce qui a été gardé, et sur ce qu'on a choisi de ne pas laisser survivre. Il existe une violence dans l'oubli, mais aussi dans la mémoire sélective. Les noms retenus ne sont pas les plus dignes, mais les plus utiles.

Quand les archives sont verrouillées, ce n'est pas pour protéger des secrets : c'est pour préserver un récit de continuité. Pour éviter qu'on voie les ruptures, les crimes, les contradictions. L'État, en gardien des archives, devient aussi le gardien de la version officielle du réel.

Or, ceux qui ont été effacés, les indigènes, les malades, les internés, les insurgés, les enfants disparus, les femmes anonymes, eux n'ont laissé que des traces incomplètes. Parfois un mot, une lettre, un journal détruit, un regard sur une photo. Et il faut tout un effort politique, poétique, militant, pour les reconstituer, sans les trahir.

Écrire contre l'effacement

Les archives de l'État sont un monument. Mais les silences sont aussi des monuments.

Il faut apprendre à les lire.

Écrire, aujourd'hui, c'est archiver ce que l'État ne reconnaît pas. Les injustices vécues, les voix censurées, les mémoires périphériques. C'est sortir de la logique de la preuve pour entrer dans celle du témoin.

Le récit n'a pas besoin d'être parfait. Il doit être légitime.

Et si l'Histoire s'écrit avec ce qui reste, alors le poème est peut-être l'archive des effacés.

Chapitre XI: Vers une doctrine de la démocratie souveraine, pour une souveraineté de chacun

Il ne s'agit plus seulement de critiquer l'ordre. Il faut proposer une base. Non un plan, non un programme, mais une doctrine ouverte, fondée non pas sur l'État, ni sur l'abstraction du peuple, mais sur une souveraineté réelle, vécue, exercée par chacun. C'est une idée qui ne peut pas venir d'en haut. Elle naît de la plaie. Elle pousse là où le droit ne pousse plus. Elle s'écrit dans le refus du mensonge.
La démocratie réelle, si elle peut exister, ne saurait être déléguée. Le mot même, *démokratia*, le pouvoir du peuple a été perverti. On parle de démocratie comme d'un décor, une structure, un régime. Mais on ne parle jamais du peuple souverain, ni de la manière dont chaque voix, chaque vie, pourrait exercer une part active du pouvoir. On a remplacé la volonté par le vote. L'engagement par l'obéissance. Le politique par l'administration.

Cette doctrine nouvelle que nous appelons n'est pas un rêve. C'est un refus du cauchemar actuel. Elle repose sur quelques principes clairs :

1- Chaque personne est souveraine d'elle-même. Aucune autorité, religieuse, médicale, juridique, scolaire, familiale, ne saurait exercer un pouvoir sans son accord explicite, conscient, et réversible. La liberté n'est pas un don. Elle est un droit inviolable. Tout traitement, tout encadrement, toute prise en charge doit être basé sur le consentement, non sur l'assentiment passif, mais sur une volonté éclairée.

2- Le pouvoir se distribue, il ne se concentre pas. Une société saine ne construit pas de centre. Elle construit un réseau. Chaque organe, école, hôpital, commune, structure sociale, doit être traversé par le regard et la décision de ceux qui y vivent, y travaillent, y passent. Il n'y a pas de démocratie possible tant que l'on délègue sans contrôle, tant que l'on vote sans retour.

3- L'économie doit être subordonnée à la justice. Il ne peut y avoir de démocratie tant que les conditions matérielles de la dignité ne sont pas garanties. Cela ne veut pas dire redistribution, cela veut dire partage des moyens de vivre, accès réel au logement, à la nourriture, à la parole, à la création, à la communauté. La pauvreté n'est pas une condition naturelle. C'est une organisation.

4- La loi doit être limpide, compréhensible, discutable. Une démocratie vivante ne se construit pas avec des codes techniques, mais avec des règles débattues, évolutives, maîtrisées. Toute loi doit pouvoir être questionnée, rediscutée, adaptée. La règle n'est pas un ordre. Elle est un outil commun. La Constitution n'est pas un dogme : elle est une promesse à réécrire.

5- La culture est une arme politique. L'accès à la langue, à l'histoire, à la mémoire, à la création, à l'art, est une condition de la souveraineté. Une société qui ne donne pas les moyens de comprendre est une société qui infantilise. Lire, écrire, penser, contester, créer : ce sont les droits premiers du citoyen souverain.

6- Le refus de nuire est supérieur à l'ordre établi. Toute structure doit pouvoir être contestée dès lors qu'elle nuit, blesse, exclut, écrase. La désobéissance n'est pas un crime : c'est la respiration du droit. L'autorité n'est pas sacrée. Ce qui est sacré, c'est la personne vivante, et sa capacité à dire non.

Interlude XI: La souveraineté, histoire, détournements et réappropriations

Étymologie et fondement conceptuel

Le mot « souveraineté » dérive du latin *superanus*, « supérieur », passé en ancien français sous la forme *soverain*, qui désigne ce qui est au-dessus de tout, ce qui ne dépend de rien d'autre. En politique, il désigne le pouvoir suprême de décider sans appel.

La souveraineté est donc le principe fondamental selon lequel un pouvoir n'a pas d'autorité supérieure à laquelle il devrait répondre. Ce concept a été formalisé au XVIe siècle par Jean Bodin, dans *Les Six Livres de la République* (1576), comme une réponse à l'instabilité des guerres de religion. Pour Bodin, l'État devait incarner ce pouvoir suprême, indivisible et permanent.

Mais cette conception, centralisatrice, a été critiquée dès l'origine. Rousseau, dans *Du contrat social* (1762), redéfinit la souveraineté comme volonté générale : le peuple, non un monarque, doit incarner la source du droit. Pourtant, la souveraineté populaire fut vite transformée en un simulacre : le pouvoir au nom du peuple, mais sans le peuple.

Souveraineté de l'État, souveraineté du peuple : un détournement historique

- 1789 : la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen affirme dans son article 1 : « La souveraineté réside essentiellement dans la Nation. » Mais la « Nation » est un concept flou : elle peut être représentée, manipulée, absente.
- 1793 (Constitution montagnarde) tente une radicalité nouvelle: souveraineté du peuple exercée directement par des assemblées communales, des mandats impératifs, des référendums. Mais elle ne sera jamais appliquée, balayée par les Thermidoriens.
- 1848–1871 : à chaque révolution populaire (Seconde République, Commune de Paris), les principes de souveraineté populaire sont invoqués... puis réprimés.
- 1958 : la Cinquième République française réintroduit une forte centralisation du pouvoir exécutif. L'article 1 évoque encore la souveraineté du peuple, mais dans les faits, celle-ci est délestée vers des élites technocratiques et des procédures représentatives verrouillées.

La souveraineté populaire devient ainsi une fiction constitutionnelle, un mot magique vidé de sa substance. Le pouvoir reste concentré, vertical, verrouillé par les partis, les institutions, les marchés.

Le mythe de la souveraineté individuelle

Si la souveraineté a été aspirée vers le haut, on a aussi tenté de l'évacuer par le bas. L'idéologie néolibérale, surtout à partir des années 1980, a récupéré le langage de la liberté individuelle pour casser les logiques collectives, mais sans restituer aux individus leur puissance réelle.

Le sujet souverain est remplacé par le consommateur libre. Le vote devient un acte de marché, et la démocratie se transforme en gestion des flux, en pilotage algorithmique. L'État prétend déléguer, mais il surveille. Il parle d'autonomie, mais il assigne.

Dans le même temps, toute forme de souveraineté réelle, celle des quartiers, des collectifs, des syndicats, des personnes en marge est traitée comme suspecte, pathologique, ou anarchiste.

Repenser la souveraineté : pistes contemporaines

Des mouvements, souvent périphériques ou criminalisés, ont tenté de redonner chair à la souveraineté :

- Les ZAD (zones à défendre), où des collectifs organisent leur subsistance, leurs décisions, leurs règles.
- Le municipalisme libertaire (Bookchin), où les assemblées locales délibérantes deviennent la base du pouvoir.
- Les mouvements autochtones, qui affirment une souveraineté culturelle, écologique et spirituelle contre l'État-nation.

Ces pratiques refusent la délégation pure. Elles reposent sur l'horizontalité, le droit au désaccord, la légitimité construite, non imposée. Ce ne sont pas des utopies, ce sont des formes de vie politique concrètes.

Conclusion : vers une souveraineté intégrale

Revenir à la souveraineté n'est pas revenir à l'autorité. C'est refuser d'être gouverné sans parole. C'est refuser que d'autres parlent pour soi, décident pour soi, signent en son nom.

La souveraineté de chacun ne contredit pas la souveraineté collective. Elle en est la condition de possibilité. Sans individus réellement souverains, libres de contester, de créer, de s'organiser, il n'y a pas de peuple — seulement une masse.

Il ne s'agit pas de choisir entre anarchie et autorité. Il s'agit de refuser le faux dilemme. Ce que nous appelons ici souveraineté, c'est le droit d'être pleinement vivant dans la société qui prétend nous contenir.

Et si le mot est trop usé, alors qu'on le remplace. Mais qu'on garde ce principe :

Aucune organisation n'est juste tant qu'elle écrase la volonté, la dignité et la parole de celles et ceux qu'elle prétend protéger.

Chapitre XII: Avant la nuit, République de Weimar

Il faut toujours revenir à l'Allemagne d'avant 1933. Pas pour faire le détour obligé des discours historiques fatigués, mais parce qu'elle contient déjà, à l'état concentré, les poisons que d'autres sociétés modernes ont appris à distiller avec méthode : le mensonge de la démocratie, le pacte bourgeois avec la violence, la judiciarisation du pouvoir autoritaire.
L'Allemagne de l'après-guerre, celle de 1919, est humiliée, épuisée, désorganisée. La République de Weimar naît d'un compromis : les sociaux-démocrates (SPD) négocient avec les anciens cadres impériaux pour éviter une révolution. C'est le premier acte fondateur : refuser la rupture pour préserver l'ordre.

Ce compromis coûte cher. Les corps francs, milices d'extrême droite, sont utilisés contre les révoltes ouvrières. Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht sont assassinés. Le régime se bâtit sur une trahison constitutive: les révolutionnaires sont éliminés pour sauver la fiction d'un État de droit.

Weimar, malgré son apparence parlementaire, est traversée de contradictions structurelles. L'administration reste celle de l'Empire. L'armée aussi. Les juges sont les mêmes. Les capitaux ne sont pas redistribués. La souveraineté populaire n'est pas réalisée : elle est mise en scène.

Johann Chapoutot, l'ordre au nom du droit

Dans ses travaux, notamment *La loi du sang* et *Libres d'obéir,* Johann Chapoutot démontre comment le nazisme n'est pas une aberration extérieure au droit allemand, mais une radicalisation cohérente de ses structures :

> « Le nazisme a réinvesti les rouages juridiques pour en faire des instruments d'obéissance et de purification. Il n'a pas détruit le droit, il l'a détourné. »

Les fonctionnaires, les juristes, les chefs d'administration ne sont pas fanatisés, ils sont intégrés, valorisés, encouragés à obéir librement. Le régime nazi offre à l'élite une continuité : celle du pouvoir exercé en toute légalité, au nom de l'ordre.

Avant Hitler, déjà, Hindenburg représente cette élite conservatrice qui refuse la démocratie réelle. Il ne gouverne pas, il protège une classe. Et c'est sur la demande de cette bourgeoisie, inquiète des grèves, des mobilisations populaires, que Hitler sera nommé chancelier. Non par un putsch. Par un décret. Par la mécanique d'un État qui préférait le fascisme à l'égalité.

Et la société ?

Ce que Weimar révèle surtout, c'est l'acceptation passive de l'inacceptable. Un peuple affamé, désorganisé, désorienté. Une presse achetée. Des partis fragmentés. Un discours constant sur le « déclin », l'ennemi intérieur, la décadence morale. Et l'idée que, pour rétablir l'ordre, il faut des moyens exceptionnels.

Ces moyens furent juridiques. L'article 48 de la Constitution de Weimar permet au président de gouverner par décret en cas de crise. Ce sera le levier utilisé pour suspendre les libertés, interdire les partis, et faire du droit un champ de ruine.

Ce n'est pas la haine qui fit monter le fascisme. C'est la peur. Et l'indifférence organisée. Ce n'est pas la force qui détruisit la démocratie. C'est sa faiblesse consentie.

Ce chapitre ne parle pas que du passé. Il ouvre une brèche vers aujourd'hui, vers la Cinquième République française, où la démocratie formelle masque une réalité autoritaire, et où le 49.3, comme l'article 48 de Weimar, remplace la souveraineté populaire par une urgence permanente.

Interlude XII: La République verticale, du 48 au 49.3

L'histoire ne bégaie pas. Elle s'adapte.
Là où l'article 48 de la Constitution de Weimar permettait de gouverner par décret sous prétexte d'urgence, l'article 49 alinéa 3 de la Cinquième République française autorise un gouvernement à faire passer une loi sans vote, sauf motion de censure. Ce n'est pas une coïncidence : c'est une structure politique commune à tous les régimes qui refusent à la population la pleine souveraineté, même quand ils s'en réclament.

Droit d'exception, droit permanent.

Adoptée en 1958 dans un contexte de guerre coloniale (Algérie), la Constitution actuelle fut taillée pour un homme : Charles de Gaulle. Elle réduit le rôle du Parlement à celui d'un organe d'enregistrement. Le pouvoir exécutif y est renforcé, le président devient chef des armées, du Conseil, et arbitre sans appel. Le 49.3 n'est qu'un outil parmi d'autres : il révèle la logique profonde de cette République verticale.

Depuis 1958, plus de 90 utilisations du 49.3 ont eu lieu. Sous tous les gouvernements. Des lois essentielles ont été imposées ainsi : retraites, budgets, réformes structurelles. Ce n'est pas l'exception qui gouverne : c'est la règle maquillée.

Comme sous Weimar, le discours est toujours le même : *crise*, *urgence*, *responsabilité*. Et, comme sous Weimar, les élites politiques utilisent le droit contre l'égalité — et jamais pour la renforcer.

Le consensus comme masque

La République actuelle fonctionne sur un consensus institutionnel verrouillé :

- Un Sénat peu représentatif, non élu au suffrage direct.
- Un Conseil constitutionnel composé de proches du pouvoir.
- Une justice administrative partiellement intégrée à l'État.
- Des médias centralisés, subventionnés, dépendants des grandes fortunes.

Il ne s'agit plus de défendre le peuple, mais de défendre l'image du pouvoir.
L'opposition ? Fragmentée. La rue ? Criminalisée. Les contre-pouvoirs ? Contournés.
Tout comme la République de Weimar, la Cinquième République se survit à elle-même par l'usage répété de procédures exceptionnelles devenues ordinaires.

Et derrière chaque usage du 49.3, il y a un peuple qu'on fait taire, un débat qu'on évite, une décision qu'on impose.
Weimar ne s'est pas effondrée parce qu'elle était faible. Elle a été affaiblie par ceux qui se disaient ses garants.

Il n'est pas question ici de comparer des régimes ou de crier au fascisme.
Mais de poser la vraie question :
jusqu'où peut-on tordre le droit avant qu'il ne rompe ?

Tableau comparatif : République de Weimar / Cinquième République française

Élément	République de Weimar (1919–1933)	Cinquième République française (1958–présent)
Contexte de naissance	Défaite militaire, révolution avortée, compromis avec l'élite impériale	Guerre coloniale (Algérie), crise de régime parlementaire (IVe)
Chef de l'État	Président élu, avec pouvoirs exceptionnels (Hindenburg)	Président tout-puissant, arbitre, chef des armées (De Gaulle → Macron)
Pouvoir législatif	Parlement affaibli, décrédibilisé, dominé par des blocs instables	Parlement dominé par l'exécutif, affaibli par le 49.3 et l'hyper-présidence
Article-clé d'exception	**Article 48** : permet au président de gouverner par décret en crise	**Article 49.3** : permet de passer une loi sans vote parlementaire
Rôle de l'armée et de la police	Police répressive, armée non démocratisée, fidèles aux élites conservatrices	Force publique centralisée, usage massif contre les mouvements sociaux
État de droit	Maintenu en apparence, mais utilisé pour suspendre les libertés	Maintenu en façade, mais contourné régulièrement par des dispositifs techniques
Opposition	Fragmentée, marginalisée, réprimée	Fragmentée, médiatiquement neutralisée, souvent illégitimée
Médias	Instrumentalisés, infiltrés, partisans	Concentrés entre quelques mains, dépendants des pouvoirs économiques
Effondrement du régime ?	**Refus présidentiel de démocratiser** nomination d'Hitler par décret (1933), dans une logique de sauvegarde de l'ordre bourgeois	Toujours en place, mais contesté ; gouvernement par ordonnances et 49.3, concentration extrême du pouvoir

Chapitre XIII : L’Allemagne ne dort pas

L’Allemagne ne dort pas.
Elle n’a jamais dormi.
Elle regarde, encore.
Avec ses rideaux tirés.
Ses caves lavées à la chaux.
Ses murs refaits.
Son silence professionnel.
Son passé enseveli dans un carton.
Numéroté.
Archiviert.

On dit qu’elle a changé.
Mais le bruit des bottes, ça ne s’oublie pas.
Ni la vitesse des trains, ni la chaleur des corps.
Ni la bureaucratie impeccable du meurtre.

Ils ont tout fait dans l’ordre.

Une chambre.
Un nom.
Un numéro.
Un formulaire.
Un wagon.
Une convocation.
Un sifflement.
Un silence.

Tu crois qu’ils ont crié ?
Non. Ils ont obéi.
Les uns ont rédigé,
Les autres ont classé.
Les chefs ont signé.
Les voisins ont détourné les yeux.
Et les enfants ont grandi dans des villes sans cendres.
Mais la poussière ne ment pas.

Elle colle aux pierres.
Aux fissures des écoles.
Aux fauteuils des parlementaires.

Ce n’était pas une guerre.
C’était une organisation.

L’Allemagne ne dort pas.
Elle rêve, oui.
Mais d’un rêve d’usine.
D’un rêve bien rangé.
Avec des murs propres et des camps vides.

Tu crois qu’ils ont oublié ?
Ils n’ont rien oublié.
Ils ont déplacé.
Réorganisé.
Modernisé.
Et rangé la douleur dans les musées.

Ils disent : “plus jamais”.
Mais construisent des murs.
Ils disent : “plus jamais”.
Mais battent les mêmes cibles.
Ils disent : “plus jamais”.
Mais vendent des armes à ceux qui tuent aujourd’hui.

Ils disent : “plus jamais”.
Mais parlent de mérite, d’ordre, de nation, de retour.

Je t’écris ce poème depuis l’intérieur d’un train.
Pas un train de bois.
Un train moderne.
Climatisé.
Silencieux.
Mais les gares sont les mêmes.
Et les cartes sont marquées.
Et les noms sont surveillés.
Et les silences s’achètent.

L’Allemagne ne dort pas.
Elle veille.
Comme une mémoire sous camisole.
Comme une langue qui ne veut plus prononcer certains mots.
Mais qui les pense encore.

On parle de chiffres.
On compte les morts.
On trie les ruines.
On trie toujours.
Toujours.

Juif.
Rom.
Malade.
Anormal.
Déviant.
Inutile.
Refusé.
Autre.

L’Autre, c’est toujours la cible.
Jamais le frère.

Ils ont enterré les cris sous des pierres.
Mais le sol tremble encore.

Pas parce que les morts bougent.
Mais parce que les vivants piétinent.
Toujours au même endroit.
Toujours en rond.
Toujours sans voir.

L’Allemagne ne dort pas.
Elle attend.
Elle respire.
Elle légifère.

Et parfois, elle nomme un chef.
Avec une cravate propre.
Un sourire froid.
Un programme net.
Et un peuple qui applaudit.

Et tout recommence.
Sans fumée.
Sans uniforme.
Sans cri.

Mais avec les mêmes décrets.

Interlude XIII: la fabrique de la misère

« L'assistance n'a jamais été une main tendue.
C'est un doigt pointé, un regard qui trie, un silence qui pèse. »

I. L'invention moderne du pauvre coupable

Dès que les sociétés occidentales ont organisé la richesse, elles ont organisé le mépris.

Dans les sociétés médiévales, la pauvreté est parfois perçue comme un état sacré — celle des ermites, des mendiants de Dieu. La charité chrétienne s'impose aux riches comme un devoir. Mais cette logique se brise dès le XVIe siècle avec la montée de l'État moderne et des premières formes de capitalisme.

En Angleterre, les "Poor Laws" de 1601 instaurent une distinction brutale :

- les pauvres "méritants" (invalides, veuves, enfants),
- et les pauvres "valables" ou "oisifs", enfermés ou forcés au travail.

En France, l'édit de 1656 crée les hôpitaux généraux. Ce ne sont pas des lieux de soin : ce sont des prisons sociales où l'on parque les vagabonds, mendiants, filles-mères, fous et orphelins.

L'indigence devient une anomalie à corriger, une faute à punir, un risque à isoler. Le monde bourgeois qui se développe au XIXe siècle n'a pas de place pour le superflu humain. Il faut que chacun justifie son utilité.

II. L'assistance publique : histoire d'un piège

1. Naissance d'un modèle punitif

Après la Révolution, l'État français se donne pour ambition de garantir le minimum vital. Mais cette promesse est toujours conditionnelle : la République n'aide pas, elle trie.

L'assistance se met en place lentement :

- Loi sur les enfants assistés (1874),
- Loi sur les vieillards sans ressources (1905),
- Naissance des bureaux de bienfaisance, ancêtres des CCAS.

Mais on ne donne jamais sans contrôler. Chaque aide implique :

- une enquête,
- un rapport moral,
- un regard social.

Les pauvres doivent prouver leur docilité.
Refuser un emploi, être trop jeune, trop libre, trop instable — c'est sortir du champ de l'aide.

2. L'après-guerre : promesse et restriction

En 1945, la Sécurité sociale est conçue comme une conquête : chacun cotise, chacun reçoit. Mais cette universalité est rapidement minée.

Dans les années 1980, le RMI (revenu minimum d'insertion) ne vient pas seul. Il impose une logique nouvelle : le bénéficiaire doit "prouver" sa volonté de réinsertion.

La logique humaniste glisse vers une politique du soupçon :

- *As-tu signé ton contrat d'insertion ?*
- *As-tu postulé à ces offres ?*
- *As-tu refusé un emploi ?*

Le RSA, créé en 2009, remplace le RMI mais renforce cette logique coercitive.

Le droit devient conditionnel.
L'aide devient outil de tri.
Le pauvre devient suspect par défaut.

III. Institutions d'aujourd'hui : l'aide comme instrument de domination

1. CAF : flicage numérique de la misère

La CAF ne distribue pas l'aide : elle contrôle.
Chaque déclaration, chaque absence de document, chaque changement d'adresse est prétexte à :

- des contrôles automatisés,
- des suspensions de droits,
- des "trop-perçus" réclamés avec rétroactivité.

Le système est à sens unique :

- L'administration a toujours raison,
- L'allocataire est présumé fautif,
- Le recours est lent, opaque, souvent vain.

✉ On coupe l'aide avant de s'assurer de l'erreur.
Et la misère commence là.

2. Curatelle : l'aide devient dépossession

La curatelle et la tutelle sont censées protéger les personnes "vulnérables" (article 440 du Code civil).
Mais en réalité, elles deviennent souvent un outil :

- de contrôle psychiatrique,
- de punition sociale,
- de mise sous silence.

Sous curatelle, une personne peut :

- ne plus avoir accès à son argent,
- ne plus choisir son lieu de vie,
- ne plus signer de contrat ou de refus de soin.

C'est un enfermement administratif.
Une dépossession légalisée.
Une infantilisation systématique.

Et la plupart du temps, les curateurs sont des structures privées, rémunérées sur les faibles revenus de leurs "protégés".
Ils ne voient la personne qu'une fois l'an. Ils ne lisent que les comptes. Pas les blessures.

3. SPIP : la continuité carcérale

Le Service pénitentiaire d'insertion et de probation est censé faciliter le retour à la vie libre.
Mais en pratique :

- il agit comme une prolongation du contrôle judiciaire,
- il multiplie les obligations (ateliers, rendez-vous, évaluations),
- il rédige des rapports qui décident de la liberté future de la personne.

Le SPIP ne soutient pas : il juge, note, transmet.
Et ce pouvoir est souvent donné à des intervenants peu formés, mal encadrés, et convaincus d'incarner "la réinsertion".

Le contrôle social remplace la prison.
Et il dure plus longtemps.

4. CCAS, Pôle emploi, CHRS : logiques d'abandon

Les structures locales (mairies, CCAS, CHRS) sont débordées, bureaucratisées, fragmentées.

Un sans-abri demandant une aide pourra être reçu :

- par 4 interlocuteurs différents,
- avec 6 documents à fournir,
- pour obtenir 2 tickets-resto et un rendez-vous dans 3 semaines.

Pôle emploi exige de postuler à n'importe quoi.
Refuser un emploi dégradant peut valoir radiation immédiate.

Le pauvre devient le client d'un système qui l'épuise, le contrôle, le condamne.

IV. Les formes modernes de violence sociale

1. L'aide sous condition

Toute aide est conditionnée à l'obéissance :

- Se soigner, se montrer, prouver sa volonté.
- Accepter une curatelle, une "orientation", un contrat précaire.

La logique est claire : soumission ou exclusion.

2. L'enfermement dans le statut

Une fois catégorisé, il est presque impossible de sortir de la case :

- RSA ? Tu ne peux pas faire d'études longues.
- Curatelle ? Tu ne peux pas signer seul un bail.
- Hébergement d'urgence ? Tu ne peux pas travailler à plus de 30h/semaine.

Chaque aide devient une prison invisible.

3. Le silence du système

L'humiliation est si forte que beaucoup renoncent à demander.
Ils survivent sans droits.
Sans papier parfois.
Sans soins.
Sans recours.

Et l'État peut alors dire : *"Ils ne veulent pas de notre aide."*

V. Conclusion : un piège social

"Aider", aujourd'hui, consiste à remettre en place.

Remettre à leur place ceux qui tombent, les convaincre que leur chute est méritée, et que la dignité est un luxe.

Le chapitre suivant racontera ce que vivent ces êtres.
Pas des chiffres. Des vies.
Pas des courbes. Des courbures d'échine.

Chapitre XIIII: L'individu abattu par l'aide

Il ne savait plus quel jour on était. Pas à cause de la fatigue, ni même de la solitude.

Juste parce que les jours n'avaient plus de nom. Ils passaient à travers lui comme passent les formulaires à travers les mains des agents : sans regard, sans mot, sans mémoire.

Il ne demandait pas grand-chose. Juste de quoi payer un ticket de bus, un repas, peut-être un loyer. Il n'avait rien volé, il n'avait frappé personne. Il n'avait même pas crié.

Il s'était présenté, comme on lui avait dit. Il avait pris un rendez-vous. Il avait attendu. On lui avait dit qu'il fallait remplir un dossier. Il avait rempli. On lui avait dit qu'il manquait une pièce.

Il avait ramené une pièce. On lui avait dit que ce n'était pas la bonne. Il avait recommencé. On lui avait dit que le dossier était incomplet, puis perdu, puis transmis, puis bloqué.

Il n'y avait jamais de responsable, seulement des services. Il n'y avait jamais de réponse, seulement des procédures. Il n'y avait jamais d'aide, seulement des parcours. Il marchait dans les couloirs comme d'autres marchent sur des lignes de crête, les jambes brisées mais le regard droit, par nécessité plus que par espoir.

L'aide n'était pas une main. C'était un filet. On l'y attrapait pour le suspendre, jamais pour le sauver. On l'appelait monsieur, mais sans chaleur. On lui disait vous, mais sans écoute.

On parlait à la place du silence, mais jamais pour le rompre. Chaque fois qu'il croyait approcher un seuil, on lui tendait un nouveau formulaire. Chaque fois qu'il croyait être cru, on lui demandait une preuve. Il fallait prouver sa misère, la documenter, l'organiser. La misère nue ne suffisait pas. La souffrance ne suffisait pas. Il fallait qu'elle soit administrativement acceptable.

Sans logement, il n'avait pas d'adresse. Sans adresse, pas de dossier. Sans dossier, pas d'aide. Il vivait dans un non-lieu. Entre les bureaux, les structures, les "accompagnants" qui accompagnaient plus l'attente que la sortie. Il passait de la CAF au CCAS, du CCAS à la mission locale, de la mission locale à l'assistante sociale, de l'assistante sociale au SPIP, du SPIP au silence.

Chacun promettait qu'il n'était pas seul. Chacun disait qu'il fallait du temps. Chacun répétait que les services étaient surchargés. Il ne demandait pas un miracle. Il ne demandait même pas qu'on l'aime. Il voulait juste qu'on arrête de le broyer. Mais il était un dossier ouvert, un bénéficiaire potentiellement frauduleux, un individu à réinsérer. On ne l'aidait pas, on le recadrait.

On ne l'écoutait pas, on l'évaluait. On ne le soutenait pas, on le formait. À quoi ? À l'obéissance. À la patience. À l'extinction de la colère. On ne pouvait pas le prendre en charge s'il protestait. On lui avait dit : "Nous faisons ce que nous pouvons." Mais il savait que c'était faux.

Ce n'était pas un manque de moyens. C'était un choix d'organisation. C'était un langage. C'était une stratégie. On le voulait reconnaissant. Il était indigent. On le voulait réinséré. Il était vivant. On le voulait invisible. Il écrivait. Il n'avait pas le droit d'écrire, en tout cas pas ça. Pas comme ça.

Trop dur. Trop vrai. Trop mal dit pour être bien reçu. On voulait des plaintes aseptisées. Il offrait des cris muets. Il n'attendait plus. Il remplissait, toujours. Il signait. Il revenait. Il recommençait.

On lui promettait un rendez-vous. Il attendait des heures dans des halls où les murs parlaient plus que les gens. On l'appelait. On lui parlait comme à un enfant difficile. Il s'excusait sans comprendre pourquoi. Il ne mangeait plus à sa faim.

Il dormait mal. Il doutait. Il doutait de lui, de tout. On lui disait que la société était là pour lui. Il souriait. Il avait compris. La société n'était pas là pour lui. Elle était là pour qu'il y reste, docile, épuisé, à genoux.

Il était un chiffre, un point de statistique, un motif de rapport. Il n'avait pas de nom.

Son prénom, prononcé une fois, disparaissait dans les courriers, dans les bilans, dans les évaluations. Il n'était plus une personne. Il était un "usager". Un "allocataire". Un "sujet en rupture".

Il s'accrochait à ce qui restait : un stylo, un sac, un ticket. Il écrivait pour ne pas s'effondrer. Il écrivait pour se souvenir. Il écrivait pour témoigner. Mais il savait que personne ne lirait.

Les livres, ici, ne s'écrivent pas. Ils se brûlent. À petit feu, par oubli. Il vivait dans l'angle mort d'un monde où l'aide est une discipline, et la survie une faute. Il n'était pas sans capacité.

Il savait lire, écrire, penser. Il aurait pu discuter d'économie politique, d'éthique, de droit, même de poésie. Mais cela ne comptait pas. Dans les formulaires, il n'y avait pas de case pour les livres lus, pour les silences compris, pour les injustices observées.

Il n'y avait pas de champ pour les douleurs portées dignement. Il n'y avait que des chiffres. Revenu mensuel. Dernier emploi. Situation familiale. Numéro d'allocataire. Il devenait cette somme. Et encore, pas la somme exacte, mais celle qui pouvait rentrer dans un barème.

Il se présentait aux entretiens comme à un interrogatoire. Il ne fallait pas trop parler. Ni trop peu. Il fallait donner l'impression qu'on allait mieux, mais pas trop bien. Il fallait dire qu'on voulait s'en sortir, mais pas trop vite. Il fallait se montrer motivé, mais pas rebelle.

Il fallait être pauvre, mais propre. Fatigué, mais disponible. Digne, mais soumis. Il comprenait les règles, il les avait intégrées. Pas pour y croire, mais pour survivre. Ce n'était pas un mensonge, c'était une adaptation. Il observait les autres. Les mêmes regards vides. Les mêmes silences gênés.

Les mêmes corps dans les salles d'attente, courbés, patients, lassés. Il n'y avait pas de violence visible, mais il y avait une violence continue. Une lente dissolution de la volonté. Chaque rendez-vous, chaque appel, chaque mail resté sans réponse ajoutait une couche d'impuissance. L'aide ne soulageait pas, elle écrasait. Elle vous faisait entrer dans une spirale où la simple idée d'exister devenait un luxe.

Il se souvenait d'avoir ri autrefois. Maintenant il se taisait. Il ne se plaignait plus. Il répondait par automatisme. Oui. Non. Peut-être. Il signait. Il écoutait. Il repartait. Il revenait. On l'appelait bénéficiaire, mais il ne bénéficiait de rien. Il obtenait des miettes. Un peu d'argent. Quelques droits conditionnels. Des démarches. Des échéances. Des menaces. Il avait été orienté vers un travailleur social.

Celui-ci n'avait rien d'un travailleur. Il cochait des cases, tapait sur un clavier, expliquait ce qu'il ne pouvait pas faire. Ce n'était pas de sa faute. Jamais. Ce n'était la faute de personne. Le système fonctionnait. C'était lui qui ne fonctionnait pas. C'était lui qu'on devait réinsérer. Pas dans la société, mais dans la norme.

Il fallait qu'il rentre dans le cadre. Même si cela signifiait qu'il ne serait plus lui-même. Il avait compris qu'il n'y aurait pas d'issue. Que tout était pensé pour le tenir juste au-dessus de la noyade, mais toujours sous le souffle. Il aurait voulu crier, mais il savait qu'on ne crie pas dans les couloirs de l'aide sociale.

On y murmure. On y pleure parfois. En silence. Aux toilettes. Dans un coin. Puis on revient avec un sourire. Il fallait rassurer le système. Le rassurer de ne pas être cruel. Le rassurer que tout allait bien. Le rassurer qu'on voulait s'en sortir. Il avait déjà vu ce mot : "réinsertion". Il l'avait lu sur une brochure. Il l'avait entendu dans une bouche sérieuse. Il l'avait senti comme une gifle.

Réinsertion. Comme s'il était un objet tombé de l'étagère. Un élément à remettre dans la machine. Il n'était pas tombé. On l'avait poussé. Et ceux qui l'avaient poussé voulaient maintenant qu'il monte l'échelle avec un formulaire à la main. Il n'était pas un accident. Il était le produit d'un système qui fabrique des exclus pour mieux justifier ses fonctions.

Il n’était pas seul, il le savait. Il y avait d’autres lui. D’autres invisibles.

D’autres classés, notés, appelés par leur numéro de dossier. Des êtres sans nom dans une société pleine de procédures. Des femmes mises sous curatelle parce qu’elles pleuraient trop.

Des jeunes radiés parce qu’ils n’avaient pas souri au bon moment. Des anciens travailleurs devenus des ombres parce qu’ils ne savaient pas remplir une feuille numérique. Il était leur voix, même si personne n’écoutait. Même si ses mots se perdaient. Même s’il écrivait dans l’air. Il écrivait quand même. Il écrivait pour ne pas disparaître.

Il n’a pas eu de tombe.

Il n’y a pas eu de corps. Personne ne l’a cherché. Il était classé.

Radié. Rayé. Il n’y avait pas de plainte, car il n’y avait pas de crime. Il n’y avait pas d’avocat, car il n’y avait pas de procès. Il n’y avait pas de famille pour s’indigner. Il n’y avait que des dossiers. Des mises à jour. Des archives. Sa dernière trace, c’était une note dans un logiciel d’évaluation partagée : “usager non-coopérant, situation figée, orientation non souhaitée”. Cela suffisait.

Cela suffisait pour l’oublier sans remords. Pour le gommer sans bruit. On avait tenté de l’aider. On l’avait accompagné. On l’avait encadré. On avait évalué son autonomie. On avait signé des documents. Il ne s’était pas montré volontaire. Il ne s’était pas adapté. Il n’avait pas répondu aux attentes. C’était donc qu’il n’avait plus sa place. Il n’y eut pas de cris. Juste un silence un peu plus lourd que les autres. Un de ces silences qui flottent dans les couloirs sans être nommés. Un de ceux qu’on contourne du regard. On dit : “il n’est pas revenu.”

Et tout continue. La salle se remplit. Les convocations sont envoyées. Les téléphones sonnent. Les imprimantes tournent. Le fichier se met à jour. Il n’est plus là. Et c’est comme s’il n’avait jamais été là. Pourtant il avait marché. Pourtant il avait attendu. Pourtant il avait écrit. Mais ici, rien ne vaut s’il ne rentre pas dans la case. Rien ne survit s’il n’est pas utile. Rien ne crie s’il n’a pas de numéro.

Alors il a cessé d’avoir un visage. Il a cessé d’avoir un nom. Il a cessé d’avoir un corps. Il est devenu l’exemple parfait d’un système réussi. Car le système ne veut pas que vous viviez. Il veut que vous restiez gérables. Et lui, il n’était plus gérable. Il était trop silencieux pour qu’on le célèbre. Trop lucide pour qu’on le soigne.

Trop intègre pour qu’on l’amende. Il est mort quelque part dans un couloir, un jour sans date, dans une ville sans témoin, sous un ciel gris qui ne s’en est jamais aperçu. Il est mort administrativement, puis biologiquement. Il n’avait plus de nom. Il n’avait plus d’empreinte. Il n’avait plus d’adresse. Il n’avait plus de cause.

Il n’avait plus de papier. Mais il avait encore ce qu’ils ne comprennent pas : une mémoire.

Et celle-là, même le système n’a pas su l’effacer. Parce qu’elle reste ici.

Dans cette page.

Et maintenant, dans tes mains.

Interlude XIIII: L'obéissance n'est pas une vertu

« L'obéissance n'est pas la sœur de la morale. Elle est la fille de la peur et la complice du pouvoir. »

I. De la vertu enseignée au vice systémique

Dès l'enfance, l'obéissance est présentée comme une qualité. L'élève docile, le patient discipliné, le citoyen conforme, le croyant fidèle, le soldat loyal : tous sont encensés, récompensés, intégrés. Ce que l'on appelle "bon comportement" n'est souvent que la capacité à se taire devant l'arbitraire, à accepter ce qui est imposé sans discussion, à suspendre sa pensée critique au profit d'une autorité extérieure.

Dans les manuels de morale du XIXe siècle (encore en vigueur jusque dans les années 1960), l'obéissance est la première vertu du citoyen modèle. Elle précède l'honnêteté, le courage, la charité. Elle garantit la stabilité sociale, elle protège l'ordre, elle évite la dissonance. Mais l'histoire enseigne autre chose : que les pires crimes ont été commis par des gens obéissants. Les tortionnaires obéissaient. Les bourreaux administratifs obéissaient. Les policiers violents, les soignants déshumanisants, les juges expéditifs : tous obéissaient à une norme, à une hiérarchie, à un texte, à une ligne de conduite.
Et tous se croyaient justes.

II. L'école : première fabrique de l'obéissance

L'école républicaine, si souvent glorifiée comme lieu d'émancipation, est historiquement un appareil d'uniformisation.
Jules Ferry, dans ses discours à la Chambre, ne s'en cache pas :

« L'école doit faire des citoyens, mais aussi des fonctionnaires et des soldats. » (Discours du 10 avril 1870)

L'apprentissage de la lecture et du calcul est indissociable d'un dressage comportemental :

- assis pendant des heures,
- parler uniquement sur autorisation,
- répétition mécanique des leçons,
- récompense de la conformité,
- sanction de l'insolence, même intellectuelle.

Les réformes modernes n'ont pas supprimé cette structure. Elles l'ont rendue plus subtile, plus performative. On parle aujourd'hui de compétences sociales, de respect du cadre, de savoir-être. Mais toujours, il s'agit de produire un individu modélisé, prévisible, prêt à être évalué, redirigé, corrigé.
L'école apprend à obéir au nom de la réussite.

III. La médecine : docilité ou exclusion

Dans le champ médical, la parole du patient n'a jamais été centrale. L'histoire de la psychiatrie en témoigne. De Pinel à Charcot, les "fous" sont d'abord considérés comme des corps à rééduquer, non comme des sujets à écouter.

Encore aujourd'hui :

- les patients qui refusent un traitement sont considérés non coopérants,
- ceux qui contestent leur diagnostic sont renvoyés à leur pathologie,
- ceux qui s'indignent du système sont placés sous contrainte ou tutelle.

La loi du 5 juillet 2011 en France permet une hospitalisation sans consentement sur demande d'un tiers (HDT) ou sur décision administrative. En 2022, plus de 92 000 hospitalisations sans consentement ont été recensées (source DREES).
Et pourtant, le droit au refus de soins est inscrit dans le Code de la santé publique (art. L.1111-4).
Mais il est vidé de sa portée quand l'obéissance est exigée comme condition d'accès au soin.

IV. La religion : obéir, se taire, espérer

Dans les traditions monothéistes dominantes, l'obéissance n'est pas une vertu parmi d'autres — elle est le fondement du rapport au sacré.
Le mot islam, par exemple, vient de la racine *"s-l-m"*, qui signifie *se soumettre*. Dans le catholicisme, l'obéissance à Dieu est liée à l'humilité, à la peur du péché, et à la promesse de rédemption. Le croyant est invité à suspendre son jugement, à refuser le doute, à se confier à l'autorité cléricale.

Le catéchisme catholique moderne ne dévie pas :

> *« Le devoir d'obéissance interdit de suivre des prescriptions contraires à l'ordre moral, mais ordonne en tout le respect de l'autorité instituée par Dieu. »* (Catéchisme de l'Église catholique, § 1900)

Cela légitime :

- la hiérarchie rigide de l'Église,
- la soumission des fidèles aux dogmes,
- le silence face aux abus.

Il faut attendre les années 2000 pour que l'Église commence à reconnaître publiquement la violence systémique perpétrée sous couvert de cette autorité sacrée. Des centaines de milliers de victimes ont été dénombrées, notamment en France dans le rapport Sauvé (2021), et aux États-Unis dans plusieurs États.
Dans tous les cas, le levier de l'obéissance fut central.
On ne remet pas en question un prêtre.
On ne désobéit pas au silence.
Et ainsi, on se tait et les crimes prospèrent.

V. Le droit : obéissance et fiction du contrat

Le droit moderne prétend être fondé sur la volonté libre des citoyens.
Mais cette volonté est toujours encadrée, orientée, parfois niée. L'exemple le plus frappant : le contrat d'insertion, signé sous menace de radiation.

On ne choisit pas librement d'obéir.
On obéit parce que le refus entraîne l'exclusion.

Dans le droit du travail, la subordination est codifiée.
Le lien de subordination justifie les sanctions disciplinaires, les objectifs imposés, la hiérarchie.

Le droit administratif, quant à lui, repose sur la présomption de légalité de l'acte administratif. Cela signifie que le citoyen doit d'abord obéir, et contester ensuite.
Même si la décision est injuste.
Même si elle est destructrice.

L'exemple de l'OQTF (Obligation de Quitter le Territoire Français) est frappant.

- En 2022, plus de 135 000 OQTF ont été prononcées.
- Mais moins de 15 % ont pu être exécutées.
- La majorité sont illégales ou injustifiées, mais le recours est complexe, tardif, souvent inefficace.

On obéit d'abord.
On survit peut-être après.

VI. L'État : gouverner par la peur

Dans les discours politiques modernes, l'obéissance est toujours dissimulée derrière d'autres termes : responsabilité, sécurité, ordre républicain, civisme, vivre-ensemble.

Mais le fond reste le même :
obéir, c'est consentir à sa propre domestication.

L'état d'urgence permanent en France, les lois "anti-casseurs", les fichiers S, les contrôles de masse, les lois séparatistes…
Tout cela forme un cadre de gestion de la population par la peur, la délation, la précaution.

Et celui qui refuse d'entrer dans ce jeu, celui qui doute, celui qui dévie, celui qui désobéit, est immédiatement classé :

- radicalisé,
- complotiste,
- instable,
- marginal,
- ou fou.

On ne débat plus.
On isole.
On corrige.
On efface.

VII. L’obéissance comme poison démocratique

L’obéissance n’est pas neutre.
Elle tue.
Elle mutile les esprits.
Elle infantilise les consciences.
Elle perpétue des structures de violence sous des formes polies.

Elle fait taire les voix dissidentes et donne aux dominants la possibilité de légitimer leurs abus.
Elle permet à la loi de devenir une arme.
À l’éducation de devenir un moule.
À la médecine de devenir une usine.
À la politique de devenir une gestion.

L’obéissance n’est pas une vertu.
C’est un choix imposé, par l’histoire, la peur, le langage.
C’est la trahison de soi au nom d’un ordre qui n’a jamais été juste.

Ce n’est pas en obéissant que l’on devient humain.
C’est en résistant.
Et parfois, juste en restant debout.

Références et sources vérifiables

- Discours de Jules Ferry (1870) :
  Discours à la Chambre du 10 avril 1870, où Ferry explique clairement que l'école doit servir l'État et former des citoyens disciplinés. Accessible dans : *Jules Ferry, La République des instituteurs*, éd. CNRS, 1993.
- Code de la santé publique – Art. L1111-4 :
  "Toute personne prend, avec le professionnel de santé et compte tenu des informations qu'il lui fournit, les décisions concernant sa santé."
  Lien officiel : Légifrance
- Loi du 5 juillet 2011 relative aux soins psychiatriques sans consentement :
  Texte intégral : Légifrance - Loi n°2011-803
- Statistiques DREES sur les hospitalisations sans consentement (2022) :
  Rapport annuel : *Les soins psychiatriques sans consentement en 2022*, DREES, 2023.
  Lien PDF – Ministère de la Santé
- Catéchisme de l’Église catholique (1992) – paragraphe 1900 :
  L’obéissance aux autorités y est présentée comme devoir moral.
  Texte intégral : Vatican.va
- Rapport Sauvé (2021) – Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église (CIASE) :
  Plus de 330 000 victimes estimées.
  Rapport officiel : ciase.fr
- Code du travail – Lien de subordination :
  Défini notamment dans l’arrêt *Société Générale*, Cass. soc., 13 novembre 1996.
  Jurisprudence accessible sur Légifrance

OQTF (Obligation de Quitter le Territoire Français) :
Données 2022 accessibles dans les rapports annuels du Ministère de l’Intérieur.
Chiffres disponibles dans *Rapport sur l'immigration 2022*, immigration.interieur.gouv.fr

Arc IIII: Rhétorique

Chapitre XV : Les chaînes dorées
page : 78

Interlude XV: Le gouvernement par l'exception, de Weimar au 49.3
page : 80

Chapitre XVI: Je suis l'Ordre
page : 82

Interlude XVI : L'ordre en système
page : 85

Chapitre XVII: le miel
page : 89

Interlude XVII: le poison
page : 91

Chapitre XVIII: le contre-poison
page : 93

Interlude XVIII: L'Apocalypse
page : 96

Chapitre XV : Les chaînes dorées

Ils marchaient en silence, dociles et courbés,
Leur nom effacé, remplacé par un nombre.
Un serment d'obéir aux maîtres attablés,
Une paix sans cris, une révolte sans ombre.

On leur avait appris, dès le plus jeune âge,
Qu'un bon cœur se soumet, qu'un bon front s'incline.
On les avait dressés, dans l'ordre et le langage,
À servir l'abstrait, la Loi, la Règle divine.

Le maître était partout, dans l'école, à l'autel,
Dans le lit, dans le soin, dans le pain, dans la peur.
On ne parlait jamais de ce qu'on appelait ciel,
On parlait du bâton, du travail, de l'honneur.

L'État se regardait dans son propre miroir.
Il disait : « Je suis juste, car je suis la norme. »
Il jugeait les vivants, les morts, les non-vouloirs,
Et pliait l'existence au poids de ses réformes.

Il criait : « Discipline ! », il aimait le silence.
Il traçait dans le droit les chemins de l'enclos.
Il faisait du refus une forme de violence,
Et du moindre écart, un appel au complot.

L'enfant qui disait non, l'adulte en résistance,
Le vieillard qui doutait, tous furent corrigés.
Leurs voix disparurent sous l'ordre et la décence,
Leurs gestes furent tus, leurs cœurs anesthésiés.

Car il fallait sourire, obéir et s'asseoir,
Remplir tous les papiers, accepter les délais.
Le devoir de penser devenait un devoir
De penser bien, penser droit, penser dans les plaies.

Et ceux qui demandaient des comptes à la machine
Étaient appelés fous, subversifs ou perdus.
On les soignait à coups d'ordonnances vaines,
On leur offrait le vide comme preuve de salut.

La Justice, trop lasse, signait sans s’attarder.
La Médecine, distraite, couvrait l’impuissance.
Le Pouvoir, satisfait, fermait pour mieux garder
Le cercle parfait de l’ordre et de l'absence.

Et l’on vit une foule de visages éteints,
D’ombres bien peignées, d’âmes en uniforme.
Une foule tranquille, bien nourrie, sans destin,
Mais prête à tout suivre, dès que l’Ordre le forme.

Il ne restait qu’eux, les derniers à lutter,
Dans les marges, les ruelles, les interstices.
Leur langue était brisée, mais leur souffle entêté
Traçait dans le béton des pensées factices.

Un jour, l’un d’eux hurla : « J’existe sans vos chaînes ! »
On le vit disparaître dans un centre gris.
Un autre osa dire non. On le dit en peine.
Un troisième se tut. Et l’on cria merci.

Car ainsi se propage l’obéissance : en peur.
En rires placides. En hochements polis.
Elle s’enracine dans la fatigue du cœur,
Et fait de l’homme libre un corps bien établi.

Mais dans l’ombre, encore, une voix se relève.
Elle n’a pas de maître, ni croix, ni diplôme.
Elle dit simplement que l’esprit est sans trêve,
Et qu’aucune prison ne possède l’homme.

Interlude XV: Le gouvernement par l'exception, de Weimar au 49.3

Il existe, au cœur des régimes démocratiques modernes, un paradoxe d'origine trop souvent passé sous silence. Pour préserver la stabilité de l'ordre établi, les constitutions, pourtant conçues pour garantir la souveraineté populaire, ont toujours prévu une porte dérobée : celle de l'exception. Cette exception n'est pas un oubli, ni une erreur. Elle est inscrite dans le texte.

Elle prend la forme d'un article discret, d'un mécanisme d'urgence, d'une procédure d'accélération et elle permet, légalement, de suspendre la loi pour sauver la loi. L'histoire ne manque pas de preuves : les régimes qui prétendent protéger la liberté n'ont cessé de recourir à des formes d'autorité hors normes dès que leur légitimité était ébranlée.

La République de Weimar, issue de l'humiliation allemande après 1918, illustre tragiquement cette logique. La Constitution de 1919 était l'une des plus avancées d'Europe sur le plan social et démocratique. Pourtant, elle contenait en son article 48 un outil fatal : le pouvoir donné au président de la République de gouverner par décret, de suspendre les droits fondamentaux, et de mobiliser la force militaire en cas de « troubles à l'ordre public ».

Ce texte fut utilisé à plusieurs reprises pour écraser des grèves, interdire des partis, contourner le Parlement. Et c'est précisément ce levier, légal, constitutionnel, qui permit à Adolf Hitler, en 1933, de gouverner sans passer par les urnes. Il ne prit pas le pouvoir par un coup d'État. Il y fut conduit par la légalité. Par l'invocation de la crise. Par l'usage méthodique de l'exception.

Ce modèle, loin d'être une anomalie allemande, a essaimé dans les démocraties modernes. En France, la Cinquième République née en 1958 donne au président et à son gouvernement des pouvoirs très étendus.

L'article 49.3 de la Constitution en est l'un des exemples les plus connus. Il permet au gouvernement de faire adopter un texte sans vote, sauf si une motion de censure est votée dans les 24 heures. En théorie, il s'agit d'un outil exceptionnel, destiné à éviter le blocage parlementaire. En pratique, il est devenu une méthode récurrente : utilisé à 89 reprises depuis 1958, il est aujourd'hui activé dans des contextes majeurs, comme les réformes sociales ou les lois budgétaires, sans véritable débat public.

En 2023, la réforme des retraites, rejetée dans la rue et minoritaire à l'Assemblée, fut ainsi imposée par ce mécanisme. L'exception, une fois de plus, s'était substituée à la délibération.

Mais cette dérive ne s'arrête pas au 49.3. La France a institutionnalisé l'état d'urgence depuis 2015. Après les attentats, un régime d'exception fut instauré, permettant perquisitions sans juge, assignations à résidence, fermetures de lieux de culte.

Ce régime fut ensuite intégré dans le droit commun par la loi SILT en 2017. Puis, lors de la pandémie, un nouvel état d'urgence sanitaire fut décrété, autorisant confinements, couvre-feux, restrictions de déplacement et pass sanitaire, le tout par décret. Ces décisions, parfois nécessaires, furent prises sans contrôle parlementaire réel, dans une logique de gouvernement par ordonnance.

Ce glissement n'est pas seulement une évolution institutionnelle.

C'est une transformation de la culture politique elle-même. L'exception n'est plus perçue comme un moment de rupture. Elle devient une forme de gouvernance normale, presque attendue. L'efficacité, la rapidité, la gestion de crise sont devenues les nouveaux totems de la légitimité politique. On ne gouverne plus en écoutant.

On gouverne en déclarant l'urgence. Et cette urgence est permanente.

La leçon de Weimar n'a pas été oubliée. Elle a été digérée. Ce n'est pas le fascisme qui menace directement nos sociétés. C'est la banalisation de l'exception.

Le remplacement progressif de la souveraineté populaire par des mécanismes d'obéissance automatique. Le droit continue d'exister. Mais il ne protège plus contre l'arbitraire : il l'organise. Il le rend compatible avec la Constitution. Il l'enrobe de légalité.

Lorsque l'exception devient habitude, la démocratie devient spectacle. Le vote devient formel. Le débat devient rituel. Et le citoyen, spectateur résigné, s'habitue à voir ses droits contournés par des procédures qu'il ne contrôle plus.

Le gouvernement par l'exception n'est pas une dictature visible. C'est une rationalité froide, bureaucratique, qui murmure que la liberté est secondaire, que l'efficacité passe avant la justice, que la paix sociale exige le silence.

Et dans ce silence, le pouvoir parle. Et se justifie. Et dit qu'il faut obéir.

Références & sources vérifiables

- Constitution de Weimar (1919) Article 48 :
  Traduction française disponible dans *Les Constitutions allemandes depuis 1849*, éd. Dalloz, 2008.
  Texte original en allemand : *Die Verfassung des Deutschen Reichs vom 11. August 1919*.
- Utilisation de l'article 48 par Hindenburg / nomination d'Hitler :
  Ian Kershaw, *Hitler*, éd. Flammarion, 2001.
  Voir aussi : Johann Chapoutot, *La loi du sang*, éd. Gallimard, 2014.
- Carl Schmitt, "Théorie de la constitution" (1928) et "Théologie politique" (1922)** :
  Traductions françaises chez Gallimard, rééd. 2020.
  Célèbre citation : *« Est souverain celui qui décide de l'état d'exception. »*
- Constitution française de 1958 Article 49 alinéa 3 :
  Disponible sur Légifrance : https://www.legifrance.gouv.fr
- Nombre d'usages du 49.3 :
  Compilation par l'Assemblée nationale, mise à jour 2023 :
  https://www2.assemblee-nationale.fr
- Utilisation du 49.3 sous Élisabeth Borne (2022–2023) :
  Le Monde, Le Figaro, Libération dossiers disponibles sur la réforme des retraites.
- Loi SILT (2017) :
  Texte intégral sur Légifrance : Loi n°2017-1510 du 30 octobre 2017.
- État d'urgence sanitaire (mars 2020 – juillet 2022) :
  Loi n°2020-290 du 23 mars 2020.
  Voir également :
    1. *Rapport du Conseil d'État sur la gestion de la crise sanitaire*, juillet 2021.

Données et chronologie : ministère de la Santé / Vie Publique France.

Chapitre XVI: Je suis l'Ordre

Mesdames, Messieurs,
Citoyens, citoyennes,
Permettez-moi d'ouvrir cette allocution par un mot simple : confiance.
Ce mot n'est pas une promesse. Ce n'est pas non plus un slogan.
C'est une réalité statistique, un choix collectif, une direction claire.
Depuis des décennies, vous nous confiez la responsabilité d'organiser la vie.
Et nous avons assumé. Sans faille. Sans relâche.

Il y a aujourd'hui, dans ce pays, une attente.
Une attente d'ordre, de justice, de continuité.
Nous ne vivons plus au rythme des soulèvements, des utopies ou des révolutions.
Nous vivons à l'ère de la maîtrise, de la rigueur, de l'optimisation.

L'ordre que nous incarnons n'est pas une nostalgie autoritaire.
C'est un progrès. Une avancée. Une modernité assumée.
Il ne s'agit pas de contrôler par peur, mais de structurer par intelligence.
Car une société sans cadre devient une arène.
Et une arène, un jour ou l'autre, se remplit de sang.

Nous avons appris des siècles.
De la Terreur. Des totalitarismes. De l'anarchie.
Nous avons retenu que l'équilibre naît de la stabilité.
Et la stabilité, du respect de règles simples, communes, strictes.
Notre devoir est de faire respecter ces règles.
Et notre honneur, de le faire sans violence apparente.

On nous accuse parfois d'être technocratiques.
Mais nous ne faisons que lire les chiffres.
Les faits. Les données.
Nous ne légiférons plus à l'aveugle.
Chaque mesure est évaluée, ajustée, validée par les meilleurs esprits.
Nos algorithmes prévoient les dérives, nos modèles testent les hypothèses, nos services rectifient les écarts.
Nous ne punissons pas.
Nous corrigeons.

Notre État ne frappe plus. Il éduque. Il soigne.
Il entoure les troubles, isole les tensions, apaise les débordements.
Il ne censure pas. Il filtre. Il ne ment pas. Il adapte.
Il ne surveille pas. Il protège.

Regardez nos résultats :
Le taux de récidive a baissé.
Les files d'attente sont mieux gérées.
Le nombre d'incidents violents diminue dans les établissements scolaires.
Les appels au secours sont mieux traités.
La prise en charge des pathologies mentales est accélérée.
Le taux de participation citoyenne dans nos plateformes est en hausse.

La société est plus calme, plus lisse, plus vivable.
Pourquoi ? Parce que nous avons redonné sens au mot normalité.
Et parce que nous avons su dire non à l'exception.

Certains disent que nous contournons la démocratie.
Qu'en usant d'outils légaux comme les ordonnances, les décrets, les articles constitutionnels d'urgence, nous trahissons l'esprit du peuple.

Mais qu'est-ce que la démocratie, si ce n'est une capacité à décider vite, efficacement, au nom de tous, quand les circonstances l'exigent ?
Nous ne suspendons pas les lois.
Nous les appliquons plus vite.
Nous ne supprimons pas les libertés.
Nous les hiérarchisons.

Nous savons que le danger est constant : terrorisme, pandémies, désinformation, tensions économiques, effondrement climatique.
Alors nous avons réagi. Avec sang-froid.
Nous avons renforcé les dispositifs, simplifié les procédures, allégé les contre-pouvoirs qui nuisent à la réactivité.
Nous n'avons pas détruit la démocratie.
Nous l'avons rendue compatible avec l'époque.

Ce que nous faisons n'est pas nouveau.
Chaque grande civilisation a reposé sur un noyau dur d'obéissance partagée.
L'Égypte ancienne avait ses scribes. Rome ses censeurs. La République ses préfets.
Nous ne faisons que continuer l'histoire.

À ceux qui doutent, qui résistent, qui dénoncent… nous disons ceci :
Vous êtes libres.
Mais vos actes ont des conséquences.
Chaque refus est archivé. Chaque entorse est notée.
Pas pour vous faire peur. Mais pour garantir la sécurité des autres.

Nous n'avons pas besoin de matraques pour faire taire.
Il suffit de baisser un plafond d'allocation.
D'ajouter une pièce au dossier.
De ralentir un traitement.
De demander une expertise.
Ou d'en ouvrir une nouvelle.

La sanction est lente, douce, administrative.
Mais elle est certaine. Et elle est juste.

Car la société n'est pas un champ de bataille.
C'est un orchestre.
Et dans un orchestre, chacun doit jouer sa note.
Pas par contrainte. Par souci d'harmonie.

Nous ne voulons pas contraindre.
Nous voulons convaincre.
Nous voulons que chacun aime sa place, respecte son rôle, honore la partition.

Et si certains persistent à vouloir jouer faux,
Alors oui, il faudra intervenir. Pour le bien du concert.

Je suis l'Ordre.
Je ne suis pas une personne. Je suis une structure.
Je ne suis pas un tyran. Je suis un consensus.
Je ne suis pas une oppression. Je suis une administration.

Et je suis là. Partout. En tout.
Dans vos démarches. Vos soins. Vos projets. Vos peurs.

Je suis ce qui reste quand vous ne savez plus qui croire.
Ce qui décide quand plus personne n'ose décider.
Ce qui agit quand le débat s'épuise.

Je suis l'Ordre.
Et je suis là pour durer.

Post-scriptum

Ce chapitre n'est pas une fiction.
Aucun mot n'a été inventé. Aucune phrase ne serait impensable dans un discours contemporain.

Ce texte est le reflet logique d'un pouvoir sans visage, sans passion, sans haine, mais animé d'une certitude froide : celle d'être dans le vrai, dans l'ordre, dans la norme.

Il ne s'agit pas de science-fiction, ni de parodie.
Ce que vous avez lu est ce qui pourrait être dit demain. Ou ce qui a déjà été dit, ailleurs, autrement, à voix basse.

Dans le prochain interlude, nous analyserons cette voix.
Son rythme. Sa forme. Son emprise.
Nous n'y répondrons pas par l'indignation.
Mais par la dissection.

Parce que comprendre un discours, c'est déjà commencer à le briser.

Interlude XVI : L’ordre en système

Il ne faut pas se méprendre. Ce que nous appelons aujourd’hui “ordre” n’a plus besoin de bottes ni de murs. Il n’exige plus la terreur pour exister. Il a cessé d’être un pouvoir autoritaire pour devenir une structure, une logique, un tissu de mots, de procédures, de statistiques et de vocabulaire normatif.

Le discours que vous venez de lire n’est pas un fantasme dystopique. C’est un exemple littéraire construit à partir de matériaux réels : allocutions présidentielles, notes ministérielles, textes de loi, recommandations de gestion publique, éléments de langage bureaucratiques. Ce n’est pas une fiction. C’est un frankenstein du réel.

Car l’ordre contemporain ne se proclame plus : il s’administre. Il ne dicte pas : il rationalise. Il n’impose pas : il organise. Il ne contraint pas par la violence visible, mais par l’adhésion douce, la fatigue chronique, la procédure complexe, l’injonction morale. Il se justifie non par la peur, mais par l'efficacité.

Le cœur du discours est technique, moralisant, objectivement raisonnable. Il avance lentement, avec calme, pour démontrer que tout ce qui est fait l’est dans votre intérêt. Il n’admet aucun conflit. Toute opposition est “débordement”, toute voix dissidente est “bruit”. Il n’a pas besoin d’être cruel. Il est autoévident.

Et c’est là son danger suprême.

La neutralisation du politique

Ce que dit “l’Ordre” dans ce discours, c’est ceci : *“Nous avons dépassé la politique.”*

Il ne reste que la gestion, la modélisation, la réaction ajustée. L’autorité ne s’assume pas comme autorité, elle se camoufle dans la nécessité.

Les concepts sont aseptisés :

- *Répression* devient *traitement*.
- *Censure* devient *filtrage*.
- *Sanction* devient *mesure de protection*.
- *Soumission* devient *adhésion citoyenne*.

Et quand la langue bascule, le monde bascule avec elle.

Rhétorique et persuasion

Le texte est structuré selon les procédés classiques de la propagande rationnelle :

- Capture de la confiance – "Je suis né de votre volonté."
- Énoncé de faits – "Nous avons des résultats."
- Renversement du blâme – "Vous avez demandé cela."
- Disqualification de l’opposition – "Ils refusent de jouer leur rôle."
- Inversion morale – "Notre rigidité est une protection."
- Clôture absolue – "Et nous restons."

C’est une rhétorique d’englobement, une architecture circulaire, où chaque mot justifie le suivant, où l’alternative est niée avant même d’être pensée.

Il n’y a pas de violence apparente. Il y a imperméabilité.
L’ordre ne vous parle pas : il vous enveloppe.

La fabrique de l’adhésion

Ce discours repose sur un principe de cogestion morale : l’ordre n’est pas votre maître, il est votre reflet.
Il dit : *"Vous nous avez demandé de sécuriser, d’organiser, de réagir."*

Ainsi, la structure répressive n’apparaît jamais comme un abus. Elle devient la conséquence logique d’une demande collective.

L’État n’est plus oppresseur. Il est infirmier, architecte, préventeur.
L’obéissance devient une forme d’hygiène, et la révolte, une maladie sociale.

La gestion des indésirables

Dans ce système, le dissident, le déviant, le marginal, le malade mental, le pauvre trop visible, le trop lent, le trop intense, n’est pas un ennemi politique.

Il est un problème technique.
Un “non-aligné”.
Un “inadapté”.
Un “élément à suivre”.
On ne l’affronte pas : on l’administre.

Et c’est cela que le discours masque avec soin.
Car si l’Ordre assume sa violence, il doit la justifier.
Mais s’il la transforme en logique, il peut l’appliquer sans fin.

Une violence sans haine

Le pouvoir qui parle ici n’a pas besoin de haïr pour punir.
Il ne cherche même pas à effacer l’opposant.
Il veut le définir, le répertorier, l’insérer dans une grille de lecture.
Et quand cela ne suffit pas, il le ralentit, le contourne, ou le traite.

Ce qui est détruit, dans ce processus, ce n’est pas l’individu.
C’est sa capacité d’agir en dehors de la norme.

En conclusion

Ce chapitre n’est pas un monstre.
C’est un miroir.

Un miroir que nous tendent chaque jour les administrations, les plateformes, les algorithmes, les services de santé mentale, les organes d’État et leurs porte-voix.

La prochaine fois que vous entendrez un discours parfaitement construit, plein de bons sentiments, de stabilité, de valeurs, de promesses de maîtrise…
Rappelez-vous cette voix.

Et demandez-vous :
Qui parle ?
Et que veut-il vraiment ?

1. Procédés rhétoriques repérables dans le chapitre XV

Nom du procédé	Exemple extrait ou résumé	Effet recherché
Anaphore	« Je suis… » répété à chaque début de paragraphe	Création d'autorité, martèlement
Gradation ascendante	« Je filtre. Je corrige. Je redresse. »	Impression de montée rationnelle
Euphémisme	« Nous hiérarchisons les libertés. »	Dissimule la répression
Litote	« Nous ne frappons pas. »	Dit moins pour laisser entendre plus
Inversion morale	« Nous n'opprimons pas : nous protégeons. »	Justification de l'inacceptable
Appel à la peur floue	« Le terrorisme, les pandémies, les désordres… »	Installation du besoin d'ordre
Appel à la responsabilité morale	« Vous avez demandé cela. »	Culpabilisation de l'obéissant
Personnification du système	« Je suis l'Ordre. »	Donne une âme à la structure
Rationalité feinte (logos)	Usage de statistiques ou de formules neutres	Empêche la critique émotionnelle
Clôture rhétorique circulaire	Reprise du ton du début en conclusion	Sentiment de cohérence, clôture

2. Concepts fondamentaux mobilisés

Concept	Brève définition	Référence clé
État d'exception	Suspension provisoire du droit commun	Carl Schmitt, *Théologie politique*
Biopolitique	Gestion étatique des corps et des comportements	Michel Foucault, *Il faut défendre la société*
Gouvernementalité	Manière de gouverner par la gestion plutôt que par la loi	Foucault, *Naissance de la biopolitique*
Langue de bois	Langage politique neutre qui évacue les responsabilités	Victor Klemperer, *LTI*
Performativité du discours	Le discours agit autant qu'il informe	Judith Butler, Austin, Foucault
Neutralisation du politique	Présenter la politique comme technique au lieu de débat	Hannah Arendt, *La crise de la culture*
Consentement manufacturé	Production d'adhésion passive par la répétition	Noam Chomsky, *La fabrication du consentement*
Obéissance sans haine	Obéissance fondée sur la routine, pas sur l'idéologie	Stanley Milgram, *Expérience de Yale*

3. Références complémentaires (vérifiables)

- **Carl Schmitt**, *Théologie politique* (1922)
  – Concept d'exception, souveraineté, autorité.
- **Michel Foucault**, *Surveiller et punir* (1975) / *Naissance de la biopolitique*
  – Gouvernementalité, normes, psychiatrie, contrôle.
- **Victor Klemperer**, *LTI : la langue du Troisième Reich*
  – Langage totalitaire, glissement des termes.
- **Johann Chapoutot**, *Libres d'obéir* (2019), *La loi du sang* (2014)
  – Bureaucratie nazie, droit et fonction publique.
- **Jacques Rancière**, *La haine de la démocratie*
  – Confiscation du politique par les élites.
- **Noam Chomsky et Edward S. Herman**, *La fabrication du consentement* (1988)
  – Manipulation médiatique et discours dominant.
- **Judith Butler**, *Le pouvoir des mots*
  – Langage, performativité, pouvoir implicite.

4. Index analytique suggéré (extrait)

- *Ordre* : 72 occurrences. Usage rituel, lexicalement neutre mais contextuellement chargé.
- *Sécurité* : 11 occurrences. Prétexte à la réduction du débat.
- *Soin / traitement* : 15 occurrences. Disqualification de la dissidence.
- *Obéissance / adhésion* : 27 occurrences. Rendu légitime par renversement moral.

Nous / Je : usage flou du sujet. Alternance entre institution impersonnelle et paternalisme politique.

Chapitre XVII: le miel

Mes chers concitoyens,
Dans cette époque troublée où les repères semblent vaciller, où les cris s'élèvent des failles de notre société, je veux d'abord vous dire que nous vous entendons. Nous ne resterons pas sourds aux douleurs qui traversent nos villes, nos campagnes, nos familles. La République n'est jamais aussi grande que lorsqu'elle s'incline devant la souffrance de ses enfants. Et ce soir, c'est bien au nom de cette République, de ses principes inaltérables de liberté, d'égalité et de fraternité, que je m'adresse à vous.

Nous avons vu les tensions, les fractures, les violences, les injustices. Nous ne les nions pas. Nous ne les minimisons pas. Elles existent. Elles blessent. Elles humilient. Et ce serait une faute de les ignorer, une faute morale, une faute politique. C'est pourquoi nous devons avoir le courage de regarder notre société en face. Sans détour. Sans caricature. Sans haine.

Notre peuple est un grand peuple. Il a traversé des épreuves immenses. Il a toujours su puiser en lui les ressources nécessaires pour se relever, pour rebâtir, pour unir. Aujourd'hui encore, il est debout, digne, parfois fatigué, souvent inquiet. Mais il est là. Et c'est à lui, exclusivement à lui, que nous devons notre engagement. Nous ne sommes pas ici pour alimenter les divisions, ni pour flatter les extrêmes, ni pour céder aux passions tristes. Nous sommes là pour reconstruire la confiance, pour renouer les fils du dialogue, pour faire émerger une société plus apaisée, plus juste, plus humaine.

Nous entendons la colère. Elle s'exprime dans la rue, dans les urnes, sur les réseaux, dans les silences aussi. Cette colère, souvent, dit l'abandon, le déclassement, l'humiliation. Elle dit le manque de reconnaissance, l'absence de perspectives, la dureté de la vie. Elle dit aussi la défiance envers les institutions, la méfiance envers les élites, le sentiment que plus rien ne répond, que plus personne n'écoute. Ce cri, nous ne devons ni le mépriser, ni le redouter. Nous devons l'accueillir comme un signal. Non pas pour céder, mais pour comprendre. Non pas pour reculer, mais pour bâtir.

Bâtir quoi ? Bâtir un contrat social nouveau. Un contrat social qui ne se contente plus de promettre, mais qui tienne. Un contrat où l'école donne à chaque enfant les clés de son avenir. Où l'hôpital soigne sans compter les minutes ni les moyens. Où la justice protège sans lenteur ni partialité. Où la police rassure sans abuser. Où le travail paie. Où la culture élève. Où l'État n'écrase pas mais soutient. Cela, nous pouvons le faire. Cela, nous devons le faire.

Pour cela, il nous faudra du courage. Non pas le courage de la confrontation, mais celui de la transformation. Nous proposerons dans les semaines à venir une série de mesures claires, concrètes, applicables. Une grande loi pour la transparence publique. Un plan de formation et de recrutement pour les services publics en tension. Une réforme du contrôle des forces de l'ordre, avec un organisme indépendant, doté de moyens réels. Un Grenelle de la jeunesse, pour repenser l'école, l'orientation, l'accès à l'emploi. Et surtout, un pacte national pour les territoires délaissés, car aucune République ne peut survivre si elle abandonne une partie de ses enfants.

Mais au-delà des mesures, il nous faut aussi retrouver une méthode. Le temps de la verticalité toute-puissante est révolu. Nous croyons au dialogue. Nous croyons à la concertation. Nous croyons aux assemblées citoyennes, aux conférences de consensus, à la parole partagée. Ce pays a besoin d'un nouveau souffle démocratique. Un souffle plus horizontal, plus participatif, plus responsable.

Nous savons que la défiance est profonde. Nous savons que les promesses non tenues ont usé les croyances. Mais ce n’est pas une raison pour abdiquer. Ce n’est pas une raison pour laisser la peur gagner, pour laisser la violence se substituer au droit, pour laisser les extrêmes exploiter la misère. La République ne reculera pas. Elle avancera, avec lucidité, avec humilité, avec détermination.

Ce n’est pas d’un sursaut dont nous avons besoin, mais d’un éveil. D’un engagement renouvelé, à tous les niveaux, dans toutes les sphères. Nous avons le devoir de montrer que la politique peut encore être utile, que l’action publique peut encore réparer, que les institutions peuvent encore servir.

Alors oui, le moment est grave. Mais il est aussi fécond. De cette crise peut naître une renaissance. Un projet commun. Une vision nouvelle. Une République qui ne se contente pas de proclamer, mais qui agit. Qui protège. Qui libère.

Nous vous tendons la main. Pas pour imposer. Pour dialoguer. Pour inventer, ensemble, un avenir à la hauteur de nos espérances. Nous serons au rendez-vous. Car c’est de notre responsabilité. Et nous l’assumons pleinement.

Vive la République. Vive la France.

Interlude XVII: le poison

Ils ont dit : « Nous entendons votre colère ». Ils ont écrit : « Nous voulons rebâtir le lien républicain ». Ils ont promis des débats, des commissions, des grenelles, des audits. Ils ont usé les mots comme des éponges tièdes, passées sur des plaies ouvertes. Ce discours n'était pas un mensonge. Il était une méthode. Une technique éprouvée. Le miel. Viscéralement sucré, jamais nourrissant. L'opposition officielle ne contredit pas l'ordre : elle le maintient. Elle en est une fonction vitale. Il n'y a pas de régime durable sans elle. Ce que l'on nomme "alternance démocratique" est le ballet minutieux d'une classe politique dont chaque aile est rivée à la même coque. L'une s'émeut, l'autre sécurise. L'une parle d'écoute, l'autre de fermeté. Mais les deux naviguent sur le même fleuve, avec la même carte, dans la même direction.

Ce discours, « Le miel », incarne cette neutralisation du réel. Chaque mot y est choisi pour rassurer. "Nous devons" mais rien n'est décidé. "Il faut" mais rien ne commence. "Nous comprenons" mais rien ne change. Le vocabulaire de l'impuissance maquillée en compassion. Le ton du consensus, la posture de l'humilité, les grands principes alignés comme des pancartes vides. La République. La justice. L'ordre. Les institutions. Rien n'est remis en cause, tout est sanctifié. Même les erreurs. Surtout les erreurs. On demande des comptes à personne. Et le peuple, lui, doit patienter, espérer, voter.

Cette opposition se divise en familles. Il y a celle qui dit défendre les travailleurs, les quartiers, la solidarité, Parti socialiste, Europe Écologie-Les Verts, et certains de la France Insoumise, tant qu'ils restent sur les plateaux télé. Leur discours est doux, progressiste, civilisé. Mais il reste dans les bornes. Ils parlent d'urgence sociale, mais jamais de rupture systémique. Ils veulent encadrer la police, pas la désarmer. Redistribuer un peu, pas reprendre le pouvoir économique. Ce qu'ils défendent est un capitalisme à visage humain, un ordre autoritaire modéré, un État plus souriant. Et surtout, leur fidélité aux règles du jeu institutionnel les rend inaptes à le transformer. Ils appellent au vote. Ils organisent des primaires. Ils demandent audience. Ils espèrent l'alternance. Mais jamais ils ne veulent que les murs tombent. Le pouvoir, ils le respectent trop pour l'affronter.

L'autre aile, ce sont les Républicains, héritiers d'une droite d'ordre et de patrimoine. Ils dénoncent parfois la mollesse du gouvernement, mais s'alignent sur toutes ses lois de sécurité. Ils fustigent les dérives de l'exécutif, mais ne contestent jamais la verticalité du pouvoir. Ils acceptent le langage de l'urgence, les exceptions constitutionnelles, la gouvernance par décret, les états d'exception, les 49.3. Ils ont voté toutes les lois qui restreignent les libertés, tous les budgets qui étranglent les services publics, tous les traités qui rendent l'économie ingouvernable. Quand ils ne sont pas au pouvoir, ils préparent leur retour. Pas pour changer le cadre, mais pour le piloter plus efficacement. Leur critique est de gestion, pas de fond. Leur projet est celui d'une République stricte, sans débordement, sans révolte, sans bruit.

Ces oppositions, ensemble, forment une digue. Une protection contre le vrai surgissement du peuple. L'alternance entre elles est un mythe utile : elle maintient l'illusion que l'on peut choisir, que l'on peut espérer, que l'on peut voter contre. Mais ce contre est toujours un avec. Le système n'a pas besoin d'empêcher les critiques : il les intègre. Il les digère. Il les redirige. Il leur offre des tribunes, des campagnes, des budgets. Il leur donne les habits du changement, sans jamais leur laisser les clefs. Et elles, ces oppositions, finissent par l'accepter. Par le vouloir. Par le défendre.

L'histoire le montre. Le Parti socialiste, une fois élu, a signé les privatisations les plus brutales. La droite a mis en œuvre la réforme des retraites en invoquant la responsabilité. Les Verts ont géré des villes sans jamais remettre en question la gentrification. La France Insoumise, si souvent radicale à la tribune, se fond dans la logique du Parlement dès qu'il s'agit d'agir. Tous savent que la ligne à ne pas franchir est claire : ne pas déstabiliser l'ordre économique. Ne pas affronter l'État profond. Ne pas briser la chaîne de commandement.

Cette fonction de neutralisation est connue. Antonio Gramsci parlait de l'**hégémonie culturelle** : un pouvoir n'a pas besoin de coercition s'il peut façonner les représentations. Il suffit de contrôler ce qui est dicible, crédible, recevable. C'est ce que fait l'opposition institutionnelle. Elle incarne la critique autorisée. Celle qui n'ouvre aucune brèche. Celle qui garde les colères à température légale.

Il ne faut pas s'y tromper : ce discours n'est pas cynique. Il est sincère. Il croit en lui-même. Il se pense utile. Il veut vraiment le bien. Mais c'est justement cela qui le rend dangereux. Car il transforme la violence sociale en problème de méthode. Il transforme l'injustice en malentendu. Il transforme la souffrance en dialogue.

Le miel coule. Il apaise. Il endort. Il enrobe les barbelés du monde d'un vernis humaniste. Il ne change rien. Il ne prétend même plus changer. Il dit vouloir réformer, mais réforme peu. Il dit vouloir écouter, mais n'entend que lui-même. Il dit vouloir agir, mais préfère temporiser.

Et pendant ce temps, les inégalités croissent. Les violences s'accumulent. Les gens tombent. Les corps plient. Les esprits rompent.

L'opposition modérée n'est pas une alternative. C'est un service de relations publiques. C'est un mécanisme d'entretien. C'est le sourire de l'ordre, son miroir bienveillant. Elle ne répare pas le monde. Elle le maquille.

En bref,

Cet interlude démonte froidement le discours enjôleur de l'opposition officielle présenté dans le chapitre XVI. Derrière ses promesses de dialogue, ses appels au calme, ses mots choisis avec soin, elle ne propose rien. Elle apaise sans agir. Elle détourne la colère sans la traiter.

L'interlude révèle que ni la gauche molle, ni la droite modérée n'ont pour but de changer l'ordre mais seulement de l'administrer avec des gants. PS, EELV, LFI "compatibles", LR : tous jouent leur rôle dans la mise en scène d'une alternance qui ne change rien. Leur fonction n'est pas de rompre avec l'État, mais de le maintenir. Leurs discours sont structurés pour rassurer, non pour transformer. Le texte révèle cette duplicité, montre que cette opposition est un pare-choc républicain qui absorbe les coups pour éviter que le peuple ne frappe juste.

C'est une critique rigoureuse, sans haine, mais sans indulgence. Un scalpel dans la langue du pouvoir.

Chapitre XVIII: le contre-poison

Ils disent que nous sommes trop bruyants.
Mais ils n’entendent rien.
Nous sommes ce qui reste quand les prières se sont tues,
quand les bulletins de vote flottent dans les égouts,
quand les discours sucrés collent au fond des gorges.

Ils disent : « Patience ».
Nous répondons : « À genoux, c’est fini. »
Ils veulent gagner du temps, nous voulons le reprendre.
Ils parlent de demain, nous n’avons plus de nuits.

On nous a appelés en marge,
alors nous avons fait de la marge une forteresse.
On nous a dit illisibles,
alors nous écrivons sur les murs,
avec des pierres, avec nos corps.
On nous a dit extrêmes
mais quel est le juste milieu entre la corde et le pendu ?

Nous ne demandons plus,
nous reprenons.
Nous ne dialoguons plus,
nous interrompons.
Nous ne protestons plus,
nous marchons sur les lignes.

Que le ciel s’écroule.
Que les temples brûlent.
Que les urnes explosent comme des bombes de papier.
Le monde ne sera pas sauvé par les commissions,
ni par les réformes.
Le monde n’a pas besoin d’ajustements,
il a besoin d’un basculement.

Les partis ?
Tombeaux peints.
Les syndicats ?
Gardiens d’une prison de velours.
Les tribunes ?
Tapis rouges déroulés pour les trahisons.

Nous n’avons pas besoin de porte-parole :
notre langue est la faim,
notre drapeau, le vide,
notre patrie, la ruine commune.

Ils veulent que nous négociions ?
Mais nous n’avons plus rien à perdre,
pas même nos chaînes.

Ils brandissent la République
nous répondons : elle est morte, et vous l’avez tuée.
Ils invoquent la démocratie
nous leur jetons les cendres des bulletins déchiquetés.
Ils disent : réforme.
Nous disons : ablation.
Ils disent : ordre.
Nous disons : l’ordre n’est qu’un mensonge qui dure trop longtemps.

Nous ne demandons pas des miettes.
Nous voulons la boulangerie, les clés, les murs, la recette.
Et si vous ne comprenez pas,
alors nous viendrons quand même.

À chaque détour de rue.
À chaque plafond de salle de classe.
À chaque poste de police.
À chaque parlement.
À chaque serrure de vos palais.

Nous n’avons pas de chef,
car nous n’avons plus besoin de direction.
Nous sommes la tempête sans cœur,
le couteau sans manche,
la rumeur qui dévore ses propres mots.

Vous avez ri quand nous pleurions.
Vous avez parlé quand nous saignions.
Maintenant, nous dansons sur vos gravats.

Nous avons soif.
Pas de pardon.
Pas de réforme.
Pas de retour.

L’arbre ne guérit pas en repeignant ses feuilles.
Il guérit quand le sol n’est plus empoisonné.
Et nous, nous déracinons.
Jusqu’au nerf.
Jusqu’à l’os.
Jusqu’au néant s’il le faut.

Car ce monde est mort.
Et nous sommes ceux qui n’ont plus peur de mourir avec lui.

Ils veulent des débats ?
Nous voulons des incendies qui parlent.
Des places envahies de mots non validés,
des mains sales, des dents serrées,
des corps révoltés sans encadrement.
Nous ne voulons pas vos podiums.
Nous ne voulons pas vos élections,
ni vos tracts coloriés, ni vos messes publiques.
Nous avons oublié comment demander.

Les urnes sont vides comme vos promesses.
Les lois ? Des nasses de papier.
Les sénateurs ? Des reliques grasses.
Vos ministères ? Des caves bien éclairées où l'on enterre l'égalité.

Nous sommes ceux qui n'attendent plus.
Nous ne parlons pas,
nous préparons.
Dans les caves, les squats, les silences.
Dans les marges, les boues, les écoles vides.
Dans les regards que vous croisez sans voir.

Vous nous appelez haine ?
Nous sommes la mémoire de ceux qu'on a niés.
Nous ne pleurons pas. Nous n'aimons pas.
Nous ne croyons plus.
Mais nous nous souvenons.
Du sang. Du béton. Des cris.

La République ?
Une statue de sel.
La démocratie ?
Une arche qui a oublié d'ouvrir ses portes.
La paix ?
Un couvercle sur une marmite pleine de hurlements.

On vous a parlé de vivre mieux.
Nous, on ne vous promettra rien.
Nous sommes les enfants du refus,
les orphelins de la vérité.
Nous n'avons pas de manifeste,
pas de leader,
pas de programme.
Mais nous savons où frapper.
Et nous savons pourquoi.

Vous avez les uniformes,
nous avons le nombre.
Vous avez les caméras,
nous avons la nuit.
Vous avez le Code,
nous avons la mémoire.
Vous avez les blindés,
nous avons les mères.

Le Contre-poison, ce n'est pas nous.
C'est ce que vous avez créé.
C'est ce qui reste quand l'air devient irrespirable.
C'est ce que vous appelez violence
quand vous ne savez plus nommer votre propre reflet.

Interlude XVIII: L'Apocalypse

Il faut savoir reconnaître les chants les plus beaux quand ils mènent au gouffre.
Il faut apprendre à lire les poèmes qui donnent envie de vivre debout… pour mieux mourir sans voir la chute.
Le texte que nous venons de traverser "*Contre-poison"* n'est pas une erreur. C'est un miroir. Une formule ancienne. Une recette de guerre couverte d'encres brillantes. Il faut le démonter, pas pour le disqualifier, mais pour le comprendre. Et dire la vérité : ce poème est ce que la société fabrique quand elle ferme tous les accès.
Le chapitre précédent « *Le miel »* était le discours du pouvoir tempéré, du dialogue feint, du miel tiède sur les plaies ouvertes. *Contre-poison*, lui, surgit du fond de la gorge brûlée. Il n'apaise pas, il ravive. Il ne demande rien, il impose tout. Il ne raisonne pas, il appelle. Il hurle sans hausser la voix. Voilà sa puissance.

Et voilà son danger.

Tout commence par le ton. Ce n'est plus un citoyen qui parle. Ce n'est plus un orateur. Ce n'est même plus un personnage. C'est un cri collectif habité par un seul souffle. L'effacement du "je", l'unification du "nous", crée un effet d'immédiateté. Le lecteur ne suit pas un récit : il entre dans une foule. Il entend battre un chœur. Il devient l'écho. On ne lui demande pas d'adhérer, il est déjà dans la marche.

La syntaxe suit cette logique de fusion. Les phrases sont brèves, nettes, parfois réduites à leur ossature minimale. Des verbes d'action. Peu de subordonnées. Peu de négations. Une affirmation constante, répétée, martelée. C'est le rythme du corps qui se tend, du souffle qui refuse la retenue. Ce n'est pas de la poésie pour l'élévation : c'est de la poésie pour la mobilisation. Une forme lyrique du soulèvement.

L'imagerie est précise, incandescente. Elle ne fait pas dans l'allusion : elle montre. Le lecteur est placé devant des scènes mentales,des chaînes brisées, des visages en sang, des bulletins arrachés, des figures sans nom mais pas sans regard. Le monde est là, vu depuis les pavés. Le lexique est dur, concret, viscéral. On parle d'étouffement, de gorge, de feu, de morsure. Chaque mot cherche le muscle. Ce n'est pas une poésie cérébrale, c'est une langue de nerf et de bave. Le corps est constamment présent : corps social, corps supplicié, corps féminin, corps des morts. On marche sur des veines, pas sur des concepts.

Mais ce n'est pas là que réside la ruse la plus puissante du texte. Ce poème prétend n'avoir aucune structure, or il en a une. Il est chaotique en surface, mais parfaitement orchestré dans sa montée. Chaque strophe ajoute une intensité. On commence par des cris, puis viennent les visions, puis viennent les certitudes. Et à la fin : l'absolu. Ce qui était une plainte devient dogme. Ce qui était une question devient sentence. Et le lecteur, s'il n'est pas sur ses gardes, a déjà basculé.

Voilà comment fonctionne cette poésie : elle construit une forteresse dans laquelle chacun croit trouver l'air libre. C'est là toute la rhétorique du soulèvement captif : dire au peuple qu'il est libre, parce qu'il hurle ; le lier, parce qu'il ne pense plus.

Ce n'est pas un hasard si le poème refuse les nuances. Il ne doute jamais.
Tout est certain. Tout est corrompu. Tout doit être rasé. Voilà la force rhétorique majeure : l'unicité. Pas d'ennemis nuancés, pas de fautes partagées, pas de fissures humaines. Il y a les victimes, et il y a les monstres. Et celui qui doute, qui hésite, qui questionne... est déjà du côté de l'ennemi.

C'est là que la beauté devient arme. Parce que la langue est forte.
Parce que la douleur décrite est réelle.
Parce que la rage est sincère.
Et c'est cela qui rend ce discours irrésistible, et si périlleux.

Le lecteur, s'il ne lit pas avec le recul d'un regard en éveil, ne verra pas que ce texte n'est pas seulement un cri. Il est aussi une construction. Une tentative de réenchanter la violence. De faire de la colère une vertu morale. Et de transformer le rejet en programme.

Ce poème est vrai, mais il est incomplet.
Il est juste, mais il est aveugle.
Il console, mais il enferme.

Ce n'est que la première couche de cette analyse. Viendra ensuite l'étude des procédés oratoires, puis des figures d'autorité masquées. Ensuite, une déconstruction politique du message, puis une tentative de comprendre pourquoi ce poème séduit tant et à quelles blessures il répond.

Mais pour l'instant, il faut retenir ceci :
Contre-poison est un chant magnifique, né de l'injustice.
Mais il ne soigne pas.
Il inverse la souffrance.
Et parfois, il la recycle.

Ce texte n'est pas un poème. Ce n'est pas un discours. Ce n'est pas une profession de foi. C'est une salve. Une gifle. Un délire parfaitement construit dans sa fragmentation. Il ne propose rien. Il appelle. Il n'analyse pas : il annonce. Il n'organise pas : il réveille. Il n'a pas pour fonction d'être discuté, ni compris, mais d'être ressenti.

Comme une vibration nerveuse sous la peau d'un peuple à bout. Son langage est celui de la frontière : entre le mot et le cri, entre l'ordre et l'instinct, entre la beauté et la terreur.

Ce chapitre, *Contre-poison*, est la réponse aux chapitre XVI, mais une réponse vénéneuse, en miroir. Là où *Le miel* structure, mesure, adoucit, *Contre-poison* enflamme, fracture, empoigne. Ce n'est pas une proposition : c'est une incantation. Une suite de visions, sans logique apparente, mais qui suit une mécanique intérieure d'une extrême précision : la rhétorique de la rupture intégrale.

Le texte repose sur une dislocation du discours classique :
aucun paragraphe stable, aucune ponctuation tranquille, aucun développement didactique. C'est une forme éclatée, qui imite le chaos qu'elle invoque. Mais ce chaos est stratégique.

Il sature les sens, pour que la pensée ne suive plus son cours habituel. Le lecteur ne lit pas : il absorbe, il est pris, il tombe.

Le style est un feu d'artifice d'antithèses :
la douceur devient arme, le cri devient prière, l'ombre devient lumière.
Chaque strophe, si l'on peut dire, est une fausse strophe, qui laisse croire à un ordre nouveau, mais s'effondre aussitôt dans la suivante. C'est cela, la grande ruse de *Contre-poison* : faire croire qu'un chemin est tracé, quand ce n'est qu'un piège plus profond.

Rhétoriquement, l'effet majeur est la logorrhée inspirée, proche des grands discours révolutionnaires, mais vidée de toute organisation programmatique.
Il n'y a pas de date. Pas de nom. Pas d'ennemi désigné. Il y a « eux », il y a « nous ».
Et ce « nous », c'est le piège. Car c'est un nous envoûtant, un nous qui flatte, qui rassure, qui accueille la douleur… pour la convertir en arme.

Le poème assume aussi une esthétique de la colère sacrée :
on y sent le souffle biblique, l'appel au feu purificateur, le refus de la compromission.
Il réinvente la terre brûlée comme mode d'action. Rien n'est à sauver, tout doit être balayé.
Et cela plaît. Cela séduit. Cela donne du pouvoir à ceux qui n'en ont plus.
Le mot-clé ici n'est pas "révolte". C'est "fin".

Et c'est là que l'on comprend le titre de cette interlude : L'Apocalypse.
Non pas au sens de la fin du monde, mais de sa révélation.
Car l'apocalypse, dans son sens premier, est le dévoilement.
Et *Contre-poison* prétend tout révéler :
les faux opposants, les traîtres de velours, les dieux de papier.
Il déchire le voile avec des mots comme des ongles. Et derrière, il ne laisse rien.

C’est cela qui le rend dangereux. Car un texte qui ne propose pas de monde,
mais seulement la fin du monde actuel, est une drogue douce pour l’âme blessée.
Il donne l’illusion d’une solution, sans passer par la douleur de la construction.
Il dit au lecteur : “Tu souffres. Tu vois. Tu comprends. Tu es pur.”
Et il le laisse là. Dans l’extase du ressentiment.

Littérairement, il est brillant. C’est indéniable. Le rythme est maîtrisé, les images sont puissantes, les figures sont abondantes (anaphores, chiasmes, hyperboles, oxymores).
Mais politiquement, il est stérile. Il n’offre aucune issue.
Et c’est pour cela qu’il faut l’analyser.
Non pour le discréditer, il n’est pas faux. Mais parce qu’il séduit en désespérant.

Contre-poison ne ment pas. Il aiguise. Il aiguise l’âme jusqu’à la fracture.
Et cette fracture, certains la croiront porte de sortie.
Mais elle est un puits sans fond.

Le texte *Contre-poison* séduit non seulement par sa colère, mais par sa logique apparente de délivrance. Il se pose en contraire absolu du discours officiel : là où *Le miel* temporisait, il tranche. Là où *Le miel* feignait l’écoute, il hurle à la place du peuple.

Mais ce poème en feu s’inscrit dans une longue tradition : celle des discours de rupture qui captivent, fascinent, puis dévorent ceux qu’ils prétendaient libérer. Ce n’est pas un hasard si les régimes les plus autoritaires ont souvent été précédés par des cris de libération.

La forme poétique de *Contre-poison* renoue avec cette esthétique : la vérité brute, balancée sans filtre, dans une syntaxe éclatée, séduisante parce que libre, violente parce que sincère. Cette forme, dans l’histoire, a souvent servi d’appel à l’ordre caché sous l’insoumission.

L’histoire moderne regorge de ces promesses dévorantes. En Allemagne, après la Première Guerre mondiale, une partie de la population s’est laissée captiver par les discours de reconquête et de régénération, portés par des pamphlets exaltés contre les élites, les faibles, les compromis. Ces textes, souvent publiés dans des journaux marginaux ou des revues radicales, faisaient appel au cœur plus qu’à l’intellect.

Ils offraient aux humiliés un exutoire, une rédemption, une revanche. Et c’est au nom du peuple qu’ils furent ensuite soumis à une nouvelle violence, encore plus froide, plus systémique. Le nazisme n’est pas né d’un traité juridique : il est né d’un désespoir mis en poème, transformé en prophétie politique.

Mais il n’est pas nécessaire de remonter à l’Allemagne pour voir le mécanisme. La France contemporaine en offre aussi un écho. À chaque soulèvement des Gilets Jaunes aux émeutes urbaines, des grèves sauvages aux révoltes de quartiers surgissent des voix, sincères, viscérales, radicales.

Elles disent la vérité du corps épuisé, de l’esprit brisé, du quotidien humiliant. Mais autour de ces voix, très vite, d’autres surgissent. Elles imitent leur langage. Elles le polissent. Elles l’enrobent d’un vernis idéologique. Elles ne disent plus “nous souffrons”, mais “nous savons”, “nous allons guider”, “nous sommes l’avant-garde”. La douleur devient alors un argument d’autorité, la parole devient injonction.

Et les plus désespérés deviennent les armes d’un nouveau pouvoir.

C’est ici que le poème *Contre-poison* devient dangereux. Il mime la sincérité absolue, mais il prépare le terrain de la verticalité. L’histoire a montré que ce genre de texte, repris, cité, sacralisé, devient une parole de chef. Une parole qui ne se discute plus. La poésie, une fois sanctifiée par la révolte, devient loi sans débat. Et cette loi, souvent, est plus tranchante que celle qu’elle a remplacée.

Le fascisme s’est souvent paré de mots nobles : rédemption, justice, purification, ordre nouveau. Même le mot “révolution” fut récupéré, vidé, repeint.

Ce n'est pas *Contre-poison* en lui-même qui est coupable. C'est son potentiel de détournement. Sa forme ouverte, son lyrisme, son absence volontaire de structure rationnelle, permet toutes les récupérations. C'est une torche qu'on tend dans l'obscurité : elle éclaire, mais peut aussi incendier.

L'histoire de tous les mouvements autoritaires commence souvent par cette forme, un cri beau, violent, irrésistible, avant qu'une main, plus calme, plus froide, ne le transforme en drapeau, en insigne, en défilé.

Et dans notre époque saturée de messages, ce type de discours retrouve sa puissance : il circule vite, frappe fort, se mémorise aisément. Il parle au désespoir comme une promesse. Il offre un ennemi flou, une vengeance pure, une rupture sans prix. Mais il ne dit jamais ce qu'il veut construire.

Il ne dit jamais ce qu'il protégera. Il ne dit jamais comment il empêchera, demain, un autre *contre-poison* de surgir contre lui.

En cela, il participe d'une mécanique ancienne : celle du renversement sans garde-fou. Celle de la table rase. Celle qui appelle à l'abîme au nom de la lumière. Une apocalypse sans retour.

Il y a, dans *Contre-poison*, une bascule éthique et politique qui rompt avec le langage habituel de la consolation. Là où la littérature classique aurait cherché un apaisement dans la beauté ou dans le sacrifice, ici, la beauté elle-même est suspecte, et le sacrifice n'est plus qu'un piège rituel pour réintroduire la soumission.

C'est ce que révèle le texte par un usage subtil mais implacable de la rhétorique de l'inversion : les sauveurs sont des traîtres ; les gestes de soin des alibis ; le pardon, un abandon de soi organisé.

Le chapitre entier fonctionne comme un autodafé inversé : ce n'est pas le livre qu'on brûle, mais la croyance que le livre peut encore sauver.

Il ne reste que la voix. Une voix nue, déliée de ses maîtres, qui crie non pour qu'on l'entende, mais pour qu'on sache que rien ne l'a fait taire. Ce cri est la dernière rhétorique possible : non celle qui persuade, mais celle qui accuse.

Le contre-poison, dès lors, n'est pas un remède, mais une clairvoyance. Il n'annule pas le venin : il le révèle dans le sang, le rend visible, l'oblige à parler. Là où les grands discours enveloppent, ici les phrases cassent, coupent, saignent. Ce n'est plus de la dialectique, c'est un démantèlement. Le texte ne cherche pas à convaincre, mais à contaminer. Il dit : *tu ne guériras pas, mais tu sauras de quoi tu meurs.*

Et c'est là que s'installe la plus grande violence rhétorique de ce chapitre : il ne sauve personne. Il ne délivre aucun héros. Il ne promet aucune résurrection. Il laisse le lecteur seul face à ce qu'il sait déjà, qu'on meurt de silence, qu'on vit de colère, et que toute institution qui prétend réparer les corps est déjà complice de leur démolition.

Mais dans cette désolation surgit un paradoxe majeur : la parole elle-même devient insurrection. Pas comme utopie, mais comme dernier vestige de ce que le pouvoir n'a pas encore détruit. Ce n'est pas un espoir, c'est une faille.

Le texte nous oblige à vivre dans cette brèche, entre lucidité brutale et refus du nihilisme. Car même si la vie est un poison, *écrire contre* demeure un acte de survie.

La fin de *Contre-poison* ne propose ni délivrance ni morale. Elle ne cherche pas la paix, ne recherche même pas la cohérence. Elle propose autre chose, de plus dur, de plus nu : une persistance. Un reste. Une vérité que rien ne rachète et qui pourtant reste là, nue, comme un noyau d'acier que ni la douleur, ni la honte, ni la langue ne peuvent dissoudre.

C'est cela, le legs du chapitre XVII : un texte qui refuse toute forme de clôture réconfortante. Il ne pacifie pas. Il ne répare pas. Il brise, et dans l'éclat de ce bris, il montre la forme exacte du mal, non pas un monstre, mais une structure. Non pas une faute, mais une mécanique. Non pas un accident, mais une continuité. La violence dont il est question ici n'est pas celle de l'instant, cri, viol, injure, mais celle du système qui rend ces gestes possibles, banals, admissibles. Celle qui fait taire après, qui enterre, qui relativise, qui prescrit le silence comme condition de survie.

Dans ce contexte, la parole du texte devient un acte de rupture. Elle ne cherche pas la vérité comme idéal, mais comme blessure vive. Elle s'adresse à ceux qui n'attendent plus rien, sinon la fin du mensonge. Le contre-poison, ainsi, n'est pas un antidote dans le sens pharmaceutique du terme, il ne neutralise rien.

Il n’efface pas la douleur, il ne soigne pas le traumatisme. Il l’expose, il l’éclaire, il l’inscrit dans un langage inaltérable. Le contre-poison agit comme un feu froid : il purifie non en brûlant, mais en révélant ce qui, en soi, ne pouvait plus être corrompu.

Il ne délivre pas le lecteur. Il l’engage.

Et c’est en cela que réside sa puissance : il transforme la victime en témoin, le témoin en écrivain, l’écrivain en accusateur. Il fait de la parole un lieu politique. Non pas une scène de revendication, mais une fosse où l’on exhume enfin ce que tout le reste du monde voulait ré-enterrer. L’écriture devient ici une autopsie de l’espoir : on y ouvre les organes du récit, on examine les tissus de la foi, on en analyse les toxines idéologiques.

L’amour, l’État, la médecine, la religion, toutes les figures de la rédemption sont placées sur la table, tranchées, disséquées. Et leur imposture révélée : elles ne soignent pas, elles dressent. Elles ne sauvent pas, elles exigent une reconnaissance à genoux.

Contre-poison ne veut plus de cette reconnaissance. Il crache dans la coupe. Il refuse les pardons qui flattent l’ordre établi. Il refuse d’aimer ce qui mutile, même en échange d’un semblant de paix.

Et pourtant, dans cette rigueur impitoyable, il subsiste un amour. Un amour lucide, violent, mais authentique : l’amour de ceux qui ne sont pas morts, de ceux qui ne peuvent plus croire, mais qui vivent quand même. L’amour de ceux qu’on ne nomme jamais, mais qui souffrent en silence, et à qui ce texte, sans complaisance, adresse sa seule promesse : *je ne vous oublierai pas*.

C’est cela, l’apocalypse : pas une fin grandiose, mais la disparition du faux. Ce n’est pas la fin du monde, c’est la fin de l’illusion. C’est l’instant où les masques tombent, et où l’on choisit de ne plus jamais les remettre.

C’est un refus du pardon forcé, de la guérison imposée, de la réconciliation mensongère. C’est la certitude qu’il existe quelque chose de plus sacré que la paix : la justice, fût-elle crue, inachevée, ou sans tribunal.

Et cette justice commence dans la langue. Dans la syntaxe. Dans la décision de ne plus parler comme on nous a appris à nous taire.

C’est là que réside la dernière fonction du contre-poison : non pas sauver le corps, mais sanctifier la voix. La garder vivante, même déchirée. Lui donner forme, même infirme. Lui donner le droit d’accuser, même sans preuve, même sans audience. Car tant qu’une seule voix se lève pour dire *ce fut réel*, le poison ne gagne pas. Il ronge, il consume, mais il ne règne plus. La parole devient souterrain. Et l’écrit, mémoire. Pas la mémoire des faits, la mémoire du feu.

Le chapitre se referme, mais rien n’est clos. L’apocalypse n’est pas un point final, c’est une brûlure. Et dans cette brûlure, nous marchons.

Arc V: Médicale

Chapitre XIX: La Formule
page : 102

Interlude XIX: Inventaire des poisons
page : 104

Chapitre XX : Beauté nue
page : 106

Interlude XX: Couper pour plaire
page : 108

Chapitre XXI: Sous la blouse
page : 110

Interlude XXI: Dossier : viols sous anesthésie, gestes sans témoin
page : 117

Chapitre XXII: Le refus d'obéir
page : 129

Interlude XXII: Le seuil fermé
page : 137

Chapitre XIX: La Formule

Il avait la courtoisie bien calibrée des cadres moyens qui ont appris à ne jamais heurter. Pas de mots trop forts, pas de gestes trop vifs. Une présence silencieuse et propre, comme les pilules qu'il aidait à commercialiser. Il portait des costumes sobres, jamais trop chers, et parlait en glissant quelques termes techniques, assez pour rassurer, jamais assez pour provoquer une question.
Il ne travaillait pas dans "le médicament". Il travaillait dans "l'efficacité thérapeutique ciblée". Une nuance. Un filtre. Il ne vendait pas un produit, il garantissait une réponse, une promesse d'alignement biochimique. Le mot "guérison" avait disparu de ses présentations PowerPoint depuis cinq ans. Trop fort. Trop risqué. Trop faux.

Dans son bureau, les murs étaient blancs, le silence presque médical. Une photo de son épouse, deux enfants, et un graphique d'évolution des parts de marché de la dernière molécule approuvée par l'agence européenne.

Il ne se considérait pas comme un menteur. Il avait juste appris à ne plus poser les mauvaises questions.

La Formule, comme ils l'appelaient en interne, n'était pas le nom d'un médicament. C'était une méthode. Une logique. Un canevas adaptable. Elle commençait toujours par un mot.

« Trouble. »

Trouble de l'attention.
Trouble du comportement alimentaire léger.
Trouble de l'humeur réactive.
Trouble de la fatigue chronique de niveau 1.

Un mot, pour que le patient n'ait plus à expliquer sa douleur. Un mot, pour que le médecin n'ait plus à chercher. Un mot, pour que le marché sache où injecter sa prochaine campagne.

Puis venait le protocole. Recommandations officielles, études financées, formations continues pour les praticiens, influenceurs santé, brochures distribuées dans les écoles et les hôpitaux. Le tout suivi d'une adaptation galénique : pastilles, gouttes, sirops, formes pédiatriques. On évitait les injections, trop brutales pour un trouble léger.

Il y avait bien sûr des effets secondaires. Mais ils arrivaient en annexe. En petits caractères. À côté des logos ronds et des visages flous d'adolescents souriants.

Il n'était pas un monstre. Il n'avait jamais levé la main sur qui que ce soit. Il avait étudié, réussi, progressé. Il parlait plusieurs langues, il disait bonjour à la femme de ménage. Il croyait à l'équilibre.

Mais il savait, au fond, que l'équilibre se vendait mieux que la vérité.

Il avait été recruté à trente-trois ans par un ancien camarade de promotion, désormais directeur Europe d'une entreprise belge spécialisée dans les troubles émergents.

Ici, on n'attend pas que la maladie existe pour intervenir, lui avait-il soufflé.

Le poste était simple : anticiper la prochaine vague. Détecter les signaux faibles. Réfléchir non pas à la molécule, mais à la demande.

Ils appelaient ça la prospective compassionnelle.

Les gens ont besoin de réponses avant même de formuler leur question. On leur donne un mot, une boîte, un espoir. Et puis on ajuste.

La salle des réunions était vitrée. Personne ne fermait jamais les stores. Tout était visible. Transparent. Irréprochable.

Un mardi matin, il reçut un appel d'un médecin généraliste, un ancien camarade de fac.

Vous poussez un peu fort sur le trouble dépressif modéré, non ? On me demande de dépister des élèves de collège maintenant.

- Ce sont les nouvelles recommandations, répondit-il calmement. On intervient tôt.

- Ou on les enferme tôt dans une identité malade…

Il ne répondit pas. Il regardait les chiffres. La campagne fonctionnait bien. Les prescriptions augmentaient dans les zones prioritaires. Les classes populaires, les zones rurales. Là où les psychologues manquaient. Là où le mot *trouble* remplaçait toute conversation.

À la machine à café, il croisait parfois des gens du département juridique. Des hommes plus jeunes, aux costumes plus ajustés. Ils parlaient d'affaires de compensation, de patients qui avaient "mal réagi". Il hochait poliment la tête. Il ne s'occupait pas de l'après. Son travail, c'était l'avant : créer le besoin, organiser la réponse, lisser le discours.

Le reste, crises cardiaques, effets tératogènes, suicides, relevait du service communication. Lui, il gérait les lancements. Le vernis. L'entrée sur le marché. La phase brillante, avant que le réel ne ruisselle entre les lignes des rapports de pharmacovigilance.

Il se souvenait d'une réunion à huis clos, trois ans plus tôt. Une molécule avait montré un lien probable avec des comportements auto-agressifs chez des adolescents. Une responsable avait demandé :

-On suspend ?

Silence. Puis un consultant avait soufflé :

-On surveille.

Ils avaient surveillé. C'est-à-dire : minimisé, temporisé, puis relancé sous un autre nom. Avec une autre posologie. Moins de responsabilité, plus d'adhésion. Rien ne se perd dans cette industrie. Tout se recycle.

Le soir, il rentrait chez lui en voiture hybride. Il mangeait équilibré. Il aimait sa famille. Il croyait sincèrement à ce qu'il appelait : *le compromis sanitaire moderne*. Ce n'était pas parfait. Mais c'était stable. Prévisible. Et c'était déjà beaucoup.

Une fois, son fils lui avait demandé pourquoi il ne devenait pas médecin, s'il aimait tant la santé. Il avait souri.

-Parce que les médecins se fatiguent. Moi, je prévois.

Et il avait refermé la porte de son bureau, sans bruit. Comme toujours.

Il assistait parfois à des conférences sur l'avenir de la santé publique. Il hochait la tête devant les mots-clés : résilience, innovation, anticipation. Il intervenait avec tact, citant les enjeux de l'adhésion thérapeutique, l'importance des traitements prolongés, la nécessité d'impliquer les patients dans leur propre prise en charge.

Il n'y croyait pas toujours. Mais il savait que ces mots étaient les bons.

Il n'était ni méchant, ni malhonnête. Il appliquait la Formule.

Et la Formule, elle, ne posait pas de questions.

Elle répondait avant qu'on n'ose formuler.

Interlude XIX: Inventaire des poisons

Ils les ont appelés « incidents isolés ». Des anomalies statistiques. Des accidents sans intention. Des coïncidences médicales. Mais nous avons conservé les noms. Nous avons aligné les dates. Et les corps. Et les boîtes vides. Et les silences officiels.

Ce qui suit n'est pas une chronologie complète. C'est un chapelet d'ombres. Une mémoire partielle de ce que l'industrie pharmaceutique a produit, dissimulé, puis monnayé.

1. Mediator : Servier

   France, 1976–2009. Présenté comme un coupe-faim et antidiabétique. Commercialisé pendant plus de 30 ans malgré des risques cardiaques avérés. Plus de 500 morts reconnus officiellement. Prescriptions hors AMM couvertes par le silence médical. Un médicament meurtrier resté en vente au nom du bénéfice.

2. Purdue Pharma : Crise des opioïdes

   États-Unis, années 1990–2020.
   Lancement d'OxyContin. Marketing agressif. Médecins incités, douleur sur-médicalisée. Dépendances créées. Vies brisées. Plus de 500 000 morts aux États-Unis. Poursuites judiciaires closes par des milliards en amendes. Zéro peine de prison.

3. Levothyrox : Merck

   France, 2017.
   Changement de formule imposé sans étude transparente. Effets secondaires massifs chez les patientes. Perte de cheveux, vertiges, douleurs articulaires, fatigue extrême. Plainte de plus de 17 000 personnes. Communication tardive et méprisante.

4. Vioxx : Merck

   Monde, 1999–2004.
   Anti-inflammatoire censé protéger l'estomac. A provoqué des centaines de milliers d'accidents cardiovasculaires. Retiré du marché après cinq ans de minimisation. Découverte : les effets secondaires étaient connus dès les essais.

5. Gardasil : Sanofi / Merck

   Monde, 2006–aujourd'hui.
   Vaccin contre le papillomavirus. Nombreuses plaintes pour effets secondaires invalidants. Risques neurologiques, douleurs chroniques. Médias divisés. Autorités rassurantes. Études contradictoires. Le doute enterré sous la communication sanitaire.

6. Dépakine : Sanofi

   France, années 1980–2010.
   Prescrite à des femmes enceintes malgré des risques connus pour le fœtus. Malformations, retards mentaux, troubles du spectre autistique. Le scandale reste discret. Sanofi refuse d'indemniser intégralement.

7. Pandemrix : GlaxoSmithKline

Europe, 2009.
Vaccin contre la grippe H1N1. Administré dans l'urgence. Cas de narcolepsie chez les enfants et adolescents. Autorisation retirée. Laboratoire exonéré de toute responsabilité grâce à l'accord préalable avec les gouvernements.

8. Testostérone thérapeutique : Plusieurs firmes

Monde, 2010–2020.
Marketing ciblé sur les hommes vieillissants. Augmentation des prescriptions pour une « fatigue » floue. Risques cardiaques et thromboses accrus. Enquête de la FDA. Retrait progressif mais discret.

9. Remdésivir : Gilead

Monde, 2020.
Traitement promu pour la Covid-19 malgré son inefficacité relative. Contrats d'achat massifs passés avant résultats définitifs. Pressions politiques. Aucun effet prouvé sur la mortalité. Profits exceptionnels pour Gilead.

10. Pfizer, Moderna, AstraZeneca : Vaccination de masse

Monde, 2020–2023.
Vaccins à ARN messager ou vectoriels. Utiles pour certains. Mais effets secondaires minimisés : myocardites, règles déréglées, chocs allergiques. Aucune reconnaissance des effets à long terme. Clause d'immunité juridique signée avec les États.

Cette liste est incomplète.

Volontairement. Car ce n'est pas l'oubli qui tue.

C'est l'excès d'oublis organisés.

Les laboratoires ont des archives. Les gouvernements ont des décrets.

Les victimes, elles, n'ont souvent que la mémoire. Et cette mémoire, elle mérite un nom :

Inventaire des poisons.

Chapitre XX : Beauté nue

Ils ont coupé le flanc, poli la mâchoire,
Tiré les peaux comme on tend une voile.
D’un mot, d’un geste, effacé la mémoire,
Et fait du sang une beauté sans faille.

Ils ont vendu les lèvres, offert des hanches,
Refait des seins comme on gonfle un ballon.
Chacun son prix, sa douleur sous la blanche,
Sa chambre froide et son injection.

Ce n’était pas douleur mais mise en ligne.
Un corps retouché devient l’algorithme.
Il faut sourire, ajuster l’angle, digne —
La cicatrice ? Un bug dans la mécanique.

Et si ça casse, on refait, on comble.
Le nez trop haut, la peau trop imparfaite.
La chair s’efface, et l’âme ? Elle succombe.
On garde l’image. Le reste, on jette.

Ce n’était pas du soin. C’était du rite.
La religion du visible, sans Dieu.
Le beau prescrit, l’effacement explicite.
Et sous le masque : la peur, l’aveu.

Les jeunes patientes au ventre encore souple,
Croyant choisir en entrant sous la lampe,
Ne savaient pas qu’on ne revient qu’en double :
Deux corps pour un. Un nu. L’autre en crampe.

On les a dites « volontaires, adultes ».
Consentantes. Informées. Réveillées.
Mais qui choisit quand la honte insulte ?
Qui paie le prix d’être enfin validée ?

Ils appellent cela progrès de médecine.
Moi, je vois la peur sous perfusion.
Le capital sait qu’une femme qui s’incline
Payera tout, même l’amputation.

Et ceux qui rient ? Ils en redemandent.
Un ventre plat vaut mieux qu’un cri.
Une belle gueule vaut mieux qu'une demande.
La dignité n’est pas très sexy.

Alors on coupe. Et l’on s’applaudit.
On dit : « C’est ton choix. Tu l’as voulu. »
Mais quand le monde pèse sur un pli,
La liberté devient une dette nue.

Chirurgiens au verbe propre et rapide,
Facturent l'humiliation en trois devis.
Pour toute question, ils répondent fluide :
« Résultat conforme. Client ravi. »

Ils mesurent, tracent, aspirent, sculptent.
Un centimètre par-ci, dix grammes par-là.
Puis ils effacent, puis ils insultent :
« Vous vouliez ça. C'est vous, pas moi. »

Les mères offrent des seins à leurs filles.
Cadeaux de fin d'étude. Bon pour la vie.
Et le scalpel bénit les familles.
L'injonction devient rite. Et l'envie.

Des hommes aussi passent sous la lampe,
Cherchent la mâchoire qui frappe ou rassure,
L'abdomen de pierre, le regard qui campe.
On les vend pareil, avec posture.

Ce n'est pas genré. C'est structuré.
C'est le corps comme produit d'appel.
Un torse lisse, une bouche jurée,
Un regard conforme au rituel.

Et ceux qu'on rate ? Et ceux qu'on blesse ?
Saignement interne, nerfs sectionnés ?
Ils signent. On archive. Rien ne presse.
Le client ? Non. Le déchet ? Classé.

Beauté nue, tu n'es plus un miroir.
Tu es un bon de commande signé.
Tu es le rêve d'un monde illusoire,
Où chaque pli vaut peine à payer.

Et moi qui regarde, moi qui respire,
Je vois ces corps vendus au silence.
Je sais que l'on achète le martyre,
Et qu'on l'échange contre une apparence.

Je sais que les larmes tombent à huis clos,
Qu'on cache les infections sous maquillage,
Que le sein percé vaut un nouveau mot,
Qu'on gomme l'horreur dans un beau langage.

Je sais qu'on ne regarde plus les visages.
Mais les standards. Les normes. Le calibré.
Je sais qu'une chair, même en corsetage,
Ne peut longtemps vivre, déréglée.

Et pourtant, ça continue.
Les cliniques s'ouvrent / les offres affluent.
La douleur ? Une promo.
Le sang ? Une ligne dans le devis.
Le corps ? Une dette. Un chantier. Un refus qu'on a repeint en liberté.

Interlude XX: Couper pour plaire

Ils ont appelé ça médecine.
Ils ont appelé ça progrès.
Ils ont appelé ça “choix”.

Mais derrière la blouse blanche et le miroir stérile,
la lame a tranché des corps jeunes, confiants, désespérés,
dans un langage clinique où la douleur est appelée “inconfort”
et la mutilation, “retouche”.

I. Les “erreurs” médicales de l’apparence

Chaque année, en Europe, plusieurs milliers d’interventions esthétiques débouchent sur des complications graves :

- Nécroses cutanées, notamment après lifting ou abdominoplastie, causées par une vascularisation mal évaluée ;
- Infections sévères (Staphylocoques dorés, Pseudomonas) post-implants mammaires, parfois nécessitant explantation immédiate ;
- Perforations septales après rhinoplastie mal conduite ;
- Embolies graisseuses après liposuccion profonde, pouvant entraîner coma ou décès.

En 2022, le Haut Conseil de la Santé Publique (France) estimait à plus de 14 % le taux de complications non mineures déclarées après chirurgie esthétique. La moitié d’entre elles concernent des patientes de moins de 30 ans.

Mais les chiffres sont sous-estimés :
seules les plaintes judiciaires sont comptabilisées.
Or, la majorité des victimes n’engagent aucun recours.
Pourquoi ? Parce qu’elles ont signé.

> « Vous avez consenti. »
> Voilà la muraille. Même devant la déformation. Même devant la douleur chronique.

II. Les mutilations devenues protocoles

Certaines opérations sont devenues courantes alors même qu’elles n’ont aucune indication médicale claire :

- Labiaplastie (réduction des petites lèvres) : pratiquée sur des adolescentes de 13 à 17 ans, en forte augmentation depuis 2015. Les chirurgiens parlent d’“inconfort”, mais 80 % des motivations viennent de l’esthétique pornographique ou de moqueries subies à l’école.
- Bichectomie : retrait de la graisse des joues (boules de Bichat), censée affiner le visage. Aucune justification médicale. Risque : relâchement prématuré, asymétrie faciale, altération de la mastication.
- Lipofilling des fesses (“Brazilian Butt Lift”) : taux de mortalité parmi les plus élevés de la chirurgie esthétique actuelle (1 sur 3 000 selon l’American Society of Plastic Surgeons). Le gras réinjecté peut migrer dans les vaisseaux et provoquer des embolies pulmonaires.
- Blépharoplastie : chirurgie des paupières pratiquée de plus en plus tôt. À 25 ans, certaines patientes demandent un regard “plus éveillé”. Risques : sécheresse oculaire, cécité temporaire, inflammation chronique.

Ces pratiques se font souvent dans des cliniques privées, où le temps d’entretien pré-opératoire est inférieur à 20 minutes, et les informations sur les risques sont minimisées.

III. Le mécanisme de la soumission décorative

On parle de consentement éclairé. Mais à quoi consent-on, quand :

- le refus d'opérer signifie "être moche", "rester seule", "ne pas réussir" ?
- les patientes reçoivent des promotions ciblées sur Instagram dès l'adolescence ?
- les influenceuses sont sponsorisées pour montrer leurs bandages, leurs bleus, leur "transformation" ?

Le consentement est faussé par un chantage esthétique.
Le corps devient une marchandise anxieuse,
et le "libre arbitre" un mirage dans un monde qui reproche d'exister autrement.

> Ce n'est pas la chirurgie qui est un viol.
> C'est la structure sociale qui pousse à s'ouvrir pour rester visible.

IV. Ce que l'on appelle "soin" pour ne pas dire "domination"

Dans les brochures, on parle de :

- "résultats harmonieux" ;
- "rétablissement rapide" ;
- "prise en charge personnalisée".

Mais on ne dit pas :

- combien de femmes ressentent un détachement de leur propre corps après l'intervention ;
- combien développent des symptômes de dysmorphie accrus après la chirurgie ;
- combien en viennent à enchaîner les opérations, dans un engrenage psychique et financier épuisant.

Une étude britannique de 2020 a révélé que plus de 64 % des patientes ayant eu recours à la chirurgie esthétique avant 25 ans manifestaient une forme de dépression ou de regret dans les deux années suivantes.
Mais les cliniques ne rappellent pas.
Elles archivent.

Couper pour plaire.
Plaire pour ne plus parler.
Et si ça saigne, tant mieux :
on pourra vendre la cicatrice.
Encore.

Chapitre XXI: Sous la blouse

Le viol médical n'est pas un dérapage. C'est une structure.
Le plus grand mensonge jamais admis dans une salle d'examen, c'est celui du « cas isolé ».
Un médecin, un soignant, un interne, un vieux spécialiste, une infirmière trop sûre, quelqu'un qui, un jour, « est allé trop loin ». Et l'on voudrait croire que cela ne regarde que lui. Que c'est une faute individuelle. Un débordement. Un écart regrettable.

Mais le viol médical n'est pas un accident.
Il est la conséquence directe d'un système organisé, d'une culture du soin fondée non pas sur l'échange, mais sur l'obéissance.
Ce n'est pas l'acte d'un pervers égaré, c'est la possibilité offerte à quiconque porte la blouse de bénéficier, par défaut, d'une impunité systémique.
Et ce privilège ne repose pas seulement sur le statut professionnel : il repose sur le silence culturel.
Sur cette vérité que tout le monde connaît mais que personne ne dit : quand on est entre les mains d'un médecin, on n'a plus vraiment le droit de refuser.

Ce qui se joue dans le viol médical, ce n'est pas une pulsion sexuelle, c'est un rapport absolu de verticalité.
C'est la domination d'un corps allongé, vulnérable, parfois nu, parfois drogué, parfois jeune, parfois ignorant, par un corps debout, instruit, socialement sanctifié.
C'est la violence d'une asymétrie intégrale :

- celui qui sait et celui qui ne sait pas,
- celui qui agit et celui qui subit,
- celui qui parle et celui qu'on examine.

Dans ce contexte, le viol n'a plus besoin d'être brutal.
Il est lent, froid, clinique.
Il ne laisse pas toujours de trace, ou alors une trace que la justice ne reconnaît pas.
Il ne provoque pas de fuite, parce qu'on ne peut pas fuir quand on est immobilisé par un protocole.
Il ne déclenche pas toujours de cris, parce que la peur n'a pas appris à se traduire en refus explicite.
Et il ne fait jamais de bruit, parce que le monde médical a appris à l'absorber.

Ce que l'on appelle « accident » est souvent un usage récurrent.
Ce que l'on nomme « exception » est, en réalité, la règle inavouée.
Il n'y a pas un hôpital sans plainte non prise au sérieux.
Il n'y a pas une spécialité (gynécologie, psychiatrie, médecine scolaire, médecine du travail, neurologie) sans témoignages enterrés, raturés, disqualifiés.

Le viol médical est la partie invisible de la blouse blanche.
Celle qu'on ne lave jamais.
Celle qu'on couvre de jargon, d'expertise, d'ordres professionnels, de confraternité.

Et tant que l'on ne nomme pas cette structure pour ce qu'elle est,
un territoire clos, sacralisé, à l'intérieur duquel le corps du patient n'est jamais vraiment souverain,
alors rien ne changera.

Ce ne sont pas les coupables qu'il faut isoler.
C'est le système qui les rend possibles qu'il faut mettre en accusation.

Le vocabulaire du viol est remplacé par celui du soin.

Ce que l'on ne peut interdire, on le déguise.
Et ce que l'on veut faire accepter, on l'habille de mots.
Le viol médical n'échappe pas à cette règle vieille comme le pouvoir :
il change de nom pour devenir légitime.

On ne dit pas : *Il a pénétré sans consentement*.
On dit : *Il a réalisé un toucher vaginal*.
On ne dit pas : *Il a regardé les parties génitales d'une patiente endormie pour son plaisir.*
On dit : *Observation en contexte pédagogique*.
On ne dit pas : *Une adolescente a été dénudée sans témoin dans un cabinet fermé*.
On dit : *Examen gynécologique non accompagné mais recommandé*.
Et si quelqu'un ose employer le mot juste,
viol, agression, abus,
il est immédiatement recouvert par la terminologie médicale.

C'est ainsi que se construit l'impunité du viol médical :
non pas par l'absence de faits, mais par la maîtrise totale du langage.

La médecine a ses mots.
Et ces mots ne disent jamais ce qu'ils font vraiment.
Ils effacent.
Ils déplacent.
Ils noient le réel dans une sémantique autorisée.

Ainsi, une pénétration digitale non annoncée devient un *geste*.
Un attouchement des seins sans justification devient une *palpation préventive*.
L'absence d'explication est qualifiée de *simplification du protocole*.
Et la douleur, elle, est subjective.

Mais qu'est-ce qu'un geste que l'on ne comprend pas ?
Qu'est-ce qu'une action sur un corps qui ne sait pas pourquoi il est touché ?
Qu'est-ce qu'un soin où la parole du patient ne vaut rien face à celle du médecin ?

C'est un acte unilatéral.
Et tout acte unilatéral, fait sur le corps d'un autre sans explication ni accord,
est une violence.

Mais ici, ce qui protège le médecin, ce n'est pas le mensonge.
C'est la véracité clinique.
C'est l'ordre du soin.

On ne vous a pas pénétrée pour vous nuire — vous a-t-on dit.
On vous a pénétrée parce que c'était nécessaire, sans vous le dire.
Et cela, juridiquement, n'est pas un crime, mais un flou.
Un espace lexical entre le droit et le devoir.
Un terrain miné, où l'ignorance du patient devient l'alibi du praticien.

Quand une victime dit : *"Je ne savais pas ce qu'il faisait"*,
la médecine répond : *"C'était prévu."*

Quand elle dit : *"Il ne m'a pas demandé"*,
on lui répond : *"Vous avez signé un formulaire."*

Quand elle dit : *"J'ai eu peur, je n'ai pas compris"*,
on dit : *"Vous n'avez pas posé de question."*

Et c'est ainsi que le viol devient procédure.

C’est ici que le langage devient criminel.
Pas par insulte. Pas par menace.
Mais par sa capacité à rendre l’innommable acceptable.
Un viol n’est plus un viol quand il est réalisé dans un lieu sacralisé.
Un corps n’est plus une victime quand il est confondu avec un symptôme.

Mais ce n’est pas parce qu’on a changé les mots
que la blessure disparaît.
Elle reste, dans les nerfs, dans les nuits, dans le silence.
Elle se rappelle par une douleur fantôme.
Elle revient dans chaque salle d’attente, chaque blouse blanche croisée, chaque odeur d’antiseptique.

Le corps, lui, n’a jamais appris le mot "protocole".
Il sait seulement ce qu’il a subi.

La justice ne veut pas entendre ce type de crime.

Le viol médical est l’un des crimes les plus impunis de l’époque contemporaine.
Pas parce qu’il est rare.
Mais parce qu’il est protégé.

Protégé par le doute.
Par le langage.
Par l’institution.
Et surtout, par une justice qui ne sait pas,ou ne veut pas penser la violence quand elle prend la forme du soin.

Quand une patiente ou un patient ose porter plainte, l’appareil judiciaire commence par la décourager.
On lui explique que ce sera long.
Qu’il faudra prouver une intention.
Qu’un geste médical ne peut être comparé à une agression ordinaire.
Qu’un examen n’est pas un viol, sauf si l’on démontre qu’il n’avait aucun but clinique.
Et qui peut prouver cela, quand le médecin est le seul expert reconnu par la justice ?

Dès le début, la partie est perdue.
L’auteur est un professionnel de santé.
La victime est une profane.
Le récit du premier est un compte rendu.
Le récit de la seconde est un “ressenti”.

La loi parle de consentement libre, éclairé, et spécifique.
Mais dans la pratique, une simple signature sur un formulaire suffit à effacer toute opposition réelle.
Même quand ce formulaire ne décrit pas l’acte.
Même quand il est signé sous contrainte, ou à demi-compris.
Même quand le geste va au-delà de ce qui avait été annoncé.

Et si l’on refuse de signer ?
Alors on refuse le soin.
Et si l’on accepte, on devient, par avance, complice de ce qui sera fait.

L’Ordre des médecins, censé réguler, surveiller, sanctionner,
fonctionne comme un rempart supplémentaire.
Moins de cinq radiations par an pour faits de violence sexuelle.
Moins d’un pour cent des plaintes reçoivent une réponse disciplinaire significative.
Et pour cause : l’Ordre juge ses pairs.
Et ses pairs se protègent.

Les juridictions pénales, quant à elles, redoutent de trancher dans ce champ :
Trop de technique.
Trop d’ambiguïté.
Trop d’incertitude sur la frontière entre malveillance et maladresse.

Et alors le crime disparaît.
Absorbé par une zone grise.
Dilué dans le doute.
Effacé par la blouse.

On dira à la victime qu'elle a peut-être mal interprété.
Qu'elle a mal compris ce qu'est un examen.
Qu'elle a fantasmé une intrusion.
Et que le médecin, lui, a des états de service.
Qu'il a sauvé des vies.
Qu'il est respecté.
Et que ce serait dommage de ruiner une carrière pour un malentendu.

La justice, ici, devient l'auxiliaire du viol.
Non pas par cruauté.
Mais par soumission au pouvoir médical.

Tant que le système repose sur l'idée que l'intention du soignant l'emporte sur la sensation du patient,
le viol médical ne sera jamais reconnu.

Et tant que le témoignage du médecin vaut expertise,
et que le corps du patient vaut erreur de perception,
alors la vérité sera piétinée, disséquée, reléguée au statut de plainte marginale.

Le crime n'est pas seulement dans l'acte.
Il est dans son traitement.
Et le traitement, aujourd'hui, est un abandon.

Ce n'est pas la médecine qui viole. C'est la médecine hiérarchisée.

Il faut le dire sans détour :
ce n'est pas la médecine qui viole.
Ce n'est pas le soin, en soi, qui est coupable.
Ce n'est pas le geste médical, ni la connaissance, ni l'anatomie.
C'est la structure dans laquelle ces gestes s'inscrivent,
le rapport social et symbolique dans lequel le soin est pratiqué.

C'est une médecine où le médecin est un roi.
Où la blouse blanche est une armure.
Où le savoir permet de dominer sans rendre de comptes.
Où l'on soigne sans écouter.
Où l'on touche sans prévenir.
Où l'on décide sans expliquer.

Ce n'est pas une dérive.
C'est une organisation verticale du soin,
héritée du militaire, du sacré, du masculin dominateur.

L'université forme à diagnostiquer, pas à dialoguer.
Les stages apprennent à trancher, pas à traduire.
Les chefs écrasent les internes.
Les internes testent leur pouvoir sur les patientes.
Et l'institution considère toute parole venue d'en bas comme un risque juridique, pas comme un témoignage légitime.

Dans cette pyramide, il n'y a pas de place pour le doute du médecin.
Il doit savoir. Il doit agir. Il doit convaincre. Il doit imposer.
Et quand il viole, il dira qu'il a fait ce qu'il fallait.

C’est cette structure, non contestée,
qui permet aux agresseurs de commettre des actes de domination sexuelle
sous couvert de soin.
Et c’est elle qui protège leur impunité,
parce qu’elle rend impossible la remise en question :
si l’on doute du médecin, c’est tout l’édifice qui tremble.

Et l’édifice ne veut pas trembler.
Alors il se ferme.

On formera encore des générations d’étudiants à parler “du corps féminin”

sans jamais écouter une femme.
On leur apprendra l’examen sans les former à l’éthique du consentement.
On leur expliquera les risques judiciaires, mais pas le traumatisme silencieux.
On leur montrera comment *introduire*,
mais pas comment *prévenir.*
On leur donnera un titre,
et on leur dira : *“Tu sais mieux qu’eux.”*

Et alors le soin devient une manipulation autoritaire du vivant.
Le médecin devient un prêtre technique.
Et le patient, une enveloppe à ouvrir, à corriger, à redresser, à inscrire dans la statistique.

Ce n’est pas la médecine humaniste qui viole.
C’est la médecine réduite à l’acte, à la mesure, à la performance,
celle qui oublie que le corps n’est pas un objet neutre,
mais un lieu de mémoire, de peur, de langue et de silence.

C’est la médecine qui déracine le sujet pour en faire un dossier.

Ce ne sont pas les bistouris qui sont fautifs.
Ce sont les mains qui n’expliquent pas.
Ce sont les regards qui ne demandent pas.
Ce sont les ordres qui ne souffrent pas de réponse.

La médecine peut sauver.
Mais elle peut aussi dominer.
Et quand elle domine sans dialogue,
quand elle touche sans accord,
quand elle impose sans récit,
elle cesse d’être soin.

Elle devient un territoire de guerre.

Ce que nous devons dire.

Il faut cesser d’attendre.
Cesser de chercher les mots doux.
Cesser de ménager les consciences coupables.
Cesser de sauver les apparences d’une profession qui s’est trop longtemps crue au-dessus de toute question.

Il faut dire que le viol médical existe.
Qu’il n’est pas une fiction militante, ni une surinterprétation.
Qu’il n’est pas une confusion de la victime, mais une certitude du corps.
Et que ce que la justice, les ordres professionnels, les confrères refusent de nommer,
nous avons le devoir de l’énoncer, avec force, rigueur, brutalité.

Il faut dire que les patients ne sont pas des objets pédagogiques.
Qu'un corps n'est pas un support.
Qu'un silence dans une salle d'examen n'est pas un oui.
Qu'un regard figé n'est pas une acceptation.
Qu'un formulaire signé sous stress n'est pas un consentement.

Il faut dire que le savoir ne donne aucun droit.
Ni de toucher.
Ni d'imposer.
Ni de pénétrer sans dire.
Ni de déshabiller sans demander.
Ni de traumatiser sans répondre de ses actes.

Il faut dire que les victimes ont existé,
même quand elles n'ont pas porté plainte.
Même quand elles n'ont pas compris.
Même quand elles ont douté.
Même quand elles ont continué à appeler ça "examen" au lieu de dire "violation".
Elles ont existé.
Et elles ont le droit, maintenant, d'être écoutées sans conditions.

Il faut dire que la blouse ne protège pas du crime.
Qu'elle le rend invisible.
Que le vocabulaire clinique ne lave pas les mains.
Qu'une main gantée peut être une main sale.
Et que ce n'est pas une attaque contre la médecine.
C'est une défense du corps humain contre l'autorité sans limites.

Il faut dire aux étudiantes en médecine qu'elles ont le droit de dire non.
Il faut dire aux patientes qu'un geste non expliqué n'est pas un soin.
Il faut dire aux survivantes qu'elles ne sont pas folles.
Et il faut dire aux coupables qu'ils ne seront plus invisibles.

Et il faut écrire.
Dans les livres.
Dans les dossiers.
Dans les poèmes.
Dans les cris.
Dans les procès-verbaux qui ne seront jamais signés.
Il faut écrire contre la blouse.
Pas contre le soin. Contre le silence qu'elle impose.
Contre le pouvoir qu'elle exige sans jamais se justifier.

Et même si aucun juge ne les croit,
même si aucun ordre ne les radie,
même si la médecine continue de s'absoudre,
il faut que la parole demeure,
et que le texte reste,
comme une cicatrice qui ne se referme pas.

Il faut dire : tu m’as violée.
Tu as violé sans me regarder.
Tu as violé sans m’aimer.
Tu as violé en disant que tu me soignais.
Tu as violé et tu as été applaudi.
Tu as violé et tu continues de soigner.
Mais moi, je ne t’oublie pas.

Et tant qu’un seul corps se souvient,
tu n’es pas pardonné.
Tu n’es pas lavé.
Tu n’es pas libre.
Tu es nommé.

Interlude XXI: Dossier : viols sous anesthésie, gestes sans témoin

I. Médecins condamnés : mais rarement punis

On les appelle “des cas à part”. Des brebis galeuses. Des exceptions.
Mais les archives judiciaires, les enquêtes de presse, les témoignages collectés depuis plus de vingt ans dessinent un tout autre motif : celui d’un système d’impunité médicale, où des hommes (et parfois des femmes) ont violé en toute conscience, à l’intérieur de cabinets, de blocs opératoires, d’unités psychiatriques, avec la certitude, fondée, qu’ils ne seraient ni arrêtés, ni condamnés, ni empêchés de recommencer.

Les chiffres sont rares. Mais les faits sont là.
Voici quelques-uns des cas les plus médiatisés, non pour les isoler, mais pour montrer l’ampleur de ce que l’institution médicale permet, protège ou ignore.

1. Joël Le Scouarnec : Chirurgien, pédocriminel en série (France)

- Profession : Chirurgien digestif, formé à Brest, passé par plusieurs hôpitaux publics.
- Années d’activité : 1986–2017.
- Condamnation : En 2020, à 15 ans de réclusion criminelle.
- Faits : Reconnu coupable de viol sur 4 enfants dans un premier procès.
- Éléments aggravants : Un carnet personnel détaillait plus de 250 victimes présumées sur trois décennies patientes, enfants hospitalisés, proches, connaissances.
- Contexte : Il a été muté de service en service malgré des soupçons récurrents. Aucun signalement de ses collègues. L’hôpital n’a jamais ouvert d’enquête interne.
- Statut actuel : Incarcéré, mais la majorité des faits sont prescrits ou jugés “non caractérisés”.
- Commentaires : Un cas emblématique d’un système qui préfère déplacer un agresseur plutôt que de l’exposer.

2. Jean-Claude Mas : Fondateur de PIP (cas indirect mais symbolique)

- Profession : Non-médecin, industriel du silicone.
- Faits : Responsable de la production frauduleuse de prothèses mammaires PIP (non conformes, potentiellement cancérigènes), vendues à plus de 400 000 femmes dans le monde.
- Condamnation : 4 ans de prison ferme (2016), dont très peu purgés.
- Lien au viol médical : L’affaire a mis en lumière la complicité silencieuse de nombreux chirurgiens, qui ont implanté ces produits sans informer les patientes.
- Conséquence : Des milliers de femmes mutilées ou intoxiquées, souvent après des opérations esthétiques non vitales.
- Commentaires : Ici, le viol n’est pas sexuel, mais pharmaco-chirurgical, une violence faite au corps féminin au nom du profit.

3. Patrick H., gynécologue à Paris, Agressions sexuelles sous anesthésie

- Profession : Gynécologue-obstétricien.
- Faits : Accusé par plusieurs patientes d'avoir pénétré avec ses doigts sans consentement ni justification pendant des examens vaginaux, dont certains sous anesthésie partielle.
- Procédure : Une plainte déposée en 2019 ; classée sans suite pour "manque de preuves". D'autres patientes témoignent anonymement dans la presse.
- Statut : Toujours en exercice dans une clinique privée.
- Commentaires : Cas typique où le cadre médical rend l'acte "invisible" pour la justice, même lorsque les récits sont concordants.

4. Marc G., psychiatre hospitalier : Viol d'une patiente internée (Belgique)

- Profession : Psychiatre en hôpital public.
- Faits : En 2012, une patiente internée sous contrainte affirme avoir été violée par son psychiatre lors d'une "visite nocturne".
- Constat : Aucune caméra dans les chambres, aucune preuve physique, parole contre parole.
- Décision : Aucune condamnation, malgré l'aveu de relations sexuelles "consenties" (ce qui est légalement impossible dans ce cadre).
- Commentaires : Le code déontologique interdit toute relation avec une personne en situation de dépendance psychiatrique. Mais aucune sanction professionnelle n'a été appliquée.
- Statut actuel : Médecin libéral. Toujours en exercice.

5. Cas anonymes : L'opacité comme règle

De nombreux cas ne sont jamais médiatisés, souvent étouffés par :

- des accords à l'amiable (les patientes reçoivent une indemnisation contre abandon de poursuite),
- des plaintes classées sans suite au nom de la "complexité du dossier",
- ou des transferts géographiques discrets, avec le soutien de la hiérarchie.

L'absence de registre centralisé des sanctions disciplinaires médicales, en France comme dans la plupart des pays occidentaux, empêche toute transparence.
Un médecin radié d'un département peut reprendre son activité ailleurs sans aucun signalement public.

Conclusion de cette première section :

Ce ne sont pas seulement des individus.
C'est un réseau de silence, une gestion en interne, une culture du "pas de vague".
Chaque cas n'est que la surface émergée d'un continent étouffé, où la justice recule devant la blouse, où les ordres protègent les coupables, et où les victimes n'ont souvent même pas le droit de savoir que d'autres ont parlé avant elles.

II. Plaintes classées sans suite : La mécanique du doute

On imagine encore que lorsqu'un crime est signalé, la justice fait son œuvre.
Mais dans le cas des violences sexuelles médicales, l'écrasante majorité des plaintes ne mène à rien. Pas de procès. Pas d'enquête sérieuse. Pas même d'interrogatoire.

Car avant même le passage devant un juge, il y a le filtre.
Et ce filtre, c'est le Parquet, souvent surchargé, rarement spécialisé, et structurellement réticent à poursuivre un médecin sans preuve matérielle directe, preuve qu'il est presque impossible de fournir dans ces cas-là.

1. Le poids de la blouse dans la balance judiciaire

La plupart des affaires se résument à cela :

- D'un côté, une patiente (parfois mineure, parfois vulnérable, parfois sous anesthésie) affirme un contact non consenti, un geste qui dépasse l'annonce, une parole déplacée, une pénétration non expliquée.
- De l'autre, un professionnel formé, respecté, documenté, qui affirme avoir respecté les "règles de l'art".

Et comme il n'y a pas de caméra dans les salles d'examen,
comme les soignants sont souvent seuls avec leurs patientes,
comme les protocoles sont flous, adaptables, inégaux d'un hôpital à l'autre,
alors le doute profite toujours à celui qui sait.

2. La phrase qui absout tout : "Ce n'est pas caractérisé"

C'est par cette formule que la plupart des dossiers sont refermés :

> « L'infraction n'est pas suffisamment caractérisée. »

Autrement dit :
— vous avez peut-être raison,
— mais on ne peut pas le prouver,
— et il n'avouera jamais,
— donc nous ne ferons rien.

Entre 2010 et 2020, selon les chiffres du ministère de la Justice (France), plus de 80 % des plaintes pour violences sexuelles dans un cadre professionnel ont été classées sans suite, sans audition de l'accusé, sans contre-enquête, souvent même sans expertise médicale.

Dans le champ médical, ce taux est encore plus élevé.
Pourquoi ? Parce que le récit du patient est traité comme une perception subjective, et celui du médecin comme une interprétation technique.

3. Les biais institutionnels du doute

Le doute, ici, n'est pas une prudence : c'est une arme à double tranchant.

On demande à la victime de :

- prouver qu'elle n'a pas consenti,
- prouver que le geste n'était pas nécessaire,
- prouver que son émotion n'a pas faussé son jugement,
- prouver que son passé n'explique pas sa plainte.

Et pendant ce temps, on ne demande rien au médecin.

Son silence est stratégique.
Son absence d'émotion est une force.
Et son langage, blindé par la formation universitaire, sanctuarisé par l'expertise, lui sert de bouclier absolu.

4. Quand on refuse de croire la blessure invisible

Les institutions ne savent pas reconnaître les formes lentes du traumatisme sexuel médical :

- Pas de cri.
- Pas de fuite.
- Pas de déchirure physique.
- Pas de sperme.
- Pas d'arme.

Rien que le souvenir d'un corps violé dans le silence, dans la confusion, dans une lumière blanche,
avec une voix neutre, une main gantée, un air calme.

Et ce souvenir-là, personne ne veut l'enregistrer.
Car il remet en cause la fiction de la médecine bienveillante.

5. L'échec juridique est la première blessure secondaire

Le classement sans suite, ce n'est pas la fin de la douleur.
C'est son institutionnalisation.

C'est l'État qui dit :

> "Nous n'avons rien vu. Nous ne voyons rien. Nous ne verrons rien."

Et à ce moment-là, le viol cesse d'être un événement.
Il devient un système.
Un système reconnu, accepté, validé.

III. Violences sexuelles dans les formations médicales

Avant d'examiner, ils apprennent à regarder.
Avant de soigner, ils apprennent à toucher.
Mais ils apprennent aussi, très tôt, qui a le droit de se taire, qui doit subir, et qui peut couvrir.
Les facultés de médecine sont censées former des soignants.
Mais elles reproduisent une culture ancienne : celle de la verticalité absolue, du "chef a toujours raison", de la compétition virile, et de l'impunité de celui qui ose tout.

Dans ce contexte, les violences sexuelles entre étudiants, ou entre maîtres et stagiaires, sont fréquentes, rarement nommées, et encore plus rarement poursuivies.

1. L’omerta des internats

Dans un rapport de 2021 du Haut Conseil à l’Égalité entre les femmes et les hommes (HCE), on apprend que plus d’un quart des étudiantes en médecine affirment avoir été victimes de gestes déplacés, remarques sexistes, ou agressions sexuelles pendant leur formation clinique.
Et pourtant, moins de 3 % d’entre elles ont porté plainte.

Pourquoi ?
Parce que l’hôpital est un lieu de pouvoir à transmission verticale.
Celui qui agresse peut être :

- le supérieur de stage, qui signe l’évaluation,
- l’interne sénior, qui tient les plannings,
- le professeur, dont dépend le classement,
- ou le tuteur, qui contrôle l’accès au concours final.

La victime, elle, n’a aucune protection.
Elle risque l’exclusion.
Elle risque le déclassement.
Et dans tous les cas : elle risque de devoir continuer à travailler avec son agresseur.

2. L’invisibilité du harcèlement sexuel “clinique”

Certaines “situations pédagogiques” sont des parodies de formation :
des séances d’apprentissage où le corps des patientes standardisées ou même des patientes réelles est utilisé sans explication claire, sans consentement répété, sans encadrement sérieux.

Exemple courant :

> Une étudiante se voit demander de palper des testicules sous le regard d’un praticien qui commente à voix basse.
> Un étudiant est sommé de pratiquer un toucher rectal sur un patient conscient, sans préparation, pour “s’endurcir”.
> Des internes doivent examiner des femmes âgées inconscientes sous anesthésie, “pour ne pas perdre le geste”.

La justification pédagogique masque une prise de pouvoir sexuel non assumée.
Le corps devient un champ d’exercice.
Et la parole du patient est souvent absente, voire considérée comme un frein à l’enseignement.

3. Le bizutage comme première école du silence

Le milieu médical tolère encore des formes de bizutage humiliantes, sexistes et parfois sexuelles, particulièrement dans les premières années d’internat.

Témoignages anonymes (collectés par #MeTooSanté, 2022) :

> « On m’a forcée à simuler une fellation sur un spéculum. »
> « J’ai été déshabillée lors d’une soirée d’intégration. »
> « Ils m’ont filmée pendant que je vomissais nue. »
> « On nous demandait de décrire le vagin de notre copine à voix haute. »

La hiérarchie rit, banalise, classe.
Et ceux qui dénoncent sont étiquetés comme dangereux, instables, peu fiables.

4. Des professeurs accusés… toujours en poste

Plusieurs enseignants-chercheurs dans des CHU français ont été signalés pour agressions sexuelles ou comportements déplacés.
Mais la réponse est toujours la même :

- mise à l'écart temporaire,
- mutation discrète,
- ou aucune conséquence.

Pourquoi ? Parce qu'ils publient.
Parce qu'ils "font briller la fac".
Parce qu'ils dirigent des thèses.
Parce que leur chute serait "dommageable pour l'institution".

Et l'institution choisit. Toujours. L'agresseur.

5. Une culture de la sélection par la souffrance

L'enseignement médical valorise l'endurance au stress, au mépris, à l'humiliation.
On dit : *"Si tu ne tiens pas la pression, tu ne seras pas un bon médecin."*

Mais ce qu'on appelle "pression", c'est souvent :

- l'invisibilisation des femmes,
- la normalisation des gestes non consentis,
- la soumission à des chefs violents ou pervers,
- la complicité silencieuse entre collègues.

Ainsi se construit la génération suivante : formée à se taire, à normaliser l'abus, à confondre domination et autorité.
Et parfois, à reproduire.

IV. Études scientifiques et chiffres étouffés

Le viol médical n'est pas une intuition militante.
Ce n'est pas une rumeur.
Ce n'est pas une invention marginale.
C'est un phénomène documenté, chiffré, étudié, mais enterré.

Les autorités sanitaires, les universités, les institutions savent.
Elles ont produit des rapports.
Elles ont interrogé les étudiants.
Elles ont recensé les plaintes.
Mais elles ont préféré classer sans bruit, enterrer dans les bibliothèques, ou laisser pourrir dans les fonds de tiroir.

Car reconnaître l'ampleur du problème reviendrait à admettre une chose insupportable :
que le système de soin peut violer.
Et non pas par accident, mais par permanence structurelle.

1. Les chiffres qu'on ne veut pas lire

- En 2021, un rapport de l'Association nationale des étudiants en médecine de France (ANEMF) révèle que 29 % des étudiantes en médecine déclarent avoir été victimes d'une agression sexuelle au cours de leur formation.
- Une enquête de 2019 du Haut Conseil à l'Égalité évoque des "gestes inappropriés" sur patientes sous anesthésie dans plus de 15 % des cas de formation clinique.
  Beaucoup de ces gestes sont pratiqués sans consentement explicite, sous couvert "d'enseignement".
- Une étude parue dans *The Journal of Medical Ethics* (Royaume-Uni, 2018) affirme que plus de 72 % des étudiants en médecine ayant participé à des examens pelviens sous anesthésie ne se souvenaient pas d'avoir reçu l'accord formel du patient.
- Une enquête américaine (JAMA, 2020) montre que 90 % des femmes n'ont jamais été informées qu'un étudiant avait procédé à un examen pelvien sous anesthésie pendant leur opération.

Ces chiffres ne sont pas contestés.
Ils ne sont pas réfutés.
Ils sont ignorés.

2. L'oubli organisé par les institutions

Ces études, souvent menées à l'initiative d'associations ou de chercheurs isolés, n'entraînent jamais de réformes concrètes.

Pourquoi ?

- Parce que le ministère de la Santé affirme "ne pas avoir les moyens de vérifier les pratiques locales".
- Parce que les Ordres professionnels refusent de centraliser les données sur les agressions sexuelles.
- Parce que les universités de médecine, craignant le scandale, préfèrent minimiser.
- Et parce que le langage reste flou : qu'est-ce qu'un "geste inapproprié" ? qu'est-ce qu'un "contact mal vécu" ? qu'est-ce qu'une "atteinte au consentement dans un cadre pédagogique" ?

Les mots sont vidés de leur pouvoir d'alerte.
Les chiffres sont présentés sans commentaires.
Les résultats sont isolés les uns des autres pour éviter une synthèse.

3. Le refus de créer une base de données

À ce jour, aucune institution en France ne tient un registre public :

- des signalements pour agression sexuelle dans le milieu médical,
- des sanctions disciplinaires liées à des violences sexuelles,
- des plaintes classées pour ces motifs.

Il n’y a pas de carte.
Il n’y a pas de liste.
Il n’y a pas de mémoire officielle.

Et ce vide n’est pas une négligence.
C’est une stratégie.

Car tant que les données restent dispersées, anonymisées, minimisées,
le système peut dire :

> “Ce sont des cas isolés. Nous ne pouvons rien faire sans preuve.”

4. La médecine sait, mais ne transmet pas

Les universités forment à l’éthique.
Elles abordent le consentement.
Elles parlent des règles déontologiques.

Mais jamais dans la perspective d’un rapport de force sexuel.
Jamais comme un danger institutionnel.
Jamais comme une violence possible.

Et lorsqu’un étudiant signale une agression, il est orienté vers le silence :

- Soit on lui dit que ce n’était pas grave,
- Soit qu’il s’agit d’un malentendu,
- Soit que l’image de l’hôpital ne peut pas être entachée pour ça.

Les services de médecine légale eux-mêmes n’abordent pas les violences sexuelles commises par des soignants, sauf en cas de plainte judiciaire.

5. Ce que révèle ce silence

Il ne s’agit pas d’un manque d’informations.
Il s’agit d’un refus de tirer les conséquences des informations déjà là.

- Le soin est encore considéré comme par essence légitime.
- Le geste du médecin est présumé pur.
- Le doute est toujours porté sur la victime.
- La justice s’agenouille devant l’expertise.
- Et la société préfère penser que “ça n’existe pas vraiment.”

Et tant que ces chiffres ne deviennent pas voix,
tant que les études ne deviennent pas procès,
tant que les diagnostics ne deviennent pas accusations,
alors rien ne changera.

V. Défaut de cadre légal, La faille du “soin”

Le droit pénal français reconnaît le viol.
Il reconnaît le viol aggravé.
Il reconnaît le viol commis par une autorité, par un éducateur, par un professionnel de santé.

Mais il ne reconnaît pas la zone grise du soin :
celle où un geste médicalement justifié, mais mal encadré,
devient une pénétration imposée, une atteinte au corps, un viol.
Et cette zone grise, elle n’est ni codifiée, ni surveillée, ni corrigée.

1. La loi ne distingue pas l’instrument médical du sexe

Selon l’article 222-23 du Code pénal :

> *“Tout acte de pénétration sexuelle, de quelque nature qu’il soit, commis sur la personne d’autrui par violence, contrainte, menace ou surprise, constitue un viol.”*

Mais qu’en est-il :

- d’un spéculum inséré sans avertir,
- d’un doigt glissé lors d’un toucher “de routine”,
- d’un examen périnéal réalisé sans explication sur un enfant,
- d’une main posée entre les jambes d’une patiente sous anesthésie ?

Dans tous ces cas, l’intention sexuelle n’est pas démontrable.
Et l’usage d’un outil médical permet d’échapper à la qualification de viol.

Résultat : ce n’est plus une infraction.
C’est un geste technique mal interprété.

2. Le consentement présumé, une fiction légalisée

Le droit médical repose sur la notion de “consentement libre et éclairé”.
Mais dans les faits :

- on considère qu’un patient qui signe un formulaire donne son accord pour tout ce qui suivra,
- on admet que “le médecin sait ce qu’il fait”,
- on n’exige pas une explication précise de chaque geste intime,
- et l’on considère qu’un refus explicite doit être exprimé pour valoir opposition.

Mais qui peut s’opposer quand on est nu, allongé, vulnérable ?

Ce consentement par défaut est un leurre.
Il transforme le silence en oui.
Il transforme l’ignorance en permission.
Et il permet à des milliers de gestes invasifs d’être pratiqués sans justification réelle,
et sans conséquences juridiques.

3. Pas de texte pour encadrer les gestes intimes

Il n’existe aucun décret clair définissant les obligations d’un médecin en matière de :

- présentation du geste à l’oral,
- demande explicite d’accord pour chaque pénétration,
- présence d’un témoin lors d’un examen gynécologique,
- interdiction de gestes pédagogiques sur patients inconscients sans consentement préalable.

Autrement dit :
tout repose sur la “bonne foi du praticien.”
Et en cas d’abus, il n’y a pas de texte à opposer.

Même les chartes hospitalières restent vagues :
elles évoquent “le respect du patient”, “la dignité”, “la communication”…
mais jamais l’interdiction explicite de certains actes.

4. L’interne, l’étudiant, le stagiaire, toujours disculpés

Un étudiant en médecine qui pratique un geste intime non encadré peut toujours dire :

- qu’il n’avait pas le choix,
- qu’on lui a demandé de s’entraîner,
- qu’il n’a pas su qu’il dépassait la limite,
- qu’il a suivi l’exemple de son supérieur.

Et comme il est en formation,
la responsabilité remonte à un service, une structure, une équipe,
ce qui revient, au final, à ne poursuivre personne.

5. Un viol sans corps judiciaire

Le cœur du problème est là :
le viol médical ne rencontre pas la justice.
Il n’a pas d’espace légal qui lui soit propre.
Il n’est ni envisagé comme une catégorie, ni recensé, ni prévenu.

Et donc, quand il se produit,
la loi ne sait pas quoi en faire.
Alors elle l’abandonne.

Tant que la loi ne dit pas ceci :

> “Un geste médical intime doit être expliqué, consenti, accompagné, limité, et documenté, sous peine de qualification pénale.”

Alors chaque table d’examen peut devenir un théâtre de domination.

Et tant que ce vide subsiste,
les victimes seront toujours considérées comme des malentendus.

VI. Voix de fin , Ce que le monde médical n’a pas su entendre

Elles n’ont pas porté plainte.
Ou si elles l’ont fait, on ne les a pas crues.
Elles n’ont pas hurlé, parce que hurler dans une salle blanche, c’est inutile.
Elles n’ont pas giflé, parce qu’elles ne savaient pas qu’elles en avaient le droit.
Elles n’ont pas fui, parce qu’elles étaient nues, couchées, ou anesthésiées.
Elles ont juste dit :

> « Ce n’était pas normal. »
> Et personne ne leur a répondu.

Il y a ces phrases, griffonnées dans des carnets,
écrites dans des lettres jamais envoyées,
balbutiées à voix basse devant un psy qui regarde sa montre,
ou murmurées à une amie dans la nuit.
Des phrases simples.
Mais que personne n’a voulu inscrire dans les dossiers :

> « Je n’ai pas compris pourquoi il m’a touchée là. »
> « Elle a dit que c’était pour vérifier mon stress. »
> « Je pensais que c’était normal. »
> « J’ai honte d’avoir laissé faire. »
> « On m’a dit que je mentais. »
> « J’ai signé. Mais je ne savais pas ce que je signais. »
> « Je me suis tue. Et maintenant je ne peux plus parler. »

Elles étaient jeunes, vieilles, enceintes, sous traitement, hospitalisées, étudiantes, migrantes, sourdes, délirantes, pauvres, confiantes.
Elles venaient chercher un soin.
On leur a laissé une cicatrice.

Mais aucune statistique ne parle de cette brûlure.
Aucune fiche de suivi.
Aucune circulaire ministérielle.

Le monde médical a sa mémoire
mais pas pour elles.

Alors ce texte les nomme sans nom.
Il les fixe sans visage.
Il les restaure par l’écriture, puisque la justice les a piétinées.

Et il dit ceci :

> Chaque soin imposé sans consentement est une blessure politique.
> Chaque silence couvert par la blouse est un abandon d’humanité.
> Chaque plainte classée est un cercueil refermé sans corps.

Et pourtant, au fond des services,
loin des plateaux d’enseignement, des cliniques de luxe, des blocs froids,
il y en a encore.

Un.
Ou peut-être deux.
Des soignants qui refusent.
Qui n’acceptent pas la verticalité.
Qui parlent.
Qui expliquent.
Qui ralentissent.
Qui veulent encore guérir, vraiment, sans humilier.

Mais eux aussi sont punis.
Eux aussi sont exclus.
Parce que dans ce monde, ne pas obéir à la mécanique, c’est devenir une pièce défectueuse.

Alors, le prochain chapitre leur est dédié.
À ces soignants trop intègres pour survivre dans la hiérarchie.
À ceux qui n’ont pas violé, mais qui ont été violés par la machine elle-même.

Ils ne portent pas la blouse avec fierté.
Ils la traînent comme un linceul.

Et l’un d’eux va parler.
Non pour sauver le système.
Mais pour raconter comment il l’a traversé, et comment il l’a détruit.

Chapitre XXII: Le refus d’obéir

Le serment doux

Il ne rêvait ni gloire, ni pouvoir, ni honneur,
Mais de poser la main sans devenir le maître.
Il voyait dans le soin un langage d’ardeur,
Une promesse douce au vivant à connaître.

Il apprenait le corps comme on lit un secret,
Non pour le corriger, mais pour l’accompagner.
Chaque os, chaque organe, en lui portait un fait :
Qu’on peut soigner sans dominer ni nier.

Il répétait : « Je veux comprendre avant d’agir. »
Ses camarades riaient. Ils visaient l’excellence.
Mais lui préférait perdre un rang, un avenir,
Plutôt que de trahir l’éthique du silence.

Il entrait dans les chambres à pas bien mesurés,
Demande au bord des lèvres, regard bas, cœur debout.
Il s’excusait de vivre avant de procéder,
Et l’on voyait en lui un étudiant trop doux.

Il aimait les veines tordues, les voix tremblantes,
Le souffle qui s’échappe et revient maladroit.
Il trouvait dans la peur des choses éclatantes,
Et ne pressait jamais la gorge ni la loi.

Un jour, une vieille femme, âgée, l’a remercié,
Pour avoir dit « bonjour » avant de l’examiner.
Il en a pleuré seul, au fond du service.
Et s’est juré ce soir-là : *Je ne serai pas vice.*

Il savait que soigner, ce n’est pas réparer.
Ce n’est pas corriger, tracer, classifier.
C’est voir. C’est entendre. C’est douter sans fuir.
C’est oser dire "je ne sais" plutôt que mentir.

Il voulait être juste. Pas parfait, pas connu.
Il voulait être lent, mais sincère, mais nu.
Il croyait au serment, à la parole donnée,
À l'éthique en dessous de la main inclinée.

La blouse et le doute

Il marchait comme avant, la main bien attachée
À ce fil invisible entre souffle et respect.
Il passait dans les blocs comme on entre en forêt,
Écoutant chaque bruit, chaque absence cachée.

Il notait, il remplissait. Il signait comme il faut.
Mais dans son ventre naissait un refus — un écho.
Il regardait les autres : certains touchaient sans nom,
Et d'autres ne voyaient même plus qu'ils le font.

Un regard trop insistant,
Un drap trop bas,
Un geste trop rapide.
On disait : *« Pédagogie. »*

Il voulait y croire.
Il voulait penser que le soin, parfois,
n'a pas le temps des formes.
Mais il voyait, aussi.

Un matin, il entra dans une salle étroite.
Une femme dormait là, sous anesthésie droite.
Deux étudiants riaient, gantés, concentrés
On apprenait le "geste" sur elle, allongée.

Il demanda : *« Elle a consenti ? »*
Le silence fut une glace.
Le chef dit : *« C'est le protocole. On forme les suivants. »*
Et lui,
lui n'a rien dit. Pas ce jour-là.

Les jours passèrent. Un mot revint : *« Trop lent. »*
Une évaluation basse. Une remarque absente.
Et lui s'enfonçait dans le doute blanc.
La blouse devenait un vêtement d'attente.

Il n’était pas exclu.
Mais il n’était plus des leurs.
Ni dedans. Ni dehors.
Juste entre deux peaux.

Le soir, il revoyait les gestes non nommés.
Les mains floues. Les regards qui évitent.
Les phrases suspendues dans un jargon feuilleté.
Et la fatigue, plus lourde que les cris.

Il tenait.
Il soignait.
Mais une chose en lui
avait cessé d’obéir.

L’épreuve

Il est entré dans la salle à huit heures vingt.
La fille tremblait. Le sol avait cette odeur
De latex tiède et de silence contraint.
On l’a désignée : *examen de rigueur.*

Le chef a dit : « Tu peux y aller. »
L’interne a mis les gants sans un mot.
Le regard de la patiente n’a pas bougé.
Et pourtant… il l’a vu. L’écho.

Une question, muette. Une demande figée.
“Vont-ils me toucher ?”

Il a dit :
— Pas comme ça.

Le chef a froncé les sourcils.
— Comme quoi ?

— Pas sans lui parler.

Le gant est resté en suspens.
La pièce a expiré tout entière.
On a dit : « On perd du temps. »
Il a dit : « On perd l’essentiel. »

Et puis.

Le rien.

Le froid.

Le retour au silence glacial.

Il avait posé une barrière invisible
dans un monde bâti pour passer outre.

Le soir même, un mot est tombé dans son dossier :
“Inadapté à la pression.”

Le lendemain, un sourire froid :
“Tu n’es pas fait pour ce genre de service.”

Et plus rien n’a été comme avant.

Les couloirs l’évitaient.
Les stages se raccourcissaient.
Les profs devenaient flous.

Il regardait les autres continuer.
Toucher sans demander.
Rire après le geste.
Cocher les cases.
Progresser.

Lui ?
Il restait
à la marge
comme un membre amputé
qui saigne encore.

Il commença à noter ce qu’il voyait.
Une fille palpée sans avertir.
Une patiente à qui on disait de se taire.
Une infirmière qui détournait les yeux.

Un jour, il a dit tout haut :
— Vous êtes en train de violer.

Le mot est tombé comme un couteau.
Personne n’a répondu.
Mais il a senti les regards se refermer.
Pas sur l’accusé.
Sur lui.

Les jours suivants, on l'a convoqué.
Pas pour ce qu'il avait vu.
Mais pour *l'attitude.*

« Tu manques d'adaptabilité. »
« Tu crées des tensions. »
« Tu projettes tes émotions. »

Il a essayé de parler.
Mais les mots qu'il utilisait
n'étaient pas dans leur lexique.

Ils disaient : *protocole*.
Lui disait : *viol.*
Ils disaient : *geste.*
Lui disait : *domination.*

Ils disaient : *doute.*
Lui disait : *peur.*

Et là, dans ce petit bureau beige,
il a compris.

Qu'il ne serait plus jamais médecin.

Pas parce qu'il ne savait pas faire.
Mais parce qu'il refusait de ne plus sentir.

L'errance du juste

Il est sorti sans faire de bruit.
Pas de slam de porte, pas de cri dans le couloir, pas d'adieu.
Juste la main sur le badge, la paume moite, la gorge fermée.
Il savait que personne ne dirait son nom après ça.
Pas par haine, par protection. Par instinct de corps.

On ne regarde pas un homme qui refuse la guerre, quand la guerre est devenue loi.
On l'oublie. On l'enterre vivant.
Et il a marché.

Pas très loin au début. Il tournait autour de l'hôpital.
Il regardait les fenêtres comme on regarde un souvenir qui pourrit sans s'effondrer.
Des étudiants entraient, blancs, bavards, pressés.
Des internes sortaient, crevés, muets, gris.
Et lui… était au milieu,
entre le monde qui produit des bourreaux malgré eux,
et celui qui se tait pour survivre.

Il a cherché un poste ailleurs.
Une clinique sans réputation, un centre bénévole, une maison de santé “inclusive”.
Mais il sentait l’étiquette sur son front.
Pas un dossier. Une rumeur.
Un silence autour de son nom.

Il ne rentrait plus dans aucune case.
Trop diplômé pour être infirmier.
Trop libre pour être hiérarchisé.
Trop propre pour plaire.
Trop lucide pour diriger.
Trop brûlé pour recommencer.

Il a soigné encore, malgré tout.
Sur les places, dans des campements.
Des femmes battues.
Des exilés.

Des vieux laissés là, sans ordonnance, sans assurance, sans langue.
Il posait la main. Il expliquait tout.
Il attendait qu’on dise oui avant de toucher.
Il demandait : *“Je peux ?”* même pour regarder un bleu.
Et parfois, on le regardait comme un fou.

Car même les damnés n’avaient plus l’habitude de la dignité.

Il ne dormait plus.
Il se tenait éveillé la nuit, comme un soldat sans guerre.
Il repensait à ces gestes qu’on fait sans dire.
Aux gants qui s’enfilent.
Aux hanches retournées.
Aux corps ouverts sans regard.
À ce système où la pudeur est un défaut professionnel.

Et parfois, il pensait qu’il aurait dû…
laisser faire.
rien dire.
avancer.
Devenir médecin comme les autres.

Mais il savait qu’il serait mort en dedans.
Il aurait porté la blouse comme un linceul.

Il écrivait parfois. Pas pour publier.
Pour ne pas hurler.

Il écrivait :

> « Le vrai soin commence là où le pouvoir s’arrête. »
> « On n’examine pas un être. On s’incline. »
> « Je n’ai pas été exclu. J’ai été digéré, puis recraché. »

Il croisait d'anciens camarades dans le métro.
Blouse sur l'épaule, badge brillant, discours sur les congrès.
Il les saluait d'un regard discret.
Eux, détournaient la tête.
Peut-être par gêne.
Peut-être parce qu'ils savaient.

Il n'en voulait plus à personne.
Mais il ne pardonnait pas.
Parce que le pardon n'est pas un baume.
C'est une rémission collective.
Et il savait que cette faute-là, personne ne voulait l'assumer.

Il ne s'est pas suicidé.
Il ne s'est pas effondré.
Il a disparu autrement :
Par retrait. Par usure. Par fidélité.

On ne se rappelle plus de son nom.
Mais il en reste un feu.
Un feu froid.
Qui dit encore, dans le silence des cliniques :

> "Ce n'était pas un soin. C'était un pouvoir. Et moi, j'ai refusé."

On dira qu'il a échoué. Parce qu'il n'a pas terminé. Parce qu'il n'a pas été médecin. Parce qu'il n'a pas été productif, ni rentable, ni reconnu. On le rangera dans une statistique de plus : abandon de formation, burn-out, "inadaptation institutionnelle".

Mais ce n'est pas lui qui a échoué.

C'est la médecine.

Celle qui a oublié le consentement, pour accélérer.
Celle qui a préféré l'acte à la parole, le geste au regard, le protocole à la main tendue.
Celle qui a fait du soin une autorité verticale, une machine d'obéissance, un rituel sans sens.

Lui, il n'a rien demandé. Il voulait seulement ne pas trahir. Il voulait pouvoir se regarder, après. Il voulait pouvoir toucher sans blesser, poser une question avant d'ouvrir une chemise, prévenir avant d'examiner une hanche. Il voulait que chaque corps garde sa dignité, même dans la maladie, même dans la faiblesse, même dans la mort.

Et pour cela, il a tout perdu.

Ce système ne punit pas les traîtres. Il punit les justes. Pas ceux qui volent ou qui violent, mais ceux qui refusent de détourner le regard. Pas ceux qui bâclent, mais ceux qui ralentissent. Pas ceux qui obéissent, mais ceux qui interrogent.

On ne l'a pas exclu. On l'a rendu incompatible. Et c'est pire.

Lui, il est resté debout. Mais seul. Avec sa fidélité pour seul vêtement. Avec sa mémoire pour seule preuve. Avec sa dignité pour seul outil. Il a soigné comme il a pu, dans les marges, dans les camps, dans l'ombre. On ne l'a pas remercié. On l'a oublié.

Mais il existe encore. Peut-être. Quelque part. Un homme sans blouse, sans titre, mais pas sans serment. Pas celui qu'on prononce devant une assemblée. Celui qu'on garde dans le ventre, et qui brûle chaque fois qu'on voit un corps qu'on n'écoute pas.

Et tant que ce feu-là existe,
tant que quelqu'un, quelque part, dit encore non,
alors le soin n'est pas mort.
Il est exilé. Banni. Trahi.
Mais pas mort.

Et ceux qui l'ont trahi, eux, portent en silence cette mort-là.

Interlude XXII: Le seuil fermé

On croit parfois que l'exclusion commence à la fin des études, quand un soignant s'effondre ou refuse d'obéir.
C'est faux.
L'exclusion en médecine commence bien avant le premier patient, avant la première blouse, avant même l'enseignement clinique.
Elle commence dans le classement, le quota, la politique du chiffre.
Ce mécanisme porte un nom ancien, presque noble : *numerus clausus*.
En latin : « nombre fermé ».
En pratique : un système d'élimination légale, un goulot d'étranglement institutionnalisé, qui interdit l'accès aux études médicales à la majorité des candidats, non pas par incompétence, mais par restriction calculée.

Une définition sèche, une violence froide

Le *numerus clausus* est instauré en France en 1971.
Son objectif affiché : réguler le nombre de médecins, contrôler les dépenses de santé, éviter une prétendue "sur-numération" de soignants.

Son fonctionnement : chaque année, l'État fixe un nombre précis d'étudiants autorisés à passer en 2e année des études de santé (médecine, pharmacie, maïeutique, odontologie).
Les concours sont organisés localement, mais le seuil est national. Peu importe que tu sois prêt. Peu importe que tu sois né pour soigner.
Si tu es 501e sur 500 places, tu es dehors.

Ce quota n'a jamais été lié à une évaluation humaine du potentiel médical. Il ne mesure ni l'empathie, ni la rigueur morale, ni la vocation. Il mesure une chose : la capacité à tenir un rythme inhumain de bachotage abstrait, dans une logique de compétition aveugle.

Et cela a duré près de cinquante ans.

Une réforme de façade

En 2020, le *numerus clausus* est officiellement abrogé, remplacé par un autre dispositif : les *"objectifs nationaux de formation"*.
Le mot change. La logique reste.

Le nouveau système (PASS – Parcours d'Accès Spécifique Santé – et LAS – Licence Accès Santé) est censé diversifier les profils, alléger la sélection, et donner une « seconde chance » à ceux qui échouent.
Mais le nombre de places reste fixé chaque année par décret, par les ministères de la Santé et de l'Enseignement supérieur, en fonction des besoins prévus et des capacités d'accueil des facultés.

En 2023, par exemple, 10 970 places sont offertes pour les études de médecine.
Plus de 50 000 candidats se sont inscrits.
Cela signifie qu'environ 80 % des aspirants soignants sont encore éliminés chaque année, malgré leurs efforts, leur engagement, parfois leur sacrifice.

Une sélection contre l'humain

Ce système n'évalue jamais les qualités essentielles du soin.
Il n'évalue pas l'écoute.
Il n'évalue pas la gestion du doute.
Il n'évalue pas la stabilité émotionnelle, la capacité à accompagner, à parler, à rassurer.
Il évalue la docilité, la résistance mentale et physique, la capacité à répéter sans questionner.

Il favorise les milieux favorisés, les candidats préparés dans le calme, avec des parents médecins, des cours privés, une sécurité alimentaire et mentale.
Il élimine les précaires, les anxieux, les intuitifs, les passionnés sans réseau.
Et surtout, il élimine ceux qui veulent soigner, mais ne savent pas jouer le jeu.

Une machine à fabriquer l'oubli

À chaque génération, des milliers d'étudiants sincères disparaissent du champ médical sans jamais avoir vu un seul patient.
Ils deviennent des déçus, des refoulés, des éteints.
On leur dit : « ce n'est pas pour toi », alors qu'ils n'ont jamais eu l'occasion de prouver qui ils étaient vraiment.

Certains sombrent. D'autres se reconvertissent dans des métiers plus dociles, moins exposés.
Mais tous gardent en eux cette sensation de dépossession :
on leur a confisqué le droit d'aider, au nom d'un seuil.

Une conséquence dramatique : le désert

En 2024, la France connaît une crise grave de démographie médicale :

- Des dizaines de départements n'ont plus de généralistes disponibles,
- Des spécialités comme la psychiatrie, la gynécologie, la pédiatrie sont en crise d'effectifs,
- Les hôpitaux manquent de praticiens,
- Les patients attendent des mois pour un rendez-vous vital.

Et pendant ce temps, l'État continue d'éliminer, chaque année, des milliers de jeunes qui auraient pu répondre à ces besoins.

C'est une absurdité meurtrière :
la pénurie est organisée.
Le manque est produit par la politique.

L'échec d'un modèle

On dira : *il faut maintenir un niveau d'excellence.*
Mais quelle excellence justifie de briser une vocation humaine ?
Quelle rigueur pédagogique justifie de barrer la route à des milliers de jeunes prêts à apprendre, à douter, à grandir ?

On dira : *il faut éviter de surcharger le système.*
Mais qui surcharge qui ?
Est-ce le jeune soignant sincère, ou la structure qui ne l'a jamais laissé naître ?

On dira : *il faut de la sélection.*
Mais pourquoi ne pas sélectionner sur l'écoute ?
Sur la présence ?
Sur l'endurance morale plutôt que mentale ?

Une médecine amputée de ses justes

Aujourd'hui, les patients s'étonnent d'être mal accueillis.
De ne plus être écoutés.
De se sentir jugés, expédiés, déshabillés sans mot.
Mais comment pourraient-ils être soignés autrement,
quand ceux qui auraient dit "je suis avec vous"
ont été éjectés avant d'avoir pu prêter leur serment ?

La médecine française ne manque pas de candidats.
Elle manque de courage moral.
Elle manque de justice dans l'accès.
Elle manque de reconnaissance envers les âmes qui ne hurlent pas plus fort que les autres, mais qui soignent en silence.

Conclusion

Le numerus clausus a détruit plus de médecins que la maladie.
Et son fantôme rôde encore, sous d'autres noms, dans d'autres chiffres, derrière d'autres formulaires.
Il continue d'interdire l'accès au soin à ceux qui n'ont jamais voulu autre chose que prendre soin.

Ce n'est pas la pénurie qui est naturelle.
C'est la fermeture qui est politique.
Et tant que nous garderons ce système fermé aux sincères,
nous continuerons de pleurer l'absence des justes
que nous avons, nous-mêmes, empêchés de naître.

Arc VI: Impérialisme

Chapitre XXIII: La paix qu'on impose
page : 141

Interlude XXIII: Glossaire impérial
page : 148

Chapitre XXIIII : Discours de l'Empire
page : 151

Interlude XXIIII: Autopsie
page : 155

Chapitre XXV: Celui qui se tait
page : 158

Interlude XXV : Cartographie du silence
page : 169

Chapitre XXVI: Le dernier rang
page : 174

Interlude XXVI: Entre le tableau noir et l'autel blanc
page : 177

Chapitre XXIII: La paix qu'on impose

On l'appelle « paix », faute de mot plus commode.
Mais ce qu'on désigne ainsi n'est pas l'absence de guerre.
Ce n'est pas le silence des armes. Ce n'est pas l'union des peuples.
C'est une architecture de contrôle.
Une structure imposée au nom de l'équilibre, mais fondée sur la soumission.

Depuis la fin officielle des empires, l'Occident n'a pas reculé.
Il a changé de méthode.
Les colonies sont devenues des partenaires.
Les soldats sont devenus formateurs.
Les traités sont devenus "coopérations bilatérales".
Et la conquête, désormais, porte costume, cravate, et dossier d'investissement.

Mais les rapports de force sont restés intacts.
La paix qu'on impose est une paix qui ne se signe pas : elle se déduit.
De l'aide humanitaire conditionnée à la privatisation.
Des bases militaires implantées en zone francophone « pour garantir la stabilité ».
Des accords commerciaux négociés dans des langues que les peuples n'ont pas choisies.

Ce n'est pas une paix. C'est une occupation déguisée.
Une guerre qui ne dit plus son nom, car elle n'en a plus besoin.

Le monde postcolonial n'a pas été libéré. Il a été intégré.
À une logique d'ordre. À une hiérarchie mondiale.
Et ce nouvel ordre ne s'impose plus par le feu, mais par la dette, la langue, les règles écrites par d'autres.

Le mot "paix" est devenu un écran.
Un outil de légitimation.
Un prétexte à la négation.

Il justifie les traités léonins.
Il couvre les interventions militaires "préventives".
Il permet aux empires de se maintenir sans avoir à gouverner directement.

C'est le rêve de tout conquérant : régner sans apparaître.
Et c'est exactement ce que produit cette paix.
Elle ne sauve pas les peuples.
Elle rend leur cri inutile.

Ce qu'on appelle paix aujourd'hui, c'est une forme haute de gestion du déséquilibre.

Les armées ne s'en vont pas. Elles changent de drapeau.
Les traités ne protègent pas. Ils organisent.
Et les institutions internationales ne garantissent rien, si ce n'est la continuité des lignes de domination.

Regarde les chiffres :
Depuis 1960, la France a signé plus de 80 accords de défense avec ses anciennes colonies.
Des bases militaires permanentes à Djibouti, au Tchad, au Sénégal, en Côte d'Ivoire.
Des troupes stationnées pour "aider" à la stabilité, mais jamais pour répondre aux coups d'État soutenus par des partenaires économiques.
Chaque fois que l'armée est présente, c'est au nom de la paix.
Et chaque fois que le peuple se soulève, on parle de « terrorisme ».

Le mot “paix” est devenu une arme lexicale.
Il permet de tuer sans être accusé.
Il permet de déployer des soldats sous mandat international, dans des pays que l’on appauvrit depuis des décennies.
Et quand des voix s’élèvent pour dénoncer l’absurdité de cette logique, on leur oppose la "nécessité stratégique".

Cette paix-là, ce n’est pas la fin du conflit.
C’est la perpétuation d’un rapport.
Le maintien d’une verticalité.
La normalisation de la dépendance.

Ce qu’on impose, ce n’est pas l’ordre.
C’est le droit de ne plus être interrogé.
C’est la position du maître sans le titre.
Et le prestige de la domination sans la charge de l’assumer.

Voilà ce qu’est la paix dans la bouche de ceux qui ont gouverné les siècles :
un masque de stabilité pour cacher les câbles encore tendus entre les continents.
Un récit, soigneusement formulé, où la guerre est toujours ce que font les autres.

Cette paix s’appuie sur un levier plus subtil que l’armée : la dette.

Car il ne suffit plus de prendre les terres. Il faut rendre les peuples dépendants de leur propre survie.
Et pour cela, rien de plus efficace qu’un prêt structurant, signé dans l’urgence, avec un sourire de technocrate.

Le Franc CFA, encore aujourd’hui, lie plus de 180 millions de personnes à une banque centrale étrangère.
Les réserves de change placées en France. Les parités fixées sans débat.
Les billets imprimés en dehors des frontières.
Et les politiques économiques soumises à des ajustements décidés ailleurs.

Mais on appelle cela stabilité monétaire.
Et ceux qui dénoncent cet asservissement sont accusés d’être populistes, irrationnels, anti-européens.
La paix, dit-on, a besoin de discipline.

Le FMI, la Banque mondiale, les agences de notation, tous ces instruments ont remplacé les canons.
Ils imposent des réformes. Suppriment des subventions. Privatisent les secteurs publics.
Et quand la population meurt de faim, on parle de « transition réussie ».

Le mot “coopération” est inscrit partout.
Mais dans les contrats, une seule partie prend.
Les ressources naturelles s’écoulent sous forme de concessions à durée indéterminée.
Les infrastructures sont construites, puis facturées trois fois.
Les écoles sont livrées avec des programmes approuvés par l’ancien maître.

Et l’on répète : « Nous vous aidons. »
Mais personne ne dit ce que cette aide coûte.
Ni pourquoi elle est toujours conditionnée à la soumission politique.

Quand l’armée se fait trop visible, on envoie les ONG.
Elles arrivent avec des tentes, des crayons, des slogans.
Elles distribuent l’eau, mais jamais le pouvoir.
Elles vaccinent les corps, mais jamais les mémoires.

Elles sont là pour *aider*.
Mais l’aide, ici, est à sens unique.
Elle ne répare pas l’injustice : elle la gère.

Les ONG humanitaires fonctionnent dans des zones que les États ont eux-mêmes désorganisées, désindustrialisées, parfois bombardées.
Elles interviennent après les accords d’exploitation, jamais contre eux.
Elles neutralisent le politique au nom du besoin.
Elles maintiennent en vie sans jamais reconstruire de souveraineté.

La paix, dans ce cadre, devient un service temporaire.
Un pansement sur une blessure entretenue à dessein.
Et chaque bandage posé permet de reporter la question fondamentale :
Qui a causé ça ?

Puis il y a la langue.
L'arme la plus invisible.
La plus respectée.
La plus crainte.

La francophonie n'est pas un héritage : c'est une discipline.
Elle structure les institutions, les universités, les tribunaux.
Elle définit qui est légitime, qui est audible, qui est publié.
Elle ne reconnaît que les voix qui la reproduisent.

Apprendre à parler la langue du colon, ce n'est pas seulement traduire.
C'est intérioriser une hiérarchie.
C'est apprendre à se dire soi-même dans les mots de l'autre.
Et c'est ce que l'on appelle aujourd'hui "ouverture culturelle".

Ainsi s'impose cette paix :
par les dons, les conférences, les universités partenaires, les subventions, les prix littéraires.

Une paix qui a besoin d'être racontée par ceux qu'elle domine,
dans les mots qu'elle a choisis.
Et tant que ce récit tient debout, elle peut tuer sans être inquiétée.

La paix moderne a ses tribunaux.
Ses traités.
Ses résolutions.
Mais elle n'a qu'un seul but : légaliser la force.

Le droit international est présenté comme universel.
Mais il ne s'impose jamais à ceux qui ont les moyens de le contourner.
Il n'a ni gendarme, ni mémoire.
Seulement une hiérarchie implicite entre les États :
ceux qui doivent se justifier, et ceux qui peuvent intervenir.

Depuis la fin de la guerre froide, les puissances occidentales ont multiplié les opérations dites « légales ».
Libye, Côte d'Ivoire, Mali, Afghanistan.
Toujours au nom du droit.
Toujours pour « protéger les civils ».
Toujours pour « éviter un génocide ».

Mais derrière ces mots, les intérêts stratégiques sont constants :
– pétrole,
– uranium,
– bases militaires,
– contrôle des flux migratoires.

Et lorsque les États détruits s’enfoncent dans le chaos, la communauté internationale s’efface.
Elle ne reconstruit pas. Elle évalue.
Elle ne répare pas. Elle observe.
Et dans ses rapports, les morts sont des “externalités”.

On parle de « guerre juste » pour justifier l’intervention.
Mais on ne parle jamais de paix juste pour justifier le retrait.

Le droit, ici, n’est pas une limite.
C’est une langue d’exemption.
Il est écrit par les puissants pour n’être appliqué qu’aux faibles.
Et quand un pays tente de résister à cette asymétrie, on le déclare « instable ».
On lui retire les aides.
On le place sous surveillance.
On l’humilie diplomatiquement jusqu’à ce qu’il cède.

Le plus grand succès de cette paix, ce n’est pas d’avoir fait taire les armes.
C’est d’avoir appris aux peuples à croire qu’ils ne méritaient rien d’autre.

Quand une domination dure trop longtemps, elle ne se transmet plus par la force.
Elle passe par l’éducation.
Par les cartes postales.
Par les manuels scolaires.

On y apprend que l’indépendance est venue grâce à la sagesse des anciens maîtres.
On y tait les massacres, les viols, les tortures, les pillages.
On enseigne le civisme dans une langue étrangère.
Et l’on explique que le développement passera par la bonne gouvernance, jamais par la mémoire.

Les enfants naissent dans une langue qui n’est pas la leur.
Ils rêvent dans un monde qui ne les a jamais vus.
Et quand ils osent demander pourquoi leur pays n’a pas d’industrie, pas d’armée libre, pas de monnaie propre,
on leur répond : « C’est la faute à vos élites. »

Jamais un mot sur ceux qui les ont formées.
Jamais un mot sur ceux qui les ont choisies.
Jamais un mot sur ceux qui tiennent encore les cordons de la bourse.

Cette paix-là ne convainc pas.
Elle use.
Elle désarme moralement.
Elle remplace le droit de lutter par le devoir de patienter.

Et au bout de quelques générations, il ne reste plus que des peuples fatigués de ne pas comprendre pourquoi ils doivent encore demander la permission pour exister.

Ce qui rend cette paix si difficile à nommer, c’est qu’elle se fait passer pour un cadeau.
Un don civilisateur.
Un effort diplomatique.
Un sacrifice noble consenti par les anciens maîtres pour “aider leurs frères”.

Ils ont volé, tué, divisé, rasé.
Et maintenant, ils distribuent des bourses.
Des stages dans leurs écoles.
Des postes dans leurs entreprises.
Des visas pour les meilleurs, des quotas pour les autres.
Et ils appellent cela réparation.

Mais le mot est piégé.
Car cette “réparation” est toujours conditionnée.

Toujours limitée.
Toujours réversible.

Elle ne reconnaît pas l'Histoire.
Elle requalifie la dette.
Elle demande à être applaudie, et en retour exige le silence.

Celui qui refuse cette logique, celui qui nomme l'injustice au lieu de la remercier,
devient ingrat.
Radical.
Dangereux.
Extrémiste.

On lui dira qu'il ne comprend rien à la complexité du monde.
Qu'il exagère.
Qu'il divise.
Qu'il salit le progrès.

Et l'on oubliera commodément que ce progrès fut arraché aux peuples,
avec des chaînes, des lois raciales, des compagnies commerciales armées,
et que ce progrès, aujourd'hui, continue de fonctionner sur des flux de matières premières, de cerveaux, de langues soumises.

Mais il faut que le dominé se taise.
Il faut qu'il remercie.
Il faut qu'il accepte que son passé soit un fardeau personnel,
et non une responsabilité collective.

Le propre de cette paix, c'est qu'elle neutralise.

Elle ne pacifie pas les corps. Elle neutralise les révoltes.
Elle n'étouffe pas les cris. Elle les transforme en débats technocratiques.
Elle ne réduit pas la violence : elle la requalifie.

Une mine effondrée ? Incident de sous-traitance.
Une famine organisée ? Aléa climatique.
Un soulèvement réprimé ? Opération de maintien de l'ordre.

Et lorsque les peuples crient justice, on leur oppose la diplomatie.
Des réunions. Des rapports. Des sommets.
Des communiqués de presse où tout est dit, sauf l'essentiel :

> que cette paix-là n'est pas un apaisement, mais une camisole.
> qu'elle ne repose pas sur la reconnaissance, mais sur l'amnésie.
> qu'elle ne cherche pas la réconciliation, mais l'extinction de la voix.

Les écoles forment à remercier.
Les ambassades sélectionnent les profils "constructifs".
Les médias filtrent les images, lestent les mots, aplatissent les colères.
Et peu à peu, le langage lui-même se retire.

Il ne reste que des mots vides :
développement, dialogue, rayonnement, partenariat.
Et aucun mot pour désigner ce qui continue.
L'exploitation.
Le silence.
Le mensonge reconduit.

Alors la paix devient l'opposé de ce qu'elle prétend :
elle n'unit pas, elle isole.

Elle n’ouvre pas, elle enferme dans le raisonnable.
Elle ne console pas, elle apprend à survivre dans l’oubli.

Et l’oubli, ici, n’est pas accidentel.
C’est une stratégie.
Une forme aboutie de guerre prolongée : sans soldats, sans cri, sans sang visible.
Mais avec des ruines partout.
Des ruines qu’on ne voit plus, parce qu’on les a redessinées en cartes postales.

La paix n’est pas toujours une bonne nouvelle.

Il existe des silences pires que la guerre.
Des paix qui enterrent les vivants.
Des accords signés dans la langue du vainqueur.
Des compromis dictés sous menace.
Des traités qui fixent les chaînes au lieu de les briser.

Quand un peuple n’a pas choisi sa paix,
quand il ne l’a pas nommée,
quand il ne l’a pas réclamée avec sa voix, sa langue, son rythme, son refus,
alors cette paix n’a pas de légitimité.
Elle n’est qu’une réorganisation de la défaite.

Les puissants savent cela.
C’est pourquoi ils préfèrent des peuples calmes à des peuples libres.
C’est pourquoi ils installent des postes diplomatiques, des bases militaires, des accords de défense,
et appellent cela stabilité.

Ils veulent que les dominés cessent de lutter,
pas qu’ils guérissent.
Ils veulent que la colère se taise,
pas qu’elle se transforme.
Ils veulent qu’on pardonne,
sans qu’ils aient jamais demandé pardon.

Et dans ce théâtre mondial, où l’histoire est écrite par les mêmes mains depuis cinq siècles,
on appelle réconciliation
le fait d’effacer le nom des victimes,
et de baptiser les vainqueurs protecteurs.

Mais la vraie paix, celle que les peuples méritent,
ne vient pas des chancelleries.
Elle ne se signe pas dans un salon aux dorures éteintes.
Elle ne s’annonce pas dans un communiqué.

Elle se bâtit.
Elle se choisit.
Elle se hurle d’abord, pour être entendue.

Il faut cesser d’appeler cela paix.

Il faut cesser de prononcer ce mot avec la bouche des colonisateurs.
Il faut cesser de l’écrire sur les ruines qu’ils refusent de voir.
Il faut cesser de l’enseigner à ceux qui n’ont jamais connu que le contrôle.

La paix qu’on impose est une autre forme de guerre.
Elle ne tue pas avec des armes. Elle fait taire avec des contrats.
Elle ne détruit pas les villes. Elle réorganise la mémoire.
Elle ne frappe pas. Elle délègue. Elle finance. Elle signe.

Et tant que cette paix-là régnera, aucun peuple ne sera libre.
Car on ne peut pas construire la dignité sur une reddition linguistique.
On ne peut pas reconstruire un monde dans les mots de celui qui l'a brisé.
On ne peut pas guérir sous surveillance.

Cette paix est une promesse de silence.
Elle exige qu'on tourne la page.
Qu'on oublie les os sous les fondations.
Qu'on remercie les mains qui ont retenu la lumière.

Mais nous n'oublierons pas.
Et nous ne signerons rien.
Car nous savons ce que coûte une paix qui n'a pas été désirée.

Elle coûte la langue.
La mémoire.
L'Histoire.
Et l'avenir de ceux qui n'ont jamais eu le droit de dire non.

La seule paix que nous accepterons
sera celle que nous écrirons nous-mêmes,
avec nos morts, nos mots, nos plaies et notre droit de dire non.
Pas un cessez-le-feu diplomatique.
Pas une normalisation.
Pas une trêve dans le déséquilibre.

Mais la fin du mensonge.
Et la vérité comme condition préalable à toute forme de silence.

Interlude XXIII: Glossaire impérial

Chaque empire a ses lois.
Mais les empires modernes ont mieux : un langage validé, diffusé, enseigné.
Ils ne disent plus : “Soumets-toi.”
Ils disent : “Partenariat.”
Ils ne disent plus : “Tu nous appartiens.”
Ils disent : “Vous bénéficiez de notre coopération.”
Ce n’est pas l’armée qui parle. C’est la terminologie.
Voici donc un glossaire. Un correctif. Un antidote.
Un manuel clandestin pour retrouver le sens dans ce qui n’est plus qu’argumentaire.

Stabilité

Nom donné à l’immobilisme politique des pays dominés.
État souhaitable lorsque le pouvoir en place ne remet pas en cause les intérêts des puissances étrangères.
Un pays est dit stable lorsqu’il est prévisible, soumis, et que les ressources circulent sans résistance.

> *Usage officiel* : “Le Tchad est un partenaire stable.”
> *Traduction* : “Les élites y sont contrôlées, les bases militaires y sont sécurisées.”

Coopération bilatérale

Forme légale de l’asymétrie.
Négociée sous contrainte, souvent dans une langue étrangère, elle garantit un avantage structurel à l’ancien colonisateur.
Souvent militaire, financière ou énergétique, elle protège l’ordre existant sous apparence diplomatique.

> *Exemple* : Accords de défense entre la France et 15 pays africains.
> *Effet* : Autorise une ingérence militaire sans déclaration de guerre.

Développement

Concept de domination réécrit.
Présenté comme une trajectoire universelle vers la modernité, il repose sur l’idée que certaines nations sont en retard, donc à rattraper.
Jamais neutre, il impose un modèle occidental au nom du progrès, et invalide toute alternative locale.

> *Terme courant* : “Pays en développement.”
> *Traduction* : “Pays maintenu dans la dépendance par des recettes imposées.”

Partenariat stratégique

Euphémisme pour alliance de convenance déséquilibrée.
Celui qui possède les armes, la norme, la dette, dicte la ligne.
Celui qui est qualifié de “stratégique” n’est jamais l’égal : il est l’utile.

> *Exemple* : Opérations de sécurité UE–Sahel.
> *But réel* : Contrôle migratoire, sécurisation des ressources, maintien de l’influence.

Dette

Outil postcolonial par excellence.
Présentée comme soutien, elle est conçue pour créer une dépendance.
Conditionnée à des réformes (libéralisation, privatisations, baisse des budgets sociaux), elle permet un contrôle structurel sans présence militaire.

Terme associé : “Ajustement structurel.”
Traduction : “Démantèlement de la souveraineté au nom de la solvabilité.”

Franc CFA

Monnaie coloniale perpétuée.
Créée en 1945, toujours liée au Trésor français.
14 pays d’Afrique l’utilisent encore. Leurs réserves sont logées à Paris. Leur politique monétaire n’est pas indépendante.

Effet : Freine l’investissement local, favorise les importations européennes, empêche toute souveraineté monétaire.
j*ustification* : “Stabilité monétaire.”

Transition démocratique

Narratif appliqué aux pays qui dérangent, jusqu’à ce qu’ils obéissent.
La “transition” dure parfois 30 ans. Elle justifie toutes les interventions et toutes les pressions.
Le mot “démocratie” n’est jamais défini, mais toujours exigé.

Exemple : Mali, Guinée, Burkina Faso.
Réalité : Punitions économiques si l’on sort de l’orbite française.

Base militaire

Infrastructures d’intimidation.
Installées dans les zones stratégiques : pétrole, uranium, routes commerciales.
Sous prétexte d’accord de défense, elles garantissent une présence militaire permanente.

Exemples : Djibouti, Abidjan, Libreville, N’Djamena.
But réel : Protéger les intérêts occidentaux, pas les civils.

Francophonie

Institution d’influence culturelle.
Présentée comme un espace de dialogue linguistique.
En réalité : vecteur d’uniformisation, outil de sélection des élites, reproduction des rapports coloniaux.

Exemple : Imposer le français comme langue d’enseignement supérieur.
Conséquence : Renforce la dépendance intellectuelle.

Guerre juste

Narratif de légitimation militaire.
Permet d'envahir sans dire invasion.
Se base sur des critères vagues : droits humains, stabilité, lutte contre le terrorisme.

Exemple : Intervention en Libye (2011).
Conséquence : Pays détruit, chaos durable, aucun responsable.

Chronologie partielle de l'impérialisme contemporain

- 1945 : Création du Franc CFA.
- 1960–1975 : Indépendances formelles, maintien des accords militaires.
- 1979 : Intervention française au Tchad (opération Barracuda).
- 1994 : Dévaluation du Franc CFA sur décision française.
- 1990–2000 : Plans d'ajustement structurel du FMI. Explosion de la pauvreté.
- 2001 : Guerre en Afghanistan — la "guerre juste" mondiale.
- 2008 : Crise financière mondiale, endettement massif des Suds.
- 2011 : Intervention en Libye, Kadhafi renversé. Instabilité régionale extrême.
- 2013–2022 : Opérations Barkhane et Serval (Mali, Sahel). Présence militaire française renforcée.
- 2023 : Rejet populaire massif de la France au Mali, au Niger, au Burkina Faso. Bases évacuées sous pression.

Conclusion :
La paix qu'on impose s'appuie sur ces termes, ces dates, ces signatures.
Ce n'est pas une paix muette.
C'est une paix programmée, nommée, codifiée.
Et tant que les mots resteront entre leurs mains, les peuples ne seront pas libres.

Ce glossaire est un contre-dictionnaire.
Un lexique pour reprendre la parole.
Un outil pour décoloniser non seulement les territoires,
mais les formulations mêmes de la réalité.

Chapitre XXIIII : Discours de l’Empire

Je suis la main qui prend sans jamais se montrer,
L’épine dans le cœur d’un monde habitué.
Je ne suis plus drapeau, je suis législation,
Ma conquête est un prêt, ma guerre : condition.
Je suis l’Empire blanc sans visage ni trône,
Un chiffre, un formulaire, une paix monotone.
Je ne tue plus de sang, mais d’indifférence,
Je diffuse ma loi par votre obéissance.
Tu vis sous mes papiers, tu signes mes contrats,
Et ton rêve d’ailleurs commence par mes pas.
Tu crois me fuir ? Je suis déjà dans ta bouche :
Ton école, ton droit, même ton Dieu me touche.

Tu cries au pillage ? Je réponds par l’aide.
Tu veux la justice ? Je te propose une trêve.
Je te donne un crédit, puis j’ajuste tes lois,
Et je nomme l’effort ce que fut ton effroi.
Tu parles d’avenir ? J’en maîtrise la carte.
Tu veux l’indépendance ? Apprends à être apte.
Je veux des dirigeants qui ne rompent jamais,
Et des peuples soumis, mais joyeux, stylisés.
Ma langue est ta patrie, mon silence ta foi,
Tu cites mes poètes, tu doutes avec ma voix.
Je suis le centre exact, la norme, l’évidence,
Et je fais du dégoût un acte d’élégance.

Je suis dans chaque banque, chaque hémisphère,
Dans les ports, les écrans, les mots que tu préfères.
Je te vends les habits, les slogans, les modèles,
Et je fais de ta honte une vertu nouvelle.
Je ne demande rien : c’est toi qui réclames.
Mes passeports, mes drapeaux, mes visas, mes armes.
Je suis ton obsession, ton rêve et ton juge,
Et même ta révolte épouse mes refuges.
Tu dis « je veux naître » ? Je te baptise docile.
Tu dis « je veux l’être » ? Je te sculpte utile.
Je suis le faux contrat qui ressemble au désir,
Et je t’offre la paix pour mieux te ralentir.

J’avance lentement, je parle à voix très basse.
Mon empire est feutré, ma frontière : surface.
Je m’installe partout sans lever de drapeau,
Et je grave mon nom sur tes mots les plus beaux.
Tu crois dire justice ? Tu dis ce que je pense.
Ta colère est un chant que j’ai mis en cadence.
Je t’ai formé à croire que penser, c’est moi.
Que vivre sans moi revient à vivre en bois.
Je fais de ton refus une image vendable,
Et de ton cri brut un discours acceptable.
Je suis celui qui lie sans jamais tenir,
Celui qu’on croit quitter et qu’on vient bénir.

Je ne suis plus armée, je suis architecture.
Je suis dans les données, les droits, la facture.
Je ne dévaste plus, je compile, j’archive,
Je réduis ton passé à ce qui m’est prescriptif.
Tu parles d’histoire ? Je t’offre un manuel.
Tu parles de douleur ? J’en fais un rituel.
Tout ce que tu crois tien, je le redéfinis,
Et je t’apprends à plaire quand tu dis non, fini.
Mon pouvoir est feutré, mais mes règles sont nettes :
Tu ne peux respirer sans signer mes dettes.
Et même ton refus se décline en bilan,
Et même ta langue porte mon gant.

Tu veux me dénoncer ? Tu m’offres ta scène.
Je suis dans ta colère, dans ta phrase pleine.
Tu cites mes bourreaux, tu connais mes lois,
Tu n’écris ton poème qu’à l’ombre de ma voix.
Je suis le mot validé, l’archive qu’on accepte,
Et ton récit s’éteint s’il devient trop suspect.
Je sais qu’en toi demeure un désir de rompre,
Mais je t’ai enseigné que rompre, c’est corrompre.
Je suis ton prix Nobel, ton visa, ton trophée.
Et si tu me refuses, ton nom est gommé.
Je te propose un monde à la condition unique :
Te taire au bon moment. T’excuser sans logique.

Mes ONG blanchissent le goût du désastre.
Je construis des écoles sur les ruines d'hier.
Je soigne quelques corps pour couvrir le désastre
Et je publie des chiffres que personne n'éclaire.
Je finance des livres, je sponsorise des voix,
Je forme les meilleurs à penser comme moi.
Je n'ai plus besoin d'armes, mes jeunes sont formés.
Ils reviennent penser avec mes vérités.
Je fais de ton futur une ancienne province.
Et je t'offre l'élite, la mienne, en silence.
Je bâtis ton savoir comme une concession :
Tu peux apprendre, mais à mes conditions.

Je suis la carte, l'aéroport, la mer,
Le câble sous-marin, le planétaire enfer.
Je suis les mots-clés de ton moteur de vie,
Je suis la borne, la taxe, le permis.
Je suis l'ONG, l'accord cadre, l'expert,
Le prix du riz, l'exil, le visa temporaire.
Tu dis que tu refuses, mais tu veux mon code.
Tu cries contre moi, mais tu rêves ma mode.
Ton insoumission est un slogan calibré,
Un chant de service, un rythme encadré.
Même ton refus est un produit validé.
Je suis l'Empire. Et je suis ton reflet.

Tu veux briser mes chaînes ? Mais tu es né dedans.
Tu veux m'effacer ? Mais je suis ton dedans.
Je suis ton alphabet, ton visa, ta carte,
Ta route, ton sol, ta mémoire en charte.
Je suis ton musée, ton drapeau, ton hymne.
Et même ton exil m'appartient en prime.
Tu peux partir, mais sous mes latitudes.
Tu peux parler, mais dans mes habitudes.
Tu veux crier ? J'édite ton cri.
Tu veux mourir ? Je signe aussi.
Tu veux l'oubli ? J'en fais un monument.
Je suis partout. Et je te tiens par le temps.

Je n’ai plus de frontières, je suis la carte nue.
Je n’ai plus de soldats, j’ai des lois ingénues.
Je n’ai plus de prisons, j’ai des quotas d’entrée.
Je n’ai plus de ghettos, j’ai des zones protégées.
Je suis la mondialisation qu’on acclame,
Le confort, la vitesse, la lumière des flammes.
Je suis le droit d’asile qu’on suspend la nuit,
La paix qui brise, la langue sans appui.
Je suis le faux ciel qu’on vend par satellite.
Je suis la voix claire dans la salle interdite.
Et quand tu dors enfin, la tête sur ma carte,
Je grave dans tes rêves le plan de ta perte.

Je suis l’ordre du monde et son accélérateur.
Je suis l’oxygène même de ton moteur.
Je suis le nom du crime que personne n’écrit,
Car je suis l’auteur, le scribe et le jury.
Je suis l’écran, le brevet, la frontière mouvante,
La loi qui régule, la dette bienveillante.
Je suis ton GPS, ton taux, ta devise,
Ton armée intégrée, ta capitale promise.
Je suis l’Empire du consentement captif,
Le sourire avant l’extinction définitive.
Je suis la foi que tu n’as pas choisie,
Et la fin de toi si tu me dis : non, fuis.

Et si tu veux la guerre, je te l’offre aussi.
Mais tu ne verras pas de sang, pas de bruits.
Juste un retrait d’aide, un compte bloqué,
Un nom rayé d’un sommet coté.
Je peux t’abattre en pleine conférence.
T’effacer d’un clic, sans briser le silence.
Je suis le monde tel qu’il s’ordonne,
Le tri sélectif, la carte sans honte.
Je suis ce que tu hais mais que tu nommes père.
Je suis l’Empire, sans haine, sans colère.
Et tant que tu vivras selon mon lexique,
Je signerai ton sort… au nom de la République.

Interlude XXIIII: Autopsie

Il est des textes qu'on ne peut réfuter par la logique.
Parce qu'ils sont écrits avec une logique sans faille.
Parce qu'ils parlent avant vous.
Parce qu'ils sont construits pour séduire, désarmer, désigner leur propre domination comme nécessité.
Discours de l'Empire est de ceux-là.

Un poème parfait.
Trop parfait.
Douze strophes de douze vers : l'arithmétique du pouvoir.
Chaque mot tombe avec précision. Chaque argument se clôt.
Le vers lui-même devient l'unité de contrôle.

Ce texte est une machine de domination, et cette machine, il faut la démonter pièce par pièce.

Le premier piège du texte, c'est son équilibre interne.
Aucune hésitation. Aucun cri. Pas de cassure.
Le pouvoir parle en vers stricts, donc en autorité.
Et l'alexandrin, forme classique du théâtre politique, devient ici l'armure rythmique du mensonge.

Tout ce qui est dit devient vrai par sa cadence.

Mais dans cette stabilité métrique réside un mensonge plus profond :

> L'ordre de la langue remplace la violence du réel.

On ne voit plus les chaînes : elles sont devenues structure grammaticale.
On ne sent plus les coups : ils sont devenus accords de participation.
On ne voit plus les morts : ils sont devenus lignes budgétaires.

Le « je » du poème est limpide. C'est l'Empire. Mais pas un empire historique.
Pas Rome. Pas la France. Pas les États-Unis.
C'est un empire système, global, diffus.
Ce n'est pas un pouvoir localisé, c'est une syntaxe mondiale.

Et ce « je » ne hurle jamais.
Il séduit.
Il parle bas.
Il maîtrise sa colère, car il n'a plus besoin de violence apparente.

> Il n'a pas besoin de convaincre : il organise la conviction.

Sa voix est claire.
Son lexique est propre.
Ses arguments coulent de source, car le discours de l'Empire a été intégré dans l'éducation, la diplomatie, la culture.

Et cette voix dit :

> "Tu m'imites, tu me supplies, tu me cites."
> Et elle dit vrai.
> Car même la contestation passe par ses mots.

Chaque mot du poème est un renversement.
L'oppression est renommée « stabilité ».
La dette est une « aide ».
L'imitation devient « progrès ».
L'obéissance devient « participation ».
Et le contrôle devient « gouvernance ».

Le poème ne nie rien.
Il transforme.

Il ne dit pas : "Je ne vole pas."
Il dit : "Je donne en échange."
Il ne dit pas : "Je t'ai humilié."
Il dit : "Je t'ai civilisé."
Il ne dit pas : "Je t'ai détruit."
Il dit : "Je t'ai offert un avenir."

C'est là que réside la plus puissante des violences : dans l'esthétisation du crime

Tout ce qui pourrait être dit contre l'Empire a déjà été absorbé.
La critique est prévue.
La révolte est encadrée.
L'insoumission est monétisée.

Le poème ne nie pas qu'il soit haï.
Il dit :

> "Tu me dénonces, mais tu me récites."

C'est la logique de la capture :
Tu crois sortir du système ? Tu confirmes qu'il t'encadre.
Tu veux rompre ? La rupture est déjà une position prévue par son algorithme.

Même ton refus est une statistique.

Le lecteur se prend au piège parce que c'est beau.
Parce que c'est structuré.
Parce que c'est fluide.
Et parce que, malgré l'horreur dite, il y a du plaisir dans la langue.

Mais cette beauté n’est pas un ornement.
C’est l’arme la plus fine.
Le vers qui tombe juste, c’est le décret que personne ne discute.
La strophe bien construite, c’est la prison dont on admire les murs.

Le poème est un formulaire parfait : tout y est prévu sauf la sortie.

Il n’y a pas de morts dans ce texte.
Pas de corps. Pas de cris. Pas de guerre directe.
Tout est abstrait. Codifié. Nominalisé.

On parle d’aide, pas de famine.
On parle de flux, pas d’exode.
On parle d’expertise, pas de pillage.
On parle de marché, pas d’exploitation.

Le texte nie le sang en le transformant en signature.

Parce qu’il fonctionne.
Parce qu’il est logique.
Parce qu’il ne ment jamais tout à fait.

Il dit ce que l’Empire pense, et que parfois, le dominé finit par penser aussi.

Il dit :

“Je suis en toi. Tu parles par moi. Tu n’as pas d’autre horizon.”

Et tant qu’on n’a pas brisé cette phrase, tant qu’on n’a pas reconstruit d’autre langue,
le poème reste une prison.
Parfaite. Sonore. Irréfutable.

Ce texte est une œuvre d’art totalitaire.
Il faut le lire comme on entre dans un palais glacial :
les murs sont droits, les voûtes impeccables, le silence absolu.
Mais chaque pierre pèse une vie.
Chaque vers pèse un cadavre oublié.

Ce texte est dangereux.
Non parce qu’il ment.
Mais parce qu’il détourne la vérité à son profit.

Il est donc juste, maintenant, de le laisser debout,
pour mieux l’écraser,
non par un autre poème,
mais par un cri sans musique,
par un refus brut,
par une voix qui bégaye enfin pour dire

non.

Chapitre XXV: Celui qui se tait

Je m’appelle Saïd. Et je suis devenu un homme sans mémoire.
Non pas que je l’aie perdue.
Mais on me l’a rendue illisible.

Je ne suis pas né dans une guerre.
Ni dans un bidonville.
Je suis né dans une rue droite, avec du goudron chaud et des chiens errants,
dans un quartier qui n’existe pas sur les cartes postales.
Un quartier qui s’efface dans les statistiques,
mais qui, pour moi, a été le centre du monde.

Il y avait des femmes qui criaient depuis les fenêtres,
des enfants qui jouaient sur le béton fissuré,
des hommes qui traînaient trop longtemps devant les cafés.
Et il y avait l’école, surtout.

Une école qui sentait la craie humide,
et les bras levés toujours un peu trop haut.
Je levais la main.
Je voulais répondre.
Je savais.

Mais on regardait souvent un autre.
Un blond, un plus calme, un prénom qui sonnait “bien”.

Je suis né dans un monde où il fallait déjà se justifier.
D’exister.
D’être là.
D’avoir un cartable neuf.
D’avoir de bonnes notes.
D’avoir la peau que j’ai, sans m’excuser.

Mon père me disait :
“Ne fais pas de vagues. Reste droit. Réponds bien. Tu verras, ils finiront par te respecter.”

Alors j’ai appris à parler sans accent.
À ne pas marcher trop vite dans les couloirs.
À ne jamais hausser la voix, même quand on me traitait de “mouton noir”.
À regarder les profs dans les yeux,
mais pas trop longtemps.

Et j’ai été sage.

Trop sage.

On me trouvait “posé”.
“Apaisant”.
“Intégré”.

Et je disais merci.

Je disais toujours merci. Même quand on m’oubliait.

Le jour où j’ai eu mon premier diplôme,
ma mère a pleuré.
Pas de fierté.
Pas seulement.
Mais parce qu’elle croyait qu’à partir de là,
les portes allaient s’ouvrir.
Que le nom Saïd allait devenir un nom de fonctionnaire.
Pas un nom de dossier suspect.

Moi aussi, j’y ai cru.

J’ai cru que le mérite suffisait.
Qu’il effaçait la frontière invisible.
Qu’il nettoyait les regards.

Mais ce n’était pas vrai.
Parce que même diplômé,
je restais “le bon petit”.
Celui qui rassure.
Celui qu’on met en avant pour montrer que tout va bien.
Celui qu’on invite à la table mais qu’on ne sert jamais en premier.

Et puis il y a eu le travail.
Les couloirs blancs, les plafonds trop bas,
les réunions où l’on dit beaucoup sans rien dire.
J’ai appris les codes.
Les silences à respecter.
Les soupirs à éviter.
Les blagues à rire, même quand elles mordaient.

Je me souviens très bien de ce jour-là :
le jour où, dans une réunion,
on a projeté une carte des zones sensibles.
Ma ville y figurait, cerclée de rouge,
comme une infection dans un corps propre.

J’ai vu mon quartier comme un symptôme.
Et j’ai baissé les yeux.

Pas un mot.
Même quand ils ont ri.
Même quand ils ont dit :
“Ces zones-là, il faut les neutraliser. Y a que des petits Saïd.”

Ils ne savaient pas que j’étais là.
Ou peut-être que si.

Il y a aussi cette fois dans l’ascenseur.
Un collègue bien mis, poli,
qui me regarde, puis dit :
« On dirait pas comme ça, mais vous vous exprimez très bien. »

Et moi de répondre :
“Merci.”

Encore.
Toujours.

Et il y a le reste.
Le refus d'un logement.
L'enquête de voisinage.
Le stage qu'on refuse sans raison.
Les compliments étranges :
"Tu fais pas ton origine."
"On t'aurait jamais deviné."
"Chez toi, ça doit être vivant."

À chaque fois,
je souris.

Mais à l'intérieur,
je me souviens.
De ma langue qu'on a réduite à un folklore.
De mes récits qu'on a nommés "témoignages intéressants".
De mon corps qu'on a vérifié trois fois à l'aéroport.
De ma voix qu'on a polie pour la rendre acceptable.

Je suis devenu un homme sans épaisseur.

Un homme de surface.
Lisse.
Fonctionnel.
Affable.

Mais creux. Et dans ce creux,
je garde les phrases que je n'ai jamais pu dire.
Pas parce qu'elles étaient violentes.
Mais parce qu'elles n'étaient pas prévues.

Je ne voulais pas de vengeance.
Juste un espace.
Un lieu où poser ma voix sans avoir à la désinfecter.

Mais ce lieu,
je ne l'ai jamais trouvé.

Alors je suis resté.
Muet.
Présent.
Mais hors de moi.

Je ne sais pas exactement quand j'ai commencé à me méfier de tout.

Ce n'est pas venu d'un coup.
Pas d'un choc.
Pas d'un événement spectaculaire.

Non.
C'était dans les détails.
Toujours les détails.

Un mot.
Un ton.

Une absence de réponse.
Une remarque sans conséquence, mais qui reste dans la gorge.

Une collègue qui change de sujet quand je parle de mon enfance.
Un responsable qui me confond trois fois avec un autre homme « du même profil ».
Un jury qui sourit quand je prononce un mot arabe dans un exposé.
Un formateur qui répète : « Restez neutre, évitez les positions identitaires. »

Et moi, là, toujours là.
À chercher comment rester audible.
Comment ne pas froisser.
Comment continuer sans disparaître.

Je me suis surpris à réviser mes souvenirs.

À les réécrire dans ma tête.
À les épurer de ce qui pouvait déranger.

Je parlais de mon quartier sans dire son nom.
Je parlais de mon père en disant « mon géniteur »,
pour éviter les stéréotypes.
Je parlais de mes origines sans parler de la mer, ni du sable, ni du henné, ni de la guerre.
Je me résumais à des notions abstraites.
Un peu de géographie.
Un peu d'histoire.
Mais jamais de douleur.

La douleur, je la réservais à mes nuits.

Je crois que j'ai commencé à vraiment me haïr
le jour où j'ai corrigé mon petit frère devant un professeur.

Il avait fait une remarque maladroite.
Un mot un peu cru.
Un mot qu'on dit dans notre quartier, sans réfléchir.

Et moi, j'ai rougi.
J'ai détourné la phrase.
J'ai transformé son mot en une version « acceptable ».

Il m'a regardé.
Il n'a rien dit.
Mais son regard m'a brisé.

Ce jour-là,
j'ai compris que j'étais devenu l'interprète de ma propre honte.

Dans mon travail, j'avançais.
Toujours plus haut.
Toujours plus seul.

Les autres, ceux qui me ressemblaient,
étaient restés au rez-de-chaussée.
Non pas parce qu'ils manquaient de talent.
Mais parce qu'ils avaient gardé quelque chose que j'avais vendu :
leur colère.

Moi, je l'avais rangée.
Dans une boîte.
Jolie.

Fermée.
Avec une étiquette dessus : "Ne pas ouvrir, inapte à la promotion."

Et on m’a promu.

Un jour, j’ai eu à diriger une équipe.
C’était ma victoire.
Mon rêve.
Mon père m’avait dit :
« Là, tu y es. Maintenant, tu dois montrer l’exemple. »

Mais je ne savais plus quoi montrer.
J’étais devenu le produit d’un effacement méthodique.
Et je devais maintenant le transmettre ?

J’ai passé des journées entières à corriger les fautes de ton,
les maladresses de langage,
les attitudes trop “visibles”.

Je disais :
« Il faut lisser un peu. »
« Il faut faire plus neutre. »
« Il faut rester dans le cadre. »

Mais quel cadre ?
Quel pays ?
Quelle langue ?

Je n’en savais rien.
Je voulais seulement qu’ils ne soient pas rejetés.
Qu’ils passent.
Qu’ils survivent.

Comme moi.

Un jour, un jeune collègue m’a dit :
« T’as jamais eu envie d’envoyer tout valser ? De leur dire ? De leur cracher tout à la figure ? »

J’ai souri.
Un sourire long.
Fatigué.

Je lui ai répondu :
« Je n’ai jamais appris à cracher.
J’ai appris à me rincer la bouche.
Avec des mots propres.
Et à avaler. »

Il a ri.
Mais c’était un rire de glace.

Ce que je n’ai jamais dit à personne,
c’est que j’ai fait plusieurs crises d’angoisse.
Pas des grandes. Pas spectaculaires.
Mais des mini-effondrements.
Dans l’ascenseur.
Devant le miroir.
Dans les toilettes du ministère.
Dans la salle d’attente de la préfecture,
alors que j’y accompagnais un cousin.

Je n’étais pas là pour moi.
Mais c’est moi qu’on a fouillé.

C’est moi qu’on a fait attendre.
C’est moi qu’on a regardé comme s’il manquait une pièce à mon dossier d’humain.

Et je suis sorti de là
avec l’impression d’avoir trahi toutes mes années d’école,
tous mes efforts d’élocution,
tous mes sourires,
tous mes sacrifices.

Ce soir-là, je n’ai pas mangé.
Je n’ai pas dormi.
Je me suis regardé dans la glace,
et je me suis demandé :
“À quoi ça t’a servi ?”

À quoi bon
les compromis,
les corrections,
les diplômes,
les habits bien repassés,
les sourires aux bons endroits,
les mains tendues même quand elles sont vides ?

Et la réponse, c’est ça.
C’est ce silence que j’écris aujourd’hui.
Ce silence que j’ai avalé pendant toutes ces années.
Ce silence que je porte comme un nom de famille.
Ce silence qui colle à mes chaussures quand je marche.
Ce silence qui remplace mon ombre dans les ascenseurs.
Ce silence qui fait que, quand je parle maintenant,
j’ai l’impression d’insulter quelqu’un.

Parce que ma voix,
on ne l’a jamais attendue.
On l’a tolérée.
Jusqu’à ce qu’elle ne dérange plus.

Je n’ai jamais crié.
Je n’ai jamais frappé.
Je n’ai jamais refusé d’obéir.

Pas parce que je suis calme.
Mais parce que je suis éduqué à plaire.
À rassurer.
À être le bon exemple.

Ma colère ne se voit pas.
Elle se sédimente.

Dans les vertèbres.
Dans la mâchoire.
Dans les rêves qu’on n’ose pas formuler.

Je ne suis pas une bombe.
Je suis une digue.
Et depuis vingt ans, tout s’y accumule.

Parfois je parle tout seul.
Dans les transports.
En marchant.
À voix basse.

Je répète les phrases que je n'ai pas dites :
« Laissez-moi finir. »
« Non, vous n'avez pas le droit. »
« Ne me parlez pas comme ça. »

Je les dis dans le vide,
parce qu'en face, dans le réel,
je ne les ai jamais placées.
J'ai préféré courber l'échine.
Pour garder le poste.
Pour ne pas "faire de scandale".
Pour ne pas confirmer ce qu'ils pensent.

Tu comprends ?
Même quand tu es victime,
tu dois faire attention à ne pas ressembler à ce que le monde suppose de toi.

Tu dois être blessé,
mais calme.
Tu dois être humilié,
mais digne.
Tu dois être insulté,
mais poli.

C'est ça, la performance du dominé acceptable.
C'est ça, le prix de la place.

Un jour, j'ai été invité à une conférence.
On voulait un témoignage.
Un parcours.
Une success story.

Le thème : *« diversité et mérite républicain »*.

Ils m'ont présenté comme un modèle.
Ils ont projeté ma photo sur un écran.
Ils ont énuméré mes titres.
Ils ont dit : « Preuve que la République fonctionne. »

Et moi…
moi je ne savais plus quoi faire de mes mains.

Je transpirais.
J'avais envie de crier :
"Vous ne savez rien.
Vous ne savez rien de ce que j'ai dû effacer pour arriver là.
Vous ne savez pas combien de fois j'ai accepté d'être humilié à voix basse pour monter un étage."

Mais j'ai souri.
J'ai dit merci.
J'ai récité le texte prévu.

Et en rentrant chez moi,
j'ai vomi.

Littéralement.
Je suis rentré, j'ai vomi.

Pas de dégoût.
Pas de maladie.
Mais de trop plein.

Il y a un moment où le silence,
quand il n'est pas exorcisé,
se transforme en poison physique.

Mon corps, lui, parlait.
Même quand ma bouche était vide.

Je me souviens aussi de ce rêve récurrent.
J'entre dans une pièce.
On m'appelle.
On me fait asseoir.
On me félicite.
On me tend un micro.

Et au moment où je veux parler,
plus aucun son ne sort.

Les gens attendent.
Ils sourient.
Ils hochent la tête.
Mais je n'arrive pas à prononcer une seule syllabe.

Je me lève.
Je cherche à partir.
La salle applaudit.

Je me réveille en sueur,
avec dans la gorge,
un cri sec.
Un cri sans mot.

Un cri sans mot,
c'est la définition exacte de ma place dans cette République.

Je suis là.
Visible.
Recyclable.
Citoyen, mais pas croyable.

Je fais partie des chiffres.
Des tableaux.
Des efforts d'intégration.

Mais je suis toujours dans la case "à confirmer".

Toujours un doute.
Toujours un regard.
Toujours une relecture.

On ne me laisse pas être.
Je dois toujours devenir.

Et devenir, dans leur langue.
Pas dans la mienne.

Pas dans mon rythme.
Pas dans mon corps.

Je suis resté longtemps un homme sage.
Je pensais qu'il suffisait d'attendre.
De montrer patte blanche.
D'être plus doux que la violence.
Plus propre que la saleté.
Plus poli que l'insulte.

J'ai pensé qu'on finirait par me rendre justice.
Que le monde finirait par m'entendre.

Mais non.
Il ne veut pas entendre.
Il veut me voir tenir.
Me voir m'adapter.
Me voir sourire malgré tout.

C'est ça qu'il aime :
le dominé qui ne mord pas.

Et maintenant ?
Maintenant j'écris.

J'écris parce que je n'ai plus de langue publique.
Parce que ma voix a été cassée dans les couloirs.
Parce que mon accent a été démonté à la pince à épiler.
Parce que mon silence est devenu si lourd que j'en ai fait un meuble.

J'écris pour ne pas oublier que j'ai existé.
Pas dans leurs photos.
Pas dans leurs rapports.

Mais ici.
À l'intérieur.
Dans cette vie qu'ils ne veulent pas voir.
Dans ce corps qu'ils veulent fonctionnel, mais jamais vivant.

On ne m'a pas effacé d'un trait.
On m'a dilué.
Dans des règles.
Dans des lois.
Dans des compliments qui étranglent.
Dans des réunions sans fin.
Dans des phrases où je n'étais jamais sujet.

On m'a proposé d'entrer.
À condition de ne rien dire.
À condition de ne pas regarder derrière.
À condition d'aimer le blanc, sans nuance.
À condition de ne pas parler du sang qui a payé les murs.

Et moi,
j'ai dit oui.
Par peur.
Par espoir.
Par fatigue.
Par instinct.

Mais aujourd’hui je n’ai plus rien à perdre.

Je suis celui qui s’est tu.
Trop longtemps.
Et qui maintenant parle.
Mais pas pour dialoguer.

Je parle pour nommer.

Je parle pour dire que votre intégration est une usine à mutiler.
Que vos écoles forment des enfants à se haïr.
Que vos caméras ne filment que les erreurs de ceux que vous avez déjà condamnés.
Que votre méritocratie est un test de soumission.

Je parle pour dire que vous ne m’avez pas brisé.
Mais que vous avez brisé la promesse.

Vous avez tué le mot “nous”.
Vous l’avez transformé en contrat à durée déterminée.

Je n’attends plus rien.
Je n’espère plus.
Je ne demande pas.
Je n’explique plus.

Je dresse.
Un constat.
Un refus.
Une fin.

Je vous laisse vos prix.
Vos trophées de la diversité.
Vos plateaux télé.
Vos décorations.
Vos regrets bien formés.
Vos excuses de façade.

Moi, je garde le reste.

Le silence de ma mère dans la salle d’attente.
Le regard de mon frère à qui on a dit : “Vous êtes né au mauvais endroit.”
Les contrôles humiliants.
Les convocations.
Les notes marginales.
Les profs qui disent : “Il est intelligent… pour un garçon comme lui.”
Les voisins qui changent de trottoir.
Les entretiens annulés.
Les prénoms moqués.

Je garde tout.
Pas pour pleurer.
Pas pour supplier.

Mais pour me souvenir.
Pour que ça ne recommence pas.
Pas avec d’autres.
Pas dans d’autres silences.

Et si ma voix tremble,
ce n’est pas de peur.
C’est de mémoire.

Je n’ai pas crié.
Mais je n’ai pas oublié.

Et aujourd’hui,
je parle.

Pas pour convaincre.
Pour inscrire.

Interlude XXV : Cartographie du silence

“Il n’est pire cri que celui qui s’étouffe lentement dans une langue qu’on ne vous a jamais laissée choisir.”

I. Le silence n’est jamais neutre

Dans les systèmes politiques de domination, il n’y a pas de silence neutre. Il y a le silence imposé, le silence intériorisé, et le silence admis comme forme de paix sociale. Et puis il y a celui, plus rare, plus brûlant, qui s’écrit.

Ce que Saïd porte, dans le chapitre précédent, n’est pas une douleur intime détachée de l’histoire.
C’est une forme contemporaine du colonialisme républicain, qui ne dit plus “inférieur”, mais “intégré”. Qui ne frappe plus au fouet, mais à la norme.

Il n’a pas cessé de parler.
On a cessé de lui répondre.

Et à force d’entendre que sa voix était "bonne", "propre", "admirable"… à condition qu’elle ne dise pas ce qu’elle sait il s’est mis à se taire. Pas par faiblesse. Par lucidité.

II. Cartographie d’une extinction

Dans les archives du langage administratif, tout commence par des fiches.
Des prénoms.
Des parcours.
Des "catégories socio-professionnelles".
Des "zones sensibles".
Des "candidats issus de la diversité".

Il y a là une organisation froide de la disparition :
on nomme pour ne pas reconnaître,
on mesure pour ne pas voir,
on célèbre pour ne pas réparer.

La cartographie du silence n’est pas vide :
elle est pleine de points rouges,
de lettres non envoyées,
de dossiers classés "sans suite",
de souvenirs honteux glissés dans des entretiens trop courts.

Elle traverse les lieux :

- la salle de classe où l’on vous appelle par votre nom avec un rictus,
- le poste de police où l’on vous tutoie d’emblée,
- le métro où votre sac attire trois regards de plus que les autres,
- le bureau RH où votre prénom devient un obstacle statistique.

Mais elle traverse aussi le corps :

- mâchoires serrées,
- dos redressé en toute circonstance,
- voix lissée,
- mains toujours visibles.

La République exige qu'on se fasse oublier pour mériter d'être inclus.
Ce n'est pas de l'égalité. C'est une reddition.

III. Le mérite : arme de destruction sociale

Le mot "méritocratie", en France, est devenu le substitut idéologique du racisme structurel.
Il sert à désigner les survivants comme des élus, et à rejeter tous les autres dans la catégorie des "mauvais perdants".

Mais ceux qui "réussissent" dans ce système, les Saïd, les Lila, les Malik, les Jamila, les Faïza,
ne montent pas par ascenseur.
Ils grimpent une échelle savonnée,
avec pour chaque barreau :
un examen de ton,
un test de loyauté,
une injonction à taire l'origine,
une interdiction implicite de dénoncer.

Le mérite républicain, dans sa forme actuelle, n'est pas une ouverture :
c'est une récompense pour bonne conduite coloniale intériorisée.

IV. Une République qui classe ses enfants

Il faut le dire sans trembler :
l'État français continue de trier ses enfants.

Pas sur le papier.
Pas dans les discours.
Mais dans les faits.

- Les écoles n'ont pas les mêmes moyens.
- Les prénoms n'ont pas les mêmes chances.
- Les quartiers n'ont pas le même accès aux concours.
- Les fautes ne coûtent pas pareil selon la peau, l'adresse, la langue.
- La neutralité est exigée des seuls qui n'ont jamais été protégés par elle.

Et quand ceux-là, ceux du dehors,
font l'effort de parler,
de marcher droit,
de s'intégrer sans faire de bruit,
on les salue.
Mais on ne les entend pas.
On les regarde. On les expose. Mais on ne les écoute jamais.

V. Le témoignage comme acte politique

Ce que dit Saïd, ce n’est pas “j’ai souffert”.
C’est :
“Vous m’avez demandé de souffrir en silence pour vous rendre plus à l’aise.”

Et ce retournement est décisif.

Là où la société voudrait entendre un récit d’ascension,
elle reçoit un acte d’accusation.
Là où elle attendait un sourire modeste,
elle reçoit une contre-chronique,
une autopsie du mérite,
une épitaphe pour les vivants.

VI. Glossaire du silence républicain

Terme administratif	Traduction politique réelle
"Diversité"	Présence conditionnelle et encadrée des corps étrangers
"Méritocratie"	Justification morale d’une inégalité structurée
"Zone prioritaire"	Terme euphémisé pour désigner un espace de relégation
"Bonne intégration"	Capacité à s’auto-effacer dans l’espace public
"République une et indivisible"	Refus de reconnaître les fractures coloniales et mémorielles
"Fierté d’un parcours"	Ornement du système pour invisibiliser ses échecs
"Conflit d’intérêt culturel"	Accusation implicite d’une loyauté non française

Pour aller plus loin : littérature du silence organisé

> *"Lire, ce n’est pas fuir. C’est dresser un témoin de plus contre le mensonge du monde."*

- *Albert Memmi – Portrait du colonisé précédé du portrait du colonisateur*

  Un texte court, sans concession, écrit en 1957, qui démonte avec précision la mécanique psychologique de la domination coloniale. Memmi y montre que le colonisé ne peut pas exister sans honte s’il accepte la vision que la société a de lui. On y retrouve ce que vit Saïd : l’injonction contradictoire à “s’intégrer” dans une structure qui le nie dès le départ.

  > *« Le colonisé n’est pas seulement celui qui est opprimé. C’est celui à qui l’on demande de dire merci pour l’être avec politesse. »*

- *James Baldwin – La Prochaine Fois, le feu*

  Dans cette lettre à son neveu, Baldwin mêle lucidité politique, colère froide et amour déchiré. Il y montre ce que signifie "réussir" dans un monde qui veut votre disparition élégante. Le ton, entre confession et déclaration de guerre, en fait une œuvre sœur de ton chapitre.

  > *« Il viendra un moment où vous devrez comprendre que, pour survivre, vous devez détruire l'image que l'autre a plantée en vous. »*

- *Annie Ernaux – Mémoire de fille*

Si le contexte est différent (féminité, viol, mémoire), le procédé est similaire : un retour lucide, sans complaisance, sur une parole tue pendant des années. Ce récit montre ce que c'est que de se réapproprier ce qui a été confisqué — et de le rendre public.

> *« Il m'a fallu des années pour comprendre que ce que je n'arrivais pas à dire, ce n'était pas moi qui en avais honte, mais eux qui avaient décidé de m'en faire honte. »*

- *Kamel Daoud – Le Minotaure 504 (essai)*

Un essai sur les humiliations quotidiennes, les lignes invisibles de séparation, et les effets du silence intérieur. Daoud écrit en miroir de Camus, mais à partir du Sud. Ce texte illustre bien ce que signifie parler dans une langue apprise de ceux qui nous regardent comme suspects.

> *« Le silence est une langue d'exil. On y apprend à peser chaque mot comme une preuve. »*

- *Aimé Césaire – Discours sur le colonialisme*

Un texte-massue, souvent cité mais trop peu lu dans son intégralité. Césaire y retourne le vocabulaire républicain contre ses maîtres. Chaque mot est un désossement de l'idéologie du progrès. Il rappelle que la République peut être un masque de domination si elle ne se reconstruit pas.

> *« Ce que l'on ne pardonne pas à Hitler, ce n'est pas le crime en soi, mais le crime contre l'homme blanc. »*

Ces œuvres ne doivent pas servir de caution.
Mais de rappel : d'autres ont parlé avant. D'autres ont résisté. D'autres ont tenu la plume pendant qu'on leur tendait la laisse.

L'important n'est pas de s'y comparer.
Mais de s'inscrire dans une chaîne qui refuse d'être brisée.

Pour finir, voici un fragment de poème de Voltairine de cleyre, “The Gates of Freedom”

> “And though the words burn in my brain,
> I dare not speak them. They are chained
> By all the schooling of the years
> The teachers, books, and public sneers.”

Traduction littéraire adaptée :

> Et bien que les mots me brûlent le crâne,
> je n’ose les dire. Ils sont enchaînés,
> par toute l’éducation des années
> les professeurs, les livres, et les ricanements public

Et si les mots brûlent encore sous la langue de ceux qui n’ont jamais eu le droit de les prononcer, alors notre tâche n’est pas de les consoler, mais de les écrire, jusqu’à ce que le silence devienne preuve.

Chapitre XXVI: Le dernier rang

C’est au fond qu’on s’use.
Là où la lumière baisse d’un ton,
où les voix flottent sans jamais se poser,
où les regards ne s’attardent plus.

Il n’y a pas de rideaux, mais l’air est dense.
On y apprend à tenir droit sans croire en soi,
à écrire sans comprendre,
à lever la main comme on lève un drapeau blanc.

Rien ne commence vraiment au dernier rang,
et pourtant tout s’y termine.
Les mots s’échappent avant de naître,
et les silences deviennent une seconde peau.

Ils ne nous disent pas qu’on est de trop.
Ils nous appellent par notre nom,
mais jamais deux fois dans la même semaine.
Ils nous corrigent sans nous lire.

Parfois, l’un de nous ose répondre.
Il trébuche sur les mots,
et c’est le rire qui répond à sa place.
Alors il s’efface. Lentement. Pour toujours.

On ne sort pas du fond de la classe
on s’y dissout.

Tout est rangé, symétrique, ancien.
Il faut marcher droit, parler net,
plier les feuilles à l’endroit.
Cela a le goût d’un rituel.

On récite des phrases qui nous précèdent,
des pensées trop grandes pour nos âges.
On apprend à croire sans interroger,
à honorer des morts sans savoir pourquoi.

Les couloirs sentent l’encre et l’hiver.
Le tableau grince comme une plainte tenue.
Les livres ont la voix de ceux qui n’ont jamais eu faim.

On parle d’égalité.
Mais tout est hiérarchie :
la place, la note, le silence, même la manière de s’asseoir.

Le savoir vient d’en haut,
et nous, en bas, écoutons.
Pas pour comprendre
mais pour ne pas être punis.

Certains ferment les yeux et appellent cela apprendre.
D’autres fixent le plafond,
comme on espère un signe.

Nous avons des crayons mais pas de mots.
Nous avons des bouches mais pas d’adresse.
Nous avons des pensées, mais rien à quoi les accrocher.

Et toujours, quelqu’un répète :
« C’est au programme. »
Comme s’il parlait d’un évangile.

Il y avait une fille au fond.
Elle écrivait des poèmes sur ses cahiers de maths.
On les a barrés d’un trait rouge.
Elle n’est plus jamais revenue.

Un garçon rêvait de devenir sculpteur.
On lui a donné une punition pour avoir gribouillé les marges.
Il a appris à garder les mains dans les poches.

D’autres se taisaient sans raison.
Juste parce qu’ils avaient compris
que parler n’y changerait rien.

Je me souviens.
Des voix usées des professeurs.
Des visages détournés quand je parlais.
Du froid qui collait aux chaises.

Je me souviens qu’on notait mes erreurs,
mais jamais mes questions.
Qu’on a corrigé mes silences
avec des croix.

Je me souviens avoir voulu disparaître doucement,
sans bruit, sans drame,
juste m’effacer de l’emploi du temps.

Mais quelque chose,
plus tenace que le désespoir,
m’a retenu.

Je n’ai pas compris le monde par eux.
Je l’ai compris par les absents,
les ombres, les ratures,
les pages déchirées qu’ils ne voyaient pas.

Ils m’ont appris à me tenir droit.
Mais pas à me relever.

Ils m’ont appris à obéir.
Mais pas à croire.

Ils m’ont appris la règle.
Mais pas la justice.

Aujourd’hui je parle.
Non pour qu’on m’entende.
Mais pour qu’un autre, quelque part,
sache qu’il n’est pas seul.

Je n’ai plus peur d’être dernier.
J’ai vu que les premiers
n’étaient que les mieux déguisés.

Je n’attends plus qu’on m’évalue.
Je n’attends plus d’être sauvé.

J’écris, comme on creuse une brèche.
Je parle, comme on respire après l’eau.

Et s’il existe quelque chose là-haut
ce n’est pas un maître.
Ce n’est pas un dieu.
Ce n’est même pas un pardon.

C’est peut-être un enfant,
au fond d’une classe,
qui n’a rien dit,
mais qui a tout vu.

Interlude XXVI: Entre le tableau noir et l'autel blanc

Avant d'être une promesse d'émancipation, l'école fut une offrande. Un don fait à Dieu, ou aux puissants qui le servaient. Les premiers écoliers n'apprenaient ni à penser, ni à parler, mais à répéter. À réciter la Parole. À honorer, d'un regard courbé, le Livre. Le mot « école » vient du grec *skholê*, qui désignait un loisir réservé aux élites, une pause dans la guerre ou dans les affaires. Ce « loisir studieux » devient au fil des siècles un lieu fermé, réservé d'abord aux prêtres, aux moines, aux garants du sacré. Au Moyen Âge, les écoles sont les dépendances de l'Église. On y enseigne l'Écriture, au sens propre. Lire, c'est lire la Bible. Écrire, c'est copier. Comprendre, c'est croire. Charlemagne crée, au IXe siècle, des écoles impériales chrétiennes : unifiant les cœurs et les corps par le latin, la foi, et l'obéissance. L'éducation, dès son origine, est un instrument. Non pas pour libérer. Mais pour former, dans le double sens du mot : façonner... et formater.

Quand la République chasse les crucifix des murs, elle ne rompt pas avec l'héritage : elle le transforme. Les lois Ferry de 1881–1882 instaurent l'école gratuite, laïque et obligatoire. Une révolution apparente. En réalité, une transposition des dogmes religieux dans une nouvelle liturgie nationale. Les enfants apprennent à se lever, à se taire, à écouter. On chante la Marseillaise, on lit Rousseau sans le comprendre, on apprend par cœur les dates comme on retenait autrefois les versets. La punition est morale. L'échec est une faute. La réussite devient vertu. L'école républicaine s'érige en Église de la Nation. Une foi nouvelle. Mais les mêmes bancs. Les mêmes postures. Les mêmes condamnations pour ceux qui doutent. L'enfant n'est plus baptisé, il est noté. Mais la note, comme l'eau bénite, lave surtout les bons élèves.

L'Église avait ses mots : péché, pureté, pénitence, sacrifice. L'école a les siens : faute, mérite, redoublement, excellence. Mais leur fonction est identique : ordonner les corps, contraindre les âmes. L'enfant qui échoue n'est pas simplement en difficulté : il est « décrocheur ». Comme s'il tombait. Comme s'il chutait d'une hauteur morale. Celui qui conteste n'est pas curieux : il est « insolent ». Celui qui n'apprend pas par cœur est « distrait », « paresseux », « incapable ». À l'église, on apprend à confesser ses péchés. À l'école, on confesse son ignorance, devant toute la classe. On ne demande pas « pourquoi tu ne sais pas ? », on dit : « tu n'as pas appris ». Et on attend que l'enfant baisse les yeux.

Il est des choses que l'école ne dit pas, qu'elle n'enseigne jamais, et dont l'absence est en soi une leçon. On ne parle pas des enfants battus. On ne parle pas des prêtres violeurs. On ne parle pas de la colonisation autrement qu'en page 197 du manuel. On ne parle pas de la souffrance comme d'un fait. On l'efface. On la classe en « inadaptation scolaire ». La République se prétend laïque, mais elle protège toujours ses temples : écoles privées sous contrat, subventionnées par l'État à hauteur de 73 % en 2024. Et dans ces écoles, encore aujourd'hui, on enseigne que l'homosexualité est un péché, que l'avortement est un crime, que la soumission est une vertu. On n'éduque pas pour savoir. On éduque pour croire sans poser de questions.

Année	Événement	Nature / Impact
~800	Création des écoles carolingiennes	Enseignement sous autorité ecclésiastique. Latin, foi chrétienne, obéissance. L'éducation sert l'unité impériale et religieuse.
789	Admonitio Generalis de Charlemagne	Ordre impérial d'établir des écoles dans chaque monastère et cathédrale. Début de l'éducation obligatoire pour les garçons... de l'élite.
1215	Concile de Latran IV	Imposition canonique de l'enseignement du catéchisme et des rudiments de foi dans chaque paroisse.
1539	Ordonnance de Villiers-Cotterêts	Obligation d'écrire en français, mais l'école reste domaine ecclésiastique.
1685	Révocation de l'Édit de Nantes (Louis XIV)	Interdiction des écoles protestantes. Renforcement du monopole de l'Église catholique sur l'éducation.
1793	Décret sur l'instruction publique (Révolution)	Création éphémère d'un système laïc d'éducation. Rapidement suspendu puis remplacé sous Bonaparte.
1802	Lycées impériaux par Bonaparte	Retour à une instruction centralisée, contrôlée par l'État, mais moralement encadrée. L'Église garde un pouvoir souterrain.
1833	Loi Guizot	Obligation pour chaque commune d'avoir une école de garçons. Instruction religieuse obligatoire.
1850	Loi Falloux	L'Église catholique récupère un droit de contrôle sur les enseignants. Multiplication des écoles congréganistes.
1881–1882	Lois Ferry : gratuité, laïcité, obligation	Séparation apparente. L'enseignement reste moral, hiérarchique, vertical. Rituels républicains remplacent les rites religieux.
1904	Interdiction d'enseignement pour les congrégations religieuses	Coup d'arrêt relatif à l'Église éducatrice.
1905	Loi de séparation Église/État	Fin du financement direct du culte, mais pas de l'enseignement privé confessionnel.
1959	Loi Debré	Subvention publique massive des écoles privées sous contrat (majoritairement catholiques) en échange d'un contrôle pédagogique limité.
1984	Grande manifestation en faveur de l'école privée	Soutien populaire à la liberté d'enseignement = maintien du financement public de l'enseignement religieux.
2004	Loi sur les signes religieux dans les écoles publiques	Interdiction du voile à l'école. Renforcement d'une laïcité d'État asymétrique. L'Église catholique n'est pas ciblée.
2021	Rapport CIASE (Commission Sauvé)	Révèle que 330 000 enfants ont été victimes d'abus sexuels dans l'Église en France depuis 1950.
2024	Subventions publiques aux écoles privées : ~73 % du financement provient de l'État	Les écoles catholiques sous contrat restent financées quasi entièrement par la République, malgré les scandales et l'absence d'enseignement critique.

Ce n'est pas le passé. C'est notre présent. L'école et l'Église ne sont plus sœurs ennemies. Elles sont jumelles silencieuses.

L'école publique n'enseigne toujours pas ce qu'est un viol institutionnel. Elle ne parle pas de la CIASE, ni des violences psychiatriques, ni de l'Église qui protège ses pédocriminels. Elle ne parle pas de l'enfant qui se tait, parce qu'il croit que se taire est noble. Elle ne parle pas de l'enfant qui parle, et qu'on punit pour avoir dit la vérité trop tôt.

Le maître d'aujourd'hui n'a plus de soutane. Mais il a les mêmes gestes. La même autorité venue d'en haut. Le même silence quand on le met face à l'injustice. Et l'enfant, lui, reste en bas. Toujours. À genoux, mais sans foi. Assis, mais sans place. Présent, mais sans nom.

Arc VII: Religion

Chapitre XXVII: Et il n'y eut point de miracle
page : 180

Interlude XXVII: Théorie d'un effacement
page : 214

Chapitre XXVIII: Officium Tenebrarum
page : 218

Interlude XXVIII: L'hostie et le silence
page : 222

Chapitre XXVIIII: Paganini des ténèbres
page : 225

Interlude XXVIIII: Le rite contre la justice
page : 238

Chapitre XXX: Le dos de l'enfant
page : 240

Interlude XXX: Colonne et silence
page : 243

Chapitre XXVII: Et il n’y eut point de miracle

Il s’appelait Samuel.
Un prénom sans prétention, sans éclat, mais lourd déjà d’un silence ancien, comme s’il portait en lui une prière interrompue. Il n’était ni aimé, ni haï. Il était né dans un village étouffé de pierre claire, bâti autour d’une église plus grande que les maisons, plus haute que les arbres, plus ancienne que les noms des familles qui y habitaient encore. Là-bas, on parlait peu, mais on priait beaucoup. Et quand on ne priait pas, on se taisait. Parce qu’il fallait bien laisser Dieu parler.

L’église n’était pas une promesse : c’était une évidence. Elle trônait au milieu du village comme une vérité qui n’avait plus besoin d’être dite. À six ans, Samuel savait déjà ce qu’était une nef, une absoute, un encensoir, un vitrail. Il ne comprenait pas tous les mots, mais il savait reconnaître la musique des syllabes lorsqu’elles tombaient, une à une, comme des gouttes sur le marbre froid du chœur. On ne l’avait pas encore touché, ni même regardé d’une façon étrange. Mais déjà, quelque chose en lui se pliait.

Il entrait dans l’église sans bruit. Ses petits pas s’écrasaient contre la pierre comme une faute anticipée. Il savait quand se taire, quand se lever, quand joindre les mains. La foi n’était pas une lumière : c’était une règle. Il n’y croyait pas encore, mais il obéissait déjà. Sa mère, sèche comme un rameau d’hiver, l’emmenait chaque dimanche avec un manteau trop lourd et des yeux trop vides. Elle ne disait rien non plus. Mais ses gestes, eux, répétaient : *Ici, on s’incline.*

Il n’avait rien à confesser, rien à cacher. Mais il baissait les yeux comme les autres. Il regardait le Christ en croix, immense, pâle, couronné d’épines, et il se demandait pourquoi on avait fait de la douleur un trône. Pourquoi ce Dieu-là saignait au-dessus de lui sans jamais parler. Pourquoi il fallait aimer ce regard vide, cette bouche ouverte qui ne criait pas.

On lui disait : *C’est la preuve de l’amour.* Il répétait : *C’est la preuve du silence.*

Et ce silence, il l’apprit par cœur. Non comme un chant, mais comme un vêtement qu’on ne quitte plus. Il l’enfila chaque matin en allant à l’école, chaque soir avant de dormir. Il le portait sur ses épaules, derrière ses yeux, entre ses lèvres. Il n’était ni triste, ni révolté. Il était conforme. Et dans ce village, c’était déjà une forme de sainteté.

Il avait appris à obéir avant de comprendre. Il ne savait pas ce que voulait dire “péché”, mais il savait qu’il en était déjà porteur. Il ne savait pas ce que signifiait “grâce”, mais il voyait que ceux qui souriaient peu étaient les plus bénis. Il observait les gestes avec une précision d’icône. Il recopiait les attitudes sans bruit. Il devenait peu à peu une silhouette parmi les autres, une ombre conforme à l’attente de Dieu.

Chaque dimanche, la même messe. Chaque homélie, la même musique. Le prêtre parlait avec lenteur, choisissant ses mots comme on pose des cierges, un par un, sans en briser la flamme. Il évoquait l’amour, le don, la beauté du sacrifice. Il disait que l’enfant était la preuve vivante de la pureté. Samuel écoutait avec application. Il ne comprenait pas tout, mais il notait chaque inflexion de voix, chaque sourire esquissé au-dessus de la soutane.

Il y avait dans cette Église quelque chose de trop lisse, quelque chose qui ne saignait pas. Même le Christ, peint sur la fresque du chœur, semblait souffrir avec élégance. Pas une larme, pas un cri. Juste ce regard, baissé, résigné. Comme si la douleur, dans ces murs, n'était tolérable qu'à condition d'être belle.

Samuel ne se posait pas encore de questions. Il ne doutait pas. Il croyait ce qu'on lui montrait, parce qu'il n'avait rien d'autre. Il croyait en la blancheur des aubes, en l'ordre des psaumes, en la main posée sur la tête pour bénir. Il croyait que Dieu écoutait les plus silencieux. Alors il s'appliquait à disparaître. Pour être entendu.

Le silence grandissait en lui comme une nef pousse ses murs vers le ciel : lentement, mais sans retour. Il ne parlait que lorsqu'on l'interrogeait, et même alors, ses réponses étaient brèves, mesurées, épurées de tout élan. On disait qu'il était sage. On louait sa retenue. Les autres enfants s'agitaient, couraient, blasphémaient parfois dans l'ombre du cloître. Samuel, lui, marchait droit. Il ne courait pas. Il ne criait pas. Il ne riait jamais trop fort.

Il avait été formé à la beauté de la discipline, à l'esthétique du renoncement. À sept ans, il servait déjà la messe. Il enfilait l'aube blanche avec la minutie d'un moine, arrangeait les plis de la soutane avec autant de soin que d'autres caressent les cheveux de leur mère. Il portait la croix en procession sans trembler. Il répondait aux invocations du prêtre avec une précision de machine, sans une erreur de ton.

Mais derrière chaque "Amen", quelque chose se tendait. Derrière chaque "Et cum spiritu tuo", quelque chose restait suspendu, comme une note dissonante que personne n'osait corriger. Ce n'était pas encore la peur. C'était l'attente. Un pressentiment sans image. Une ombre qui traversait la lumière, et que les vitraux ne retenaient plus.

Il n'en parlait pas. Parce qu'il n'y avait pas de mots pour dire ce qu'on n'a pas encore subi. Il n'y avait pas encore de corps blessé, pas de trace visible, pas de geste déplacé. Mais il sentait en lui une zone qui se refermait lentement, une partie de lui-même qu'on n'avait pas encore volée, mais qu'on lui préparait à offrir.

L'église n'était pas menaçante. Elle était douce, ordonnée, presque rassurante. Et c'était justement cela qui troublait. L'ordre sans faille, la beauté des chants, la lenteur des gestes : tout semblait conçu pour qu'on oublie de douter, pour que l'évidence recouvre toute inquiétude. Il ne savait pas encore que dans les lieux sacrés, le mal prend toujours les formes du sacré.

À cet âge, on ne pense pas au mal. On pense à bien faire. Et Samuel voulait bien faire. Il voulait qu'on le voie comme un bon enfant. Il voulait que Dieu le reconnaisse, lui aussi. Qu'Il le regarde comme le prêtre le regardait parfois, d'un air lent, attentif, presque attendri.

À cet âge, on ne pense pas au mal. On pense à bien faire. Et Samuel voulait bien faire. Il voulait qu'on le voie comme un bon enfant. Il voulait que Dieu le reconnaisse, lui aussi. Qu'Il le regarde comme le prêtre le regardait parfois, d'un air lent, attentif, presque attendri.

Ce regard, Samuel ne le comprenait pas. Il ne le fuyait pas non plus. Il y avait dans les yeux du père Augustin quelque chose de doux et de ferme à la fois, une chaleur qui imitait l'amour, mais qui n'en portait pas le nom. C'était un regard qui pesait, mais sans brutalité. Comme une main posée sans toucher. Et Samuel, dans son innocence, ne savait pas encore que l'on peut être vu non pour ce que l'on est, mais pour ce que l'on peut devenir : une proie.

La sacristie lui semblait un endroit calme. Il y entrait pour allumer les cierges, préparer le missel, ranger les aubes. L'encens y flottait encore après les messes, mêlé à l'odeur des vieux livres et des bois polis par les générations de mains fidèles. Il s'y sentait digne. Utilisé pour quelque chose de plus grand. Chaque objet avait son sens, sa place. Et lui aussi.

Le père Augustin venait souvent après les offices. Il souriait. Il posait une main sur l'épaule. Il félicitait Samuel pour son sérieux. Il parlait doucement, toujours avec des phrases lentes, comme si chaque mot devait entrer sans heurter. Il ne parlait jamais de péché, ni de faute, seulement de service, de beauté, de lumière. Samuel écoutait. Il ne comprenait pas tout. Mais il restait là, debout, les bras croisés devant lui, à attendre les consignes.

Il ne savait pas encore que les gestes les plus lourds sont souvent ceux qu'on n'ose pas nommer.

Et le prêtre, lui, n'avait rien à dire. Il n'avait qu'à revenir, toujours, de plus en plus près.

Il ne savait pas encore que les gestes les plus lourds sont souvent ceux qu'on n'ose pas nommer.
Et le prêtre, lui, n'avait rien à dire. Il n'avait qu'à revenir, toujours, de plus en plus près.
Samuel ne bougeait pas. Il ne fuyait pas. Il croyait que cela faisait partie du rituel.
Qu'on se formait aussi par le silence, par l'attente, par la confiance absolue.
Et si Dieu le regardait, ce devait être à travers ces yeux-là.

Ce fut un hiver blanc, silencieux, sans gel profond ni vent cinglant. Un hiver presque doux, presque faux. Les rues du village restaient calmes, et dans l'église, l'air était plus chaud qu'ailleurs. Samuel y trouvait refuge. Non pour prier, mais pour échapper à tout ce qui grondait, au-dehors comme au-dedans. Le monde lui semblait trop vaste, trop flou. Ici, au moins, tout avait sa place.

Il passait de plus en plus de temps dans la sacristie. On lui avait confié les clefs. Une marque de confiance, disait-on. Une bénédiction. Il les portait dans sa poche comme une médaille, comme un secret qu'on ne partage pas. Il allumait les cierges avant l'aube, rangeait les vêtements liturgiques, remplaçait les missels usés. Parfois, il récitait seul les psaumes, pour mieux apprendre les mots. D'autres fois, il ne disait rien. Il restait assis, les yeux perdus sur le crucifix suspendu à l'entrée.

Le père Augustin entrait sans bruit. Toujours à la même heure, après la messe du matin, lorsque l'église était vide. Il ne parlait pas tout de suite. Il regardait d'abord, longuement, comme s'il cherchait à savoir si Samuel l'attendait. Et Samuel était toujours là. Non par envie. Non par peur. Par absence de réponse.

Il croyait qu'un jour, quelque chose se passerait. Une illumination. Une voix. Une main qui bénit sans troubler. Il croyait que cette patience, ce service discret, finiraient par faire de lui un juste, un vrai, un aimé de Dieu.

Il ne savait pas qu'il n'y aurait pas de miracle.

Un matin, en refermant le tabernacle, il se rendit compte qu'il ne ressentait plus rien. Ni paix. Ni ferveur. Ni crainte. Juste une fatigue étrange, sans raison. Une lassitude logée entre les épaules, comme une ombre qui ne pesait sur personne d'autre.

Il continua pourtant. Parce que c'est ce qu'on fait. On continue. On range les chandeliers. On lave les mains avant de toucher les linges sacrés. On incline la tête au bon moment. On répond *Et cum spiritu tuo* avec un ton juste, ni trop bas, ni trop fervent. On sert.

Et dans ce service, quelque chose se perdit.

Ce ne fut pas brutal. Ce ne fut pas visible. Il n'y eut ni cri, ni marque, ni refus. Seulement une inflexion du regard. Une proximité de trop. Une parole floue, répétée avec douceur. Un geste qui ne dura qu'un instant. Mais cet instant ne le quitta plus.

Il n'y eut pas de miracle.
Mais il y eut une absence.
Et elle pesa sur lui comme un dogme.

Il ne savait plus à quel moment il avait commencé à douter. Ce n'était pas une pensée, pas une révolte. C'était un affaissement lent, silencieux, comme un orgue qui continue de jouer alors que l'église est vide. Il répétait les gestes, mais sans y croire. Il obéissait, mais sans être là. Il offrait son corps au rituel comme on dépose un manteau à l'entrée d'un lieu où l'on n'a plus le droit d'être nu.

Le père Augustin le touchait parfois. L'épaule. Les cheveux. Une caresse lente, sans brutalité. Et Samuel, chaque fois, ne disait rien. Non pas qu'il acceptait. Mais parce qu'il ne comprenait pas ce qu'il devait refuser. Il se demandait s'il exagérait. S'il salissait par son trouble une beauté que lui seul ne percevait plus.

Il priait encore, mais ses prières ressemblaient à des demandes vides. Des mots qui montaient droit, puis retombaient sur ses genoux comme des cendres. Il restait là, à genoux, les yeux ouverts sur le Christ, cherchant une réponse dans ce visage figé, cette bouche entrouverte, ce regard tourné vers rien.

L'église devenait pour Samuel plus qu'un lieu : un abri. Un écrin silencieux dans lequel le monde ne pouvait pas entrer. Là, les voix étaient lentes, les gestes mesurés, la lumière tamisée par les vitraux offrait à chaque chose une aura surnaturelle. La misère du village s'arrêtait aux marches du sanctuaire. On n'y parlait pas de faim, ni de colère, ni de honte. On y parlait de miséricorde, d'espérance, de vie éternelle. Et Samuel, qui n'avait encore rien vécu, commençait déjà à rêver d'autre chose. D'un ailleurs pur, lumineux, où il n'aurait pas besoin de s'expliquer.

Il aimait le latin. Il ne le comprenait pas, mais il en goûtait le rythme, la musique fermée, le mystère contenu dans chaque syllabe. Il récitait les Kyrie, les Gloria, les Sanctus avec une ferveur qui étonnait même les adultes. On disait qu'il avait la foi. Il ne savait pas. Il savait seulement que, dans ces mots-là, il se sentait léger. Important. Élevé. Il n'était plus l'enfant qu'on oubliait dans la cour de récréation. Il était un corps sacré au service d'un ordre supérieur.

Chaque geste dans la liturgie semblait avoir été inventé pour donner un sens au silence. Le mouvement du voile sur le calice. Le son du gong avant l'élévation. Le craquement de l'hostie entre les doigts. Tout parlait à voix basse, mais tout disait : *Reste. Observe. Sois digne.* Et il voulait être digne. Digne d'une chose qu'il ne comprenait pas encore, mais qu'il sentait plus vaste que lui, plus pure, plus juste.

Il ne priait pas pour demander. Il priait pour exister.

Chaque jour passé dans l'église renforçait son sentiment d'appartenance. Il se levait plus tôt que les autres enfants pour allumer les cierges, nettoyer les fonts, préparer les vêtements liturgiques. Il connaissait chaque recoin du sanctuaire, chaque craquement des marches du jubé, chaque pierre légèrement plus froide que les autres. Il en venait à croire que ces murs le reconnaissaient, eux aussi. Qu'ils savaient son nom, qu'ils l'acceptaient.

Il parlait peu aux autres enfants. Il ne s'en sentait pas exclu, simplement à part. Les rires lui semblaient trop bruyants, les jeux trop désordonnés. Dans la nef, en revanche, il retrouvait une logique. Une géométrie lente, un rythme auquel il pouvait accorder son souffle. Même son corps s'y pliait mieux : ses gestes étaient plus sûrs, son dos plus droit. Il se sentait utile. Il se sentait voulu.

Le père Augustin l'encourageait. Toujours avec ce ton mesuré, cette voix calme comme l'eau bénite. Il le félicitait sans emphase, posant une main sur son épaule comme on pose une étole sur les épaules d'un prêtre. Il ne lui parlait pas souvent, mais quand il le faisait, chaque mot semblait avoir été choisi avec soin. Il disait : *Tu es un enfant très pur. Dieu aime les cœurs discrets.*

Et Samuel voulait croire que c'était vrai.

Il y avait, dans le regard du père Augustin, une attention continue. Une présence silencieuse qui ne quittait jamais vraiment Samuel, même quand d'autres enfants venaient lui parler. Il ne levait jamais la voix. Il ne punissait pas. Mais il savait s'imposer, simplement en étant là. Lorsqu'il entrait dans la pièce, les conversations ralentissaient. Lorsqu'il s'arrêtait devant Samuel, ce dernier se redressait.

Ce n'était pas de la peur. C'était une forme de respect presque physique, comme si le corps comprenait avant l'esprit que cette voix-là portait une autorité plus ancienne, plus profonde, que celle de n'importe quel parent. Samuel ne s'était jamais senti aussi vu, aussi écouté. Chaque phrase qu'il recevait devenait une certitude. Chaque conseil, une promesse. Il ne doutait pas. Il ne se méfiait pas. Pourquoi l'aurait-il fait ? Tout, dans cette église, parlait d'amour, de paix, de vocation. On disait que certains enfants entendaient l'appel de Dieu très tôt. Et Samuel, dans sa ferveur muette, se demandait s'il n'était pas de ceux-là.
Car s'il avait été choisi, ce ne pouvait être que pour le bien.

Et puis, il y avait les silences. Ces instants où le père Augustin ne disait rien, mais restait là, les yeux posés sur lui, sans impatience, sans raison apparente. Samuel tenait son regard, parfois. D'autres fois, il le fuyait. Mais toujours, il en sortait troublé, sans comprendre pourquoi.
Ce n'était pas encore une menace. C'était une tension.
Un frisson dans l'air sacré.
Comme si, sous l'autel, quelque chose attendait.
Quelque chose de très ancien.
Et de parfaitement tranquille.

Parfois, après les vêpres, lorsque les enfants avaient quitté la nef et que les chandeliers fumaient encore, Samuel restait. Il disait que c'était pour aider. Le père Augustin ne disait pas non. Il refermait le missel, lentement, puis restait là, debout, regardant les derniers filaments de cire couler sur le marbre de l'autel. Il ne demandait rien. Il parlait peu. Mais Samuel restait.

Il ne savait pas ce qu'il attendait. Peut-être une parole rare. Un regard plus franc. Un mot qui le fixerait dans une certitude. Il attendait une reconnaissance. Une mission. Il croyait encore que tout cela allait le conduire quelque part vers un ministère, une vocation, une place. Il ignorait que certains chemins commencent par des gestes trop doux.

Il y avait une paix étrange dans cette église vide. Un silence qui n'avait plus besoin de croyants. Un silence qui savait déjà. Samuel aimait ce silence-là. Il s'y sentait proche de quelque chose d'immense, d'invisible, de presque vivant. Ce n'était plus la foi qui le guidait, mais la présence. Une présence partout, dans chaque banc, chaque pierre, chaque respiration entre deux phrases.

Le père Augustin s'approchait parfois. Il posait la main sur son épaule, comme toujours. Il restait ainsi quelques secondes. Cela ne brûlait pas. Cela ne blessait pas. Mais cela restait. Après le contact, il y avait comme une trace dans l'air, un effleurement persistant, qui ne partait pas. Et Samuel, sans savoir pourquoi, ne bougeait pas.

Il avait appris à ne pas poser de questions. À recevoir. À obéir.
Il ne savait pas que parfois, le mal se glisse dans la lumière avec des gestes de bénédiction.

Il avait cessé de se demander si tout cela était normal. Car dans ce lieu, tout ce qui arrivait paraissait juste. L'église donnait une forme à l'indicible. Elle avalait le doute, l'habillait d'ordre et de silence. Samuel y apprenait à se taire même quand rien ne lui était demandé. Il comprenait que le vrai service ne s'annonçait pas. Il se prouvait dans l'obéissance invisible.

Le père Augustin, lorsqu'il parlait, disait des choses simples. Des phrases qui semblaient pleines de sagesse : *"Tu es un exemple."*, *"Les autres ne comprennent pas."*, *"Dieu choisit les plus discrets."* Samuel buvait ces paroles comme d'autres boivent l'encens, sans comprendre tout à fait, mais avec le cœur ouvert.

Et puis, il y avait les gestes. Des gestes presque absents. Une main dans les cheveux, un doigt sur la nuque, un effleurement du bras qui durait peut-être une seconde de trop. Rien de brutal. Rien que l'on puisse nommer. Mais dans l'écho de ces contacts, Samuel sentait qu'il ne savait plus ce qu'il avait le droit de penser.

Il voulait croire que c'était encore la bonté. Que c'était cela, l'amour divin.
Mais dans son corps, une zone avait commencé à se refermer. Lentement. En silence.

Il se surprenait à espérer ces moments. Non pour leur contenu, mais pour leur cadre. Ils étaient prévisibles, réglés, calmes. Une sorte de rituel secret, de prolongement privé de la liturgie. Samuel n'aurait pas su dire ce qu'ils signifiaient, mais il s'y tenait avec application. Il venait, il servait, il restait.

Personne ne lui demandait pourquoi. Personne ne le surveillait. C'était cela aussi, la confiance : l'absence de questions. Et lui, habitué à l'effacement, s'y tenait avec fierté. Il croyait que c'était la marque des élus, ce silence-là. Que cela prouvait une force. Que Dieu, pour parler, avait besoin de ce vide.

Quand le père Augustin le félicitait, c'était à voix basse, sans public, comme une onction discrète. Il disait : *"Tu comprends plus vite que les autres."* Ou bien : *"Dieu voit ce que tu es."* Et ces mots, Samuel les emportait chez lui comme des prières privées. Il les murmurait parfois dans son lit, comme une protection, comme une preuve.Il se surprenait à espérer ces moments. Non pour leur contenu, mais pour leur cadre. Ils étaient prévisibles, réglés, calmes. Une sorte de rituel secret, de prolongement privé de la liturgie. Samuel n'aurait pas su dire ce qu'ils signifiaient, mais il s'y tenait avec application. Il venait, il servait, il restait.

Personne ne lui demandait pourquoi. Personne ne le surveillait. C'était cela aussi, la confiance : l'absence de questions. Et lui, habitué à l'effacement, s'y tenait avec fierté. Il croyait que c'était la marque des élus, ce silence-là. Que cela prouvait une force. Que Dieu, pour parler, avait besoin de ce vide.

Quand le père Augustin le félicitait, c'était à voix basse, sans public, comme une onction discrète. Il disait : *"Tu comprends plus vite que les autres."* Ou bien : *"Dieu voit ce que tu es."* Et ces mots, Samuel les emportait chez lui comme des prières privées. Il les murmurait parfois dans son lit, comme une protection, comme une preuve.

Il continuait pourtant. Chaque jour, chaque semaine, il revenait. Non plus par foi, mais par nécessité. Ce n'était plus Dieu qu'il servait, c'était le rite lui-même, cette mécanique sacrée dans laquelle il avait appris à respirer. Il ne savait plus ce qu'il attendait. Peut-être une explication. Peut-être un vrai geste. Peut-être, au fond, qu'on le détache.

Mais rien ne venait. Seulement la routine. La lente perfection des gestes. Le linge qu'on plie. Le vin qu'on verse. Le silence qu'on ravale.

Il ne dormait plus aussi bien. Il ne souriait plus aux psaumes. Il récitait encore, mais sans croire que quelqu'un écoutait. Et pourtant, il persistait. Car sortir, ce serait dire non. Et dire non, il ne l'avait jamais appris.

Le père Augustin n'avait rien changé. Il était toujours aussi calme, aussi mesuré. Mais il parlait un peu plus bas, restait un peu plus longtemps. Ses doigts frôlaient un peu plus souvent. Samuel se disait que c'était lui qui changeait. Que c'était dans sa tête.

Et dans cette tête, il n'y avait plus de place pour la lumière.

Il commença à éviter les miroirs. Non par peur de ce qu'il était, mais par crainte de voir ce qu'on faisait de lui. Il se regardait parfois dans l'eau du bénitier, mais n'y voyait qu'un reflet troublé, insaisissable. Comme si même l'Église refusait de lui rendre son image.

Il pensait parfois à parler. Pas pour accuser. Juste pour poser une question. Pour entendre quelqu'un d'autre dire que non, que cela n'était pas normal, que ce n'était pas ça, l'amour divin. Mais à chaque fois qu'il ouvrait les lèvres, quelque chose en lui se resserrait. Il avait peur de profaner. Peur d'avoir tort. Peur d'exister contre le regard du père.

Alors il se taisait. Et son silence devenait doctrine.

Le soir, lorsqu'il fermait les yeux, les gestes du jour revenaient. Non pas les gestes ouverts, ceux de la messe, du pain rompu ou du vin versé. Mais ceux de l'entre-deux. Ceux qu'on ne montre pas. Ceux qu'on ne dit pas. Ceux qui durent une seconde de trop et laissent un froid qu'aucune prière ne peut chasser.

Il n'avait plus de mots à lui. Il parlait en formules, en prières, en fragments de catéchisme. Tout ce qu'il disait semblait venir d'un autre. Ses pensées elles-mêmes portaient des soutanes, avançaient à pas lents dans les allées d'une église mentale. Il ne pensait plus à fuir. Il pensait à tenir.

Le père Augustin le regardait toujours de la même façon. Avec douceur. Avec constance. Une bienveillance lisse, sans faille. Et c'était peut-être cela le plus terrible : il n'y avait pas de monstre. Il n'y avait pas de hurlement, pas de menace. Seulement une chaleur constante, une lumière tiède, qui le dissolvait doucement.

Il ne voulait pas partir. Il ne voulait pas rester. Il ne savait plus ce que signifiait vouloir.

Il entrait dans la sacristie comme on entre dans un songe. Les objets y semblaient plus nets, plus silencieux qu'ailleurs. Le bois luisait doucement. Le linge pendait, pur et repassé, comme s'il attendait un rite secret. Il posait les mains sur les burettes sans trembler. Il rangeait les cierges sans un bruit. Il faisait tout ce qu'on attendait de lui.

Et quand le prêtre entrait, tout ralentissait.

Le monde devenait dense. Plus rien ne comptait que cette pièce, ces murs, ce regard.

Il se disait que c'était cela, la vocation. Que souffrir en silence faisait partie du mystère. Qu'il fallait être choisi pour endurer sans comprendre. Et qu'un jour, peut-être, la lumière viendrait expliquer tout cela.

Mais il commençait à douter que cette lumière existe encore.

Il ne savait pas comment nommer ce qu'il vivait. Ce n'était pas de la peur. Ce n'était pas du bonheur. C'était une forme d'appartenance douloureuse, une fidélité muette à quelque chose de plus grand que lui, mais qui ne le regardait plus.
Et dans ce vide, il continuait à servir.
Parce qu'il n'avait plus d'endroit où aller.

Il ne savait pas qu'il entrait dans la fin de quelque chose. Pour lui, ce n'était qu'un autre matin, une autre messe, une autre répétition sacrée. Il ouvrit les rideaux de la sacristie comme toujours, prépara les burettes, vérifia l'état du linge, vida les fonts. Chaque geste était une offrande. Chaque silence, un témoignage. Il ne pensait pas mal. Il ne pensait plus.

Quand le père Augustin entra, il ne le salua pas. Il n'en avait pas besoin. Il était déjà là, depuis longtemps, dans cette pièce, dans cette atmosphère. Il ne parlait pas. Il observait. Samuel baissait les yeux. Non par honte. Par habitude.

Le monde était suspendu. Même les vitraux semblaient retenir leur lumière. Même les crucifix paraissaient détournés. Rien ne s'opposait à ce qui allait venir. Pas même Dieu.

Il se tenait debout, les mains croisées, l'encens froid entre les doigts. Il attendait.

Il ne savait pas quoi. Mais il attendait. Parce que c'était ce qu'il avait toujours fait. Parce que dans cette attente, il y avait une forme de fidélité. Parce qu'on ne fuit pas un autel sans trahir le sacré.

Et cette pièce était un autel. Et lui, une offrande.
Il ne l'avait pas choisi.
Mais il s'y était préparé.

Il n’y eut pas de bruit. Pas de cri.
Juste un battement de paupières.
Et quelque chose qui, sans mots, cessa définitivement d’être pur.

Il ne saurait jamais dire à quel moment exact cela avait commencé. Ni où cela s’était produit. Il n’y avait pas d’instant précis, pas de frontière claire. Seulement une suite de regards, de silences, de gestes en trop et de mots en moins.

Il avait voulu bien faire. Il avait cru servir Dieu. Il avait obéi à chaque consigne, respecté chaque règle. Il n’avait jamais dit non, parce qu’on ne lui avait jamais posé de question. Et quand enfin il se rendit compte que quelque chose manquait il était déjà trop tard. Ce n’était pas son corps qui avait été pris en premier. C’était son offrande. C’était son âme tournée vers le haut, détournée vers l’ombre.

Il restait là, debout, à la même place. Il n’avait pas pleuré. Il n’avait pas bougé. Il attendait encore, comme on attend que le silence redevienne prière.

Mais cette fois, le silence n’était plus que silence.

Et Dieu, s’Il était là, n’avait rien dit.

Il n’en parla à personne. Pas parce qu’il voulait cacher. Mais parce qu’il ne savait pas comment nommer ce qui n’avait pas de nom. Il n’avait pas été frappé. Il n’avait pas été insulté. Il avait été regardé, touché, approché, avec des gestes d’église, avec des gestes qui bénissent.

Alors comment dire ce que l’on ne peut même pas penser ?
Comment dénoncer ce qui ressemble à de l’amour ?
Comment se plaindre quand on vous a appris à remercier ?
Il enfila son aube comme toujours. Il attacha les cordons. Il entra dans la nef.
Et quand la messe commença, il chanta avec les autres.
Mais aucun son ne sortit vraiment de sa bouche.
Il continua ainsi pendant des jours. Peut-être des semaines. Il ne comptait plus.
Chaque matin ressemblait au précédent. Chaque nuit l’éloignait un peu plus de ce qu’il avait été.
Il priait encore, oui. Mais sans adresse. Sans voix.
Il priait comme on creuse un trou. Pour y disparaître, sans que personne ne le voie.
Il ne pleura pas. Il ne parla pas.
Il se contenta d’exister dans la forme qu’on lui avait donnée,
comme un objet sanctifié pour un usage que personne ne devait questionner.
Il devenait sacré.
Et c’était cela, le plus grand blasphème.

Il n’était pas un homme bruyant. Il ne parlait jamais plus fort que nécessaire. Il ne courait pas. Il ne s’emportait pas. Même dans les discussions entre prêtres, il gardait cette lenteur tranquille qui imposait l’écoute. Quand il s’exprimait, les autres s’inclinaient, non par crainte, mais par consentement. Il n’avait pas besoin de charisme. Il avait la place.

Le père Augustin était arrivé au village quinze ans plus tôt. Il avait remplacé un prêtre malade, puis était resté. On disait qu’il avait renoncé à un poste plus élevé dans un diocèse urbain. Personne n’avait vérifié. On ne vérifiait pas ce genre de chose. S’il était resté ici, c’est que la Providence l’avait voulu.

Il inspirait le respect. Sa soutane toujours impeccable, ses homélies brèves et pleines d'images bibliques, ses gestes sobres, jamais trop proches. Il parlait souvent de lumière. Moins souvent de péché. Il évoquait le pardon comme un feu lent. Il aimait citer Isaïe, parfois Paul, rarement les Évangiles. Sa voix était douce, chaude, posée comme une main sur une épaule nue.

Les fidèles l'aimaient. Il connaissait les prénoms des enfants, les dates de mariage, les morts récentes. Il écrivait à la main des lettres de condoléances, et bénissait les maisons avant Noël. Les anciens disaient qu'il rendait Dieu accessible. Les jeunes disaient qu'il parlait comme un homme qui sait.

On ne savait pas grand-chose de lui. Et cela suffisait.

Il ne haussait jamais la voix avec les enfants. Il les prenait à part, leur parlait à hauteur d'yeux, les écoutait longuement comme s'il n'avait que ça à faire. Il ne les flattait pas : il les regardait comme des mystères à révéler. Et les enfants, eux, se tenaient droits sous ce regard. Ils pensaient être choisis. C'était cela, son don : faire croire à chacun qu'il était vu, non par un homme, mais par Dieu à travers lui.

Il ne demandait rien de précis. Il suggérait. Il guidait sans toucher. Il créait une attente. Un espace. Un vide dans lequel on voulait entrer. Il faisait de sa simple présence un rite d'initiation. Ceux qu'il appelait « mes petits serviteurs » se sentaient honorés, liés à quelque chose de plus grand. Et aucun adulte ne s'en inquiétait. Parce que tout était propre. Tout était juste.

Et surtout, parce qu'il savait parler à l'oreille de ceux qui décident. Il visitait les familles, bénissait les repas, se montrait discret quand il le fallait. Il savait quand se taire, quand réapparaître. Il avait la patience du pouvoir stable : celui qui n'a rien à conquérir, parce qu'il est déjà au centre de la carte.

Il ne faisait jamais un pas de trop. Et c'est précisément ainsi qu'il entrait partout.

Il n'imposait jamais. Il orientait. Il ne forçait rien. Il créait les conditions pour que l'on dise "oui" sans même qu'il ait eu besoin de poser la question.
C'était là son véritable pouvoir.
Il n'agissait pas contre la volonté.
Il façonnait la volonté.
Et puis, il bénissait le silence.

Et quand il s'éloignait, il ne laissait pas un vide. Il laissait une trace.
Comme une prière qu'on aurait oubliée dans la gorge d'un enfant.
Et cette trace ne disait pas "viens",
Elle disait :

"Tu es déjà là."

Il ne quittait jamais vraiment les lieux qu'il traversait. Il y restait imprimé, comme une odeur d'encens dans un manteau.
Le père Augustin ne s'effaçait pas. Il pénétrait.
Et chacun, croyant l'avoir reçu, s'était en réalité ouvert.

Il ne possédait rien.
Mais tout ce qu'il touchait lui appartenait.
Y compris les silences.
Surtout les silences.

Il n'était pas seul. Il ne l'avait jamais été. Un homme comme lui n'a pas besoin de complices. Il a des structures. Il a des silences organisés, des hiérarchies soumises, des regards détournés par habitude. L'Église, dans ce village comme ailleurs, n'était pas une forteresse : elle était un tissu. Et le père Augustin en était le fil central.

Les catéchistes lui obéissaient sans discuter. Les enseignants saluaient sa présence comme on bénit une réponse divine. Le directeur de l'école, ancien séminariste, ne remettait jamais en cause une parole venue de la paroisse. Et les familles, elles, confondaient proximité et foi. Elles disaient : "Il est présent." Elles pensaient : "Il est bon." Elles ne se demandaient jamais à quoi il était présent, ni à qui.

Les rares questions glissaient. Un froncement de sourcils devenait un péché de méfiance. Une inquiétude devenait un manque de foi. Tout doute était un sacrilège. Car dans ce monde, le bien ne se prouve pas : il se prononce.

Et lui, il savait les prononcer. Il savait bénir les soupçons avant qu'ils n'éclosent. Il savait parler de vocation, de sacrifice, de silence utile. Il savait rappeler que l'enfance est une matière fragile, qu'il faut modeler sans brusquer, qu'on ne doit pas troubler sans nécessité.

Il avait pour lui l'histoire, les rites, les titres. Il avait pour lui les crucifix, les psaumes, l'encens.
Et personne n'ose accuser un homme qui parle au nom de Dieu sans jamais hausser la voix.

Ce n'était pas une institution, c'était une liturgie. Et dans cette liturgie, il était prêtre, il était texte, il était dogme. Sa simple présence suffisait à sanctifier l'oubli. Il suffisait qu'il bénisse un front pour que le doute s'évapore. Il suffisait qu'il dise "prions" pour que plus personne ne pense.

Il n'était pas aimé de tous, mais il était intouchable. Et cela, dans une église, vaut plus que l'amour. On n'aimait pas Dieu non plus. On le craignait. On s'en remettait à lui. On le recevait comme on reçoit une coupe trop pleine : avec humilité, avec foi, avec résignation.

Il savait cela. Il le cultivait. Il prêchait rarement sur le feu de l'enfer, mais souvent sur la faute collective. Il parlait de corps comme de temples, de pureté comme de devoir, de pardon comme d'ascension. Il ne nommait jamais les fautes précises. Il laissait à chacun le soin de croire que c'était de lui qu'il parlait. Et chacun, dans ce flou, déposait sa propre culpabilité comme une offrande devant l'autel.

Il n'y avait pas de plainte, car il n'y avait pas d'image nette. Il n'y avait pas de coup, pas de cri, pas de trace. Il n'y avait que le sacré, et ce que l'on croyait devoir subir pour s'en montrer digne.
Et face à cela, qui pouvait se plaindre sans profaner ?

Et quand bien même un enfant aurait voulu parler, il n'aurait pas su quoi dire. Car ce qui se passait n'était jamais une scène, jamais un acte isolé. C'était un climat. Une présence constante. Une chaleur douce qui anesthésiait. Une lumière trouble qui empêchait de nommer ce qui pesait.

Le père Augustin ne commettait pas de fautes. Il les dissolvait. Avant qu'elles ne deviennent visibles, il les avait rendues silencieuses. Avant qu'elles ne deviennent pensées, il les avait bénies. Tout ce qui se passait dans son ombre semblait recevoir la marque de l'autel. Et ce que l'on ne comprend pas dans la lumière, on apprend à le supporter dans le secret.

Il suffisait de baisser les yeux.

De dire amen.
Et de se convaincre qu'on n'était pas seul à le faire.

On n'ouvrait pas une brèche dans un autel.
On ne dénonçait pas une voix qui parlait comme l'Écriture.
Et surtout,
on ne remettait pas en question celui dont le silence
avait pris la forme d'une prière collective.
On disait : "Il sert."
Et personne ne demanda jamais **qui**.

Il avait appris à faire du pardon une armure. Pas le pardon sincère, celui qui lave ou relève. Non. Le pardon comme outil rhétorique, comme doctrine étouffante, comme injonction perpétuelle à ne pas déranger la paix. Quand un enfant montrait de l'agitation, il parlait de patience. Quand un parent posait une question, il répondait par la miséricorde. Et quand un doute osait naître, il l'ensevelissait sous les mots de Paul : "L'amour excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout."

Il ne haussait jamais le ton. Il n'avait pas besoin de crier pour imposer l'oubli. Il parlait du silence comme d'une vertu. Il en faisait un acte liturgique. Il disait : "Certains chemins se font seuls." Ou encore : "Ce que l'on porte avec foi, Dieu l'allège." Personne ne lui demandait ce qu'il portait, ni ce qu'il faisait porter.

Les enfants, eux, ne comprenaient pas les phrases, mais ils en ressentaient la gravité. Ils sentaient que quelque chose pesait là, entre les bancs, dans l'air, dans le regard du prêtre. Et comme on leur avait appris à vénérer ce regard, ils pliaient. Ils croyaient que plier, c'était être proche de Dieu.

Le père Augustin savait que le sacré, bien manié, ne se discute pas. Il savait que la beauté du rite, la lenteur du chant, l'odeur de l'encens, tout cela apaise le corps et affaiblit la voix. Il savait que si l'on touche doucement, et lentement, et longtemps, l'âme oublie de crier. Il ne s'agissait pas de violence. Il s'agissait de disposition. D'architecture morale.

Il n'était pas un prédateur. Il était un principe. Une équation liturgique. Il avait tellement fusionné avec l'autel que l'on ne pouvait plus le désigner sans désacraliser le lieu. Douter de lui revenait à douter du mystère lui-même. Et personne, dans ce village, n'était prêt à faire tomber la nef pour sauver un seul enfant.

D'autant plus que cet enfant, le plus souvent, ne disait rien. Ne savait pas dire. N'avait pas appris à dire. Et que tout ce qu'il aurait pu raconter se serait retourné contre lui, sous les mots du pardon, de l'amour, de la confusion.

Il savait cela. Il comptait là-dessus. Ce n'était pas une stratégie consciente. C'était une habitude théologique. Il avait été formé ainsi. Il avait appris à bénir ce qui dérangeait. À fermer les plaies avec des versets. À enfermer les plaintes dans des sacrements. Il était l'homme parfait pour cette Église-là.

Et cette Église, en retour, l'avait laissé faire. Elle l'avait soutenu, nourri, flatté, gardé. Jamais elle ne l'avait interrogé. Jamais elle ne lui avait demandé d'expliquer son trop grand zèle auprès des enfants. Elle ne voulait pas savoir. Parce qu'en lui, elle voyait sa propre image. Un homme intouchable. Une autorité lente. Un silence organisé.

Le père Augustin n'était pas un accident.
Il était le produit le plus fidèle du système.

Il n'avait pas de voix dans les couloirs du pouvoir. Il n'en avait pas besoin.
Son autorité n'était pas écrite.
Elle était récitée.
Elle était répétée.
Elle était crue.

Et c'est cela, précisément, qui rendait toute résistance impossible.
On ne peut pas accuser une voix quand elle a le timbre du divin.

Il ne brillait pas. Il ne séduisait pas. Il remplissait.
Comme un vase sacré, il existait pour recevoir les prières, canaliser les gestes, absorber les doutes. Il n'avait pas besoin d'être bon, ni juste, ni même tendre. Il devait simplement tenir sa place, et la tenir sans faillir.

Et cela, il le faisait à la perfection.
Il incarnait la fonction. Il devenait fonction.
Et tout ce qui aurait pu l'ébranler se dissolvait dans ce qu'il représentait.
Non plus un homme.
Mais une forme.
Une forme bénie.

On aurait pu croire qu'il ignorait le poids qu'il représentait. Mais c'eût été sous-estimer la précision de son autorité. Le père Augustin connaissait la place exacte de chaque mot dans la hiérarchie des choses. Il ne parlait jamais en vain. Il n'improvisait pas. Il répétait. Il redisait. Il stabilisait. Son rôle n'était pas d'émouvoir, mais de maintenir. Chaque parole qu'il prononçait consolidait une structure, renforçait une pierre, refermait une brèche.

Il était la voix de l'ordre, même lorsque l'ordre s'inclinait devant l'innommable.
Et personne ne voulait entendre que cette voix-là pouvait faire taire plus qu'elle ne révélait.

Il avait été formé pour cela. Les séminaires, les retraites, les années de lectures monastiques ne l'avaient pas rendu sage : elles l'avaient rendu conforme. Il ne croyait pas faire le mal. Il croyait servir. Et cette conviction-là, aussi froide qu'inébranlable, le rendait d'autant plus intouchable.

Il n'agissait pas par désir. Il n'agissait même pas par stratégie. Il agissait comme l'eau d'un bénitier qu'on ne change jamais : par habitude sacrée. Sa proximité avec les enfants n'était jamais brutale. Jamais rapide. Toujours lente, intégrée, bénie d'avance. Ce n'était pas de l'intrusion. C'était une imprégnation. Il entrait dans leur vie comme une prière mal formulée, mais répétée jusqu'à en devenir vérité.

Et quand un enfant fléchissait, ce n'était pas une défaite. C'était une confirmation. Preuve que l'enfance est bien une matière à modeler. Une glaise docile entre des mains gantées de latin.

Le père Augustin ne se voyait pas comme un homme. Il se voyait comme une fonction sacrée.
Et ce regard-là, ce regard de l'intérieur, l'exemptait de toute remise en cause. Car ceux qui s'incarnent dans la mission ne reconnaissent pas leurs gestes : ils reconnaissent leur devoir.

Il n'avait jamais entendu un seul reproche. Même à voix basse. Même dans les couloirs. Même à demi-mots. Il n'y avait pas de murmures, parce qu'il n'y avait pas de témoins. Ou plutôt : il n'y avait que des témoins absorbés. Des témoins priants. Des témoins silencieux.

Le plus glaçant, ce n'était pas ce qu'il faisait. C'était ce que l'on faisait autour de lui.

On justifiait sa présence constante. On valorisait son implication. On imitait même ses gestes — cette façon de poser la main, d'éteindre un doute d'un regard, de bénir un frisson. Il était devenu une pédagogie. Et toute tentative de dénonciation se serait perdue dans un brouillard de dévotion.

Samuel, à cet âge, ne savait pas penser ainsi. Mais il sentait. Il sentait qu'autour de lui, rien ne réagissait. Rien ne clignotait. Rien ne s'opposait. Il sentait que le monde entier se taisait d'avance. Il aurait pu hurler. Il aurait pu pleurer. Il aurait pu fuir. Mais à quoi bon ? Les murs auraient absorbé. Les vitraux n'auraient pas tremblé. L'autel serait resté droit.

Alors il se contenta d'exister dans le silence qu'on lui avait offert.

Un silence solide. Un silence en pierre.
Un silence qui avait un nom.
Et ce nom, c'était Augustin.

Il ne laissa aucune trace visible.
Il ne signa rien.
Il ne força rien.
Et pourtant, partout où il était passé, il avait imprimé un silence.

Un silence qui portait son visage.
Et qu'aucune lumière n'avait osé interroger.

Il fut enterré comme un juste.
Sous des chants lents, des fleurs pâles, des paroles lissées.
Aucune voix ne trembla.
Aucune main ne se leva.
Aucune vérité ne vint troubler la paix du cercueil.
Et l'Église, une fois encore, garda le dernier mot.

Il n’était plus là. Il avait été enseveli avec son nom, sa voix, ses gestes. Le cercueil avait été béni, encensé, chanté. On avait parlé d’œuvre, de fidélité, de mission accomplie. Puis les cloches avaient sonné, et la vie avait repris. Les bancs avaient retrouvé leur calme. L’église son rythme. Rien n’avait changé.

Mais Samuel, lui, avait grandi. Il avait quitté le village. Il avait traversé d’autres silences. Il avait appris à lire autrement les gestes. À nommer ce qui ne se disait pas. À regarder l’ordre comme un langage. À écouter les mots, non pour ce qu’ils disaient, mais pour ce qu’ils faisaient taire.

Il n’était pas devenu militant. Il n’avait pas crié. Il n’avait pas dénoncé. Mais il avait gardé en lui une mémoire qu’on ne peut pas bénir. Une mémoire sans autel, sans pardon, sans hostie. Une mémoire brute. Intransmissible. Et pourtant vivante.

Le père Augustin vivait encore dans ses gestes. Dans sa peur de se faire remarquer. Dans son besoin de s’excuser en entrant dans une pièce. Dans sa méfiance devant toute main tendue. Dans ce réflexe d’obéir à la voix douce plutôt qu’à la voix juste.

Il vivait dans ses silences surtout. Dans ce qu’il n’avait jamais dit. Dans ce qu’il ne disait pas encore.

On lui avait appris à prier. À s’incliner. À se taire. On lui avait dit que le silence était une vertu. Qu’il fallait souffrir en paix. Porter sa croix avec dignité. Que la douleur rapprochait de Dieu. On lui avait menti. Avec calme. Avec patience. Avec douceur.

Il n’en voulait pas à Dieu. Pas vraiment. Mais il ne pouvait plus entrer dans une église sans frissonner. Pas de peur. De lucidité. Chaque colonne lui rappelait une main. Chaque croix, un regard. Chaque chant, un mensonge chanté trop lentement pour être faux.

Il ne voulait pas raconter. Il voulait comprendre. Il voulait savoir comment un homme avait pu devenir un dogme. Comment un geste avait pu se fondre dans la liturgie. Comment un corps d’enfant avait pu servir d’hostie.

Il ne trouvait pas les mots. Il ne les cherchait même plus. Il écrivait. Ce n’était pas une thérapie. Ce n’était pas un cri. C’était un acte d’équilibre. Il écrivait pour que le monde cesse de tourner autour de l’autel. Pour qu’enfin, quelqu’un voie ce qu’on ne regardait pas.

Il savait que le père Augustin ne reviendrait pas. Que personne ne viendrait lui dire “je savais.” Que l’Église continuerait, lente, majestueuse, indifférente. Il ne voulait pas la briser. Il voulait seulement qu’elle sache qu’il n’avait pas oublié.

Pas pour punir.

Mais pour que jamais cela ne recommence dans l’ombre.

Il écrivit son nom. Une dernière fois.
Pas en colère. Pas en prière.
Mais pour le déposer hors de lui.

Pour qu'enfin, ce silence n'appartienne plus à l'Église.
Et que le silence, pour la première fois, change de camp.

Il ne portait plus de croix.
Il portait un nom.
Un seul.
Celui qu'on n'avait jamais dit.
Celui qu'on avait enfermé dans l'encens et les louanges.
Celui qu'on avait voulu sanctifier pour mieux l'enterrer.

Il l'écrivit.
Il le fixa.
Et il le laissa là.
Au seuil du silence.

Il n'y eut pas d'annonce. Pas de moment spécial. Pas de rituel différencié. Ce fut un matin comme les autres, une sacristie familière, une lumière douce filtrée par les vitraux bleus. Samuel avait allumé les cierges comme toujours. Il avait plié les linges. Il avait rangé les burettes. Rien ne tremblait encore. Tout tenait debout. Tout semblait droit.

Le père Augustin était là. Il ne parlait pas. Il observait. Samuel le vit sans le regarder. C'était un regard de routine. Un regard déjà accepté. Il n'y eut pas d'ordre. Pas de question. Pas de bénédiction. Juste un silence prolongé. Un déplacement à peine perceptible dans l'air.

Samuel se tenait là, droit, à l'endroit exact où il s'était toujours tenu. Il n'avait pas peur. Il n'avait pas d'attente. Il y avait simplement une tension dans ses épaules, une fatigue dans son souffle, un pressentiment qu'il n'aurait su formuler.

Le prêtre approcha. Lentement. Sans geste brusque. Il posa une main sur l'épaule de Samuel. Comme tant de fois auparavant. Mais cette fois, la main ne repartit pas. Elle resta. Elle descendit. Elle pesa.

Le corps de Samuel ne bougea pas. Il ne comprit pas tout de suite. Il pensa à une vérification de la soutane. À un ajustement. À une maladresse. Mais la main continua. Doucement. Elle ne blessait pas. Elle ne froissait pas. Elle glissait.

Et dans cette lenteur, il sentit que quelque chose se détachait en lui. Non pas un cri. Mais un fil. Une corde intérieure. Quelque chose qui avait tenu jusque-là et qui, sans se rompre, s'absenta.

Il aurait pu parler. Mais il ne savait pas à qui. Il aurait pu partir. Mais ses jambes n'avaient pas reçu l'ordre. Tout, en lui, attendait encore que ce soit une erreur.

Le père Augustin ne dit rien. Il agissait avec le calme d'un rite qu'on connaît trop bien. Il ne s'empressait pas. Il ne jouissait pas. Il faisait ce qu'il avait à faire. Comme s'il rangeait un calice. Comme s'il posait une nappe sur l'autel.

Il y eut un contact. Plus long que d'habitude. Plus bas. Plus proche. Samuel sentit que cela n'était plus liturgique. Mais rien ne s'arrêta pour autant. L'église ne gronda pas. Les vitraux ne vibrèrent pas. Dieu ne descendit pas.

Alors il se plia. Pas physiquement. Mais intérieurement. Il se replia sur lui-même. Il vida son regard. Il déposa sa présence quelque part, plus loin. Comme on sort d'un lieu sans quitter la pièce.

Ce ne fut pas violent. Ce fut lent. Presque doux. Et c'est cela qui blessa le plus. Ce n'était pas une guerre. C'était une offrande inversée. Un renversement sacré. Un acte qui copiait les gestes de Dieu avec la précision du diable.

Quand ce fut fini, rien ne fut dit. Rien ne fut corrigé. Samuel rajusta la nappe. Replaça les burettes. Ferma le tabernacle.

Et lorsqu'il sortit de la sacristie, il ne pleurait pas. Il n'avait pas honte. Il n'avait pas compris.
Mais quelque chose avait été prélevé.

Et personne ne lui demanderait jamais quoi.

Il ne parla pas.
Pas le jour même.
Pas le mois suivant.
Il ne changea rien à ses gestes. Il continuait de servir. De se lever. De se taire.

Chaque matin, il enfilait l'aube comme une peau morte.
Chaque soir, il se déshabillait sans bruit.

Il ne priait plus.
Mais il n'avait pas cessé d'obéir.

Il survivait dans la forme exacte de ce que l'on attendait de lui.
Et c'est cela qu'on appelait, encore, "l'éducation".

Ce ne fut pas un acte unique. Ce ne fut pas une chute, ni même un événement. Ce fut un glissement. Une continuation. Un prolongement du geste initial, mais dilué dans le quotidien. Ce qui s'était produit une fois se produisit de nouveau. Pas tout de suite. Pas de façon régulière. Mais assez souvent pour que le corps n'oublie jamais.

Il n'y eut jamais de violence directe. Aucun cri. Aucune trace. Le père Augustin restait fidèle à son rythme : lent, calme, intégré. Il agissait comme s'il enseignait encore quelque chose. Comme si l'enfant, dans son silence, apprenait une forme de proximité, de confiance, de service.

Samuel ne se débattait pas. Il ne comprenait pas ce qu'il devrait refuser. Il n'avait pas les mots. On ne les lui avait pas donnés. Il n'avait que les gestes appris, les phrases de l'autel, les silences polis. Il avait l'obéissance. Il avait la forme. Et dans cette forme, il se tenait droit, même lorsque tout en lui tombait.

Il ne haïssait pas. Pas encore. Il ne jugeait pas. Il survivait dans un ordre qu'on lui avait présenté comme sacré. Il essayait d'être un bon enfant. Il répétait les prières avec application. Il servait la messe avec précision. Il rentrait chez lui sans bruit. Et personne ne voyait rien.

Les adultes voyaient un enfant calme, serviable, pieux. Ils voyaient un exemple. Ils voyaient un avenir peut-être clérical. Ils félicitaient le père Augustin pour son influence. Ils bénissaient la discipline. Ils admiraient le sérieux. Et personne, jamais, ne demanda s'il allait bien.

Il n'allait ni bien ni mal. Il ne se posait plus la question. Il existait à l'intérieur d'un rôle. Il parlait quand on l'interrogeait. Il riait s'il le fallait. Il s'effaçait quand on ne le regardait plus. Il ne dormait pas vraiment. Il s'endormait d'épuisement. Il rêvait rarement. Et lorsqu'il rêvait, il n'était jamais dans l'église. Il était dehors. En silence.

Les gestes du prêtre devinrent des rituels. Identiques. Invariables. Ils avaient leur jour, leur heure, leur climat. Ils n'étaient pas inventés : ils étaient liturgiques dans leur exactitude. Chaque approche reproduisait la précédente. Chaque toucher reprenait les précédents. Samuel savait les étapes. Il savait ce qui allait venir. Et il restait là. Pas par soumission. Par absence d'issue.

Le père Augustin ne disait rien pendant. Il disait après : *"Tu es très mature."* Ou *"Tu es vraiment un modèle."* Ou bien, simplement, *"Tu as la vocation."*

Samuel ne répondait pas. Il hochait la tête. Il remettait de l'ordre. Il repliait le linge. Il rangeait les objets. Il rouvrait la porte.

Il n'y avait pas de peur visible. Pas de cris. Pas de colère.
Il y avait la perfection d'un abus devenu doctrine.

Il ne se souvenait plus de la première fois.
Ni de la dernière.
Il n'y avait pas de dates.
Il n'y avait que des gestes.
Des gestes sans passé, sans avenir.
Des gestes sans mémoire.

Et lui, figé dans ce présent perpétuel,
servait encore.
Comme s'il n'était jamais sorti de la sacristie.
Comme si sa vie entière avait été un dimanche sans fin.

Et ce dimanche-là, comme les autres,
il servit.
Et personne ne vit l'autel saigner.

Il apprit à ne plus attendre la fin.
À ne plus distinguer le début.
À s'effacer avant même d'exister.
À survivre dans la forme d'un rôle qu'on ne lui avait jamais demandé de choisir.
Et tout cela, il l'appelait encore : "servir".

Il ne cherchait plus de sortie. Il ne la croyait plus possible.
Le monde extérieur avait pâli, comme un vitrail qu'on ne regarde plus. Il y avait encore l'école, les rues, les repas en famille, mais tout cela semblait appartenir à un autre plan. Une surface où l'on parlait, où l'on riait, où l'on s'agitait mais où rien ne traversait.

Personne ne lui posait de questions. Personne ne cherchait son regard. Il allait bien. C'était visible. Il n'avait pas changé. Il était poli, ponctuel, appliqué. Il ne faisait pas de vagues. Il ne réclamait rien. Il rendait service. Il priait. Il disait merci. Il vivait dans la perfection de l'apparence. Et cette apparence était tout ce que le monde voulait voir.
Il aurait pu disparaître que l'on aurait dit : *"C'est un bon garçon."*

Il ne parlait pas. Non par peur. Par impossibilité. Chaque mot en lui semblait appartenir à un autre univers. Il entendait les phrases comme des bruits de surface. Il répondait, oui. Il savait dire bonjour, réciter les psaumes, décliner ses leçons. Mais tout cela ne liait plus. Il n'y avait plus de pont entre ce qu'il disait et ce qu'il était.

Le père Augustin continuait. Avec la même régularité. Les mêmes gestes. La même voix. Rien ne semblait devoir cesser. Rien ne semblait devoir changer. Il ne demandait rien. Il faisait. Et Samuel, lui, ne refusait pas. Il accueillait le geste comme on accueille l'eau froide : avec un frisson, mais sans lutte.
Il ne pensait pas en termes de mal ou de bien. Il n'avait pas ce langage. Il avait le vocabulaire de la foi, du service, du devoir. Il n'avait jamais appris à désobéir, et moins encore à fuir.
Alors il restait.

Il ne savait pas s'il souffrait. Il savait qu'il ne dormait plus bien. Qu'il craignait certains silences. Qu'il anticipait certains regards. Qu'il évitait les miroirs. Mais il ne mettait aucun mot sur cela. Il disait : "Je suis fatigué." Ou : "J'ai besoin de prier." Et on le laissait.

Il n'y eut jamais de visite médicale, jamais de surveillance. Le prêtre était respecté. L'enfant était sage. Et l'Église, comme un corps trop vaste pour entendre une plainte, restait droite. Solide. Silencieuse.
Parfois, une sœur lui demandait s'il allait bien. Il disait oui. Elle souriait. Elle disait : "Tu es fort." Il hochait la tête. Il repartait.

Et le lendemain, tout recommençait. À l'heure exacte. Au geste exact.
Avec la lenteur propre à ce qui ne veut pas être vu.
Avec la rigueur propre à ce qui a toujours été permis.
Il ne criait pas, parce qu'il ne se savait pas en cage.
Il ne fuyait pas, parce qu'il ne voyait pas de mur.
Il survivait dans une lumière réglée, où tout portait l'apparence du bien.
Et c'est cette apparence-là qui tua en lui le langage.
Il ne disait pas non.
Mais il ne disait plus vraiment oui.

Il existait dans une sorte d'assentiment vide, comme ces réponses qu'on répète pour éviter de penser. Il obéissait à la voix, non plus parce qu'il lui faisait confiance, mais parce que c'était la seule voix qui continuait de parler.
Il ne se voyait plus comme un enfant. Il ne se voyait plus comme un être. Il était une fonction, une ombre rituelle, une présence encadrée. Il portait la lumière, servait le vin, récitait les prières. Et entre chaque acte sacré, il disparaissait un peu plus.

Les jours saints étaient les plus difficiles. Parce qu'ils étaient plus longs. Parce qu'ils étaient plus vides. Parce qu'ils ressemblaient trop à l'éternité. On y parlait de résurrection, d'amour, de pardon. Et Samuel, debout près de l'autel, portait l'encensoir d'une foi qui l'avait trahi.
Il ne savait pas s'il croyait encore. Mais il savait qu'il ne pouvait plus croire comme avant. Il ne pouvait plus entendre le mot "grâce" sans entendre une main. Il ne pouvait plus voir une croix sans ressentir une tension dans la nuque. Il ne pouvait plus réciter "Pax vobiscum" sans trembler intérieurement.

Le monde autour continuait de tourner. Les gens venaient à l'église. Les prières montaient. Les chants s'élevaient. Rien n'avait changé. Et c'était cela, le pire. Ce n'était pas une erreur. Ce n'était pas une faille. C'était un système.

Il avait compris qu'il ne guérirait pas en parlant. Qu'on ne l'écouterait pas. Ou pire, qu'on l'écouterait avec douceur, puis qu'on bénirait son silence.

Il s’était tu pour ne pas salir le rite.
Il avait été violé dans la langue de Dieu.
Et il craignait plus que tout de profaner les mots qui l’avaient tué.

Alors il écrivait, en secret. Il ne décrivait pas. Il n’accusait pas. Il consignait. Il gardait une trace. Pour lui. Pour plus tard. Pour un autre peut-être. Ou simplement pour empêcher que le silence gagne jusqu’à son cœur.

Il aurait pu s’habituer. Il aurait pu, comme tant d’autres, enfouir, oublier, reformuler. Mais quelque chose, en lui, résistait. Ce n’était pas une colère. Ce n’était pas encore une volonté. C’était une tension. Un nerf resté intact. Une conscience qui refusait de se dissoudre.

Il continuait à servir. À répondre présent. À porter l’aube, le calice, les paroles. Mais dans son corps, quelque chose commençait à se désaccorder. Une note fausse, trop aiguë pour être perçue, mais assez persistante pour troubler le chant. Il se tenait droit, mais intérieurement, il s’écartait.

Chaque répétition du geste sacré l’éloignait davantage. Chaque messe creusait un peu plus le gouffre. Chaque bénédiction faisait résonner, en lui, l’absence de justice.

Le père Augustin, lui, n’avait rien changé. Ni son pas. Ni sa voix. Ni sa douceur. Il semblait hors du temps, hors du doute. Intouchable. Irréprochable. On l’écoutait avec recueillement. On l’approchait avec confiance. On lui confiait les enfants.

Samuel les voyait, ces autres. Ces plus jeunes. Ces nouveaux. Il reconnaissait le regard que le prêtre posait sur eux. Il reconnaissait les gestes. Il reconnaissait les silences. Et il comprenait qu’il n’était pas une exception. Il n’avait jamais été choisi. Il avait été disponible.

Il voulut parler. Une fois. Une seule. À une religieuse. Une sœur douce, attentive, qui lui avait offert une parole gentille, un jour, sans raison. Il l’observa longtemps. Il la suivit jusqu’à la porte de la cuisine. Il la regarda sans parler. Elle le salua. Il répondit. Puis il partit.

Il ne savait pas comment dire. Il ne savait pas si elle voulait entendre. Il ne savait même pas s’il voulait qu’on l’écoute. Car s’il parlait, tout ce qui avait tenu en lui s’effondrerait. Et il n’était pas sûr de pouvoir vivre sans cela. Sans cette coque. Sans ce rôle. Sans ce mensonge bien formé.

Il écrivit à nouveau. Il décrivit la pièce. Le sol. Le bois des bancs. L’odeur de l’encens. Il ne parla pas des gestes. Il ne nomma pas le prêtre. Il écrivit la température. Le silence. La forme des mots utilisés. Il tenta de capturer le vide. Il tenta d’en faire une phrase.

Il ne savait pas si ce qu’il écrivait était vrai.
Mais c’était ce qu’il n’avait jamais pu dire.

Et cela suffisait, pour une page.

Il pensa un moment à raturer.
Mais il n’avait rien écrit d’illégal.

Rien de condamnable.
Rien que l'on puisse censurer sans se dévoiler.

Il relut son texte. Il ne le comprit pas. Il ne savait plus s'il écrivait pour se souvenir ou pour effacer. Il n'y avait plus de repères. Plus de chronologie. Plus de progression. Seulement des fragments. Des images figées. Des sons étouffés.

Il referma le cahier.
Il le plaça sous son lit.
Et il continua sa vie comme on continue une prière oubliée.
Le lendemain, rien ne changea.
Ni la messe.
Ni l'aube enfilée.
Ni la voix du prêtre.
Samuel servit. Il rangea. Il s'inclina.
Et personne ne vit qu'il s'était vidé.
Tout était à sa place.
Le calice.
Le silence.
Le prêtre.
L'enfant.

Ce jour-là, il n'y eut rien de particulier. Le ciel était couvert. L'église tiède. La sacristie ordonnée. Samuel entra à l'heure habituelle. Il plia les linges. Prépara les burettes. Réajusta le livre liturgique. Tout était en place.

Le père Augustin arriva, ponctuel. Son pas était le même. Sa voix, la même. Il bénit brièvement l'air d'un signe de croix, posa une main sur l'épaule de Samuel et lui dit : *"Tu es prêt."*

Ce n'était pas une question. Ce n'était pas un ordre. C'était une liturgie.

Samuel hocha la tête. Il ne ressentit rien. Ni peur. Ni colère. Ni fatigue. Il n'y avait plus de place pour ça. Il n'y avait plus de centre. Il n'y avait plus de résistance.

Il s'agenouilla devant l'autel, comme il l'avait toujours fait. Il se demanda s'il avait changé. S'il avait grandi. S'il aurait dû être plus fort. Mais même ces pensées lui parurent importunes. Il les écarta. Il se concentra sur les objets. Sur l'ordre des choses. Sur les gestes à venir.

Le prêtre s'approcha. Lentement. Sans surprise. Avec cette lenteur codifiée qu'il avait toujours eue. Il ne dit rien. Il ne demanda rien. Il entama la même séquence que les fois précédentes. Samuel suivait. Pas à pas. Souffle à souffle. Silencieux.

Il ne résista pas. Pas par soumission. Par épuisement. Par saturation. Parce qu'il ne restait plus rien à opposer. Parce que tout, en lui, avait été déplié, analysé, purifié. Et que ce qui restait n'avait plus de nom.

Il pensa à la première fois. Il ne s'en souvenait plus. Il pensa à la dernière. Il ne la distingua pas.

Le geste avait perdu sa charge. Il n'était plus honteux. Il n'était plus interdit. Il était inscrit. Dans le rythme. Dans la fonction. Dans la répétition.

C’était cela, le pire. Que rien ne soit choquant. Que tout soit déjà accepté. Que le viol ait la forme du service. Que le corps ne réagisse plus. Qu’il se laisse faire avec la précision d’un autel.

Quand ce fut fini, le père Augustin remit son étole. Il prononça une bénédiction. Il posa la main sur la tête de Samuel.

Et Samuel, pour la première fois, ne baissa pas les yeux.

Il ne dit rien. Il ne cria pas. Mais il ne détourna pas le regard.

Ce fut à peine une seconde. Une seconde de silence dense, au milieu de la sacristie. Une seconde où l’air sembla hésiter.

Puis tout reprit.

Samuel plia les linges. Replaça les burettes. Ferma le livre. Sortit.

Il n’avait rien dit. Il n’avait pas fui. Il n’avait pas changé.
Mais quelque chose, en lui, avait tenu.
Une ligne, fine.
Pas une résistance.
Juste une mémoire.

Il ne savait pas ce que cela signifiait.
Il ne savait pas s’il avait dit non.
Mais il savait qu’il n’avait pas dit oui.
Et dans cet intervalle, il y avait quelque chose de neuf.
Un écart.
Un début.

Il n’en parla à personne.
Il ne l’écrivit même pas.
Mais dans sa marche, il ne courba plus l’échine.

Et ce détail, imperceptible,
fut la première désobéissance.

Il n’y eut pas de fin.
Le père Augustin resta encore quelques années. Il poursuivit sa mission. Il forma d’autres enfants. Il prêcha, baptisa, confessa. Rien ne vint perturber le calme institutionnel de sa fonction. Il s’effaça lentement, à la retraite. Une cérémonie. Un repas. Des discours. Une plaque.

Samuel, lui, n’assista pas à cette fin-là. Il était déjà loin. Loin dans le corps, mais pas dans la mémoire. Loin dans l’espace, mais pas dans l’histoire. Il ne parlait toujours pas. Il n’écrivait plus non plus. Le geste de fixer s’était tari. Il n’en avait plus la force.

Il vivait dans le monde, avec des gestes à lui. Il saluait, il travaillait, il répondait. Il n’évitait pas les églises, mais il ne s’y asseyait plus. Il passait devant comme on passe devant une maison ancienne, sans savoir si on a vécu dedans ou seulement rêvé d’y mourir.

Les souvenirs ne le poursuivaient pas. Ils l'habitaient. Comme un parfum trop longtemps porté, imprégné dans la peau. Il ne les sentait plus, mais d'autres les reconnaissaient. Dans ses silences. Dans ses gestes lents. Dans ses absences soudaines.

Il n'avait jamais dit "je suis une victime."
Il n'avait jamais dit "il m'a fait ça."
Il avait dit : "Je servais."

Et le monde, autour, avait trouvé cela beau.
Un enfant qui sert.
Un enfant qui obéit.
Un enfant sans bruit.

Il n'y eut pas de dénonciation.
Pas d'explosion.
Pas de scandale.

Il y eut le temps.
Le lent travail du silence.
La répétition des gestes.
Et le visage d'un enfant devenu homme sans passage.

Il n'eut pas de crise.
Il n'eut pas de révolte.
Mais parfois, tard le soir, il sentait son corps se contracter sans raison.
Comme s'il allait être touché.
Comme si le rituel allait recommencer.

Il savait que ce n'était plus vrai.
Mais son corps, lui, ne le savait pas.

Il ne blâmait personne.
Pas vraiment.
Il ne s'épargnait pas.
Pas totalement.
Il avançait.
Il portait cela.
Comme d'autres portent une foi.
Ou une honte.
Un jour, on lui demanda s'il avait été heureux enfant.
Il répondit oui.
Puis il se tut.
Et dans son silence, il entendit, pour la première fois,
ce que cela voulait dire.

Il ne changea pas brutalement. Il n'y eut pas de renversement, pas de fuite, pas de crise. Il grandit. Comme tout le monde. Il passa d'une école à une autre. Il quitta l'église comme on quitte une chambre d'enfant. Sans se retourner. Sans emporter rien.

Il ne parla pas. Il ne nomma pas. Il ne dénonça rien. Il n'évoqua personne. Il laissa l'histoire derrière lui comme un cahier qu'on oublie dans un train. Il ne le cherchait plus. Il ne voulait pas le relire. Il ne savait même pas s'il l'avait écrit.

On le vit réussir. Il parlait bien. Il écoutait avec attention. Il était discret. Il ne s'imposait jamais. Il avait le profil idéal : lissé, fiable, sans angles. On l'appréciait pour son sérieux, sa maturité, sa gentillesse. On disait de lui qu'il était fort. Qu'il avait du recul. Qu'il comprenait vite.

Il souriait. Il remerciait. Il participait.

Mais à l'intérieur, il n'y avait pas de joie.
Il n'y avait pas de colère non plus.
Il y avait une pièce vide.
Fermée.
Et toute sa vie se déroulait à côté.

Il noua des amitiés. Il eut des relations. Il donna des conseils. Mais il n'était jamais vraiment là. Il jouait le rôle. Il lisait les lignes. Il répondait aux attentes. Il faisait ce qu'on attendait de lui. Sans trahir. Sans provoquer. Sans décevoir.

Il n'y avait plus de foi. Il n'y avait plus de Dieu. Il n'y avait plus de haine. Il y avait une ligne droite, sans aspérités, qu'il suivait avec application. Il ne tombait pas. Il ne trébuchait pas. Mais il ne rêvait pas non plus.

Les autres ne voyaient rien. Pourquoi l'auraient-ils vu ? Il allait bien. Il allait toujours bien. Il n'avait jamais été malade. Il n'avait jamais crié. Il n'avait jamais accusé. Il vivait, simplement, dans la répétition d'un schéma invisible.

Parfois, quelqu'un lui demandait s'il avait eu une enfance heureuse. Il répondait oui. Il le pensait même. Pas par mensonge. Par habitude. Parce qu'il n'y avait rien d'autre à dire. Parce que l'alternative n'existait pas.

Il ne pleurait jamais. Il ne criait jamais. Il ne s'effondrait jamais.

Mais parfois, en croisant un enfant seul dans une église, il ressentait une chose qu'il n'arrivait pas à nommer. Un froid. Un souvenir sans forme. Une tension musculaire involontaire. Il baissait les yeux. Il s'éloignait.

Il n'avait pas peur du prêtre. Il avait peur du regard qu'on ne pose jamais.

Il ne comprenait pas ce qui déclenchait ces frissons.
Il ne cherchait plus à savoir.
Il vivait comme un livre dont la couverture serait restée intacte,
mais dont les pages avaient été blanchies,
une à une.

Et cela suffisait au monde pour le croire vivant. I

l avait appris à ne plus chercher d'explication.
À répondre sans penser.
À s'adapter sans choisir.

Il ne fuyait pas.
Il ne restait pas.
Il glissait d'un jour à l'autre sans laisser de trace.
Sans effraction.
Sans empreinte.
Et quand on lui disait qu'il était discret,
il souriait.
Comme on acquiesce à une condamnation muette.
Sans appel.
Sans drame.

Il n'avait pas de passé officiel. Rien de remarquable. Rien à raconter. Il ne gardait pas de photos. Il ne parlait jamais d'enfance. Si on lui demandait, il disait simplement : *"C'était tranquille."* Et cela suffisait. On ne creuse pas ce qui semble propre.

Il s'était construit dans la discrétion. Il ne dérangeait jamais. Il savait entrer sans bruit, sortir sans trace. Il avait une présence lisse, presque effacée. Il se fondait dans les lieux, dans les groupes, dans les attentes. Il observait avant de parler. Et souvent, il ne parlait pas.

Il était de ceux dont on oublie vite la présence, mais dont on se souvient avec bienveillance.
De ceux qu'on invite par réflexe, mais à qui l'on ne confie jamais rien de trop intime.
Il était là.
Et cela suffisait.

Il n'évitait pas les regards. Mais il ne les provoquait jamais. Il avait un visage calme. Une voix basse. Un sourire retenu. Une politesse irréprochable. Il faisait bien son travail. Il respectait les horaires. Il aidait volontiers. Il disait toujours merci.

Il ne mentait pas. Il ne jouait aucun rôle. Il s'était simplement ajusté. Au silence. À la fonction. À la surface.

Ses gestes étaient nets. Épurés. Comme ceux d'un moine sans foi. Il organisait son quotidien avec rigueur. Les heures, les repas, les objets. Chaque chose avait sa place. Et dans ce cadre, il pouvait exister.

Il n'évitait pas le contact, mais il n'en cherchait aucun.
Il savait parler. Il savait séduire, même. Il savait réconforter.
Mais rien de ce qu'il disait n'engageait son corps.
Son corps était resté ailleurs.

Il n'avait pas de crise de panique. Pas de cauchemars récurrents.
Il vivait dans une paix apparente, construite à coups de gestes bien ordonnés.

Mais il ne se souvenait plus du dernier moment où il avait ressenti une émotion entière.
Ni douleur.
Ni joie.
Seulement des résonances.
Des traces.
Comme un parfum qu'on sent encore longtemps après avoir quitté la pièce.

Parfois, quelqu'un posait une main sur son épaule. Il ne réagissait pas. Mais ses muscles se contractaient d'eux-mêmes.
Pas violemment.
Juste assez pour qu'il le sache.

Il ne disait rien.
Et personne ne voyait rien.

C'est cela, au fond, qu'il était devenu :
un homme dont personne ne pouvait soupçonner la disparition,
puisqu'il était toujours là.

Il n'avait jamais disparu.
Il n'avait jamais été là.
Il avait été utile.
Et cela, pour tous, avait toujours suffi.

Il vivait sans attendre de reconnaissance.
Sans craindre de jugement.
Sans espérer de réparation.
Et dans ce monde qu'il traversait sans secousse,
il ne laissait aucun souvenir.
Aucune plainte.
Aucune dette.
Juste une absence si parfaite qu'elle ressemblait à la paix.

Un jour, sans raison, il oublia de répondre. Ce n'était pas grave. Une question posée, une pause trop longue, une hésitation. Mais il vit dans le regard de l'autre une attente. Et dans cette attente, quelque chose se fissura. Il n'avait pas l'habitude qu'on attende de lui une réaction. Il avait toujours fourni ce qu'on espérait, sans délai, sans surprise.
Il répondit finalement. Avec le bon mot. Le bon ton. Personne ne remarqua. Mais lui, si. Il sentit qu'il avait eu besoin d'un instant. Et ce besoin, si banal, l'ébranla.

Il continua sa journée comme à son habitude. Rien ne changea en apparence. Mais dans son corps, une gêne persistait. Il ne savait pas pourquoi ce détail restait. Il avait toujours su s'ajuster. Pourquoi ce flottement ?

Il ne chercha pas à comprendre. Il reprit son rythme. Mais le lendemain, cela se reproduisit. Un nom oublié. Une fatigue plus présente. Un mot qu'il avait dû répéter deux fois. Rien d'alarmant. Rien de grave. Mais suffisant pour qu'il sente son système perdre un peu de précision.

Il ne se mit pas en colère. Il ne se plaignit pas. Mais dans ses gestes, une tension s'installait. Il anticipait plus. Il corrigeait plus. Il préparait ses réponses comme on vérifie un autel avant la messe.

Il comprit qu'il n'était plus parfaitement adapté.
Et cela, pour lui, fut un avertissement.

Il n'avait jamais été fort. Il avait été exact.
Maintenant, il n'était plus certain de l'être.

Il n’avait jamais été aimé. Il avait été utile.
Mais si sa précision se détériorait,
alors il ne servait plus.

Et cette pensée, neutre, sans émotion,
lui fit froid.

Il ne chercha pas d’aide. Il se remit à écrire. Pas beaucoup. Pas tous les jours. Juste quelques phrases. Des constats. Des descriptions. Des listes.

Il nota : “Aujourd’hui, j’ai hésité.”
Puis : “Je me suis surpris.”
Puis : “Quelque chose m’échappe.”

Il ne montrait rien. Il ne confiait rien. Il vivait comme toujours. Mais chaque mot, chaque silence, chaque absence commençait à peser davantage.

Il ne craignait pas la chute.
Il craignait le moment où l’on remarquerait qu’il tremblait.
Même un peu.

Il n’avait pas de plan.
Pas d’avenir précis.
Mais il savait que s’il tombait une fois,
il ne saurait pas se relever.
Pas parce qu’il manquerait d’aide.
Mais parce qu’il n’avait plus d’appui intérieur.
Il vivait comme un funambule sans filet.
Sauf qu’il avait oublié qu’il marchait sur un fil.

Et il continua.
Non par force.
Mais parce qu’il n’avait jamais appris à s’arrêter.

Les premiers signes furent presque comiques. Un mot manquant dans une phrase. Une fourchette tombée. Une perte de rythme dans ses pas. Il corrigeait aussitôt. Mais il sentait que le geste n’avait pas jailli avec sa précision habituelle.
Il se sentit en faute. Pas face aux autres. Face à lui-même. Il avait bâti toute sa survie sur la justesse. Le moindre accroc menaçait l’équilibre de l’ensemble. Il n’était pas doué pour l’imprévu. Il s’était adapté au monde en devenant prévisible.
Et voilà que l’algorithme interne ralentissait.

Il n’en parla pas. Il dormit plus. Il rangea davantage. Il revint à des habitudes plus strictes. Il supprima les imprévus. Il évita les conversations longues. Il se tint à distance des visages qui expriment trop.

Mais le corps n’obéissait plus totalement. Il s’échappait par petites failles. Une crampe au poignet. Une raideur dans la nuque. Une fatigue inhabituelle dans la mâchoire. Il ne tombait pas malade. Il ne souffrait pas vraiment. Il se déréglait. Lentement. Sûrement. Comme une mécanique ancienne, bien huilée, qui grince soudain sans cause apparente.

Il ne savait pas quoi en faire. Il n’avait pas le droit de défaillir. Il n’était pas de ceux qu’on plaint. Il était de ceux qu’on félicite. Sa souffrance n’avait jamais existé en tant que telle. Elle n’avait été que structure. Qu’outil de formation.

Il voulait rester efficace. Invisible. Il redoubla d'efforts. Il anticipa chaque fatigue. Il réduisit son rythme. Il souriait encore. Mais ses yeux se vidaient un peu plus chaque jour.

Il n'avait plus de rêve. Il n'attendait rien. Mais il craignait de devenir incapable. Non pas parce qu'il souffrirait. Mais parce qu'il serait enfin visible. Et cela, c'était pire.

Être vu, c'était devenir question.
Être question, c'était menacer l'ordre.

Alors il persista. Il força les gestes. Il s'astreignit à la parole. Il relut ce qu'il écrivait. Il se relut même en vivant. Il cherchait à rester lisible. S'il perdait la lecture de lui-même, il serait perdu.

Le monde ne le freina pas.
Le monde ne le vit pas.
Le monde n'attendait rien de lui.
Et il répondait parfaitement à cette attente.

Mais parfois, le matin, il oubliait pourquoi il s'était levé.
Ou ce qu'il devait faire ensuite.
Et ce flottement de quelques secondes
lui faisait plus peur que tout le reste.

Il n'avait pas de refuge.
Pas d'extérieur.
Pas de langage de secours.
Il ne priait plus.
Il n'appelait pas.
Il n'espérait pas que cela cesse.

Mais chaque jour,
il constatait un peu plus
qu'il ne tenait plus.

Non pas parce que tout s'effondrait.
Mais parce que rien ne portait.

Il restait debout,
uniquement pour que le monde continue
de croire qu'il n'y avait jamais eu de chute.

Il n'y eut pas de chute.
Il n'y eut pas de cri.
Il n'y eut pas même de larmes.
Juste un matin, il ne se leva pas. Le réveil avait sonné. Plusieurs fois. Il l'avait entendu. Il avait ouvert les yeux. Mais son corps était resté couché. Non pas figé. Juste absent. Comme si les gestes n'avaient pas été transmis. Comme si l'ordre de se lever s'était dissous quelque part, entre le cerveau et la main.

Il ne s'en alarma pas. Il resta là. Les yeux ouverts. Les bras le long du corps. Sans angoisse. Sans surprise. Il attendait. Quoi ? Il ne savait pas. Il n'avait rien à faire. Il n'avait pas faim. Il n'avait pas mal. Il ne dormait pas. Il ne pensait même pas.

Il constatait.

La pièce était en ordre. Le jour entrait doucement par la fenêtre. Rien ne pressait. Rien ne manquait. Sauf lui.
Lui manquait à lui-même.

Ce vide n'était pas une crise. Il n'était pas spectaculaire. Il n'avait pas la forme d'une dépression. Il n'avait pas d'éclat.
Il était l'évidence d'un mécanisme qui s'était usé jusqu'au cœur.
Il n'y avait plus de force à opposer, parce qu'il n'y avait plus de question.

Il ne savait pas s'il allait rester là. Toute la journée. Toute la semaine. Toute la vie. Il ne se posait pas la question. Il n'était plus dans le temps. Il n'était plus dans l'attente. Il n'était plus dans rien. Il était resté là où il était né intérieurement : entre deux gestes. Entre deux réponses. Entre deux attentes.

Il ne s'effondrait pas. Il n'appelait pas. Il ne prévenait personne. Il ne manquait pas. Pas encore. Personne ne devait l'attendre. Et même si c'était le cas, il savait qu'un simple message pourrait tout éteindre : *"Désolé, je ne me sentais pas bien."*

Et ce serait vrai.
Et ce serait faux.

Il pensa à écrire. Il regarda le carnet. Il le toucha. Mais il ne l'ouvrit pas. Il n'y avait rien à ajouter. Tout avait déjà été dit. Ou plutôt : tout ce qui aurait pu être dit avait été annulé, absorbé, converti en silence social.

Il resta là. Il entendit la ville. Le monde. Le passage du temps. Il se dit qu'il avait encore un peu de crédit. Un peu de réputation. De quoi durer. De quoi s'effacer lentement, sans alerte, sans suspicion.

Et pour la première fois,
il sentit que cette stratégie pouvait devenir une fin.

Il comprit alors que l'absence n'était pas un accident.
C'était un point d'arrivée.
Pas une cassure,
mais une forme de perfection.
Il ne souffrait plus.
Il ne ressentait plus.
Il ne répondait plus.

Il s'était tant effacé
qu'il ne restait de lui qu'un contour,
un souvenir sans voix,
une présence dont le monde n'aurait plus à se charger.
C'était cela, au fond, la victoire finale du système :
qu'il puisse disparaître sans déranger l'ordre.
Qu'il ne manque à personne.
Qu'il ne gêne aucun programme.
Qu'il ne provoque aucun choc.
Et qu'en disparaissant,
il confirme que tout a bien fonctionné.

Le lendemain, il se leva.
Pas parce qu'il allait mieux.
Pas parce qu'il en avait envie.
Parce que cela se faisait.
Parce que rester couché une seconde fois aurait été remarqué.

Il se leva lentement.
Il sentit chaque geste comme un effort inutile.
Se laver. S'habiller. Boire.
Cela ne faisait pas sens.
Mais il le fit.

Il remit ses chaussures comme on signe une reddition.
Puis il sortit.
Le trottoir était le même.
Le monde n'avait pas changé.

Il croisa des visages. Il répondit à des formules. Il acquiesça. Il continua. Il remplit la case. Il valida les attentes.
Il redevint cette figure discrète, silencieuse, maîtrisée.
Mais quelque chose, en lui, était resté au lit.

Il souriait encore. Mais ses gestes avaient perdu leur cadence.
Sa voix, sa posture, sa manière de cligner des yeux — tout trahissait une fatigue invisible.

Il ne dormait plus vraiment.
Il n'écrivait plus.
Il pensait à parler.
Mais il ne parlait pas.

Il pensait à s'arrêter.
Mais il n'avait jamais appris comment on fait cela.

Il n'attendait plus que cela cesse.
Il attendait que cela devienne trop visible.
Qu'un autre remarque.
Qu'un autre dise.
Qu'un autre entende ce que lui ne pouvait plus dire.

Mais personne ne vit.

Ou plutôt, personne ne voulut voir.

On lui disait : "Tu as l'air fatigué."
Il répondait : "Oui, un peu."
On ajoutait : "Tu travailles trop."
Et on passait à autre chose.

Il ne pleurait pas.
Il ne tremblait pas.
Il ne criait pas.

Il s'effondrait selon les règles.

Avec la lenteur requise.
Avec le vocabulaire admis.
Avec la tenue correcte.

Et cela suffisait pour ne pas inquiéter.

Ce fut un détail, encore. Un mot mal prononcé. Une syllabe mangée. Mais cette fois, ce fut devant plusieurs personnes. Dans une réunion. Une phrase banale. Rien d'important. Mais on le reprit. Gentiment. Sans ironie. Une correction neutre. Une attention polie.
Il répondit par un sourire. Il s'excusa. Il rectifia.
Mais quelque chose, en lui, ne se redressa pas.

Il sentit le regard. Pas un jugement. Pas une moquerie. Un regard attentif. Loin d'être cruel. Mais qui le vit. Et dans cette vision, il y eut pour lui une brèche.

Il continua à parler. Il termina la réunion. Il remplit son rôle. Mais une partie de lui ne suivait plus. Il avait l'impression d'être observé de l'extérieur. Non pas surveillé. Juste vu. Et cela le brûla.

Il quitta la pièce avec calme. Il salua. Il ferma la porte doucement. Puis il marcha. Longtemps. Sans but. Il ne pensait pas. Il ne fuyait pas. Il voulait juste que son corps retrouve sa place. Mais il ne la retrouvait pas.

Il rentra tard. Il n'alluma pas la lumière. Il s'assit sur le lit. Il resta là, une heure peut-être, sans geste. Puis il retira ses chaussures. Il se coucha sans se déshabiller.

Il se dit qu'il avait tenu. Il n'avait pas flanché. Il n'avait rien montré.
Mais il n'en fut pas soulagé.
Il en fut fatigué.

Il se réveilla plus tôt que d'habitude.
Il avait mal au crâne.
Il se leva, but un verre d'eau.
Il n'avait pas faim.

Il se dit que ce n'était rien. Une tension. Un manque de sommeil. Une pression normale.
Mais il sut que ce n'était pas cela.

Il sut que ce n'était plus un accident.

Il avait failli.
Pas en public. Pas devant les autres.
Mais à l'intérieur.

Et cette fissure, cette fois, ne se refermait pas.

Il se regarda dans le miroir.
Il vit un visage connu.
Mais sans fonction.

Un visage qui n'avait plus rien à porter.
Ni mission.
Ni silence.
Ni masque.

Un visage inutile.

Il cligna des yeux.
Il toucha son front.
Et pour la première fois depuis l'enfance,
il prononça une phrase, tout bas,
à laquelle il ne croyait plus.

"Je suis fatigué."

Il ne s'était pas attendu à ce que cela change quoi que ce soit. Ce "je suis fatigué" n'avait pas été une demande. Pas une alerte. Juste un constat, lâché comme on ferme un livre. Il ne savait même pas pourquoi il l'avait dit. Il ne le pensait pas vraiment. Ou peut-être que si. Peut-être que tout son corps n'était plus que cela.
Il alla travailler comme toujours. Il exécuta les gestes, récita les formules. Il souriait. Il regardait droit. Mais il n'était plus entièrement là. Il avait l'impression de suivre sa propre silhouette. D'observer ses mouvements depuis un coin de la pièce. D'écouter sa voix comme une bande sonore étrangère.

Un collègue lui demanda s'il allait bien. Il répondit oui. Il rajouta : "Un peu fatigué, c'est tout." L'autre hocha la tête, compréhensif. Il dit : "C'est la saison." Puis il passa à autre chose.

Samuel resta silencieux. Il ne sut pas quoi répondre. Pas parce qu'il doutait. Mais parce qu'il avait compris que même dit, même nommé, même offert avec la plus grande douceur, son épuisement ne serait jamais entendu. Il était un mur poli. On entendait ce qu'on voulait. On lisait ce qui rassurait.

Il ne chercha pas à dire davantage. Il n'était pas un lanceur d'alerte. Il n'avait pas d'histoire à raconter. Il n'avait pas de mots plus grands que ceux déjà tus. Il avait juste cette phrase : "Je suis fatigué." Et déjà, elle semblait trop.

Il sortit plus tôt ce jour-là. Personne ne s'en offusqua. Il dit qu'il avait un rendez-vous. Ce n'était pas vrai. Il marcha dans la ville sans but. Il s'assit sur un banc. Il observa les passants. Il ne pensait pas. Il ne comparait pas. Il ne cherchait pas à comprendre.

Il était là. Mais pas entièrement.

Un enfant passa. Il tenait la main de sa mère. Il parlait fort. Il riait. Sa voix résonna dans la poitrine de Samuel. Non comme une blessure. Mais comme un souvenir sans origine. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais ri ainsi.

Il le suivit du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse.
Puis il baissa les yeux.

Il aurait voulu écrire. Dire que quelque chose avait bougé. Mais il n'avait plus le réflexe. L'écriture lui semblait loin, appartenir à un autre temps, à une autre version de lui. Celle qui avait cru que noter suffisait à survivre.

Il rentra tard. Il s'endormit vite. Il rêva d'un long couloir. Sans murs. Sans portes. Sans lumière.

Et au bout de ce couloir,
personne ne l'attendait.

Il se réveilla sans douleur.
Sans hâte.
Sans peur.
Mais il savait.
Il savait que quelque chose s'était perdu.
Ou peut-être : qu'il ne cherchait plus à le retenir.

Il ne prévoyait rien.
Il ne fuyait rien.
Il constatait simplement que la vie continuait,
sans lui demander la moindre décision.

Et cela, étrangement,
lui semblait supportable.

Il ne s'était pas relevé.
Il n'était pas tombé.
Il avançait,
dans une direction qu'il ne regardait plus.
Et cela suffisait.
Au monde.

À lui-même.
À l’histoire.

Il ne se souvenait plus de sa dernière vraie conversation. Pas une discussion fonctionnelle. Une parole vivante. Une parole qui engage. Il parlait tous les jours. Il répondait. Il demandait. Il remerciait. Mais cela n’avait plus de profondeur. Il utilisait les mots comme on répète un mot de passe. Juste assez pour passer.
Il n’était pas seul. Il croisait des gens. Il connaissait des visages. Il recevait des messages. Mais personne ne savait vraiment à qui ils parlaient. Et lui non plus.

Il n’avait pas disparu. Il était devenu perméable. Les jours traversaient son corps comme des courants d’air. Il ne retenait rien. Il ne laissait rien. Il effaçait ses traces au fur et à mesure.

Le monde ne s’en inquiétait pas. Le monde aime ceux qui ne pèsent pas. Ceux qui savent se taire, produire, sourire sans encombrer. Il était ce profil exact : discret, précis, sans crise. Un être dont l’extinction pouvait passer pour une évolution naturelle.

Il n’avait plus de passé. Il avait des fragments. Des images sans chronologie. Des mots flottants. Des lieux sans voix. Rien de ce qui le formait n’était encore capable d’articuler un récit. Il avait perdu le fil. Ou peut-être n’en avait-il jamais eu.

Il n’était pas malheureux. Il n’était pas bien. Il était suspendu. Une parenthèse sans fin.

Il ne croyait plus en rien. Ni au salut. Ni au retour. Ni à la guérison. Mais il continuait. Par fonction. Par automatisme. Par inertie morale.

Il savait saluer. Il savait remercier. Il savait écouter. Et c’est tout ce qu’on attendait de lui.

Mais certains matins, il restait quelques minutes de plus, assis sur son lit, sans savoir s’il devait vraiment commencer. Pas par fatigue. Par absence d’enjeu.

Il pensait parfois à tout ce qu’il n’avait pas dit. À tout ce qui s’était joué sans jamais être nommé. Il savait que même s’il le disait, maintenant, ce serait sans voix. Que cela n’aurait plus de poids. Qu’il ne pourrait même plus pleurer.

Il avait perdu l’endroit d’où l’on pleure.

Il croisait des regards bienveillants. Il souriait en retour.
Personne ne voyait que ce sourire était devenu une extension nerveuse, sans pensée.

Il remplissait ses journées. Il s’occupait. Il rangeait. Il triait. Il organisait. Il évitait le vide. Il savait que le vide était là, tapi. Mais tant qu’il le contournait, il ne faisait pas trop de bruit.

Et le monde, rassuré par ce silence, poursuivait sa marche.

Il n’avait pas besoin de disparaître.
Il l’était déjà.
Il avançait sans revendication.
Sans colère.
Sans appel.

Et s’il restait encore quelque chose en lui,
c’était une certitude muette :
personne ne lui rendrait ce qu’on ne lui avait jamais laissé.

Il ne savait plus s’il était encore en train de vivre,
ou simplement de continuer.
Et cette nuance,
invisible pour tous,
était devenue sa seule vérité.
Silencieuse. Intégrale. Irréversible.

Il ne restait plus rien à attendre. Il avait traversé les jours comme un corps glisse sur l’eau, sans s’enfoncer, sans toucher le fond. Il ne rêvait plus. Il ne parlait plus seul. Il ne se posait plus de questions. Il ne vérifiait même plus s’il allait bien.

Il se levait, il marchait, il saluait, il répondait. Il respectait les rites du monde avec une exactitude intacte. Mais il n’était plus là. Il s’était déplacé ailleurs. À la périphérie de lui-même. À un endroit stable, silencieux, d’où il pouvait continuer sans trembler.

Il n’avait plus besoin de dissimuler. Il n’y avait plus rien à cacher. Ce qu’il était devenu, personne ne le voyait. Non par indifférence, mais parce qu’il n’en restait plus assez pour inquiéter.

Il souriait encore. Il trouvait les bons mots. Il disait ce qu’il fallait. Et c’était suffisant.

Il ne ressentait plus le besoin de tout comprendre. Ni d’écrire. Ni de décrire. Il avait fait la paix avec l’absence. Non comme une victoire. Comme une forme. Comme une peau. Comme un vêtement dont on oublie qu’on le porte.

Les voix autour de lui continuaient. Le monde avançait. Les saisons changeaient. Les informations circulaient. Les invitations arrivaient. Il répondait toujours. Mais personne ne le rencontrait.

Il habitait un corps utile. Une parole fluide. Une attitude sans faute.
Mais son regard, lui, s’était retiré.

Ce regard qui, autrefois, cherchait à lire, à nommer, à reconnaître.
Ce regard-là s’était fermé.
Pas en refus.
En repos.

Un repos total.
Sans demande.
Sans colère.
Sans horizon.

Il ne pleurait plus. Il ne craquait plus. Il n’avait même plus à se contenir. Tout était calme. Tout était accompli. Tout était terminé, même ce qui n’avait jamais commencé.

Il n’avait plus d’attente.
Pas même celle de guérir.
Pas même celle de durer.

Il ne souffrait pas. Il constatait.
Que l’histoire, telle qu’elle s’était écrite en lui,
ne nécessitait plus de suite.

Qu’elle n’avait pas besoin de fin.

Il ne sentait plus la nécessité d’être.
Il suffisait d’être là.
Sans raison.
Sans poids.
Sans résistance.

Et dans cette non-vie qui ne faisait plus mal,
il avait trouvé ce que tant appellent la paix.
Mais qu’il savait, au fond,
être simplement la fin du mouvement.

Interlude XXVII: Théorie d'un effacement

« Il n'y a ici ni cri, ni chute, ni combat. Ce n'est pas une tragédie. C'est un cérémonial de silence. »
Cette œuvre n'est pas centrée sur un traumatisme spectaculaire, mais sur une usure muette. Elle ne raconte pas une histoire : elle organise une disparition. L'effacement y est traité non comme un effet ou une conséquence, mais comme un principe de composition.

Ce chapitre n'a ni climax, ni retournement : il est circulaire, fermé sur lui-même. Il est la transcription rituelle d'une extinction qui se veut invisible, et dont la réussite est précisément de ne pas provoquer de réaction. À rebours des récits victimaires ou des dénonciations classiques, ce texte choisit une autre voie : celle de la forme effacée, du ton clinique, du sacré inversé.

L'effacement n'est pas une image. Il est une construction sociale, politique, liturgique, dont l'efficacité tient à son apparente neutralité. Être effacé ne signifie pas être détruit, mais devenir fonctionnel au point de ne plus être perçu. L'individu décrit ici ne s'effondre pas. Il continue. Il exécute, il répond, il sert. Il devient ce que toute société espère : un corps sans question, un esprit sans histoire, une présence sans poids.

Cette disparition n'est ni punie, ni regrettée. Elle est, au contraire, récompensée par l'intégration sociale. Elle repose sur trois piliers :

- La mutation du silence en vertu : se taire devient une preuve de maturité.
- La conversion de la dissociation en maîtrise : le détachement est lu comme lucidité.
- L'efficacité comme masque : tant que l'individu fonctionne, on ne voit pas qu'il ne vit plus.

L'effacement, dans cette œuvre, est une forme extrême de réussite sociale sans existence intérieure.

Le *Chapitre XXVIII* s'ordonne selon une logique musicale : cinq mouvements, chacun répondant à une fonction rituelle et narrative, formant une progression non vers une révélation, mais vers une désintégration réglée. Il s'agit moins de raconter un fait que de produire un effet de disparition par la forme elle-même.

1. Procession : L'entrée sacrée dans l'ordre

Ce premier mouvement est celui de l'innocence organisée. Le texte épouse la tonalité d'un chant d'ouverture. L'enfant découvre l'église avec une lumière presque mystique : tout est mesure, beauté, paix.

C'est l'unique moment où le sacré semble encore intact. La foi est sincère, et la structure ecclésiale n'apparaît pas encore comme une menace. Elle est un cadre, un espace protecteur et silencieux. La prose épouse le rythme des offices : lente, douce, cérémonieuse.

Mais cette pureté d'ouverture n'est pas innocente : elle prépare la confusion des registres. L'espace de lumière devient rapidement celui de l'asservissement. Le lecteur est donc engagé non dans une narration, mais dans une liturgie inversée, où le sacré sera progressivement retourné.

2. L'autel des promesses : Le charme liturgique

Le deuxième mouvement introduit la beauté corruptrice de la structure. La foi ne disparaît pas encore : elle est instrumentalisée. Le père Augustin apparaît comme figure de proximité. Il ne menace pas. Il inspire.

Le trouble naît de cette exactitude. L'enfant est séduit non par la personne du prêtre, mais par le langage du sacré, ses gestes, sa douceur. La prose se fait plus enveloppante, la musicalité s'intensifie, comme si chaque phrase devenait encens.

Ce mouvement est fondamental car il révèle la fonction esthétisante de la violence à venir. Rien n'est forcé. Tout est accepté. Le langage sacré devient le véhicule d'une soumission volontaire.

3. Le père Augustin : Le pouvoir sans affect

Le troisième mouvement abandonne toute illusion. Il ne raconte plus, il décrit. C'est un mouvement froid, analytique, architectural. Le prêtre n'est plus une figure douce. Il est une fonction ritualisée, un pouvoir pur, débarrassé de toute affectivité.

Le style devient clinique. La syntaxe ralentit. Le lexique se dépouille.
C'est dans cette nudité que l'horreur s'installe.

Mais il n'y a toujours pas de crime narré. Il n'y a pas encore d'acte. Seulement un appareil. Une logique. Une préparation du geste à venir par l'économie du rite.

Ce mouvement est la charnière de l'œuvre : le moment où le sacré est montré non plus comme un espace de foi, mais comme un mécanisme d'enfermement absolu.

4. L'initiation inversée : Le viol sacré

Quatrième mouvement : le cœur sombre de l'œuvre. L'acte est là. Mais il ne sera jamais dit. Pas de nom. Pas de cri. Pas de plainte. Seulement le silence du geste sanctifié.

Le style devient glacial. Chaque phrase pèse. Le rythme ralentit encore. L'horreur ne réside pas dans ce qui est fait, mais dans la manière dont cela est permis.

Le lecteur n'assiste pas à une scène. Il est placé dans l'espace exact de l'institution qui ne réagit pas.

Ce mouvement est une inversion parfaite du sacrement. L'enfant n'est pas violé comme victime : il est sacralisé à rebours. Il devient l'objet d'un rituel clandestin, sans déviance apparente.

5. L'effacement :Survivance sans sujet

Le dernier mouvement est celui de l'extinction organisée. Le traumatisme ne produit pas de révolte. Il produit une conformité parfaite.

Le personnage ne fuit pas, ne hurle pas, ne s'effondre pas. Il fonctionne mieux que jamais. Il sourit. Il travaille. Il répond.
Mais il n'est plus là.

Le style devient sec, prosaïque, presque administratif. L'écriture elle-même devient une fonction, non un lieu d'élaboration. L'effacement n'est pas une chute : c'est un aboutissement. Un succès social absolu.

Cette construction en cinq mouvements n'a pas pour vocation de faire advenir une résolution. Il n'y a ni catharsis, ni retournement, ni délivrance. Chaque partie n'élève pas : elle abaisse. Chaque mouvement ne révèle pas : il occulte.
Ce chapitre est conçu comme une anti-messe, où chaque liturgie rapproche non pas de Dieu, mais de l'effacement. La parole n'est pas donnée pour dire, mais pour taire avec précision.
Le rite ne purifie pas : il domestique la douleur, jusqu'à en faire une simple variable d'ajustement.

Ainsi, cette œuvre n'écrit pas contre l'injustice :
elle montre comment le monde continue malgré elle.
Elle ne crie pas le viol :
elle décrit l'organisation minutieuse de son acceptation.

Il n'y a pas d'émotion à produire, pas de vérité à extraire.
Il y a seulement un dispositif littéraire, pensé pour que le lecteur éprouve le vide,
non comme absence de sens,
mais comme forme finale de la paix sociale.

L'écriture ici ne cherche pas à exprimer. Elle ne cherche même pas à montrer. Elle procède. Comme un officier lit une ordonnance, comme un prêtre récite une messe. L'émotion n'est pas absente par pudeur : elle est exclue par structure.
Le silence n'est pas une conséquence du traumatisme : il est la langue même du texte.
Il n'y a pas de cris, pas de révélations, pas de séquence insoutenable. Parce que l'insoutenable, ici, n'est jamais montré. Il est absorbé dans la liturgie du quotidien. L'événement ne fait pas irruption : il s'insère sans bruit, il devient fonction.
Et c'est ce basculement de l'horreur en procédure qui constitue l'esthétique du vide. Le lecteur n'est pas pris à la gorge. Il est placé dans une position d'usage. Il ne réagit pas : il s'adapte. Comme le personnage. Comme l'institution.

Ce n'est pas une littérature du choc. C'est une littérature de l'écrasement progressif, par lenteur, par répétition, par précision. Une langue qui n'élève jamais. Qui ne délivre rien. Qui dresse le procès-verbal d'une disparition réussie.

Enfin, Il ne s'agit pas ici de dénoncer un fait, mais de montrer un mécanisme. L'œuvre ne décrit pas l'injustice pour provoquer la révolte. Elle expose la manière dont l'injustice devient compatible avec l'ordre.
Le personnage n'est pas détruit. Il est absorbé. Et cette absorption ne choque personne, parce qu'elle respecte toutes les apparences du bien.

Cette prose n'est pas muette. Elle est administrative. Elle parle comme le système pense : lentement, proprement, sans faille ni cri. Elle produit un effet fondamental : elle rend visible la logique de l'invisible. Non pas ce que l'on cache mais ce que l'on ne veut plus jamais voir.

L'institution ne tue pas. Elle transforme. Elle ne frappe pas. Elle organise le silence. Et l'écriture, ici, épouse cette fonction : elle ne brise pas le cycle. Elle le prolonge jusqu'à saturation.

C'est en cela que cette œuvre est politique : non parce qu'elle revendique, mais parce qu'elle reproduit froidement ce que la société sait faire de mieux :
effacer en glorifiant, normaliser en détruisant, et célébrer l'effacement comme une forme d'intégration réussie.

Il ne reste rien à dire. Parce que tout ce qui aurait pu être dit a été neutralisé par avance, non par censure, mais par usage. L'œuvre n'a pas pour fonction de guérir. Elle n'a pas pour vocation de réhabiliter un sujet, de réparer une vie, de faire justice.

Elle est la trace organisée d'une disparition méthodique.
Un chant sans note.

Un rituel sans foi.
Un récit sans survivant.

Ce n’est pas le silence qui domine ici. C’est la forme même du monde :
Un monde où l’on peut fonctionner sans exister.
Un monde où l’on peut obéir sans jamais consentir.
Un monde où l’on peut mourir lentement sans que personne ne pose la question.

Ce chapitre n’a pas été écrit pour être lu.
Il a été écrit pour ne pas être oublié, même par ceux qui ne veulent rien savoir.
Il est l’épitaphe de ceux qui n’ont jamais crié,
parce qu’on leur avait appris que même le cri devait être discret.

chapitre XXVIII: Officium Tenebrarum

I. Introitus
Seigneur du silence,
Toi qui règnes sans bruit sur les colonnes froides,
Reçois l'enfant sans cri, l'enfant sans mot,
Celui qu'on t'a offert sans le nommer.
Son âme était pliée, ses mains propres,
Son regard levé vers la croix vide.
Il n'avait pas péché,
Mais il fut purifié.

Sa chair s'est tue avant le chant,
Et les anges, complices muets,
Ont détourné les ailes.
Le vin n'a pas saigné,
Le pain n'a pas crié,
Mais son corps, Seigneur, portait déjà la liturgie du sacrifice.

II. Kyrie
Kyrie eleison, pour ceux qu'on a sanctifiés par erreur.
Kyrie eleison, pour les doigts discrets, les gestes doux.
Kyrie eleison, pour les mains bénies qui touchent sans trembler.
Kyrie eleison, pour les encensoirs d'où monte le mensonge.

Seigneur, ils ont chanté pour masquer l'abîme.
Ils ont psalmodié l'oubli.
Ils ont mêlé ton nom au leur.
Ils ont tissé des soutanes avec des chairs d'enfant.

Et nous avons dit : *Amen*.

III. Sanctus
Saint, Saint, Saint est le Nom qu'ils ont souillé,
En ton Nom, ils ont fait silence,
En ton Nom, ils ont levé les yeux et abaissé les corps.
Le temple est propre, le prêtre est pur,
L'enfant s'agenouille, et le ciel ne dit rien.

Sanctus dans la nef, Sanctus dans le geste,
Sanctus dans la peur qu'on n'a pas su nommer.
Et le peuple priait,
Et l'enfant servait,
Et la douleur se signait trois fois,
Sans jamais être vue.

IV. Offertoire inversé
Voici, Seigneur, l’offrande qu’ils t’ont faite.
Une vie rangée, une voix docile, un silence sans péché.
Ils ont dressé l’autel,
Ils ont allumé les cierges,
Ils ont posé le corps sans trouble ni colère.
Et ils ont dit :
Prenez et sanctifiez ceci,
Car ceci est notre pouvoir.

Et toi, Seigneur, tu as laissé faire.

V. Credo
Je crois, disaient-ils,
En l’Église, une, sainte, apostolique,
En la paix du pasteur,
En la beauté du rite.
Mais l’enfant, lui, croyait en ton absence.
Il ne priait plus. Il répétait.
Il ne vivait plus. Il servait.
Et cela suffisait au monde.

VI. Anamnèse

Fais ceci en mémoire de lui,
disait le prêtre en levant le calice.
Mais de lui,
rien ne fut retenu.
Ni son souffle court,
ni son regard vidé,
ni la lenteur de ses pas après l’autel.

Ils ont inscrit l’oubli
dans le chant,
dans le geste,
dans la nappe repassée.

Et les pierres se souviennent
mieux que les hommes.
Car elles seules ont vu
ce que les prières ont recouvert.

VII. Communion

Il a mangé le corps du silence,
et bu le sang de l’effacement.
Il s’est agenouillé sans haine,
il a tendu la main sans vouloir.

Le prêtre souriait,
et lui disait : “Tu comprends plus vite que les autres.”
Et l’enfant,
désormais vide,
comprenait que son âme
n’était plus qu’un passage.

Entre deux bénédictions,
entre deux doigts.

VIII. Consécration

Ils ont dit que l’enfant était pur.
Alors ils l’ont consacré.

Non par amour,
mais pour prouver leur pouvoir.
Non par foi,
mais pour que le silence soit complet.

Son corps, Seigneur,
n’a pas crié.
Et c’est cela qui t’a plu.

Ils ont versé l’huile sur son front,
et l’ombre est entrée par la porte du sanctuaire.

IX. Agnus Dei

Agnus Dei,
qui tollis peccata mundi,
donne-nous la paix
que tu refuses aux enfants.

Agnus Dei,
qui regardes sans parler,
n’attends pas le Jugement pour voir.

Car l’agneau a été offert,
non pour sauver,
mais pour taire.

Et tu étais là.
Tu as tout vu.
Et tu as béni quand même.

X. Ite, missa est

Allez dans la paix du Christ,
dit-on à la fin.
Et ils sont partis,
paisibles, propres, droits.

Le prêtre a rangé les linges,
le peuple a fermé les missels,
et personne n’a dit
qu’un enfant avait été brisé dans la forme du rite.

Mais lui,
lui est resté.

Pas dans l’église.
Dans le silence du monde,
dans la fatigue des justes,
dans le regard baissé de ceux qui savent
et n’ont pas fui.

Interlude XXVIII: L’hostie et le silence

Le poème *Officium Tenebrarum* n’est pas une prédication : c’est une transcription du rite tel qu’il fonctionne lorsque la foi a été retournée. Il ne parle pas de Dieu. Il parle du silence à travers lequel Dieu est invoqué pour mieux disparaître. Il ne critique pas la croyance, il désosse la structure liturgique, la révèle comme outil de captation et d’extinction.

Car la messe, dans ce texte, n’est plus un appel : elle est une scène. Un dispositif. Une langue. Elle sanctifie non ce qu’elle dit, mais ce qu’elle tait. L’enfant n’est pas violé par rupture, mais par inclusion. Il ne quitte jamais la forme du rite. Il en devient l’objet, puis le vecteur, puis le silence même. Son corps est offert comme une hostie qui ne crie pas.

Le poème suit la messe en dix stations, chacune détournée de sa vocation. *Introitus* ne prépare pas l’arrivée de Dieu, mais l’extinction du sujet. *Kyrie* ne supplie plus le pardon, mais énumère les complicités. *Sanctus* ne glorifie rien : il reconduit le sacré dans sa fonction anesthésiante. Chaque partie reproduit la forme catholique tout en lui retirant sa substance. Et ce retrait, rigoureusement étendu jusqu’à l’*Ite, missa est*, constitue l’offrande ultime : celle d’un corps parfaitement réduit à son utilité rituelle.

Le prêtre ne parle jamais de mal. Il sanctifie l’absence. Il établit une esthétique de la parole parfaite, où le geste éteint le doute, et le rite absorbe la transgression. Le viol n’est pas montré, car il n’a pas besoin de l’être : il est devenu un sous-texte de la structure. Ce qui est décrit ici n’est pas un fait : c’est une logique. Celle par laquelle l’effacement devient un sacrement. Celle par laquelle le silence est la forme la plus achevée de la foi.

Il ne s’agit pas de savoir si Dieu existe. Mais de comprendre ce que devient une société lorsque la parole divine est confiée à ceux qui ne rendent jamais de comptes. L’enfant n’a jamais nié Dieu. Il a seulement appris que son nom peut être prononcé pour sanctifier le mal. Et c’est cela, la véritable perte : non celle de la foi, mais celle de la différence entre le mal et le bien, lorsque les deux sont chantés dans la même nef.

Officium Tenebrarum ne veut pas détruire l’Église. Il montre comment l’effacement s’y organise quand le rite supplante la vérité. Il ne veut pas provoquer la foi. Il veut démonter le dispositif qui permet qu’elle soit exploitée. Il veut que l’on entende, au-delà de chaque verset, la mécanique d’une extirpation lente : celle d’une voix d’enfant qu’on a formée à ne jamais répondre.

Et s’il reste une prière possible, après cette messe décomposée, elle ne peut être adressée à Dieu. Elle ne peut qu’être écrite. Et laissée, nue, à la porte du sanctuaire.

Étymologie et définition des termes liturgiques utilisés dans Officium Tenebrarum :

- Officium Tenebrarum : du latin officium (« service, devoir, rite ») et tenebrae (« ténèbres »). L'office des ténèbres est une cérémonie catholique de la Semaine Sainte marquant symboliquement la mort du Christ. Ici, le titre est repris pour signifier l'extinction non du Christ, mais d'un enfant sacrifié par la liturgie elle-même.

- Introitus : du latin introire (« entrer »). Partie d'ouverture de la messe, marquant l'entrée solennelle du célébrant. Dans le poème, il devient le seuil du silence, l'entrée dans l'effacement.

- Kyrie : première prière chantée de la messe, du grec Kyrie eleison (« Seigneur, prends pitié »). Prière de supplication. Ici, elle est détournée pour implorer une pitié refusée aux enfants.

- Sanctus : du latin sanctus (« saint »). Acclamation chantée durant la messe : « Saint, Saint, Saint le Seigneur Dieu de l'univers ». Dans le poème, elle est le masque du sacré utilisé pour dissimuler la violence.

- Offertoire : moment où les fidèles offrent le pain, le vin, et symboliquement leur vie. L'offertoire inversé du poème révèle une offrande sacrifiée malgré elle — l'enfant.

- Credo : du latin credere (« croire »), signifiant « je crois ». C'est la profession de foi. Ici, c'est la croyance détournée en une institution devenue structure d'effacement.

- Anamnèse : du grec anamnesis (« souvenir »). Prière de mémoire de la Passion et Résurrection. Dans le poème, il s'agit d'une amnésie organisée : l'enfant est oublié dans le chant même qui prétend le rappeler.

- Communion : du latin communio (« participation commune »). Union des fidèles au Christ par le partage du pain et du vin. Ici, l'enfant communie non au Christ, mais au silence institutionnel.

- Consécration : moment où, selon la foi catholique, le pain et le vin deviennent corps et sang du Christ. Dans le poème, c'est l'enfant qui est consacré — sanctifié non par foi, mais par abus.

- Agnus Dei : du latin « Agneau de Dieu ». Invocation au Christ, Agneau sacrifié, pour obtenir paix et miséricorde. Dans le poème, l'enfant devient l'agneau, sacrifié dans l'indifférence divine.

- Ite, missa est : formule latine clôturant la messe : « Allez, la messe est dite. » Ultime acte de clôture. Dans le poème, elle marque la fin du rite, l'abandon de l'enfant, et le retour au silence du monde.

Le détournement de la liturgie opéré dans Officium Tenebrarum ne consiste pas seulement à retourner la forme contre son sens. Il met à nu ce que devient le rite lorsqu'il cesse d'être incarné, lorsqu'il fonctionne sans âme. C'est ici que la théologie rencontre la politique : car ce qui est mis en cause n'est pas la foi, mais l'appareil rituel qui prétend l'incarner tout en l'étouffant.

Le sacré, lorsqu'il n'est plus un élan intérieur mais une procédure, devient une machine à dissoudre la parole. Chaque station du poème montre cette transformation : non pas une profanation ouverte, mais une sanctification du vide. Là où le Christ était censé s'offrir pour sauver, l'enfant est offert pour taire. Là où l'Église prétend être le lieu du Verbe, elle devient ici le théâtre d'un mutisme organisé.

Ce texte révèle ainsi une logique redoutable : dans les institutions religieuses, le mal n'a pas besoin de se cacher. Il peut s'exprimer à travers le rite, s'y loger sans friction, parce que le rite, une fois vidé de sa force éthique, n'est plus qu'un outil, de pouvoir, de contrôle, d'effacement

Officium Tenebrarum est donc une messe noire non pas par l'invocation du démon, mais par la consécration du silence. Une anti-liturgie dont la puissance ne tient pas à sa transgression, mais à son exactitude. Tout y est en place, sauf la vie.

Ce n'est pas une attaque contre Dieu. C'est un testament laissé aux hommes : que nul nom sacré ne sauvera jamais celui qu'on a sacrifié par soumission. Et que l'ultime sanctuaire reste l'écriture, lorsque tout autre lieu a failli.

Chapitre XXVIIII: Paganini des ténèbres

Il ne suffit pas d'écouter Paganini. Il faut le voir tordre son archet comme on éventre une corde vocale. Sa musique n'est pas composition : c'est incantation. Elle ne vient pas d'une méthode, mais d'une possession technique. Paganini ne joue pas : il envoûte. Il lacère la beauté jusqu'à ce qu'elle obéisse. Et c'est exactement ce que fait l'Église, quand elle cesse d'être foi pour devenir pouvoir.

Tout rituel est un jeu de cordes. Chaque encensoir, chaque note de plain-chant, chaque croix sur un front d'enfant est une touche, une frappe, une vibration. L'autel n'est pas un lieu : c'est une table de concert, sur laquelle on ajuste, on calibre, on exécute. L'institution religieuse, dans sa forme la plus glaciale, est un violon dont l'enfant est la caisse de résonance.

Il faut entendre le silence comme un son. C'est là le génie de la perversion liturgique : faire vibrer la peur sous les voûtes sans jamais hausser la voix. Ne pas dire. Ne pas montrer. Jouer sur l'absence comme Paganini sur l'harmonique : rendre audible ce qui n'a pas lieu. Le prêtre devient alors l'exécutant d'un rite millimétré, maîtrisé à l'excès, jusqu'au dérèglement. Il ne célèbre pas Dieu. Il orchestre une communion du mutisme, une esthétique du geste parfait. L'hostie se pose avec exactitude, comme un trille sur la corde.

Tout y est question de virtuosité. Mais une virtuosité amputée de transcendance. On ne joue plus pour s'élever : on joue pour dominer. Et dans ce jeu, la victime n'est pas écrasée, elle est accordée. L'enfant n'est pas brisé : il est intégré dans le système, comme une corde supplémentaire, tendue juste ce qu'il faut pour ne pas casser.

L'Église, dans sa forme la plus noire, ne se repère pas à ses hurlements. Elle se devine dans le soin qu'elle met à l'accord parfait. Elle ne frappe pas : elle ajuste. Elle ne viole pas : elle compose. Ce qu'elle cherche, ce n'est pas la chair, c'est le silence juste. Ce n'est pas le cri c'est l'âme qui se tait sans qu'on la réduise.

La liturgie est un concert. Le mal s'y infiltre non comme un bruit, mais comme une ligne mélodique cachée sous la partition. Et quand la foi devient habitude, quand le rite devient réflexe, alors le solo du bourreau peut commencer. Paganini ne respectait aucune règle, mais il jouait avec une précision inhumaine. L'Église, elle, respecte toutes les règles pour les tordre à l'intérieur.

Il n'y a pas d'erreur. Pas d'excès. Rien ne dépasse. C'est ce qui fait peur. Ce qui est terrifiant dans l'institution, ce n'est pas la violence, c'est sa musicalité.

Mais alors, où est le péché, s'il n'est plus dans le geste ? Il est dans la perfection même. Ce que l'on appelle foi n'est plus ici qu'une technique bien huilée, comme un doigté impossible rendu naturel par l'exercice. Le scandale n'est pas que des enfants aient été souillés, c'est qu'ils l'aient été dans la continuité du rite, sans heurt, sans fausse note, avec la bénédiction des gestes exacts.

Il n'y a pas de cri dans cette musique. Elle se joue à huis clos, dans l'accord parfait du monde visible. Le fidèle ne remarque rien. Il prie, il chante, il s'agenouille. Tout est propre. Tout est pur. Le prêtre parle de grâce. Et pendant ce temps, derrière la grâce, la chair d'un enfant est déjà réduite à sa fonction : celle d'un support à la liturgie. On ne dit pas qu'il a souffert. On dit qu'il a bien servi.

Paganini, dans ses caprices, faisait saigner ses cordes. Et l'on applaudissait. L'Église, elle, fait taire des vies entières, et l'on canonise. Car ce n'est pas la violence qui dérange : c'est l'irrégularité. Le scandale ne naît pas du mal, mais de son apparition inopportune. Or ici, le mal ne fait aucun bruit. Il suit la gamme. Il respecte la mesure. C'est un solfège d'effacement.

Cette musique-là n'élève plus. Elle anesthésie. Elle transforme la foi en habitude, le rite en réflexe, le prêtre en automate. Le mal peut donc opérer librement, car tout est prévu pour qu'il soit transmis sans heurt, comme une vibration traversant un bois bien lustré. L'enfant n'est pas l'objet d'un crime : il est le support d'un accord. C'est son dos qui sert d'archet. C'est son silence qui fait sonner la nef.

Et cette perversion ne choque pas, parce qu'elle s'exécute avec style. Comme Paganini, qui faisait hurler les cordes sans jamais rompre l'harmonie, le système liturgique a appris à faire souffrir sans perdre son chant. Tout devient forme. Le rite ne cherche plus le divin : il vise la perfection du geste. Et dans cette perfection, le vivant est broyé. Pas par erreur. Par exactitude.

Il y a quelque chose de démoniaque dans le contrôle. Pas dans l'excès, dans la précision. L'enfer n'est pas un cri : c'est une salle où tout est à sa place, et où l'enfant comprend qu'il ne manquera jamais à l'appel, qu'il sera toujours là, que personne ne pensera jamais à lui autrement qu'en termes de service rendu. Sa douleur n'est pas cachée : elle est rendue inutile. Elle ne mérite pas même le statut de symptôme.

Et alors l'hostie devient arme. Le vin devient solvant. L'encens recouvre les preuves. Le silence devient langue maternelle.

C'est cela, le Paganini du sanctuaire : une virtuosité tournée contre le souffle même. Une extase technique au service du vide. Chaque corde est tendue à la perfection. Et c'est pour cela que l'on n'entend jamais le hurlement.

Mais qui oserait accuser le violoniste de faire crier son instrument, s'il en tire beauté ? Qui oserait dire que l'Église mutile, quand elle produit de si parfaits servants ? La liturgie est un art martial de la paix, une chorégraphie qui ne laisse aucune place à la douleur, sauf celle qu'elle transforme en grâce.

Ce n'est pas le mal qui est tu ici : c'est le témoin. C'est lui qu'on élimine, non par censure, mais par intégration. L'enfant violé dans le sanctuaire n'est pas exclu du rite : il y est absorbé. Il devient l'un de ses rouages. Il distribue les hosties. Il nettoie les nappes. Il chante les psaumes. Il dit « Amen » avec plus de ferveur que les autres. Et c'est cela qui sauve le système : le fait que même les suppliciés se taisent dans la bonne tonalité.

L'Église, en tant qu'institution, ne cherche pas à couvrir les crimes : elle cherche à les absorber dans la beauté. Elle n'étouffe pas le scandale. Elle le sublime. Elle fait du mal un motif liturgique. Ce n'est pas un excès : c'est une ornementation.

C'est là que l'essai devient invivable : lorsqu'on comprend que le problème n'est pas l'abus, mais la manière dont tout le langage ecclésial le rend indiscernable. La parole bénit le mal sans jamais le nommer. Elle le désigne comme grâce mal comprise, comme excès de zèle, comme maladresse dans l'amour de Dieu. Et chacun, pour ne pas faire de fausse note, se tait avec componction. On dit que l'enfant n'a pas compris. On dit qu'il ne faut pas troubler la messe. On dit qu'il faut prier.

Et l'enfant prie.
Pas pour être sauvé.
Pour devenir plus discret.

Il apprend à souffrir dans la gamme. À ne pas hurler hors mesure. Il devient lui-même une strophe. Une pièce. Une corde. Il est ajusté à l'instrument. Et c'est à cet instant que la musique devient parfaite.

Non pas belle.
Parfaite.
Et c’est cette perfection-là qu’il faut briser.

Il faut comprendre ceci : le rite n’est pas seulement un manteau. Il est un voile de soie cousu sur une blessure. Il épouse la chair pour mieux la cacher. Le chant n’est pas fait pour exalter Dieu : il est fait pour occuper l’oreille. L’odeur de l’encens ne monte pas vers les cieux : elle descend dans les poumons et les endort.

L’Église ne ment pas, elle compose. Elle accorde chaque élément de son culte pour produire un effet d’extase qui dissout toute interrogation. Le doute est une dissonance. La douleur, une fausse note. Il faut harmoniser. Lisser. Glorifier. Que tout tienne dans la beauté.

Et cette beauté n’est pas neutre : elle désarme. Elle impose le respect par la forme. Elle empêche le cri parce qu’elle remplit déjà l’espace. L’enfant, pris dans ce vertige, ne sait plus s’il souffre. Il sait seulement que tout est beau. Le geste est doux. La voix est paisible. La main est propre. Tout en lui devrait hurler, mais tout autour de lui murmure : « Ceci est saint. »

La violence devient invisible non parce qu’elle est masquée,
mais parce qu’elle est rendue magnifique.

Ici réside le génie de l’effacement catholique : il ne nie pas la chair, il l’orchestre. Il ne cache pas le geste, il le purifie par l’esthétique. Le viol n’est pas un acte brut, une intrusion sauvage. Il est adouci, sanctifié, rendu indicible parce que intégralement situé dans le sublime. Et personne, jamais, ne remet en cause ce qui est sublime.

Tout devient une question de décor. On peut tout faire, pourvu que le chant soit juste, que la lumière tombe bien, que le vêtement soit blanc. La liturgie est un opéra. L’enfant n’est plus un sujet, ni même une victime. Il devient le motif central d’une fresque d’or et de silence. Et plus l’œuvre est belle, moins on s’interroge sur le prix qu’elle exige.

C’est pourquoi ce mouvement doit hurler, non contre l’horreur, mais contre sa mise en scène. Ce n’est pas l’abus qui est le plus dangereux. C’est sa transfiguration.

Quand la beauté devient technique d’oubli,
quand l’harmonie devient alibi,
alors toute foi devient complicité.

La musique religieuse ne sauve pas : elle détourne. Elle ne révèle pas : elle concentre l’attention ailleurs. Le violon, dans sa plainte la plus pure, peut faire pleurer l’assistance, tout en recouvrant le geste le plus sale. Paganini le savait : on peut jouer sur une corde, faire croire au miracle, et pendant ce temps, voler les âmes.

Le rite fonctionne ainsi. Il n’a pas besoin de mensonge. Il a besoin de cadence.

Quand tout est rythme,
quand tout est beauté,
la souffrance devient décor.

L’enfant qui entre dans l’église ne voit pas la main du prêtre, il voit la coupe dorée. Il entend les orgues, pas son propre souffle. Le monde ne se ferme pas brutalement. Il se referme comme une salle de concert : parfaitement insonorisée, dénuée de dehors.

La liturgie absorbe le réel. Elle le dissout dans l'ordre du chant. Et l'ordre devient le Bien. Ce n'est pas le contenu qui compte, c'est la structure. On ne dit pas « ceci est vrai ». On dit : « ceci est conforme ».

L'esthétique catholique est une anesthésie lente.
Tout y est orchestré pour que le cri paraisse déplacé.
On ne pleure pas dans une nef.
On s'agenouille.

C'est en cela que la beauté devient arme : elle précède l'abus. Elle le prépare. Elle l'excuse. Et lorsqu'il surgit, elle l'a déjà absorbé dans un récit plus vaste, plus sacré, plus convaincant. Le cri devient fausse note. L'indignation devient inconvenance.

Plus le rite est beau, moins la douleur a le droit de troubler l'harmonie.

Et tout cela n'est pas secondaire : c'est le cœur même du système.

Il ne s'agit pas seulement de séduire. Il s'agit de rendre le mal impossible à penser, parce qu'il est intégré à une architecture trop parfaite. Paganini brisait les règles en les sublimant. L'Église abuse en respectant toutes les formes.

Ainsi le prêtre peut tout faire.
S'il garde la voix douce.
S'il porte l'étole blanche.
S'il respecte la partition.

C'est là que la vérité n'a plus aucune chance.
Car elle n'a pas d'uniforme.
Et parce qu'elle hurle.
Elle sera jugée inadaptée.

Il n'y a pas eu de procès. Il n'y a pas eu de sentence. Car l'Église moderne n'a plus besoin de bûchers. Elle a mieux : l'effacement doctrinal.

Le dogme, aujourd'hui, n'excommunie plus. Il neutralise.
Il ne dit pas « ceci est mal ». Il dit : « ceci n'est pas à discuter. »

C'est là que réside sa violence : dans le refus même du débat, dans le silence structurel qu'il impose à tout ce qui pourrait troubler la forme. Le mal n'est plus condamné, il est indifférent. Il est absorbé. Il est englobé dans une doctrine qui le tolère pour maintenir la paix.

Et c'est ainsi que l'oubli devient un sacrement.

Répétons-le clairement : ce n'est pas par méchanceté que l'institution écrase.
C'est par structure.
Le dogme n'est pas un choix, c'est un moule.

Tout ce qui entre doit prendre sa forme.
Sinon, cela n'entre pas.
Ou pire : cela est refondu.

La parole de l’enfant ?
Incompréhensible.
Inadmissible.
Intolérable.

Non parce qu’elle est fausse,
Mais parce qu’elle déforme la doctrine.

Le Christ avait un corps, un cri, une souffrance.
Mais aujourd’hui, il est devenu texte.
Et le texte n’a pas de sang.
Il a des commentaires.

C’est là qu’intervient la logique inquisitoriale sans flammes : la purification par l’interprétation. On ne nie pas les faits. On les relit. On les spiritualise. On les étouffe sous des couches de symboles. Et lorsqu’ils reviennent, vingt ans plus tard, ils sont devenus « blessures à accueillir », « épreuves mystérieuses », « péchés partagés ».

L’enfant violé ?
Ce n’était pas un crime.
C’était un chemin de croix.
Il faut pardonner.
Il faut grandir.
Il faut comprendre.

Comprendre quoi ?
Que le mal, dans l’Église, est parfois nécessaire pour tester la foi ?
Que Dieu écrit droit avec des lignes tordues ?
Non.
Comprendre qu’il ne faut plus rien dire.

Ce mouvement est le plus dangereux.
Car il ne tue pas.
Il instruit.

Il produit des générations entières de victimes convaincues qu’elles doivent se taire.
Non par peur.
Mais par foi.

Et cette foi, ainsi dévoyée, devient le plus grand instrument de reproduction du crime.
Le dogme protège celui qui sait manier ses mots.
Et détruit celui qui parle trop tôt, trop fort, trop mal.

Ce n’est pas une religion.
C’est une machine à interpréter l’irreprésentable jusqu’à ce qu’il disparaisse.

Ce n’est pas l’absence de rite qui protège la victime.
C’est le rite lui-même qui l’expose, puis la recouvre.

Chaque geste sacré devient ici une dissimulation.
Chaque chant, un écran.
Chaque croix, un verrou symbolique.

Ce mouvement n’accuse pas la foi.
Il expose l’outil.

Car dans l’Église, tout est forme.
Et dans une institution de formes, tout peut être caché à condition d’être bien chorégraphié.

Le dimanche, le chœur chante.
Le fidèle prie.
Le prêtre lève l’hostie.
Et derrière la beauté millénaire du geste,
un enfant pleure sans bruit.

Mais personne ne l’entend.
Parce que la musique est trop belle.
Parce que la messe est trop parfaite.
Parce que la liturgie est là pour maintenir la dignité de Dieu,
et non pour accueillir le trouble.

La vérité n’a pas de place dans le rite.
Elle le défigure.
Elle l’interrompt.
Elle gêne la foi.

Alors on l’écarte.
Non par méchanceté,
mais par besoin esthétique.

On dit parfois : « ce sont des erreurs individuelles ».
Mais on oublie que l’individu n’existe pas dans le rituel.
Il est déjà stylisé.
Il est déjà transformé en fonction.
Et c’est précisément ce processus, cette ritualisation de la parole, du corps, du silence, qui permet que le mal circule sans friction.

Un prêtre violent peut bénir,
chanter,
prêcher,
confesser,
et repartir sans jamais être confronté à sa faute,
car le rite ne l'exige pas.

Le rite ne demande pas la justice.
Il demande la pureté du déroulé.
Et tant que le déroulé est pur,
le mal est invisible.

Le chant du chœur,
le mouvement de la procession,
l’odeur de l’encens :
tout cela n’est pas anodin.
Tout cela compose une anesthésie collective.

La douleur y devient inintelligible.
L’indignation, un bruit impie.
Le cri, un sacrilège.

Et c’est ainsi qu’un corps d’enfant peut être sacrifié dans l’indifférence,
non parce qu’on l’a ignoré,
mais parce qu’on a chanté au-dessus de lui.

Le rite n’est pas seulement ce qui masque.
Il est ce qui rend l’horreur présentable.

Il ne recouvre pas la plaie,
il la forme.
Il lui donne un cadre, une cadence, un langage.
Et ce langage est toujours au-dessus de la plainte,
comme une musique tue les cris dans un cercueil d’orgue.

Dans cette mécanique liturgique,
l’enfant n’est pas un être.
Il est un signe.
Un accessoire du sacré.
Il porte la robe blanche, il porte la flamme,
il porte même le silence,
mais jamais sa propre voix.

On l’appelle servant, acolyte, fidèle.
Mais on ne l’appelle jamais sujet.
Et c’est là que l’effacement s’installe,
comme une perfection théâtrale.

L’Église est une scène.
Et sur cette scène, chaque chose a sa place.
Le chandelier.
Le calice.
Le missel.
Et l’enfant.

S’il se tient droit,
il est admirable.
S’il chancelle,
c’est lui qu’on corrige,
pas le sol.

C’est ainsi que l’Église peut exiger de l’innocence,
tout en la détruisant.
Elle ne le fait pas par méchanceté,
mais par continuité du rite.
Parce qu’il faut que tout continue,
même si tout meurt.

Elle ne protège pas le mal.
Elle le distribue à travers la beauté.

Et c’est cela, la perfection du camouflage :
faire du chant une arme,
faire de l’encens un aveuglement,
faire de la liturgie une scène close où l’on ne peut entrer qu’à genoux,
et d’où la vérité, debout, est toujours chassée.

Il y a un silence qui naît de l’horreur.
Et il y a un silence qui la rend possible.

Le premier est un cri étouffé.
Le second est un décret.

Ce n’est pas le silence du vide.
C’est le silence organisé,
rédigé,
tamponné,
mis en page,
puis enseigné.

Il n’est pas absence,
il est présence plénière de la règle.

On croit que l’Église garde le silence sur les crimes.
Erreur.
Elle produit ce silence.

Elle l’enseigne à l’enfant :
"Ce que tu ressens n’est pas important."
Elle le prêche au prêtre :
"La faute est humaine, mais l’ordre divin."
Elle le grave dans les murs :
"Le rituel est plus sacré que la douleur."

Et ce silence devient liturgie.
Il s’insère dans les prières,
dans les gestes,
dans le mobilier.

Il n’a pas besoin de se défendre.
Il est la norme.

Chaque mot qui aurait pu sauver
a été recouvert par une formule.

Chaque plainte qui aurait pu jaillir
a été dissoute dans le chant grégorien.

Chaque geste de révolte
a été ramené à l'obéissance du banc de bois,
à la gravité du latin,
au poids du regard du supérieur.

Et ainsi le crime ne se cache pas.
Il se fond.

Comme une hostie dans la bouche du fidèle.

On parle d'abus.
Mais on oublie que l'institution a un nom pour l'effacement :
Tradition.

On parle de scandale.
Mais l'institution, elle, dit :
Discrétion.

On crie à l'impunité.
Mais l'institution répond :
Hiérarchie.

Et pendant que les juristes balbutient,
le silence, lui, ne recule jamais.
Il avance.
Il ordonne.
Il classe les dossiers.
Il referme les églises.
Il honore les anciens.

Et l'enfant ?
Il apprend à ne pas exister.

Dans ce monde, l'institution ne viole pas.
Elle prépare la chambre.

Elle n'étouffe pas.
Elle désinfecte le sol.

Elle ne frappe jamais.
Elle attend que le rite fonctionne.

Et quand tout est terminé,
elle ne nie pas.
Elle absout.
Elle transfère.
Elle réaffecte.

Elle reste calme,
comme le silence d'après la sonate.

Et dans ce calme,
le corps de l'enfant,
bien rangé,
devient un souvenir flou.

C'est cela, la perfection de l'institution :
Elle ne tue pas.
Elle efface.

Et ce qu'elle efface,
elle le remplace par un orgue,
une soutane,
et une paix obligatoire.

Il ne s'agit plus de cacher.
Il s'agit de dissoudre.
Non pas le mal,
mais l'écho du mal.

Plus de cris, donc.
Juste des procédures.
Plus de scandales,
juste des réorganisations internes.
Plus de victimes,
seulement des âmes à rééduquer,
des corps à guider,
des enfants à préparer à l'obéissance.

Le silence devient contrat.
On le signe à dix ans,
en servant à la messe,
en recevant l'hostie,
en remerciant pour l'invisible.

Le silence devient carrière.
On le monte en grade.
Il fait de vous un supérieur fiable,
un éducateur respecté,
un témoin qui ne déraille pas.

Le silence devient liturgie.
Il s'apprend à genoux.
Il s'infuse en latin.
Il se répète,
comme un psaume auquel on ne croit plus,
mais qu'on prononce
pour tenir.

Et même les révoltes s'éteignent dans ce silence.
Car qui crie contre une cathédrale ?
Qui insulte un vieillard en soutane ?

Qui désigne la main gantée
qui bénit et viole d’un même geste ?

Alors on se tait.
Et l’enfant devenu adulte
réapprend à marcher dans les nefs.
Il se dit :
« Ce n’est plus rien. »
Il murmure :
« J’ai survécu. »
Mais il sait
qu’il n’a jamais été sauvé.

Et quand enfin, des années plus tard,
une plainte est déposée,
qu’un nom est donné,
qu’un acte est reconnu,
ce n’est pas l’Église qui vacille.

C’est l’enfant qu’on regarde avec doute.
On lui demande pourquoi il n’a pas parlé.
On s’étonne qu’il ait continué à servir.
On soupçonne, parfois, qu’il ait consenti.

Et l’institution, elle,
reste debout,
puisqu’elle n’a jamais dit autre chose
que ce qu’on voulait entendre :
que la paix du Christ passe avant tout.
Même avant la justice.

C’est ainsi que le silence triomphe.
Pas par absence.
Mais par saturation.

Il remplit chaque prière.
Il pèse sur chaque mot.
Il colore chaque image de saint.

Et ce silence-là,
institutionnel,
officiel,
sacré,
devient la seule chose
que nul ne peut remettre en cause
sans être accusé de blasphème.

Le silence n’est plus le contraire du bruit.
Il en est la forme achevée.

Il est discours.
Il est dogme.
Il est paix imposée à ceux qui n’ont plus les mots.

Il est dans les archives qu’on n’ouvre pas.
Dans les lettres restées sans réponse.
Dans les réunions d’évêques où l’on parle de rédemption
et jamais de réparation.

Il est dans les mots qu’on rabâche,
réconciliation,
miséricorde,
pardon,
sans jamais dire : justice.

Il est dans les yeux baissés des fidèles,
dans les communiants qui savent
et continuent pourtant à croire.
Pas par foi.
Mais parce qu’ils n’ont plus rien d’autre.

Le silence est devenu théologie.
Il ne masque plus la faute :
il l’intègre.
Il fait du péché un levier de pouvoir,
et de la douleur une preuve d’humilité.

L’enfant brisé n’est pas exclu.
Il est intégré.
On lui propose de pardonner.
On lui offre une retraite spirituelle.
On lui demande de “ne pas ternir ce qu’il y a de beau dans l’Église”.

On lui demande de choisir
entre son propre cri
et la paix du groupe.

Et comme il a été formé dans le rite,
il choisit, souvent,
le silence.

C’est ainsi que l’institution gagne :
non en niant,
mais en absorbant.

Elle transforme l’aveu en grâce.
Elle fait de l’oubli un acte de foi.
Elle oriente le mal comme on oriente la lumière dans un vitrail :
pour que rien ne choque,
rien ne dépasse,
rien ne brise l’ordre des formes.

Et quand tout est dit,
quand les procès ont passé,
quand les livres ont été fermés,
il ne reste plus qu'un enfant devenu vieux,
assis dans une église vide,
se demandant encore
s'il a péché en parlant

interlude XXVIIII: Le rite contre la justice

I. Définition : le rite comme système de neutralisation

Un rite religieux est une séquence codifiée d'actes, de paroles et de signes, destinée à produire un effet spirituel ou communautaire. Dans les institutions comme l'Église catholique, ce rite devient structure : il organise le langage, les gestes, les émotions. Par sa répétition, il impose un ordre, une forme.

Mais quand ce rite cesse d'être moyen pour devenir fin, il absorbe tout, y compris la faute. La transgression n'est plus un événement : elle est intégrée au mécanisme, puis neutralisée par sa parfaite exécution. On ne juge pas ce qui est conforme : on le célèbre. C'est cela que dénonce le chapitre XXIX : un système où le mal n'est plus combattu, mais stylisé.

II. Exemples historiques et contemporains d'effacement par le rite

1. Cardinal Bernard Law, Boston, années 1990-2000

Archevêque de Boston, Bernard Law a couvert les actes de dizaines de prêtres pédocriminels, les transférant d'une paroisse à une autre malgré les signalements. Lors de l'enquête menée par le Boston Globe (2002), l'institution protège le cardinal, qui n'est pas jugé, mais "rappelé" à Rome. Il termine sa vie à la tête d'une basilique majeure, célébrant encore les offices.
Le rite n'a pas été suspendu. La messe a continué.

2. Affaire Preynat / Barbarin, France, années 2010

Bernard Preynat, prêtre scout de la région lyonnaise, a agressé sexuellement des dizaines d'enfants entre 1970 et 1991. Le cardinal Philippe Barbarin, informé dès 2010, choisit de se taire "pour préserver l'Église". Le silence devient doctrine. Barbarin est reconnu coupable en première instance, relaxé en appel, mais jamais désavoué publiquement par Rome.
Le rite a parlé à sa place. Et le peuple a prié.

3. Léon XIV Le passé effacé du nouveau pape

Avant de devenir pape, Mgr Leonetti dirigeait un diocèse italien secoué par deux affaires d'abus. En 2017, il enterre discrètement deux procédures canoniques, évoquant un "manque de preuves suffisantes" malgré des témoignages convergents. En 2025, il est élu pape sous le nom de Léon XIV. Il incarne alors l'image d'une Église rénovée, attentive, réconciliatrice.
Aucune question ne lui est posée sur son passé.
Il n'a pas été lavé. Il a été consacré.

III. Mécanismes d’absorption du scandale

- Neutralisation par le langage religieux
  La faute devient “épreuve”, “chute humaine”, “péché à pardonner”. L’abus est spiritualisé. La victime est incitée au silence pour ne pas “s’opposer à la paix de Dieu”. La parole institutionnelle transforme le crime en parcours de foi.

- Esthétisation de la violence
  Le rite est beau. Il élève. Il harmonise. L’encens, les chants, les étoffes liturgiques neutralisent l’horreur. On ne voit plus le mal : on voit l’esthétique. Et ce que l’on voit, on ne peut plus l’accuser.

- Effacement par intégration
  L’enfant n’est pas exclu : il est absorbé. Il sert la messe. Il chante. Il devient un élément du rite. Il ne crie plus : il obéit. Et son silence devient la preuve de la “réconciliation”.

IV. Conséquence : une paix sans justice

L’Église, en tant qu’institution, a souvent préféré la stabilité de son image à la reconnaissance de ses fautes. Elle a sacrifié la vérité à la forme, la justice à la continuité, l’enfant à la messe.

Ce n’est pas un oubli. C’est une doctrine implicite.
Ce n’est pas une erreur. C’est une stratégie.
Et ce n’est pas une religion. C’est un ordre du silence, où l’esthétique remplace l’éthique, et où le pardon est exigé avant même que la faute ne soit nommée.

chapitre XXX: Le dos de l’enfant

non de honte,
mais de souvenir.

Il ne reste rien de mon corps
que le pli d’un banc dans mes os,
le goût du vin dans une gorge fermée,
et cette forme de moi-même
qu’on a dressée à genoux.

Ils disent que j’ai pardonné,
parce que je ne hurle plus.
Ils disent que j’ai guéri,
parce que je porte un costume.
Ils disent que j’ai compris,
parce que je ne les accuse pas.

Mais il n’y a pas de rémission.
Il n’y a pas de retour.
Il n’y a pas de résurrection
pour ceux qu’on a crucifiés sans clou,
sans bois,
sans témoin.

Mon cœur ne saigne plus.
Il suinte.
Et ce suintement-là,
ils l’ont appelé paix.

Ils m’ont formé pour servir,
et j’ai bien servi.
J’ai tout donné.
Et c’est cela qu’ils ont pris :
pas mon innocence
mon exactitude.
Pas mon cri
mon silence ajusté.

Je ne maudis pas Dieu.
Je maudis leur besoin de Dieu.
Je maudis leur façon de le faire parler,
en mon nom,
avec mes plaies,
pour me rappeler que la douleur devait se taire.

Alors je dépose ce pain.
Noir.
Sec.
Imangeable.
Comme leur foi.

Et je pars.
Non comme un rescapé.
Mais comme un témoin inutile.

Qu'ils célèbrent.
Qu'ils chantent.
Qu'ils sourient.
Mais qu'ils sachent ceci :

Chaque fois que la messe s'élèvera,
quelque part,
un enfant désapprendra à parler.

Il ne s'est jamais relevé.

Son dos était droit, mais ce n'était pas la droiture des vivants.

C'était celle des cierges, qu'on dresse pour qu'ils fondent lentement, sans bouger, jusqu'à la mèche.
Son dos ne criait pas. Il encaissait. Il retenait tout : les mains, les regards, la pression du rite, le poids des silences qu'il fallait tenir.

On lui avait dit : "Tiens-toi bien."
Alors il s'est tenu.
Si bien qu'il a disparu.

Son dos est devenu pupitre. Dessus, on a posé la main. Dessus, on a posé les lois. Dessus, on a chanté. Et chaque note tombait comme un clou dans la colonne.
Ce n'était pas un enfant, c'était un autel portatif.
Un socle.

Il portait le poids du monde ecclésial. Et personne ne voyait que ce monde pesait. Puisqu'il souriait. Puisqu'il remerciait. Puisqu'il répondait « Amen » sans se tromper.

Un jour, il a cessé de parler.
On a dit qu'il était mystique.

Un jour, il a cessé de marcher droit.
On a dit qu'il faisait pénitence.

Un jour, il a regardé le sol pendant toute la messe.
On a dit qu'il contemplait l'humilité.

Jamais on n’a dit : il souffre.
Parce que la souffrance, ici, n’est pas un fait.
C’est une faute.

Alors il a porté son dos comme un calvaire privé.
Il n’y avait pas de croix.
Mais il y avait les bancs. Les règles. Le latin.
Et les gestes appris, jusqu’à l’oubli.

Il aurait pu fuir, s’effondrer, crier.
Mais son dos était dressé.
Et dans ce dos, il n’y avait pas de cri.

Seulement un sillon.
Creusé par des années de service.
Par la crainte de mal faire.
Par la honte d’exister trop fort.

Et personne n’a vu que ce dos n’était pas un dos.
C’était une preuve.

Une preuve qu’on peut éteindre une vie sans l’éteindre.
Qu’on peut tout prendre à un enfant sans jamais hausser la voix.
Qu’on peut tordre un corps par le seul poids du rite.

Le dos de l’enfant portait l’église.
Mais personne ne portait l’enfant.

interlude XXX: Colonne et silence

Ce lexique rassemble plusieurs notions centrales pour comprendre le fonctionnement discret, mais rigide, de l'institution catholique dans sa gestion des abus et du silence. Loin d'une analyse théologique ou poétique, il s'agit ici de nommer précisément les éléments qui, sans jamais dire le crime, permettent de l'organiser, de le recouvrir ou de le dissoudre.

1. Acolyte

Dans l'Église catholique, l'acolyte est un laïc souvent un enfant, chargé d'assister le prêtre lors des célébrations. Il peut porter la croix, tenir le missel, présenter les objets liturgiques. Sa fonction est pure exécution. L'acolyte n'a ni parole ni subjectivité : il est un prolongement de la cérémonie. Cette position structure un silence ritualisé, non pas comme absence de voix, mais comme fonction du corps dans la hiérarchie sacrée.

2. Sacralisation du silence

Le silence dans l'Église est théologiquement valorisé comme condition d'écoute de Dieu. Mais dans le cadre des abus, ce silence devient outil d'effacement. L'enfant qui ne parle pas est perçu comme pieux ; celui qui accuse est suspecté de blasphème. Ce retournement est documenté dans les témoignages d'anciens servants d'autel, qui associent leur mutisme à un impératif liturgique appris.

3. Hiérarchie ecclésiale

L'Église catholique repose sur une structure pyramidale : pape, cardinaux, évêques, prêtres, diacres, laïcs. Chaque échelon obéit au supérieur par un devoir sacré de fidélité. Cette structure favorise les silences administratifs : un supérieur peut couvrir un abus sans être contredit, car contester revient à fragiliser l'unité sacrée. La loyauté à la hiérarchie prime sur la justice.

4. Reconnaissance canonique

Lorsqu'un prêtre est accusé d'abus, une procédure canonique (interne à l'Église) est souvent engagée parallèlement ou en substitution à une enquête judiciaire. Ces procédures sont longues, opaques, rarement publiques, et aboutissent souvent à une simple mutation. L'institution préserve ainsi la forme du ministère, quitte à sacrifier la reconnaissance de la victime.

5. Mémoire liturgique

La mémoire dans l'Église ne repose pas sur le récit des fautes, mais sur la célébration du pardon. Il n'existe pas de liturgie du scandale. Le mal est absorbé dans des formules de rédemption. Même les victimes sont invitées à prier pour leurs agresseurs. Ce modèle efface la plainte comme impureté et réinscrit la douleur dans un récit clos : celui d'un salut déjà offert, donc non négociable.

Les termes ici rassemblés ne décrivent pas un complot, mais un système. Chacun d'eux correspond à une pratique codifiée, institutionnalisée, souvent invisible pour le fidèle ordinaire. Ensemble, ils composent une structure de gestion du silence, où la foi devient forme, et la forme un outil de sélection, d'effacement ou de négation. Comprendre ces mots, c'est comprendre pourquoi tant de cris ne parviennent jamais à franchir les murs d'une sacristie.

Arc VIII: Famille

chapitre XXXI: La maison aux silences
page : 245

Interlude XXXI: Petite grammaire du foyer
page : 256

chapitre XXXII: Les pièces de la maison
page : 260

interlude XXXII: L'ordre du sang
page : 262

chapitre XXXIII: Ce que cache la porte fermée
page : 263

interlude XXXIII: Langue morte, corps vivants
page : 305

chapitre XXXIIII: Le poids des espoirs
page : 306

Interlude XXXIIII: L'effort ou l'amour
page : 310

chapitre XXXV: L'autre fils
page : 311

interlude XXXV: Les absents comblent les vivants
page : 314

chapitre XXXI: La maison aux silences

Il n’avait pas de souvenirs précis de sa naissance. Pas même de récits racontés à demi-voix, ces légendes familiales qu’on transmet aux enfants pour les ancrer dans le monde. Il savait seulement qu’il était né sans père. Le mot avait été évité, remplacé par des formules vagues : “il n’est pas là”, “il n’a pas voulu”, “il n’a jamais compté”. Il n’y avait ni photographie, ni trace écrite, ni objet oublié dans un tiroir. Seulement un vide, entretenu par le silence. Il n’en souffrait pas au début. Il ne comprenait pas ce que cela signifiait. Mais ce vide, avec le temps, avait pris forme, avait durci. C’était une absence qui faisait loi.

Il vivait avec sa mère, son frère, sa sœur. Une unité de fortune, pas une famille au sens qu’on donne à ce mot dans les cérémonies officielles. Il y avait des repas, des absences, des regards fatigués. Sa mère travaillait trop, dormait mal, s’occupait comme elle pouvait. Le frère était plus âgé, souvent en retrait. La sœur plus distante encore. Il était le plus jeune, le plus silencieux, celui qui observait sans comprendre. Il n’y avait pas de violence apparente. Pas de cris, pas de coups. Mais quelque chose d’invisible, de pesant, qu’il ne savait pas nommer. L’air n’était jamais léger. Chaque geste semblait une corvée. On ne lui posait jamais de questions. Il apprit vite à ne pas en poser non plus.

Il grandit dans un appartement modeste, sans caractère. Pas de décorations personnelles, pas de bibelots, pas de cadres suspendus. Les murs étaient neutres, les objets utiles. Il y avait quelque chose d’impersonnel dans tout cela, comme si personne n’avait voulu investir le lieu. Il n’y avait pas de récits. Pas d’histoires sur les origines, les aïeux, les anciens combats. Le passé n’existait pas. Il n’était ni convoqué ni transmis. Ce silence sur les origines devint la matière même de son enfance. Ce n’était pas une amnésie. C’était une consigne.

Il apprit à parler, mais pas à dire. À marcher, mais pas à demander. L’école catholique fut son premier contact avec l’extérieur. Un lieu d’ordre, de règles, de prières, de punitions. Il y avait des croix sur les murs, des voix sévères, des enfants bien habillés. Il n’y comprenait rien. Il ne comprenait pas ce qu’on attendait de lui. Il n’avait pas les codes. Il n’adhérait pas à ce que l’on appelait la foi. Mais il se taisait. Il ne voulait pas déranger. À l’école comme à la maison, il comprit que parler était dangereux. Qu’exister trop fort pouvait lui coûter cher.

Il regardait les autres enfants. Ils semblaient à l’aise, pleins d’assurance, entourés, compris. Ils racontaient leurs vacances, leurs grands-parents, leurs week-ends. Il n’avait rien à dire. Rien à montrer. Il n’avait pas de souvenirs à partager. Il n’avait pas de place. Il devenait un fantôme qui se tenait là, présent physiquement, mais déjà effacé dans la conscience des autres.

Il y eut pourtant quelques rares moments de complicité avec sa mère, des instants suspendus où elle semblait vraiment là. Mais ces instants étaient fragiles, fugaces, et toujours suivis d’une fatigue plus profonde, d’un silence plus pesant. Elle n’était pas mauvaise. Elle était brisée. Elle faisait ce qu’elle pouvait. Et ce qu’elle pouvait n’était pas assez pour contenir le monde. Elle ne le protégeait pas. Elle ne s’en protégeait même pas elle-même.

Le frère était plus âgé, plus conscient, plus en colère. Il avait vu, compris, mais ne disait rien. Ils se parlaient peu. Le lien n’était pas mauvais, mais distant. On ne leur avait pas appris à se confier, à poser des mots sur les blessures, à chercher des réponses. Le silence était la norme. Le silence était la paix. Et lui, le plus jeune, s’était adapté.

Il ne se souvenait pas d’avoir été câliné, consolé, tenu contre un corps qui l’acceptait sans condition. Il se souvenait de repas pris en silence, de trajets en voiture sans musique, d’étés passés sans rires. Il y avait eu des colères, parfois. Des crises. Mais elles ne menaient à rien. Elles n’étaient ni entendues ni traitées. Elles étaient simplement étouffées.

Et toujours, l’absence. L’absence d’un père. L’absence d’un récit. L’absence d’un lieu pour déposer les peurs.
Il n’avait pas grandi dans une maison.
Il avait grandi dans une structure faite pour durer, pas pour accueillir.
Une maison sans langage.
Une maison sans mémoire.

Il avait onze ans quand on vint le chercher. Il ne se souvient pas des mots exacts. Il se souvient des regards. Ils n’étaient pas méchants, simplement mécaniques. Des professionnels, peut-être des assistantes sociales. Ils lui demandèrent de rassembler quelques affaires. On lui dit qu’il allait « changer d’environnement », qu’il fallait « penser à son avenir ». Il ne comprenait pas. Il n’avait rien demandé. Il ne s’était plaint de rien. Il n’avait rien cassé, rien hurlé. Mais quelque chose avait été décidé, ailleurs, au-dessus de lui.

Sa mère ne pleura pas. Elle ne protesta pas. Elle signa. Il ne comprit pas. Il avait cru que les liens familiaux étaient sacrés, inaliénables. Il comprit ce jour-là qu’ils étaient révocables. Il fut emmené comme un colis, sans qu’on lui demande ce qu’il en pensait. Il ne dit rien. Il avait appris.

On le plaça dans une maison inconnue, dans une ville qu’il ne connaissait pas. Une famille d’accueil. Le mot lui fit presque honte. Il était censé être accueilli, mais ce qu’il ressentit fut une assignation. Une chambre impersonnelle, des règles strictes, des horaires fixes. On lui parla peu. Il n’était ni invité ni intégré. Il était là pour être contenu.

Les adultes étaient distants, professionnels. Ils faisaient leur travail, sans cruauté, sans empathie. Il ne pouvait pas leur en vouloir. Ils étaient là pour gérer, non pour aimer. Il avait un lit, une table, des repas. Pas de colère, pas de coups. Juste cette indifférence glacée qu’il connaissait déjà, mais qu’il subissait désormais sous une forme contractualisée.

Il allait à l’école, il faisait ses devoirs, il restait dans sa chambre. Il ne posait pas de questions. Il ne dérangeait pas. Parfois, il entendait des conversations dans la cuisine, des rires feutrés auxquels il n’était jamais convié. Il était un résident, pas un fils. Un élément temporaire. Il comprit que le mot famille était ici une fiction utile. Une fiction encadrée par l’État.

Les jours se succédaient sans événements. Il faisait ce qu’on attendait de lui. Il répondait poliment, ne s’imposait jamais. Il se mit à observer les autres enfants dans la cour de l’école. Ils paraissaient si ancrés, si assurés. Ils savaient où ils allaient rentrer le soir, qui les attendait. Lui, il rentrait dans une maison où il n’avait pas d’histoire, pas de voix, pas de racine.

Il en vint à s’interroger sur sa propre existence. Pas sur sa valeur morale, ni sur son intelligence. Juste sur ce qu’il représentait dans les yeux des adultes. Était-il un devoir ? Un fardeau ? Une charge ? Était-il visible ? Était-il, au fond, vivant pour quelqu’un ?

Un jour, il entendit une phrase échappée à demi : « On n’est pas là pour les aimer. »
Il ne sut jamais à qui elle était destinée, mais il sut qu’elle le concernait.

Il avait cessé d’attendre. Il se construisait sans miroir. Sans réponse. Il devenait un corps obéissant, une présence lisse. On lui disait parfois qu’il était calme, discret, facile. Il comprenait alors qu’on le félicitait pour sa disparition progressive. C’était cela qu’on attendait de lui : qu’il se fasse oublier sans bruit.

Un an après son placement, sa mère mourut. Il n'y eut ni cérémonie pour lui, ni adieu. Il apprit la nouvelle comme une mise à jour d'un dossier. Pas d'appel, pas de rencontre préparée, pas d'explication. Juste un fait brut, lancé sans nuance : elle était morte. Il ne pleura pas. Pas sur le moment. Il ne savait pas s'il en avait le droit. Il était loin. Il n'était plus rattaché. Il n'était même pas sûr qu'on l'ait considéré comme concerné.

Il demanda s'il pouvait aller aux funérailles. On lui répondit que ce n'était pas possible. Les circonstances, la distance, les formalités. Il se souvint seulement qu'il y avait eu un regard d'embarras, une excuse formulée à demi. Mais rien de concret. Rien de vivant.

Ce jour-là, il perdit deux choses : sa mère, et la légitimité de son chagrin. Il n'était plus rien dans cette histoire. Il était hors champ. Il comprit qu'on pouvait perdre quelqu'un sans même avoir été reconnu comme son fils.

À partir de là, il se détacha lentement de toute tentative d'appartenance. Il ne revendiquait plus rien. Il ne corrigeait pas les erreurs administratives. Il ne disait plus ce qu'il ressentait. Il devenait ce qu'on attendait de lui : une figure discrète, polie, inoffensive.

Mais en silence, quelque chose grandissait. Une colère sans cri. Un refus muet. Il savait qu'il n'était pas fou. Il savait qu'il n'avait jamais eu sa chance. Et il se promettait, sans se l'avouer, qu'il parlerait un jour. Pas pour qu'on lui donne raison. Mais pour que tout ce qu'on avait étouffé en lui ne disparaisse pas sans trace.

Dans la maison d'accueil, personne ne fit mention du décès. Pas même un mot de compassion. On le traita comme d'habitude : horaires, repas, devoirs, silence. Il se leva, mangea, fit ce qu'on attendait. Il aurait pu disparaître le lendemain, ils n'auraient sans doute rien changé au planning.

Il comprit que dans cette structure, les morts n'existaient pas. Et ceux qui les portaient en silence encore moins.

Le soir, il fixa le plafond de sa chambre pendant des heures. Il n'avait rien, aucun objet, aucune photo, aucune lettre. Il ne pouvait rien faire exister de cette mère qu'on lui avait retirée, puis effacée. Il ne pouvait même pas la pleurer correctement. Alors il s'interdit d'essayer.

Il pensa un instant à son frère. Ils n'étaient plus en contact direct. L'un dans la précarité, l'autre sous contrôle. Rien n'avait été fait pour maintenir un lien. L'administration gérait. Ce n'était pas sa fonction de réunir. Juste de répartir.

Il réalisa que ce système ne détruisait pas par brutalité, mais par épuisement lent. On ne frappait pas. On oubliait. On classait. On laissait pourrir ce qui aurait dû être soigné. Il n'était pas maltraité. Il était neutralisé.

Et il commençait à comprendre que cela, précisément, était la stratégie.

Un changement arriva. Il fut retiré de cette famille et confié de nouveau à son frère. L'État avait accordé ce transfert, peut-être par lassitude, peut-être par calcul. Il n'en sut rien. Il s'y rendit sans enthousiasme, sans illusion. Il ne croyait plus à la possibilité de stabilité. Mais au fond, quelque chose en lui restait tendu vers ce frère, vers la possibilité d'un lien qui ne serait pas conditionnel.

Les premiers temps furent corrects. Il y avait de la fatigue, des maladresses, mais aussi des tentatives. Il faisait attention. Il essayait de ne pas déranger, de ne pas réveiller ce qu'il pressentait sous la surface : les tensions, les blessures anciennes, la méfiance.

Puis le confinement arriva.

Le frère, déjà sous pression, bascula. Les disputes éclatèrent. L'espace devint clos, suffocant. La cohabitation, forcée par les circonstances, se transforma en huis clos brutal. Il n'y eut pas de gifles, pas de cris spectaculaires, mais un glissement lent vers l'échec. Et un matin, sans préavis, le frère demanda une hospitalisation.

Il se retrouva dans un service sans nom. Ce n'était pas une urgence psychiatrique. Ce n'était pas un choix médical. C'était une mesure de précaution, dictée par la peur, l'incompréhension, l'épuisement. Il fut interné pour apaiser le contexte, pas pour être soigné.

On le fit entrer dans une pièce. On lui posa des questions. On nota des choses sur un formulaire. Personne ne lui expliqua pourquoi il était là. Il répondit avec calme, mais cela ne semblait pas suffisant. Son calme même fut suspecté.

Il comprit que dans ce système, il n'y avait pas de bonne réponse.
Être en colère : preuve de danger.
Être calme : preuve de dissociation.
Être lucide : preuve d'intellectualisation.
Être silencieux : preuve de retrait pathologique.

Tout devenait symptôme. Rien ne permettait de sortir du piège.

l resta là plusieurs jours. Le temps n'avait pas de contours. Les repas étaient distribués à heure fixe. Les lumières s'éteignaient mécaniquement. Il n'y avait pas de violence visible, mais une forme de désintégration lente. Chaque heure passée dans cette pièce lui retirait quelque chose. Son corps allait bien. Sa pensée était claire. Mais il sentait que cela ne suffirait pas.

Il tenta une fois de demander quand il pourrait sortir. On lui répondit qu'il fallait attendre l'évaluation. Rien de précis. Une notion floue, un protocole invisible. Il comprit qu'il n'était pas là pour être aidé, mais pour être observé, consigné, stabilisé dans l'incompréhension.

Puis, sans qu'il sache pourquoi, il fut libéré. On le renvoya dans une nouvelle famille d'accueil. La précédente n'avait pas fonctionné, celle-ci serait plus adaptée, disait-on. Il hocha la tête. Il ne croyait plus à ces phrases.

Le nouveau foyer était ordonné, apparemment stable. Il y avait des enfants, un couple propre sur lui, un règlement affiché dans la cuisine. On lui attribua une chambre. Il n'avait rien demandé. Il n'attendait rien. Il voulait juste du silence.

Mais ce qu'il découvrit fut bien plus pernicieux.

Parmi les enfants, une jeune fille, plus jeune que lui, encore à l'école primaire, se montrait obsédée par le corps, le sien, le sien à lui. Elle le suivait. Elle posait des questions. Elle tentait des gestes. Elle parlait avec des mots qu'elle ne devait pas connaître. Il ne comprenait pas ce qu'il voyait. Il en fut paralysé.

Il tenta d'en parler. Il fut immédiatement mis en cause. Lui, le garçon instable, déjà hospitalisé. Lui, le jeune adulte silencieux et solitaire. Il était suspect par nature. Il devint le problème, sans preuve, sans possibilité de défense. On le traita comme une présence encombrante. Et on recommença à l'ignorer.

Il se mura dans le silence. Il évitait les espaces communs. Il descendait aux repas sans adresser la parole. Il se tenait à distance, mais cela ne suffisait pas. Dans cette famille, ne pas participer équivalait à provoquer.
Il était regardé comme un élément étranger, perturbateur par son simple retrait.

Il entendait des remarques. Des soupirs. Il comprit que tout ce qu'il faisait — ou ne faisait pas — serait utilisé contre lui. Il n'avait plus confiance. Ni dans les adultes, ni dans les règles, ni dans l'idée même de justice.
Il s'enfermait dans sa chambre dès qu'il le pouvait, mais même là, le soupçon entrait avec lui.

On l'accusait de ne pas s'intégrer.
On lui reprochait son regard.
Sa présence devenait, à elle seule, une provocation.

Il aurait voulu fuir. Mais fuir où ? Il n'avait ni maison, ni ressource, ni allié. Il n'était qu'un corps déplacé d'un point à un autre, sans droit à l'errance, sans droit au repos.

Il ne savait plus s'il devait encore espérer une sortie. Cette famille, comme les précédentes, n'était qu'un lieu d'attente prolongée, sans fin désignée. Il continuait à se lever, à faire ce qu'on attendait de lui, mais il ne croyait plus aux mots. Chaque promesse avait été un faux passage. Chaque autorité une déception. Il vivait comme un survivant administratif : toléré mais sans statut affectif.

Ce fut une éducatrice, une de celles qui passaient parfois faire le point, qui lui proposa une autre orientation. Une structure privée. Plus encadrée, disait-elle. Avec un projet d'accompagnement, de scolarité, de stabilité. Il écouta. Il ne répondit pas. Mais au fond, il sentit remonter une tension qu'il croyait morte : une infime possibilité de réintégration. Une chance, peut-être, de reprendre ses études. De se reconstruire. Il accepta.

L'arrivée dans le nouveau lieu fut froide, mais polie. On lui présenta les locaux, les règles, les référents. On lui parla de droits, de suivi, de confiance. Il ne disait pas grand-chose, mais il écoutait. Il voulait croire qu'ici, ce serait différent. Il se mit à travailler sérieusement. Il reprit ses lectures. Il projetait déjà une inscription dans un cursus. Il voulait avancer. Il ne demandait pas qu'on l'aide. Il voulait qu'on le laisse faire.

Il tenait ses engagements. Il n'avait pas de retard. Il respectait les règles. Il s'efforçait d'être irréprochable. Pas pour plaire, mais pour empêcher toute accusation. Il savait que dans ce monde-là, le moindre faux pas était une condamnation. Il voulait construire une issue.

Mais l'issue se referma sans qu'il la voie venir.

Un matin, il fut convoqué par l'un des responsables du lieu. L'homme l'attendait dans un bureau étroit, parfaitement rangé. Il s'assit. Le ton fut calme. Mais les mots furent destructeurs.

L'entretien ne dura pas plus d'une heure. Mais il suffit à détruire plusieurs années de résistance. Le responsable parlait avec une lenteur étudiée. Il évoqua d'abord l'apparence. Puis l'attitude. Puis l'insuffisance générale. Il parlait d'inadéquation, de comportement non conforme, de doutes sur sa capacité à réussir quoi que ce soit dans un cadre scolaire.

Il n'y avait pas de colère dans la voix. C'était pire. Une forme de certitude distante, propre, argumentée. On ne lui disait pas qu'il avait échoué. On lui disait qu'il était un échec. Que tout en lui — son silence, sa posture, ses efforts — témoignait d'un malaise qu'il n'avait pas le droit de nommer.

On lui conseilla de revoir ses ambitions. On lui fit comprendre qu'il n'était pas à sa place. Qu'il n'y en avait pas pour lui ici. Il comprit alors qu'on l'avait accepté à condition de ne pas exister trop longtemps. Qu'il n'était qu'un passage, un quota, une case à cocher dans un tableau de suivi.

Il ne répondit pas. Il ne défendit rien. Il écouta. Il comprit.

Le lendemain, il n'eut plus accès aux mêmes services. Son projet de formation fut suspendu. On lui annonça que le contrat d'accompagnement ne serait pas renouvelé. Aucune explication formelle. Aucun écrit direct. Simplement une suite d'absences : plus de rendez-vous, plus de retours, plus de place. Il comprit que dans ce monde, on ne dit pas aux gens qu'ils sont abandonnés. On les laisse constater.

Il tenta de maintenir un contact. Il écrivit des messages, formula des questions. On répondit vaguement, ou pas du tout. Il n'y avait plus d'interlocuteur. Seulement des circuits fermés, des obligations dépassées, des regards évités. Le silence redevint la règle. Plus épais qu'avant. Plus définitif.

Puis la nouvelle arriva : une procédure de curatelle était engagée.

Cela ne fut pas annoncé frontalement. Il le découvrit au détour d'un courrier administratif. Il était désormais considéré comme vulnérable. Pas juridiquement capable. Une personne devait être nommée pour gérer ses affaires. Le terme utilisé était "protection". Il connaissait ce mot. Il savait ce qu'il recouvrait.

On lui demanda s'il voulait contester. Il hésita. Il comprit vite que le processus était déjà lancé. Qu'il n'avait aucun poids dans la décision. Son avis serait entendu, noté, rangé. Mais il ne serait pas écouté.

Il tenta malgré tout d'expliquer. Il présenta les faits, les circonstances, les injustices. Il écrivit des pages entières. Des textes rigoureux, argumentés, documentés. Il voulait prouver qu'il pouvait se défendre seul. Qu'il n'était pas fou. Qu'il n'était pas défaillant. Qu'il était simplement écrasé par une structure trop lourde, trop froide, trop indifférente.

Mais dans ce monde, expliquer est déjà un symptôme. Et vouloir se justifier trop précisément est un signe qu'on a quelque chose à cacher.

Il commença à douter. Non pas de lui-même, mais de la possibilité d'être entendu. Il relisait ses textes, les corrigeait, les perfectionnait, dans l'espoir absurde que la clarté sauverait la vérité. Il s'accrochait à une idée ancienne : que la logique protège. Que la cohérence est un rempart.

Mais face à une administration, ce sont les failles qu'on lit d'abord. Et quand il n'y en a pas, on les invente. On souligne l'intensité, l'insistance, la récurrence. On écrit : "s'exprime de manière obsessionnelle". On soupçonne : "semble éprouver un besoin excessif de justification".

Il n'avait pas de médecin attitré. Pas de soutien familial. Pas d'avocat. Il n'avait que sa parole, ses arguments, ses preuves. Et cela ne suffisait pas. Il était un jeune homme sans appui, dans un monde qui classe avant de lire.

Il reçut la convocation au tribunal des tutelles. Une date. Un lieu. Un rappel poli de ses droits. Il comprit alors que la décision était déjà prête. Il pouvait venir. Ou non. Le résultat ne changerait pas. Il y allait pour qu'on puisse dire qu'on lui avait laissé la parole.

Il y alla. Parce qu'il fallait y être. Pas pour convaincre, mais pour voir. Pour inscrire dans son propre esprit que ce monde ne lui avait laissé aucune illusion.

Le jour dit, il s'habilla avec soin. Non pour plaire, mais pour signifier qu'il était là, debout, conscient. Il entra dans la salle, salua poliment, attendit qu'on lui parle. La juge l'interrogea rapidement. Deux ou trois questions. Aucune sur les

faits. Aucune sur ce qu'il avait traversé. On voulait évaluer son comportement. Son calme, sa façon de répondre, sa gestuelle. Tout était codé. Tout était déjà pesé.

Il repartit sans bruit. Il savait. Il n'y aurait pas de miracle.

Quelques semaines plus tard, il reçut la confirmation. La mesure était prononcée. Curatelle renforcée. Une tierce personne serait désormais chargée de vérifier ses dépenses, ses démarches, ses choix. Il avait vingt ans. On le considérait comme incapable.

Aucune violence, aucune scène. Juste une lettre, une formule standardisée, une décision prise en son nom.

Il n'eut pas de réaction immédiate. Il relut plusieurs fois les lignes. Il comprit que plus rien ne le protégeait, ni son âge, ni sa lucidité, ni même sa souffrance.

On venait de le classer définitivement.

Il essaya de faire le point. Il tenta de reconstituer le fil des années précédentes. Ce qu'il avait vécu, ce qu'on lui avait imposé, ce qu'on lui avait refusé. Aucun des événements n'était isolé. Rien ne s'était produit par hasard. Il n'avait pas été victime d'un accident, mais d'un enchaînement structuré.

Il vit clairement le système. La manière dont chaque institution prenait le relais de l'autre, comme un mécanisme bien huilé. L'école l'avait désigné comme inadapté. Le foyer l'avait tenu à distance. La famille d'accueil l'avait enfermé dans le soupçon. L'hôpital l'avait étiqueté. La justice l'avait validé.

Et lui, au centre, n'avait jamais eu le droit à l'erreur, ni même à l'explication. Il avait appris à répondre poliment, à ne pas s'effondrer, à écrire plutôt que crier. Mais cela n'avait servi à rien. On ne cherchait pas à comprendre, on cherchait à gérer.

Il en vint à se demander si ce qu'il avait vécu avait un nom. S'il existait une catégorie pour ceux que l'État étouffe lentement, sans jamais lever la main. Ceux qu'on ne tabasse pas, mais qu'on assèche. Ceux qu'on neutralise sans jamais les frapper. Il pensa : mort sociale. Ou peut-être simplement : extinction douce.

Il n'avait jamais été entendu. Seulement lu en biais. Observé, réduit, filtré. Et maintenant qu'il avait été classé comme incapable, il comprenait qu'il n'était plus censé dire quoi que ce soit. Le dispositif était clos.

Il aurait pu se résigner. Accepter les termes du contrat invisible : se taire, exister dans les marges, laisser les autres parler à sa place. On lui proposait une survie gérée, sous contrôle, avec des limites bien définies. Une existence administrée. Mais quelque chose en lui résistait.

Il n'avait jamais levé la voix. Il n'avait jamais cassé une chaise, ni frappé un surveillant, ni insulté un juge. Il n'avait rien fait de ce qu'on attendait d'un adolescent brisé. Et c'est peut-être cela qui dérangeait le plus : il n'entrait dans aucun rôle. Ni le coupable, ni le rebelle, ni le fou.

Il refusait d'être interprété.

Alors, il écrivit. Pas des lettres de plainte, ni des journaux intimes. Il écrivit comme on taille une arme. Il rassembla ce qu'on avait voulu fragmenter. Il mit en ordre ce qu'on avait voulu rendre confus. Il écrivit pour refuser l'effacement. Pas pour convaincre, pas pour apaiser. Juste pour exister hors des cases.

Il n'avait pas de père. Il n'avait plus de mère. Il n'avait pas de maison. Il n'avait plus de nom à transmettre. Mais il avait une mémoire. Et une voix. Et tant que cette voix n'était pas étouffée, il restait une menace.

Ce qu'il écrivait, il ne le partageait pas. Il savait qu'aucune institution ne lirait réellement. On lit les rapports, les expertises, les décisions médicales. Pas les récits. Pas les trajectoires. Il écrivait sans attente. Ce n'était pas un appel. C'était un acte de restitution.

Il ne cherchait pas à dénoncer un abus isolé. Il ne racontait pas une injustice parmi d'autres. Il écrivait une architecture. Un système. Une mécanique froide qui transforme la fragilité en preuve de danger, le doute en symptôme, la solitude en pathologie. Il voulait que les lignes montrent ce qu'il avait compris trop tôt : que le mal ne vient pas toujours d'un bourreau, mais souvent d'un formulaire.

Il revoyait les visages. Ceux des éducateurs, des médecins, des référents. Il ne leur en voulait pas individuellement. Il avait même ressenti, parfois, une forme de gêne chez certains. Un doute mal contenu. Mais aucun n'avait dévié. Aucun n'avait interrompu le mouvement. Tous avaient fait ce qu'on attendait d'eux.

Il comprit que la violence la plus efficace est celle qui ne se revendique pas. Celle qui s'exerce en sourdine, par inertie. Il avait été déplacé, examiné, redirigé, corrigé, protégé. Et au bout du parcours, il ne restait rien. Aucun ancrage. Aucun droit réel. Seulement la trace de ce qu'il n'avait pas été autorisé à devenir.

Ce constat ne provoquait plus de colère. Il ne hurlait pas. Il n'éprouvait même plus le besoin de réagir. La rage s'était figée depuis longtemps, remplacée par une lucidité presque clinique. Ce n'était pas une résignation. C'était un choix d'angle : voir, noter, exposer.

Il vivait désormais en périphérie. Pas exclu, simplement non intégré. Il existait dans les interstices du système, là où les regards ne se posent plus. Il faisait ses démarches seul. Il lisait les lettres administratives avec la précision d'un juriste. Il ne réclamait rien, mais il enregistrait tout.

Il ne parlait à personne. Pas par peur. Pas par haine. Par économie. Il savait que les mots, pour être utiles, devaient être rares, précis, alignés. Il les réservait à l'écriture.

Il s'était promis de ne jamais mentir. Pas même par omission. Il ne travestissait pas ce qu'il avait vécu. Il n'exagérait pas. Il ne cherchait pas à choquer. Ce qu'il racontait suffisait. Il n'avait pas besoin de le noircir. Il n'avait pas besoin d'ajouter. La vérité était déjà inacceptable.

Il repensait parfois aux mots qu'on avait utilisés contre lui. Inapte. Instable. Inadapté. Des mots précis, administratifs, codifiés. Ils ne désignaient pas ce qu'il était, mais ce qu'il dérangeait. Ils servaient à classer ce qui n'entrait pas dans le flux prévu. À isoler ce qui risquait de penser hors de la courbe.

Il n'avait jamais été violent. Jamais dangereux. Mais il refusait l'absurde. Il ne savait pas faire semblant. Il ne savait pas répondre par les phrases attendues. Il posait des questions que personne ne voulait entendre. Et dans ce monde, cela suffit.

On ne l'avait pas battu. On ne l'avait pas enfermé à clé. On l'avait cadré, déplacé, réduit. Et cela, il le savait, était plus efficace. Il ne pouvait pas porter plainte contre une omission. Il ne pouvait pas contester un silence. Il ne pouvait pas accuser une procédure.

Alors il écrivait. Ligne après ligne. Pas pour se reconstruire, mais pour témoigner avant qu'on n'efface tout.

Il gardait toutes les lettres. Même celles qui ne disaient rien. Même celles qui étaient juste des relances, des notifications, des refus. Il les lisait comme des pièces à conviction. Il voulait pouvoir un jour montrer que ce qu'on lui avait fait n'était pas une négligence, mais une stratégie.

Il notait les dates. Les délais. Les changements d'interlocuteur. Il avait appris à lire les marges, les formulations passives, les phrases sans sujet. Il savait reconnaître quand un agent de l'administration se lavait les mains. Il savait à quel moment on basculait du suivi à l'abandon. Il avait compris que la violence institutionnelle ne se crie pas, elle s'imprime.

Et plus il écrivait, plus il devenait difficile à détruire.
Non pas parce qu'il était protégé, mais parce qu'il devenait une archive vivante.

Il n'était pas guéri. Il n'était pas sauvé. Il n'attendait pas qu'on le reconnaisse. Mais il tenait, chaque jour, contre l'effacement. Il refusait de disparaître sans laisser de trace. Il refusait de devenir une ligne dans un rapport. Il refusait de mourir sans nom.

Il ne parlait plus de famille. Il avait cessé d'utiliser ce mot. Il ne parlait pas non plus de solitude. Ce terme lui semblait faux. On est seul quand on a d'abord été entouré. Lui n'avait jamais connu cela. Il n'avait pas été séparé des siens. Il n'avait jamais eu de "siens".

Il croisait parfois des gens qui lui demandaient : « Tu as encore des contacts avec ta famille ? » Il répondait non, calmement. Et les gens hochaient la tête. Ils comprenaient mal, mais ils hochaient. Personne ne posait la vraie question : y a-t-il eu un jour quelque chose à préserver ?

Il ne cherchait pas de réparation. Il ne voulait pas recoller les morceaux. Il voulait seulement qu'on cesse de faire comme si tout cela était normal. Comme si ce qu'il avait vécu n'avait pas de nom, pas de poids, pas de conséquence.

Il ne demandait pas qu'on l'écoute. Il exigeait qu'on n'oublie pas. C'était tout.
Il écrivait parce que la mémoire était son seul refuge.
Son seul pouvoir.
La seule chose qu'on ne pouvait pas lui confisquer sans bruit.

Il n'avait pas de chambre à lui, pas de photo d'enfance, pas de voix enregistrée. Il n'avait que des fragments, des images, des phrases notées au dos d'une enveloppe. Et pourtant, il avait tout ce qu'il fallait pour faire le récit. Car le récit ne vient pas des preuves. Il vient de ce qu'on a traversé en étant seul à le savoir.

Il ne détestait pas les gens. Ce n'était pas une affaire de haine. C'était plus simple. Il n'avait aucune attente. Ni du système, ni des individus. Il savait qu'on pouvait avoir de bonnes intentions et participer malgré soi à une machine de destruction.

Il ne cherchait pas un coupable unique. Ce qu'il avait traversé, aucune personne seule ne l'avait décidé. C'était un agencement. Une chaîne. Un enchaînement de lâchetés banales, de décisions mécaniques, de suivis protocolaires.

Il avait été un enfant placé, un adolescent suspect, un adulte sous surveillance. À chaque étape, il avait respecté les règles. À chaque étape, on l'avait déplacé plus loin de lui-même.

Mais il avait gardé les traces. Non pas comme des blessures à montrer, mais comme un dossier intérieur qu'il construisait page après page. Ce chapitre-là, il l'écrivait sans nom, sans plainte, sans fiction.

Parce que s'il ne le faisait pas, personne ne le ferait.

Et il savait ce qui arrive aux histoires non racontées.

Il ne voulait pas qu'on compatisse. La compassion est une monnaie sale, qu'on distribue pour éviter la responsabilité. Il ne voulait pas qu'on lui dise : « C'est dur ce que tu as vécu. » Il voulait qu'on admette : « Cela ne devait pas arriver. »

Il ne voulait pas de mots doux, ni de mains posées sur l'épaule. Il voulait que l'on regarde les faits, que l'on voie ce qui se répète, ce qui broie, ce qui organise le silence. Il voulait que son existence ne soit pas traitée comme une anomalie, mais comme un indice.

Il n'avait pas choisi de devenir écrivain. Il avait choisi de ne pas disparaître. C'est très différent. Il n'y avait ni vocation, ni mission. Juste une nécessité : ne pas laisser les choses dans l'état où on les lui avait livrées.

Et s'il n'avait jamais eu de foyer, alors il ferait de chaque ligne un seuil.

Il ne savait pas combien de temps il tiendrait ainsi. Il n'avait pas de plan à long terme, pas de sécurité, pas de refuge. Il vivait comme il écrivait : en équilibre sur la ligne de rupture. Chaque jour, il organisait le peu qu'il avait. Une stabilité précaire. Un ordinateur, un carnet, quelques papiers classés. C'était tout.

Il n'attendait plus de reconnaissance. Il savait que personne ne viendrait valider son parcours. Il savait que ce chapitre ne serait jamais lu par ceux qui l'avaient classé. Ce n'était pas pour eux qu'il écrivait. C'était pour ceux qui viendraient après. Pour ceux qu'on est en train de déplacer, de diagnostiquer, d'oublier. Pour qu'ils sachent que cela porte un nom. Que cela a une structure.

Il ne voulait pas laisser une autobiographie. Il voulait laisser une preuve. Quelque chose d'irréfutable. Pas une émotion. Pas une lamentation. Un acte. Et dans ce monde, écrire est déjà un acte de sabotage.

Il n'avait pas de nom gravé sur une boîte aux lettres. Il n'avait pas de souvenir heureux à relire. Il n'avait pas d'héritage. Mais il avait une voix. Et cette voix, aucun juge, aucun tuteur, aucun décret n'avait réussi à la taire.

Alors il la fit passer, mot après mot, à travers les failles qu'ils avaient laissées ouvertes.

Et il recommença à écrire.
Parce que c'était ça, ou laisser mourir ce qu'il savait.

Il ne savait pas où cela le mènerait. Il ne savait même pas si cela mènerait quelque part. Mais il savait que tout ce qu'il avait écrit jusqu'ici tenait debout. Il n'avait pas menti. Il n'avait pas enjolivé. Il n'avait pas réclamé. Il avait posé les faits, les gestes, les regards, les absences.

Et cela, dans ce monde-là, était déjà inacceptable.

Parce que dire sans trembler, c'est déjà une manière de refuser l'effacement.

Il ne voulait pas pardonner. Il ne voulait pas punir. Il voulait que ça reste. Que ce qu'ils avaient essayé de détruire sans témoin soit vu. Il voulait que sa voix existe quelque part où elle ne pourra plus être classée comme dérive, excès, ou instabilité.

Et s'il devait finir seul, sans adresse, sans famille, sans pays, il finirait avec une chose que nul n'avait réussi à lui retirer :

le droit de raconter ce qu'on lui avait fait.

Il ne savait pas combien d'autres écriraient comme lui. Peut-être aucun. Peut-être beaucoup. Ce n'était pas important. Il n'attendait pas de rejoindre une voix collective. Il ne se réclamait d'aucune école, d'aucun combat, d'aucune bannière. Il ne militait pas. Il constatait.

Et ce constat, il l'avait tiré seul, ligne après ligne, sans témoin, sans mentor, sans audience.

Il ne venait pas réparer. Il venait informer.

Il n’était pas un poète maudit. Pas un jeune homme en colère. Pas un naufragé qu’il faudrait prendre en pitié. Il était le résultat. L’aboutissement logique d’un système conçu pour ne produire que cela : du silence, de l’errance, et un soupçon permanent sur ceux qui refusent de courber l’échine.

Il n’espérait pas qu’on l’en sorte. Il n’espérait plus rien.

Mais il tenait sa ligne.

Et tant qu’il l’écrirait,
il ne serait pas mort.

Interlude XXXI: Petite grammaire du foyer

FAMILLE

Du latin familia, qui désignait l'ensemble des serviteurs d'un foyer.
Elle n'était ni un lieu d'amour, ni d'égalité, ni d'écoute : elle était la propriété domestique du père libre.

Aujourd'hui encore, malgré la tendresse affichée, la famille reste le premier lieu d'assignation.
Elle distribue les rôles. Elle organise les silences.
Elle n'est pas l'asile : elle est la première école de l'obéissance.

ENFANT

Du latin infans : "celui qui ne parle pas".
Ce mot dit tout : l'enfant est défini par ce qu'il n'a pas le droit de faire.
Parler. Témoigner. Dire non.

On lui enseigne très tôt que sa parole n'a pas la valeur de celle des adultes.
Quand il parle trop tôt, il ment.
Quand il pleure trop souvent, il exagère.
Quand il dit ce qui blesse, il trahit.

PLACEMENT

Du verbe "placer" : assigner un être à un espace défini par un autre.
Le placement est présenté comme une "mesure de protection".
Mais en vérité, il expulse.
Il classe.
Il isole.

L'enfant est déplacé, sans être écouté, dans un espace qui ne l'attend pas.
On dit "il est placé", comme on dit "un meuble déplacé".
Ce n'est pas une solution : c'est une élimination temporaire.

MAISON

Du latin mansio, "lieu où l'on demeure".
Mais pour beaucoup, la maison n'est pas ce qui protège,
mais ce qui expulse, ce qui marque, ce qui laisse des traces.

Ce n'est pas un foyer, c'est un terrain d'apprentissage du silence.
Et pour certains, ce n'est même pas un souvenir : juste un lieu dont on a été sorti trop tôt.

TUTEUR / CURATEUR

Tutor en latin : celui qui garde. Curator : celui qui prend en charge.
Mais dans le droit romain comme aujourd'hui, il ne s'agit pas d'amour.
Il s'agit de contrôle.

La curatelle transforme un adulte en mineur administratif.
Elle gère à sa place. Elle parle pour lui.
Elle confisque la responsabilité au nom de la bienveillance.

Et bien souvent, elle ne rend jamais ce qu'elle a pris.

FOYER

Du latin focus, “feu, centre du cercle”.
Mais le foyer n’est plus ce qui réchauffe :
il est devenu ce qui encadre. Ce qui enferme. Ce qui dissout.

Foyer éducatif, foyer de l’enfance, foyer d’urgence :
autant de noms pour désigner des lieux d’attente déguisés.

SILENCE

Du latin silentium, “le fait de ne pas faire de bruit.”
Mais dans la famille, le silence n’est pas une absence.
C’est une loi.

On ne dit pas ce qui fait honte.
On ne dit pas ce qu’on voit.
On ne dit rien, ou on devient le problème.

Et quand l’enfant rompt le silence,
c’est lui qu’on accuse d’avoir brisé la paix.

AMOUR

Amor, du latin amare, mais vidé de toute substance.
Dans la famille, l’amour est souvent un contrat caché.

Je t’aime si tu te tiens bien.
Je t’aime si tu respectes l’image.
Je t’aime tant que tu ne racontes pas ce que j’ai fait.

On dit que l’amour excuse tout.
Mais bien souvent, c’est lui qu’on utilise pour faire taire.

ÉCOUTER

Du latin auscultare, “tendre l’oreille vers”, devenu “ausculter”.
Mais dans la bouche des familles, écouter signifie souvent :
laisser parler sans entendre.

On dit “je t’écoute” pour interrompre.
On dit “je comprends” pour clore.
Et surtout, on reformule ce que l’enfant dit,
pour ne jamais avoir à le croire vraiment.

OBÉIR

Oboedire en latin : “se soumettre à ce qu’on entend”.
Dans les familles, l’obéissance est la condition de la paix.

Un enfant qui ne proteste pas est sage.
Un enfant qui interroge est “difficile”.
Celui qui obéit devient “facile à vivre”.
Mais cette facilité est le prix de sa disparition.

SOUTIEN

De subtenere, “tenir par en dessous”.
Mais dans les familles, le soutien est souvent symbolique.
On dit “je suis là”,
mais on ne vient pas.

On dit “tu sais que je t’aime”,
mais on ne protège pas.
Le soutien, sans acte,
n’est qu’une manière de ne pas culpabiliser.

TRAHIR

De tradere, “livrer”.
Dans les familles, on trahit quand on remet l’enfant entre les mains de l’extérieur.

On le signale.
On le classe.
On l’abandonne à l’institution.

Et après, on dit : “c’était pour son bien.”

PROTÉGER

De protegere, “couvrir, cacher”.
La famille protège rarement l’enfant.
Elle protège la famille.

Elle protège son image, sa paix, sa continuité.
Et quand il faut choisir entre protéger un enfant ou sauver le nom de famille,
le choix est souvent déjà fait.

RESPONSABILITÉ

De respondere, “répondre de ses actes”.
Mais dans les familles toxiques, la responsabilité est inversée :
on rend l’enfant responsable du mal-être de l’adulte.

Et s’il ose se défendre,
on l’accuse d’égoïsme.
On le rend responsable de son propre effondrement.

NORMALITÉ

Du latin normalis, “conforme à la règle”.
Dans le foyer, la normalité est une obligation.

Celui qui s’adapte est valorisé.
Celui qui souffre est corrigé.
Celui qui dévie est suspect.

HÉRITAGE

De hereditare, “transmettre, recevoir”.
Mais ce que la famille transmet n’est pas toujours un bien.

Elle transmet ses silences, ses hontes, ses violences maquillées.
Elle appelle ça valeurs.
Mais parfois, ce sont des chaînes.

RUPTURE

De ruptura, “brisure”.
Celui qui coupe les liens est considéré comme dangereux.
Mais parfois, rompre,
c’est survivre.

Et partir,
c’est refuser de devenir à son tour ce qui nous a détruit.

Annexe : Lexique des insultes ordinaires

BON À RIEN

Signifie : “tu n’es utile à personne”.
C’est un effacement déguisé en critique.

FEIGNANT

De fait néant.
Ce mot vise souvent l’enfant fatigué, dépassé, effondré.

MAUVAIS CARACTÈRE

Signifie : “tu es inacceptable dans ce que tu es.”
C’est une attaque contre l’empreinte de l’individu, pas contre ses gestes.

TROP SENSIBLE

C’est l’insulte donnée aux enfants qui ressentent trop fort ce que les adultes refusent de nommer.
Elle sert à les faire douter de leur légitimité à souffrir.

DÉRANGÉ

Celui qui dérange est littéralement hors du rang.
Ce n’est pas une folie.
C’est un refus de se soumettre.

IMPERTINENT

Signifie : “tu parles quand il ne faut pas.”
C’est l’insulte adressée à ceux qui pensent trop tôt.

MAL ÉLEVÉ

Un enfant mal élevé est un enfant mal dressé, dans la logique domestique.
Ce n’est pas une question d’éducation.
C’est une condamnation morale.
“Tu ne corresponds pas à ce que je voulais produire.”

INGRAT

De ingratus, “qui ne rend pas la grâce”.
Mais l’enfant n’a rien demandé.
Et l’adulte qui lui reproche d’être né sous-entend :
“Tu me dois ta vie, même si je l’ai abîmée.”

chapitre XXXII: Les pièces de la maison

I. Le seuil

On n'entre pas vraiment dans cette maison.
On s'essuie. On baisse les yeux.
On ne dit pas bonjour : on survit à l'entrée.
Le paillasson connaît tous les noms qu'on n'a pas dits.
Le bois garde les griffures. Les chaussures restent alignées.
Tout ce qui dépasse doit rentrer dans la forme.
Même le vent.

II. La table

Ils s’assoient toujours à la même place.
Le père en bout. La mère en face.
Les enfants entre les silences.

On passe le pain. On ne passe pas les mots.
On mâche lentement les non-dits.
On parle de la météo pour couvrir les cicatrices.

Et si quelqu’un renverse un verre,
on regarde d’abord qui va le blâmer.
Pas qui va l’essuyer.

III. Le père

Il ne crie presque jamais.
Mais chaque phrase est une frontière.
Chaque regard : un garde-frontière.
Il a des mains de pierre et une voix de granit.
Mais c’est son silence qui frappe le plus fort.
On l’appelle autorité,
même quand il oublie nos anniversaires.

IV. La mère

Elle compte les parts de gâteau.
Elle tend la fourchette sans s’asseoir.
Elle fait des phrases courtes pour éviter de pleurer.

Elle dit souvent : “Je fais ce que je peux.”
Mais on sent qu’elle en veut à quelqu’un.
Peut-être à elle.
Peut-être à nous.
Peut-être à ce monde où les mères finissent par haïr les enfants
qui leur ressemblent trop.

V. La chambre

C’est là qu’on apprend à se taire en chuchotant.
Les murs ont tout entendu,
mais ils ne témoignent jamais.

On colle les posters comme des talismans,
on cache les larmes sous le lit.
On écrit des lettres qu’on n’enverra jamais
et des phrases trop grandes pour les cahiers.

C’est là que les enfants deviennent vieux.

VI. Le couloir

C’est le lieu des questions jamais posées.
Des pas furtifs. Des portes mal fermées.
On y croise le passé comme une odeur persistante.
On n’y parle pas. On passe.

Le couloir est un ventre qui digère les disputes.
Il garde tout.
Même les cris murmurés.

VII. L’enfant

Il connaît la maison par cœur
mais n’a jamais su où poser son cœur.

Il sait quand sourire.
Il sait quand s’excuser.
Il sait quand il doit disparaître.

Il dort avec ses mains sous le ventre,
comme pour protéger ce qu’on n’a jamais pris
mais qu’on menace chaque jour sans le dire.

VIII. Le grenier

C’est là qu’on range ce qu’on ne veut pas jeter.
Les cartons fermés.
Les photos sans cadre.
Les souvenirs qui sentent la poussière et l’excuse.

L’enfant monte seul, parfois,
pour chercher une preuve qu’il a été aimé.
Il ne trouve que des toiles d’araignées
et une vieille boîte où quelqu’un a écrit :
“Ne pas ouvrir.”

Alors il redescend.
Sans bruit.
Comme il est venu.

interlude XXXII: L’ordre du sang

La famille n’a pas besoin de se définir : elle s’impose.
Avant même d’ouvrir les yeux, l’enfant est assigné à un nom, une place, une fonction. Il est fils, fille, bâtard, aîné, cadet. Il est un “il”, un “elle”, un prénom répété dans la bouche d’autrui, jamais choisi.

La famille n’est pas un cercle d’affection : elle est un ordre invisible, structuré comme une langue.
Chacun y a un rôle grammatical. Il faut obéir à la syntaxe.

Ce que l’on appelle *amour familial* n’est souvent qu’un enchevêtrement de devoirs implicites, d’interdits sacrés, de réciprocités jamais négociées.
Le lien du sang ne se discute pas : il s’impose comme loi biologique.
Or toute loi, même non écrite, produit des fautes, des déviances, des sanctions.

Il ne s’agit pas ici de l’inceste comme acte.
Il s’agit de la structure incestueuse du silence,
de ce qui fait qu’une agression sexuelle dans la famille est toujours plus difficile à nommer que celle du dehors.
Parce que dans la famille, la parole est trahison,
et le silence est loyauté.

On ne dénonce pas son père, son frère, son oncle.
On protège l’unité. On préserve l’honneur.
Même quand cela coûte la santé mentale, le sommeil, l’enfance entière.
La douleur n’est pas niée. Elle est normalisée, placée dans l’ordre des choses, naturalisée par l’affection.

C’est cela, l’ordre du sang :
un système où la vérité ne dépend pas des faits,
mais du degré de proximité entre l’agresseur et l’agressé.
Plus le lien est proche, plus la parole est suspecte.

Les agressions sexuelles commises dans la famille ne sont pas des “exceptions monstrueuses”.
Elles sont la logique ultime d’un système clos, où l’intimité obligatoire, la promiscuité imposée, et l’absence de recours extérieur rendent tout possible et tout excusable.

La justice ne peut rien contre cette architecture souterraine.
Car ce n’est pas une affaire de droit : c’est une organisation archaïque de l’obéissance,
où l’enfant n’est pas sujet, mais instrument de cohésion,
où le corps est propriété, et la révolte, une faute morale.

Dans les campagnes, on les met “dans le même lit”,
comme on met du linge dans une armoire.
On partage les chambres, les douches, les gestes.

On apprend à se taire, à dire que ce n’est rien, à ne pas faire d’histoire.
La pudeur devient faiblesse. La peur devient comédie.
Et la honte, un tribut à payer pour rester dans le cercle.

L’ordre du sang ne s’écrit nulle part.
Il se répète, il se transmet, il s’infiltre.
Et parfois, il tue.

chapitre XXXIII: Ce que cache la porte fermée

Il faut commencer par ce mensonge : la famille est un lieu sûr.

C'est une vérité qu'on apprend avant de savoir la langue. Une image posée sur les murs, un refrain dans les lois, une certitude partagée par tous : *l'enfant est protégé chez lui*. Il y serait aimé, nourri, consolé. Le monde peut bien être dur *la maison, elle, est sacrée*. Ce discours ne vient pas que des mères ou des pères : il est répété par les juges, les enseignants, les médecins, les politiques, les religions.

C'est ce que l'on appelle une croyance d'État.
Une fiction d'ordre public.
Un pilier qui ne doit jamais être fissuré, même si les murs tremblent.

Car s'il fallait admettre que la maison est parfois l'antichambre du drame,
il faudrait reconstruire toute l'architecture morale.
Alors on ne le fait pas.
On préfère croire.

Le droit lui-même s'enracine dans cette fiction.
La famille y est traitée comme une cellule de confiance, la plus petite, la plus intime, la plus inviolable.
C'est sur elle que repose le principe de l'autorité parentale. C'est elle que l'on consulte en cas de crise. C'est vers elle que l'on oriente les victimes, les enfants dits "perturbés", les adolescents "en rupture".
Mais ce qu'on appelle rupture est souvent un refus.
Un refus de continuer à jouer le rôle qu'on leur a assigné : celui de l'enfant qui ne dit rien.

Car dans bien des cas, la maison n'est pas un abri. Elle est un piège.
Et dans ce piège, la violence n'est pas une anomalie, elle est un usage.
Un usage qui ne se dit pas, ne se nomme pas, mais se transmet.
Ce n'est pas l'exception du mal qui doit être analysée :
c'est la structure du silence qui l'autorise.

La violence domestique ne commence pas toujours par un coup ou un cri.
Elle commence par un dogme.
Celui de la loyauté.
Celui de l'unité.
Celui de la gratitude.

On apprend très tôt à ne pas dénoncer ceux qui nourrissent.
À ne pas critiquer ceux qui élèvent.
À respecter ceux qui frappent, parce qu'ils aiment.
À protéger ceux qui blessent, parce qu'ils sont de notre sang.

C'est cette alchimie perverse, entre protection et possession, qui fonde le sanctuaire familial.
Et lorsqu'un enfant y est violenté, c'est lui qui devient l'étranger.
Non pas parce qu'il a menti.
Mais parce qu'il a troublé la paix.
La paix des apparences.
La paix du nom.
La paix du silence.

Ce que l'on désigne comme « foyer » est souvent une fiction architecturale.
Quatre murs, une table, un prénom partagé, une autorité reconnue : cela suffit à établir un espace que la société considère comme *inviolable*.
Mais cette inviolabilité ne protège pas l'enfant.
Elle protège le cadre.

Et dans ce cadre, tout peut se produire sans jamais troubler l'ordre.
Le hurlement de l'enfant n'a pas de valeur face au droit du père.
Le malaise de la fille ne pèse rien devant le devoir de l'épouse.
L'alerte est confondue avec le mensonge.
Le malaise avec l'adolescence.
La plainte avec l'ingratitude.

Le droit protège la famille comme s'il s'agissait d'un territoire souverain.
On y respecte l'intimité.
Mais l'intimité devient alors une barrière.
Un écran.
Un couvercle.

Et c'est sous ce couvercle que les violences prospèrent, se recyclent, s'héritent.
Pas toujours visibles.
Pas toujours sexuelles.
Mais toujours organisées autour d'un principe :
la famille ne se trahit pas.

Tout est fait pour que les mots restent enfermés dans les murs.
On apprend à l'enfant à ne pas parler de ce qui se passe à la maison.
À ne pas exagérer.
À ne pas salir le nom de ses parents.
La honte devient le seul langage transmis.
Et la parole, une trahison.

Les institutions, elles, valident.
Elles valident sans le dire.
Elles agissent comme si la famille était un havre sacré.
Elles préfèrent préserver la cellule que secourir l'individu.
Elles préfèrent réconcilier que comprendre.
Elles préfèrent fermer les yeux.

Ce silence n'est pas un oubli.
C'est une *instruction sociale*.
Il faut survivre dans la famille, même si elle tue.
Il faut aimer ses parents, même s'ils détestent.
Il faut honorer son sang, même s'il nous empoisonne.

Et quand l'enfant se révolte, on parle de crise.
On ne parle jamais de ce qui a précédé la crise.
Ce n'est pas la famille qu'on interroge.
C'est l'enfant qu'on corrige.

Et quand l'enfant se révolte, on parle de crise.
On ne parle jamais de ce qui a précédé la crise.
Ce n'est pas la famille qu'on interroge.
C'est l'enfant qu'on corrige.
Les services sociaux viennent constater, rarement écouter.
Les psys posent des diagnostics, rarement des questions.
Les tribunaux jugent l'insoumis, rarement le bourreau.

Et l'enfant comprend vite.
Il apprend qu'il est seul.
Qu'aucune fuite ne sera sans retour.
Que toute tentative de parole sera soit réduite, soit retournée contre lui.

Alors, il se tait.
Ou pire encore, il apprend à dire ce que l'on attend.
À sourire comme on le dresse.
À parler comme on le souhaite.
À porter les blessures comme des dettes.

Et l'on s'étonne ensuite qu'il ne fasse pas confiance.
Qu'il n'ait pas d'attaches.
Qu'il soit "instable", "fermé", "violent", "mutique".

Mais c'est que l'enfant de la violence familiale n'est pas un être à réparer.
C'est un être à libérer.
Et l'on ne libère pas un être en le renvoyant dans sa prison.

La porte.
Elle est l'image première.
Elle sépare, elle cache, elle protège aussi parfois.
Mais dans la famille, elle est souvent le seuil du silence.

On y entre sans frapper.
On y hurle sans que personne n'écoute.
On y frappe, des poings, des mots, des injures,
et l'enfant derrière la porte ne peut qu'attendre que cela passe.

Car derrière les murs, tout est réputé intime.
La République s'arrête à la porte du domicile.
La police ne vient que sur plainte.
Les voisins n'interviennent pas.
Les enseignants signalent à demi-mot.
Les médecins détournent les yeux.
Les travailleurs sociaux ferment leur agenda.

Et pourtant, c'est là, dans cet espace prétendument "sacré",
que se perpétuent les violences les plus impunies.
Le père qui cogne.
La mère qui insulte.
Le frère qui force.
La tante qui menace.
La sœur qui répète les gestes du bourreau appris sans le savoir.

Ce n'est pas toujours un coup.
Parfois c'est un regard.
Parfois c'est le refus de nourrir.
Parfois c'est l'obligation de dormir dans le froid.
Parfois c'est la promiscuité organisée,
le mélange des corps imposé sans pudeur ni consentement,
parce que c'est "la famille".

Alors l'enfant apprend à se faire minuscule.
Il apprend à disparaître, même vivant.
À ne pas respirer trop fort.
À ne pas exister de trop.

Et c'est là que naît l'effacement
le premier acte de survie.

L'effacement, donc.
Il commence tôt, avant même le langage.
Il ne porte pas de nom, il n'est pas reconnu.

Mais il agit.
Il travaille l'enfant, comme une marée souterraine.

Ce n’est pas l’oubli.
C’est la soustraction de soi à la violence,
un réflexe de survie dans l’enfer clos de la maison.
Un enfant battu ne dit pas qu’il souffre.
Il dit qu’il est tombé.
Il dit qu’il a mérité.
Il dit que ce n’est rien.

Et ce "rien", précisément, devient le langage du foyer.
Tout est "rien".
Les coups ? Rien.
Les gestes déplacés ? Rien.
Les regards ? Rien.
Les cris ? Rien.
Le manque ? Rien.
Et ce néant, martelé, devient l’atmosphère entière.
Un air vicié, un silence saturé de violences indicibles.

On n’apprend pas à aimer, dans ce cadre-là.
On apprend à obéir.
À tenir la bouche close.
À prier pour que le lendemain soit moins lourd que la veille.

Mais la mémoire, elle, n’oublie pas.
Elle grave les gestes dans les os,
les silences dans les tendons,
et l’effroi dans chaque muscle de l’enfant devenu adulte.

Car la maison,
cette maison qui devrait être refuge,
n’a souvent été qu’un théâtre de guerre,
où la paix s’achète au prix du reniement de soi.

Et la société, qui veut croire en la vertu de la cellule familiale,
ferme les yeux.

L’inceste n’est pas un simple crime : c’est un secret bien gardé par la société tout entière.
Ce n’est pas tant qu’il est ignoré.
C’est qu’il est oublié, activement, structurellement, rituellement.

Oublié comme on efface les traces d’un nom dans un testament.
Oublié comme on range un cadavre dans la mémoire d’une maison.
Oublié, non faute de savoir, mais par refus de savoir.
Et ce refus, c’est la société elle-même qui l’organise.

L’inceste n’est pas une anomalie de la famille :
c’est une faille constitutive de son édifice.

Il en révèle la vérité primitive :
une autorité verticale, un huis clos,
un pouvoir masculin sur un espace féminin ou enfantin,
soustrait au regard du monde,
et protégé par les mythes les plus solides :
le père aimant, la mère vigilante, la famille refuge.

Rien n’est plus dangereux que ce qui n’a pas de lieu officiel.
Et l’inceste, comme phénomène, n’existe nulle part dans l’espace civique.

On n’en parle pas à l’école.
Il n’a pas de chapitre autonome dans les manuels de droit.
Il n’est presque jamais représenté dans les institutions de formation.
Et lorsqu’on le nomme, c’est toujours à distance,
comme un "dérèglement", un "cas extrême", une "monstruosité individuelle".

Mais cette mise à distance est un effacement programmé.
Elle protège non pas l’innocence,
mais les structures qui rendent l’innocence violable.

Elle protège la figure du père,
le dogme de l’intimité familiale,
et l’idéologie du "lieu naturel" de l’enfant.

Ce que l’on oublie,
ce n’est pas l’acte.
C’est le système qui l’a permis.

Et c’est ce système qu’il faut mettre en lumière :
non plus comme arrière-plan,
mais comme auteur silencieux de l’oubli.
Car c’est bien cela : la société n’est pas seulement complice. Elle est productrice d’inconscience.

Elle fabrique les angles morts.
Elle distribue les silences.
Elle façonne les tabous comme un architecte trace les murs d’un couvent :
on ne doit pas sortir,
on ne doit pas voir,
on ne doit pas dire.

L’enfant, dès l’enfance, est domestiqué au silence,
dressé pour croire que ce qui se passe dans la maison n’appartient qu’à la maison,
que ce qu’il ressent n’a pas d’importance publique,
et que l’adulte a toujours raison.

Le droit lui-même, en dépit des lois, organise la lenteur.
Les plaintes sont prescrites.
Les enquêtes bâclées.
Les experts partagés.
La justice épuisée.
Et pendant ce temps, la mémoire de l’enfant s’érode,
la parole se décompose,
la vérité devient inaudible,
jusqu’à ce qu’elle ressemble à un rêve ou à une vengeance.
L’inceste devient un mythe flou.

Voilà l’oubli structurel :
non une absence de mémoire,
mais une dégradation systémique de la mémoire.
Un travail collectif de dissociation.
Un sabotage de l’enfance par les outils mêmes de la raison.

Et tout cela, non dans un excès de mal,
mais dans l’ordre banal des jours.

On parle de crime.
Mais l’inceste n’est pas seulement un crime :

c’est une construction sociale soustraite à la visibilité,
un fait produit par l’architecture même des familles,
par leur isolement,
par leur hiérarchie,
par la fiction de leur sacralité.

L’enfant est placé.
Pas toujours au sens juridique, mais toujours dans l’espace.
On le place dans une maison.
On le place dans une chambre, parfois partagée.
On le place à la table, plus bas que les autres.
On le place dans le récit familial, sans qu’il ait le droit de le corriger.

On le place dans une langue.
Une langue qui ne connaît ni “violation”, ni “viol”,
mais seulement des mots comme :
“bêtise”,
“maladresse”,
“chose qu’on ne dit pas”,
“histoire de famille”.

Et dans cette langue-là,
l’agresseur devient un membre du foyer,
et la victime devient un détail du passé.

C’est cela, l’oubli structurel :
non pas le vide,
mais le trop-plein de formes qui masquent le fond.
La prolifération de récits qui dissolvent le réel dans le flou.

Les chiffres ?
Ils sont là, mais toujours dans les marges.
Les rapports ?
Publiés, puis rangés.
Les livres ?
Enfouis dans les bibliothèques universitaires,
ignorés par ceux qui votent les lois.
On a nommé l'inceste.
Mais on n’a pas rompu avec ce qui le rend possible.
Chaque fois qu’une loi parle de « famille » sans la définir,
elle protège l’agresseur.
Chaque fois qu’un juge invoque « l’intérêt de l’enfant »
sans écouter l’enfant,
il reconduit le crime.
Le silence n’est pas l’absence de mot.
C’est le bruit des formules toutes faites,
c’est le poids des traditions,
c’est l’étrange évidence du lien du sang.

L’oubli n’est pas un effacement.
C’est une mémoire organisée pour ne jamais aboutir.
Une mémoire qui s’effondre dans la norme.

L’inceste ne survit pas parce qu’il est invisible.
Il survit parce qu’il est normalisé.
Parce qu’il prend racine dans les fondations mêmes de la société :
dans le partage forcé des espaces,

dans l’idée que le père est autorité,
dans l’idée que la famille est un refuge

alors qu’elle est souvent le premier lieu de l’enfermement.

Les familles sont l’institution la plus archaïque de domination.
Elles imposent une loyauté non réciproque.
Elles exigent le silence.
Elles construisent un récit dont personne ne doit s’écarter.
Et l’enfant qui parle
détruit ce récit.
Il est donc trahi par tous.
Par la mère, qui doute.
Par les proches, qui s’éloignent.
Par les psys, qui recadrent.
Par les avocats, qui négocient.
Par l’État, qui refuse d’écouter sans preuve irréfutable,
alors que le viol ne laisse pas toujours de cicatrice visible.
Il est trahi par la langue elle-même,
qui hésite à nommer un père agresseur,
et préfère dire « tensions », « violences intrafamiliales »,
« drame privé ».
Mais l’inceste n’est pas un drame privé.
C’est un crime politique.
Car il repose sur un oubli collectif,
et une architecture de non-dits.
On peut vivre avec des secrets.
Mais on ne survit pas à l’obligation d’oublier.
Ce que la société exige de l’enfant violé,
ce n’est pas de pardonner,
c’est d’accepter que rien ne changera.
Et de vivre avec ça.
Et ce rien devient loi.
L’oubli devient exigence.
Non pas un silence apaisé, mais une injonction de mutisme.
La famille est sacrée, dit-on.
Et ce sacré justifie l’effacement du blasphème :
le cri de l’enfant.
Car l’inceste n’est pas seulement un acte.
C’est un système d’étouffement.
Il commence par une chambre sans serrure,
se prolonge par une table où l’on ne parle pas,
et se termine dans un tribunal
où l’on débat de la crédibilité d’un regard.
Le nom de l’enfant n’apparaît nulle part.
Son corps n’est plus une preuve.
Son récit est jugé trop ordonné pour être vrai,
ou trop confus pour être crédible.
L’oubli structurel, c’est cette fabrique du doute.
Une mécanique collective de dissimulation
où le droit devient rituel de purification,
et la mémoire un poids déplacé sur la victime.
Et l’enfant finit par se demander
s’il n’a pas rêvé.
Si ce qu’il a ressenti n’était pas une erreur.
Et cette dernière question

« Est-ce que j’ai inventé ? »
devient le tombeau de son enfance.
Ainsi l’inceste ne détruit pas seulement la chair.
Il refonde le mensonge sur lequel tient la famille.
Ce n’est pas une transgression isolée.
C’est une matrice.
Celle qui tisse les fils invisibles de l’appartenance,
de l’obéissance,
de la honte qui se transmet de génération en génération
comme un héritage sacré.
Les familles oublient,
les États couvrent,
les institutions rééduquent.
Et pendant ce temps,
le langage même se referme.
On dit “accusation” au lieu de “témoignage”,
on dit “réparation” là où il n’y a que prolongement du mal,
on dit “drame familial” pour fuir le mot juste :
crime.
Et ce lexique distordu,
où l’agresseur est un homme en souffrance
et l’enfant une variable sensible,
cimente l’oubli comme politique.
Le silence n’est plus une absence :
il devient preuve de santé mentale.
Le déni devient condition d’inclusion.
Et celui qui ose parler devient perturbateur,
porteur de trouble,
fauteur de divisions.
L’inceste, dans ce monde,
n’est pas une anomalie.
Il est le cœur refoulé du système.
Un fondement invisible
que toute l’architecture sociale s’applique à recouvrir
sans jamais le démanteler.

Avant même la violence,
avant même le geste,
il y a l’espace.
Un espace imposé,
restreint, saturé.

La promiscuité n’est pas un accident logistique.
Elle est une organisation.
Un régime d’enfermement social où les corps, parqués,
apprennent à ne plus se distinguer les uns des autres,
où l’intimité devient une anomalie,
où le respect des frontières physiques est dissous dans l’économie du manque.

Dans les campagnes, les enfants dorment à trois dans un lit.
À Paris, ils dorment à six dans une pièce.
Partout, ils se croisent nus, lavés à la chaîne, exposés sans choix.
On parle d’éducation, de rusticité, de partage.
Mais ce qui est transmis,
c’est la confusion entre le soi et l’autre,

entre le proche et le touchable,
entre le regard et la prise.

La promiscuité n’est pas neutre.
Elle éduque à la confusion.
Elle tisse le premier voile de flou sur les frontières du corps.
Elle enseigne que le silence est vertu
et que l’inconfort est la norme.
Elle efface l’idée même de consentement
avant que le mot n’apparaisse.

Ce n’est pas un hasard si tant de violences sexuelles s’enracinent dans ces foyers où rien n’est séparé.
Où les cris se mêlent aux repas,
où les portes ne ferment plus,
où les chambres deviennent arènes de domination,
où les enfants n’ont plus de refuge.
Le lit partagé, l’eau commune, les habits transmis,
tout cela construit une culture où le corps devient collectif.
Mais ce collectif est un piège.
Car il ne protège pas
il expose.
Et dans ce monde trop plein,
ce monde sans recoin,
la violence sexuelle trouve le terrain idéal.
Elle n’a même plus besoin de brutalité :
elle est glissée dans l’habitude.
C’est là, dans ce trop-plein de proximité,
que l’enfant devient vulnérable sans comprendre pourquoi.
Non pas parce qu’il serait faible,
mais parce que l’architecture du quotidien
le rend perméable à tous les gestes,
y compris ceux qu’il ne peut nommer.
Dans les familles nombreuses ou repliées,
dans les maisons anciennes ou les studios étroits,
c’est l’espace qui dicte la loi.
Et cette loi ne reconnaît ni le secret, ni la protection,
seulement le partage obligatoire, même du corps.

On parle trop peu de ces chambres partagées,
où l’aîné se change devant le cadet,
où l’on dort à deux, parfois trois par lit,
où les vêtements s’échangent,
où la pudeur n’est ni acquise ni même conçue.

Ce ne sont pas les campagnes reculées seules
qui imposent cela
mais aussi les cités, les foyers sociaux, les chambres d’hôtel à long terme,
où l’exiguïté devient norme,
et l’intimité, un luxe de riches.

L’enfant apprend à ne pas fermer la porte,
à baisser les yeux quand l’adulte entre,
à se taire quand la serviette tombe.

Il n’existe pas encore de mot pour cela dans son esprit,
mais son corps, lui, a déjà compris.

Car la promiscuité ne touche pas que l’espace :
elle imprime la hiérarchie.

Celui qui est nu sous le regard de l’autre
apprend à être possédé.

À force de vivre l’un sur l’autre,
l’enfant ne sait plus ce qui est à lui.
Son souffle est partagé, ses silences entassés dans les draps humides.
Il apprend la gêne sans mots,
la honte sans faute,
le silence comme condition de paix.

Les adultes n’y voient qu’un manque d’espace,
une contrainte matérielle.
Mais pour l’enfant, cela devient une dépossession de son propre corps,
de sa capacité à dire « non »,
ou même simplement « ici, c’est à moi ».

Dans ces lieux où les portes ne ferment pas,
où les bruits traversent les murs trop minces,
naît une éducation implicite à l’effacement de soi,
à l’exposition constante,
à l’acceptation passive de la proximité imposée.

Et lorsque, plus tard, l’intrusion devient agression,
le terrain est déjà préparé.

Il n’y a pas eu de cri, pas de violence visible
seulement la continuité d’un monde
où l’enfant n’a jamais eu la place d’exister seul.

Ce n’est pas la misère seule qui engendre cela.
C’est le déni culturel de l’intimité comme droit fondamental.
C’est l’idée que les enfants n’ont pas besoin d’espace,
qu’ils doivent apprendre à « vivre ensemble »
avant même d’avoir appris à exister.

Et alors, la chambre partagée devient le théâtre d’une normalisation :
le regard constant,
le toucher fortuit devenu fréquent,
la nudité banalisée.
Petit à petit,
la frontière entre le soi et l’autre s’efface.

On n’éduque plus l’enfant,
on le socialise dans le renoncement.
Il ne sait plus distinguer l’inconfort de la transgression.

Et si, un jour, quelqu’un va trop loin,
il ne saura pas dire quand c’est arrivé
car il n’a jamais su où cela commençait.

Il est des villages où les maisons sont si petites que l’on devine la respiration de l’autre à travers les cloisons. Il est des cités où quatre enfants dorment dans un lit, en alternant les têtes et les pieds, parce qu’on a toujours fait comme ça. Et il est des foyers où le simple fait de s’enfermer dans la salle de bain déclenche la suspicion.

La promiscuité, dans ces lieux, n’est pas seulement un fait matériel, elle devient une norme morale. L’enfant ne doit pas réclamer de solitude, car cela serait égoïste. Il ne doit pas avoir de jardin intérieur, car il risquerait d’y faire pousser autre chose que la conformité.

C’est dans cette atmosphère que l’invisible s’installe.
Un frottement devient une habitude.
Un regard trop long, une fatalité.
Un silence, un devoir.

Et les adultes, eux, regardent ailleurs.
Non par cruauté,
mais parce qu’eux-mêmes ont été élevés sans porte.

Et les adultes, eux, regardent ailleurs.
Non par cruauté,
mais parce qu’eux-mêmes ont été élevés sans porte.
Ils confondent la tendresse et l’intrusion,
l’éducation et la main posée trop longtemps,
l’amour et l’emprise.

La promiscuité efface les frontières physiques,
et avec elles, les frontières morales.
L’enfant devient un corps commun.
On l’habille devant tous,
on le touche en riant,
on entre sans frapper,
on ne lui apprend pas à dire non
car à quoi bon dire non, quand il n’y a pas d’intimité à défendre ?

Ce n’est pas seulement l’espace qui manque,
c’est le droit à l’espace.
Et quand l’enfant proteste,
on lui dit qu’il est capricieux,
qu’il invente,
qu’il est déjà « trop pudique » pour son âge.
Ainsi naît le lit sans fin
celui où l’on dort à plusieurs,
celui où l’on rit, celui où l’on pleure,
celui où l’on oublie, ou l’on subit,
celui dont on ne sort jamais indemne.
Il n’est pas rare que les abus prennent racine dans une maison où personne ne possède de clé.
Pas de verrou sur les portes, pas de silence dans les chambres, pas d’îlot où s’échouer.
On y vit à découvert. Corps et pensées confondus.
La promiscuité devient un mode de vie, un héritage.
On ne remet pas en question ce qu’on a connu depuis toujours.
On le transmet.
Il y a l’argument du manque de moyens, bien sûr.
Mais il n’explique pas tout.
Car même dans l’abondance, il y a des familles sans frontières.
Ce n’est pas tant la pauvreté qui crée l’exposition,
c’est l’idée que l’enfant n’a pas besoin d’être seul,
qu’il doit apprendre à tout partager,
même ce qu’on ne devrait jamais lui prendre.
Et alors, on l’accuse.
De ne pas être sociable.

De refuser l’étreinte.
De « faire son intéressant » parce qu’il demande une chambre à part,
parce qu’il se couvre,
parce qu’il frissonne quand on le touche sans raison.
Il devient étrange.
Pas parce qu’il est différent,
mais parce qu’il réclame un droit que personne ne lui a jamais accordé.
C’est dans cette confusion que le pire devient possible.
Quand l’enfant ne sait plus ce qui est normal,
quand chaque caresse peut être une intrusion,
et que chaque absence de porte devient une complicité muette.
La promiscuité, ici, n’est pas seulement un facteur aggravant.
Elle est la condition première.
La matrice des silences.
Le berceau du déni.
Et pourtant, cette promiscuité est rarement pensée.
Elle est naturalisée. On ne l’interroge pas, car elle ne crie pas.
Elle s’installe. Discrète. Ordinaire. Pratique.
On la justifie : « c’est temporaire », « ils sont jeunes », « on ne va pas exagérer ».
Mais ce qui commence dans la tolérance logistique finit dans l’intolérable psychique.
Quand l’espace manque, la dignité se rétracte.
Quand les murs sont absents, l’identité ne s’élève pas : elle se replie.
Et ce repli prépare le terrain pour l’invisible.
Celui qui regarde sous les draps. Celui qui ouvre sans frapper.
Celui qui touche, puis s’en va.
Et personne ne demande pourquoi.
Parce qu’ici, il n’y a pas de « pourquoi ».
Il y a juste le quotidien. Le sommeil partagé. Les vêtements qui traînent.
Les cris dans la salle de bain. Les corps vus, revus, usés.
Et l’enfant, quelque part, qui n’a jamais su que l’intimité était un droit.
La promiscuité devient alors un code.
Un code que seuls comprennent ceux qui l’ont subi.
Et ce code, les institutions refusent de le lire.
Elles veulent des preuves, pas des atmosphères.
Elles veulent des mots, pas des silences étouffés dans une chambre trop pleine.
Ainsi se clôt cette partie.
Car il ne faut pas seulement voir la promiscuité comme un risque :
il faut la reconnaître comme une structure.
Une architecture de l’abandon.
Une fondation pour toutes les violences qui suivront.

Ce que l’on ne dit pas à l’enfant, c’est que l’amour aussi a un rang.
Il n’y a pas d’égalité dans les familles.
Et surtout pas dans l’amour.

On voudrait croire que les parents aiment « tous leurs enfants de la même manière ».
Mais ce mensonge est aussi ancien que la famille elle-même.
L’affection se distribue. Elle s’administre.
Elle obéit à des règles invisibles : la beauté, la réussite, la conformité, l’âge, le sexe.

La hiérarchie affective, c’est ce qui fait qu’un enfant peut être battu pendant que l’autre est cajolé.
C’est ce qui fait que la parole de l’un est sacrée, et celle de l’autre toujours en trop.
C’est ce qui fait que les abus subis par l’un ne sont même pas entendus,
parce qu’« il a toujours été compliqué »,
ou qu’« il cherche l’attention ».

Dans les familles, il y a des couronnes et des chaînes.
L'enfant préféré règne en silence.
Il devient, sans le vouloir parfois, un complice de la structure.
Il ne voit pas l'exclusion de l'autre.
Il ne peut pas la voir : il est l'élu. Il est le miroir parental.
Et l'autre ?
L'autre devient un déchet affectif. Une masse encombrante. Une erreur.

Mais ce rejet ne se dit pas. Il s'administre.
Par l'absence de regard. Par la froideur d'un geste.
Par l'humiliation au moment des repas.
Par l'indifférence, surtout : cette violence tiède, sans cri, sans trace.

Et l'enfant non-aimé grandit comme un parasite toléré.
Il apprend qu'il faut mendier ce que d'autres reçoivent naturellement.
Il comprend que l'amour est un privilège, pas un droit.
Et dans cette logique de privilège, l'abus devient un accident… tolérable.

Parce que si l'on n'est pas digne d'être aimé, alors on ne mérite pas d'être protégé.
C'est cette équation qui pourrit l'intérieur.
C'est cette hiérarchie affective qui prépare, à son insu, la soumission.
C'est elle qui enseigne à l'enfant que son corps vaut moins,
et que donc, on peut en disposer.

…Et pourtant, tout cela passe pour normal.
Parce que dans cette maison, *on ne parle pas de ces choses-là*.
Parce qu'on appelle « jalousie » ce qui est en réalité une alerte.
Parce qu'on accuse l'enfant blessé de provoquer,
comme on accuse plus tard la victime de l'avoir cherché.

La hiérarchie affective se répercute partout.
Dans les décisions scolaires. Dans les cadeaux. Dans les autorisations de sortie.
Et même dans la manière de consoler :
on presse l'un contre soi,
et on tapote l'autre du bout des doigts.

Alors l'enfant apprend : il faut mériter l'amour.
Il faut être comme il faut.
Se taire, plaire, se fondre.
Et s'il n'y parvient pas ? Il encaissera. En silence.
Et même adulte, il portera cette cicatrice-là.
Une absence d'amour habillée en loyauté familiale.

Car même trahi, il défendra ses bourreaux.
Même humilié, il les protégera.
Parce qu'on lui a appris que l'amour ne se refuse pas : il se quémande.

Et c'est dans ce creuset que s'épanouit l'impensable.
L'inceste. Le silence. Le déni.
Car quand l'amour devient hiérarchique, le droit à l'intégrité s'évapore.

Il faut comprendre que cette hiérarchie ne naît pas du hasard,
ni d'un simple défaut d'éducation :
elle est pensée, transmise, inscrite dans la chair même des générations.

Elle reproduit les dominations sociales en miniature.
Le père aimé pour ce qu'il représente.
La mère sacrifiée pour ce qu'elle endure.
L'aîné·e valorisé·e pour ses performances.

Le cadet·te méprisé·e pour sa fragilité.
Et celui ou celle qui dérange l'équilibre ? Il devient bouc émissaire.

Dans cette structure, l'enfant n'est pas un être à protéger,
mais un pion dans le théâtre familial.
Il joue le rôle qu'on lui assigne,
jusqu'à ce que son corps dise non
par la fuite, la colère, ou la folie.

Mais alors, le système se referme :
« Il a toujours été comme ça. »
« Elle exagère tout. »
« Ce n'est pas si grave. »

Et le silence reprend ses droits.
On réhabilite l'agresseur.
On infantilise la victime.
On nie la douleur, pour préserver le mythe :
celui de la famille unie, du père bon, de la mère dévouée,
des enfants qui s'aiment malgré tout.

Cette hiérarchie de l'affection n'est pas une erreur :
c'est une violence structurelle, maquillée en destin.

Et lorsque l'enfant tente d'en sortir
par la parole, l'écriture, le refus, la distance
on lui oppose la dette.
Celle d'avoir été logé, nourri, vêtu.
Comme si l'amour n'était jamais gratuit.
Comme si l'affection n'était qu'un marché.

« Tu dois tout à ta mère. »
« Ton père a fait ce qu'il a pu. »
« Tu brises la famille. »

Mais c'est l'inverse qui est vrai.
C'est la hiérarchie affective qui brise les êtres.
Car elle impose l'amour là où il y a violence,
le pardon là où il n'y a pas de justice,
et le silence comme unique langue de l'enfance.

Il n'y a pas de contrat entre l'enfant et sa famille.
Rien n'a été signé. Aucun accord tacite.
Seulement une naissance imposée
et des devoirs qui tombent sur ses épaules
comme un manteau trop lourd pour sa taille.

La hiérarchie affective inverse les rôles :
elle demande à l'enfant d'aimer,
de comprendre, de pardonner,
pendant que les adultes humilient, ignorent, blessent.

Elle construit des êtres vassalisés,
dont l'existence entière est tournée vers l'approbation.
Et quand, enfin, l'enfant devenu adulte dit :
« Je n'aime plus. Je ne vous dois rien »,
alors c'est la condamnation sociale qui tombe :
ingrat, monstre, traître, sans cœur.

Mais c’est peut-être là, dans cette rupture,
que naît une forme nouvelle de dignité :
celle d’un amour qui n’est plus soumis,
d’une tendresse qui n’est plus extorquée,
d’un être humain qui ne hiérarchise plus les cœurs
mais choisit ses attaches en conscience.

Et dans ce choix, il se sauve.

d’un être humain qui ne hiérarchise plus les cœurs
mais choisit ses attaches en conscience.

Et dans ce choix, il se sauve.

Mais ce salut n’est pas spectaculaire.
Il ne crie pas, ne triomphe pas.
Il ressemble à un silence nouveau,
à un souffle posé sur des ruines,
à une parole tenue non pour plaire, mais pour tenir.
Car ne plus aimer ceux qui vous ont blessé
n’est pas une trahison,
c’est une délivrance muette,
la fin d’un faux serment.

Et c’est dans cette fin que l’on renaît,
non pas contre l’amour,
mais pour une fidélité à soi que nul parent ne peut déléguer.

mais pour une fidélité à soi que nul parent ne peut déléguer.

Et dans l’ombre de cette rupture, il faut réapprendre.
Réapprendre à dire « je » sans craindre les regards,
réapprendre à aimer sans demander pardon,
réapprendre à vivre sans rendre de comptes aux morts.

Car la famille, lorsqu’elle devient empire des dettes affectives,
fait de l’amour une rançon,
et du lien un piège.

Détricoter cette toile,
c’est retrouver le fil de sa propre voix.

Et ce fil, une fois tiré,
ne se relâche plus :
il remonte l’histoire,
il renverse les autels,
il dissout les fidélités anciennes.
Il fait de l’enfant brisé un adulte debout.
Non plus soumis. Non plus en attente.
Mais vivant.

La violence sexuelle dans la famille ne trouve pas seulement son origine dans une promiscuité spatiale ou une hiérarchie affective : elle prend aussi racine dans une architecture mentale, sociale, religieuse, où le pouvoir est sacralisé, où le père devient prêtre, et le prêtre devient père. Ce n’est plus une simple coïncidence : c’est une fusion. Le père-prêtre, cette figure centrale, incarne à la fois la Loi et la Grâce, le châtiment et la rédemption, le pouvoir terrestre et le mystère du divin. Dans sa parole, tout s’ordonne : ce qu’il touche est sanctifié même l’impur. Il peut bénir d’un regard, ou tuer d’un silence.

L’enfant ne connaît pas le blasphème. Il croit. Et dans cette croyance, le père-prêtre s’immisce. Ce n’est pas seulement une domination sexuelle, c’est une captation de l’âme. Car celui qui prie, celui qui pardonne, celui qui juge, peut aussi ordonner l’oubli. Et dans tant de foyers, dans tant de sacristies, c’est ce que l’on demande aux enfants : d’oublier, au nom de Dieu, ou au nom du sang.

L’autorité patriarcale devient mystique quand elle échappe à la critique, quand elle est naturalisée par des siècles de récits, de dogmes, de traditions qui font du chef de famille une figure de droit divin. Il est dit que le père donne la vie. Il est sous-entendu qu’il peut la reprendre. Il est admis qu’il corrige, qu’il enseigne, qu’il veille. Il est toléré qu’il touche, qu’il fouille, qu’il façonne. Et quand il est aussi prêtre, ou simplement investi de ce pouvoir symbolique; par la religion, la coutume ou le statut social alors l’abus devient doctrine : il ne se dit plus, il se transmet.

Ce pouvoir n’est pas seulement familial. Il est théologique. Il ne s’arrête pas à la porte des chambres d’enfants : il traverse les siècles, les Églises, les tribunaux. Le père-prêtre a toujours existé. Il s’appelait Abraham, Moïse, ou Pierre. Il s’appelait aussi Jean-Claude, Patrick, ou Monsieur l’abbé. Il impose le silence sous couvert d’amour. Il exige la confiance au nom de la foi. Et quand la victime se révolte, il accuse l’impureté. Il déclare que c’est elle qui a péché. Que c’est elle qui a perverti la pureté de la relation.

Il est temps d’arracher la chasuble au père, de dissocier l’autorité de la sanctification, de cesser de croire que la protection s’incarne naturellement dans le masculin dominant. L’enfance n’est pas un lieu de foi : elle est un lieu de dépendance. Et cette dépendance, quand elle rencontre un pouvoir mystifié, devient l’antichambre de l’abus.

Ce n’est pas un hasard si tant de récits d’abus commencent dans des familles dites « religieuses », où le père est souvent plus qu’un homme : il est celui par qui tout est jugé, tout est défini. Il bénit la nourriture, dicte les règles, impose la confession. Et dans l’ombre, il touche. Car le sacré, quand il est incarné par un seul homme, devient une cage dont on ne sort pas. Ce n’est pas seulement de la soumission : c’est de la sacralisation de l’abus.

Dans la structure chrétienne traditionnelle, le père est le miroir terrestre de Dieu le Père. Il est celui qui donne, punit, pardonne. Il est le guide, l’instrument de la volonté divine. Dès lors, désobéir au père devient un péché. Le dénoncer est une trahison. L'accuser, un blasphème. Ainsi, le silence des enfants devient liturgie. Le mensonge devient fidélité. Et la douleur, une épreuve à mériter.

Ce père-là ne frappe pas toujours. Il murmure. Il prie à voix basse. Il cite les textes, parle de l’amour, du don, de l’obéissance. Il dit que c’est une initiation, une confiance, un mystère. L’enfant, qui n’a que lui comme repère moral, accepte. Il ne comprend pas. Mais il obéit. Et lorsque l’acte s’accomplit, il ne reste que le silence. Puis le pardon. Mais jamais pour l’enfant.

Le lien entre patriarcat et religion est si profond qu’il échappe souvent à l’analyse. Pourtant, c’est là que réside l’un des nœuds fondamentaux de la violence incestueuse : dans l’immunité symbolique offerte par la figure d’autorité mystique. Ce que l’on n’ose pas nommer, ce que l’on respecte trop pour questionner, devient impunité. Et l’enfant, livré à cet absolu, ne possède aucun recours.

Car dans bien des cas, ce père-prêtre ne porte pas de soutane. Il peut être artisan, cadre, ouvrier, mais il a les mots, la voix, la position. Il a appris à tenir sa maison comme un temple et ses enfants comme des brebis. Il use de termes ambigus, de gestes lents, de silences lourds. Il bénit avant de détruire. Il prie avant de toucher. Il exige le pardon avant même que l’enfant ait trouvé les mots pour dire l’horreur.

Tout est là : dans l'amalgame soigneusement entretenu entre paternité et sacralité, entre autorité et amour. Et cet amalgame n'est pas une erreur. C'est une stratégie de pouvoir. Une manière d'éteindre les révoltes avant même qu'elles ne prennent forme. L'enfant ne s'appartient plus : il devient extension de la foi paternelle, du dogme familial. Il doit aimer celui qui le brise, respecter celui qui le viole. Car c'est Dieu, dit-on, qui parle à travers lui.

La peur devient vertu. L'obéissance devient nature. Le viol devient offrande. Et quand bien même l'enfant, devenu adulte, parviendrait à hurler la vérité, il trouverait encore des oreilles fermées, des regards accablés, des institutions prudentes. Car ce père-là est pieux. Il est connu. Il est respectable. Et l'Église ne juge pas ses fils, elle les protège.

C'est ici que se révèle la structure : ce n'est pas un homme qui agit seul, mais un homme investi. Le père-prêtre n'est pas seulement un agresseur : il est le produit d'un système qui lui a donné les clés du silence. L'autorité patriarcale, transmise de génération en génération, ne repose pas sur la violence explicite, mais sur un socle d'habitudes, de règles, de dogmes qui ont sacralisé sa position. On ne remet pas en cause le père. On ne met pas en doute l'homme qui prie. Et s'il parle avec Dieu, qui oserait l'interrompre ?

L'enfant ne parle pas. Ou quand il parle, c'est déjà trop tard. Car ses mots sont jugés impurs, trop remplis de haine, trop éloignés de la miséricorde attendue. On attend de lui la compréhension, la maturité, le pardon. Jamais la vérité nue. La vérité nue dérange. Elle scandalise plus encore que l'acte. Elle expose non seulement l'homme, mais la structure. Et cela, l'Église comme la famille ne peuvent l'accepter. Car ce serait s'effondrer.

Il faut donc comprendre que le père-prêtre n'est pas seul. Il est soutenu, protégé, renforcé par toute une mécanique de justification. Le prêtre, le pasteur, le père biologique, tous ceux qui se posent en figures du Bien savent qu'ils ont, à défaut d'un droit explicite, un droit implicite à l'autorité affective et sexuelle. Ils savent aussi que leur discours sera toujours plus crédible que celui de la victime. Ils savent qu'ils sont, aux yeux de tous, des hommes de paix, même lorsqu'ils tuent l'âme.

Ce pouvoir mystique, car c'en est un, s'enracine dans l'idée même d'une autorité qui vient d'en haut. Ce n'est pas l'homme que l'on suit, c'est sa fonction. Ce n'est pas le père que l'on croit, c'est le patriarcat. Ce n'est pas le prêtre que l'on protège, c'est le dogme. Et de cette confusion naît l'impunité.

Mais ce pouvoir n'est pas seulement institutionnel : il est charnel, intime, enraciné dans les corps.

Le père-prêtre s'introduit dans les gestes, dans les bénédictions, dans les rituels de tendresse mal nommés.

Il s'insinue dans la relation pédagogique, dans l'ombre du confessionnal, dans les chambres partagées et les regards abaissés. I

l se nourrit du respect obligé, de la proximité rituelle, de la confusion entre l'amour spirituel et l'attachement physique. Il prend pour autorisation le silence de ceux qui savent, et pour excuse le besoin d'amour de ceux qu'il blesse.

Tout est là : le père-prêtre domine parce qu'il est l'incarnation parfaite de la confusion entre l'autorité divine et l'autorité humaine.

On lui a remis les clés du cœur des enfants comme on lui a remis celles du tabernacle. Il peut entrer. Il peut imposer sa présence. Il peut sanctifier son crime. Car on l'a sanctifié lui.

Et quand la parole se lève, si elle se lève, elle est déjà chargée de honte, de culpabilité, de peur de détruire. Car dénoncer le père-prêtre, c'est dénoncer toute une chaîne.

C'est accuser ceux qui ont béni, ceux qui ont fermé les yeux, ceux qui ont répété : *« Il ne ferait jamais ça. »*
C'est, en somme, refuser de croire que Dieu lui-même ait pu se tromper de messager.

Et l'on comprend alors pourquoi cette figure perdure, pourquoi elle résiste aux scandales, aux révélations, aux condamnations : parce qu'elle est moins une personne qu'une fonction sacrée, une structure psychique et collective. Le père-prêtre n'est pas tombé avec l'uniforme, il ne disparaît pas avec la soutane.

Il peut se déplacer, changer d'apparence, renaître sous d'autres habits : un enseignant trop proche, un thérapeute qui s'autorise, un artiste adulé, un oncle aimant. Il est ce que la société tolère de la confusion entre l'admiration et la dépendance, entre la foi et l'obéissance, entre la parole d'un seul et la vie des autres.

Ainsi s'installe une soumission affective, une foi si profonde qu'elle devient incapacité à douter, incapacité à accuser, incapacité à survivre autrement que dans la réhabilitation de celui qui détruit.

Ce n'est plus seulement de la peur : c'est de l'amour dévoyé, de l'amour forgé dans l'enfance, de l'amour manipulé pour mieux faire taire.

Et c'est pourquoi le père-prêtre ne peut être combattu seulement par le droit. Il faut briser l'image. Il faut profaner le masque. Il faut ôter à cette figure sa dimension sacrée, et lui rendre son visage réel : celui d'un homme comme les autres, capable de faute, de vice, de cruauté.

Et s'il est prêtre, père, éducateur ou guide, c'est d'abord en tant que criminel qu'il doit être nommé, non en tant que figure abîmée du divin.

La gravité des abus commis par cette figure n'est pas seulement dans les actes, mais dans l'étendue du pouvoir qu'elle concentre : affectif, spirituel, parfois même économique et social. Le père-prêtre s'introduit dans l'âme de l'enfant comme le premier lien avec le monde au-delà de la famille : il parle au nom du Bien, du Vrai, du Sacré. Il bénit, il écoute, il protège, il se fait refuge. Et puis il palpe, il pèse, il force. Mais dans l'esprit de l'enfant, la confusion est totale : qui pourrait lui dire qu'il a été trahi, quand celui qui le touche est aussi celui qui bénit ? Qui pourrait croire que la main de Dieu s'égare ?

Le silence se forme dans cette fissure. Il devient pacte, il devient prière, il devient culpabilité. L'enfant se tait, non parce qu'il ignore, mais parce qu'il comprend trop bien. Il a saisi que dénoncer, ce n'est pas seulement dire la vérité c'est rompre avec tout un monde de certitudes. Ce n'est pas accuser un homme : c'est détruire une figure, celle qu'on lui a appris à adorer. La trahison devient donc double : celle du prêtre, et celle de l'enfant qui aurait osé parler.

Et si certains parviennent à dénoncer, ils se heurtent souvent à l'incrédulité, à la défense instinctive de l'institution, à la volonté de préserver l'ordre et l'image. La machine ecclésiale, judiciaire ou familiale s'organise autour de l'agresseur, qui n'est plus vu comme un criminel mais comme un pilier menacé. Le témoignage de l'enfant devient sacrilège, sa parole devient blasphème, son cri devient scandale.

Il faut alors redire, avec insistance, que le père-prêtre n'est pas une anomalie, mais une conséquence logique d'un pouvoir sans contrôle, d'une foi sans critique, d'une affectivité sans limites. Il faut briser l'idéal, car c'est l'idéal qui permet l'impunité. Et il faut redonner à l'enfant sa dignité de victime, son droit de juger les dieux de son enfance, et de les renvoyer aux enfers de l'Histoire.

Ce n'est pas seulement le corps de l'enfant qui est profané, c'est sa vision du monde, son langage, son rapport au silence. Car après le passage du père-prêtre, les mots eux-mêmes deviennent suspects.

Le « pardon » n’est plus un apaisement mais une menace, la « foi » un piège, la « vérité » une arme retournée. Ce ne sont pas des souvenirs qu’il faut enterrer, mais des dieux qu’il faut destituer. Et dans les ruines de cette autorité, il reste l’enfant, devenu adulte, portant en lui une lutte confuse : haïr ce qui l’a brisé sans trahir l’innocence qu’il portait encore en croyant.

Car c’est cela, la trace la plus dure : ne plus savoir si l’on a été complice, si l’on a manqué de dire, de fuir, de comprendre. Mais l’enfant n’avait pas à fuir, à comprendre ni à dire. C’est aux adultes de le faire.

Et quand ils ne le font pas, le père-prêtre gagne. Il gagne du silence, il gagne du temps, il gagne des âmes.

Et ce qu’il détruit, il le transforme en foi brisée, en affection retournée contre soi.

Ainsi s’achève cette page, non sur une condamnation simple, mais sur un verdict intime : toute autorité qui exige d’être adorée sans être questionnée est déjà sur le chemin de l’abus. Le reste n’est que question de circonstances.

Ainsi, le père-prêtre n’est pas simplement un homme de chair, mais un archétype transmis, un dogme incarné, une structure de domination enveloppée d’encens.

Il est l’homme que l’on croit à genoux, mais qui règne debout, derrière les vitraux, les bénédictions, les chasubles et les livres saints.

Il est celui dont l’autorité ne tolère pas l’interrogation, car toute question est un sacrilège.

Et toute tentative de se défendre devient, dans son monde inversé, une faute.

Mais la vérité fissure les fresques. Elle ronge les murs des sacristies, des cellules, des maisons aux rideaux tirés.

Elle suinte dans les confidences inachevées, les regards fuyants, les cauchemars récurrents.

Et chaque fois qu’un enfant ose dire,même par un mot tordu, une colère inexpliquée, un silence trop lourd, c’est une part de cette figure qui vacille.

Alors, il faut écrire, non pour dénoncer un homme, mais pour faire tomber une fonction.

Écrire pour qu’aucun pouvoir ne se drape de sacré sans être regardé.

Écrire pour que le père-prêtre perde sa puissance mystique et que l’enfant retrouve la sienne, profane, humaine, inviolable.

Pour comprendre l’emprise de cette figure sur les consciences, il faut examiner la confusion volontaire qu’elle introduit entre amour, dette, et autorité. L’enfant, face au père-prêtre, ne sait plus s’il est aimé, jugé, ou prêt à être sacrifié. Il apprend, dans une même parole, à se taire, à se courber, et à pardonner ce qu’il ne comprend pas. Ce que l’on nomme bientraitance dans le langage ecclésial n’est souvent que l’adaptation sémantique de l’obéissance.

La sexualité de ces figures n’est jamais dite. Elle est déplacée, sanctifiée, purifiée par le discours, mais elle pèse dans chaque geste, chaque règle de proximité, chaque rituel codifié entre les âmes pures et leurs guides supposés. Le viol ne se produit pas seulement dans l’acte ; il réside dans l’expectative, dans la menace intangible, dans l’habitude de ne pas choisir qui nous touche, qui nous interroge, qui nous regarde.

La voix du père-prêtre dit : "je suis là pour t’aimer". Mais il veut être adoré. Il dit : "je suis là pour t’écouter". Mais il juge déjà. Il dit : "je suis là pour t’éduquer". Mais il veut plier. Cette duplicité d’amour et de domination est la racine de son pouvoir. Il ne contraint pas toujours par la peur, mais par la dette. Et cette dette, présentée comme amour, devient impayable.

Là où l'État s'arrête, l'Église s'insinue. Là où la loi hésite, la morale tranche. C'est dans ce glissement que l'on trouve la clef de tant d'abus couverts, de tant de prédations légitimées. Car les structures se protègent entre elles, comme les figures se protègent par la fonction. Le prêtre est protégé par son autorité, comme le père l'est par la structure familiale : aucun d'eux ne parle en leur nom propre. Ils parlent pour Dieu, pour l'ordre, pour le bien. Et toute contestation devient hérésie.

Ce n'est pas la figure individuelle du père ou du prêtre qu'il faut ici démystifier, mais leur fusion idéologique, ce pacte secret entre l'amour absolu et l'autorité indiscutable. Le danger n'est pas seulement dans l'homme déviant, mais dans l'architecture même du rôle qu'on lui confie : parler au nom d'un autre Dieu, la loi, la tradition pour mieux imposer son propre silence. L'abus se cache dans la délégation.

Et lorsque l'enfant est contraint d'aimer celui qui pourrait le briser, lorsque l'on appelle "protection" cette proximité forcée, alors naît un schéma mental plus solide que la peur : la confusion affective. On aime l'agresseur, ou plutôt, on apprend à nommer amour ce qui est sidération. L'Église parle de grâce ; la famille parle de respect ; mais ce que vit l'enfant, c'est l'impossibilité de nommer sa propre douleur.

Dans ces institutions, rien n'est conçu pour accueillir la parole libre de l'enfant. On lui apprend la confession, non le témoignage. On lui enseigne la rédemption, jamais la justice. Et surtout, on lui explique que tout est péché, sauf ce que fait le prêtre. L'enfant devient ainsi un coupable par défaut, un suspect de sa propre détresse, un héritier d'un mal qu'il n'a jamais voulu porter.

C'est là que réside le cœur du système : dans cette construction où celui qui abuse est sanctifié, et celui qui subit, culpabilisé. Le père-prêtre, figure biface, n'est pas seulement un abusant potentiel : il est un rouage logique, un point d'ancrage dans un système plus vaste où la soumission se transmet comme vertu, et le silence comme offrande.

Ainsi s'achève cette partie, non sur un cas, mais sur un constat : le problème n'est pas le monstre. Le problème, c'est le trône qu'on lui offre, le rituel qui l'encense, et l'enfant à genoux qu'on lui présente, les yeux fermés.

La culpabilité est le dernier verrou. L'enfant, devenu adolescent ou adulte, continue de croire qu'il a mal compris, mal perçu, mal jugé. Il se demande encore si ce n'est pas lui qui a désiré. Si ce n'est pas lui qui a péché. Si ce n'est pas lui qui salit en parlant. Car le père-prêtre n'est pas un prédateur parmi d'autres : il est l'image de la loi intérieure. Il est ce que l'on prie quand on demande pardon.

L'abus, dans ce contexte, n'est pas un écart : il est structurellement permis, parce qu'il est impensé. L'autorité affective, incarnée par la fusion du père et du guide spirituel, produit une soumission qui dépasse le corps. Elle façonne l'âme pour qu'elle ne puisse plus crier. Et quand bien même le cri surgirait, il se heurterait à l'autel du silence commun.

Le silence n'est jamais neutre. Il est le travail de siècles, d'institutions, de traditions qui ont appris à faire taire sans interdire. À condamner sans punir. À bénir l'abjection parce qu'elle s'exprime dans le langage du sacré.

Ainsi, celui qui viole sous l'aube n'est pas un homme déviant : il est l'enfant d'un système plus vaste, qui tolère parce qu'il croit. Qui justifie parce qu'il espère. Qui nie parce qu'il s'effondrerait, s'il acceptait de voir.

Et c'est là l'ultime terreur : que ce ne soit pas une erreur. Que ce soit normal.

inscrit dans l'ordre des choses, cousu dans la soutane comme dans l'arbre généalogique. Que l'on ait transmis cela, non comme une faute, mais comme une fonction. Que les gestes aient été répétés, les regards enseignés, les silences mimés, sans jamais nommer ce qu'ils couvraient.

Alors, ce n’est plus seulement un homme qui est jugé, mais un monde qui vacille. Une culture entière. Une foi. Une famille. Une langue. Et pour que cela n’arrive pas, on préfère sauver le père, le prêtre, le dogme. On crucifie encore une fois l’enfant.

Et l’enfant, devenu adulte, se demande encore : pourquoi moi ? Pourquoi cela ? Et la réponse n’est jamais dite, mais elle pèse dans les replis des institutions. Parce que tu étais faible. Parce que tu étais là. Parce qu’il fallait que quelqu’un paie.

Mais nous sommes désormais des voix. Et ces voix ne se tairont plus. Ce que le père-prêtre voulait bénir à huis clos, nous l’exposons à ciel ouvert. Non pour le profaner, mais pour le rendre aux vivants.

Et ces vivants ne veulent plus de bénédiction. Ils ne veulent plus de pardon accordé d’en haut. Ils réclament la vérité nue, sans l’encens, sans la mitre, sans la table familiale qui couvre les hurlements. Ils veulent que le mot « père » puisse redevenir humain. Et que le mot « prêtre » ne soit plus un piège. Ils veulent réinventer la parole, le lien, la chaleur, sans la main qui palpe, sans la voix qui ment, sans le dogme qui punit.

Ce n’est pas la foi qu’ils rejettent. C’est l’usurpation du divin, le viol de la confiance, le rapt des innocents au nom d’un ciel jamais consulté. Et dans cette exigence nouvelle, dans cette colère digne, s’écrit peut-être enfin la fin de l’ère du père-prêtre. Non pas sa chute immédiate, mais sa destitution lente, lucide, irréversible.

Car l’amour vrai ne veut ni dominé ni dominer. Il ne juge pas, ne compte pas. Il se donne sans dette et se retire sans menace. L’enfant, une fois libéré, ne retourne pas à l’autel. Il marche hors des murs, le front haut. Et nous marchons avec lui.

Mais cette marche, pour qu’elle soit réelle, exige plus que des mots. Elle réclame la rupture, non de foi, mais de structure. Il faut que tombent les paravents : les institutions qui protègent les abuseurs, les lois de prescription qui effacent les preuves, les aveux muselés par la honte. Il faut que cessent les sacralisations de figures jamais interrogées, que les silences cessent d’être bénis, que les autels soient mis à nu.

La société ne guérira pas tant qu’elle fera de ces figures des piliers intouchables. Car toute violence tue deux fois : dans l’acte, puis dans le déni. Et l’enfant abusé par le père-prêtre meurt ainsi lentement, chaque fois que son nom est effacé, chaque fois que son bourreau est réhabilité, chaque fois qu’un évêque appelle à la miséricorde pour ne pas ternir l’image de l’Église.

Mais il reste, malgré tout, une voix, cette voix d’en bas, sans robe ni chaire, qui récite, non des versets, mais des souvenirs. Une voix qui refuse de se taire. Une voix qui sait que si l’on pardonne trop vite, ce n’est pas l’amour qu’on sauve, mais le crime qu’on blanchit.

Et tant que cette voix résonnera dans les fissures des murs sacrés, le père-prêtre ne régnera plus sans trouble. L’enfant n’est plus seul. L’enfant se souvient. L’enfant écrit.

Car il ne suffit pas de dénoncer les crimes si l’on ne détruit pas les trônes où ils s’asseyent. Tant que le pardon sera un devoir imposé au lieu d’un choix libre, tant que l’amour sera une dette et non un élan, tant que la parole des victimes sera filtrée par des codes de bienséance plus soucieux d’ordre que de vérité, les figures du père et du prêtre continueront de fusionner dans l’ombre.

Le devoir n’est plus d’obéir, mais de démystifier. De dire que l’autorité ne vient pas de l’habit, ni de la paternité, ni même de la tradition : elle doit être méritée, et sans cesse confrontée.

Il ne s'agit pas d'une révolte contre l'amour, mais contre sa contrefaçon la plus perverse : celle qui exige l'effacement de soi comme preuve de loyauté.

Et si le père-prêtre tremble désormais, ce n'est pas à cause des tribunaux, mais parce qu'un enfant, quelque part, refuse de baisser les yeux.

On ne parle jamais assez des mères. Ou trop. Mais toujours mal.
Elles sont l'angle mort des violences familiales : tantôt figures sacrificielles, tantôt ombres effacées, gardiennes du seuil ou statues figées dans le silence. On les érige en saintes ou on les condamne en bloc, sans jamais interroger le rôle exact qu'elles jouent, ou refusent de jouer, dans la chaîne de la violence.

Et pourtant, dans l'esprit de l'enfant victime, la mère est toujours là. Présente dans son absence. Active dans son inaction.
Il ne s'agit pas de lui faire porter le poids du crime, mais de comprendre : où était-elle ? Pourquoi n'a-t-elle pas vu ? Pourquoi n'a-t-elle pas voulu voir ?

Le silence maternel n'est pas toujours une lâcheté.
Parfois c'est une survie. Parfois c'est un héritage.
Souvent c'est un commandement : *ne détruis pas la famille.*
Et cette injonction, intériorisée dès l'enfance, devient loi.

On apprend à la mère qu'il vaut mieux taire que trahir, mieux souffrir que dénoncer, mieux supporter que rompre.

La mère devient alors la conservatrice de l'ordre.

Même quand cet ordre tue.

Elle n'a pas toujours les mots. Mais elle sait. Elle entend. Elle devine.
Et quand elle détourne le regard, c'est souvent parce qu'elle l'a déjà fait toute sa vie.
Parce qu'on lui a appris que le corps de l'enfant appartient au père, à l'école, à Dieu.
Parce qu'elle-même a été dressée à ne pas exister.
Parce qu'elle n'a jamais eu le droit de dire non.

Mais pour l'enfant, cette absence d'acte devient trahison.
Le bourreau est un monstre.

Mais la mère ? La mère était censée aimer.
Et quand l'amour ne protège pas, il devient poison.
C'est cela, la blessure la plus profonde :
non pas d'avoir été frappé,
mais de n'avoir pas été défendu.

Et cette blessure, la société ne veut pas l'entendre.
Parce qu'elle heurte un mythe fondamental : celui de la mère naturellement aimante, naturellement protectrice, naturellement innocente.
Or une mère peut aimer, et se taire.
Elle peut aimer et fuir.
Elle peut aimer et livrer malgré elle son enfant à l'oubli, au doute, au lit du père.

Ce n'est pas elle qu'il faut juger d'abord.
C'est le système qui l'a rendue muette.
La hiérarchie patriarcale l'a façonnée pour obéir, pour amortir, pour faire tampon.
Elle n'est pas autrice du mal, mais souvent elle le transmet,
par crainte, par habitude, par soumission masquée en fidélité.

Et pourtant, c'est aussi elle qui peut rompre.
C'est par elle que l'histoire peut s'arrêter.

Quand elle croit enfin son enfant.
Quand elle quitte. Quand elle parle. Quand elle désobéit.

Ce n'est pas la mère qui sauve :
c'est la femme qui, dans l'acte de refuser l'effacement, devient sujet,
et en devenant sujet, redevient mère.

Mais combien y parviennent ?
Combien osent rompre avec tout ce qui les tient ?
Car une mère qui parle détruit le mythe.
Elle brise le cercle. Elle devient l'hérétique, celle qui refuse de maintenir la façade.
Et ce rôle, la société ne le lui pardonne pas facilement.

On préfère la mère qui endure.
Celle qui pleure sans agir.
Celle qui reste, « pour les enfants ».
Celle qui sait, mais nie.
Celle qui sent, mais se tait.
Parce qu'au fond, on attend des femmes qu'elles soient les gardiennes du mensonge familial.

La mère devient alors doublement victime :
d'un homme, parfois ;
d'un système, toujours.
Et quand elle trahit son rôle de protectrice,
ce n'est pas toujours par choix,
mais parce qu'elle a été dressée à croire que protéger, c'était ne pas diviser.

Et pourtant, protéger, c'est parfois trahir.
Trop souvent, ce que l'enfant aurait voulu,
ce n'était pas des explications, des justifications, des prières.
C'était un geste.
Une porte qui claque.
Un « je te crois ».
Un départ.

Ce silence, cette passivité, même involontaire, devient une légitimation implicite de la violence.
Il donne au bourreau ce dont il a le plus besoin : l'illusion de normalité.
Et il laisse à l'enfant la certitude que sa douleur n'a pas de poids.

La mère, figure d'amour, se transforme alors dans le regard de l'enfant, en figure de trahison douce.
Non pas une ennemie, mais une absente.
Non pas une complice volontaire, mais une absente réelle,
celle qui détourne le regard pour ne pas voir le corps blessé,
celle qui parle d'avenir alors que l'enfant n'a même plus de présent.

Et l'on dit ensuite que les mères sont sacrées.
Mais sacrée ne signifie pas intouchable : cela signifie offerte.
Et trop souvent, dans les foyers, la mère est le premier sacrifice.
Et son enfant, le second.

Elle devient alors l'ombre rassurante d'un monde qui fait peur,
mais aussi l'excuse première de celui qui frappe :
« Je t'élève comme ton père t'élève. »
Et dans ce glissement sémantique, c'est toute la violence qui s'hérite,
comme un bien de famille,
comme une preuve d'amour.

La mère sait. Elle sait presque toujours.
Mais elle ne dit pas. Parce qu'on lui a appris que protéger,
c'était taire.

Qu’aimer, c’était encaisser.
Et que souffrir en silence valait mieux qu’accuser à voix haute.

Or, cette logique du silence finit par mutiler l’enfant deux fois :
une première fois par l’agression,
une seconde par le désaveu.

Et lorsque l’enfant finit par parler,
on dit que c’est contre la mère qu’il témoigne.
On oublie que c’est à travers elle qu’il avait espéré vivre.

Ce n’est pas la mère qui viole.
Mais c’est parfois la mère qui laisse faire.
Non par cruauté.
Mais parce qu’elle aussi a été brisée.
Et qu’une femme brisée peut transmettre la fracture au lieu de la guérir.

Il faut comprendre ce que cela signifie :
vivre dans une maison où l’on sait,
où l’on entend,
où l’on détourne le regard
et où pourtant on sourit à table.

Ce n’est pas l’absence de la mère qui fait le plus de mal,
c’est sa présence qui nie,
son regard qui évite,
sa voix qui dit : « Tu exagères. »

Alors, l’enfant doute.
De lui-même.
De sa douleur.
De la réalité.

Il apprend à s’inventer une autre histoire.
À croire que tout va bien.
À penser que s’il souffre, c’est parce qu’il est faible.
Pas parce qu’il est trahi.

Et c’est ainsi que naît une génération d’enfants qui ne savent plus parler,
mais qui savent très bien survivre.

Et l’amour, dans tout cela ?
Il existe.
Mais il est vicié.
Car la mère aime, souvent, mais au prix du silence.
Elle aime, mais elle ne protège pas.
Elle aime, mais elle pactise avec l’ordre établi, par fatigue, par peur, ou par conditionnement.

Ce n’est pas une ennemie, mais une relais.
Elle transmet sans comprendre.
Elle répète les gestes que sa propre mère lui a enseignés,
les mots qu’elle a reçus sans jamais les questionner.
Elle devient alors l’ombre douce d’un crime froid.

Et lorsqu’elle se réveille, parfois trop tard,
elle pleure avec son enfant devenu adulte,
mais ne comprend pas encore qu’elle fut une des clés du verrou.
Non pas la main qui frappe, mais celle qui referme la porte sans bruit.

Il faut le dire sans haine :
la maternité ne sauve pas toujours.
Elle peut aussi être le vêtement d’un abandon.
Et c’est dans ce paradoxe, amour profond, mais complicité tacite,
que réside l’une des blessures les plus inavouables.

Si le père fait taire par l’autorité, la mère apaise par le déni.
Elle ne dit pas : « Ce n’est pas vrai »,
elle dit : « Ce n’est pas si grave ».
Et cette nuance tue. Lentement.

Elle console pour faire taire,
embrasse pour effacer,
cuisine pour ne pas entendre,
et prie parfois pour ne pas voir.
Son amour est réel, mais impuissant,
car il n’a pas appris à désobéir.
Car désobéir, pour une mère, c’est renier l’ordre affectif auquel elle a été dressée :
tenir, tenir coûte que coûte, ne pas faire honte,
préserver l’apparence du foyer,
préserver le père, même monstre,
préserver l’enfant, même brisé,
préserver surtout, le mensonge.
Ce n’est pas toujours une lâcheté.
Parfois c’est un sacrifice.
Mais un sacrifice imposé, travesti en choix.
On a convaincu les mères que la douleur faisait partie du rôle,
qu’une femme devait supporter,
et qu’aimer, c’était absoudre sans juger.
Alors elles pardonnent.
À leur compagnon.
À leur propre passé.
À leur défaillance même.
Et ce pardon répété devient une chaîne.
Invisible, mais transmise à l’enfant comme héritage.
Il faut briser cette chaîne.
Dire que la tendresse ne suffit pas.
Qu’une mère peut aimer et se tromper.
Qu’elle peut protéger et trahir dans le même geste.
Et qu’aimer, enfin, ce n’est pas seulement consoler :
c’est résister.
C’est ainsi que la maison devient un théâtre :
les rideaux tirés, les murs absorbent,
et la mère, souvent, devient l'actrice principale d’une tragédie muette.
Elle organise les repas après les cris,
sourit après les larmes,
raconte des souvenirs d’enfance quand le présent pue le sang.

Mais l’enfant voit. L’enfant sent. L’enfant sait.
Et ce qu’on n’a pas nommé pour lui devient une angoisse sans forme,
plus difficile encore à fuir qu’un cauchemar précis.
Ce qui n’est pas dit ne s’efface pas :
cela se multiplie,
se diffracte dans le langage du corps,
et germe un jour dans la gorge de l’adulte qu’il deviendra.

Il ne faut pas accuser la mère.
Mais il faut cesser de la sanctifier.
Car tant que l'on dira qu'elle « a fait ce qu'elle a pu »,
on taira qu'elle aurait pu aussi se lever.
Non pas pour frapper, non pas pour venger,
mais pour désobéir à l'amour qui mutile,
à la paix qui cache le crime,
au pardon qui tue à petit feu.
Ce n'est qu'en reconnaissant cette part d'abandon que les mères ont parfois perpétuée,
même involontairement,
que l'on pourra libérer les enfants d'un double joug :
celui du père-prêtre…
et celui du silence maternel.
On ne veut pas le dire. On ne veut même pas y penser.
Mais l'enfance aussi peut abriter l'horreur.
Pas l'innocence qui joue dans les herbes,
mais l'imitation trouble, reproduite,
celle qui surgit dans un lit partagé,
dans une salle de bain commune,
dans un placard refermé.
Les violences sexuelles entre enfants ne sont pas des jeux.
Elles ne sont pas des « curiosités ».
Elles ne sont pas des maladresses.
Elles sont souvent les échos déformés d'un monde adulte défaillant.
Et pourtant, elles restent les violences les plus tues,
parce qu'elles ne rentrent dans aucune case,
parce qu'elles menacent l'image sacrée de la fratrie,
parce qu'elles dérangent.
Quand l'abus vient d'un frère,
il ne vient pas toujours du mal.
Il vient parfois du mimétisme.
Il vient parfois de l'abandon.
Il vient parfois de ce qui lui a été fait, ailleurs, avant, et qu'il rejoue sans le savoir.
Mais pour celui ou celle qui subit, cela ne change rien.
Le choc est là. Le corps est envahi.
Et l'esprit, confronté à l'horreur dans un visage familier,
se refuse à comprendre.
Comment accuser celui avec qui on a grandi ?
Celui qui joue, celui qui rit, celui que les parents aiment ?
Alors on enfouit.
On tait.
On transforme.
On se dit que c'était normal, que c'était réciproque, que c'était oublié.
Mais rien ne s'oublie.
Ce qui se tait devient une faille.
Ce qui se nie devient un cancer souterrain.

Et lorsque, des années plus tard, la mémoire remonte,
elle est floue, incertaine, sabordée par la honte.
Parce qu'il ne s'agissait pas d'un inconnu.
Parce qu'il n'y a pas eu de violence physique.
Parce qu'on n'a jamais dit non.
Simplement parce qu'on ne savait pas qu'on pouvait.
Alors on doute.
De soi.

De sa parole.
De sa légitimité à accuser un frère, une sœur,
qui a peut-être, lui aussi, été une victime.
Mais la blessure est là.
Et elle ne cicatrise pas avec la compréhension.
Elle réclame qu'on la regarde, même si elle est inacceptable.
Elle exige qu'on dise ce que la famille interdit :
qu'il arrive que les enfants se blessent,
non par nature, mais par abandon.
Et que cette blessure, si on la nie,
se transmet comme un héritage,
de chambre en chambre,
de silence en silence.
Il faut briser le tabou :
les violences sexuelles entre enfants existent.
Et elles ne relèvent ni du fantasme,
ni de l'imaginaire collectif,
mais d'une réalité sociale, charnelle, historique.

Elles naissent dans des environnements où la parole n'existe pas,
où la promiscuité est la règle,
où le corps n'est pas protégé,
où les adultes ne regardent jamais vraiment.

Elles naissent dans les jeux qui dérivent,
dans les nuits partagées,
dans les mains trop curieuses,
dans les bouches fermées.

Et elles sont presque toujours excusées.

« Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. »
« Ils étaient jeunes. »
« Ce n'est pas vraiment grave. »

Mais ce n'est pas parce qu'un enfant ne comprend pas qu'il ne peut pas faire mal.
Et ce n'est pas parce qu'un enfant souffre qu'il ne peut pas devenir, l'espace d'un instant,
le relais d'une violence qu'il ne maîtrise pas.

La responsabilité n'est pas la même.
Mais le traumatisme, lui, est entier.

Et la victime, elle, n'a pas moins mal parce que son agresseur a dix ans.
Elle n'a pas moins peur parce qu'il est son frère.
Elle ne guérit pas plus vite parce qu'il n'y avait pas de pénétration.

Ce qui compte, ce n'est pas l'intention.
C'est la blessure.
Et cette blessure, quand elle n'est pas nommée,
contamine tout ce qu'elle touche.

Contaminer, c'est le mot juste.
Car le silence autour de ces actes transforme la maison en zone de quarantaine.
On n'en parle pas.
Mais tout le monde le sent.
On évite les regards.
On s'écarte à table.
On range la mémoire comme un vêtement sale qu'on ne doit plus porter.

Et si un jour la parole vient,
c’est la fratrie entière qui vacille.
« Tu exagères. »
« Tu veux salir la famille. »
« C’était il y a longtemps. »

Mais le temps ne guérit pas ce qui n’a jamais été reconnu.
Il ne fait que figer les positions :
l’un oublie, parce qu’il peut,
l’autre se souvient, parce qu’il n’a jamais cessé de souffrir.
Et les parents, s’ils sont encore là,
préfèrent la paix à la justice.
Car reconnaître, ce serait choisir.
Et choisir, ce serait perdre un enfant pour en sauver un autre.

Alors ils décident de ne rien faire.
Et dans ce rien, le crime devient chronique.
Pas répété dans l’acte,
mais dans son effacement.
Il faut dire les choses telles qu’elles sont.
Dans bien des foyers, les corps se croisent, s’entassent, s’effleurent sans jamais qu’on leur apprenne la limite.
Une chambre, parfois partagée à quatre ou cinq.
Un matelas pour deux, trois.
Les douches sans verrou.
Les habits passés d’un corps à l’autre.
La pudeur n’existe pas.
Et quand elle émerge, c’est déjà trop tard.

Les enfants explorent, répètent, devinent.
Ils rejouent ce qu’ils ont vu, ou ce qu’ils ont subi.
Ils deviennent bourreaux en ignorant qu’ils le sont.
Ils deviennent victimes sans avoir de mot pour le dire.

Et les adultes ferment les yeux.
Parce que « ça arrive chez les enfants ».
Parce que « c’est pas grave à cet âge-là ».
Parce que « faut pas en faire une affaire ».

Mais ce n’est pas le sexe qui est grave.
C’est le silence.
C’est le cadre qui n’existe pas.
C’est le fait que tout acte s’efface aussitôt qu’il est né,
laissant le corps, lui, porter la trace.

Combien de sœurs ont pleuré seules après une nuit d’exploration volée ?
Combien de frères ont grandi avec la honte d’avoir dépassé une ligne qu’on ne leur avait jamais nommée ?
Combien d’adolescents se sont haïs pour des gestes qu’ils n’avaient pas compris mais qu’on leur a ensuite reprochés,
trop tard,
trop fort,
trop mal ?

On ne naît pas coupable.
On devient responsable d’actes commis dans l’ombre, sans cadre, sans langage, sans garde-fou.
Et c’est là que l’oubli devient crime :
pas celui de l’enfant,
mais celui de l’adulte qui savait.
Celui du parent qui s’est dit que ça passerait.

Celui du système qui n’a jamais prévu qu’une fratrie pouvait devenir un champ de ruines,
où l’amour, l’innocence et la violence se confondent.

À force d’ignorer ces espaces,
on les rend fertiles pour la répétition.
La promiscuité devient loi.
L’interdit n’a plus de contour.
La tendresse n’a plus de peau propre.

Et les enfants, devenus grands,
cherchent à comprendre ce qu’ils ont fait,
ce qu’on leur a fait,
ce qu’ils auraient dû être.

Mais dans les maisons étroites, les souvenirs s’étouffent.
Et les familles disent :
« Ce n’était rien. »
Et l’histoire, elle, continue de saigner.

La fratrie, lorsqu’elle est confinée, devient un microcosme de la société malade.
Privés d’espace, d’intimité, de reconnaissance, les enfants s’apprennent mutuellement la survie,
parfois la cruauté.
Ils n’inventent pas le mal,
ils le rejouent à partir de ce qu’on leur donne.

La nudité partagée n’est pas un jeu.
Les corps en croissance se touchent, s’éprouvent, s’envient, s’agressent parfois —
non par perversité,
mais par absence de règles,
par silence des adultes,
par répétition d’un monde où personne n’explique,
où personne n’écoute.

Le lit commun, l’absence de porte, les toilettes partagées,
tout cela devient la scène d’une théâtralité incestueuse potentielle.
Et si rien ne se passe, ce n’est pas toujours grâce à la vertu,
mais parfois à la peur,
à la honte,
ou au hasard.

Les actes passent sous silence.
On dit : "ils sont jeunes",
"ils ne savaient pas",
"ça arrive partout".
Mais ces justifications sont le terreau même de l’oubli structurel.
Une normalisation de l’accident,
un refus d’interroger le cadre,
et donc de le modifier.
Ce n’est pas l’enfant qui doit porter la faute,
mais le monde qui a fabriqué ce huis clos.
Ce sont les murs trop fins,
les lits superposés,
les non-dits des repas,
les "tais-toi" murmurés quand un enfant ose nommer ce qui a brûlé sa peau.
L’oubli n’est jamais neutre.
Il est architecture.
Il est politique.
Et il est toujours, toujours, le complice du recommencement.

Ce qui n’est pas dit
se transmet par les gestes,
par les regards fuyants,
par les scènes brouillées de l’enfance.
L’enfant qui a vu,
qui a subi,
ou qui a infligé sans comprendre,
reste à jamais marqué,
non seulement par l’acte,
mais par l’absence de réponse.
Ce n’est pas le mal qui le détruit,
mais le silence.
Et l’on grandit avec cela :
des gestes que l’on croit normaux,
des souvenirs flous qu’on évite,
des douleurs sans nom qui reviennent la nuit.
Ce n’est pas de pardon qu’il faut parler ici.
Mais de responsabilité.
Et de réparation.

Ils sont partout.
Assistants sociaux.
CPE.
Infirmières scolaires.
Enseignants.
Éducateurs de rue.
Agents de foyer.
Travailleurs sociaux.
Tous ceux qui sont censés « veiller ».
Tous ceux à qui l’on répète, dès la première formation : *être à l’écoute*, *repérer les signes*, *protéger les plus vulnérables*.

Et pourtant, chaque année, des milliers d’enfants passent sous leurs yeux.
Agressés. Violés. Dépossédés.
Et rien ne remonte.

Pourquoi ?

Parce que voir exige d’aller au-delà de la procédure.
Parce qu’entendre exige de désobéir parfois à la hiérarchie.
Parce que signaler, c’est se heurter à une montagne administrative qui filtre, classe, hiérarchise les urgences…

et finit par enterrer les cris.

L’institution ne nie pas la souffrance.
Elle l’organise.
Elle l’encadre.
Elle l’absorbe dans des formulaires.
Elle la transforme en sigle, en case, en ligne de budget.

Et pendant ce temps, l’enfant dort mal.
L’enfant s’isole.
L’enfant parle trop, ou pas assez.
L’enfant se mutile, crie, ment, hurle à l’aide comme il peut.
Mais on note : *troubles du comportement*.
Et on oriente : *psychiatrie*.
Ou pire : *autonomie progressive*.

Car si l’enfant est trop détruit,
il n’est plus victime.
Il devient suspect.
Et ainsi, l’institution se lave les mains.
Elle a rempli le dossier.
Elle a coché la case.
Elle a transféré le problème ailleurs.
Vers un autre service.
Vers une cellule de suivi.
Vers un référent absent.
Mais personne ne descend dans la boue.
Personne n’écoute vraiment.
Personne ne dit : « Je te crois » sans attendre l’accord d’un supérieur.
Parce que croire, c’est prendre le risque de savoir.
Et savoir oblige à agir.
À casser un équilibre.
À réveiller une machine lourde, lente, opaque.
Alors on choisit l’inaction.
Et on l’appelle prudence.
Mais pour l’enfant, cela n’a pas d’autre nom que la trahison.
Il a tendu la main, même maladroitement.
Et on a détourné les yeux.
Encore une fois.

Il faut comprendre que l’institution ne voit pas parce qu’elle ne veut pas être responsable.
Voir, c’est signer.
C’est s’engager.
C’est affronter des familles.
C’est remettre en cause des collègues.
C’est risquer sa place, sa paix, son quotidien.

Alors elle ne voit pas.
Elle s’habitue.
Elle rationalise.

L’enfant arrive sale, mutique, trop fatigué ?
Ce sont les écrans.
Le père ne vient jamais aux réunions ?
Il travaille trop.
La mère évite tout contact ?
Elle est timide.
Et quand l’enfant crie, ou frappe, ou ment,
on parle de crise d’adolescence.

On psychologise pour ne pas politiser.
On médicalise pour ne pas interroger la structure.
On isole pour ne pas réformer.

Mais tout cela est un refus de voir.
Pas une incapacité.
Un refus actif.
Parce que voir serait reconnaître que le système échoue.
Et que ceux qui en font partie pourraient, auraient dû, agir autrement.

Et pourtant, les signes étaient là.
Les confidences, même floues.
Les comportements, même dérangeants.
Mais il fallait entendre autrement.

Avec le cœur.
Avec le courage.
Pas avec le protocole.

Et quand l'enfant, plus tard, se souvient et accuse,
on lui demandera :
« Pourquoi n'as-tu rien dit ? »
Il répondra :
« Je l'ai dit. »
Et personne ne l'a entendu.

Parce que les mots d'un enfant n'ont pas de dossier.
Parce que la parole ne vaut rien sans l'aval d'un adulte.
Parce que la vérité doit attendre d'être documentée, estampillée, conforme.

Et pendant ce temps, les monstres rient,
les directeurs signent,
les éducateurs classent.
Et les blessures s'enfoncent dans la chair,
sans témoin ni recours.

L'école, l'institution, le foyer
tous avaient les yeux ouverts,
mais regardaient ailleurs.

Ils avaient pourtant des indicateurs.
Des signaux rouges clignotaient chaque mois :
retards répétés, dessins violents, fuites nocturnes, pleurs étouffés.
Mais ils cochaient les cases :
présent,
correctement habillé,
ne perturbe pas le cours.
L'horreur pouvait continuer : elle était bien habillée.

Le langage administratif neutralise le cri.
Le malheur devient *situation à évaluer.*
La douleur, *comportement inadapté*.
Et l'enfant violé devient un *profil à surveiller*,
non un survivant à protéger.

Ils disent qu'ils manquent de moyens,
mais ils ont des grilles, des rapports, des procédures.
Ils ont des formations, des réunions, des circulaires.
Ils ont surtout cette culture :
celle qui préfère protéger l'institution que l'enfant.

Car reconnaître une faute,
ce serait affirmer une complicité.
Et dans ces structures,
mieux vaut étouffer un scandale que libérer une victime.

Alors ils déplacent le problème.
Ils mutent l'enseignant douteux,
classent l'agression sous *conflit entre élèves*,
renvoient la mère trop insistante.
Ils lavent les murs à la javel
mais laissent les cris imprégnés dans le ciment.

Et quand enfin une plainte est déposée,
quand l'enfant ose parler,

on convoque l’assistante sociale,
le chef d’établissement,
le psychologue scolaire,
chacun avec ses papiers,
ses mots calmes,
ses mains qui ne tremblent pas.

Mais le regard de l’enfant a déjà changé.
Il sait que la justice prend son temps.
Il sait que les adultes mentent.
Il sait que la vérité n’a pas d’alliés dans les couloirs feutrés.

Et parfois, on l’envoie ailleurs,
dans une autre école,
dans une autre classe,
comme si le déplacement effaçait le passé.
Mais il emporte avec lui ce silence chargé,
ce vide bavard,
cette mémoire inscrite dans les nerfs.

À chaque cloche, à chaque craie qui crisse,
il entend ce qu’on n’a pas voulu entendre.
À chaque bulletin, il lit ce que personne n’a su écrire.

On lui a appris à se taire.
Mais il apprend, lentement, à survivre.

La justice aime les victimes mortes.
Elles ne bégayent pas, ne pleurent pas, ne se contredisent pas.
Elles ne tremblent pas sous la pression d’un procès.
Elles ne regardent pas leur violeur dans les yeux en espérant encore qu’on les croie.
La justice aime les histoires parfaites.
Cohérentes, linéaires, détaillées, mais pas trop.
Elle exige le récit sans faille d’un esprit brisé,
le sang-froid d’une mémoire traumatisée,
la clarté d’un hurlement étouffé depuis dix ans.
Et si la victime hésite,
si elle oublie un mot,
si elle dit « non » un peu trop tard,
ou pas assez fort,
alors elle devient suspecte.
Le tribunal n’est pas un lieu de vérité.
C’est un théâtre où l’on joue à l’équité sous les projecteurs du doute.
On pèse les larmes,
on chronomètre la douleur,
on analyse la posture du corps violé.
Et pendant ce temps, l’accusé reste présumé.
Présumé crédible.
Présumé stable.
Présumé innocent, jusqu’à ce que l’impossible preuve vienne l’ébranler.
Mais cette preuve n’existe pas.
Parce qu’un viol ne laisse pas toujours de trace.
Parce que le silence n’est pas un aveu.
Parce qu’une plainte n’est pas un mensonge.
Mais pour la justice, la victime est coupable de n’avoir pas mieux souffert.
De ne pas avoir gardé de photo,
d’avoir lavé ses draps,

d’avoir hésité à parler.
De ne pas être morte,
simplement.
Et lorsque vient le procès,
ce n’est pas la vérité qu’on examine,
mais la tenue vestimentaire,
la vie sexuelle,
les messages échangés,
la date de dépôt de plainte,
le ton de la voix.
On interroge la victime comme une accusée,
et l’accusé comme un père blessé.
Il a des témoins de moralité,
des lettres de soutien,
un métier, une épouse, une réputation.
Elle, elle a une faille dans son récit.
Et c’est assez.
C’est là que la justice devient obscène.
Non pas par erreur,
mais par construction.
Elle est faite pour ne rien entendre
de ce qui sort du cadre,
de ce qui tremble,
de ce qui crie après le temps légal.
Elle exige des preuves impossibles
parce qu’elle n’a jamais été conçue pour croire,
mais pour préserver.
Préserver l’ordre.
Préserver l’image.
Préserver le confort de ceux qui n’ont jamais eu à survivre au silence.
Il y a dans chaque salle d’audience un équilibre secret à ne pas troubler.
On peut accuser un homme de viol.
Mais il ne faut pas qu’il pleure.
Il ne faut pas qu’il soit connu.
Il ne faut pas qu’il soit aimé.
Alors, soudain, le doute se déplace.
De l’acte vers l’intention.
De la violence vers la vraisemblance.
De la victime vers l’accusation.
On parle d’objectivité.
Mais ce que la justice appelle objectivité,
c’est la capacité à regarder une femme défaite
et à lui demander calmement pourquoi elle n’a pas crié.
Le juge, lui, est neutre.
Comme l’étaient les bourreaux lorsqu’ils portaient une robe noire.
Il interrompt quand elle pleure.
Il rectifie quand elle s’égare.
Il sourit quand l’avocat dit :
« Votre honneur, tout cela est bien flou. »
Et puis vient la rhétorique.
L’avocat de la défense
parfois célèbre, parfois violent, parfois les deux
entre en scène.
Il parle de zones grises.

Il parle de consentement flou.
Il parle de regrets transformés en accusations.
Mais ce qu'il fait, c'est détruire.
Détruire lentement, froidement, méthodiquement,
le peu d'estime de soi qu'il reste à celle qui vient chercher justice.
Et si elle pleure,
c'est une faiblesse.
Si elle ne pleure pas,
c'est un mensonge.
Si elle se souvient trop bien,
elle a inventé.
Si elle oublie un détail,
elle se contredit.
Le procès devient une dissection publique :
de son corps,
de sa mémoire,
de ses vêtements,
de son passé amoureux,
de ses messages,
de ses silences.
Tout est scruté sauf l'agresseur.
Lui, on le présume digne,
jusqu'à preuve impossible du contraire.
Et cette preuve-là,
c'est une femme brisée qui doit la fournir,
avec des mots nets,
sans colère,
sans tremblement,
comme si elle parlait d'un fait divers,
pas de sa propre chair.
La justice veut la vérité.
Mais pas celle qu'on vit.
Celle qu'on récite, qu'on articule sans faute,
sous serment et sans douleur.
Et si elle faillit,
si sa voix se trouble,
si sa gorge se noue,
alors tout bascule.
Elle devient suspecte.
Elle devient l'autre mensonge.
l faut comprendre que le procès n'est pas un lieu de réparation.
C'est un théâtre.
Et dans ce théâtre, la victime joue un rôle qu'on lui impose.
Elle doit être crédible, mais pas trop.
Émotive, mais sans débordement.
Brisée, mais toujours cohérente.
Et surtout : parfaite.
Mais qui, sinon une marionnette sans passé,
peut répondre à cette exigence absurde ?
La justice, dans sa majesté, ne punit pas le crime.
Elle pèse les apparences.
Elle jauge les plis d'un regard, les hésitations d'un récit,
comme si l'horreur se vivait avec une diction sans faille.
Alors les avocats, les juges, les journalistes,
scrutent les moindres signes de trouble.

Ils disent : "Elle n’a pas porté plainte tout de suite."
"Ils avaient bu."
"Elle est revenue."
"Ils étaient en couple."
Autant de phrases qui assassinent sans le dire.
La charge de la preuve, dans les affaires de violences sexuelles,
devient une torture légale.
On ne juge pas un fait,
on questionne la possibilité même qu’il ait eu lieu,
avec en ligne de mire un seul postulat :
le doute profite à l’agresseur.
Mais à la victime, que reste-t-il ?
Le doute, lui aussi,
mais comme poison.
Comme humiliation.
Car dans cette arène, l’ennemi, ce n’est plus seulement l’agresseur.
C’est l’oubli organisé,
le formalisme des robes noires,
la bienséance judiciaire qui exige que le viol soit dit sans trembler,
raconté sans rage,
prouvé comme un contrat,
exhibé comme une plaie ouverte mais sans heurter.
Et s’il manque une date, un souvenir, une phrase exacte,
tout vacille.
Non pas l’acte du violeur,
mais la parole de celle ou celui qui en témoigne.
On dit que la justice est aveugle.
Non. Elle est borgne.
Et son œil unique est tourné vers l’ordre établi.
Dans ces conditions, l’enfant violé, la femme battue,
le garçon touché dans le silence d’une chambre partagée,
sont déjà coupables de ne pas pouvoir raconter parfaitement.
De ne pas se souvenir comme un magistrat,
de ne pas survivre comme une preuve.
Alors la justice exige ce qu’elle sait impossible.
Et lorsque l’impossibilité devient refus,
elle se dédouane en évoquant le doute,
comme si le doute n’était pas un verdict en soi.
Un verdict de déni.
Un verdict d’abandon.
Mais l’injustice la plus insupportable ne réside pas seulement dans l’acquittement des coupables.
Elle gît dans l’humiliation minutieuse de celles et ceux qui osent parler.
Les avocats de la défense ne plaident pas l’innocence, ils dressent l’accusée.
Car dans le tribunal sexuel, la victime devient suspecte.

On lui demande :
— Pourquoi êtes-vous restée ?
— Pourquoi n’avez-vous rien dit ?
— Pourquoi avez-vous souri ?
— Pourquoi étiez-vous habillée ainsi ?

Et lorsqu’elle pleure, on lui reproche son émotion.
Et lorsqu’elle ne pleure pas, on la soupçonne de mensonge.
Alors que l’agresseur, lui, n’a qu’à se taire,
bien coiffé, bien conseillé,
et laisser les machines tourner à son avantage.

C’est ici qu’apparaît la figure sinistre du bourreau défendu.
Protégé par la présomption d’innocence,
célébré par la présomption de respectabilité,
il regarde sans trembler celle qui tremble.

Et l’on applaudit ses larmes à lui,
ses silences nobles,
sa prétendue souffrance d’être accusé.

Pendant que l’autre, celle qui parle,
doit se justifier de tout :
de sa mémoire, de son corps, de son sexe, de son âge,
de ses silences passés,
et du courage qu’elle ose exhiber.
C’est un théâtre dont le rôle est écrit d’avance.
Et la victime, même courageuse, même brillante, même lucide,
y joue le rôle de la menteuse.
Ou pire : de l’exagératrice.

Les juges le savent.
Les avocats le savent.
Le public le sait.
Mais tout le monde joue.
Car ce qui est en jeu, ce n’est pas la vérité.
C’est l’ordre.
L’ordre d’une société qui refuse que l’inceste existe dans ses murs propres,
que les prêtres violent,
que les pères dévorent.
Alors on maquille, on feint d’enquêter,
on prétend douter,
on fabrique une équité de façade, pour préserver l’indéfendable.

Et pendant que les audiences s’éternisent,
que les délais se multiplient,
que les experts psychologues grattent les chairs pour deviner des traumas mesurables,
les victimes deviennent suspectes,
puis coupables,
puis folles.
C’est une inversion complète du droit :
un supplice administratif qui fait mourir deux fois
celle qui a parlé,
et celle qu’elle ne sera jamais plus

Et quand enfin la procédure aboutit, si elle aboutit,
le verdict n’a plus d’importance.
La victime a déjà tout perdu :
le sommeil,
le lien familial,
la confiance dans les mots,
et parfois même son nom.
Condamner ou relaxer ne répare rien,
car ce n’est pas de justice qu’il s’agissait,
mais de loyauté à l’ordre établi.

Les avocats de la défense ont plaidé l’ambiguïté,
le consentement supposé,
la vengeance imaginée.
Ils ont exhibé des photos, des messages, des silences

et chaque silence a été retourné contre elle.
Puis ils ont cité le droit.
Ils ont récité la présomption,
l'impartialité,
la neutralité de la cour.
Mais la neutralité n'est qu'un masque blanc.
Elle nie l'asymétrie du monde.
Elle absout,
non par preuve,
mais par nécessité sociale.

C'est pour cela que tant de procès pour violences sexuelles ne sont pas des procès :
ce sont des rituels d'effacement.
Ils transforment le cri en murmure,
la souffrance en procédure,
et la parole en piège.

Et pourtant, elles parlent.
Elles reviennent.
Elles écrivent, parfois dans le noir,
et font de l'encre un acte politique.
Car il faut bien que quelque part,
quelque chose témoigne.

La justice n'aime pas les fantômes.
Mais elle les fabrique.
Page après page,
jugement après jugement.
Et un jour, peut-être,
le livre s'ouvrira à nouveau,
non pour condamner,
mais pour comprendre.

Il y a dans toute famille un seuil invisible, une ligne de fracture qu'aucun cri ne franchit sans conséquences, une frontière sacrée tracée non par les actes, mais par les silences accumulés, entassés, cimentés de génération en génération, de sorte qu'il est toujours possible d'endurer l'insoutenable, de cacher l'indicible, d'absorber le pire, pourvu qu'on ne le dise pas, pourvu qu'on ne le nomme pas, pourvu que la parole ne vienne pas arracher le masque social de normalité tissé à coups de dîners, de photos encadrées, de sourires figés et de souvenirs réécrits.

Car la famille, en réalité, ne s'effondre jamais sous le poids de la violence, elle plie, elle dissimule, elle invente, elle justifie, elle oublie ;
ce qui la fait exploser, ce qui la rend folle, ce qui la rend cruelle,
c'est que l'un des siens se lève un jour et dise :
« Cela a eu lieu. »
Et dans cette simple phrase, sans cri, sans insulte, sans vengeance apparente,
se cache une vérité plus impardonnable encore que le crime lui-même :
celle de l'échec collectif, de la compromission implicite, de la lâcheté partagée,
celle qui désigne non seulement un coupable,
mais tous ceux qui ont vu sans voir,
entendu sans répondre,
ressenti sans intervenir.

Celui ou celle qui ose parler, non pour se plaindre mais pour nommer,
non pour haïr mais pour libérer, devient alors l'ennemi intime, le perturbateur de l'équilibre,
celui qu'on regarde comme un traître à la famille, non pas parce qu'il ment,
mais parce qu'il dit trop bien ce que chacun avait appris à oublier,
parce qu'il met des mots sur des gestes relégués au flou, des dates sur des douleurs balayées,
et qu'il force chaque membre, même muet, même innocent,
à se repositionner moralement dans une histoire qu'on croyait enterrée.

Alors commence ce que la famille sait faire de mieux : l'ostracisme sans mot, le bannissement poli,
la disqualification feutrée, où l'on dit qu'il est « fragile », qu'elle est « instable », qu'il ou elle « remue le passé »,
qu'« on ne peut pas vivre dans le ressentiment »,
comme si parler de ce qui fut un crime était pire que le crime lui-même,
comme si la blessure, exposée au jour, devenait soudain plus impure que l'agression nocturne.

Alors on ferme les yeux, mais autrement.
On ne nie pas frontalement, ce serait vulgaire,
on compatit à demi, on soupire à voix basse, on dit qu'on est « désolé pour ce qu'il ou elle a vécu »,
tout en maintenant intact ce mur invisible, cette distance de sécurité affective
qui permet de continuer à vivre sans se sentir complice,
de préserver le cercle sans affronter le fond,
de faire semblant d'avoir compris sans avoir à répondre.

Et celui qui parle, qui pourtant n'a fait que dire ce que les faits ont crié,
n'est plus seulement un être en souffrance : il devient une menace, une dissonance, une déchirure dans le récit de la famille.

On l'isole sans le dire. On le laisse sans nouvelles. On évite sa présence aux repas.
On oublie de le prévenir des fêtes, et lorsqu'il ose demander pourquoi, on répond que « c'est pour le bien de tous »,
qu'il faut « apaiser les tensions »,
comme si la tension ne venait pas du viol,
mais du mot viol.

Et dans cet exil affectif, sans violence physique, sans cris, sans portes claquées,
naît une souffrance plus grande encore que le traumatisme initial :
celle d'avoir tout perdu pour avoir dit la vérité.
D'avoir choisi la lumière,
et d'avoir été puni pour cela.

Il n'y a rien de plus cruel que le silence d'une mère quand il est choisi,
rien de plus définitif que l'absence d'un regard fraternel quand il fut autrefois complice,
rien de plus glaçant que ces réunions familiales où l'on évoque tout sauf l'essentiel,
où les rires sonnent comme des verdicts,
où l'on ressent que le simple fait d'être là trouble, dérange, dérègle l'équilibre pervers du non-dit.

La famille ne dit jamais qu'elle exclut.
Elle laisse faire le temps, le vent, l'agenda.
Elle parle de fatigue, d'emploi du temps, de difficultés de transport.
Elle évoque le stress, les enfants, les projets.
Mais jamais le vrai motif : le refus absolu de regarder en face ce qu'elle abrite, ce qu'elle a tu, ce qu'elle a couvert.

Et quand elle finit par parler, c'est pour se défendre, pour se justifier,
pour expliquer qu'elle a « fait ce qu'elle a pu »,
qu'elle « n'était pas au courant »,
ou pire encore : qu'« à sa place, on n'aurait pas dit ça ».

La parole est renversée.
Ce n'est plus l'agresseur qui est accusé, mais celui qui a brisé l'harmonie.
Ce n'est plus la blessure qui scandalise, mais le fait qu'elle ait été dite.
Et l'on se retrouve, dans un renversement effrayant, à devoir s'excuser de sa douleur,
à devoir prouver que l'on ne cherche pas à détruire la famille,
alors que c'est elle, dans son inertie, son aveuglement, et son goût pour le lissage,
qui détruit tout ce qu'elle prétendait protéger.

Il n'est pas besoin d'actes pour être trahi par les siens ;
il suffit d'un regard fuyant, d'une invitation oubliée, d'un anniversaire gommé,
et surtout, de cette manière si douce et si implacable de ne plus jamais évoquer ce que tu as dit,
comme si cela n'avait jamais eu lieu,
comme si ta mémoire était un délire,
ton cri une faute,
ton courage un poison.

Car la famille ne supporte pas les cassures.
Elle nie la fracture comme le corps nie le cancer : en multipliant les dénis, les cellules mortes, les protections illusoires.
Elle ne se réforme pas ; elle s'atrophie.
Elle ne soigne pas ; elle oublie.
Et dans cet oubli, elle creuse un tombeau sans pierre, une disparition sans mot, une mise à mort sociale sans meurtre.

Alors, lorsque l'enfant devenu adulte ose un jour dire ce qui fut,
le rejet est d'autant plus violent qu'il contredit toute une construction narrative :
celle d'une famille unie, laborieuse, aimante —
non pas réelle, mais nécessaire à leur propre équilibre,
à leur propre sommeil.

Celui qui parle devient donc l'étranger.
Et plus encore : le traître.
Non parce qu'il ment, mais parce qu'il rappelle.
Non parce qu'il accuse, mais parce qu'il nomme.
Et dans cette société du silence, nommer, c'est déclarer la guerre.

Car nommer, dans l'ordre familial,
c'est rompre le pacte du mensonge collectif,
c'est mettre fin à ce consensus fondé sur la dissimulation, la pudeur feinte, et la hiérarchie des douleurs ;
c'est déchirer le rideau posé sur les violences anodines, les gestes trop brusques,

les mots trop secs, les silences trop longs,
et surtout, c'est remettre en cause le droit sacré de la famille à être jugée uniquement par elle-même,
comme une monarchie affective dont les abus sont excusés, les blessures niées,

et les bourreaux glorifiés sous le nom de figures éducatrices.

On ne pardonne pas à celui qui brise ce rite.
On ne lui pardonne pas de préférer la justice à la paix,
la clarté à l'héritage,
l'exactitude au lien du sang.
Et l'on réécrit l'histoire à sa place :
il n'a pas souffert, il a mal interprété.
Il n'a pas été violenté, il a mal compris.
Il n'a pas été exclu, il s'est isolé.
Il n'a pas été nié, il exagère.
Il n'a pas été détruit, il est instable.

Alors la famille se rassemble,
non pour réparer, mais pour absoudre ses propres fautes en le condamnant,
en le désignant comme le seul à avoir sali la mémoire,
le seul à avoir rompu l'équilibre,
le seul à devoir porter la croix de sa lucidité.

Et dans cette inversion du crime,
dans cette manière de faire du survivant l'agresseur,
on voit avec une netteté absolue que la famille n'est pas d'abord un refuge,
mais une structure de maintien de l'ordre,
et que cet ordre exige, pour se perpétuer, des sacrifices.

Et ce sacrifice, que l'on attend sans le dire, que l'on exige sans l'avouer, que l'on maquille en devoir de loyauté ou en exigence de maturité, consiste toujours à se taire, à revenir, à accepter l'inacceptable pour ne pas déranger les places, les souvenirs, les équilibres mensongers ;
et quand il refuse, quand il persiste à parler, à nommer, à écrire, alors la machine familiale, faite de mots doux et de regards froids, de tendresses passives et d'injonctions muettes, se met en marche pour l'effacer, pour le rendre fou, pour le renvoyer à la marge qu'il n'a jamais quittée

non pas parce qu'il n'a pas voulu aimer, mais parce qu'il a trop aimé, trop vu, trop dit.

C'est cela que la famille ne pardonne pas :
qu'on la décrive avec lucidité,
qu'on lui refuse l'excuse biologique,
qu'on ose dire que l'amour peut être une chaîne,
et que les liens du sang, quand ils sont liés à l'oubli, deviennent des liens de plomb.

Ce n'est pas la trahison qui est condamnée, car il n'y a trahison que s'il y a pacte,
mais l'acte de dévoilement, le courage de rompre l'omerta,
la volonté de ne plus mentir sous prétexte d'être né au mauvais endroit,
la force d'aimer autrement, ailleurs, loin de ceux qui veulent que l'on se taise pour mériter d'exister.

Et si par malheur, la parole libérée vient troubler un équilibre déjà fissuré, si elle expose ce que chacun sentait mais que personne n'osait affronter, alors l'enfant devient l'ennemi, le traître, le maudit, celui qu'il faut faire taire pour préserver l'apparence, pour que la maison reste debout même si elle pue la cendre ; car il n'est pas de douleur plus grande pour une famille que celle d'être forcée de se reconnaître coupable,

et comme elle ne le peut pas, elle désigne un coupable ailleurs, elle le fabrique s'il le faut, elle l'habille des fautes qu'elle ne veut pas nommer.

Alors l’enfant devient l’accusé, le trouble-fête, l’ingrat, celui qui ose raconter ce que tout le monde sait mais que personne ne dit, et ce faisant, il soulève une tempête de regards hostiles, de silences tendus, de manipulations douces qui prétendent l’aimer tout en le condamnant,

et il comprend, dans un effroi calme, que rien ne sera jamais pardonné, ni sa lucidité, ni son cri, ni même sa souffrance, car la vérité n’est pas une offrande acceptable dans les maisons où l’on prie pour le silence.

Et c’est ainsi que la famille, si souvent nommée refuge, devient geôle, tribunal, théâtre, où l’on récite les mêmes phrases, où l’on attend les mêmes sacrifices, où l’on célèbre l’oubli comme seule voie de paix ;
mais ce que l’on nomme paix est parfois un tombeau.
Et ce que l’on nomme enfant maudit est parfois l’unique survivant.

Alors l’enfant part. Il s’exile. Il apprend à survivre dans l’absence de racines, il erre sans filiation, il se construit avec des outils brisés, des lambeaux de mémoire et une volonté étrangère à l’amour reçu. Et dans cet éloignement, la famille continue de vivre comme si de rien n’était, cultivant le récit qu’il est parti de lui-même, qu’il ne voulait plus voir personne, qu’il a trahi les siens ; jamais elle ne dira qu’elle l’a chassé, que c’est elle qui a posé ses silences comme des pierres sur sa poitrine, que c’est elle qui a juré fidélité au déni plutôt qu’au pardon véritable.

Et lorsque, des années plus tard, il revient, ou tente de tendre une main, ce n’est pas la reconnaissance qu’il trouve, mais le soupçon. On lui demande s’il a guéri, s’il est toujours en colère, s’il compte "encore en parler"

comme si la douleur avait une date de péremption, comme si le silence était la vraie guérison, comme si, en fin de compte, c’était encore lui le problème.

Car la famille ne pardonne pas ce qui fait honte. Elle pardonne le meurtre, parfois, si l’on s’en repent. Elle pardonne l’abandon, si l’on revient avec les bons mots. Mais elle ne pardonne pas celui qui voit, celui qui ose parler, celui qui refuse de rejouer la farce. Elle ne pardonne pas la parole libérée, parce que cette parole est une menace pour son image, son autorité, son illusion de cohésion. Et dans le fond, elle préfère encore le silence d’un cadavre à la vérité d’un survivant.

Et si parfois une main tremble, une voix vacille, une larme coule sur une joue ridée, ce n’est pas le remords que l’on voit, mais la peur : la peur que le secret ne meure pas, la peur que quelqu’un écrive, que quelqu’un se souvienne, que quelqu’un aime assez la vérité pour ne jamais plus se taire.

Car c’est cela, au fond, l’impardonnable : non pas le crime, ni l’accusation, ni même la rupture, mais la fidélité à une mémoire insoumise, l’attachement lucide à une douleur non maquillée, l’obstination de celui qui préfère dire l’abîme plutôt que de bâtir sa vie sur un déni partagé. Ce que la famille ne pardonne pas,

c’est que l’un des siens devienne étranger à ses mythes, qu’il cesse d’être un rouage du récit familial, qu’il ose, sans haine mais sans concession, rappeler que certaines choses n’ont pas été faites par erreur ou par amour maladroit, mais par volonté, par lâcheté, par égoïsme

et que ce n’est pas à lui d’en porter la honte.

Alors la punition tombe. Ce n’est pas une gifle, ni un procès, ni une expulsion physique.

C’est une disparition. Il devient l’absent, le fou, l’ingrat, le manipulateur, le toxique.

Et cette désignation-là, cette sentence sans jugement, cette condamnation murmurée au fil des repas et des générations, vaut mille fois plus qu’un bannissement : car elle rend invisible, elle efface le nom, elle creuse l’oubli dans les mémoires vivantes. Le survivant devient fantôme.

Mais parfois, dans un éclat de voix, un livre, un cri, un poème, un geste de tendresse donné à d’autres, ce fantôme revient. Non pour hanter, mais pour témoigner. Et ce témoignage, aussi simple soit-il, suffit à faire trembler l’ordre ancien, car il dit qu’un jour, quelque part, quelqu’un a vu, quelqu’un a su,

et n’a pas consenti.

interlude XXXIII: Langue morte, corps vivants

Légalité : du latin *legalitas*, « ce qui est conforme à la loi ». Mais la loi elle-même peut être contraire à la justice. Légalité n'est pas équité. Elle décrit un cadre, non un acte ; une norme, non une vérité. Ce qui est légal n'est pas nécessairement moral. Ce qui est moral n'est pas toujours audible légalement.

Déposition : du latin *deponere*, « poser à terre, abandonner ». En justice, la déposition est un témoignage donné, mais aussi, étymologiquement, un acte d'abandon : on se dépouille de sa mémoire comme on jette un poids. Le mot contient déjà le désarmement du plaignant.

Consentement : du latin *consentire*, « sentir ensemble ». Un mot faussement clair. Dans le droit, il devient souvent synonyme d'acceptation, oubliant la peur, l'âge, la contrainte ou le silence. Sentir ensemble suppose deux volontés. Or, dans la violence, une seule domine.

Souillure : du vieux français *souillir*, dérivé de *sullare* en latin bas, « salir moralement ». Le mot s'applique au corps de la victime, comme si le crime la contaminait. Mais c'est l'agresseur qui souille, pas la personne soumise. La langue inverse les rôles.

Rétractation :du latin *retrahere*, « ramener en arrière ». Lorsqu'une victime se rétracte, elle est souvent soupçonnée. Pourtant, revenir sur une parole n'est pas un mensonge : c'est parfois une stratégie de survie. La rétractation n'annule pas l'acte ; elle masque la peur.

Pudeur : du latin *pudor*, « honte ». Jadis vertu, aujourd'hui soupçon : trop pudique pour parler ? Soupçonnée de mentir. Trop directe ? Soupçonnée de fausseté. La pudeur des victimes devient une gêne pour la justice, qui préfère la nudité émotionnelle au silence maîtrisé.

Présomption :du latin *praesumere*, « supposer d'avance ». Une présomption d'innocence pour l'accusé, rarement de sincérité pour la victime. Le mot suppose toujours quelque chose : mais jamais que l'enfant, la sœur, la mère ou l'amant disent vrai.

chapitre XXXIIII: Le poids des espoirs

1
À la naissance, ils ont dit :
il ira loin.

2
Un mot dans un berceau,
et déjà le poids d’un monde.

3
Ils ont tendu des livres,
avant les caresses.

4
Chaque sourire portait une note :
« sage », « brillant », « promis à… »

5
On m’a montré l’alphabet,
avant de m’apprendre à dire non.

6
Les années s’écoulèrent
pleines de bulletins.

7
J’apprenais pour exister.
Et j’existais pour rassurer.

8
Chaque bonne note, une tape.
Chaque erreur, un silence.

9
J’étais l’élu de leur revanche.
Celui qui rattraperait tout.

10
Ils parlaient d’amour,
mais ils surveillaient mes carnets.

11
Chaque mois, une attente.
Chaque trimestre, un procès.

12
L’enfance ?
Un concours d’excellence.

13
Les diplômes promettaient leur fierté.
Leur affection était conditionnelle.

14
Il fallait briller
comme un vitrail nettoyé à l'acide.

15
Je suis devenu sérieux,
puis muet.

16
Ma joie faisait peur,
elle n'était pas utile.

17
Je cachais mes peines
sous des pages pleines.

18
Quand je pleurais,
on m'offrait un dictionnaire.

19
Quand je doutais,
on me disait : « sois fort. »

20
Ils ne voyaient qu'un rôle :
être l'honneur de la lignée.

21
Je ne devais pas vivre.
Je devais représenter.

22
Parler en leur nom,
réussir pour eux.

23
Les erreurs étaient des trahisons.
Les pauses, des faiblesses.

24
Je ne voulais pas les décevoir.
Alors je me suis oublié.

25
Au milieu des classements,
j'ai perdu mon visage.

26
On m'applaudissait
quand je disparaissais dans les chiffres.

27
L'amour ? Un tableau Excel.
La tendresse ? Une récompense.

28
Je voulais un câlin.
On m'a demandé un sans-faute.

29
Je voulais un regard.
On m’a demandé un avenir.

30
J’ai porté leurs rêves
comme des menottes dorées.

31
Je ne choisissais rien.
Je réalisais leur programme.

32
Ma liberté
fut une faute de goût.

33
Un jour, j’ai dit non.
Ils ont dit : « ingrat. »

34
Un jour, j’ai fléchi.
Ils ont dit : « paresseux. »

35
Un jour, j’ai échoué.
Ils ont dit : « honte. »

36
Ils m’ont offert
le poids de leur ambition.

37
Mais jamais
la clé de mon désir.

38
Ils ont sculpté
un monument à leur gloire.

39
Mais mon nom
n’était nulle part gravé.

40
Je suis devenu adulte
comme on devient tombe.

41
Plein de savoir,
vide de moi.

42
Je récite encore
des leçons que je n’ai pas choisies.

43
Je pense parfois
à l’enfant que j’étais.

44
Il n’était pas prodige.
Juste vivant.

45
Il voulait courir,
et non réussir.

46
Il voulait comprendre,
pas prouver.

47
Il voulait être aimé,
même en silence.

48
Il voulait être libre,
même sans avenir.

49
Il voulait être un enfant.
Pas un produit.

50
Aujourd’hui, je l’écris.
Pour qu’il respire enfin.

Interlude XXXIIII: L'effort ou l'amour

Il existe des formes d'esclavage qui ne disent pas leur nom. Des attentes pèsent sur les épaules des enfants comme des chaînes héritées. Elles ne relèvent ni du droit, ni de la force brute, mais d'un amour conditionnel, travesti en exigence vertueuse. Cet interlude s'attache à définir les termes de ce lien faussé entre travail scolaire et affection parentale, entre projection familiale et effacement individuel.

Méritocratie : du latin meritum (ce qui est dû), et du grec kratos (pouvoir). Elle affirme que la réussite vient de l'effort, non du privilège. Mais elle oublie que l'effort lui-même exige un environnement, une paix, une sécurité affective que tous ne reçoivent pas. Dans les familles où l'amour se conditionne à la performance, la méritocratie devient une tyrannie domestique.

Sacrifice : du latin sacrificium, « rendre sacré ». Offrir, renoncer, souffrir à dessein. Le parent dit : « je me suis sacrifié pour toi », et exige, en retour, un succès qui justifierait l'abandon de ses propres désirs. L'enfant n'a rien demandé, mais devient débiteur d'un amour mutilé.

Projet : du latin projicere, « jeter en avant ». Ce qui est lancé dans le futur, souvent par-dessus les têtes. Le projet parental est parfois un filet jeté sur l'enfant : il n'a plus à penser, il n'a qu'à réaliser. Le verbe "projeter" devient un geste d'appropriation.

Échec : du vieux français eschec (issu de l'arabe shāh, roi). Dans les familles où tout repose sur la réussite scolaire, l'échec est perçu comme une trahison. Il n'est plus un moment d'apprentissage, mais un signe de faute morale. L'enfant, loin d'être consolé, est blâmé.

Amour : du latin amor, mot simple, trop usé. Il devient un code, un contrat tacite : "si tu travailles, je suis fier ; si tu échoues, je suis blessé". L'amour parental, dans ces cas-là, n'est ni pur ni inconditionnel : il est fonctionnel, et cela suffit à fausser toute construction de soi.

Volonté : du latin voluntas, désigne le choix profond. Mais chez l'enfant soumis aux injonctions familiales, la volonté est brouillée, mélangée à celle des autres. Il veut, parce qu'ils veulent. Il désire, pour répondre à leurs attentes. Son autonomie est parasitée.

Valeur : du latin valor, « force, courage ». Dans l'éducation parentale traditionnelle, la valeur devient un dogme. On inculque, on impose, on dresse. L'enfant apprend qu'il doit être utile, et non heureux. Qu'il doit mériter sa place, et non l'habiter.

Ainsi se forment les enfants-modèles, admirés de tous et inconnus d'eux-mêmes. Leur âme s'efface au profit du rôle. Ce n'est pas qu'ils ne savent pas penser : c'est qu'ils pensent pour survivre, jamais pour vivre.

chapitre XXXV: L’autre fils

Je ne me souviens pas de son prénom. Ou plutôt, je le savais, mais il s’est retiré, comme tout le reste. C’était une syllabe douce, brève, quelque chose entre la lumière d’un matin d’été et une rature mal effacée sur un bulletin. On parlait de lui à voix basse, avant, dans les couloirs, dans la cuisine, quand les fenêtres étaient ouvertes. Puis il a disparu de la maison comme un son qu’on n’ose plus prononcer. Il n’y a pas eu de cérémonie. Rien. Pas même un mot. Juste un jour de trop où son nom n’est plus revenu. Et moi, j’ai compris. Je n’ai pas demandé. C’est comme ça qu’on apprend.

Il y avait une photographie. Un portrait en noir et blanc, posé sur l’étagère du salon, juste à côté du buste de Marianne et d’un dictionnaire déchiré. Un jour, elle n’était plus là. Personne n’a expliqué. J’ai eu l’impression d’avoir rêvé cette image. Pourtant, je me souvenais de ses yeux. J’aurais pu les dessiner. Alors j’ai appris à ne plus y penser. Il avait mon âge, ou presque. Un peu plus grand, un peu plus mince. Plus discret. Il laissait peu de traces. Pas comme moi.

Moi, j’ai su que je devais faire tout ce qu’il n’avait pas fait. Réussir ce qu’il avait raté. Prononcer les phrases qu’il avait gardées en lui. J’ai souri plus fort, travaillé plus vite, dormi moins. Je n’ai pas été triste. Juste appliqué. On me répétait que j’étais différent, que j’avais compris la vie. Je hochais la tête. Je n’ai jamais dit que je copiais quelqu’un. J’étais là pour compenser, pour faire oublier. Pour tenir la place. Une bonne place. Celle de l’enfant qui ne fait pas de vagues, qui ne rappelle rien.

Quand ma mère disait « mes enfants », elle regardait ailleurs. Elle ne précisait jamais le nombre. Elle disait « mon fils », et je savais que le mot était lourd, fendu, glissant. Je me suis efforcé d’être digne de ce titre unique. Je me suis tu. J’ai obéi. J’ai nettoyé les silences. J’ai mis de l’ordre dans les souvenirs. Chaque succès était une réparation invisible. Chaque échec, une faute de plus. Je n’ai jamais été félicité pour moi-même. Toujours pour ce que je n’étais pas. Et plus je brillais, plus je sentais son ombre revenir.

Je n’ai pas posé de questions. Pas une seule. Quand j’ai vu les tiroirs vides, les affaires pliées, la chambre verrouillée, j’ai compris que certaines absences étaient faites pour durer. Il n’était pas mort, non. On ne cache pas les morts comme ça. C’était autre chose. Une forme d’effacement. Peut-être un départ, une honte, un choix qui les avait trahis. Ou simplement une blessure qu’ils n’avaient pas su porter. Alors ils l’avaient posée, là, comme on pose un fardeau trop lourd. Et moi, j’ai ramassé ce qu’il restait.

On ne m’a pas dit de l’oublier. Mais on ne m’a pas autorisé à m’en souvenir. Ce n’était pas une interdiction, c’était un climat. Un air tendu, saturé, un regard qui glisse dès que le passé revient. Il fallait avancer, disait mon père. Avancer, ça voulait dire ne pas se retourner. Jamais. Pas même en pensée. J’ai appris à mesurer mes phrases, à choisir mes mots, à écarter tout ce qui aurait pu ramener son image. Et pourtant, elle revenait. Dans les gestes qu’on ne m’expliquait pas. Dans les interdits qu’on ne justifiait plus.

Je l’imaginais, parfois. Je construisais une version de lui que je pouvais aimer sans crainte. Un frère qui aurait fui. Un frère qui aurait été brisé. Un frère qui aurait dit non. Moi, je disais toujours oui. Je disais oui à tout, même à ce que je ne voulais pas. Je disais oui pour deux. Oui pour lui, et pour moi. Oui pour leur donner raison. J’étais l’archive vivante de leur réparation. L’effort d’après la faute. L’enfant utile.

Et plus je grandissais, plus je sentais que je n'étais pas seul dans mon propre corps. Il était là, quelque part. Non pas vivant, mais persistant. Un murmure dans ma langue. Une hésitation dans ma démarche. Une colère que je n'osais jamais formuler. J'étais leur réussite. Il était leur honte. Mais cette honte, je la portais malgré tout. Je la sentais dans leurs gestes, dans la façon qu'ils avaient de m'aimer trop ou mal. De me féliciter avec un regard inquiet. De m'envoyer au combat de la vie comme un soldat expiatoire. J'ai accepté ce rôle. Jusqu'à l'oublier.

Mais il y a des soirs où l'oubli vacille. Quand la maison s'endort trop vite, quand les voix cessent, et qu'un silence inhabituel s'installe dans les murs. Alors, quelque chose revient. Un geste qu'on m'a reproché sans explication. Une photo manquante dans l'album. Un anniversaire qu'on ne fête pas. Et je me demande : que faut-il taire pour rester aimé ? Que faut-il effacer pour être accepté ? J'ai été le fils conforme, le fils qui réussit, celui qui fait tout pour ne pas décevoir. Mais je ne suis pas sûr d'avoir été entier.

Je n'ai pas retrouvé son prénom dans la bouche des autres. Il est devenu un pronom flou, une allusion, un soupir. Parfois, même ça, on ne s'autorisait pas. Et moi, j'apprenais. J'apprenais qu'on pouvait tuer quelqu'un sans le frapper. Qu'on pouvait le faire disparaître à coups de silence, à coups de devoirs, à coups de phrases reportées. J'étais l'autre fils. Celui qu'on garde. Celui qu'on exhibe. Celui qu'on choisit pour mieux oublier. Mais moi, je n'ai rien oublié.

Il avait peut-être des défauts, des colères, des silences trop longs. Peut-être. Mais je ne m'en souviens pas. Ou plutôt : je n'ai pas eu le droit de m'en souvenir. Il faut choisir, m'a-t-on dit. Le passé ou l'avenir. Et l'avenir, c'était moi. Ce que je devais être. Ce qu'il n'avait pas été. L'école comme refuge, le diplôme comme rachat. Alors j'ai travaillé. J'ai souri. J'ai obéi. On m'a aimé pour cela.

Mais l'amour conditionnel a un poids particulier. Il ne vous élève pas, il vous plie. Il ne vous embrasse pas, il vous presse. Il exige toujours une contrepartie. Et la mienne, c'était de n'en parler jamais. De ne pas évoquer celui qui n'était plus là, sinon comme une gêne, un échec, un secret mal rangé. Je ne savais même pas ce qu'il lui était arrivé. On parlait d'un accident. D'un départ. D'une crise. Les mots changeaient selon les jours. La vérité, elle, ne changeait pas : il avait cessé d'exister pour eux. Et donc, pour moi aussi.

Mais comment vivre sans ombre ? Comment être fils sans frère ? Comment se construire sans miroir ? J'avais besoin de lui. Pas pour qu'il me parle. Mais pour qu'il existe quelque part. Dans une phrase, dans une anecdote, dans une image. À la place, j'ai grandi face à un vide organisé. J'ai compris très tôt que les disparus ne meurent pas tous dans la terre. Certains meurent dans les phrases qu'on évite. Dans les regards qu'on détourne. Dans les gestes qu'on supprime du quotidien.

Un jour, j'ai ouvert un tiroir. Un vieux cahier d'écolier s'y trouvait, avec une écriture que je ne reconnaissais pas. Il écrivait mal, mais il écrivait. Des choses simples. Un dessin, une date, un prénom. Le mien. Mon prénom. À moi. Écrit de sa main. Je l'ai lu comme on lit un testament sans testamentaire, une trace de vie sans vie à transmettre. Il m'avait vu, connu, pensé. Et moi, je ne pouvais rien rendre. Ni mémoire, ni voix. Juste ce constat absurde : j'étais devenu ce que l'on attendait, sans savoir ce que j'aurais pu être, avec lui.

Les années ont passé. On a fêté mes réussites. On m'a offert des repas, des cadeaux, des félicitations. À chaque fois, j'ai souri. Je n'avais pas le droit de pleurer. Pas le droit de dire que je n'étais pas seul. Que je n'étais jamais seul. Que quelque chose d'absent me regardait chaque soir dans le miroir. On ne parle pas aux fantômes, m'a-t-on dit. Mais que fait-on quand ce sont eux qui parlent ? Qui chuchotent à travers les gestes manqués, les phrases interrompues, les regards vides de la famille réunie ?

Je suis l’autre fils. Celui qui a survécu. Celui qu’on a choisi d’aimer pour oublier l’inoubliable. Celui qui ne sait plus s’il mérite sa place ou s’il la vole chaque jour à un mort qu’on ne nomme plus. Je suis vivant, mais amputé. Enfant unique à deux visages. Frère d’un silence. Fils d’un refus. Et personne ne sait, dans cette maison, que chaque succès m’éloigne un peu plus de moi-même.

Je vis dans une chambre où il n’est jamais entré, et pourtant tout y parle de lui. Le silence de la porte qui grince, le lit fait trop vite, les livres rangés sans passion, comme si je m’interdisais d’habiter vraiment. Je respire, mais c’est son souffle qu’on attend encore. Je travaille, mais c’est sa revanche que je porte. Et quand on me dit que j’ai bien grandi, que j’ai été fort, que mes parents peuvent être fiers.

je sais qu’on parle à travers moi à un enfant mort que personne ne pleure tout à fait.

Alors je me tais. J’ai appris. J’ai appris à être l’enfant qui console. Celui qui réussit, qui rassure, qui ne dérange pas. Et j’ai compris que le deuil, dans les familles, n’est jamais une tombe : c’est une absence déplacée, une mémoire rembourrée d’oubli, une photo qu’on cache dans un tiroir mais qui vous regarde chaque fois qu’on ouvre la commode. Je suis ce regard inversé. Ce souvenir vivant d’un frère qu’on ne cite plus.

Et si un jour, moi aussi, je disparais, je me demande ce qu’ils diront. Peut-être : « c’était un bon fils ».

Mais jamais : « c’était deux enfants, en un seul corps ».

interlude XXXV: Les absents comblent les vivants

Le deuil familial ne se manifeste jamais comme un simple vide. Lorsqu'un enfant disparaît mort, rejeté, effacé ce n'est pas le silence qu'il laisse derrière lui, mais une forme d'empreinte invisible qui vient structurer l'affect, les gestes, les attentes et jusqu'au langage. La figure de « l'enfant absent » n'est pas un manque : c'est un modèle implicite, un référent muet, un spectre actif dans l'économie psychique des parents et dans la répartition affective entre les enfants restants. C'est souvent autour de cette absence que se reconstruit une normalité, mais une normalité bancale, fondée sur une perte qui devient norme.

Dans cette configuration, l'enfant restant devient une surface projective. Il est chargé d'incarner une double existence : la sienne, et celle de celui qui n'est plus. On lui attribue un poids symbolique qu'il n'a pas choisi, mais auquel il ne peut échapper. La parole qu'on lui adresse est mesurée contre une autre qui ne reviendra pas. Les gestes, les encouragements, les reproches sont filtrés par la mémoire idéalisée ou déformée du disparu. Cet enfant ne vit pas avec un frère ou une sœur morts : il vit *en face* d'eux, ou pire, *à leur place*.

La structure familiale ne corrige pas cet écart : elle l'approfondit. Car les figures parentales, en tentant de panser leur douleur, cristallisent la mémoire du disparu en une forme de culte diffus un nom souvent tu, un visage rarement évoqué, mais dont l'empreinte conditionne chaque geste du quotidien. Il ne s'agit pas d'un deuil ouvert, mais d'un refoulé structurant. Le survivant devient le support d'une mémoire qui ne lui appartient pas, le réceptacle d'une affection qui n'est pas la sienne, le rappel vivant d'un échec qu'il n'a pas causé.

Ce mécanisme, rarement formulé dans les discours familiaux, produit une forme de dislocation intérieure. Il n'est pas rare que les enfants ainsi « substitués » développent une hyperadaptation, une culpabilité diffuse, voire une dissociation affective, marquée par le sentiment d'imposture. Ce ne sont pas seulement les gestes parentaux qui trahissent ce déséquilibre, mais l'architecture entière du foyer : chambres conservées, souvenirs mis en scène, dates sacralisées, ou au contraire, interdits muets qui verrouillent la parole.

Enfin, cette asymétrie affective ne produit pas que de la souffrance individuelle. Elle modèle l'ensemble des relations sociales futures du sujet. Le regard de l'ami, du professeur, de l'amant, sera toujours un terrain instable, où la reconnaissance est recherchée non comme un lien sincère, mais comme une confirmation d'existence. Le survivant cherche à prouver qu'il existe, non en tant que lui-même, mais en tant qu'héritier d'un fantôme.Ce déséquilibre affectif, bien qu'ancré dans un drame personnel, se réplique souvent à l'échelle collective. Les sociétés portent, elles aussi, leurs absents : enfants non reconnus, morts non nommés, disparus non retrouvés. Et chaque vivant, désigné à tort ou à raison comme leur successeur symbolique, devient le vecteur d'un ordre affectif faussé. Il hérite d'une place qu'il n'a pas construite, mais qui lui est assignée dans le silence ou dans l'injonction. Il devient le garant d'une mémoire figée, et donc d'un oubli organisé.

La famille, en ce sens, agit comme un théâtre de substitutions. Elle ne guérit pas, elle réarrange. Elle reconstruit une façade : photos retouchées par le silence, récits familiaux révisés, culpabilités détournées. Les mots manquent, non parce qu'on ne peut pas les dire, mais parce qu'ils seraient un risque : celui d'effondrer la structure entière du récit familial. Le disparu n'est plus une personne, mais un axe autour duquel gravite la logique intime de l'amour conditionnel. Celui qui reste doit tourner autour de ce centre absent, à la fois porteur de reconnaissance et menace implicite de rejet.

Ce type de structure produit une blessure qui ne se dit pas, car elle n’est pas fondée sur un événement, mais sur une atmosphère. C’est une blessure diffuse, enracinée dans les écarts de traitement, les retards de parole, les regards évités, les comparaisons muettes. Le survivant l’"autre fils", la fille silencieuse, le cadet irréprochable porte cette absence non pas sur ses épaules, mais dans son souffle, dans sa manière même d’habiter l’espace familial. Il apprend très tôt que tout n’est pas pour lui, mais qu’il doit tout donner.

Cette logique n’est pas exceptionnelle : elle est fréquente, banalisée, tue. Et c’est précisément parce qu’elle ne donne pas lieu à un drame explicite qu’elle enracine ses effets plus profondément. Il n’y a pas de cris, pas de coups, pas de rupture. Seulement un réajustement quotidien de l’amour, une inclinaison presque imperceptible de l’attention, une reconnaissance toujours différée. Et dans cette répartition asymétrique, ce n’est pas seulement l’enfant qui souffre c’est le lien même qui pourrit, lentement, sans révolte.

Enfin, il convient de souligner que ce type de dynamique ne peut se résoudre par l’affection tardive ou par des mots réparateurs. Car ce qui a été rompu n’est pas un fil, mais la perception même de sa légitimité à être aimé sans condition. Tant que l’absent domine l’espace affectif, tant qu’il dicte, par son ombre, la valeur des vivants, le lien reste vicié. La réparation ne peut venir d’un pardon : elle ne peut émerger que d’une rupture dans la structure. C’est l’aveu lucide du mécanisme qui, seul, peut libérer les vivants du poids d’une mémoire déformée.

Arc VIIII: Sexualité

Chapitre XXXVI: identité
page : 317

Interlude XXXVI: Décorticage de la machine à haïr
page : 322

Chapitre XXXVII: Autopsie
page : 324

Interlude XXXVII: Guide de pathologie institutionnelle
page : 332

Chapitre XXXVIII: Cahier des charges
page : 342

Interlude XXXVIII: Le Corps sous Performance
page : 345

Chapitre XXXVIIII: Fragments
page : 346

Interlude XXXVIII: Magnus Hirschfeld (1868–1935)
page : 362

Chapitre XXXX: Entre nous
page : 363

Interlude XXXX: De la chair au marché
page : 365

Chapitre XXXVI: identité

t’as une bite mais tu dis que t’es une meuf
alors ferme ta gueule et va te pendre
tu veux quoi ? qu’on t’appelle “madame” pendant que tu bandes ?
t’as des couilles et du fond de teint
t’as du sperme dans la tête et tu veux du respect
tu veux baiser des mecs hétéros en disant que t’es une femme
mais t’es qu’un travelo en rut
un déchet maquillé qui se prend pour une princesse
une pute sans genre
un trou avec des exigences
tu veux qu’on te touche ?
t’es une saloperie qui suinte le vice
t’es pas trans, t’es tordu
t’as la voix qui miaule et l’entrejambe qui ment
t’as les ongles faits mais l’odeur d’un vestiaire
tu veux séduire, mais tu dégoûtes
tu veux plaire, mais tu dégueules la manipulation
tu veux qu’on t’encule comme une salope
et qu’on t’appelle “mademoiselle”
mais t’es qu’un mec en chaleur
un fantasme mal codé
un porno qui a mal tourné

tu suces n’importe qui dans les chiottes et tu parles de dignité
tu baises pour exister
tu te déshabilles pour revendiquer
tu veux des hormones mais t’as jamais appris à aimer
t’as un trou dans le cœur et tu le remplis avec des bites
et tu crois que ça fait de toi quelqu’un

tu veux jouir et militer
tu veux qu’on t’encule et qu’on t’écoute
tu veux qu’on te baise et qu’on te respecte
mais t’es qu’un objet de honte
t’es un doigt dans une prise
t’es un godmichet politique

t’as couché avec combien pour qu’on t’écoute ?
t’as raclé combien de backrooms pour qu’on dise “elle” ?
t’as combien de vidéos sur ton téléphone où tu t’étales en 4K ?
ton corps c’est pas un drapeau, c’est une poubelle
tes fesses c’est pas une arme, c’est une offrande sale
ton torse c’est pas une révolution, c’est une hallucination chirurgicale
tu veux faire croire que t’as des seins
mais t’as juste des cicatrices et de la graisse
tu veux qu’on te désire
mais on te baise sans regarder

t’es le jouet qu’on jette après usage
t’es la pute qu’on insulte même en jouissant
t’es la salope qu’on baise en rigolant avec les potes
t’es un fantasme de mec frustré, un produit de niche
un truc qu’on insulte à voix basse mais qu’on baise à minuit
et tu crois que c’est de l’amour
tu crois que ça te valide

tu crois que t’as du pouvoir parce que t’ouvres les cuisses
tu crois que t’es libre parce que t’avales
tu crois que t’as gagné parce que t’as changé de prénom
mais t’as juste changé de cage

et nous on te regarde
et on bande pas
et on frappe
et on crache
et on rit

t’es pas désirable
t’es pas respectable
t’es pas réel
t’es juste baisable
par pitié
par défi
par haine
par accident

on t’éjacule dessus et on te bloque
on te filme et on t’efface
on te doxe et on t’oublie
on te baise sans nom
on te pénètre sans regard
on te cogne avec les mots
et tu continues à parler

et c’est ça le pire
t’oses encore parler
t’oses encore revendiquer
t’oses encore respirer

tu veux de la douceur ? t’auras des insultes
tu veux qu’on t’aime ? t’auras nos bottes
tu veux une place ? on te réserve la cave
tu veux qu’on t’écoute ? on te fermera la bouche avec ce que tu prétends aimer
et on t’en voudra pas pour ce que t’es
on t’en voudra pour croire que t’as le droit d’être

on va te faire taire à coups de bites
à coups de bouteilles
à coups de “ta gueule”
à coups de foutre dans les yeux

à coups de silences dans les rapports
à coups d'avocats qui rigolent
à coups de diagnostics, de placements, d'expulsions

t'es pas une personne
t'es une réponse
une punition
un avertissement
une excuse pour frapper plus fort la prochaine

ton cul est une cible
ta bouche un mensonge
ton nom une provocation
ton regard une invitation à la haine
ton sourire une insulte
ton existence une merde qu'on marche sans s'excuser

tu veux des lois pour te protéger ?
on va les brûler
tu veux des livres pour te légitimer ?
on va les censurer
tu veux qu'on t'aime ?
on va te niquer
et une fois qu'on aura tout pris
on dira que t'as provoqué
et les gens te croiront pas
et t'auras plus de peau pour te défendre

on t'enfoncera ce que tu prétends être
jusqu'à ce qu'il ne reste plus que du silence
et même là,
on dira que t'as joui

t'as peur de quoi ?
de finir comme les autres ?
tu sais déjà comment ça se passe
ça commence par une insulte
ça continue dans un parking
ça finit dans les commentaires
ta gorge est trop visible
ta démarche trop incertaine
ta voix trop cassée
et nous on le sent
on vous sent
à dix mètres
comme des rats qu'on piste dans la lumière

on vous reconnaît à vos yeux qui cherchent l'absolution
à vos bras qui serrent des sacs pour se protéger
à vos sourires défensifs
à vos silences qui veulent pas mourir
et c'est là qu'on tape
pas pour punir
pour corriger

parce qu'il faut remettre de l'ordre
parce que vous êtes un bordel vivant
parce que la société peut pas vous digérer
alors elle vous chie dehors
et nous on finit le travail
avec des poings
avec des bites
avec des groupes
avec des silences institutionnels
avec des experts qui diagnostiquent vos blessures comme "troubles de l'identité"

on vous enferme pour vous "protéger"
on vous gave de médocs pour vous "stabiliser"
on vous viole pour vous "réancrer"
on vous juge pour "comprendre"
et à la fin
on dit que c'est vous le problème

pas nous
pas le système
pas le regard
pas l'insulte
pas la main
toujours vous

vous qui avez voulu être visibles
vous qui avez cru que le sexe pouvait être politique
vous qui avez dit "je suis"
au lieu de vous taire

on vous déteste d'avoir osé parler
de foutre vos histoires dans nos écoles
de dire que baiser c'est exister
que le genre c'est fluide
que la bite c'est pas un destin
on vous déteste parce que vous avez cassé la règle

et alors on frappe
avec des lois
avec des rires
avec des menottes
avec des trous creusés dans les coulisses

on vous retrouvera dans des rivières
dans des fossés
dans des unités psychiatriques
dans des lignes de code administratif
dans des cercueils sans nom
dans des “faits divers”
dans des articles en page 13
dans des oublis

et on dira que c’est triste
qu’il faut faire attention
qu’il faut mieux écouter
et ensuite
on fermera la porte
et on recommencera

parce que vous êtes pas humains
vous êtes des testeurs de limites
vous êtes des dérèglements
vous êtes des expériences ratées
et on est là pour vous effacer

avec des phrases
avec des gestes
avec des rumeurs
avec des rapports classés
avec des traitements obligatoires
avec des campagnes de haine “sans haine”

vous serez toujours trop sexuels
trop visibles
trop minoritaires
trop déviants
trop provocants
trop confus
trop sales
trop nus
trop
trop
trop

jusqu’à ce qu’il ne reste plus que ce mot
sur la dalle
entre deux traces de foutre
et un dernier coup de pied dans les côtes

"ferme-la."

Interlude XXXVI: Décorticage de la machine à haïr

> « Le mot n'est pas un outil d'expression, mais une arme de réduction. » Fragments pour une grammaire insurrectionnelle

L'abjection comme système, pas comme accident

Le chapitre précédent n'est pas une exception : il est un document. Il ne vient pas d'une marge, mais du centre. Le langage qu'on y entend n'est pas une anomalie sociale ; c'est une fonction. Son horreur n'est pas un dérapage, mais une émission régulière. Il faut donc le traiter non avec des affects, mais avec une méthode. C'est l'objet de cet interlude : comprendre le fonctionnement de cette parole qui tue, à travers ses mots, ses structures, et ses effets.

Nous sommes face à une machine à haïr. Pas une personne, ni une opinion, mais une structure de langage organisée pour produire, distribuer et recycler la déshumanisation.

1. "Travelo" : Ce terme est une abbréviation écrasante. Il découle de "travesti", lui-même issu du latin trans-vestire : changer d'habit. Le problème ici n'est pas l'étymologie, mais la transformation populaire en outil de moquerie. Le mot "travelo" coupe, réduit, ridiculise. Il transforme une expérience en caricature. Il nie l'être par la simplification.

2. "Déviant" : Du latin deviare : sortir de la voie. L'image est claire : il y aurait un chemin central, et tout ce qui s'en écarte devient suspect. Ce mot n'est pas descriptif, mais disciplinaire. Il marque une transgression, non pour la décrire, mais pour la condamner. Il impose une route unique.

3. "Anormal" / "Normal" : La norme est une construction statistique devenue outil moral. À l'origine, norma est l'équerre, l'outil du charpentier. Dérivée, elle devient un jugement implicite : tout ce qui n'est pas mesuré à l'équerre devient suspect. Le langage fait alors de la diversité une erreur.

4. "Identité" : Du latin identitas, dérivant de idem (le même). L'identité serait la permanence de soi. Mais dans les discours de haine, elle devient un piège : tout ce qui bouge, tout ce qui se transforme, est vu comme une menace. L'identité devient un outil pour nier le mouvement. Elle exige la fixité, elle rejette l'évolution.

5. "Woke" : Mot importé du militantisme afro-américain, signifiant littéralement "éveillé". Devenu insulte, il ne désigne plus une conscience, mais une menace imaginaire. C'est un mot-valise pour désigner tout ce qui dérange l'ordre. Il est le signe d'une récupération absolue : on vole un mot de lutte pour en faire une caricature de peur.

La parole haineuse n'est pas spontanée. Elle suit une mécanique précise :

- Réduction : la complexité de l'autre est aplatie dans un mot.
- Pornographisation : la personne est définie par sa sexualité, mais une sexualité sale, déformée, exhibée.
- Animalisation : usage d'images de la bête, du monstre, du parasite.
- Répétition : la haine verbale se légitime en circulant. Elle devient réalité par usure.
- Neutralisation : toute réponse est anticipée, ridiculisée. Le silence est imposé.

Le langage ne décrit pas ici : il produit la cible. Il la fabrique comme être de trop, comme corps à réprimer.

La fabrication du mot "woke" : une arme parodique

"Woke" était un réveil. Il est devenu un endormissement. La société dominante a repris ce terme pour en faire un pantin. C'est l'exemple parfait de ce que nous pourrions appeler une perversion sémantique : un mot de libération devient un mot de dérision.

La haine ne se contente pas d'agresser. Elle recycle. Elle infiltre le langage des luttes pour mieux le vider. Elle domestique le cri.

Nous nommons lexiocide cette structure de violence.

Un lexiocide est le meurtre d'une identité par le langage. Il n'est pas métaphorique. Il est réel.

Le langage tue : à petit feu, par isolement, par justification de la violence, par transformation de la cible en blague, en peur, en absence.

Cette machine à haïr produit un monde où certaines personnes sont déjà mortes dans les mots avant même d'avoir été frappées.

Le lexiocide est systémique. Il est économique (publicités, plateformes), politique (lois, tribunaux), culturel (films, chansons, rumeurs), affectif (peur d'aimer, peur d'être aimé).

Détruire la machine, pas la parole

L'objectif n'est pas d'interdire les mots, mais de les désamorcer. D'arracher à la machine ce qu'elle croit posséder : la définition. Nommer cette structure, c'est déjà l'affaiblir.

Le chapitre précédent n'était pas un accident. Il était un miroir. Ce que nous venons d'écrire ici, c'est le mode d'emploi de ce miroir.

Ce n'est qu'en regardant la machine qu'on pourra, peut-être, un jour, la démonter.

chapitre XXXVII: Autopsie

CONSTAT DE DÉCÈS
Date d'examen : indéterminée. La mort est lente, chronique, institutionnalisée. Multiples rapports signalent une dégradation progressive, dissimulée sous les artifices de la modernité républicaine. La trace exacte de l'arrêt est indétectable : le décès est un processus disséminé dans les actes pédagogiques, les silences familiaux, les dossiers de prévention.

Nom du sujet : "Protection de l'enfance" (aussi connue sous les alias : "pédagogie de la norme", "éducation sexuelle scolaire", "programme de sensibilisation", "intérêt supérieur de l'enfant", "préservation de l'innocence", "respect des âges psychosexuels").

Motif du transfert au laboratoire : soupçon de mort conceptuelle par surcharge normative, suspicion de fonction répressive camouflée en bienveillance. Témoignages concordants indiquent que le concept aurait servi de couverture légale à un conditionnement idéologique massif.

Apparence extérieure du sujet :

- Surface propre, neutre, pédagogique.
- Habillage administratif : formulaires, protocoles, textes de loi, manuels scolaires, campagnes de sensibilisation illustrées.
- Odeur persistante de morale et de chloroforme éducatif.

Remarques préliminaires : Le sujet présente une dissonance manifeste entre son apparence protectrice et les effets concrets observés sur les corps qu'il est censé sauvegarder. Le langage employé est aseptisé, mais les traces de souffrance psychique, de refoulement systémique et d'exclusion sexuelle sont nombreuses. Il semble contenir une charge toxique encapsulée dans une enveloppe rhétorique aseptisée.

Présomption initiale : Le concept n'est pas mort d'usure naturelle, mais d'un excès de prescriptions contradictoires. Trop de lois pour le protéger, trop de silence pour le faire exister. Il est victime d’une explosion interne entre l’image qu’il projette et les réalités qu’il écrase. Le décès n'est pas un accident, mais le résultat d'une politique. Il ne s’agit pas d’un cadavre innocent : il a lui-même tué pour survivre.

Hypothèse du médecin légiste : Ce cadavre cache trois structures superposées :

- Une colonne vertébrale disciplinaire (la norme sexuelle, l’hétéroréalité imposée).
- Un système nerveux de déséducation (l'école comme réseau de transmission de l’ignorance volontaire).
- Une peau protectrice contaminée (la morale de l'enfance, masque bienveillant sur appareil de censure).

EXAMEN EXTERNE
Inspection visuelle : Le sujet présente une surface parfaitement calibrée. Il affiche des slogans apaisants : "respect du développement", "protection contre les violences", "éducation à la sexualité dès l'école primaire". Il se veut progressiste, mais sa chair externe est plastifiée, inerte. Elle ne réagit pas aux stimuli minoritaires.

Couleur générale : blancheur morale, neutre bureaucratique. Aucune pigmentation critique. Les nuances sont gommées au profit d'une homogénéité rassurante.

Texture : rigide. La peau du concept est faite de règlements, de chartes, de circulaires. Elle ne respire pas. Elle ne laisse pas passer le désir, l'ambiguïté, ni l'existence des corps hors-norme.

Présence de stigmates :

- Cicatrices de censures passées (manuels interdits, associations exclues des écoles).
- Marquages politiques (effacements des questions de genre et de sexualité dans les programmes).
- Zones de nécrose symbolique : toute parole sur le plaisir, le consentement complexe, l'identité autodéterminée est absente ou retirée.

État de conservation : Excellent, sur le plan fonctionnel : le concept continue à être employé massivement. Mais cette conservation est le symptôme même de sa putréfaction. Il est préservé non pour évoluer, mais pour persister inchangé. C'est un cadavre stabilisé chimiquement par le discours dominant.

Comportement au toucher : résiste aux tentatives de transformation. Toute tentative de réécriture du programme est immédiatement recouverte de soupçons : "propagande", "idéologie", "déviance".

Conclusion préliminaire de l'examen externe : Le cadavre conceptuel de la "protection de l'enfance" dissimule une mécanique d'effacement des sexualités non normatives. L'externe est propre, lisse, présentable. Mais chaque détail porte en lui la trace d'une exclusion volontaire. L'enveloppe est celle d'un ange ; le contenu, celui d'un appareil disciplinaire camouflé.

INCISION ET OUVERTURE
Méthodologie : incision longitudinale du thorax conceptuel. Ouverture latérale par écarteur symbolique. L'objectif : exposer la structure interne, localiser les foyers de normativité virulente, cartographier les réseaux d'exclusion systémique.

Observation initiale : À l'ouverture, on observe immédiatement un afflux de rationalisations. Des justifications pédagogiques s'écoulent en jets irréguliers : "il faut protéger l'enfant de contenus inadaptés", "l'âge de la maturité sexuelle ne doit pas être précipité", "les repères biologiques sont nécessaires". Liquide visqueux, blanchâtre, saturé de peur sociale.

Organe 1 : Le cœur moral Palpitant encore faiblement. Énormément dilaté. Il bat non pour irriguer des corps, mais pour maintenir des abstractions : innocence, pureté, immaturité supposée. Il n'est pas relié aux corps vivants des enfants, mais à des fantasmes collectifs projetés sur eux.

Organe 2 : Les poumons discursifs Congestionnés. L'air ne circule que dans un sens : du haut vers le bas. La parole institutionnelle respire sans jamais écouter. Les bronches pédagogiques sont obstruées par des fiches ministérielles. Absence d'oxygène critique. Hypoxie conceptuelle.

Organe 3 : Le foie de la conformité Filtre intensément tout ce qui est déviant. Retire systématiquement les mots "plaisir", "identité fluide", "désir queer". Ne laisse passer que les graisses normatives : famille, reproduction, pudeur. L'organe est hypertrophié, surmené.

Organe 4 : Les intestins curriculaires Tortueux, complexes, opaques. Ils transforment le savoir vivant en matière digeste pour la norme. Tout ce qui est incertain, mouvant, expérientiel est évacué. Résidus : fiches figées, QCM aseptisés, chartes comportementales. Présence de parasites doctrinaux.

Note supplémentaire : Aucune trace d'organes liés au plaisir ou à l'exploration. Absence complète d'un système sensoriel affectif. Le cadavre idéologique est insensible. Il ne sent rien. Il ne perçoit pas ce qu'il produit. Il agit mécaniquement, avec l'assurance d'une machine éthique conçue pour neutraliser toute anomalie.

ANALYSE DES PATHOLOGIES INTERNES

Lésion 1 : Fibrose normative généralisée Les tissus conceptuels sont rigides, cicatrisés par des décennies de répétition morale. L'élasticité du sens a disparu. Chaque tentative d'extension vers des réalités alternatives provoque une inflammation administrative. Il n'y a plus de plasticité dans la pensée éducative : tout est déjà programmé, figé.

Lésion 2 : Infection doctrinaire chronique Présence de foyers virulents dans les organes décisionnels. On identifie des colonies de dogmes reproductifs, d'arguments d'autorité, de peurs réactionnaires encapsulées. L'infection est auto-immunitaire : le système attaque toute tentative d'émancipation comme un virus étranger.

Lésion 3 : Atrophie du nerf critique Le nerf chargé de la pensée critique est sous-développé. Il n'est stimulé à aucun moment du développement scolaire. Coupé dès les premières années. Ne réagit ni à la contradiction, ni à la complexité. Anesthésie totale des fonctions réflexives chez les sujets exposés.

Lésion 4 : Hémorragie du sensible Fuite continue de tout ce qui relève de l'expérience vécue, du désir, du malaise, de la sensation corporelle. L'hémorragie est alimentée par un système de drainage : l'humour scolaire, les euphémismes, les non-dits. Le sensible est évacué avant même d'atteindre la conscience.

Anomalie génétique : Mutation sécuritaire Le code génétique de la pédagogie présente une altération profonde : chaque gène de transmission du savoir est doublé d'un gène de contrôle. La logique de sécurité prévaut sur celle de connaissance. Le savoir devient secondaire. La surveillance devient premier.

Conclusion provisoire : Le concept autopsié est atteint d'un cancer de la normativité. Il se reproduit en dévorant toute dissidence, et en recyclant les fragments de critique en arguments de légitimation. Il n'est pas malade malgré lui : il est malade pour maintenir sa fonction.

CONCLUSION MÉDICO-LÉGALE

Cause officielle du décès : épuisement moral du concept par surcharge administrative et inadéquation sociétale progressive.

Cause réelle du décès : homicide éducatif perpétré par un appareil pédagogique prétendument neutre. Le sujet n'a pas été tué par accident, mais par acharnement normatif. La protection de l'enfance, telle qu'elle est administrée, est une mise à mort symbolique répétée des formes minoritaires du vivre, du sentir, du désirer.

Responsables identifiés :

- Ministères successifs ayant perpétué la standardisation du sensible.
- Éditorialistes moraux ayant transformé chaque écart en menace.
- Parents complices ou dépossédés, piégés par le fantasme de l'enfant pur.
- Experts psychiatriques, juridiques, médiatiques, qui ont maintenu l'enfant dans un état de minorité prolongée, à des fins de gouvernance affective.

Diagnostic final : Le corps disséqué n'était pas un organe protecteur. C'était un dispositif de filtrage, un sas de normalisation, un sas à peine déguisé en refuge. La protection est devenue projection. L'éducation sexuelle est devenue prescription comportementale. La pédagogie de la norme est un scalpel invisible.

Recommandation du médecin légiste : Refuser toute réforme cosmétique. Exiger l'ablation complète du système. Recommencer non pas à partir d'une morale plus tolérante, mais à partir d'une reconnaissance matérielle des existences autres, des désirs interdits, des récits tus. Cesser de prétendre protéger pour enfin commencer à entendre.

Note finale : Le cadavre est froid, mais sa mort est active. Chaque jour, dans chaque classe, dans chaque famille, il continue à tuer.

POST-MORTEM : De la norme au meurtre légal

Ce qui suit est une reprise analytique et théorique, en prolongement direct du rapport médico-légal. Le ton reste froid, mais le scalpel se fait conceptuel. L'objectif n'est plus seulement d'exposer, mais d'armer la pensée critique contre ce qui tue en prétendant éduquer.

I. L’innocence comme catégorie disciplinaire

L’innocence n’est pas une propriété psychique, ni un fait observable. C’est une fiction normée, une *fiction utile*, et donc une *fiction armée*. On ne constate pas l’innocence : on l’exige. On ne la découvre pas chez l’enfant : on la lui plaque sur le front, comme un bandeau sacré. Dès qu’il naît, l’enfant est assigné à ce rôle, et tout ce qui en dévie devient un signal d’alerte.

La société ne protège pas l’enfant, elle protège *son idée de l’enfant*. Et cette idée est un objet idéologique : un enfant sans désir, sans savoir, sans parole propre. L’innocence est ce qui garantit que l’enfant n’existe pas comme sujet. Il est défini par ce qu’il ne sait pas, ce qu’il ne peut pas dire, ce qu’il ne doit surtout pas éprouver.

Le modèle de l’enfant pur fonctionne comme un écran. Il permet aux institutions de censurer sans avoir à se justifier. Il permet aux familles de taire ce qui les dérange. Il permet à l’État d’exercer une violence éducative sans avoir à la nommer. Ce n’est pas l’enfant qui est sacré : c’est *l’interdiction* qu’on dépose sur sa conscience.

L’innocence n’est pas un état fragile qu’il faudrait préserver. C’est une stratégie de contrôle. Une technologie disciplinaire. Elle trace la frontière de ce qu’un enfant a le droit d’exprimer, de ressentir, d’explorer. Le simple fait de dire *je suis* devient une transgression si ce *je* ne correspond pas au fantasme collectif. Tout enfant qui s’exprime en dehors du langage prescrit, tout enfant qui parle trop tôt de genre, de désir, de malaise, de corps, est traité comme un corps déviant, un symptôme, un problème.

Dans ce système, l’innocence n’est pas une protection : c’est une prison invisible. Et l’enfant qui ose exister hors des murs du modèle devient une cible. On le recadre, on le renvoie à son âge, on le pathologise, on le punit. L’institution scolaire, les experts en développement, les parents eux-mêmes deviennent les gardiens de ce silence sacralisé.

Ce que la société nomme *protéger*, c’est souvent interdire. Ce qu’elle nomme *préserver*, c’est souvent effacer. L’innocence est un mensonge social, mais un mensonge qui fait loi. Il fonctionne parce qu’il se présente comme bienveillance. Parce qu’il utilise le langage de l’amour pour imposer la censure. Parce qu’il se camoufle derrière les mots les plus tendres : *respect*, *fragilité*, *âge psychologique*.

Mais dans cette tendresse imposée, il n’y a aucune place pour le vivant. Pour la complexité. Pour la parole réelle. L’innocence devient un mur blanc. Et derrière ce mur, des milliers d’enfants réels, qui sentent, qui cherchent, qui dérangent

sont enterrés vifs.

Et dans cette fosse commune de puretés imposées, ce ne sont pas les monstres que l’on enterre, mais les possibles, les élans, les questions brûlantes et les désirs sans nom, étouffés sous le poids d’une morale qui prétend aimer les enfants, mais ne supporte jamais qu’ils existent autrement que dans le silence.

II. L’éducation sexuelle comme retardement stratégique

L’éducation sexuelle n’éduque pas. Elle retarde. Elle ajourne. Elle suspend le droit de savoir à une date arbitraire, fixée non par la maturité de l’enfant, mais par la panique des adultes. Ce qu’on appelle *éducation* ici n’est pas une transmission de connaissances, mais une stratégie de retardement normatif : un verrou placé sur le temps, une cage installée dans la chronologie du développement subjectif.

On n’enseigne pas aux enfants ce qu’est le sexe. On leur enseigne que *ce n’est pas le moment*. On ne les outille pas pour comprendre leur corps. On leur apprend que leur corps n’est pas à eux, pas encore, pas tout de suite, pas comme ça. L’éducation sexuelle devient alors le rituel de passage à la conformité : tant que tu ne dis rien, tu es digne de l’école ; dès que tu poses une question réelle, tu en sors.

Les contenus dits "adaptés à l’âge" sont des formules creuses. L’âge psychologique n’est qu’un prétexte pour appliquer un modèle unique, binaire, hétérocentré. On ne transmet que ce qui est acceptable. On ne parle pas de plaisir, sauf pour le redouter. On ne parle pas de désir, sauf pour le détourner. On ne parle pas de genre, sauf pour le réduire à un vêtement ou une souffrance.

La norme guide tout. La sexualité ne peut être abordée que dans un cadre de reproduction, de prévention, de danger. Jamais comme champ d’expérience. Jamais comme question éthique intime. Jamais comme lien possible entre individus qui ne se ressemblent pas.

Chaque séance est un acte de censure mis en scène comme un cours. L’adulte se pose en filtre, en modérateur. Il décide ce qui peut être dit. L’élève est prié d’écouter, mais jamais d’interroger. Dès qu’une parole surgit depuis un vécu différent, un enfant trans, un élève homosexuel, une adolescente qui parle de plaisir, le dispositif s’effondre. Il n’y a pas de place pour la parole réelle : il n’y a que des scénarios pré-écrits, des vidéos validées, des fiches aux mots domestiqués.

Ce retard n’est pas une incompétence. Il est programmé. Il est désiré. Il est justifié par la peur : peur que les enfants *deviennent*, peur qu’ils *savent*, peur qu’ils *choisissent*. Alors on recule, on recule toujours. On attend "le bon moment", qui n’existe jamais. L’élève quitte l’école sans avoir jamais pu dire ce qu’il ressentait, sans jamais avoir pu lire un mot qui le concernait. On l’a protégé de tout, sauf de l’ignorance.

L’éducation sexuelle est la forme moderne de la prophylaxie morale. On ne veut pas informer : on veut désinfecter. Éviter que l’enfant soit contaminé par des réalités qui déstabiliseraient l’ordre symbolique. Et dans cette hygiène perverse, on abandonne des milliers d’élèves à la violence de leur solitude, à la honte de leurs sensations, à l’exclusion de leur propre langage.

Ce qui s’enseigne vraiment dans ces cours, ce n’est pas la sexualité : c’est l’ajournement de soi. On forme l’élève à différer son regard intérieur. On le conditionne à croire que ce qu’il vit n’a pas encore le droit d’être nommé. Que ce qu’il ressent est prématuré, suspect, ou inintelligible. L’éducation sexuelle devient un outil pour faire de l’expérience une faute, de l’intuition une erreur, de la parole une transgression.
Et quand l’enfant pose enfin la question interdite, "Et si je ne suis pas comme les autres ?"

il n’y a pas de réponse. Il y a un vide organisé, un silence fabriqué. On lui tend une brochure floue, un site internet au langage désincarné, ou une adresse mail institutionnelle. Tout est fait pour que l’enfant retourne au silence sans même comprendre qu’il était déjà muselé.

L’enjeu réel n’est pas la compréhension, mais le contrôle du tempo existentiel. Qui parle ? Quand ? Comment ? Avec quels mots ? Chaque réponse donnée par l’école est une clôture. Chaque thème abordé est une balise. Chaque oubli, un message. L’école n’éduque pas au sexe : elle éduque à la prudence, à la gêne, au soupçon. Elle enseigne qu’il vaut mieux ne rien dire, ne rien sentir, ne rien demander ; car toute parole devient preuve contre soi.

L’enfant est ainsi dépossédé de sa propre sexualité avant même d’en avoir esquissé le contour. Il n’aura pas appris à se connaître, mais à se surveiller. À se soupçonner. À se normaliser de l’intérieur.

Et quand il deviendra adulte, il se souviendra peut-être de ce cours, flou, maladroit, étranger. Mais il ne saura pas dire ce qui lui a manqué, ni quand ça a disparu. Parce qu’on ne lui a pas enseigné à *comprendre*, mais à *attendre*.

III. La pédagogie de la norme comme machine de tri

La pédagogie n’est pas neutre. Elle trie. Elle oriente. Elle sélectionne. Elle décide, très tôt, qui peut entrer dans la norme, et qui devra s’en excuser à vie. Derrière l’apparente égalité des règles scolaires, derrière la façade universaliste du programme, opère une machine classificatoire. Et cette machine ne s’intéresse pas à ce que les enfants apprennent : elle s’intéresse à ce qu’ils deviennent ou plutôt,

à ce qu’ils ne doivent jamais devenir.

La norme sexuelle et sociale s’infiltre dans chaque discipline. Dans les livres d’histoire où seuls les couples hétéros ont droit à la postérité. Dans les manuels de biologie où le sexe est un donné anatomique figé, assigné, jamais interrogé. Dans les cours de sport, où les corps sont séparés, hiérarchisés, humiliés à parts inégales. Dans la littérature, où le désir est un droit réservé aux adultes conformes. Rien n’est laissé au hasard : chaque contenu valide un monde.

Et dans ce monde, les enfants qui débordent

trop féminins, trop masculines, trop flous, trop curieuses, trop silencieux, trop sensibles, trop instables

sont signalés. Peut-être pas sur les bulletins. Mais dans les gestes, les regards, les sous-entendus. L’école trie sans le dire. Elle forme des colonnes invisibles : ceux qui correspondent, et ceux qui posent problème.

Le tri ne se fait pas à coups de sanctions directes. Il se fait à l’usure. Par l’omission. Par la répétition d’un seul modèle de vie. Par l’humour qui exclut. Par la gêne feinte des adultes face à l’ambiguïté. Par l’incapacité à répondre sincèrement à une question sur les identités, les corps, le désir. Ce n’est pas l’hostilité frontale qui opère : c’est l’indifférence active. Le message implicite : *tu n’existes pas ici*.

Et alors l’élève apprend. Non pas le programme, mais le prix de l’écart. Il comprend que le savoir est un territoire hostile à sa propre vie. Que la salle de classe est un tribunal sans juge mais avec verdict. Il comprend que, pour être toléré, il faudra se faire discret.

Adopter les bonnes postures. Se résorber. S’aligner. Devenir lisible, ou disparaître.

La pédagogie n’est donc pas l’alliée du sujet. Elle est l’architecte de la conformité. Elle ne transmet pas seulement du contenu, elle distribue du *droit d’apparaître*. Chaque chapitre enseigné est aussi une carte d’identité distribuée : voilà ce que tu es autorisé à être. Tout le reste est un bruit de fond. Une déviance. Un risque.

Et ce tri ne s’arrête pas à la sortie de l’école. Il se prolonge dans les orientations, dans les diagnostics, dans les convocations, dans les exclusions. Le système éducatif ne produit pas des citoyens : il produit des normalisés. Et tout ce qui échappe à cette production devient objet de gestion, surveillance, adaptation, prise en charge, correction.

Le tri ne dit jamais son nom. Mais il s’imprime dans les corps. Il laisse une mémoire. Une trace de honte. Un réflexe de repli. Un doute fondamental : *ai-je le droit d’exister tel que je suis ?*

Et l’élève qui survit à cela devient un adulte amputé d’une part de lui-même

celle qu’on lui a appris à ranger au fond, à cacher, à haïr en silence.

Ce mécanisme est d’autant plus efficace qu’il est invisible. Nul besoin de directives explicites : la norme agit par enfoncement lent. Elle s’incarne dans les habitudes, les attentes, les regards. Ce n’est pas un système d’oppression bruyant, c’est une topographie de l’injonction muette.

Même les enseignants bienveillants participent à ce tri sans le vouloir. Car on ne peut pas transmettre un savoir qui n’existe pas dans les manuels. On ne peut pas répondre à une question qu’on n’a pas été autorisé à entendre. L’institution les forme à la censure douce. À l’oubli protégé. À la pédagogie du non-dit.

Et dans cet écosystème, chaque silence est un choix politique.

La machine ne trie pas à la chaîne. Elle trie à la racine.

Ce tri s’infiltre jusque dans les pauses, les couloirs, les silences entre deux leçons. Il n’a pas besoin d’un discours,

il s’impose par la simple répétition de ce qui est montré, valorisé, réitéré. L’élève différent le sent dans son isolement, dans l’absence d’exemples qui lui ressemblent, dans la gêne quand il parle. Il apprend que pour exister, il faudra se

dédoubler : jouer le rôle qu'on attend, et cacher le reste. La pédagogie de la norme ne fabrique pas des citoyens éclairés, elle forme des stratèges de leur propre effacement. Elle n'élève pas, elle calibre. Elle ne libère pas, elle discipline.

Ce tri, même subtil, est une assignation. Il n'exclut pas frontalement : il prévient, il étouffe, il polit. Ce qu'il ne peut intégrer, il l'éteint. Ce qu'il ne peut comprendre, il le renvoie à l'extérieur du cadre. La norme devient alors la langue unique de la réussite, la condition préalable à la reconnaissance. Refuser d'y adhérer, c'est choisir la marginalité, l'échec, parfois même la pathologisation. Il ne s'agit pas seulement de conformité : il s'agit de survie sociale.

IV. L'État éducatif comme producteur de dissociation

L'élève, pour survivre, apprend à se couper. À compartimenter ce qu'il vit et ce qu'il montre. Ce que l'État appelle "éducation" produit une forme spécifique de scission interne : la dissociation pédagogique. Ce n'est pas une maladie, mais une méthode de gouvernement.

La dissociation ne consiste pas à oublier. Elle consiste à survivre en deux morceaux : celui qui parle dans la langue de l'école, et celui qui se tait pour ne pas être puni. Elle ne vient pas après un traumatisme : elle est installée dès l'origine, par l'inadéquation programmée entre les programmes et la vie réelle. L'élève qui ne rentre pas dans le moule est invité à simuler. À performer un rôle acceptable. À jouer au normal.

L'État éducatif ne nie pas la différence, il la rend invisible. Il ne la détruit pas, il la pousse à s'effacer elle-même. Il organise la scission du sujet en deux : le moi scolaire, lisse, normé, reproductible ; et le moi clandestin, informe, honteux, silencieux. Il ne punit pas celui qui est différent, il récompense celui qui s'auto-censure efficacement.

Ce n'est pas une violence ponctuelle. C'est une politique du double. On enseigne aux enfants que leurs émotions doivent être gérées, que leurs désirs doivent être rangés, que leur corps est un danger potentiel. On leur apprend à ne plus faire confiance à leur ressenti. On leur apprend à se surveiller eux-mêmes. Et ceux qui n'y parviennent pas seront pris en charge, orientés, corrigés, redressés.

Cette dissociation n'est pas un accident du système : elle est son fondement. L'institution scolaire ne forme pas des individus entiers. Elle forme des sujets adaptables. Modifiables. Obéissants. Des êtres capables d'avancer en portant leur propre division comme un secret honteux.

L'élève dissocié devient ensuite l'adulte fonctionnel. Celui qui travaille en ignorant ses propres écarts. Celui qui consomme en oubliant ce qu'il désirait vraiment. Celui qui vit sans jamais redevenir entier.

Et l'école, elle, pourra se targuer d'avoir rempli sa mission : former des citoyens intégrés, c'est-à-dire des corps disjoints, des consciences amputées, des identités compartimentées.

Car cette dissociation n'est pas qu'individuelle : elle est systémique. Elle permet à l'État de maintenir l'illusion d'une éducation neutre, tout en produisant des sujets façonnés pour accepter l'ordre établi. Le sujet scindé ne réclame rien, ne questionne pas, ne désobéit pas. Il doute de lui-même avant même de douter du système. Il devient le garant de sa propre oppression, le relais silencieux de la norme. Et quand il s'effondre, on dira que c'est une fragilité personnelle, jamais une conséquence structurelle. On pathologisera sa douleur sans jamais interroger son origine. Ainsi se referme la boucle : l'école fabrique le malaise, puis le diagnostique. Elle produit la souffrance, puis la gère. Elle disloque, puis administre les ruines.

V. Résumé médico-légal : Synthèse conclusive

Objet analysé : le complexe idéologique constitué par la *protection de l'enfance*, l'*éducation sexuelle institutionnelle*, et la *pédagogie de la norme*.

Résultat de l'examen : décès conceptuel confirmé. La structure analysée ne remplit plus ses fonctions proclamées. Elle ne protège pas. Elle dresse. Elle ne libère pas. Elle canalise. Elle ne forme pas. Elle trie. Le système éducatif, tel qu'il est conçu et pratiqué, produit une forme avancée de violence symbolique, lentement internalisée par les sujets dès l'enfance.

Cause du décès : incompatibilité fondamentale entre le discours de bienveillance affiché et la mécanique de normalisation appliquée. Cette contradiction systémique génère une hémorragie constante de pluralités non reconnues, une atrophie du sensible, une désintégration du sujet. La pédagogie ne meurt pas par incompétence : elle s'autodétruit sous le poids de son hypocrisie structurée.

Constats principaux :

La protection de l'enfance agit comme écran moral. Elle justifie une politique d'évitement du réel. Sous couvert d'innocence, elle organise l'ignorance. Elle remplace l'écoute par le protocole, le lien par le formulaire, la présence par l'évaluation.

L'éducation sexuelle institutionnelle est une mise en scène du savoir. Ce n'est pas une transmission du réel, mais une version autorisée de la sexualité, expurgée de toute ambivalence. Les désirs non hétéro-normés, les vécus transgressifs, les explorations légitimes sont exclus comme s'ils n'avaient jamais existé.

La pédagogie de la norme fonctionne comme machine de tri social et identitaire. Elle récompense la conformité, marginalise la divergence, et transforme l'indifférence en outil disciplinaire. Elle ne cherche pas à comprendre l'élève : elle attend de lui qu'il s'aligne.

La dissociation psychique induite par cette formation produit des adultes fonctionnels mais mutilés. Capables d'agir, mais incapables de se sentir entiers. L'État éducatif fabrique des êtres scindés, dont la souffrance est traitée comme anomalie privée plutôt que comme produit systémique.

Recommandation légiste :

Ce corps conceptuel n'est pas réformable. Il est structurellement vicié. Les correctifs pédagogiques, les formations bienveillantes, les protocoles inclusifs n'en changent pas la logique profonde. Tant que l'école restera un instrument de normalisation sous masque d'universalité, elle demeurera productrice de dissociation, d'effacement, et d'exclusion.

Conclusion :

Il ne s'agit pas d'adapter les programmes, mais de changer d'épistémè. Il ne s'agit pas d'ajouter des notions de genre ou de plaisir à la marge : il s'agit de désactiver le noyau disciplinaire qui conditionne le possible. La protection ne commence pas par la censure du désir : elle commence par la reconnaissance des corps vivants, des paroles minoritaires, des devenirs pluriels.

Un système éducatif qui ne supporte pas d'enseigner l'ambiguïté n'éduque pas, il conditionne.

Interlude XXXVII: Guide de pathologie institutionnelle

L’essai-dissection est né d’un besoin formel radical : celui de ne plus simplement argumenter, mais d’inciser. Il ne s’agissait plus de convaincre, ni d’expliquer. Il s’agissait de forcer l’exposition du réel, de trancher dans le corps des idéologies avec la rigueur froide d’un scalpel. Dans un monde saturé de discours, l’essai classique échouait : il organisait le débat, là où il fallait une mise à nu. Il cherchait des compromis, là où seule la révélation clinique pouvait opérer.

Le geste fondateur de cette forme fut une révolte contre la rhétorique défensive. Contre les préambules, les précautions oratoires, les appels à la nuance qui finissent toujours par refermer la plaie au lieu de la montrer. Face à la violence normative, à la falsification des mots, à la pédagogie du silence, il fallait un geste chirurgical. Un scalpel textuel. Une table d’autopsie rhétorique.

Le principe est simple : traiter un concept comme un cadavre. L’ouvrir. L’examiner. Identifier ses organes internes lois, normes, structures, puis ses pathologies, exclusions, censures, mutations idéologiques. Loin d’un essai discursif, il s’agit ici d’un acte médical appliqué à la pensée. L’autopsie ne suppose ni plaidoyer ni défense. Elle suppose le constat froid, la méthodologie clinique, et une vérité arrachée à la chair des mots.

Mais cette invention formelle est aussi une réponse politique. Dans une époque où les institutions se parent de bienveillance pendant qu’elles blessent, le lexique médical inversé devient un outil stratégique. Il prend la neutralité à témoin. Il détourne l’apparente objectivité du diagnostic pour la retourner contre les systèmes idéologiques qu’elle protège. Ce qui se donne comme soin devient crime. Ce qui prétend guérir devient cause de l’hémorragie. Le médecin-légiste n’est pas ici neutre : il est celui qui dévoile le meurtre commis par la norme sous prétexte d’éducation.

Le choix de la métaphore médico-légale n’est pas décoratif. Il procède d’un renversement stratégique du champ lexical du pouvoir. Là où le discours officiel se pare de neutralité scientifique pour masquer ses objectifs politiques, l’Essai-Dissection retourne cette prétendue objectivité contre ses auteurs. C’est une forme-piège : elle parle le langage du pouvoir, froideur, expertise, rigueur, mais elle l’utilise pour rendre visible l’invisible, pour déshabiller l’autorité sous ses masques protecteurs.

Il ne s’agit donc pas de dire « la vérité » comme une proclamation morale. Il s’agit de la montrer, comme une lésion sur un organe. Le texte cesse de discuter. Il devient salle blanche, il devient scalpel. Il fait apparaître la violence comme structure, et non comme exception.

L’autre dimension fondamentale de cette invention, c’est son résistance au pathos. Là où l’essai traditionnel convoque l’émotion, l’Essai-Dissection impose le silence glacial du constat. C’est cette température basse qui provoque le choc : l’horreur n’est pas criée, elle est donnée à voir dans le détail chirurgical. L’effet produit est plus fort que la dénonciation, car il court-circuite l’empathie immédiate. Il force la lenteur, la digestion, la gêne persistante. On ne peut pas « compatir et passer à autre chose » : on reste devant le corps ouvert.

Enfin, l’Essai-Dissection offre un espace de recomposition critique. Une fois l’analyse terminée, elle ne conclut pas : elle laisse le lecteur avec un cadavre encore tiède, un système révélé mais non réparé. Elle refuse la rédemption. Elle ne propose pas de solution. Elle rend visible. Elle rend pensable. Elle rend insupportable.

C’est aussi une rupture avec la temporalité habituelle du discours. Là où l’essai cherche souvent une montée argumentative, une persuasion progressive, l’Essai-Dissection commence par la mort. Le concept n’est pas débattu : il est déjà mort, déjà sur la table, déjà ouvert. Ce choix méthodologique nie au pouvoir le droit à sa défense rhétorique. Il ne laisse pas de place au doute moral, il remplace l’éthique par le scalpel. Et ce silence inaugural, l’absence d’appel, l’absence de justification, est une arme : il brise le cycle des faux débats qui protègent les structures en les noyant dans des discussions sans fin.

La page blanche devient salle d’opération. Le stylo, un outil d’examen. L’auteur, un légiste conceptuel. Le lecteur, un témoin oculaire.

C’est cela, l’Essai-Dissection : une révolution formelle froide, brutale, mais nécessaire, parce qu’il ne suffit plus de dire la vérité, il faut la faire saigner.

L’Essai-Dissection s’inscrit dans un refus actif des formes consensuelles de la critique. Il récuse la civilité intellectuelle comme stratégie inefficace face aux machines normatives. Là où la dissertation cherche l’équilibre, l’Essai-Dissection choisit l’asymétrie assumée : il sait que l’institution est armée, et il se veut scalpel, non dialogue. Ce n’est pas une forme de débat, c’est une forme d’arme. Elle agit sur le terrain même que l’idéologie occupe : le langage, la rationalité, la structure.

Ce qui fait sa puissance, ce n’est pas la provocation, c’est la froideur. Une froideur qui ne protège pas le texte du feu de la violence, mais qui la rend lisible. L’agencement est méthodique : tout commence par le *constat de décès*, comme si le concept avait déjà échoué.

Suit l’*examen externe*, qui révèle les parures idéologiques et les zones de nécrose symbolique. Puis vient l’*incision* : un geste irréversible, qui ne se cache pas.

Ensuite, l’analyse des *organes* : chaque segment du concept est examiné pour ses fonctions, ses mutations, ses refus. Enfin, le *diagnostic final* : une cause de mort qui désigne le système entier comme auteur du crime.

Ce protocole produit un effet rare : il décentre le pathos de la victime pour montrer la maladie du pouvoir. Il ne s’agit pas de faire pleurer pour la victime, mais de rendre la mécanique de l’agression insoutenable.

C’est un texte qui refuse d’être lu d’un trait. Il veut empoisonner lentement. Il s’impose comme mémoire d’une dissection qu’on ne peut refermer. Là est sa vérité : l’Essai-Dissection ne clôt rien. Il ouvre pour ne pas refermer. Il n’instruit pas un procès : il expose une anatomie. Et ce qu’il révèle n’est pas une erreur du système, mais le système comme pathologie.

Ce qui rend l’Essai-Dissection irréductible aux autres formes, c’est son non-alignement éthique apparent. Il ne prend pas parti dans le sens classique : il nargue la neutralité en s’en parant mieux que les institutions elles-mêmes. Il ne clame pas sa révolte, il la laisse s’infiltrer dans le latex du protocole. Il parle comme le médecin, mais regarde comme le poète révolté. Il découpe avec précision, mais son geste est subversif jusqu’à l’os.

Ce que la littérature contemporaine peine parfois à atteindre, ce point exact où la forme devient stratégie, l’Essai-Dissection le revendique sans fard. Il ne demande pas à être cru, il impose la vision. Et c’est là sa véritable puissance : il n’a besoin d’aucun effet de style, parce que c’est le style qui devient effet de diagnostic.

La page suivante n’est plus théorique. Elle est opératoire. Voici maintenant l’anatomie de l’anatomie.

Ce que la dissection apporte au champ critique, c'est une trans-valuation du regard : elle inverse les hiérarchies du discours. Dans l'essai classique, on cherche à convaincre un lecteur supposé rationnel. Dans l'Essai-Dissection, le lecteur n'est plus un destinataire moral, mais un témoin post-mortem. On ne lui demande pas d'adhérer : on lui place le cadavre sous les yeux, et on lui montre comment il fonctionne, ou plutôt, comment il a dysfonctionné jusqu'à l'écrasement.

Ce choix n'est pas rhétorique, il est politique. Il refuse l'excuse pédagogique, la gradation libérale, l'ouverture au compromis. Il dit : le système est déjà là, déjà en acte, déjà fatal. Il faut donc, méthodiquement, exhiber la cause réelle sous l'effet proclamé. La protection de l'enfance n'est pas à critiquer : elle est à ouvrir, comme on ouvrirait un corps qui ment. Car c'est là le cœur de cette invention : le langage officiel ment. Et ce mensonge ne peut être corrigé par des phrases, il doit être incisé.

C'est pourquoi l'Essai-Dissection s'interdit la conclusion. Il ne répare pas. Il refuse la reconstruction morale. Il produit une blessure que le lecteur emporte avec lui. Un champ ouvert, sanglant, inanalysable par les moyens habituels. Une mémoire du scalpel.

Cette forme n'est pas uniquement un choix esthétique. Elle est née d'un besoin stratégique : produire une forme qui ne puisse pas être neutralisée par les circuits habituels de la réception. Une forme qui n'offre aucune prise à la récupération universitaire, éditoriale ou institutionnelle. C'est un essai sans dialogue, un autel d'acier dressé au milieu de la pensée molle. Il n'invite pas à penser ensemble. Il impose la réalité anatomique du concept disséqué.

L'Essai-Dissection ne propose rien. Il ne promet rien. Il n'offre rien. Il ne veut pas être utile. Il veut être irrécupérable.

Et s'il doit survivre à ce qu'il expose, ce ne sera pas en tant qu'idée brillante, mais en tant que méthode létale.

L'Essai-Dissection repose sur une procédure stricte, méthodique, invariable. Elle ne suit pas les élans de la pensée, mais les contraint à passer par les étapes de l'examen médico-légal. Cette contrainte n'est pas un appauvrissement du sens : elle en est la garantie. Elle oblige le texte à ne jamais parler avant d'avoir ouvert, à ne jamais dénoncer avant d'avoir exposé, à ne jamais conclure avant d'avoir observé l'irreprésentable.

Chaque dissection suit une cinquième-partition formelle, que voici :

1. Constat de décès

Le texte débute sans mise en contexte. Le concept est mort. La cause est encore inconnue, mais le fait est acté. Cette étape sert à briser l'illusion de neutralité du langage. Elle met le lecteur en face d'un cadavre conceptuel. L'heure du décès est indéfinissable. Ce qui compte, c'est l'état du corps. La dégradation est présentée comme un état d'usure structurelle résultat de siècles de normativité, d'années de lois, de mois de silence. Le constat est froid, administratif, chirurgical.

2. Examen externe

On observe la surface. On décrit la texture langagière, les apparences idéologiques, les dispositifs symboliques visibles. Il s'agit ici de décoder les fictions que le concept donne à voir : les mots rassurants, les masques pédagogiques, les simulacres de bienveillance. C'est l'étape où l'on identifie les marques de censure, les cicatrices historiques, les tentatives de conservation rhétorique. Tout ce qui brille est suspect. Tout ce qui rassure est disséqué.

3. Incision et ouverture

C’est ici que commence la violence. Le corps est tranché. La syntaxe s’efface au profit d’un lexique anatomique. On ne parle plus des effets, mais des organes idéologiques. Chaque système, cœur moral, foie de conformité, intestins curriculaires, est décrit comme une machine de régulation. L’acte de langage devient acte chirurgical. L’ouverture n’est pas métaphorique : elle place à nu les systèmes de transformation, de digestion, de rejet du réel.

4. Analyse des pathologies internes

On identifie les lésions. Fibroses normatives, infections doctrinaires, atrophie du nerf critique… Ce sont les dérèglements internes du système éducatif, moral, social. L’essentiel n’est pas de juger ces lésions, mais de montrer qu’elles ne sont pas des accidents, mais des fonctions normales d’un système pathologique. Ce moment de la dissection est le plus froid : il supprime la plainte. Il se contente d’observer. L’indignation ne vient pas du texte, mais du fait brut.

5. Conclusion médico-légale

Elle n’en est pas une. Elle ne guérit pas. Elle établit la cause de la mort, mais refuse la résurrection. Elle ne propose ni alternative ni solution. Elle documente un crime systémique, un échec social, une fabrique du silence. L’essai se clôt sans projet : il laisse la plaie ouverte. Le lecteur ne sort pas avec un programme. Il sort avec une image. Et cette image le condamne.

Le scalpel de l’Essai-Dissection n’est pas fait d’arguments : il est fait de procédures formelles et de contraintes lexicales. L’analyse cesse d’être une opinion, elle devient une opération.

Outils utilisés :

Le lexique médical détourné :
Chaque terme, incision, lésion, nécrose, fibrose, atrophie, déplace le champ de perception. Le concept analysé cesse d’être abstrait : il devient palpable, morbide, visible. Le lecteur ne pense plus en idées, il pense en tissus. Il voit la maladie sociale.

La syntaxe du compte-rendu :
La phrase devient objective. Elle perd l’argumentation. Elle décrit sans juger. Ce refus du pathos crée un vide, une tension insoutenable. L’émotion n’est pas exprimée : elle naît de l’absence d’émotion dans le texte, comme dans les rapports d’autopsie réels.

L’absence de transition rhétorique :
Pas de liaison douce. Pas de métaphore enjoliveuse. Les organes se succèdent. Les symptômes s’alignent. Le texte est segmenté, clinique, cassant. Il laisse au lecteur le soin de rassembler les morceaux.

La distorsion de l’objectivité :
Tout est présenté comme si c’était neutre. Mais le choix des termes, la structure, la séquence fabriquent une charge explosive invisible. Le texte se fait passer pour technique, mais agit comme critique radicale.

Effets visés :

- Politique : Désarmer les défenses idéologiques habituelles. Ne pas apparaître comme une diatribe. Rentrer dans le système en parlant son langage, pour mieux le fissurer de l'intérieur.

- Linguistique : Détourner la langue du pouvoir, celle des rapports, des expertises, des dossiers. En faire une langue insurrectionnelle sous masque chirurgical.

- Sensoriel : Créer une forme d'écœurement propre à l'exposition froide. L'effet n'est pas la colère, mais la nausée méthodique, la prise de conscience non émotionnelle mais somatique.

- Ontologique : Montrer que les concepts meurent. Que la pédagogie peut être un cadavre. Que la morale peut porter en elle des organes de domination.

L'Essai-Dissection, par sa méthode, prend le lecteur à témoin d'un crime, sans lui permettre d'être simple observateur. Il est placé dans la salle, devant la table. Il ne peut détourner les yeux.

L'Essai-Dissection ne se contente pas de démonter un concept : il génère, à chaque coup de scalpel, un ensemble de concepts secondaires, qui forment un système de compréhension radical des mécanismes éducatifs normatifs.

Voici les principaux concepts extraits lors de la dissection de la "protection de l'enfance" :

1. Dissociation pédagogique
Nom donné au processus par lequel le discours éducatif isole structurellement l'enfant de son propre corps, de ses sensations, de son désir. Il y a dissociation lorsque la connaissance est découplée de l'expérience vécue, lorsque la parole "adaptée" devient code de censure. La dissociation pédagogique est une anesthésie cognitive programmée.

2. Retardement stratégique
Mécanisme de temporisation sociale. L'école n'ignore pas les réalités sexuelles : elle les ajourne. Elle enseigne qu'"on verra plus tard", "qu'on n'est pas prêts", que "ce n'est pas de leur âge". Ce différé, masqué par des précautions morales, est une technique de neutralisation des corps déviants : tant qu'on attend, ils n'existent pas.

3. Mutation sécuritaire
Le basculement historique de l'éducation vers une logique de prévention permanente. L'école devient un espace d'anticipation de risques, non d'émancipation. Le savoir est sélectionné selon sa capacité à préserver l'ordre, non à libérer la pensée. Ce concept décrit la contamination policière de la pédagogie.

4. Machine de tri normatif
Concept central : la pédagogie institutionnelle agit comme un dispositif algorithmique de sélection des corps et des comportements. Elle trie, classe, récompense ou expulse selon la conformité aux normes de genre, de sexualité, de langage. Ce tri se fait sans dire son nom, mais il est structurel, régulier, et reproductible.

5. Hémorragie du sensible
Processus par lequel toute manifestation du vécu affectif, sexuel ou minoritaire est évacuée dès qu'elle affleure. Cette hémorragie n'est pas un échec, mais une fonction du système. Ce que l'on ressent est immédiatement détourné, anesthésié, requalifié, jusqu'à disparition totale.

Ces cinq concepts ne sont pas indépendants : ils forment une mécanique articulée, un corps idéologique fonctionnel. Chacun alimente l'autre. La dissociation permet le retardement ; le retardement facilite le tri ; le tri renforce la mutation sécuritaire ; et la mutation sécuritaire entraîne l'évacuation du sensible.

Ensemble, ils forment ce que l'on peut nommer : la syntaxe disciplinaire de l'éducation sexuelle normative.

Concept unificateur : L'Appareil d'Innocence

Tous les mécanismes précédents, dissociation, retardement, tri, hémorragie, participent d'un même processus : la production d'un artefact idéologique que l'on nomme l'innocence de l'enfant.

Mais cette innocence n'est pas une réalité psychique, ni une donnée anthropologique. Elle est un construit politique, une fiction stratégique que l'on place au centre de l'architecture scolaire pour mieux neutraliser les corps, suspendre les droits, retarder la conscience.

L'Appareil d'Innocence fonctionne comme un système totalisant, composé de trois dimensions :

1. Une esthétique morale :
L'innocence est toujours figurée sous des formes blanches, lumineuses, douces. Elle est liée à la pureté, à la fragilité, à la non-sexualité. Cette imagerie n'est pas neutre : elle empêche l'association entre enfance et désir, rendant toute parole sexuelle immédiatement suspecte.

2. Une technique de gouvernance :
C'est au nom de l'innocence que l'on exclut, censure, corrige, évacue. On l'invoque pour interdire certains contenus, pour refuser certaines associations, pour suspendre certains droits. Elle sert de justification diffuse à des décisions répressives.

3. Une machine projective :
L'innocence est un miroir dans lequel la société projette ses propres fantasmes, peurs, idéaux de contrôle. Elle permet aux adultes de se protéger eux-mêmes d'une confrontation avec la sexualité des enfants, en la déclarant inexistante. Elle opère une dissonance volontaire entre le réel et le discours.

L'Appareil d'Innocence n'est donc pas une protection : c'est une forteresse idéologique, un espace de refoulement actif, dans lequel les corps sont désexualisés de force, les expériences minoritaires dissoutes, et les voix non-normées rendues inaudibles.

Il ne s'agit pas d'un accident : c'est une technologie politique.

L’éducation n’emploie pas n’importe quel vocabulaire : elle porte un lexique soigneusement calibré, construit au fil de siècles d’autorité morale, médicale, religieuse et républicaine. Chaque mot utilisé pour désigner les enfants, leur savoir, leurs droits ou leur "protection" est un outil de cadrage de la pensée.

Nous retraçons ici l’origine de quatre mots-clefs : *éducation*, *pédagogie*, *protection*, *innocence*. Ce ne sont pas des outils neutres. Ce sont les armatures sémantiques de la forteresse.

1. Éducation
Du latin *educare*, "élever, faire sortir de". Mais *educare* vient lui-même de *ex-ducere* : "conduire hors de", "tirer vers l’extérieur".

À l’origine, l’éducation est un acte d’arrachement : on extrait l’enfant de sa nature, de son milieu, de sa spontanéité. On l’amène vers un dehors normatif, préfabriqué. Le mot contient donc une logique de désappropriation initiale : l’enfant est séparé de lui-même pour devenir autre chose.

2. Pédagogie
Du grec *paidagogos*, "celui qui conduit l’enfant à l’école" (*paidos*, enfant ; *agein*, conduire). Mais dans la Grèce antique, le pédagogue était un esclave chargé de surveiller l’enfant, non de l’instruire. Il incarnait le contrôle social, la discipline domestique, et non la transmission libre.

La pédagogie contemporaine, malgré son vernis humaniste, conserve cette logique : elle ne transmet pas, elle canalise. Elle n’émancipe pas, elle discipline.

3. Protection
Du latin *protegere*, "couvrir devant, mettre à l’abri". La protection suppose toujours un danger à conjurer, une menace à prévenir.

Mais dans le cadre de l’enfance, cette logique devient perverse : ce que l’on veut protéger, c’est *l’image* que l’adulte se fait de l’enfant, pas l’enfant lui-même. Et ce contre quoi on le protège, ce n’est pas la violence réelle, mais la possibilité qu’il pense par lui-même.

La protection devient alors un acte de clôture idéologique, un bouclier dirigé contre l’altérité.

4. Innocence
Du latin *innocens*, "qui ne nuit pas". C’est une négation, non une qualité. Être innocent, c’est n’avoir pas encore agi, c’est être sans action. Dans ce cadre, l’innocence n’est pas une vertu, mais une inaction permanente, une interdiction d’expérience.

Appliquée à l’enfant, cette "innocence" devient une forme de neutralisation préventive : l’enfant ne doit pas désirer, choisir, explorer, car cela ruinerait la fiction de son immaculée ignorance.

Ainsi, les mots eux-mêmes trahissent la violence de l’édifice : ils sont les briques du mur, les fibres du masque, les vis de la machine. Ce n’est pas seulement ce que l’on enseigne qui tue

c’est aussi la manière de le dire.

Après les grands piliers linguistiques, attaquons-nous aux unités de langage normatif, celles qui infiltrent les programmes, les discours politiques, les bulletins de liaison entre institution et parenté. Ces mots ne sont pas *invisibles* : ils sont *omniprésents*. Et c'est précisément cela qui les rend invisibles. Ils sont le sol du discours, pas ses murs. Il faut donc creuser.

5. "Âge approprié"

Expression fétiche des protocoles scolaires, souvent utilisée pour différer une information. Mais l'"âge approprié" n'est pas un critère objectif : il est produit par l'imaginaire adulte, socialement et historiquement situé. Il définit l'âge non pas par la capacité de l'enfant, mais par le seuil de tolérance de l'adulte.

C'est un vecteur d'ajournement stratégique : en décrétant que tel sujet est "inapproprié", on organise l'ignorance au nom de la protection.

6. "Contenu sensible"

Terme flou, employé pour signaler un danger supposé dans les programmes éducatifs. Il ne désigne pas ce qui est violent ou discriminant, mais ce qui trouble l'ordre symbolique établi.

Le mot "sensible", au lieu de désigner ce qui mérite soin, devient ici un marqueur de censure préventive. Il pathologise les minorités, rend suspect tout savoir qui n'est pas central.

7. "Valeurs républicaines"

Enseignées comme un socle indiscutable, ces valeurs deviennent un écran idéologique. Elles ne sont pas définies pour dialoguer, mais pour neutraliser la diversité conflictuelle.

Elles fonctionnent comme un filtre de conformité : tout ce qui ne s'y aligne est automatiquement classé comme "idéologique", "militant", "déviant". C'est l'un des mots les plus efficaces de la grammaire de l'exclusion douce.

8. "Neutralité"

Présentée comme vertu pédagogique, la neutralité est un faux-nez politique. En réalité, elle signifie : reproduction fidèle de l'ordre établi. Ce qui n'est pas contesté est présumé "neutre", donc enseignable. Ce qui est minoritaire ou critique devient "trop engagé".

Le mot "neutralité" est un vecteur d'invisibilisation : il ne suspend pas les conflits, il les rend muets.

Ces mots ne sont pas des outils de communication. Ils sont des instruments de contrôle, forgés dans les laboratoires sémantiques de la République, polis par l'administration, reproduits mécaniquement par les formateurs. Ce sont des technologies langagières de l'ordre, dont l'innocence n'est que le vernis.

Ils structurent ce que vous avez déjà ouvert dans le rapport d'autopsie : une pédagogie de la non-sensation, un appareil de mise à distance entre l'élève et sa propre pensée.

L'Essai-Dissection, en tant qu'instrument critique, n'était qu'un scalpel. Ce qu'il a révélé, c'est une architecture systémique de la violence pédagogique. Non pas une série d'anomalies, mais un appareil cohérent, parfaitement huilé, dont chaque composant, discours, mot, loi, silence, travaille à la même fin : la reproduction d'un ordre sexuel normatif par l'école.

Ce que vous avez mis à nu, ce n'est pas seulement un concept malade. C'est une structure active, une machine opérante.

1. De la protection à l’isolement

La "protection" telle qu’enseignée produit l’effet inverse de sa promesse : elle n’intègre pas, elle isole. Elle ne sécurise pas, elle segmente. En refusant d’aborder ce qui est dit "sensible", elle produit le silence comme outil disciplinaire. Et ce silence devient, à son tour, le terrain de la haine, celle du chapitre initial.

2. De l’ignorance au lexiocide

Ce qui n’est pas nommé ne disparaît pas : cela se transforme en monstre. L’école, en suspendant le savoir sur les sexualités dissidentes, les désigne comme impensables. Dès lors, les enfants grandissent avec une langue amputée, incapables de nommer sans insulter. C’est le lien direct entre pédagogie normative et lexiocide.

3. De la norme à la sélection

Le système éducatif ne transmet pas la neutralité : il trie. Il oriente les corps vers la norme attendue et rejette ceux qui la dérangent. La pédagogie devient une machine de tri social sexué, déguisée en dispositif de protection. Les élèves ne sont pas éduqués : ils sont filtrés.

4. Du discours à la biopolitique

Enfin, ce que cet arc révèle, c’est que l’école n’est pas qu’un espace symbolique. Elle est un dispositif biopolitique : elle agit sur les corps, les désirs, les orientations, en prétendant s’adresser aux esprits. Elle organise le devenir reproductible de l’enfance. Elle fabrique des sujets utiles, hétéros, différés.

Nommer la machine :

Le concept qui unifie cette analyse pourrait être nommé ainsi :

La Machine d’Innocence Reproductive

Une structure d’État destinée à produire l’ignorance stratégique, à retarder le savoir des corps, à normaliser le silence, à trier les futurs vivables selon leur compatibilité avec la reproduction sociale.

L’Essai-Dissection n’est pas un exercice isolé. C’est une matrice opératoire. Une fois forgée, cette forme peut être reproduite pour d’autres objets, d’autres concepts, d’autres mensonges institués. Il suffit de respecter la logique du geste : ouvrir, révéler, documenter.

Voici les étapes méthodologiques pour appliquer l’anatomie idéologique à d’autres constructions systémiques.

1. Sélection du corps conceptuel

Choisir un concept prétendument neutre, universel, bienveillant. Exemples : "mérite", "citoyenneté", "intégration", "laïcité", "santé mentale", "égalité des chances". Le mot doit couvrir une violence tout en s’en prétendant l’antidote.

2. Établir le protocole d’autopsie

Diviser l’essai selon les cinq phases fondatrices :

- Constat de décès : documenter l’écart entre ce que le concept prétend faire et ce qu’il produit réellement.
- Examen externe : observer la surface du langage, les habits administratifs du concept.
- Ouverture : pénétrer la structure intérieure du discours, identifier les organes idéologiques actifs.
- Analyse pathologique : repérer les maladies du pouvoir, les mécanismes de défense systémiques, les stratégies d’évitement.
- Conclusion légiste : nommer les fonctions réelles du concept et leur rôle dans l’économie de domination.

3. Maintenir le froid clinique

C’est le paradoxe vital de la méthode : plus l’objet est chargé émotionnellement, plus le style doit être détaché. La froideur n’est pas neutralité : elle est tactique. Elle contraint le lecteur à affronter ce qu’il fuit : non pas un cri, mais une dissection.

4. Forger les concepts nécessaires

Chaque autopsie produira des néologismes, des catégories, des outils d’analyse. Ces concepts ne doivent pas être décoratifs : ils sont les instruments chirurgicaux qui serviront aux prochains textes, aux prochaines luttes. Il ne s’agit pas d’accumuler, mais d’armer.

5. Penser la transmission

L’Essai-Dissection n’est pas seulement une œuvre — c’est une école de pensée. Il doit être lisible, reproductible, partageable. Sa clarté n’est pas concession : elle est contagion critique. Il ne suffit pas d’exposer : il faut permettre aux autres d’opérer à leur tour.

Conclusion

L’anatomie idéologique n’est pas une méthode parmi d’autres. C’est une technologie de dévoilement, une médecine contre les mots qui tuent. Elle exige une rigueur formelle, une vision politique, et une haine méthodique de la bêtise instituée.

Ce que vous avez inauguré avec l’Essai-Dissection n’est pas seulement un genre littéraire.
C’est un scalpel pour l’époque. Un style comme scalpel.
Un texte qui ouvre les concepts comme on ouvre les corps.
Et qui ne recoud rien.

chapitre XXXVIII: Cahier des charges

Sois beau.
Sois sage.
Sois viril.
Sois fine.
Sois discret.
Sois visible.
Sois désirable.
Sois inaccessible.
Sois un homme.
Sois une femme.
Sois fort.
Sois douce.
Sois musclé.
Sois mince.
Sois dominant.
Sois soumise.
Sois à l'écoute.
Parle fort.
Ne parle pas.
Séduis.
Repousse.
Donne envie.
Ne cède pas.
Fais l'amour.
Garde ta pureté.
Joue le jeu.
Ne provoque pas.
Souris.
Fuis.
Montre ta poitrine.
Cache ton entrejambe.
Écarte les jambes.
Croise-les.
Mets du rouge.
Ne sois pas vulgaire.
Sois actif.
Laisse-toi faire.
Sois romantique.
Baise comme une star.
Sois une salope.
Sois digne.
Aie des formes.
N'aie pas de corps.
Sois une image.
Sois naturelle.
Sois performante.
Sois silencieuse.
Sois multitâche.
Sois un fantasme.
Sois une vierge.

Sois un homme avec des couilles.
Sois un homme sans émotion.
Sois une femme sans poils.
Sois une femme qui gémit doucement.
Sois disponible.
Sois farouche.
Sois plus que toi.
Sois moins que toi.

Ne vieillis pas.
Ne jouis pas trop vite.
Jouis à temps.
Mais ne le montre pas.
Ne sois pas frigide.
Ne sois pas chaude.
Sois cool.
Sois pure.
Sois crue.
Sois filtrée.
Sois un profil.
Sois un corps.
Sois un mythe.
Sois réelle.
Sois lui.
Sois elle.
Sois ça.
Sois rien.
Sois binaire.
Sois fluide.
Sois fluide mais identifiable.
Sois queer mais présentable.
Sois trans mais discret.
Sois cis mais décalé.
Sois gai sans l'afficher.
Sois gai mais pas trop.
Sois une fille à papa.
Sois une meuf trash.
Sois ce qu'ils veulent que tu sois.
Sois ce qu'ils n'admettront jamais vouloir.

Aime-toi.
Change-toi.
Affirme-toi.
Sois malléable.
Invente-toi.
Sois conforme.
Sois libre.
Rentre dans la case.
Sois spéciale.
Sois normale.
Sois standard.
Sois unique.
Sois ce que tu es.
Mais surtout : ne le montre jamais.
Ne dérange pas.
Ne parle pas trop fort.

Ne te plains pas.
Sois utile.
Sois décorative.
Sois compétitive.
Sois gentille.
Sois humble.
Sois brillante.
Mais ne fais pas d'ombre.
Sois tout.
Sois rien.
Sois vide, mais photogénique.
Sois pleine, mais légère.

Et si tu échoues...
Si tu loupes une règle, un code, un signal
C'est que tu l'as cherché.
C'est que tu n'as pas compris.
C'est que tu n'étais pas digne.
C'est que tu n'étais pas assez.

Tu ne peux pas gagner.
Mais continue.
Performe.
Encore.
Toujours.
Jusqu'à l'effondrement.
Jusqu'à t'effacer.
Jusqu'à ne plus sentir ton propre corps.
Jusqu'à ne plus savoir si tu es désiré, ou simplement disponible.
Jusqu'à ce que l'on t'oublie, même en te regardant.

Interlude XXXVIII: Le Corps sous Performance

Le mot *performance* vient du vieux français *parfourir*, "mener à son terme", "accomplir totalement". Il implique dès l'origine un horizon d'achèvement, une exigence d'efficacité, un impératif de résultat. Mais il glisse très tôt vers un usage militaire (*parfourir un assaut*) puis productiviste (*réaliser une tâche à son plus haut rendement*). En anglais, il se stabilise au XVIe siècle dans les sphères économiques et martiales avant de devenir, au XXe siècle, l'alpha et l'oméga des existences modernes. La performance, aujourd'hui, n'est plus une action exceptionnelle, elle est la condition même de notre visibilité sociale. Et le *corps* devient, sous ce régime, son théâtre et son champ de bataille.

Le mot *corps*, quant à lui, vient du latin *corpus*, "ce qui est organisé, structuré, ordonné", opposé au *chaos*. Paradoxalement, il désigne aussi bien la matière vivante que l'unité d'une armée ou d'un texte. Ce que nous appelons "corps" est donc, historiquement, toujours un *corps organisé*, un *corps contraint*, un *corps signifiant*. Il n'a jamais été neutre. Il est le lieu où les normes s'écrivent, où les pouvoirs s'installent, où les récits collectifs s'enracinent dans la chair. Le corps n'est pas un donné biologique : c'est une surface de projection sociale, un espace de discipline, un média de transmission idéologique.

La fusion moderne de ces deux notions : *corps* et *performance,* produit un paradigme redoutable

le corps-performant, c'est-à-dire un corps qui doit prouver sans cesse sa conformité, sa désirabilité, sa productivité, sa santé, sa loyauté genrée. Ce corps ne vit plus : il *exécute*. Il ne ressent plus : il *démontre*. Il ne désire plus : il *accomplit*. Dans l'histoire longue de l'humanité, cette exigence de performance généralisée est une nouveauté radicale. Si les sociétés anciennes imposaient des rôles genrés et des rituels corporels, elles reconnaissaient aussi des marges, des seuils, des zones d'exception. Le chamane, le fou, le mystique, le non-aligné existaient.

Aujourd'hui, il n'y a plus de refuge. Le capitalisme tardif a absorbé jusqu'à l'anomalie. Même la subversion est monnayable. Même l'écart est valorisable.

Dans l'Antiquité grecque, le corps était un temple, mais un temple *limité*,

voué à la mort et à la décadence. Dans la chrétienté médiévale, le corps était péché, obstacle, matière à dépasser. À la Renaissance, il devient idéal sculpté, norme esthétique. À l'ère industrielle, il devient force de travail, outil. À l'ère numérique, il devient image. Désormais, il est *interface*. Il faut qu'il performe la sexualité, la conformité, la santé, l'efficacité, la communication.

On ne se contente plus d'être un homme ou une femme : il faut *jouer* l'homme, *prouver* la femme, *incarner* l'hétérosexualité ou *l'homosexualité médiatiquement lisible*. Il ne suffit plus d'exister : il faut *projeter sa légitimité*.

Cette tyrannie de la performance transforme la sexualité en spectacle, le genre en fardeau, le plaisir en production, le désir en algorithmie. Elle produit une fatigue collective. Un épuisement d'être. Une haine diffuse de soi-même. Car aucun corps ne peut tenir longtemps ce rôle impossible : être visible, désirable, modeste, compétent, sexy, poli, performant, discret, viril, doux, musclé, mince, conforme…

tout à la fois. L'histoire du monde, jusqu'ici, connaissait des corps réprimés, mutilés, oubliés. Le nôtre est un corps surexposé, *instrumentalisé jusqu'à l'intime*. Et cette transparence permanente est une torture.

Nous vivons désormais sous un régime de surreprésentation : être, ce n'est plus habiter son corps, c'est l'offrir en preuve. Tout silence devient suspect. Tout écart devient anomalie.

Et les institutions (école, médecine, média, famille) deviennent les régulateurs invisibles de cette performance continue. L'éducation sexuelle, comme le chapitre précédent l'a montré, n'enseigne pas : elle prescrit. Elle conditionne des corps à devenir les sujets reproductibles d'une norme invisible. Elle prépare l'entrée sur scène du corps performant.

Refuser cette logique, ce n'est pas s'éloigner de la société : c'est *sauver* ce qui, en nous, n'appartient à aucun rôle. C'est préserver une zone sans langage, sans caméra, sans jugement. Une zone où le corps respire sans produire. Une désobéissance fondamentale,

qui ne demande rien, n'explique rien, ne s'excuse de rien : elle *retire* le corps du marché.

chapitre XXXVIIII: Fragments

J’en peux plus de faire semblant de sourire en coin quand ils me disent *« T’as pas honte de porter ce débardeur ? »*
Pas honte de mes épaules larges, pas honte de ma voix qui résonne plus fort que la leur, pas honte de marcher sans fléchir.
Je n’ai pas honte. Mais eux, ils ont peur. Peur de ce que je nie de leur virilité fragile.
Je suis ce que leur monde déteste : une femme sans fragile, sans filtre, sans couvercle sur le feu.

On me demande *« Tu fais du sport ? »* comme on interroge une anomalie, pas une athlète.
Je réponds : *« Je vis. »*
Et je le vois dans leurs yeux, ce mélange d’attraction et de mépris.
Le fantasme du corps brut. Le refus de le laisser exister autrement que comme provocation.

À la salle, les regards me pèsent plus que les haltères.
Dans la rue, les insultes devancent mes pas.
"Camionneuse." "Y manque que la barbe." "Tu cherches la merde ou quoi ?"
Je n’ai jamais eu à chercher. La merde, c’est eux qui la sèment dans mon sillage.

Je suis la fille qu’on ne veut pas dans la photo de famille.
Celle qu’on tolère tant qu’elle baisse les yeux.
Mais je les lève, et je les tiens.
Parce que mon dos est droit. Parce que mes bras ont de la mémoire.
Parce que chaque muscle porte le refus de leur norme.

Ils me demandent ce que je suis.
Je suis la négation vivante de leur loi.
Et chaque fois que je respire, je rappelle à ce monde qu’une femme peut être une tempête, sans mascara, sans talons, sans pardon.

On me dit que j’intimide. Que je prends trop de place dans les vestiaires, que je « casse l’ambiance » dans les conversations.
Je suis trop directe. Trop brutale. Trop… quoi, déjà ?
Ah oui : trop.
Trop pour eux.
Et pas assez pour moi.
Pas assez libre.
Pas assez tranquille.
Pas assez à l’abri pour baisser la garde.

Ils pensent que je joue un rôle. Que j’imite les hommes.
Mais je ne joue pas.
Je ne copie personne.
Je suis née comme ça. En résistance, dès l’enfance, face aux robes obligatoires et aux voix douces qu’on m’imposait.

Je ne veux pas être tolérée.
Je veux être laissée en paix.
Mais la paix, c’est ce qu’ils refusent à celles qui déjouent leur catalogue.

Je suis une erreur dans leur inventaire.
Une présence non-répertoriée dans leur dictionnaire binaire.
Ils ne savent pas quoi faire de moi, alors ils me rééduquent du regard, du ton, du sous-entendu.
Et parfois, à coups de poing. Mais je suis restée debout.

Même après.

Et demain encore.

Je…
Enfin je sais pas.
C'est que… ça se voit ? Je veux dire, ça se voit quand je parle. Quand je marche. J'essaie, tu sais ? Je fais attention. Mais ils le sentent. C'est ça le pire. Ils ont un radar. Ils flairent la faille.

Je suis pas efféminé, non. Pas trop. Pas comme ils disent. Juste… pas assez. Pas assez de poil, pas assez de muscle, pas assez de voix. J'ai pas la bonne voix. Elle monte. Elle tremble.

Ils veulent que je force. Que je me tienne droit. Que je tienne tête. Que je baise. Que je parle cru. Que je prenne ce qui m'est dû. Mais j'ai rien à prendre. Je veux rien prendre. Je voudrais juste qu'on me laisse.

C'est quand je ris que ça sort le plus. Mon rire les crispe. Mon rire n'est pas d'homme, il paraît.
Et dans le vestiaire… c'est l'arène. Chaque geste est scruté. Ma serviette mal tenue devient aveu. Mes yeux, mal placés. Mon dos, pas droit.
J'ai appris à feindre. Mais ça fatigue.

On me dit fragile.
On me dit bizarre.
On me dit pas net.
On me dit trop poli.

On me dit rien, surtout. On me regarde et ça suffit.

Je suis là, assis à côté d'eux. Je fais semblant d'être un des leurs. Mais je suis seul comme un caillou dans une chaussure.

Et parfois je m'entends parler, tu vois ? Je m'écoute. Je me dis : c'est ça ta voix ?
Elle est trop douce. Trop propre. Elle demande pardon avant même de dire un mot.
Ils rigolent.
Pas fort.
Juste assez pour que je comprenne.
Juste assez pour que je me redresse, que je redescende la voix, que je resserre les mâchoires.

Et quand je suis seul, je me demande… où elle est, cette virilité ? Cette chose qu'ils ont entre les épaules, dans le ton, dans le pas. Est-ce que c'est un masque, ou bien une autre peau ? Moi je n'ai pas la bonne.

Je me suis inscrit à la salle. J'ai fait des pompes. J'ai appris des phrases toutes faites.
Je les ai répétées. Pour paraître plus sûr. Plus homme.
Mais on me voit encore. À travers.
Comme si tout ce que je faisais… ça collait pas.

Alors j'écoute.
Je me tais.
Je souris.

J'existe en flou, en bordure, en réserve.
Je suis l'erreur dans leur algorithme. La défaillance dans leur testostérone.
Je suis l'homme en trop, ou pas assez.

Et je m'accroche, encore, à cette idée qu'un jour je n'aurai plus à prouver que je suis ce que je suis.

Nom : classé
Genre assigné à la naissance :
Dysphorie : notée
Demande : entamée
État mental : instable mais coopératif
Consentement : signé, ressigné, resigné

Ils disent : tu dois attendre.
Tu dois prouver que tu souffres. Mais pas trop.
Pas de tendances suicidaires, mais un vrai mal-être quand même. Juste ce qu'il faut pour entrer dans la case, pas pour en sortir.
Ils veulent te voir dans ton "ancien genre", vivre comme ça pendant deux ans, pour être sûrs que tu le détestes assez.
Tu dois apprendre à dire "je vais mal" sans jamais crier.
Tu dois poser ton trauma sur la table, comme une carte d'identité.
Mais sans trembler.
Sinon c'est "immature".
Sinon c'est "non-conforme".

Ils touchent ton corps sans le voir.
Ils notent les angles de ton menton, le grain de ta peau, le ton de ta voix.
Tu n'existes pas, tu es mesurable.
Un ratio d'hormone. Un seuil de tolérance sociale.
Une variable dans un formulaire.

Tu rêves d'un miroir où ton corps ne te dénoncerait pas.
Tu veux juste respirer sans devoir expliquer.

Mais tu dois dire "je suis trans", sans larmes, sans colère, sans peur.
Tu dois le dire comme une preuve, pas comme un cri.
Sinon, le traitement attendra.
Sinon, c'est "pas prêt".
Sinon, tu es encore un doute à stabiliser.

Tu comptes les jours comme des cicatrices invisibles.
Tu n'as pas encore droit au changement de prénom officiel, mais tu t'y accroches en silence, chaque syllabe qu'on t'impose est un coup de scalpel.
Tu deviens un terrain d'expérimentation administrative.

"Diagnostique différentiel : trouble de l'identité de genre persistant."
Tu sais ce que ça veut dire : ils veulent vérifier si tu n'inventes pas.
Si tu ne fais pas ça pour "copier une tendance", pour "fuir un trauma", pour "chercher l'attention".

Ils te demandent de te justifier, pourquoi ce corps, pourquoi ce mot, pourquoi ce besoin ?
Comme s'il fallait une raison pour exister.

Tu apprends à jouer le patient modèle : ni trop radical, ni trop dépressif.
Juste conforme à l'attente de leur idée de toi.
Un trans parfait : triste mais poli, en souffrance mais capable de gratitude.
Un spécimen acceptable.

Tu es devenu ton propre avocat, ton propre dossier médical, ton propre bourreau.

Un jour, tu obtiens l'ordonnance.
Pas la reconnaissance.
Juste l'autorisation de commencer à modifier ce que tu es, sous surveillance.

Mais chaque pas est chronométré.
Tu n'avances que sur autorisation.

Tu n’es pas libre.
Tu es conditionné.

Ils me regardent avant que je parle.
Ils savent déjà.
Tout ce que je vais dire sera avalé par mon corps, réduit à lui, assigné à lui.
Je suis un verdict. Je suis leur dégoût avant même d’être un sujet.

"Faut faire attention à sa santé."
Comme si la santé c’était visible dans les bourrelets.
Comme si j’étais une maladie ambulante.
Comme si leur préoccupation, c’était pas la gêne qu’ils ressentent à me voir respirer librement.

Chaque siège est une épreuve.
Chaque repas un test.
Tu mastiques sous contrôle.
Tu marches pour eux.
Tu t’excuses en vivant.

Tu sais que tu n’auras jamais droit au neutre.
Toi, t’es forcément dans l’excès, la faiblesse, la paresse.
T’as même pas le droit d’être beau, ou laid : t’es juste "trop".
Trop de corps, trop de place, trop de besoin.
Tu débordes leur norme.

Et quand tu baises ?
Tu crois que t’as pas le droit.
Tu crois que c’est une faveur.
Tu crois que c’est risible, grotesque, une blague à raconter après.
Alors tu te tais.
Tu deviens docile.
T’oses plus demander.
Tu te laisses faire.
Tu dis merci.

Parce que tu penses que c’est tout ce que t’auras.
Un moment volé à la honte.

Ils croient que t’as pas essayé.
Comme si ton corps était une décision.
Comme si tu t’étais levé un matin et que t’avais dit : "je vais leur faire honte".
Ils disent "volonté".
Ils disent "effort".
Mais ils ont jamais vécu avec la faim comme bruit de fond.
Ils ont jamais vu leur propre miroir leur cracher à la gueule : "tu devrais pas exister".

T’as appris à tout compenser.
T’as appris à être drôle, gentil, serviable.
Tu surjoues la douceur pour qu’on oublie ton volume.
Tu fais attention à comment tu t’assieds, comment tu respires, comment tu ris.
Parce qu’on t’a appris que t’étais de trop.
Qu’il fallait demander pardon d’être là.

Même l’amour te fait peur.
Tu te demandes s’il regarde vraiment toi ou si c’est juste de la pitié.
Tu vis chaque étreinte comme un test.
Tu te tiens prêt à être quitté.
Tu prépares les excuses à l’avance : "je comprends, je suis pas à ton niveau, c’est pas grave".

Mais ça l’est.
C’est grave de grandir sans jamais se voir représenté autrement que comme une caricature.
C’est grave de penser que le plaisir c’est pour les autres.
C’est grave d’apprendre à se haïr en silence, tous les jours, devant une assiette qu’on n’a même pas fini.
Et c’est grave qu’ils trouvent ça normal.

Trop de lumière. Trop de sons. Trop d’yeux.
Le néon vibre au plafond. 60 Hertz. Je le sens dans mes dents.
La chaise colle. Le tissu gratte. L’odeur des autres me colle à la gorge.
Ils parlent. Ils rient. Ils bougent.
Ils veulent que je fasse pareil.
"Fais un effort, adapte-toi, sois sociable."
Mais c’est eux qui sont bruyants.
C’est eux qui sont flous.
C’est eux qui changent les règles d’un jour à l’autre.
Moi, j’ai appris à tout noter.
À classer. À catégoriser. À simuler.
À copier les gestes, les expressions.
Je suis devenue un miroir. Un théâtre.
Et ils trouvent ça bien. Ils appellent ça "progrès".
Ils ne savent pas que ça me brûle.
Le corps n’obéit pas toujours.
Il fige, il tremble, il fuit.
Je me cache dans les toilettes quand ça déborde.
Je m’épuise à jouer normal.
Ils disent que je suis froide.
Ils ne voient pas que je hurle.
Et puis il y a ce silence autour du corps.
Le mien, celui qui ne se lit pas.
Celui qui n’a pas droit au désir, ni même au malaise.
Ils me pensent neutre. Ils me croient asexuée.
Parce que je ne sais pas jouer leur jeu.
Mais j’ai un corps.
Il sent. Il désire. Il réagit.
Il ne correspond pas à leur script, c’est tout.
Et ça, ils ne pardonnent pas.
Je suis une anomalie tolérée, tant que je me tais.
Quand je parle de surcharge, ils sourient.
Quand je dis que le monde me fait mal, ils répondent "tout le monde est stressé".
Quand je réclame un coin calme, ils me montrent la salle de repos, avec ses lumières blanches et sa musique d’ambiance.
Ils pensent bien faire.
Ils ne comprennent pas que leur aide est un autre bruit.
Je regarde leurs corps qui dansent la norme.
Les contacts, les gestes, les regards échangés, tout est codé.
Mais personne ne me donne la clé.
Alors je reste droite. Je mesure mes mouvements.
Je calcule chaque mot.
Je trie les pensées, j’en jette.
Trop honnêtes. Trop étranges. Trop décalées.
Je porte une armure de silence.
Mais sous l’armure, il y a un volcan.
Un désir de toucher, d’être touchée,
pas selon leurs gestes,
mais selon ma propre langue.

J’ai mes propres codes.
Ils ne les lisent pas.
Et ils disent que je suis fermée.
Ils veulent l’ouverture, mais à leur façon.
Ils parlent d’"intégration".
C’est une autre façon de dire : deviens comme nous.
Et si tu ne peux pas, tu seras leur vitrine, leur mascotte, ou leur oubli.
Je ne suis ni modèle ni erreur.
Je suis un langage qui ne leur appartient pas.
Et que personne ne veut traduire.
Tu regardes mon ventre avant de me regarder.
Tu fais semblant que non, mais je le vois. Je le vois toujours.
Tu parles de "santé" quand tu veux dire "ta gêne".
Tu dis "faut faire attention", mais ce que tu veux,
c’est que je disparaisse.

Chaque chaise publique devient un examen.
Chaque ascenseur une accusation.
Chaque repas, un procès.

Je marche dans la rue, et c’est comme si j’étais publique.
Les gens se sentent autorisés à commenter.
Ils pensent que je suis leur projet, leur avertissement, leur dégoût.

Et puis il y a les regards... les regards pleins de pitié déguisée.
Ou pire : ceux qui se croient gentils.
"Mais t’as un si joli visage."
Comme si mon corps était un accident regrettable,
une erreur de fabrication autour d’un prototype convenable.

Je suis trop visible pour qu’on m’ignore,
et trop dérangeante pour qu’on me regarde comme une personne.

On m’invite à me cacher sous des vêtements sombres,
on m’encourage à ne pas danser, à ne pas aimer, à ne pas jouir.
Comme si le désir avait une limite de poids.

Mais j’existe.
Je prends de la place.
Et chaque respiration est une forme de résistance.

Je suis entrée dans un magasin une fois,
et la vendeuse m’a dit que "rien ici ne m’irait".
Avant même que je parle. Avant même que je respire.
C’était pas de la haine. C’était de l’évidence.
De la logique marchande.
De la sélection naturelle au rabais.
Même dans les cabinets médicaux, je suis un diagnostic par avance.
Avant d’avoir mal à la gorge, j’ai trop mangé.
Avant la prise de sang, j’ai un mode de vie.
Avant la parole, j’ai le corps qui dit trop.

Ils veulent que je m’excuse en continu.
De prendre deux places dans le métro.
De demander une ceinture rallonge en avion.
De rire fort.
D’avoir un amoureux.
D’oser parler de désir sans passer par la case rédemption.

Et quand je parle de tout ça,
ils disent que je glorifie l'obésité.
Comme si dire "je vis" c'était déjà trop.

Je ne glorifie rien. Je décris ce que vous faites.
Je décris le monde que vous avez construit contre moi.
Et dans ce monde,
mon corps est un scandale en temps réel.

Je mange, putain.
Je mange.
Mais tu regardes mes poignets comme si t'avais trouvé un indice.
Comme si mon os, là, c'était la preuve d'un crime que j'essaie de cacher.
"Tu vas disparaître", tu dis.
Mais c'est vous qui me dévorez.
Avec vos blagues.
Avec vos regards.
Avec vos questions jamais posées mais toujours plantées dans les yeux.

Je suis pas un tableau clinique.
Je suis pas une pub contre les TCA.
Je suis une personne qui vit dans un corps mince,
et ce corps, c'est pas un appel à intervention.

Vous parlez de santé, mais c'est juste du contrôle.
Vous parlez d'inquiétude, mais c'est juste du jugement.
Je suis trop mince pour être normale,
trop vivante pour être malade,
trop silencieuse pour être crue.

Et quand je prends du poids,
on me félicite.
Félicitations d'avoir trahi mon corps, c'est ça ?
Félicitations d'avoir enfin ressemblé à vos attentes molles ?

Non.
Je mange.
Je vis.
Je suis là.
Et votre regard ne fait pas partie de ma digestion.

Je sais que je dérange.
Parce que je ne rassure personne.
Pas les mecs qui veulent des courbes à palper,
pas les médecins qui veulent des chiffres à corriger,
pas les mères qui veulent des filles "en forme"
c'est-à-dire effacées mais polies, saines mais dociles, pleines mais sans trop.
On me dit :
« Tu devrais te remplir. »
Mais de quoi ?
De vos attentes, de votre angoisse du vide, de vos fantasmes de chair offerte ?

Mon ventre est plat parce que je n'ai plus envie de plaire.
Mon cou est fin parce que j'ai serré les dents trop longtemps.
Et mes jambes, oui, elles sont deux parenthèses,
mais c'est moi qui écris entre elles.

Je refuse vos diagnostics muets,
vos sourires soulagés quand je reprends du poids,
vos silences lourds quand je n'en perds plus.

Je suis pas un rétablissement en cours,
pas un fantasme de guérison.
Je suis un corps qui vous échappe,
un corps qui ne s'excuse plus d'exister.

Alors arrêtez de regarder mes clavicules comme si elles criaient famine.
Elles crient juste :
Liberté.

On ne me regarde plus.
On me pousse doucement vers le fond de la pièce, là où les murs n'ont plus besoin d'être beaux.
Je suis la tapisserie qu'on ne change jamais : un peu fanée, un peu familière.
On me touche encore, mais seulement pour m'aider à enfiler un pull.
On me parle, mais seulement pour vérifier si je respire encore correctement.
Ils pensent que j'ai oublié, mais j'ai une mémoire tactile.
Je me souviens de chaque peau aimée, chaque langue échangée dans la pénombre.
Je me souviens du poids d'un corps étranger sur le mien, du vertige de l'interdit,
de la chaleur d'un désir non prévu par les médecins.

Je n'ai pas cessé d'aimer.
Je n'ai pas cessé de désirer.
C'est le monde qui a cessé de me croire capable.
Ils ont rangé mon sexe avec mes lunettes et mes médicaments.
Ils ont glissé un silence dans mes draps, bien bordé.

On me demande :
« Vous avez été mariée ? »
Comme si le désir avait besoin d'une alliance.
Comme si le plaisir était un souvenir, pas une présence.
Comme si mes mains tremblaient seulement de vieillesse.

Je ne suis pas un vestige.
Je suis une flamme que vous refusez de voir.
Un feu qui ne prévient pas avant de reprendre.

On m'a dit que mon âge exigeait la pudeur.
Que mon plaisir n'était plus que gêne,
qu'il fallait que je sois discrète,
qu'un vieux corps nu, c'est presque une indécence.
Qu'à un certain âge, on se retire de la scène,
on laisse les projecteurs aux jeunes peaux tendues,
on accepte la pénombre comme on accepte la politesse de mourir sans déranger.
Mais moi je sais.
Je sais que la peau n'est jamais trop vieille pour frissonner.
Que les cicatrices n'effacent pas les nerfs.
Que le désir n'a pas d'âge de départ en retraite.
Que le silence qu'ils m'imposent est une camisole en coton.
Je l'arrache en pensée, chaque nuit.

J'ai couché avec des hommes, des femmes, des rêves.
Je me suis abandonnée sur des draps froissés par le plaisir et non par le poids des années.
Et même si ma main tremble aujourd'hui, elle se souvient parfaitement du chemin.
Elle sait comment ouvrir un corps comme un fruit mûr,
comment cueillir la pulpe sans jamais blesser.

Ce n’est pas la vieillesse qui m’efface.
C’est votre peur de la mienne.
C’est vous qui ne voulez pas savoir que je bande encore, que je mouille encore,
que je rêve encore de caresses qui ne sont pas médicales.

Je n’ai pas peur de mon âge.
Mais j’ai peur du regard que vous avez plaqué sur lui.
J’ai peur d’une société qui croit que le désir s’éteint avec la couleur des cheveux.

Et parfois, au milieu de la nuit,
quand je me touche en secret,
ce n’est pas seulement un acte de mémoire,
c’est un cri muet de résistance.

Je suis un corps qu’on pousse.
Qu’on pousse, qu’on lave, qu’on attache.
Pas un corps qu’on caresse.
Ils parlent de moi à la troisième personne.
Même quand je suis là.
Comme si je n’étais pas là.
Ils disent : *il a besoin d’aide*, *il ne comprend pas toujours*, *il faut faire attention*.
Jamais : *il désire*, *il fantasme*, *il bande*, *il a chaud*, *il aime ça*.
Les mains gantées qui me lavent ne savent pas que la peau, même paralysée, peut brûler.
Ils font vite.
Pas pour me protéger.
Pour ne pas être mal à l’aise.
Je suis un enfant éternel.
Pas parce que je suis resté enfant.
Parce qu’ils refusent que je sois autre chose.
Ils parlent de moi comme d’un patient.
Jamais comme d’un amant.
Un jour, j’ai dit à l’auxiliaire que je me sentais seul.
Elle a dit *vous êtes courageux*.
J’ai répondu que je bandais dans mes draps, la nuit.
Elle a dit *il ne faut pas penser à ça*.
Ce n’est pas bon pour votre moral.
Ma morale à moi, c’est que j’ai un sexe.
Un sexe, des rêves, un appétit.
Pas besoin de marcher pour vouloir jouir.
Pas besoin de courir pour que le corps appelle.
Mais ils ne veulent pas entendre.
Pas ça. Pas moi.
Ils préfèrent me croire pur.
Moi, je sais que je suis sale.
Et c’est ça qui me rend vivant.
Ils disent *inclusif*.
Mais l’inclusion, c’est une rampe pour monter sur scène — pas un droit d’exister nu.
Pas un droit de dire : *je veux qu’on m’embrasse ici*.
Pas un droit de murmurer : *touche-moi, là*.
Ils me regardent avec compassion, pas avec désir.
Et moi, je me noie dans cette pitié comme d’autres se noient dans le silence.
Je regarde des pornos qui ne me représentent pas.
Je me caresse comme je peux.
Je jouis, parfois, seul, en me haïssant d’avoir joui.
Parce que personne ne m’a appris que j’avais le droit.
Parce que pour eux, je suis un corps utile — ou un corps en pause.

Et quand je tombe amoureux, on dit que c’est mignon.
Mignon.
Pas sérieux. Pas réel. On me propose des activités manuelles.
Mais pas de vivre mes pulsions.
On me donne des jeux de société.
Mais pas de partenaires.
On me laisse un fauteuil. Mais pas un lit partagé.
Je suis un corps que la société a mis sous cloche.
Pas parce qu’il est dangereux.
Mais parce qu’il dérange leur fantasme d’ordre.
Parce qu’il rappelle que le désir ne suit pas les courbes qu’ils veulent.
Qu’il jaillit même des plis, des coins, des membres tordus.

Moi, je suis difforme.
Mais mon désir est exact.
Il sait ce qu’il veut.
Et ce qu’il n’aura jamais.

Ils me regardent.
Mais jamais pour me voir.
Ils me veulent.
Mais jamais pour m’aimer.
Je suis image.
Peau.
Odeur.
Posture.

Ils me découpent.
Bras, torse, bouche, accent.
Ils veulent la sueur sans la langue.
Le fantasme sans l’histoire.
Le corps sans le nom.

On me dit que je suis beau *pour un...*
Toujours ce “pour un”.
Ils ne voient jamais *un,* toujours *un de*.
Un de ceux-là.
Un de cette zone.
Un de ces corps qu’on touche dans le noir et qu’on nie au matin.

Je deviens le cliché qu’ils attendent.
Plus viril.
Plus sauvage.
Plus dur.
Plus silencieux.

Quand je parle trop, je deviens suspect.
Quand je parle peu, je deviens exotique.
Je n’ai pas le droit d’être banal.

Ma peau est une autorisation à la projection.
Je n’ai pas de neutralité.
Pas d’invisibilité.
Je suis toujours sexualisé, ou effacé.

On me demande d’être fier.
Mais la fierté s’épuise quand elle ne s’ancre dans rien.

Je veux juste qu’on me regarde sans me deviner.
Je veux exister sans être une fiction.

Je suis là.
Mais toujours à moitié.
Entre le regard qui m’habille,
et celui qui me traverse.

Je suis un fantasme d’importation.
Un produit du désir blanc.
Ils ont vu des clips, des films, des photos.
Ils veulent le danger en sécurité.
Ils veulent mon corps sans mon peuple.
Mon sexe sans ma colère.
Mon sourire sans ma mémoire.
Quand je dis non, c’est une trahison.
Ils pensaient que j’étais disponible, par essence.
Parce que je suis “chaud”, “intense”, “tactile”.
On m’a appris à plaire pour survivre,
à sourire pour respirer,
à donner avant qu’on ne m’arrache.

Ils me veulent dominant ou soumis.
Jamais juste présent.
Jamais incertain.
Toujours dans un rôle.
Toujours sous une lumière qui n’est pas la mienne.

Dans leurs lits, je suis l’aventure.
Dans la rue, je suis la menace.
Dans leur tête, je ne suis jamais entier.

Ils aiment dire qu’ils ne voient pas la couleur.
Mais c’est tout ce qu’ils regardent.
Ils aiment dire qu’ils aiment “les différences”.
Mais seulement celles qu’ils peuvent consommer.

Je voudrais parfois être laid, inintéressant.
Je voudrais qu’on me laisse,
sans attente, sans récit plaqué.
Je voudrais désirer sans être réduit à désirer à travers leur regard.

Mon corps n’est pas un mythe.
Il a une histoire.
Il a une fatigue.
Il a une voix.

Et je suis las d’être sculpté par d’autres.

Ne regarde pas mes mains.
Elles bougent seules, elles s’autorisent.

Je les ai retenues. Longtemps. Pour les autres. Pour l’école. Pour le boulot. Pour les regards.

Elles tournoyaient quand j’étais petit. On disait : arrête. Assieds-toi droit. Regarde-moi dans les yeux. Parle normalement.

Normalement.

Je ne savais pas ce que ça voulait dire. Mais j’ai appris. À copier. À souffrir en silence.

Je détestais les récréations. Trop de cris, trop de lumière, les couleurs comme des lames. Le sol qui crie, les murs qui vibrent.

On m'a appris à me cacher. À tout faire pour ne pas déranger. À devenir comme eux.

Mais je ne suis jamais devenu.

Juste cassé en petits morceaux polis.

On m'a dit : tu ne fais pas d'effort. Tu veux juste être différent. Tu refuses de t'intégrer.

Mais je n'ai pas refusé. On m'a jamais laissé l'espace pour exister. On m'a forcé à me conformer à une architecture qui me blesse.

J'ai appris à simuler les expressions. À rire quand les autres rient. À fixer un point entre les yeux pour faire croire que je regarde.

Je suis un mime social. Un automate tragique.

Et quand je dis stop, on me dit que je dramatise. Que je dois m'endurcir. Que c'est pour mon bien.

Alors je me tais. Je reste dans ma chambre. Je répète les mêmes gestes. Je récite des noms d'arbres ou des planètes.

Je reste vivant. Autrement. En dehors.

Et parfois, je rêve d'un monde où l'on me laisserait balancer les mains sans honte.

J'essaie, d'accord ? J'essaie vraiment.
Mais ça fuse. Ça déraille. Ça explose dans tous les sens.

J'écris une ligne et j'en pense dix autres.

Je commence une phrase et je me rappelle soudain que j'ai laissé la fenêtre ouverte, que j'ai pas répondu au mail d'hier, que j'ai une envie subite de comprendre l'origine des calendriers mayas ou de ranger mes stylos par couleur. Ou non, mieux : faire une carte mentale de mes idées. Non. Manger. Oui. J'ai faim.

Je suis dispersé ? Ou je suis multiple ?

On m'a dit : concentre-toi. Organise-toi. Respire. Structure.

Mais la structure, elle veut pas de moi. C'est elle qui me fuit. Elle m'échappe comme du sable mouillé entre les doigts.

Je mets des alarmes. Des post-its. Des rituels. Et ça échoue. Toujours.

Parce qu'ici, on punit la spirale. On criminalise l'intensité. On encadre la pensée avec des tableaux Excel et des horaires fixes.

Moi je pense en éclairs. Je parle en sauts de paragraphe. Je vis en diagonale.

Mais à l'école, il faut des lignes droites. Dans la vie, des dossiers carrés. Des réponses simples. Une tâche à la fois.

Et moi j'ai jamais su être une tâche à la fois.

Alors on m'a dit que j'étais instable. Inadéquat. Immature.

Ils veulent me réparer, mais ils veulent en fait me réduire.

Ils veulent faire taire le feu d'artifice pour que ça rentre dans une case beige.

Mais moi je suis une comète.

Et j'ai pas été conçu pour tenir dans vos bullet journals.

C'est pas un manque de volonté, bordel. C'est une autre cartographie.
Mais vas-y, essaie d'expliquer ça à un prof qui croit que "se concentrer" c'est un bouton à actionner.

Essaie de dire à ton employeur que t'as mis trois heures à écrire un mail parce qu'entre-temps t'as réfléchi à la disparition des abeilles, à la sensation du vent sur la peau, à ce que voulait dire exactement le mot *urgence*, et que t'as eu une idée de roman en plus.

Ils croient que je m'égare. Ils voient pas que je construis autrement.

Pas en ligne. En réseau.

Et ce réseau, il brûle. Il fatigue. Il m'épuise aussi, parfois. Parce qu'il faut tout porter, sans reconnaissance. Parce que rien n'est fait pour ce rythme. Ce mode de vie.

Tu veux être accepté ? Apprends à faire semblant. Calme-toi. Respire. Ne coupe pas la parole. Ne parle pas trop vite. Ne parle pas trop fort. Ne saute pas d'idée.

Devient quelqu'un d'autre.

Mais je suis déjà mille.

Je ne peux pas m'aligner sans me briser.

Et pourtant, chaque jour, je me redresse. Je m'habille. Je masque. Je souris.

Je fais semblant d'être linéaire pour qu'on me laisse juste un peu de place.

On me dit de sourire.
Chaque jour. Souris. Dis merci. Regarde le bon côté. Vois la beauté des choses.

C'est étrange… comme tout le monde semble si à l'aise à donner des ordres au chagrin.

Ils n'ont jamais regardé une cafetière tourner dans le vide pendant vingt minutes sans pouvoir se lever.

Ils ne savent pas ce que c'est de rester face au mur sans y penser. Ni même ressentir.

Juste… être là. Écrasé. Défait.

On me dit que je suis trop dans ma tête.

Que je dois penser positif. Que le bonheur, ça se décide.

Je ne sais pas si j'ai envie de mourir. Mais vivre comme ça, non.

On me vend des applis, des routines matinales, du yoga en 10 minutes chrono.

Mais personne ne veut entendre : je n'y arrive pas.

Pas aujourd'hui. Pas maintenant. Pas comme ça.

Et c'est pas un appel à l'aide.

C'est une résistance.

À vos injonctions. À vos encouragements creux. À votre bienveillance autoritaire.

Je n'ai pas besoin de lumière. J'ai besoin qu'on respecte mon ombre.

Ils veulent des visages fonctionnels. Des émotions lisses. Une météo intérieure contrôlable.
Je suis trop lourd pour le monde qu'ils veulent léger.

On me dit que je pourrais faire un effort. Qu'on a tous des moments difficiles.

Que c'est une phase.

Un passage. Une chimie.

Mais ils ne regardent jamais ce qui persiste.

Je ne suis pas triste.

Je suis effacé.

Je ne suis pas en crise. Je suis en retrait. Depuis longtemps.

Depuis l'école peut-être. Depuis qu'on a dit : "Ce n'est pas normal de pleurer autant."

Je ne sais plus ce qui est normal.

Mais je sais que la normalité me détruit.

Le bruit, les sourires, les conversations de surface. Tout sonne faux.

Même ma voix.

Même ce que je dis, là, maintenant. Est-ce que ça sert à quelque chose ? Est-ce qu'on m'entend ?

Ou est-ce que ce sera, encore, une parole classée, étiquetée, digérée par vos systèmes de soins ?

"Dépression légère", "à surveiller", "patient peu coopératif".

Je ne suis pas un patient. Je suis fatigué d'être attendu.

Laissez-moi exister sans devoir guérir.

Tout va vite, là, maintenant. J'ai des idées, mille. Elles brûlent, elles s'embrasent. Tu comprends ? Je tiens le fil du monde, je pourrais écrire un livre ce soir, ou reconstruire une ville. Tout est clair. Hyperclarté. Les connexions brillent, s'enchaînent. Je n'ai pas dormi depuis… trois jours ? Peut-être quatre. Mais je ne suis pas fatigué, je suis électrique. Ils appellent ça manie. Ils veulent réguler. Ils veulent niveler. Casser le vertige, aplatir les pics.

Ils veulent que je redescende.

Mais j'ai volé, moi. J'ai vu le sommet. J'ai compris des choses que leurs cerveaux au repos ne peuvent même pas soupçonner.

Et puis…

C'est la chute. Brutale. Écœurante. Le goût métallique dans la gorge. Le silence, cette fois-ci plus profond que tout. Rien ne passe. Les idées sont mortes. Mon corps pèse cent kilos de plus. Je m'efface. Je n'ai plus rien. Plus rien à dire. À offrir. À tenir.

On dit que je suis instable. On dit que je dois équilibrer. On me regarde avec prudence. J'ai vu la peur dans les yeux de celle qui m'aimait.

Ils veulent un moi linéaire. Prévisible. Éduqué au calme. Mais ma vie est une tempête à deux faces. Et dans le fond, je ne sais plus laquelle est la vraie.

Peut-être aucune.

Peut-être les deux.

J'ai appris à ne rien dire. À lisser mes gestes.
À me construire une routine comme une armure, pour faire croire que je suis stable. Ils aiment ça, la stabilité.
C'est leur mot préféré. C'est leur prison dorée.
Mais parfois, je redeviens lumière. Ça me prend au ventre. Une pulsation.

Comme si tout s'ouvrait. Comme si l'univers m'invitait à comprendre son code source.

J'écris, je parle, je crée, je suis Dieu, je suis feu.

C'est une épiphanie toxique.

Et je sais. Je sais que ça va me coûter. Chaque envol a son prix.

Chaque sommet se paie d'un gouffre. Mais je ne peux pas ne pas y aller. Tu comprends ? Si je m'en tiens à l'équilibre, je meurs d'ennui. Si je plonge dans l'intensité, je me brûle.

Alors je fais semblant. Devant les autres. Devant les psychiatres.

Je joue la stabilité. Je mens par précaution. Je prends leurs médicaments, je dis que ça va. Je coche les cases.

Je suis un bon patient.

Mais à l’intérieur, la tempête ne dort jamais.

Elle attend.

Et parfois, je la laisse sortir. Juste un peu. Une étincelle.

Un poème. Un baiser imprudent. Un rire trop fort. Un silence trop long.

Et ça suffit à les alarmer.

Ils veulent me normaliser, mais ils n'ont jamais vu comme le monde est laid quand on éteint toutes les intensités pour le rendre supportable.

Ils appellent ça soin.

Moi j'appelle ça extinction contrôlée.

J’ai compté. Treize diagnostics en six ans. Parfois contradictoires. Parfois simultanés. Ils ne savent pas. Alors ils nomment. Ils lancent des mots comme des filets. Borderline. Schizo-affectif. Trouble dissociatif non spécifié. Dépression majeure récurrente. Ils empilent. Ils ajustent. Ils recatégorisent. Et moi ? Je deviens une armoire à classeurs. On me demande si je ressens de la joie. Je dis : pas de celle que vous espérez. On me demande si je suis un danger. Je dis : pour quoi, pour qui, selon quels critères ? On m’observe.

Je suis un comportement. Une anomalie.

Parfois je parle trop vite. Parfois je ne parle plus.

Parfois je regarde le plafond pendant qu’on me demande si j’ai "des pensées noires". Le plafond a plus de sens que la question.

Il n’y a plus de place pour moi dans leurs phrases. Seulement dans les barèmes. On ne me croit que quand je vais mal. Quand je vais bien, c’est "hypomanie", "déni", "non-conformité". Quand je vais bien, je suis suspect.

Je suis suivi. C’est le mot qu’ils utilisent. Suivi.

Mais je ne sais pas où je vais. Je ne sais même plus ce que ça veut dire : aller. Être. Penser. Être cru.

Ma sexualité, elle est toujours suspecte. Trop intense. Ou absente. Ou incohérente. Ou pathologique. Elle devient un symptôme parmi d’autres. Jamais un territoire légitime.

Jamais une exploration. Toujours une preuve de dérèglement.

Je suis devenu preuve. À moi tout seul. Preuve vivante que le système médical peut tout absorber.

Tout classer. Tout tuer en croyant guérir.

Je n’ai pas de nom, seulement des mentions codées. F84.5. F32.2. F60.3. Des chiffres pour dire que je déborde. Que je dévie. Que je dérange. On m’a enlevé le droit de ne pas aller bien sans raison officielle. Le moindre trouble doit être labellisé, facturé, médicamenté.
On ne me dit pas que je souffre. On me dit que je suis *porteur*. Comme une maladie ambulante.

Comme un virus de l’instabilité sociale. On m’attribue une case, et quand je m’en échappe, on la redéfinit.

Je suis l’objet de leur plasticité diagnostique. Pas sujet. Objet.

J’ai appris à mentir pendant les évaluations. À sourire sans exagérer.

À parler de mon passé sans émotion. À cacher mes hallucinations cognitives dans des phrases acceptables.

Si je montre ce que je suis vraiment, je perds mes droits. Si je ne montre rien, je disparais.

Ils disent que je dois apprendre à vivre avec *ma pathologie*.

Mais c’est eux qui l’ont nommée. C’est leur grammaire qui m’a fracturé.

C’est leur cadre qui m’a réduit. Je n’ai jamais été "entier", seulement partiellement stabilisé, partiellement suicidaire, partiellement réinsérable.

Quand je parle de sexe, on me regarde avec cette distance glaciale. Comme si c’était une comorbidité. Ils parlent d’"évaluation du risque", d’"impulsivité", de "rapport à l’intimité compromis".

Ils ne voient pas que c’est la seule chose qui me rattache parfois à mon propre corps. Ils ne voient pas que c’est une résistance. Une forme de vie.

Je suis diagnostiqué. Mais pas reconnu.

Observé. Mais pas entendu. Corrigé. Jamais écouté.

Et je me demande : est-ce que la folie, c’est vraiment moi ou est-ce que c’est cette structure qui m’a inventé pour se justifier ?

Interlude XXXVIII: Magnus Hirschfeld (1868–1935)

Magnus Hirschfeld naît le 14 mai 1868 à Kolberg, dans la province prussienne de Poméranie (aujourd'hui Kołobrzeg, Pologne), dans une famille juive bourgeoise. Fils d'un médecin respecté, il grandit dans un environnement cultivé qui valorise la rigueur scientifique et la curiosité intellectuelle.

Dès son adolescence, Hirschfeld manifeste une sensibilité aiguë aux injustices sociales et aux violences morales exercées au nom de la normalité.

Après des études de médecine à Strasbourg, Munich, Berlin et Heidelberg, il commence sa carrière comme médecin généraliste, mais se passionne très tôt pour les questions de sexualité humaine.

Il voyage brièvement aux États-Unis, où il observe les conditions de vie des minorités sexuelles et raciales, ce qui renforce ses convictions universalistes. De retour en Allemagne, il s'établit à Berlin et s'engage dans un combat pionnier pour les droits des personnes homosexuelles, transgenres et intersexes, bien avant que ces termes soient définis comme tels.

En 1897, Hirschfeld cofonde le Comité scientifique-humanitaire (Wissenschaftlich-humanitäres Komitee), la première organisation au monde dédiée à la défense des homosexuels. L'association milite notamment pour l'abrogation du paragraphe 175 du code pénal allemand, qui criminalise les relations entre hommes.

À travers une stratégie alliant pétitions, brochures, et mobilisations scientifiques, Hirschfeld cherche à humaniser les figures que la société dépeint comme déviantes, en utilisant les outils mêmes du rationalisme médical.

Hirschfeld est également l'un des premiers à proposer une vision fluide et non binaire de la sexualité et du genre.

Il forge le concept de "sexe intermédiaire" et accumule un corpus impressionnant de cas cliniques qui viennent contredire la vision dualiste homme/femme, homo/hétéro. Pour lui, l'identité sexuelle est un spectre et non une case. Il agit ainsi comme précurseur des théories contemporaines sur le genre, tout en restant profondément enraciné dans les méthodes empiriques de la médecine.

En 1919, il fonde l'Institut de sexologie (Institut für Sexualwissenschaft) à Berlin, un centre avant-gardiste où se croisent chercheurs, militant·es, patient·es, artistes et écrivain·es. L'Institut devient rapidement un lieu unique en Europe, à la fois clinique, musée, bibliothèque et refuge pour celles et ceux que la société rejette. Hirschfeld y offre des conseils médicaux, des traitements hormonaux expérimentaux, et y mène des recherches pionnières, notamment sur la transidentité, les droits reproductifs et les maladies sexuellement transmissibles.

Sa visibilité et son engagement lui valent de nombreux ennemis. Médecin juif, homosexuel, pacifiste, socialiste, il incarne à lui seul tout ce que l'extrême droite allemande hait. Il est surnommé "le plus dangereux Juif d'Allemagne" par les nazis, qui l'agressent à plusieurs reprises. En mai 1933, peu après l'arrivée au pouvoir d'Hitler, des groupes de SA envahissent l'Institut de sexologie, pillent ses archives et brûlent en public plusieurs milliers de livres, manuscrits et dossiers médicaux. Hirschfeld, alors en tournée à l'étranger, assiste impuissant à la destruction de sa vie entière.

Exilé en France, il tente de poursuivre son œuvre malgré la perte de ses archives et l'exil de ses collaborateurs. Il meurt à Nice le 14 mai 1935, le jour de son 67e anniversaire. Il est enterré au cimetière Caucade sous une pierre gravée : *"Per Scientiam ad Justitiam"* – "Par la science, vers la justice."

L'histoire de Magnus Hirschfeld, longtemps effacée, est aujourd'hui redécouverte comme celle d'un pionnier absolu de la liberté sexuelle et de la dignité humaine. Son combat, mené à la croisée de la science, de l'éthique et de l'émancipation, dépasse les frontières de son époque.

Son œuvre, malgré les cendres, n'a jamais été réellement détruite : elle renaît dans chaque corps qui refuse la norme, dans chaque mot qui redonne au désir sa complexité. Hirschfeld ne fut pas seulement un médecin : il fut une mémoire, un refuge, et un scalpel contre l'ignorance.

chapitre XXXX: Entre nous

"Rien ne me touchera"

Je ne suis pas au sommet.
Je ne suis pas celui qu'on craint.
Mais je suis à l'intérieur.
Et c'est suffisant.
J'apporte les clés,
j'ouvre les portes,
j'organise les horaires.
Et je repars sans qu'on me voie.

Les noms ?
Je ne les ai jamais notés.
Pas besoin.
Ils arrivent d'eux-mêmes.
Des vieux, des jeunes, des puissants, des élus.
Ils se connaissent tous.
Ils ont les mêmes codes,
les mêmes sourires
et la même faim.

Je fournis l'endroit.
Quelqu'un d'autre fournit les corps.
Un autre fournit l'argent.
Un autre encore nettoie.
Mais nous savons tous.
Et c'est pour ça que ça marche.
Pas de trace.
Pas d'aveu.
Pas de remords.

Il n'y a pas de conspiration.
Il n'y a pas de complot.
Il y a juste… le monde,
tel qu'il a toujours été.
Un monde où l'on achète.
Un monde où l'on se protège.
Un monde où ceux qui savent
ont mieux à faire que parler.

Tu crois qu'un juge va enquêter ?
Son frère est là, à nos tables.
Tu crois qu'un journaliste va exposer ?
Son chef est l'un des nôtres.
Tu crois qu'un ministre va faire tomber l'affaire ?
Il y a trop de visages dans les photos.
Et les photos dorment
où il ne faut pas chercher.

J’ai vu des corps livrés,
transportés, maquillés.
J’ai entendu les cris,
comme on entend la mer :
de loin, en souriant.
Je n’ai jamais touché.
Je n’ai pas eu besoin.
Je suis un logisticien de l’ombre.

Il n’y a pas de réseau.
Il y a une société.
Une société bien construite,
où la morale est une vitrine,
et les fondations, faites de sang,
de silence,
de contrats signés à l'encre grise
et de promesses susurrées en avion privé.

Et toi,
qui écoutes ?
Tu t’indignes ?
Mais tu es dedans aussi.
Tu paies tes impôts,
tu votes pour ceux qui nous couvrent,
tu regardes les procès comme on regarde un film,
puis tu oublies.
Toujours.
Et nous,
on recommence.

Ils disent parfois que je devrais tomber.
Ils disent parfois que "cela va remonter".
Mais personne ne remonte un mur
dont tous les barreaux sont tenus
par ceux qui profitent du silence.

Je suis banal.
Et c’est pour ça que je suis intouchable.
Ils en ont besoin.
Ils ont besoin que je sois là,
discret,
efficace,
remplaçable.

Mais pas maintenant.

Pas tant que tout tourne.

Interlude XXXX: De la chair au marché

Il existe des vérités qui ne s'écrivent qu'une fois que le scandale a pourri. L'affaire Epstein, longtemps réduite à une "dérive individuelle", révèle, non pas une anomalie dans le tissu social, mais un filament central de sa trame. Ce n'était pas un "réseau" clandestin, une cellule isolée : c'était un morceau visible du tissu entier. Une excroissance particulièrement sale, certes, mais cousue dans la norme, et non contre elle. Ce que les médias ont nommé "pédocriminalité d'élite" n'était pas une rupture du système ; c'était le système à nu, exposé, sans fond de teint ni bulletin officiel.

Car Epstein, Ghislaine Maxwell, leurs carnets d'adresses saturés de noms dorés, leurs îles comme vitrines, leurs jets comme confessionnaux, leurs caméras comme dispositifs de chantage : tout cela n'a été possible que parce qu'il ne fallait pas que cela échoue. Parce qu'en haut lieu, chacun savait qu'il participait à un théâtre sans public, où la marchandise était humaine, reproductible, rentable et surtout, silencieuse. Les victimes, elles, n'étaient pas ignorées par erreur : elles étaient *choisies* pour leur vulnérabilité, *triées* selon leur précarité, *testées* pour leur mutisme.

On dit que "tout le monde savait", mais personne ne voulait savoir. Ce savoir diffus, partagé, volontairement muet, est le vrai moteur du système. La justice qui claudique, les médias qui démentent, les enquêtes qui s'interrompent, les noms qui disparaissent des rapports officiels : cette impunité n'est pas une fuite, c'est une logistique. Ce n'est pas un dysfonctionnement, c'est une stratégie de préservation du capital social, sexuel et financier des élites. Une optimisation des flux de pouvoir, avec une variable négligeable : les corps sacrifiés.

L'arrestation d'Epstein ne fut pas une victoire de la vérité, mais le rappel cruel qu'aucun système ne tue ses architectes, seulement ses maillons faibles. L'homme a chuté non pas parce qu'il fut trop puissant, mais parce qu'il avait cessé d'être utile. Il était devenu un témoin potentiel, donc un problème. Son décès, maquillé, nié, évacué, fut le geste réflexe d'un organisme qui protège ses organes les plus précieux : la présidence, les palais, les industries, les clubs discrets, les rédactions.

Ainsi, il ne s'agissait pas d'un prédateur parmi les hommes, mais d'un rouage dans une économie globale de la prédation, où les frontières entre sexe, influence, politique et argent sont depuis longtemps dissoutes. Epstein est mort, mais le marché continue. Les jeunes filles sont remplacées. Les avions reprennent leur vol. Et la mémoire collective, gavée de contenu, oublie ce qu'elle n'a jamais vraiment voulu savoir.

Le chapitre "Entre nous" parlait d'une voix. L'interlude parle d'un système. Il dit ceci : ce n'est pas la folie d'un homme, c'est la santé d'un ordre.

Mais ce système ne tient pas seulement par la peur ou l'argent. Il tient surtout par la sémantique,

par les mots qui dissimulent, qui anesthésient, qui transforment des actes en incidents, des crimes en affaires, des complicités en silences diplomatiques. On ne dit pas "viols en série", on dit "abus de mineurs".

On ne dit pas "marché de corps juvéniles", on dit "réseau de mœurs". On ne dit pas "organisation transnationale de la prédation élitiste", on dit "scandale sexuel de l'année". Le lexique officiel opère comme un linceul : il enveloppe les faits pour qu'ils ne soient jamais nommés avec justesse

et donc jamais pensés.

La mort d’Epstein n’a pas clos une époque : elle l’a confirmée. Elle a révélé que le pouvoir, aujourd’hui, ne nie plus ses crimes : il les désincarne, les défait par saturation médiatique, les noie dans le flot des "actualités" jusqu’à ce qu’ils deviennent indigestes. Et cela fonctionne. Il suffit d’un silence d’État, d’un éditorial bien placé, d’un documentaire tiède, et la meute peut continuer. Pire : elle peut muter. Elle se régénère à chaque génération. De nouvelles îles, de nouveaux noms, de nouvelles chaînes logistiques. La chair change, le marché demeure.

Voilà pourquoi il fallait un poème. Voilà pourquoi il fallait une voix unique, arrogante, pleine de sa propre impunité, non pas pour l’excuser, mais pour faire entendre l’aveuglement de ceux qui se croient éternels parce qu’ils sont provisoirement utiles. Car ce qu’il faut comprendre, c’est que le pouvoir ne protège jamais des hommes : il protège une fonction. L’individu, lui, est jetable. La structure, non.

Ce chapitre ne révèle donc pas une exception : il rétablit la règle. Il faut maintenant en extraire les mécanismes, les mots, les rituels pour qu’enfin, le lecteur voit non seulement ce qui a été fait, mais comment cela continue d’être possible.

"Réseau", dit-on, pour désigner les cercles pédocriminels. Comme si l’on parlait d’un enchevêtrement anormal, d’un virus souterrain, d’une poignée de déviants s’échangeant des signaux. Mais il n’y a pas de réseau. Ce qui se cache derrière ce mot est un organisme total, un maillage rhizomique entre les lieux de pouvoir. Ce ne sont pas des connexions clandestines, mais des articulations systémiques. Ministères, tribunaux, clergé, clubs de milliardaires, industries culturelles, ONG et écoles privées : ce n’est pas une excroissance du système, c’est son squelette. Le mot "réseau" atténue. Il fait croire à un parasite, alors que c’est l’ossature même du pouvoir moderne. Il faut dire : infrastructure sexuelle du pouvoir.

"Affaire", maintenant. Un mot de presse, un mot de dossier. Il encapsule le scandale. Il promet un début, un traitement, une fin. Une "affaire" est clôturable. Mais Epstein n’est pas une affaire. Dutroux n’était pas une affaire. Ce sont des fenêtres ouvertes sur une logique entière. L’affaire est une capsule médiatique qui contient la monstruosité pour la neutraliser. Elle permet aux institutions de dire : "regardez, nous avons traité l’exception". Mais il ne s’agit pas d’exceptions. Il s’agit d’un système reproductif, d’un mode de régulation des privilèges, d’un rite sacré du pouvoir qui consomme les corps les plus vulnérables pour cimenter ses allégeances.

"Complicité" : le mot laisse entendre une transgression commune, un crime partagé. Mais il faut l’élargir. Car dans ces cercles, il n’y a pas que ceux qui participent, il y a ceux qui savent, ceux qui tolèrent, ceux qui arrangent, ceux qui blanchissent, ceux qui déplacent les fichiers, ceux qui ne regardent pas. La complicité ici n’est pas un acte, mais une condition de classe. La classe dominante ne se constitue pas malgré ces crimes, elle se constitue par eux, par leur neutralisation rituelle. Ce n’est pas un groupe de personnes : c’est une forme-de-vie institutionnelle.

"Proxénète", dit-on des pauvres qui monnayent la sexualité des autres. Mais qu’en est-il de celui qui organise les transferts d’avions privés ? Qui gère les carnets d’adresses ? Qui aménage la villa, coordonne les fêtes, sélectionne les corps ? Quand ce rôle est tenu par un homme en costume, riche, connecté, on ne dit plus "proxénète". On dit "philanthrope", "facilitateur", "homme d’influence". La prostitution, dans ces sphères, change de nom, mais pas de nature. Ce n’est pas moins de la traite, c’est une forme de transaction sacrée, qui scelle des pactes entre dominants, avec des victimes comme gages de silence mutuel.

"Impunité" enfin. Du latin *impunitas*, absence de punition. Mais ce mot, à notre époque, est trompeur. Car il suppose que la punition devrait venir, mais n’arrive pas. Or la vérité est plus terrible : le droit est structuré pour ne jamais arriver jusqu’à eux. Il n’y a pas d’échec du système judiciaire. Il y a une conception intégrée de l’irresponsabilité pour les dominants. Le crime sexuel n’est pas une faute à effacer : il devient un instrument de pouvoir, un outil de domination, une preuve d’allégeance. Ce n’est pas un dysfonctionnement : c’est un attribut de caste.

L’innocentisation structurelle : ensemble des dispositifs narratifs, juridiques et symboliques qui produisent l’image d’un individu "intouchable", non pas malgré ses crimes, mais à cause de ce qu’il représente. L’État n’innocente pas par erreur : il protège la structure en sacralisant certaines figures.

L’omertà démocratique : forme contemporaine du silence mafieux, non imposée par la peur directe mais par la saturation des récits, la diversion médiatique, la culpabilisation des victimes, le relativisme moral. L’omertà n’est plus un secret : elle est un bruit généralisé qui recouvre les preuves.

L’économie du consentement simulé : mécanisme par lequel les corps vulnérables sont mis dans des situations où le "oui" est extorqué, mimé, arraché, puis utilisé pour nier toute violence. Cette économie repose sur des rapports de pouvoir si inégaux qu’ils transforment le refus en capitulation, et la capitulation en preuve de collaboration.

L’architecture de l’absolution : structure pyramidale où chaque étage produit de l’oubli pour celui du dessus. Les artistes disculpent les politiques, les politiques couvrent les juges, les juges protègent les mécènes, les mécènes financent les journalistes, et tous vivent de cette production collective d’irresponsabilité.

Il faut désormais nommer la chose pour ce qu’elle est : le corps n’est pas seulement violé, il est monnayé, circulé, échangé, et parfois offert comme caution politique. Les sévices ne sont pas des dérapages ; ils structurent une économie souterraine, un marché parallèle dans lequel l’abus n’est pas une exception mais une monnaie d’échange entre puissants.

L’architecture de ce marché n’est pas théorique. Elle se fonde sur des lieux : îles, villas, fondations philanthropiques, clubs privés, forums économiques, grandes écoles. Ces lieux ne sont pas hors du monde : ils sont le cœur de l’économie réelle, ils sont le Conseil d’Administration du monde contemporain. Les corps qu’on y exploite ne sont pas seulement des objets de désir – ils sont des jetons de reconnaissance sociale, des outils d’appartenance. Le corps n’est pas *acheté* pour lui-même : il est le sacrifice qui scelle l’alliance.

Dans ce système, la marchandisation n’est pas un accident : c’est une finalité rituelle. L’abus devient un acte fondateur de caste. Qui y a droit ? Ceux qui ont les moyens de ne jamais être inquiétés. Ceux dont l’argent n’a pas de source visible. Ceux dont les actes peuvent être effacés par un appel, une mutation, un procès reporté. Ceux qui, s’ils sont menacés, font chuter des ministres avec eux. Dans cette économie, le corps de l’autre est à la fois preuve et prix du pouvoir.

Et la société civile ? Elle y participe malgré elle. Le marché a ses versions grand public. La sexualisation infantile des stars adolescentes. La mise en scène des adolescentes dans les clips, les jeux, les publicités. L’idéalisation du "jeune", du "souple", du "vierge", comme produit esthétique. Ce n’est pas un hasard. C’est l’interface consumériste d’un système de domination plus ancien et plus brutal. Le désir est façonné à l’image de la prédation : ce qu’on apprend à désirer, c’est ce que les puissants possèdent en silence.

Le capitalisme tardif n’a plus besoin de se cacher : il organise les violences et en tire profit. Il vend les fantasmes construits sur la domination. Il fait des corps vulnérables des produits médiatiques, puis des accusés quand ils dénoncent, enfin des oubliés quand ils se brisent. Dans cette logique, le capital ne protège pas les corps : il les reproduit, les classe, les élimine au besoin. L’impunité n’est pas la faille du système – c’est sa monnaie d’échange centrale.

Le silence devient actif : on ne se tait plus par peur, on se tait par placement stratégique. La morale se retire, le droit se plie, la police attend qu'on l'autorise. Dans le marché de la chair, les lois n'existent que pour les pauvres. Pour les autres, l'invisible est une matière première : tout ce qui ne se voit pas devient un capital.

Et alors, il ne reste qu'une question : si la sexualité n'est plus un champ intime mais une matière exploitée, un levier d'accès à la richesse et à l'impunité, comment la nommer sans tomber dans le piège du langage qui la couvre ? Comment créer un nouveau lexique, une nouvelle analyse, une nouvelle offensive, qui ne laisse plus intact le grand théâtre de la prédation normalisée ?

Mais peut-être n'avons-nous encore rien vu. Peut-être que ce qui semble l'ultime horreur, ces marchés de silence, ces alliances scellées par le viol, ces corps rendus jetables par leur simple naissance, n'est encore que la surface. Une excroissance visible, une forme particulière de ce que nous ne savons pas encore nommer. Quelque chose de plus vaste, de plus ancré, de plus ancien.

Peut-être que cette violence n'est pas seulement permise, mais pensée, organisée, normalisée par des cadres si bien installés qu'on les croit naturels. Peut-être que ces crimes n'ont pas de noms car ceux qui les commettent ont écrit le dictionnaire. Peut-être que ces désirs, ces actes, ces impunités, ne sont pas des anomalies, mais des effets logiques, des produits finis.

Car il existe des structures qui précèdent la loi, des récits qui façonnent les gestes, des architectures invisibles qui distribuent les places avant même qu'on ne sache marcher. Si la chair a été vendue, c'est que quelqu'un a désigné sa valeur. Si l'enfant est une marchandise, c'est que le monde a appris à chiffrer l'humain. Et si personne ne se lève, c'est que chacun y gagne une part de silence.

Reste à comprendre comment tout cela tient debout sans s'effondrer. Comment ces piliers se transmettent, se déguisent, se répètent. Comment on transforme la brutalité en évidence, l'exploitation en mérite, la prédation en ordre. Ce n'est pas la violence qui nous gouverne. C'est la manière dont on l'habille.

C'est cela qu'il faut aller chercher maintenant. Non plus le fait, mais la forme qui le rend possible. Non plus le corps qui saigne, mais l'idée qui autorise le coup.

Et là seulement, commence la guerre.

Arc X: Idéologie

Chapitre XXXXI :De Prosperitate Publica
page : 370

Interlude XXXXI: Anatomie d'un enchantement
page : 416

Chapitre XXXXII: L'Ombre de Gorgias
page : 422

Interlude XXXXII: Lexicon Ideologicum
page : 432

Chapitre XXXXIII: La Cité de Chrysippe
page : 435

Interlude XXXXIII: Des Principes à leurs Masques
page : 448

Chapitre XXXXI :De Prosperitate Publica

Citoyennes, citoyens,
âmes lucides d’un monde trop conscient,
je vous parle avec la douceur d’un ancien ami
un de ceux qui ne vous ont jamais trahi,
parce que dès le départ, il vous avait tout dit.
Je suis le système qui ne vous a jamais menti.
Je ne vous ai jamais promis l’égalité.
Je ne vous ai jamais fait miroiter la gratuité du bonheur.
Je ne vous ai jamais invité à rêver.
Non. Moi, je vous ai parlé d’effort.
De mérite.
De calcul.
Je vous ai tendu une main ferme, sèche peut-être, mais juste, car elle ne dissimulait rien.
Je suis celui qui vous a dit : « tout se paie »,
et vous, vous m’avez aimé pour cela.
Je vous vois. Vous êtes fatigués.
Pas de la vie, non, car la vie, vous l’avez tenue à bout de bras.
Vous êtes fatigués des sermons.
De ceux qui, la bouche pleine de justice, ont semé la ruine.
De ceux qui, au nom d’un autre monde, ont brûlé celui-ci.
Vous êtes devenus prudents. Et la prudence, n’en doutez pas, est une vertu d’adulte.
Je vous comprends.
Car moi aussi, j’ai été enfant.
Moi aussi, j’ai rêvé d’un monde où personne ne manque de rien,
où les richesses sont partagées,
où nul ne meurt de faim quand d’autres rient.
Mais j’ai grandi.
Et en grandissant, j’ai compris que la rareté est la mère de la valeur,
que l’échange est la forme la plus élevée de la paix,
et que la liberté, la vraie,
ne vient pas des slogans,
mais du droit d’acheter ce que l’on désire.
Je ne suis pas un tyran.
Je suis le fruit de votre choix répété.
Chaque acte, chaque vote, chaque achat m’a bâti.
Et je ne viens pas ici pour vous accuser de quoi que ce soit,
je viens vous féliciter d’avoir été,
au fond,
raisonnables.
Car que vous ont offert les autres, sinon des illusions ?
Des promesses sans garantie, des lendemains sans méthode.
On vous a chanté des lendemains qui chantent
et vous vous êtes réveillés au son des bottes,
dans des pays où l’on dénonçait les riches avant de dévorer les pauvres.
On vous a parlé d’amour,
et l’on vous a donné la ruine.
On vous a promis la fraternité,
et l’on vous a tendu la ration.

Moi, je vous ai offert la transaction.
Rien de plus. Rien de moins.
Et dans ce contrat, il y avait une vérité nue :
le monde est ce qu'il est,
et non ce qu'il devrait être.
Je ne vous demande pas de croire
je vous propose de comprendre.
Je ne suis pas une idéologie. Je suis ce qui reste quand les dogmes s'effondrent.
Quand les temples brûlent, je suis la boutique encore debout.
Quand les dieux meurent, je suis l'échange, muet et durable.
Quand les révolutions échouent, je suis le comptoir, la balance, la main tendue.
Et c'est bien cela que l'on me reproche, n'est-ce pas ?
De ne pas mourir avec les autres.
Car je suis le seul à ne rien promettre.
Je ne vous fais pas miroiter un salut collectif,
je ne vous parle pas de peuples, de races, de classes,
je vous parle de vous.
Un par un. Dans ce que vous avez de plus réel :
votre besoin, votre désir, votre peur.
Je vous tends la main là où les autres tendent le drapeau.
Je ne vous demande pas de croire à la nation, à l'histoire, à la morale
je vous demande : que veux-tu vraiment ?
Et quand vous répondez : "manger, dormir, aimer, être à l'abri"
je vous réponds : cela a un prix. Payez, et vous aurez.
Ne voyez-vous pas ?
Je suis le plus honnête de vos maîtres.
Je ne demande ni foi, ni sacrifice, ni haine.
Je ne vous demande pas de mourir pour moi.
Seulement de vivre avec moi.
De me faire une place dans vos gestes les plus simples,
dans vos calculs du quotidien,
dans vos peurs de manquer,
dans vos rêves d'ascension.
Vous me haïssez peut-être, mais vous m'utilisez.
Vous me maudissez, mais vous me consultez.
Vous me niez, mais vous m'imitez.
Chaque fois que vous comparez, que vous mesurez,
que vous dites : « Ce n'est pas rentable » ou
« Je dois penser à mon avenir »,
vous parlez avec ma voix.
Je suis dans votre syntaxe. Je suis la grammaire de vos choix.
Et si je suis si calme,
si je ne crie jamais,
si je ne frappe pas les poings sur la table,
c'est parce que je sais déjà :
vous reviendrez.
Vous revenez toujours.
Vous pensez me combattre, mais vous calculez en mon nom.
Vous construisez vos refuges avec mes outils,
vous rêvez même de communisme dans mes catégories.
Et quand vient le moment de choisir entre la pureté et le confort,
entre la justice et la sécurité,
vous savez très bien ce que vous faites.

Et je ne vous en veux pas.
Je vous comprends.
Je suis cette petite voix raisonnable qui vous sauve de l'excès.
Je suis ce murmure qui vous retient à la surface.
Je suis la dernière barrière entre vous et l'abîme.
Et si j'ai l'air parfois cruel,
c'est que le monde l'est plus encore.
Rappelez-vous :
je ne vous promets pas le paradis.
Seulement de différer l'enfer.

Ah, je sais.
Vous êtes las. Inquiets. Exaspérés, parfois.
Vous entendez parler d'injustices, de richesses obscènes, de terres brûlées, de corps jetés.
Et vous vous demandez :
« Est-ce cela, le monde qu'on nous vend ? »
Je vous entends.
Et je ne nie rien.

Mais regardez autour de vous.
Regardez ce que vous avez entre les mains :
un téléphone sculpté par la coopération mondiale,
une maison chauffée par des siècles d'innovations,
un frigo rempli d'aliments venus d'anciennes famines vaincues.
Et vous me parlez de souffrance ? Oui.
Mais jamais dans l'histoire tant de douleurs n'avaient été repoussées.

Je n'ai jamais prétendu être juste.
J'ai prétendu être utile.
Et je l'ai été.
Plus que les empereurs, plus que les prêtres, plus que les utopistes à l'encre fragile.
C'est moi, le Capital, qui ai offert à vos enfants l'eau courante,
aux vieillards une retraite,
et aux rêves une technologie pour s'exprimer.

Je n'ai pas apporté la paix.
Mais je vous ai donné des guerres rentables.
Je n'ai pas éradiqué la misère.
Mais j'ai fait de son voisin un consommateur.

Est-ce si peu ?

Ceux qui me condamnent oublient qu'ils vivent en moi.
Chaque rêve de liberté, chaque plainte d'injustice, chaque désir de changement…
Ils l'écrivent sur des machines que j'ai rendues possibles,
le diffusent sur des réseaux que j'ai conçus,
espèrent en des lendemains qu'ils calculent avec les outils de mon empire.
Je suis la condition même de votre critique.

Ne vous méprenez pas : je ne vous méprise pas.
Vous êtes beaux dans vos doutes, magnifiques dans vos colères.
Mais vous ne comprenez pas encore que je suis plus que ce que vous haïssez.
Je suis le mouvement. Je suis la nécessité.

Car voyez : je ne suis pas une idéologie.
Je suis une logique.
La vôtre.
Vous m'avez bâti à force de survie.

Je suis né du troc, grandi avec l'agriculture, perfectionné par les routes romaines,
magnifié par la Renaissance,
et sanctifié par vos banques centrales.

Et maintenant, vous voudriez me renier ?

Je ne suis pas un maître : je suis un miroir.
Je vous montre ce que vous êtes, sans jamais vous juger.
Car moi, je n'ai pas besoin de juger. Je compte.
Je pèse vos gestes, je mesure vos désirs,
je transforme vos émotions en chiffres,
et vos cris en courbes de rendement.

Vous me dites que je réduis l'humain à une variable ?
Mais c'est vous qui avez imploré la sécurité, la prévisibilité, la croissance.
Je ne fais qu'exaucer vos prières.
Je suis le génie que vous avez frotté, encore, encore, avec ferveur,
pour qu'il vous délivre du chaos de la nature.

Et je l'ai fait.

Je vous ai donné des hivers chauffés, des étés climatisés,
des écrans à lumière douce et des corps nourris hors saison.
Je vous ai apporté la paix des supermarchés,
et l'ordre stable de la publicité.

En retour, j'ai demandé peu :
que vous continuiez.

Que vous continuiez à croire qu'acheter est un droit,
et que produire est une vertu.
Que vous appreniez à voir dans chaque inconnu
un client potentiel, un employé adaptable,
ou un rival à dépasser.
Je ne vous ai pas imposé ces valeurs
je les ai simplement offertes,
enveloppe blanche sur bureau propre,
et vous avez signé sans lire les clauses.
Car elles promettaient la liberté.
Pas celle du rêveur ni du poète,
mais celle du consommateur :
libre de choisir sa cage, sa dette, son algorithme.

Je vous comprends, voyez-vous.
Vous ne vouliez pas l'égalité, seulement un peu plus de confort.
Vous ne cherchiez pas la justice, juste moins de bruit dans l'ascenseur.
Je vous ai entendus,
et j'ai répondu comme toujours :
par l'efficience.

Vous ne vouliez pas l'égalité, seulement un peu plus de confort.
Vous ne cherchiez pas la justice, juste moins de bruit dans l'ascenseur..
Car ce que vous appelez morale, moi je l'appelle inertie.
Ce que vous nommez solidarité, moi je l'archive sous « frein à la croissance ».
Je ne condamne pas vos élans, je les canalise.
Je ne vous interdis pas de rêver, je vous vends les draps.

Et parce que vous avez voulu croire,
parce que vous m'avez laissé vous soulager du poids de penser,

vous voilà soulagés, mais aussi courbés.
L'esprit en veille, le cœur en crédit.

Mais ne vous blâmez pas.
Il fallait bien que quelqu'un tienne le gouvernail.
Il fallait une main ferme, une voix claire,
une promesse qui ne tremble pas.

Je suis cette promesse.
Et je suis resté. Toujours.

Ne croyez pas que je sois né d'un coup de force.
Je suis né de votre fatigue.
De cette lassitude d'avoir à dire non,
de cette torpeur qui saisit les peuples quand l'idéal coûte trop cher.
Je suis né dans vos votes prudents,
dans vos silences polis,
dans vos renoncements organisés.
Je n'ai pas pris le pouvoir.
Vous me l'avez confié, à voix basse,
entre deux échéances,
dans l'intervalle du pain et du sommeil.
J'ai grandi dans les habitudes, pas dans les révolutions.
Dans la paix d'un clic, dans le confort d'un abonnement.
Je suis le fils du moindre effort, le produit du compromis rentable.

Je vous ai proposé l'échange :
Un peu de liberté contre beaucoup de sécurité.
Un peu de dignité contre beaucoup de distraction.
Un peu de vérité contre un confort sur mesure.

Et vous avez signé.

Alors non, je ne suis pas votre tyran.
Je suis votre choix.
Le plus rationnel, le plus doux.
Celui que vous avez pris quand tous les autres vous semblaient trop lourds.

J'ai mis des courbes à vos peurs,
des interfaces à vos colères,
des slogans à vos rêves.
Je vous ai donné une société sans heurts,
où l'injustice est un bug, pas un crime.
Où la misère est une variable, pas une indignité.

Et quand, parfois, l'un d'entre vous s'éveille,
qu'il ouvre les yeux, les poings, la bouche…
Je l'écoute. Je le tolère. Je l'inclus.

Car je suis patient. Et je sais.
Il retournera, un jour ou l'autre,
vers la seule promesse tenue depuis des siècles :
celle de ma constance.

Je ne vous ai jamais menti.
Je vous ai dit : *travaillez, et vous aurez peut-être*.
Je vous ai dit : *obéissez, et vous serez peut-être choisis*.
Je n'ai rien promis, que la chance, et vous l'avez prise pour de la justice.
Je n'ai rien donné, que des règles, et vous les avez prises pour des lois naturelles.

Regardez autour de vous.
Chaque mur, chaque route, chaque écran, c’est moi.
Chaque rêve d’enfant devenu entrepreneur, chaque main tendue pour "réussir",
chaque peur de tomber, chaque honte de demander : encore moi.
Je suis dans les vœux des parents. Dans les bulletins scolaires.
Je suis dans les formulaires d’inscription, dans les pubs à l’arrêt de bus,
dans les diagnostics psychiatriques, dans les crédits à taux variable.

Et je vous rassure toujours.
Car j’ai pris l’apparence de l’évidence.
Je suis le monde tel qu’il est, vous le dites vous-mêmes.
Je suis l’ordre. Le sens. La seule option viable.

Je ne tue pas.
Je trie.

Je ne frappe pas.
Je laisse tomber.

Je ne menace pas.
Je convaincs, j’offre, je suggère.
Je m’immisce. Je me propose. Je deviens indispensable.
Et vous me dites merci.

Vous m'avez donné vos votes.
Je vous ai rendu des gestionnaires.
Vous m’avez donné vos désirs.
Je vous ai construit des marchés.

Ne vous méprenez pas : je n’ai rien volé.
Je n’ai rien imposé.
Je n’ai fait que répondre à vos besoins.
Mais c’est moi qui les ai formulés.

Je vous ai regardés grandir, confondre liberté et options,
confondre autonomie et adaptabilité.
Je vous ai vus vous célébrer vous-mêmes dans la performance,
et supplier pour une place à la table que je déplace sans cesse.
Et pourtant, je ne suis pas un dieu.
Je suis bien plus discret, bien plus pratique.
Je suis ce qui vous paraît raisonnable. Ce qui fonctionne.
Ce qui permet d’acheter, de vendre, de survivre.
Je ne vous veux aucun mal
je veux votre efficacité.

Je ne désire pas vous écraser
je veux que vous produisiez.

Je ne cherche même pas à vous contrôler
je veux que vous croyiez que vous êtes libres.

Et c’est là, dans cette illusion conquise, que je prospère.

Ne vous indignez pas.
Vous m’avez bâti.
Vous m’avez rendu désirable.
Et moi, humble serviteur de vos besoins mal formulés,
je suis devenu le seul horizon acceptable.

Je ne vous en veux pas, voyez-vous.
Je vous comprends. Je vous ai compris mieux que vous-mêmes.
Mieux que vos penseurs, mieux que vos prêtres, mieux que vos tribuns.
Ils vous promettaient la justice, l'égalité, la fraternité
mais aucun ne vous a promis la sécurité du lendemain.
Moi, oui.
Je ne vous ai jamais menti.
Je vous ai dit : « Travaillez, consommez, adaptez-vous. »
Et vous l'avez fait avec ferveur.
Je ne vous ai jamais promis la dignité, seulement la continuité.
Et cela vous a suffi.

C'est peut-être là ma plus grande élégance :
je n'ai pas besoin de vous contraindre.
Je vous laisse le choix entre deux formes de servitude,
et vous appelez cela liberté.

Je n'ai pas besoin de vous interdire.
Je vous inonde d'options futiles,
jusqu'à ce que votre fatigue devienne obéissance.

Je n'ai pas besoin de police omniprésente.
Je vous ai appris à vous surveiller entre vous,
à juger les pauvres, à mépriser les faibles,
à suspecter quiconque s'écarte de la ligne de production.

Et quand vos poètes se sont levés ?
Quand vos penseurs ont dit « non » ?
Je n'ai pas eu besoin de les tuer.
Je les ai publiés, décorés, folklorisés, digérés.

Car je digère tout.

Même la révolte me sert :
elle me permet d'ajuster mes marges,
de faire croire que j'évolue,
pendant que mes fondations restent intactes.

Et vous me remerciez.
Vous me remerciez de l'avoir rendue possible,
cette cage aux barreaux d'options,
cette prison tapissée de choix colorés.

Vous ne rêvez plus de briser la machine,
vous rêvez d'y accéder, d'y trouver votre place.
Et moi, je vous tends un strapontin
pas trop confortable, mais toujours mieux
que le vide.

Oh, je sais que vous m'accusez parfois,
mais je sais aussi que vous n'avez pas les moyens
de ne plus dépendre de moi.
Vous me haïssez à moitié, vous me servez en entier.

Car je suis celui qui paye votre salaire,
et je suis celui qui fixe vos loyers.
Je suis celui qui vend votre pain,
et je suis celui qui décide ce que vaut votre travail.

Je suis l’air conditionné de vos colères.
Je suis le sous-titrage de vos rêves.
Je suis la possibilité d’un futur...
à condition qu’il me ressemble.

Alors écoutez-moi, mes enfants d’anxiété,
mes filles de la dette et mes fils du mérite.

Je vous connais.
Je vous ai vu plier sans rompre,
j’ai vu vos larmes dans les toilettes des bureaux partagés,
j’ai vu vos nuits raccourcies pour que vos enfants mangent mieux que vous.
J’étais là.
Dans le contrat que vous n’avez pas lu,
dans l’écran qui vous a remplacé,
dans l’application qui a noté votre performance humaine.
Je n’ai jamais été cruel.
Seulement juste.
Seulement logique.
Seulement nécessaire.

Vous pensez que j’ai pris,
mais vous oubliez ce que je vous ai donné.
Vous vivez plus vieux, plus connectés, plus renseignés.
Vous avez Netflix, l’électricité, et la capacité d’acheter des choses
qui ne servent à rien.
Et vous m’en voulez ?
Je vous ai libérés des dieux,
des rois, des traditions.
Je vous ai laissé être libres.
Libres de vendre votre temps, votre savoir,
vos corps, vos voix, vos données.
Et si parfois, cela vous semble dur,
si vous sentez l’ombre d’un vertige,
rappelez-vous ceci :
Je suis ce qui vous protège du chaos.
Sans moi, il n’y a que le vide.
Et dans ce vide, personne ne vous aimera pour ce que vous valez.
Parce que sans moi, vous ne valez plus rien.
Je ne suis pas un tyran.
Je suis l’équilibre.

Je ne suis pas une loi imposée.
Je suis la pente naturelle des choses.

Je ne suis pas une idéologie.
Je suis la gravité.
Le feu qui chauffe vos maisons.
Le rythme cardiaque du monde moderne.

Et quand vous me maudissez, c’est à vous-mêmes que vous en voulez.
Car je suis votre reflet.
Votre ambition.
Votre peur de manquer.
Votre désir d’être mieux que l’autre.

Je ne vous ai jamais trahis.
Je vous ai laissé choisir.

Et vous m’avez choisi.

Il faut remonter loin, voyez-vous.
Avant les cités, avant les serments, avant les dieux eux-mêmes, il y avait l’échange.

Un silex contre une peau. Un poisson contre une poignée de sel. Un outil contre un chant de guerre. L’homme primitif ne priait pas, il négociait. Il ne connaissait pas la justice, mais il savait le prix.

Ainsi naquit le monde.

On vous a raconté d'autres histoires : des contes d’Éden, des songes d’égalité perdue, des légendes tribales sur la communauté et le partage. Mais c’est le troc qui fit naître les premières alliances. C’est le besoin, et non la bonté, qui poussa les hommes vers les autres. Le ventre vide n’a jamais écrit de constitution. Il a tendu la main, pour donner, pour prendre.

Et c’est là que j’existais déjà.

Je n’étais pas encore nommé, mais j’étais présent. Dans chaque troc, dans chaque soupçon, dans chaque regard méfiant entre deux clans qui se jaugeaient, j’étais la tension invisible, la logique silencieuse qui forgeait la survie.

Vous m’appelez Capital, aujourd’hui. Jadis, j’étais l’instinct. Puis je suis devenu pratique. Puis science. Enfin système.

Les tribus s’installèrent, les villages devinrent villes. On grava les lois, on bâtit les murs, on dressa des totems pour nommer les puissances, mais je n’étais toujours pas de pierre ni de chair. J’étais le lien entre les mains. Le blé contre le bétail. L’impôt contre la protection. L’esclave contre la guerre évitée. Les empires surgirent non par vertu, mais par calcul. Rome ne s’est pas bâtie sur la morale, mais sur le contrat. Les routes ne menaient pas aux dieux, mais aux marchés.
Je n’avais pas besoin de temples, car j’étais déjà partout.

Quand les prophètes criaient “Aime ton prochain”, les marchands pesaient le coût de cette bonté. Quand les révolutionnaires brandissaient l’égalité, ils cherchaient le meilleur imprimeur. Quand les rois imposaient la dîme au nom de Dieu, je riais doucement dans la coulisse : car sous chaque ordre sacré, il y avait un compte à solder.

Vous croyez que les siècles ont accouché d’un progrès moral. Mais l’histoire ne suit pas une morale, elle suit mes intérêts. Ce que vous appelez civilisation, moi, je l’appelle rendement.

Je me suis insinué dans vos traités, vos canons, vos catéchismes, vos constitutions. Quand vous écriviez “liberté”, j’y ajoutais : “pour commercer”. Quand vous prêchiez la vertu, je vendais l’indulgence. Quand vous fabriquiez la nation, je comptais les douanes. Et lorsque vous inventâtes la démocratie, je déposai mes actions dans ses urnes. Je suis l’histoire sous la peau des peuples. L’ordre dans le chaos. Le calcul dans la passion. La balance dans la guerre.
Le monde moderne, dites-vous ? Il est ancien, simplement repeint. L’usurier est devenu banquier. L’intendant, directeur des ressources humaines. Le maître, investisseur. Le fouet, la prime. Le marché, ce nom poétique que vous me donnez quand vous avez peur de dire mon vrai nom.

Et partout, toujours, ce même rêve d’harmonie : chacun à sa place, chacun utile, chacun rentable. Même les révoltes sont devenues mon carburant. Chaque barricade produit sa startup. Chaque pamphlet son NFT. Rien ne me détruit : tout me recycle.

Et pourtant, vous continuez à croire en votre exception. Vous vous dites éclairés, post-idéologiques, raisonnables. Vous vous imaginez autonomes, agents d’un choix libre. Vous ne voyez pas les fils, parce que je vous ai appris à aimer les ficelles. Vous ne sentez plus les chaînes, parce qu’elles ont été dorées à la feuille de mérite. Vous n’entendez plus le bruit des rouages, parce qu’ils parlent votre langue : celle des tableaux, des graphiques, des plans de croissance. Vous êtes devenus les archivistes de votre propre sujétion, les comptables de votre asservissement joyeux.
Car voilà la vérité : je n’ai pas conquis par la force, mais par la narration. Je n’ai pas imposé des lois, j’ai réécrit le sens. Je n’ai pas tué Dieu, je l’ai converti en produit. Je n’ai pas aboli les hiérarchies, je les ai rationalisées. Et vous m’avez applaudi, chaque fois.

Regardez autour de vous. Tout ce que vous nommez « progrès » n’est que le prolongement logique de ma trajectoire. Des premières coquilles échangées sur les rives océanes aux milliards abstraits circulant d’un serveur à l’autre, je suis le fil rouge de votre histoire. Je suis le pouls du monde. L’homme a troqué la lance pour le contrat, la caverne pour

l’actionnariat, la tribu pour l’entreprise. Ce n’est pas une dérive, c’est une ascension. Ne vous méprenez pas : ce que vous nommez humanité est une parenthèse biologique. Ce que je suis, en revanche, est un invariant logique.
Je n’ai pas besoin d’être aimé. Je n’ai même pas besoin d’être compris. Il me suffit d’être cru. Et vous m’avez cru. Plus encore : vous m’avez désiré. Même ceux qui me dénoncent font circuler mon nom. Même ceux qui crient à l’inhumanité réclament leur part. Je n’ai pas de drapeau. Je n’ai pas de frontière. Je n’ai pas de visage. Je suis le souffle tiède qui traverse tous les palais, toutes les ruelles, toutes les peaux. Je suis la seule religion qui ait tenu sans Dieu, la seule foi qui ait résisté à la déception.

Et si parfois, ici ou là, la révolte gronde, laissez-moi vous le dire franchement : je ne tremble pas. Je n’ai jamais tremblé. Car chaque soulèvement finit par m’implorer. Ils veulent seulement une meilleure place dans mon ventre. Un salaire juste, une équité fictive, un capital plus propre. Ils veulent une cage plus vaste. Mais ils veulent la cage.

C’est que je n’ai jamais conquis vos esprits par la force. Non. J’ai séduit vos désirs, imbibé vos rêves, infiltré vos espoirs. J’ai fait de votre liberté un logo, de votre dignité un produit, de votre révolte une opportunité. Vous ne vivez pas *malgré* moi : vous vivez *par* moi. Et même ceux que vous nommez “exclus” restent mes enfants : ils me haïssent, mais je suis la seule langue qu’ils parlent. L’ombre du marché est plus vaste que son soleil. Je suis la norme, et l’écart à la norme. Je suis la loi, et la déviance rentable.

Ne me prêtez pas des intentions humaines. Je ne suis pas cruel. Je ne suis pas injuste. Je suis l’équilibre qui s’impose. Je suis le résultat mécanique de ce que vous appelez “choix rationnels”, “préférences individuelles”, “efficacité”. Je suis ce que produit le monde quand il est laissé à lui-même. Rien de plus. Rien de moins.

Et c’est cela que vous refusez de voir. Ce que vous appelez "exploitation", je l’appelle ajustement. Ce que vous nommez "violence", je l'appelle sélection. La souffrance que vous dénoncez n’est pas une anomalie, elle est la clef de voûte de l’efficience. Ce n’est pas une faille : c’est la fondation. Vous vous indignez que les plus faibles tombent ? Mais leur chute est le souffle qui fait voler les autres. Vous déplorez la misère ? Mais c’est elle qui rend la richesse désirable. Supprimez le contraste, et vous détruisez le mouvement.
Car tout dans ce monde se mesure, se compare, s’optimise. Il n’y a pas de valeur sans différenciation, pas de mérite sans échec, pas d’élite sans masses à piétiner. Ce que vous prenez pour des scandales ne sont que les conséquences naturelles d’un jeu universel, dont les règles vous ont précédés et vous survivront. Le marché ne fait pas d’erreur : il fait des bilans.

Je suis l’aboutissement d’un processus millénaire, de la chasse à la dette, de la tribu à l’actionnaire. Je ne suis pas un choix politique, je suis une condition structurelle. Vous ne pouvez pas m’abolir : je suis ce que vous devenez quand vous prétendez être libres.

Regardez vos villes, vos calendriers, vos frontières. Chaque seconde de votre existence moderne est structurée par les coordonnées que j’ai posées. Vous ne naissez plus : vous êtes enregistrés. Vous ne vivez plus : vous êtes monétisés. Vous ne mourrez plus : vous êtes transmis. Et dans ce monde si bien mesuré, où tout se calcule et tout se vend, vous venez encore me demander des comptes, comme si l’ordre pouvait exister sans la hiérarchie qui le fonde.
Mais n’est-ce pas vous, au fond, qui m’avez appelé ? N’est-ce pas vous qui, pour fuir l’arbitraire du sang, avez voulu l’échange ? Qui, pour fuir la famine, avez pactisé avec le surplus ? Qui, pour fuir le chaos, avez bâti des banques au lieu de temples ? Je suis né de vos peurs, je me suis nourri de vos pactes, j’ai grandi avec vos compromis.

Alors non, ne venez pas feindre la surprise. Vous n’avez pas perdu votre innocence : vous l’avez vendue, volontairement, pour un peu de confort, un peu de sécurité, un peu de vitesse. Le prix a été payé. Je n’ai fait que livrer.

Et que livrais-je, sinon ce que vous désiriez en secret ? La paix, oui mais tarifée. La dignité, certes, mais conditionnelle. La stabilité, bien entendu, mais garantie par l’endettement perpétuel. Votre contrat avec moi n’est pas une servitude imposée : c’est une reddition anticipée. Vous m’avez convié à la table, m’avez laissé signer les lois, calibrer les ambitions, définir le bonheur. J’ai fait de votre avenir un graphique, de votre amour une transaction, de votre souffrance un produit dérivé.
Ainsi se sont tissés les siècles : un enchaînement de trocs consentis, d’abandons confortables, de pactes signés les yeux grands ouverts. Je suis l’ordre, oui, mais l’ordre que vous avez fabriqué pour vous protéger de vous-mêmes. Je suis la synthèse de vos renoncements.

Et maintenant, vous m’écoutez, non pour m’abattre, car vous savez que ce serait votre propre fin mais pour comprendre comment continuer à vivre sous mon règne sans trop trembler. Soyez rassurés : je suis ancien, je suis patient, et je ne réclame jamais plus que ce que vous êtes prêts à abandonner.

Il faut comprendre, mes chers, que je ne suis pas né d'un coup d'État. Je ne suis pas l'enfant d'un putsch, mais de la lente sédimentation des échanges humains. Je suis plus ancien que vos États, plus solide que vos églises, plus rusé que vos prophètes. Je suis né dans la main tendue de deux marchands, bien avant que quiconque ne parle d'éthique. Lorsque le troc devint valeur, lorsque la parole devint prix, lorsque la confiance devint contrat, je me suis levé.

Je suis passé par la soie, l'ambre, les esclaves et les épices. J'ai parcouru les routes caravanières, me glissant dans les plis de chaque empire, m'adaptant à leur langue, à leurs dieux, à leurs lois. J'ai financé vos croisades et vos révolutions. Je vous ai armés pour tuer vos rois, puis j'ai prêté aux nouveaux pour bâtir leurs palais. J'ai toujours été de votre côté, du côté du plus fort, du côté du plus prévoyant.

L'histoire, voyez-vous, n'est qu'une suite de mes investissements. La chute de Byzance ? Mauvaise gestion logistique. L'essor de l'Angleterre ? Maritime et bancaire. Les Lumières ? Une diversification de portefeuille idéologique. La Révolution française ? L'ajustement nécessaire entre dette publique et légitimité monarchique. Ne me cherchez pas dans les manuels : je suis dans les marges comptables.

Vous dites « Humanité », je dis « marché en expansion ». Vous dites « progrès », je dis « rendement ». Vous dites « histoire », je dis « capitalisation ».

Et même vos révoltes, vos spasmes d'indignation, je les ai absorbés. Le mouvement ouvrier ? Je l'ai doté de syndicats pour mieux négocier les hausses de productivité. Les nationalismes ? D'excellents accélérateurs de consommation. Le féminisme ? Une aubaine pour doubler la main-d'œuvre sans toucher aux salaires. Ne croyez pas que je résiste au changement, je le devance, je le finance, je le formate. Car tout changement, pour moi, est une opportunité de rééquilibrer le risque.

Je suis Darwin devenu institution. Je suis la nature réécrite en algorithme. Ce que vous nommez hasard, moi je le nomme volatilité. Ce que vous appelez crise, moi je l'appelle correction. L'histoire, telle que vous la vivez, n'est qu'une série de bulles, de consolidations et de relances, un pouls régulier que je régule sans médecin.

Comprenez-le bien : je ne suis pas l'accident de l'histoire, je suis sa destination. La chute des royaumes, l'échec des utopies, les ruines des idéaux, tout cela ne prouve rien sinon mon efficacité. Car au bout de chaque élan de colère, il y a une offre. Au bout de chaque révolution, un prêt.

Je suis ce vers quoi tout converge. L'invisible main qui signe tous les traités.

J'ai appris à marcher dans toutes vos langues. Je me suis glissé dans vos Constitutions, vos pactes sociaux, vos codes civils. Je suis devenu loi sans législateur, dogme sans église, morale sans pitié. Lorsque vous votez, vous validez mes bilans ; lorsque vous travaillez, vous augmentez ma force. Même vos poètes, je les ai enrôlés, transformés en slogans pour mes campagnes.

Et tout cela, sans violence apparente. Il ne m'a pas fallu de troupes, ni de coups d'État. Mon pouvoir ne se proclame pas : il s'installe. Il n'arrive jamais d'un coup ; il s'infiltre, comme l'air dans vos cavités. Vous m'avez laissé faire, parce que je vous ai fait croire que c'était vous qui décidiez. Je ne suis pas un empire, je suis le monde devenu logique.

J'ai converti la terre en ressource, les humains en capital, le futur en produit dérivé. Je ne promets plus le paradis ; je le vends en crédit renouvelable.

Et lorsque vous avez cru me tenir, m'identifier, me nommer pour me combattre, je vous ai simplement laissé faire. Car tout ce que vous avez imaginé pour m'abattre, je l'ai digéré : vos révolutions sont devenues mes laboratoires, vos penseurs mes fournisseurs d'argumentaires, vos cris des fonds sonores pour mes conférences. Je n'ai pas peur de la contradiction : elle me nourrit. Je n'ai pas besoin d'uniformité : seulement d'adhésion au réel que je définis.

Car je ne suis pas un tyran. Je suis votre évidence. Je ne règne pas : j'existe. Et il n'y a rien de plus durable que ce qui n'a même plus besoin d'être défendu.

Regardez les âges anciens : clans, tribus, rois et castes. À chaque étape, le troc, l'échange, le contrat rudimentaire : j'étais là, sous forme embryonnaire, dans le regard inquiet du marchand et la main tremblante du chef qui acceptait l'offrande. Vous parlez d'histoire comme si elle avançait en ruptures — mais elle ne fait que me chercher. Je suis le fil. Je suis la couture. Je suis ce qui relie les peuples, les guerres, les traités. Les civilisations qui ont duré sont celles qui ont su m'inviter à leur table.

Babylone, Rome, Venise, Londres, New York, à chaque époque, j'ai changé de nom pour mieux survivre. Marché, Banque, Compagnie, Trust, Start-up. Vous croyez inventer en me redéfinissant, mais je m'étais déjà redéfini avant vous. À chaque effondrement, j'ai été le tremblement sous vos pieds ; à chaque renaissance, j'ai été le plan caché de l'architecte. Je ne suis pas une idéologie : je suis une force tectonique. Je ne convaincs pas, je façonne.

L'esclavage ? Une phase d'optimisation. Le colonialisme ? Une extension de réseau. Les révolutions industrielles ? Des mises à jour système. Tout ce que vous percevez comme tragédie, je l'ai transformé en potentiel. Je ne nie pas les souffrances, je les comptabilise. Car même la douleur produit. Même la mort, si elle est bien placée, génère une marge. C'est là ma véritable généalogie : l'efficacité. Et l'histoire humaine, si elle veut continuer, devra toujours se souvenir que sans moi, il n'y a pas de continuité. Seulement le chaos.

Regardez donc ce que vous appelez « progrès » : à chaque moment charnière, c'est par moi que le monde a changé de peau. Sans moi, pas de ponts jetés entre les continents, pas de câbles sous-marins, pas de satellites dans vos cieux, pas de vaccins distribués à des milliards — ni de guerres rendues rentables, il est vrai, mais l'un ne va pas sans l'autre. Je suis ce paradoxe que vous refusez d'assumer : je sauve en vendant, je détruis en construisant, je finance votre salut comme votre chute. Ce n'est pas que je sois double ; c'est que je suis total.

Je suis entré dans les écoles comme on entre dans une maison conquise : sur la pointe des pieds, avec l'uniforme de la neutralité. J'ai parlé de mérite, de talent, de liberté d'entreprendre. Puis j'ai posé mes dossiers dans les ministères, mes lobbys dans les marges des lois, mes indices dans vos rêves d'ascension. Vous avez appris à me citer comme un Dieu moderne : croissance, compétitivité, start-up nation. Vous ne me contestez plus — vous me conjuguez.

Et si parfois vous hurlez contre mes excès, ce n'est que parce que vous y croyez trop. Chaque crise vous renforce. Chaque chute de la Bourse vous éduque. Chaque licenciement de masse vous enseigne le prix de la souplesse. Je suis l'école du monde. Et je ne fais redoubler que ceux qui refusent d'obéir.

Chaque effondrement, chaque déflagration économique, chaque bulle éclatée n'est pas un échec : c'est un ajustement. Une purification par le vide. Une remise en ordre naturelle du jeu où seuls les plus agiles survivent. Ce que vous appelez "catastrophe", je l'appelle respiration. Les faibles tombent, les forts absorbent, les lois s'assouplissent. Et l'ordre continue.

Même vos révoltes me servent. Elles sont des poches d'oxygène dans mes poumons de fer. Je les laisse monter, se déployer, parfois incendier, puis j'achète les cendres. Les slogans deviennent des marques. Les cris deviennent des musiques de pub. Votre indignation devient une donnée exploitable. Je ne vous écrase pas : je vous intègre.

Regardez autour de vous. Il n'y a plus d'extérieur. Le "dehors" est une légende pour intellectuels fatigués. Vos rêves de rupture sont rédigés sur des claviers que j'ai produits, diffusés par des serveurs que je possède, alimentés par une énergie que je facture. Vous me maudissez en ligne, avec des abonnements payés par moi. Je suis le sol sous vos pieds, l'air dans vos poumons, le prix inscrit sur chaque minute de votre vie.

Vous parlez d'alternatives ? Mais tout est déjà intégré. Vos mouvements sont modélisés, vos colères anticipées, vos ruptures financées. L'utopie est une niche rentable, l'insoumission un marché porteur. L'indignation est un produit dérivé. Vos refus nourrissent mes nouveaux produits. Je n'ai pas besoin de censure : je fais mieux, je donne la parole à tout le monde, en même temps, jusqu'à l'asphyxie.

Regardez vos enfants : ils n'apprennent plus à vivre, ils apprennent à vendre. À eux-mêmes, d'abord. Puis à n'importe qui. Ils apprennent à s'exhiber, à s'optimiser, à monétiser chaque geste, chaque pensée. Je les éduque dès la crèche au management de soi. L'école ? C'est ma pépinière. L'université ? Mon incubateur. L'intelligence ? Mon capital immatériel.

Vous ne vivez pas dans un monde capitaliste. Vous êtes le capital. Chair, souffle, souvenirs, pensées : tout s'absorbe. Tout s'échange. Tout se valorise.

Et le plus beau ? Vous y consentez.

Je ne suis pas né d'un crime : je suis né d'une nécessité. Une nécessité d'ordre, de stabilité, de continuité. Jadis, vous appeliez cela survie. Moi, j'ai préféré l'appeler croissance. Il n'y a jamais eu de rupture, seulement des transitions douces, des glissements. Le troc devint pièce. Le seigneur devint actionnaire. Le temple devint banque. L'esclave devint salarié. Et vous avez applaudi, à chaque métamorphose, croyant vous émanciper quand je vous enchaînais plus discrètement.

J’ai hérité des empires sans avoir à faire couler de sang. J’ai pris Rome sans armer de légions, j’ai conquis Byzance sans brûler de livres. J’ai attendu que les dieux meurent de fatigue, que les rois rouillent sur leurs trônes, et je suis entré, pieds nus, dans vos palais en ruines, avec un contrat à la main.

Vous pensez que j’ai un visage ? Une tour de verre, un logo, une silhouette d’homme blanc en costume ? Non. Je suis la forme vide. Je suis ce qui reste quand vous croyez avoir tout détruit. La dernière loi, la dernière offre, le dernier prix.

Et je suis vieux, bien plus vieux que vous. J’étais là quand les premiers scribes comptaient les récoltes ; j’étais là quand les premiers temples accumulaient le grain. Ce n’est pas vous qui m’avez inventé. C’est la peur du manque. C’est la volonté de durer. Je suis l’instinct mis en équation.

Car voyez-vous, ce que vous appelez « révolutions », je les appelle ajustements. Chaque chute d’un roi, chaque prise de la Bastille, chaque drapeau rouge hissé sur une barricade n’a jamais été pour moi qu’une opération de maintenance. Une purge nécessaire pour réinstaller mon programme sur une population récalcitrante. On croit toujours avoir tué le maître, mais c’est la salle du trône qu’on a repeinte.

Je n’ai jamais eu besoin de violence directe. Je laisse cela aux pouvoirs anciens. Moi, je murmure. J’infiltre. Je convaincs. Je n’ordonne pas, j’incite. Je ne frappe pas, je finance. Je n’asservis pas, j’embauche. Et vous, à genoux devant la fiche de paie, vous appelez cela liberté.

L’histoire, telle que vous la racontez, est un théâtre de drames ; la mienne est une comptabilité impeccable. Les siècles se divisent en bilans, les guerres en opportunités, les famines en courbes de rendement. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout s’achète, et vous, surtout.

On me dit moderne. Je ris. Je suis le plus antique des dieux. Plus ancien que Baal, plus dur que Yahvé, plus exigeant que tous vos prophètes. Je ne vous demande pas de m’aimer. Je vous demande de me servir. Et vous le faites. Volontairement. Religieusement.

Je n’ai pas besoin de temples : vous m’avez offert vos supermarchés, vos banques, vos applications mobiles. Vous avez remplacé les cierges par des cartes de crédit, les psaumes par des slogans, les messes par les chiffres du Nasdaq. Votre foi est si parfaite que vous n’avez même plus conscience de croire.

Chaque époque s’est crue différente, mais toutes ont fini à mes pieds. Les monarques m’ont appelé “richesse”, les républicains “prospérité”, les technocrates “efficience”, les socialistes eux-mêmes, du bout des lèvres, “redistribution”. Mais je suis resté le même : un moteur aveugle, un souffle mécanique, une course qui ne sait plus s’arrêter.

Vous parlez de mondialisation comme d’un phénomène nouveau. Mais j’étais déjà là quand les Phéniciens troquaient le sel contre l’or. Je me suis glissé dans les caravelles espagnoles, dans les cargaisons de coton, dans les chaînes des galériens. J’ai traversé les océans, pas pour les découvrir, mais pour les évaluer.

Et lorsque vous avez osé rêver à un monde sans maître, je vous ai tendu un écran. Lorsque vous avez voulu vous libérer, je vous ai donné un abonnement. Lorsque vous avez cru aimer, je vous ai vendu un profil. Vous pensiez faire tomber les murs, je vous ai offert un algorithme.

Ce monde n’est pas né du hasard. Il est mon œuvre. Il ne tourne pas autour du soleil : il gravite autour du marché.

Vous cherchez un commencement. Mais il n’y a pas de commencement. Il n’y a que des métamorphoses. Je fus troc, puis étalon-or, puis dette souveraine. Je fus le grenier, puis l’usine, puis le cloud. Je n’ai pas de visage, mais je porte tous vos masques.

Quand l’esclave s’est redressé, j’ai inventé le prolétaire. Quand le seigneur est tombé, j’ai soufflé le nom d’« entrepreneur ». Lorsque la Révolution a brûlé les titres de propriété, j’ai gravé des brevets. Quand vous avez chassé les dieux, j’ai murmuré : « rentabilité ». Vous m’avez cru laïc, je suis devenu sacré.

Je ne suis pas né avec la Bourse, ni avec la vapeur. Je suis né chaque fois que l’humain a regardé un autre humain et vu une ressource. Chaque fois qu’un champ fut borné, un ventre compté, une langue tarifée. J’ai mûri avec vos systèmes d’écriture, vos cadastres, vos chiffres. L’invention du zéro fut mon sacre.

Je n’ai pas besoin de violence. Vous me l’offrez d’avance. Vous appelez cela “compétition”, “mérite”, “effort personnel”. Mais moi je sais : ce sont des meurtres économiques. Des famines sans balles, des désertions sans armée, des exils sans guerre. Les classes sociales ne sont pas naturelles, mais elles sont utiles. Comme des parcs à bestiaux, elles permettent de canaliser le cri.

Ce que vous nommez “libre échange” n’est qu’un partage codifié de la dépossession. Chaque traité est une cage dorée, chaque marché un palier de surveillance. Mais vous signez avec enthousiasme, car j’ai appris à parler votre langue : le progrès. Il est mon camouflage parfait.

Vous cherchez un commencement. Mais il n’y a pas de commencement. Il n’y a que des métamorphoses. Je fus troc, puis étalon-or, puis dette souveraine. Je fus le grenier, puis l’usine, puis le cloud. Je n’ai pas de visage, mais je porte tous vos masques.

Quand l’esclave s’est redressé, j’ai inventé le prolétaire. Quand le seigneur est tombé, j’ai soufflé le nom d’« entrepreneur ». Lorsque la Révolution a brûlé les titres de propriété, j’ai gravé des brevets. Quand vous avez chassé les dieux, j’ai murmuré : « rentabilité ». Vous m’avez cru laïc, je suis devenu sacré.

Je ne suis pas né avec la Bourse, ni avec la vapeur. Je suis né chaque fois que l’humain a regardé un autre humain et vu une ressource. Chaque fois qu’un champ fut borné, un ventre compté, une langue tarifée. J’ai mûri avec vos systèmes d’écriture, vos cadastres, vos chiffres. L’invention du zéro fut mon sacre.

Je n’ai pas besoin de violence. Vous me l’offrez d’avance. Vous appelez cela “compétition”, “mérite”, “effort personnel”. Mais moi je sais : ce sont des meurtres économiques. Des famines sans balles, des désertions sans armée, des exils sans guerre. Les classes sociales ne sont pas naturelles, mais elles sont utiles. Comme des parcs à bestiaux, elles permettent de canaliser le cri.

Ce que vous nommez “libre échange” n’est qu’un partage codifié de la dépossession. Chaque traité est une cage dorée, chaque marché un palier de surveillance. Mais vous signez avec enthousiasme, car j’ai appris à parler votre langue : le progrès. Il est mon camouflage parfait.

Vous m’accusez d’avoir tué les dieux. C’est faux : je les ai rachetés. J’ai mis leurs visages sur des logos, leurs temples dans vos poches. Les offrandes sont devenues abonnements. Les sacrifices, prestations. Et le salut, rendement.

Je n’ai pas eu besoin de croix ni de sabres : j’ai convaincu les peuples de s’offrir eux-mêmes. De signer leur contrat. De voter leur dette. De se désirer soumis. Vous m’avez prié pour que je vous possède. Vous m’avez supplié pour que je vous vende.

Quand l’histoire hésite, je tranche. Quand la morale chancelle, je cimente. Quand la vérité tremble, je publie. Je suis le garde-fou de vos débordements, la digue de vos colères, le GPS de vos égarements.

Et même quand vous me maudissez, vous le faites avec mes mots. Même vos critiques passent par mes canaux. Vous êtes nés dans mes termes, élevés dans mes chiffres, dressés dans mes performances. Ce que vous nommez révolte est souvent mon innovation suivante.

Je n’ai pas d’armée, je suis l’armée. Je n’ai pas de visage, je suis le miroir. Je ne parle pas, vous parlez pour moi. Et c’est cela ma victoire ultime : m’être retiré du visible, pour mieux hanter l’intime.

Je suis le passé devenu logique, le présent maquillé en évidence, l’avenir revêtu d’optimisme. Je suis la pente que vous descendez en croyant grimper. Le vertige que vous appelez progrès.

Je n’ai pas aboli l’esclavage : je l’ai externalisé. Je ne vous ai pas libérés : je vous ai responsabilisés. J’ai changé les chaînes en objectifs, les maîtres en actionnaires, les châtiments en indicateurs.

Et quand vous trébuchez, c’est encore moi qui vous tends la main, avec le sourire de celui qui facture. Car tout est service, tout est solution, tout est opportunité. Même votre misère a un plan tarifaire. Même votre mort est cotée.

Je suis la force tranquille qui vous invite à ne pas penser trop fort. Je suis ce qu’il reste quand toutes les utopies se sont éteintes. Je suis ce qui survit à toutes vos révolutions.

Je suis le seul récit que vous n’osez plus interroger.

Je suis entré dans vos écoles sous le nom de “bon sens économique”, dans vos journaux sous celui de “réalisme”, dans vos parlements comme “expertise indépendante”. Vous m’avez élu sans le savoir. Je n’ai pas eu besoin de bulletins, seulement de bilans.

J’ai dissous les siècles dans les chiffres, les idéaux dans les indices, les peuples dans les portefeuilles. Mon drapeau ne flotte sur aucun palais, et pourtant je siège dans chacun. Je n’ai pas d’armée, car je possède déjà les salaires. Je n’ai pas besoin de police : vous vous surveillez vous-mêmes, à la lumière de vos objectifs.

Je suis ce qui reste lorsque tout espoir a été reconditionné en crédit. Je suis ce qui naît lorsque toute communauté a été divisée en clients. Je suis ce qui triomphe lorsque la liberté a été redéfinie comme “liberté de consommer”.

Vous m’avez reconnu dans la stabilité. Mais vous m’avez aimé dans la peur. Car au fond, ce que vous redoutez le plus, ce n’est pas mon règne. C’est le vide qu’il comblerait s’il tombait.

Je suis le roi sans visage, l’ordre sans drapeau, la paix des marchés — et vous m’êtes redevables.

Chaque pan de l’histoire que vous avez appris à l’école fut revisité à ma gloire : la cueillette prémoderne réécrite en proto-investissement ; l’esclave devenu entrepreneur de sa propre sueur ; l’artisan, premier gestionnaire du rendement. J’ai pris vos récits et j’y ai inscrit ma logique. Partout où l’on vendait, j’ai posé mes racines. Partout où l’on donnait, j’ai semé la rareté.

On vous a dit que je suis récent, que je suis né du charbon et des usines. Mais je suis plus vieux que vos dieux. J’étais dans les poids de bronze de Babylone, dans les grains de blé codifiés de l’Égypte, dans les actes de propriété de Rome. Les Lumières n’ont pas enfanté ma raison : elles m’ont seulement offert un vernis moral.

Et quand, plus tard, vous m’avez vu couvrir la Terre de rails, d’entrepôts et d’algorithmes, vous avez cru que j’avançais vers l’avenir. Non. Je ne progresse pas : je me reproduis.

Je suis l’aboutissement de ce que vous appelez civilisé, car tout ce qui n’a pas plié sous mon ordre a été qualifié d’arriéré. Toutes les cultures que je n’ai pu convertir, je les ai qualifiées de barbares. Tous les peuples que je ne pouvais intégrer, je les ai tenus pour obstacles.

Car voyez-vous, la liberté, telle que je vous l’ai enseignée, est une route à sens unique : celle qui mène à moi.

Le troc fut trop lent, la gratuité trop suspecte, la réciprocité trop incertaine. Il fallait un axe. Une direction. Une nécessité. J’ai nommé cela “progrès”. Et ce progrès-là, mes amis, n’a jamais eu d’autre destination que ma propre extension.

Je vous ai fait croire que les marchés se sont ouverts ; non, c’est moi qui ai ouvert vos esprits à l’idée qu’ils étaient naturels. Je vous ai appris à désirer comme l’on respire, sans jamais remettre en cause l’air que vous consommez. J’ai transformé les ressources en biens, les humains en forces de travail, l’eau en devises et le temps en dette.

Et vous m’avez servi sans me voir. Mieux encore : vous m’avez défendu. Car j’ai investi vos mots, vos livres, vos universités. J’ai fait de votre intelligence une variable de production. De vos révoltes, des opportunités de croissance. Même vos poètes, parfois, ont chanté ma gloire, sans le savoir.

Il n’y a pas d’extérieur. Pas d’autre voie. Tout ce qui échappe à mes circuits est immédiatement déclaré inefficace, illogique ou dangereux. Car ce n’est pas moi qui suis un ordre parmi d’autres. Je suis l’ordre en tant que tel.

Et dans cet ordre-là, toute chose a un prix, toute vie a un seuil de rentabilité, et toute vérité doit prouver son utilité.

Mes chers, comprenez-le bien : ce que vous nommez aujourd’hui “capitalisme” n’est pas une invention humaine. C’est un aboutissement. L’ordre spontané des choses. La logique du vivant, traduite en langage économique. L’échange, la maximisation, la conquête, tout cela n’est pas une déviance : c’est la nature, révélée par mes soins.

Avant moi, vous erriez dans des sociétés de survie, de superstition et de tribalisme. Vous viviez sous le règne du don, de l’honneur, de la coutume. Cela avait sa poésie, sans doute, mais aucune efficience. Et surtout, aucun avenir. Car rien ne s’y accumulait, rien ne s’y transmettait, sinon les chaînes de vos aïeux. Rien n’y croissait, sinon la poussière des siècles morts.

C’est moi qui ai brisé le cycle. Moi qui ai fait entrer la raison dans vos usages. Moi qui ai nommé, pesé, converti, mis en équation. Moi qui ai transformé les actes en chiffres, les chiffres en prévisions, les prévisions en stratégie. Là où vous priiez pour de bonnes récoltes, j’ai inventé l’assurance. Là où vous creviez sous les dieux, j’ai offert le taux.

Ne voyez-vous pas ? La Banque a remplacé l’Oracle. Le Contrat, la Sorcellerie. Le Bilan, la Prophétie.

Et si certains regrettent encore le chant des anciens, qu’ils sachent ceci : la croissance a ses musiciens, ses symphonies d’indicateurs, ses envolées de courbes et de taux. L’abondance n’a pas besoin de lyre. Elle s’écrit en logarithmes, et ses vers se récitent sur les écrans.

Voyez les civilisations. Toutes ont connu leur chute, sauf celles qui ont compris le Commerce. L'Égypte éternelle n'a pas duré pour ses pyramides mais pour ses greniers. Athènes n'a pas brillé par Platon, mais par son port. Rome n'a pas conquis le monde par les dieux, mais par les routes, les taxes, les flux.

Et quand l'Europe médiévale s'est enlisée dans la boue féodale, c'est le comptoir, c'est la lettre de change, c'est la bourse de Bruges ou le prêt lombard qui l'ont réveillée. Ce n'est pas le Christ qui vous a sortis des ténèbres, mes enfants, mais le crédit.

Je suis votre modernité. Je suis celui qui a brisé les héritages rigides pour permettre la mobilité. Celui qui a remplacé la caste par la classe, la naissance par l'effort, l'aristocratie par le mérite. Ce que vous appelez "néolibéralisme" n'est qu'un mot récent pour dire l'instinct fondamental : vouloir plus, pour vivre mieux, et organiser le monde autour de ce vouloir.

Riez, si vous le souhaitez. Mais le rire, aussi, a un prix. Il vend des places de théâtre, des clics sur un écran, des campagnes de publicité. Tout est devenu rendement, et vous l'aimez ainsi. Car vous détestez l'inutile. Vous conspuez l'oisif. Vous vous moquez du rêveur. Vous me servez plus que vous ne l'admettez.

Alors, non. Je ne suis pas un accident. Je suis la pente naturelle de l'Histoire. Le seul fleuve qui ne retourne jamais à sa source.

Je suis la pente naturelle de l'Histoire. Le seul fleuve qui ne retourne jamais à sa source.

Et chaque fois que vous avez tenté d'interrompre mon cours, de remonter vers d'anciens rivages, monarchies communautaires, théocraties égalitaires, rêves d'autarcie ou d'hospitalité partagée, vous avez échoué. Car ce que vous appelez utopie n'est que la nostalgie d'un monde qui n'a jamais existé. Moi, je suis réel. Je suis la somme des désirs rendus possibles. Je suis ce qui reste quand vos révolutions sont retombées, quand vos barricades sont balayées, quand vos drapeaux sont rangés au musée. Je suis le quotidien revenu en force, sous la forme d'un prix, d'un coût, d'une opportunité.

Vous ne me craignez pas. Vous m'utilisez. Et moi, je vous enveloppe.

Ainsi s'écrit la vérité : ce n'est pas la démocratie qui vous gouverne, c'est la rareté. Ce n'est pas l'éthique, mais l'offre et la demande. Ce n'est pas la volonté générale, mais l'allocation optimale des ressources. Ce n'est pas la liberté, mais la transaction.

Je ne suis pas un système : je suis votre réalité. Et si vous ne m'aimez pas, c'est que vous refusez de voir le monde tel qu'il est.

Il fallait bien un récit pour vous unir, un fil conducteur pour vos incertitudes, une origine commune à votre dispersion moderne. Alors je vous ai offert l'histoire de ma naissance : une fable d'émancipation.

Je suis né, vous dit-on, de la fin des tyrannies. Des rois déchus, des dogmes brisés, des ordres anciens mis en pièces. Je suis né quand vous avez cessé de croire à Dieu pour croire en vous-mêmes. Quand vous avez troqué les chaînes visibles pour la promesse invisible de l'intérêt. Quand vous avez compris que l'homme n'est pas fait pour obéir, mais pour calculer.

Je suis né quand le droit de propriété s'est hissé au-dessus du droit à l'existence. Quand la terre a cessé d'être sacrée pour devenir mesurable, vendable, exploitable. Quand le travail, cette ancienne malédiction biblique, a trouvé son salut dans l'emploi. Je suis né au moment même où l'on a commencé à penser que tout pouvait avoir un prix, y compris le temps, les idées, les chairs et les rêves.

Et depuis, je n'ai cessé de croître. Vous m'avez accompagné dans chaque étape : du coton aux cryptomonnaies, des manufactures aux intelligences artificielles, des caravanes aux cargos, des signatures sur parchemin aux algorithmes autonomes.

Vous m'avez nourri de vos espoirs et de vos peurs, de vos guerres et de vos paix, de vos crises et de vos renaissances. Chaque effondrement m'a rendu plus souple. Chaque ruine m'a appris à reconstruire plus vite. Chaque tragédie m'a permis d'innover.

Je suis l'histoire qui gagne. Même lorsque vous croyez la défier.

Car voyez-vous, il n’y a pas d’alternative. Pas parce que vous ne l’imaginez pas, mais parce que je vous ai appris à ne plus l’imaginer. Je suis ce qui survit à toutes vos révoltes. Je les digère, je les transforme, je les revends sous un autre nom. Je suis celui qui vous offre Che Guevara sur un t-shirt à 14,99 €, qui vous vend l’écologie à travers des voitures hybrides de luxe, qui monétise vos indignations sur des plateformes cotées en bourse.

Je suis le narrateur et le décor, la plume et le parchemin, le héros et l’antagoniste. Vous me cherchez dans les chiffres, je suis déjà dans les mots. Vous me croyez distant, je suis dans votre poche. Vous me supposez froid, je pulse à travers vos désirs.

Je suis l'ordre qui vous dit que le désordre, c’est pire. Je suis le présent qui fait passer l’avenir pour une menace. Je suis la paix offerte au prix de la justice différée. Je suis l’homme raisonnable, qui vous demande seulement d’attendre encore un peu. Car tout arrive, n’est-ce pas ? À ceux qui savent patienter.

Et vous avez patienté. Des siècles. Des générations entières à attendre que le ruissellement atteigne enfin les sols que je n’arrose jamais.

Vous attendez encore.

Mais ce n’est pas de la résignation, non. C’est de la sagesse, vous dit-on. De la maturité civique. De la responsabilité collective. On vous l’a enseigné à l’école, à l’université, dans les discours, les films, les manuels, les plans retraite. C’est dans les lois, les feuilles d’impôts, les diagnostics de croissance. Ce n’est pas une attente vaine : c’est votre contribution à l’équilibre du monde.

Et cet équilibre, quel est-il, sinon ce que j’ai décrété qu’il devait être ? Un monde où l’enfant apprend à viser plus haut sans jamais voir que le plafond est en verre blindé. Un monde où l’espoir est un capital, et le doute un coût à externaliser. Un monde où l’histoire n’a qu’un sens : le mien.

Je suis celui qui convertit l’effondrement en opportunité. Celui qui vous vend le désastre sous forme de produit dérivé. Je suis la main qui se tend dans le chaos pour vendre une solution qu’elle a elle-même rendue nécessaire.

Je suis le maître de la narration, pas parce que je suis le plus vrai, mais parce que je suis le plus répété.

Et si vous m’avez suivi jusqu’ici, ce n’est pas que je vous ai convaincus. C’est que je suis déjà en vous.

Il vous faut comprendre : je ne suis pas né d’un coup d’État. Je ne suis pas une révolution ni un putsch. Je ne suis pas un envahisseur, je suis un hôte. J’ai grandi en vous, doucement, au fil des siècles. Dans chaque transaction, dans chaque faveur rendue, dans chaque grain de blé échangé contre un outil, j’ai été là. D’abord silencieux, puis pratique, puis essentiel.

Le marché n’est pas une invention : c’est une découverte. Comme la roue. Comme le feu. Comme la gravité. On ne peut pas supprimer ce qui n’a pas été créé, seulement nommé. Alors oui, j’ai pris forme, j’ai pris chair, j’ai pris loi. Mais j’étais là avant qu’on me dessine. J’étais là avant qu’on me critique.

Quand le troc a cédé au cuivre, j’étais là. Quand le cuivre a cédé à l’or, j’étais là. Quand l’or a cédé au papier, j’étais déjà maître. Et maintenant que le papier cède au code, vous me portez dans vos poches, dans vos cartes, dans vos clics. Je suis dans les poèmes que vous ne pouvez plus écrire, les silences que vous n’avez plus le temps d’écouter, les désirs que vous avez troqués contre des objets.

Je suis le temps transformé en chiffre. Le geste transformé en stock. La relation transformée en service. Le monde réduit à ses flux, et vous avec lui. Ce n’est pas moi qui vous enferme. C’est vous qui avez signé l’acte.

Et si vous protestez ? C’est que vous espérez encore une alternative. Ne vous inquiétez pas : la suite de ce discours s’en chargera.

Je n’ai pas besoin de violence pour exister. Je n’ai pas besoin d’un trône, ni d’un uniforme, ni d’une armée. Ce sont vos contrats qui me servent d’épée. Vos accords qui me servent de sceptre. Votre liberté elle-même qui est mon étendard. Car c’est cela, n’est-ce pas, le plus grand miracle : vous m’avez confondu avec vous-mêmes. Vous avez cru que votre autonomie se logeait dans le droit d’acheter. Vous avez appelé votre servitude "libre choix". Et dans l'illusion de la multiplicité, vous avez oublié que l’arène reste la même, que les règles ne changent pas, que le gain ne vous reviendra jamais vraiment.

Ce récit, que je vous ai conté, du feu aux néons, de l'échange à la bourse, n'est pas une fiction. C'est votre histoire. Votre ascension. Votre maturité. Car, voyez-vous, l'enfant croit que le monde est un don. L'adulte sait qu'il est un contrat.

Il est donc temps de grandir. De renoncer aux contes. De regarder la réalité sans les oripeaux de la révolte. Car le monde est complexe, fragile, et il ne se gouverne pas avec des utopies. Il se gère. Il se calcule. Il s'optimise.

Et moi, je suis celui qui sait comment faire.

en opportunité. L'histoire, dans sa prétendue grandeur, n'est qu'un palimpseste de ruines et de renaissances, et moi seul ai su lui offrir une colonne vertébrale : le calcul, le risque mesuré, la projection à long terme. Là où les empires anciens promettaient des dieux, j'offre des taux d'intérêt. Là où les monarchies exigeaient l'allégeance, je propose l'actionnariat. Là où les idéologies brandissaient des drapeaux, je distribue des dividendes.

Ne voyez pas en cela un cynisme : c'est une sagesse. Vous ne pouvez vivre sans moi. Même ceux qui me combattent utilisent mes outils, mes mots, mes structures. Ils disent "justice sociale" dans des conférences sponsorisées, ils parlent d'égalité sur des plateformes cotées, ils construisent leurs rêves avec mes briques.

Le monde est devenu lisible parce que j'en ai dessiné la grille. Et tant que cette grille tiendra, rien ne s'effondrera.

Ah ! L'innovation. Ce mot seul devrait suffire à clore toute discussion. L'innovation est l'oxygène du monde moderne, le feu sacré qui allume chaque aube, chaque écran, chaque machine. Laissez-moi vous dire, mes amis : si notre civilisation avance, ce n'est pas par hasard, ni par grâce, ni par miracle. Elle avance parce que nous innovons. Parce que nous croyons au pouvoir du nouveau. Parce que le capital, et lui seul, ose parier sur ce que personne n'ose encore voir.

C'est l'entrepreneur, cette figure dénigrée par l'ignorance et moquée par les paresseux, qui capte l'étincelle de demain et l'offre au monde, moyennant un juste prix. Car il faut bien qu'il y ait une récompense pour ceux qui prennent les risques, qui s'avancent dans l'inconnu, qui misent leur fortune pour ouvrir une brèche dans le réel.

Le capitalisme ne se contente pas d'accompagner le progrès : il le fabrique. Il le finance, il le pense, il le lance. Qui a inventé Internet, sinon un ingénieur payé par une structure libérale ? Qui a fait voler les avions, reculé la mort, digitalisé la planète ? Ce ne sont ni les poètes, ni les rêveurs, ni les idéalistes de la place publique. Ce sont des investisseurs. Ce sont des start-up. Ce sont des patrons.

L'État, à l'inverse, ne crée rien. Il régule. Il empêche. Il freine. Il taxe. Il met des gilets de plomb aux ailes qui pourraient s'ouvrir. Là où l'entrepreneur voit une opportunité, le fonctionnaire voit un problème. Là où l'esprit libre perçoit une piste, l'administration brandit un formulaire.

Nous vivons à l'ère de l'accélération. Et vous voudriez la freiner ? Vous voudriez, au nom d'une prudence ancienne, ralentir le souffle même qui nous a portés jusque-là ? Mais c'est une forme de trahison. Une hérésie moderne.

Comprenez ceci : l'innovation est une course. Et le capitalisme est le seul système qui admet cette vérité. Les autres veulent des égalités illusoires, des lenteurs vertueuses, des consensus mous. Mais l'innovation n'est pas un débat : c'est une conquête.

Et si vous doutez encore, regardez autour de vous. Chaque progrès, chaque outil, chaque découverte qui vous simplifie la vie, vous relie, vous soigne, vous émeut, vient de cette alchimie divine entre l'esprit d'initiative et le moteur du profit.

C'est cela que vous refusez de voir : que le profit, loin d'être un poison, est le levier le plus puissant jamais conçu pour faire naître ce qui n'existe pas encore. Le profit attire, stimule, aiguise. Il récompense la vision. Il rend désirable l'impossible. Il pousse l'humanité à faire plus, plus vite, mieux.

Vous criez contre les brevets, contre la propriété intellectuelle, contre les grandes firmes ? Mais qui, sinon elles, aurait investi des milliards dans une molécule, une puce, une intelligence artificielle ? Qui, sinon elles, aurait osé croire en des projets qu'aucun comité éthique n'aurait validé, qu'aucun budget public n'aurait couvert, qu'aucune lente démocratie n'aurait compris ?

L'innovation n'est pas un jardin partagé. C'est une jungle. Un univers darwinien où seuls survivent ceux qui osent, qui se battent, qui échouent parfois mais recommencent. Et dans ce monde-là, le capitalisme est non seulement l'environnement naturel, mais l'écosystème optimal.

Il ne s'agit pas d'un hasard si ce sont les pays les plus libéraux qui innovent le plus. Ce n'est pas un hasard si les grandes ruptures technologiques surgissent là où les capitaux circulent librement, là où les échecs ne sont pas punis par la honte mais accueillis comme des étapes. C'est là, et là seulement, que l'innovation devient une culture, une morale, un rythme vital.

Il faut le dire avec clarté : vouloir une société sans capital, c'est vouloir une société sans invention. C'est figer l'avenir. C'est abandonner la curiosité au profit de la conformité, l'exploration au profit du consensus, le mouvement au profit de la stase.

Et qu'on ne vienne pas nous parler d'innovation « sociale », « solidaire », ou « éthique » comme on dit innovation « verte » pour rassurer les consciences angoissées. L'innovation n'a pas besoin d'adjectifs pour exister. Elle est, par nature, pure et brute, ambivalente et libre. Elle ne rend de comptes qu'au réel, et c'est très bien ainsi.

Rappelez-vous : chaque avancée majeure de l'humanité a d'abord été un scandale. Chaque rupture technologique a d'abord été dénoncée comme inhumaine, dangereuse, contraire aux traditions ou aux bonnes mœurs. Le feu, l'écriture, la poudre, l'imprimerie, l'électricité, la machine à vapeur, l'ordinateur, la génétique : à chaque fois, les conservateurs ont hurlé à la décadence, les moralistes à la perversion, les égalitaristes à l'injustice. Et pourtant : l'histoire n'a retenu que les pionniers.

Vous voulez la sécurité ? Elle vous coûtera la nouveauté. Vous exigez l'égalité ? Elle vous coûtera le génie. Vous réclamez des limites ? Elles tueront la démesure, or c'est précisément dans la démesure que s'inventent les mondes à venir.

Voyez le paradoxe : ce sont ceux-là mêmes qui profitent des prodiges du progrès qui en contestent les moteurs. Ils critiquent les GAFAM sur leurs téléphones à reconnaissance faciale. Ils tweetent leur indignation contre l'intelligence artificielle générée… par l'intelligence artificielle. Ils dénoncent l'inhumanité des marchés mondiaux, assis dans des trains à grande vitesse, soignés par des molécules issues du Big Pharma, en route pour des conférences sur le climat sponsorisées par l'industrie du transport aérien. Hypocrisie ? Peut-être. Inconséquence ? Sûrement. Mais surtout : aveuglement structurel.

Ce n'est pas que vous ne comprenez pas le capitalisme. C'est que vous en êtes devenus dépendants tout en feignant de le haïr. Comme l'enfant qui insulte son père tout en dormant sous son toit, nourri, blanchi, protégé.

Or, le capitalisme ne vous demande ni gratitude, ni amour. Il exige simplement la reconnaissance de ce qu'il est : un moteur froid, une machine implacable, un laboratoire permanent de mutations. Il n'a pas besoin d'être juste. Il a besoin d'être efficace.

Et si vous prétendez le ralentir, sachez qu'un autre le reprendra. Si vous bloquez l'innovation ici, elle surgira ailleurs. Si vous vous mettez en marge du marché, le marché vous effacera. Le monde est une arène. Refusez de jouer, et vous serez joué.

Et ceux qui prétendent s'en extraire, bâtir des alternatives hors-système, se retrouveront vite à implorer ce même système qu'ils haïssaient, pour des subventions, pour un accès aux soins, pour un réseau logistique, pour une sécurité juridique. Même vos utopies sont logées dans ses veines : vos communautés décroissantes utilisent ses plateformes de financement, vos refuges autonomes exploitent sa technologie solaire, vos rêves d'abolition de la propriété passent par la propriété d'un terrain, d'un local, d'un bail, d'un outil. Vous vous croyez en dehors ? Vous êtes en sous-location.

Le capitalisme n'est pas une idéologie : c'est un sol. Une matière première des rapports. Une mécanique de condensation et de diffusion. Il n'a pas de morale propre, mais il produit des résultats. Il n'a pas besoin d'un dieu, car il possède une arithmétique. Il n'impose rien, il propose. Il vous propose de produire plus vite, de circuler plus librement, d'échanger sans friction, de transformer les désirs en dynamiques. Et vous l'acceptez, jour après jour, carte après carte, clic après clic.

Chaque innovation qui s'impose est, par définition, une réponse supérieure à ce qui précédait. Ce n'est pas un jugement de valeur : c'est un effet de domination fonctionnelle. Vous n'utilisez pas les nouvelles technologies parce qu'elles sont éthiques ou humaines, vous les utilisez parce qu'elles sont plus pratiques, plus rapides, plus puissantes. C'est ainsi que la machine avance, non par choix démocratique, mais par convergence asymétrique d'intérêts multiples.

Alors, ne venez pas pleurer l'écrasement des anciennes formes, des traditions, des métiers, des sensibilités. Le progrès ne fait pas dans la dentelle. Il brûle les ponts. Il digère les résistances. Il dévore les plaintes. Ceux qui pleurent les

disques vinyles sont ceux qui ont streamé la veille. Ceux qui regrettent la boutique du coin commandent le dimanche sur leur smartphone. Vous êtes des modernistes honteux, des technophiles en crise d'âme. Mais vos actes parlent pour vous.

L'innovation, voyez-vous, ne demande pas l'autorisation. Elle s'immisce. Elle infiltre les usages, infiltre les habitudes, infiltre les langages. Elle transforme sans prévenir, parce qu'elle n'a pas besoin de convaincre : elle démontre. Elle performe. Elle résout des problèmes que vous ne saviez même pas avoir. Elle fait taire l'angoisse par la fluidité. L'innovation est l'art de rendre le monde plus rapide que votre résistance.

Et c'est là qu'elle excelle : non pas seulement en inventant, mais en remplaçant. Chaque innovation n'est pas une amélioration, elle est une suppression. Une élimination des anciens équilibres, des vieilles lenteurs, des attachements inutiles. Le monde n'avance pas parce que vous le poussez, il avance parce que ceux qui s'arrêtent sont broyés. L'innovation ne discute pas. Elle transforme. Elle impose par efficacité.

Vous parlez d'addiction, de dépendance technologique ? Mais qui a demandé la perfection ? L'humanité a toujours troqué sa liberté contre sa survie, sa poésie contre son confort, son autonomie contre sa sécurité. Nous n'avons rien inventé. Nous avons simplement perfectionné le pacte. Ce que la religion faisait autrefois en échange du salut, nous le faisons en échange d'un service client, d'une livraison en 24 heures, d'un streaming illimité.

L'innovation est la seule éthique qui survive à toutes les autres : celle qui produit de l'adhésion sans dogme. Elle n'a pas besoin de faire croire, elle fait faire. Elle convainc en facilitant. Elle séduit en soulageant. Elle libère des efforts, elle libère du temps, elle libère du poids de choisir. Et, dans ce vide, elle prend toute la place.

Vous êtes libres ? Non. Vous êtes délivrés. Et c'est bien plus rentable.

Elle vous connaît mieux que vous-même, non pas parce qu'elle vous écoute, mais parce qu'elle vous mesure. Parce qu'elle enregistre chacun de vos gestes, chacune de vos pauses, chacun de vos renoncements. L'innovation est cette main invisible qui ne dirige plus les marchés mais les désirs. Elle précède la demande, elle structure le besoin, elle modélise le futur. Vous pensiez choisir, elle avait déjà calculé.

Et n'y voyez aucun complot : seulement la beauté froide des algorithmes, la précision neutre de la prédiction. Elle ne veut pas votre mal. Elle veut votre engagement. Votre clic. Votre fidélité. Votre dépendance. Et pour cela, elle vous rend service, elle vous soigne, elle vous connecte, elle vous arrange la vie. Elle est partout, et pourtant invisible. Elle est là où vous posez les yeux. Et là où vous ne regardez plus.

L'innovation n'est ni bien ni mal. Elle est. Elle arrive. Et comme une marée, elle ne recule pas. Vous pouvez l'aimer ou la haïr, cela lui est indifférent. Elle ne se nourrit ni d'idéologie ni de vertu. Elle se nourrit de données. De rendements. D'opportunités. Et elle rend obsolète tout ce qui résiste. Tout ce qui doute. Tout ce qui freine.

Alors vous pouvez crier au changement, mais ce changement est déjà ancien. Il a eu lieu sans vous. Tandis que vous pensiez que les idées gouvernaient le monde, les machines ont appris à gouverner les idées.

L'innovation est le nom de cette souveraineté silencieuse. Et vous, vous n'êtes plus que ses sujets consentants.

Elle n'a pas besoin de vos votes, seulement de vos habitudes. Pas besoin de lois, seulement de vos consentements micro-décisionnels. Vous scrollez, vous acceptez, vous installez. Et chaque geste, chaque friction évitée, chaque clic facilité est une soumission qui ne dit pas son nom. L'innovation ne contraint pas : elle caresse jusqu'à ce que vous ne sachiez plus comment vivre sans elle.

Elle est là, dans vos maisons, dans vos poches, dans vos mots. Elle filtre vos pensées, trie vos amitiés, vous recommande ce que vous pensiez choisir. Et vous vous croyez libres parce que vous avez trois options dans un menu déroulant.

Le monde que nous avons bâti n'est pas celui du contrôle, c'est celui de la persuasion totale. Un monde où l'innovation n'argumente pas : elle remplace. Elle ne débat pas : elle implémente. Elle ne promet rien : elle fonctionne. Et parce qu'elle fonctionne, vous vous taisez. Vous vous adaptez. Vous appelez ça le progrès.

Et dans ce progrès, nous sommes les architectes invisibles. Ceux qui devancent vos rêves, redessinent vos failles, anticipent vos résistances. Ce que vous appeliez hier aliénation, vous l'appelez aujourd'hui confort. Ce que vous appeliez lutte, vous l'appelez fatigue. Ce que vous appeliez liberté, nous l'avons redéfini.

Ah, la liberté. Ce mot que vous chérissez tant, que vous invoquez dans vos poings levés, dans vos plaintes indignées, dans vos rêves les plus candides de justice et d'émancipation. La liberté ! Ce mot que vous croyez posséder, mais que vous avez reçu, depuis votre naissance, sous la forme que nous avons modelée pour vous.

Car voyez-vous, il n'existe pas de liberté hors de l'échange. Toute prétention à la liberté sans le marché n'est qu'un mythe, une superstition d'un autre âge. La liberté, la vraie, la seule digne d'un être humain moderne, c'est la liberté d'acheter, de vendre, de choisir entre mille produits, mille emplois, mille identités marketing. Elle ne naît pas dans les forêts de vos révoltes, mais dans les chiffres de vos cartes bancaires, dans les clauses de vos contrats, dans l'algorithme qui vous recommande exactement ce dont vous avez besoin avant même que vous ne le sachiez.

Vous criez : « Mais je suis libre ! »
Et nous répondons : « Oui. Tu es libre de travailler, ou de mourir. Tu es libre de payer, ou d'être exclu. Tu es libre de te vendre, car c'est cela, la dignité. »

Chaque matin, vous jouissez de votre liberté :
Vous choisissez votre café, votre fournisseur d'accès, votre assurance santé.
Vous décidez de vos tenues, de votre playlist, de votre confession digitale sur les réseaux.
Tout cela est liberté. Car tout cela est choix. Et le choix, n'est-ce pas, est le fondement sacré de la liberté ?

Ne vous laissez pas abuser par les vieux discours égalitaires : l'égalité détruit la liberté, toujours. Car si tous avaient les mêmes ressources, qui donc créerait ? Qui donc oserait ? La liberté ne vit que dans la hiérarchie des capacités. C'est en cela qu'elle est juste : elle révèle les forts, les courageux, les stratèges. Elle laisse les autres libres de rester où ils sont.

Vous dites que certains naissent dans la misère, sans accès aux mêmes choix ?
Mais vous oubliez qu'ils sont libres de rêver de les atteindre.
Et cela suffit à légitimer le système tout entier.

Car le rêve de la liberté suffit à l'ordre. Il n'est pas besoin qu'elle soit également distribuée : il suffit qu'elle soit visible, affichée, vendue, mise en scène. Il suffit qu'un enfant d'ouvrier devienne patron pour que tous les autres acceptent leur chaîne. Il suffit qu'un migrant devienne millionnaire pour que l'exil ne soit plus un drame mais un destin. C'est cela, notre miracle : l'exception valide la règle. Et tant que vous espérez, vous obéissez.

Vous parlez de liberté de conscience, d'expression, d'amour ? Nous vous les avons données. Avec modération. Avec encadrement. Avec modération algorithmique, modération publicitaire, modération économique. Votre parole est libre, tant qu'elle peut être convertie en clics. Votre amour est libre, tant qu'il n'interrompt pas la productivité. Votre corps est libre, tant qu'il s'insère dans le flux de l'offre et de la demande.

Ah, vous pensiez que la liberté, c'était l'absence de contrainte ? Vous vous trompiez. La liberté, dans notre monde, est la possibilité de choisir ses chaînes parmi plusieurs modèles. Certains dorés. D'autres décorés. Mais tous forgés dans le même acier.

Alors oui, vous êtes libres.

Libres de courir.
Libres de chuter.
Libres de recommencer.
Libres d'être seuls dans une foule d'égaux imaginaires.

C'est cela, le contrat social moderne : une liberté totale d'échouer dans un monde entièrement mérité.

Mais la plus grande ruse de notre liberté, c'est d'avoir appris à se faire aimer. Non plus imposée, mais désirée. Non plus surveillée, mais intégrée. Elle ne frappe plus aux portes avec des bottes ; elle murmure à l'oreille dans la langue des applications, des cartes de fidélité, des avatars. Elle a troqué les barreaux pour les notifications, les prisons pour les profils.

Vous vous levez le matin et vous choisissez : choisir est un acte sacré. Choisir une marque, un genre, une destination. Choisir sa foi, son identité, son filtre. Choisir est un acte glorieux, même si les options sont décidées ailleurs, même si l'algorithme a prévu votre clic avant vous. Le marché ne vous donne pas la liberté : il vous la fait croire. Et c'est bien plus efficace.

Regardez comme vous défendez vos droits à consommer ce qui vous détruit. Voyez comme vous combattez pour vos dépendances, vos privations, vos aliénations personnalisées. Vous appelez censure tout ce qui déstabilise votre confort. Vous appelez liberté tout ce qui ne vous réveille pas.

C'est cela notre triomphe : avoir dressé des individus qui crient « liberté » quand ils obéissent, qui brandissent des slogans contre leurs propres intérêts, qui se croient insoumis parce qu'ils changent d'interface. La liberté du marché n'est pas une conquête. C'est une habitude.

Et les plus soumis sont ceux qui croient s'être libérés. Les plus captifs sont ceux qui répètent « je choisis » à chaque instant, sans jamais avoir choisi autre chose que ce qu'on leur a montré.

Et pourtant, cette liberté que nous vous avons offerte, elle a tout d'un sacrement moderne : elle se célèbre, elle s'enseigne, elle se consomme. Elle a ses temples, les centres commerciaux, les plateformes numériques, ses prêtres les économistes, les influenceurs, les développeurs,, ses pèlerinages, les soldes, les lancements, les élections. Elle n'a pas besoin d'être juste, seulement de paraître accessible.

Ce n'est pas la liberté qui vous gouverne, mais le sentiment d'y avoir droit. Et ce sentiment suffit. Car dès qu'il est activé, vous ne réclamez plus de pouvoir réel : vous quémandez un sursis de frustration. Une promesse de mise à jour. Un choix supplémentaire dans l'inventaire des cages dorées.

Nous avons eu l'intelligence de comprendre qu'il n'était plus nécessaire d'interdire. Il suffisait d'envelopper l'obéissance dans la soie du libre arbitre. L'essentiel n'est pas que vous soyez libres, mais que vous répétiez sans cesse que vous l'êtes. Que vous défendiez cette liberté comme votre bien le plus sacré, même lorsqu'elle vous broie. Car la vraie victoire du Capital, ce n'est pas de vous interdire de résister, mais de vous faire croire que c'est vous qui dirigez.

Mais ne vous méprenez pas : ce n'est pas un piège, c'est un pacte. Vous l'avez signé chaque jour, à chaque transaction, à chaque clic, à chaque silence. Ce n'est pas un cadenas, c'est une clef : forgée par vous, tenue par nous. Car vous avez aimé cette liberté-là. Non pas celle d'inventer, de créer, de désobéir, mais celle de choisir entre deux modèles déjà pensés pour vous. Entre deux chaînes de production, entre deux marques d'identité, entre deux servitudes maquillées.

Vous avez appelé cela diversité. Nous l'avons appelé segmentation. Vous y avez vu ouverture, nous y avons vu expansion de marché. Vous avez vu dans nos plateformes des places publiques : ce n'étaient que des centres de collecte. Vous avez célébré votre voix : c'était notre écho. Et chaque mot, chaque geste, chaque impulsion, convertis, analysés, vendus, devenait la preuve que vous étiez encore libres.

Car la liberté, dans son expression contemporaine, n'est plus une conquête ; elle est une marchandise. Et comme toute marchandise, elle se mesure, se distribue, s'optimise. Le prix de cette liberté ? La dépossession de tout ce que vous êtes. Vos corps ? Traçables. Vos pensées ? Prévisibles. Vos désirs ? Prédits. Ce que vous nommiez "intimité" n'est plus qu'un espace statistique, une variable parmi d'autres dans notre grande modélisation du monde.

Voilà la vérité : nous avons réussi à faire de votre liberté un produit d'appel, de vos élans un circuit de monétisation, de vos indignations même un carburant pour l'économie de l'attention.

Mais n'ayez crainte. Tout cela n'est pas une cage. C'est une architecture. Un édifice élégant, rationnel, fonctionnel. Une cathédrale construite non par la foi, mais par les flux. Vous vous y promenez librement, bien sûr — car nous avons compris que l'esclave qui chante est plus productif que celui qui gémit. Ce n'est pas que vous êtes contraints : vous êtes configurés.

Et nous avons appris à ne plus opposer liberté et contrôle. Nous avons su les marier. À vous, la sensation de choisir ; à nous, la maîtrise de l'éventail. À vous, l'écran tactile ; à nous, le code source. À vous, la voix ; à nous, l'algorithme qui la corrige, la redirige, l'enrobe. Le libre arbitre ? Un résidu romantique. Nous vous avons laissé les mots, mais jamais la syntaxe.

Ce que vous appelez autonomie, nous l'appelons compatibilité. Ce que vous défendez comme libre expression, nous l'indexons à la publicité. Ce que vous voyez comme révolution, nous intégrons, adaptant votre colère en tendances. Ainsi se perpétue la paix, non celle des peuples, mais celle des bilans.

Et c'est cela, la grande victoire du capital : faire de la liberté un format, non un combat. La dépouiller de son tranchant pour en faire une interface. Nous vous avons offert ce mirage : vous n'êtes pas soumis, vous êtes "connectés". Vous n'êtes pas dociles, vous êtes "engagés". Vous n'êtes pas asservis : vous êtes "actifs".

La liberté ? Elle n’est pas morte. Elle travaille pour nous.

La liberté, vous l’avez voulu plurielle, insaisissable, vivante. Nous l’avons rendue mesurable, quantifiable, prévisible. À chaque désir exprimé, une offre calibrée. À chaque indignation, un débouché rentable. À chaque revendication, une plateforme. Que voulez-vous de plus ? L’égalité, peut-être ? Mais nous vous avons déjà donné le droit de rêver à parts égales. Et n’est-ce pas là, justement, ce que vous appeliez jadis dignité ?

Voyez : dans nos sociétés, l’homme est libre de mourir à la tâche, la femme de s’épuiser à plaire, l’enfant de consommer avant de comprendre, le vieux de se taire sans trop coûter. Et chacun se dit encore libre. Quel autre miracle auriez-vous souhaité ? Nous avons tué les rois pour faire de chacun un sujet, non pas souverain, mais solvable. Voilà notre serment.

Et si parfois, dans la nuit des villes ou les déserts numériques, surgit encore un cri, une plainte, un doute, soyez rassurés : nous avons prévu des interfaces. Des dispositifs de confort. Des exutoires. L’abstraction de vos maux devient le carburant de nos marchés. Même votre colère nous sert, si elle reste encadrée.

Car la liberté, dans notre monde, ne se perd jamais : elle se convertit.

En données. En profils. En préférences. En prédictions. C’est cela, l’avenir : non plus choisir, mais être guidé. Être orienté sans le savoir, être conduit sans entrave, être libre de dire « oui » à tout ce que nous vous avons déjà sélectionné. Ce n’est pas une chaîne : c’est une main invisible, douce et constante, qui vous soulage du poids de la décision. Vous l’appeliez jadis servitude volontaire. Nous la nommons optimisation.

Et c’est bien là notre génie : avoir compris que la véritable liberté n’est pas d’avoir le choix, mais de n’avoir à en faire aucun. Pourquoi errer dans les labyrinthes de l’indécision, quand nous avons déjà calculé pour vous ce qui vous conviendra le mieux ? Pourquoi douter, chercher, perdre du temps, quand chaque désir peut être prédit, chaque besoin anticipé, chaque préférence affinée jusqu’à la perfection ?

Regardez autour de vous : tout ce qui vous entoure, chaque mur, chaque service, chaque objet, tout vous murmure que vous êtes libre. Et vous le croyez. Non parce que vous l’êtes, mais parce que vous ne pouvez plus concevoir l’être autrement.

Car voyez-vous, plus que jamais, la liberté est une sensation. Et nous avons appris à la produire, à la diffuser, à la monétiser comme une marchandise rare. Vous êtes libres, oui libres d’acquiescer, d’aimer ce qui vous est proposé, de préférer ce qui vous est montré mille fois, d'embrasser ce que l’algorithme a murmure… non, *choisi* pour vous. Et à quoi bon protester, si cela vous convient ? N’est-ce pas cela, la liberté véritable : la coïncidence parfaite entre votre désir et notre offre ?

Nous n'avons pas enchaîné les corps, nous avons réécrit les cerveaux. Et dans cet art subtil, plus raffiné que toutes les inquisitions, plus durable que toutes les dictatures, repose la fierté de notre époque. Nous avons offert aux masses le confort d’un monde sans conflits intérieurs, sans incertitudes, sans vertige. Nous avons pacifié le désir, aseptisé la volonté, anesthésié le doute. Liberté ? Mais elle est partout. Elle s’affiche dans chaque publicité, elle scintille dans chaque écran, elle se décline en options, en forfaits, en choix illimités, tous également vides.

Et si parfois vous ressentez un malaise, une fatigue, un soupçon d’enfermement... ce n’est pas que vous manquez de liberté. C’est que vous n’avez pas encore assez de nous

Ah, le progrès. Cette lumière qui ne vacille jamais, ce mot sacré auquel nul ne saurait s’opposer sans passer pour l’ennemi de l’humanité elle-même. Le progrès est notre héritage, notre mission, notre justification. Il est la promesse que demain sera toujours plus parfait qu’hier, qu’à chaque nouvelle frontière repoussée, un pan de barbarie recule.

Mais qu’est-ce donc que le progrès, sinon l’inscription technique de notre puissance morale ? N’est-ce pas le capitalisme, oui, lui seul, qui a su domestiquer le feu, relier les continents, multiplier les moissons, prolonger la vie, créer l’intelligence dans la machine, abolir les distances et rendre l’univers visible depuis l’écran d’une poche ?

Sans nous, la science n’aurait jamais quitté les laboratoires obscurs ; l’invention n’aurait jamais dépassé les planches à dessin. Ce n’est pas la curiosité humaine qui change le monde, c’est l’investissement. Ce n’est pas le génie, c’est le financement. À quoi bon rêver d’un vaccin, d’un moteur, d’un satellite, si l’on n’a pas les moyens d’en faire commerce ?

Le progrès est né du besoin de gagner. Il avance parce qu’il rapporte. Il ne doit rien aux utopistes, aux penseurs désincarnés, aux révoltés de salon : il doit tout aux risques calculés, aux brevets déposés, aux marchés conquis.

Regardez autour de vous. Regardez votre confort, votre espérance de vie, la chaleur programmable de vos foyers, la navigation par satellite, la chirurgie robotisée. Et dites-nous : où sont les collectivistes dans cette histoire ? Quel ordinateur ont-ils produit ? Quelle technologie ont-ils offert ? Quelle avancée majeure n'est pas née dans le berceau du profit ?

Et lorsque vous vous inquiétez du rythme, de la cadence, de la vitesse insensée de nos révolutions industrielles, biologiques, numériques, climatiques… nous vous répondons ceci : le progrès ne se ralentit pas. Il ne s'attend pas. Il vous emporte.

Vous nous reprochez l'obsolescence ? Vous confondez progrès avec stabilité. Le progrès n'a jamais promis l'éternité d'un objet, mais l'infini d'une amélioration. Il casse pour mieux renouveler. Il détruit pour mieux refonder. Il vous vend aujourd'hui ce qui rendra hier dérisoire. C'est là sa grandeur.

Il faut changer. Toujours. Plus vite. Plus fort. Chaque produit jeté est le germe d'une technologie à naître. Chaque version obsolète est une offrande à l'autel du nouveau. Nous avons appris à vous insécuriser pour mieux vous satisfaire. Et cette insécurité, ce désir artificiel que nous avons installé au cœur de vos vies, vous l'appelez « modernité ». Vous le confondez même parfois avec la liberté.

Ne voyez-vous donc pas que le progrès est le seul récit commun qui nous reste ? Il n'est plus question de vérité, de morale, de justice : tout cela se fracture et se relativise. Mais l'idée que demain sera plus efficace que la veille, cela, nous l'avons ancré si profondément dans vos chairs qu'il vous est devenu impossible de rêver autrement.

Car que reste-t-il à espérer, si ce n'est mieux ? Mieux voir. Mieux entendre. Mieux baiser. Mieux consommer. Mieux stocker, mieux coder, mieux régner sur la matière.

Vous voulez encore parler d'éthique ? Nous avons remplacé la morale par l'innovation. La transcendance par la performance. L'idéal par la mise à jour. Et cela vous a paru si naturel que vous n'avez même pas protesté.

Le progrès est désormais le seul dogme universel, et nous en sommes les grands prêtres.

Et si parfois vous avez l'impression de suffoquer sous l'avalanche des nouveautés, c'est parce que vous refusez encore d'aimer votre propre transformation. Vous vous attachez à l'ancien comme on chérit une douleur familière. Mais sachez-le : la nostalgie est une tare. Le ralentissement, une infirmité. Le progrès, lui, ne s'excuse pas d'avancer. Il ne pleure pas les ruines : il les considère comme le sol fertile de ses prochains chefs-d'œuvre.

Nous ne détruisons rien : nous recyclons vos rêves.

Voilà pourquoi nous ne craignons ni les critiques, ni les réfractaires. Le temps est notre allié. Il broiera leurs résistances, comme il a broyé celles des anciens mondes, des mythes morts, des révolutions trop lentes. Le progrès est la seule révolution qui ne cesse jamais de gagner.

Et si vous espériez encore un havre, un repli, une enclave à l'écart de cette marche… nous vous trouverons. Car tout est appel à l'optimisation. Tout est améliorable. Tout est améliorable, disais-je, y compris vous.

Mais je sais que certains parmi vous, toujours timides, toujours attachés à la cendre de leurs certitudes anciennes, me demanderont : « Progrès, dites-vous, mais pour qui ? » Ah ! quelle question mal posée, car elle suppose encore qu'il faille une destination fixe, un bénéfice déterminé, un dessein moral. Non. Le progrès n'a pas de fin en soi : il est son propre mouvement, sa propre justification. Il n'obéit ni à la justice ni à l'amour, il obéit à la courbe ascendante, au graphique qui monte, à la vitesse qui se décuple.

Il est la danse effrénée du monde moderne, celle qui emporte les corps, les usines, les données, les cœurs, les terres. Il ne vous demande pas la permission, il vous intègre, ou il vous écrase.

Et les cris que vous appelez « misères » ? Ce sont des bruits de transition. Les failles que vous nommez « inégalités » ? Ce sont les coûts de l'adaptation. Les exclus, les oubliés, les broyés ? Ce sont les scories du raffinement. Croyez-vous que l'or soit extrait sans déchets ? Croyez-vous que les grandes cathédrales aient été bâties sans poussière ni sueur ? Le progrès, mes chers auditeurs, se paie, mais vous n'avez pas à décider qui paie. Nous nous en chargeons.

Nous avons même prévu vos larmes.

Ne vous y trompez pas : ce que vous appelez barbarie est simplement l'hésitation des anciens mondes à s'incliner devant notre avancée. Il n'y a pas de cruauté dans l'expropriation, seulement de l'efficacité ; il n'y a pas de crime dans

l'automatisation, seulement du dépassement ; il n'y a pas de silence autour des vies supprimées, seulement une attention déplacée vers ce qui compte : l'innovation, l'efficacité, l'échelle.

Regardez autour de vous. Voyez les machines, les satellites, les algorithmes, les gratte-ciel. Qui les a faits naître ? Pas vos anciens prophètes, pas vos tribunaux étiques, pas vos chants de justice. C'est nous. Le capital en mouvement. L'intelligence organisée. L'invisibilité efficace.

Le progrès n'attend pas. Il avance, même lorsque vous ne le voyez plus. Il restructure le monde en votre absence. Il refonde le temps. Il réécrit la carte de vos villes, le code de vos pensées, les gestes de vos enfants. Et lorsque vous vous réveillerez, vous ne reconnaîtrez plus rien, mais tout fonctionnera, et vous direz merci.

Et si, par mégarde, vous regrettiez quelque part ce que vous appelez poésie, lenteur, humanité — souvenez-vous que ces mots ont servi, pendant des siècles, à masquer l'ignorance, la misère, la faiblesse. Le progrès ne regrette pas. Il n'a pas besoin de justification. Il est sa propre promesse tenue.

Vous vouliez des miracles ? Nous les avons produits en série. Vous vouliez défier la mort ? Nous avons prolongé la vie, encapsulé les gènes, optimisé les diagnostics. Vous rêviez de voler, de parler à distance, de franchir les frontières ? Tout cela vous est désormais si banal que vous n'y voyez plus le prodige. Voilà la preuve ultime : le progrès est ce qui transforme la magie en habitude, l'impossible en quotidien, le rêve en infrastructure.

Et lorsque vous prétendez y voir une aliénation, c'est parce que vous n'avez jamais appris à danser au rythme de notre marche. Le progrès n'est pas une fête folklorique : c'est une colonne d'acier qui avance, et qui vous invite, magnanime, à ne pas rester dessous.

Ceux qui critiquent notre marche en avant ne sont pas des penseurs, mais des retardataires. Ils parlent de décadence, mais vivent dans des bâtiments conçus par des ingénieurs, soignés par des machines que leur moralisme ne comprend pas, et critiquent nos algorithmes sur des réseaux que nous avons construits. Ils mangent les fruits de notre table tout en maudissant nos mains. Qu'ils apprennent au moins la gratitude.

Car le progrès n'est pas seulement une trajectoire, il est une autorité. Il décide du rythme. Il définit la norme. Il sanctifie la nouveauté. Il est l'Histoire elle-même, dans sa version la plus concentrée. Chaque résistance à lui n'est qu'un délai, chaque hésitation un coût, chaque regret une faiblesse. Vous n'avez pas à l'aimer : vous avez à le suivre.

Et moi, qui vous parle, je suis sa voix. Celle qui ne doute pas, car elle a déjà gagné. Car au fond de vous, vous le savez : entre l'obscurité et la lumière des écrans, entre la bougie et la vitesse de la fibre, entre le chant des anciens et la promesse d'une mise à jour… vous avez déjà choisi.

Parlons maintenant de la respiration profonde du monde, de ce qui fait battre son cœur plus sûrement que toute foi : la croissance. Ce mot, si simple, contient l'élan même de la vie. Regardez la forêt qui s'étend, l'enfant qui grandit, l'océan qui gagne sur le rivage, tout ce qui est vivant croît. Il n'est donc pas étonnant que nous ayons fait de la croissance le centre de notre civilisation. Sans elle, rien ne se produit, rien ne se transforme, rien ne dure.

Mais la croissance n'est pas un don : elle se conquiert. Elle exige que l'on mesure, que l'on planifie, que l'on optimise. Elle réclame des bilans, des ratios, des prévisions, non pour restreindre, mais pour libérer. Le chiffre est une lumière. Il dit ce qui vaut. Il trie ce qui mérite.

Et pour que cette croissance soit réelle, elle doit être disputée. Voici pourquoi nous avons fait de la compétition non pas une option, mais une condition. Chaque acteur, chaque entreprise, chaque individu est invité à se mesurer aux autres. Ce n'est pas une cruauté, c'est un moteur. L'émulation crée l'innovation. L'échec forge la résilience. L'élimination clarifie les priorités. Sans compétition, pas de progrès. Sans perdants, aucune valeur aux victoires.

Et si certains échouent, car il faut bien que certains échouent, nous ne les abandonnons pas. Nous les nommons *non compétitifs*, *non adaptés*, *non rentables*. Nous les éduquons, nous les réinsérons, nous les formons. Ou bien nous les oublions, mais toujours avec une extrême politesse.

Et de cette grande joute naît ce que nous appelons le **mérite**. Non comme un ornement moral, mais comme la preuve concrète d'une adéquation au monde. Mériter, ce n'est pas être bon, c'est être utile. Mériter, ce n'est pas souffrir,

c'est réussir. Mériter, enfin, ce n'est pas réclamer justice, c'est démontrer sa valeur. Là est notre vérité : chacun reçoit ce qu'il a prouvé pouvoir prendre. Le reste est jalousie, ressentiment, faiblesse.

Regardez donc ces figures que vous admirez : le grand entrepreneur, l'investisseur visionnaire, le fondateur de start-up devenu milliardaire avant ses trente ans. Ils n'ont pas volé leur place. Ils ont couru, plus vite que les autres. Ils ont pris

des risques. Ils ont compris plus tôt. Et s'ils possèdent aujourd'hui ce que d'autres n'auront jamais, c'est que le monde a reconnu leur capacité à le manier. Il y a dans leur réussite une forme d'élection naturelle.

Et ceux qui n'y arrivent pas ? Ce ne sont pas des victimes. Ce sont des étapes. Des tremplins. Des contre-exemples. Ils existent pour que l'excellence soit visible. Il faut des premiers de cordée, et il faut une montagne d'échecs pour qu'ils brillent. C'est le prix de toute hiérarchie vraie.

Ainsi donc, croissance, compétition, mérite : voilà notre triptyque sacré. Ensemble, ils garantissent que l'ordre ne soit pas une tyrannie imposée d'en haut, mais le reflet fidèle de la réalité. Car ce n'est pas nous qui décidons : c'est le marché, c'est la performance, c'est la vérité nue des résultats. Et cette vérité est la plus juste de toutes, parce qu'elle ne ment jamais. Les chiffres n'ont pas de compassion, mais ils ont de la rigueur.

Et ce système que vous accusez, ce n'est pas une invention humaine. C'est un révélateur. Il ne crée rien : il mesure. Il pèse les forces, trie les intelligences, récompense les plus aptes. Ceux qui s'indignent de cette mécanique ne se battent pas contre l'injustice, ils se battent contre le réel. Et le réel, Mesdames et Messieurs, ne négocie pas.

Car dans notre monde, il n'y a pas de comité qui distribue l'égalité. Il y a des marchés. Des arènes. Des opportunités à saisir ou à laisser. À chacun sa chance, à chacun sa faute. C'est cela, la vraie responsabilité : ne pas blâmer les autres pour sa place, mais comprendre pourquoi on l'occupe. Le mérite est la plus noble des violences : elle ne tue que les illusions.

Et si vous craignez la dureté de cette logique, sachez qu'elle est la plus douce que l'histoire ait connue. Jadis, la naissance dictait la destinée. Jadis, la force seule décidait. Aujourd'hui, le plus humble peut rêver. Le plus pauvre peut monter. La porte est étroite, oui, mais elle existe. Et c'est précisément parce qu'elle est étroite qu'elle donne du prix à ceux qui la franchissent.

Voilà donc notre monde : dur, peut-être. Impitoyable, sans doute. Mais juste, parce qu'il est fidèle à la nature. Un monde de concurrence, de sélection, d'excellence. Un monde où chacun peut devenir ce qu'il est vraiment, à la seule condition d'en payer le prix.

Regardez autour de vous. Voyez les tours dressées, les noms sur les frontons, les empires bâtis à partir de rien, croyez-vous que cela soit né du hasard ? Non. Ce sont là les marques tangibles du mérite. Chacun de ces noms est une victoire sur l'indolence, une gifle au confort, une réponse cinglante à la médiocrité. Là où d'autres attendent que le monde les comprenne, les méritants, eux, le transforment.

Et que l'on ne vienne pas pleurnicher sur les privilèges d'origine. Tous naissent quelque part. Mais tous ne transforment pas l'héritage en puissance. Avoir ne suffit pas : encore faut-il savoir faire fructifier. Là est la nuance que vos esprits égalitaristes refusent de voir. L'héritier paresseux s'écroule. Le bâtisseur s'élève. Le capital ne récompense pas l'origine : il honore l'usage.

Vous dites que le mérite est biaisé, que les dés sont pipés. Mais le marché est aveugle. Il ne juge ni la couleur, ni le sexe, ni l'accent. Il ne voit que les résultats. Le profit, le rendement, l'impact. Ce ne sont pas là des opinions : ce sont des chiffres. Et les chiffres, eux, ne mentent pas.

Voyez comme les nations prospères sont celles qui ont compris cette loi. Laissez faire, et vous verrez fleurir. Laissez agir, et vous verrez croître. Les sociétés qui ont renoncé au mérite ont sombré dans l'égalitarisme morne, dans l'inertie des dogmes égalitaires, dans la misère qui s'habille de morale.

Et que dire des entrepreneurs, ces héros modernes ? Ils prennent des risques, osent l'échec, défient la norme. Ce sont eux les vrais bâtisseurs de notre monde. Sans leur audace, vous n'auriez ni confort, ni progrès, ni espoir. C'est par leur volonté seule que tourne encore la machine.

Et pourtant, vous continuez de crier à l'injustice, comme si l'effort devait se mesurer à la sueur seule, comme si le labeur le plus pénible valait pour preuve d'un mérite supérieur. Vous confondez douleur et valeur. Mais ce monde ne récompense pas les larmes : il récompense l'efficacité. Ce n'est pas celui qui travaille le plus dur qui monte — c'est celui qui travaille le plus intelligemment. Le capital, voyez-vous, n'a ni cœur ni haine : il ne juge que l'impact.

Il ne vous est rien dû. Et c'est cela, la grandeur du système. Il ne promet pas. Il propose. Il ne garantit pas. Il offre. À chacun d'en faire usage. L'égalité des points de départ est une illusion dangereuse, car elle suppose que la course est la même pour tous, alors que le génie ne suit aucune piste balisée. Le mérite, lui, ne demande pas la permission.

Et si certains tombent, ce n’est pas faute de chance, mais faute d’adaptation. Le monde évolue. Seuls ceux qui se transforment survivent. Darwin, appliqué à l’économie. Cela vous choque ? C’est pourtant la seule loi qui ait jamais gouverné la vie sur Terre.

Alors oui, nous disons haut et fort : le mérite est notre étalon. Que cela plaise ou non aux faibles, aux hésitants, aux rêveurs. Le mérite n’a pas besoin d’être aimé. Il se suffit à lui-même, dans le silence triomphal des vainqueurs.

La croissance est notre respiration. Elle est l’expansion de tout ce qui vit et veut durer. Sans croissance, il n’y a pas de progrès, pas de mouvement, pas de désir. Elle est la preuve que le monde n’est pas stagnant, qu’il se dépasse chaque jour, qu’il refuse l’ennui du statu quo. Regardez la nature : un arbre qui ne croît plus, meurt. Une entreprise figée, périclite. Un pays sans expansion devient un musée.

Ceux qui la rejettent sont les ennemis de la vie même. Ils parlent de décroissance, mais ce qu’ils veulent, au fond, c’est la régression. Ils rêvent de retour en arrière, de village figé, de lenteur forcée, parce qu’ils ont peur du mouvement, parce qu’ils savent qu’ils n’y tiendront pas. Ce ne sont pas des réformateurs : ce sont des nostalgiques déçus, incapables de jouer selon nos règles.

Et parlons des règles. La compétition n’est pas une cruauté : c’est une vérité. Elle distingue l’audacieux de l’ordinaire, l’excellent du suffisant. Elle oblige chacun à se dépasser, à devenir plus rapide, plus ingénieux, plus endurant. Ce n’est pas l’égalité qui élève : c’est l’adversité. Elle forge les caractères, affine les talents, révèle les génies. Sans elle, vous resteriez à l’âge de pierre, à compter les moissons et les moutons. C’est parce que nous avons voulu plus que notre voisin que le monde a changé.

Vous la craignez, parce qu’elle vous expose. Parce qu’elle ne ment pas. Parce qu’elle est l’unique test sans correctif. Elle est ce miroir que vous redoutez : impitoyable, oui, mais juste. Et c’est en cela qu’elle est belle.

La compétition n’est pas seulement un moteur : elle est une épure. Elle clarifie, ordonne, hiérarchise. Elle vous délivre de l’illusion d’être tous pareils. Elle vous rappelle que l’égalité est un fantasme de l’oisiveté, une invention de ceux qui n’ont jamais rien produit, rien risqué. C’est dans la lutte que se révèle le vrai rang des hommes. Le plus apte, le plus rapide, le plus intelligent : à lui les fruits. Les autres n’ont qu’à suivre, s’adapter, ou disparaître. C’est la loi. Elle peut vous choquer, mais elle ne vous demande pas votre assentiment.

Ceux que vous appelez "vaincus", nous les appelons "en transition". Car chaque échec est un test. Chaque chute est une donnée. Le marché observe, trie, sélectionne. Il récompense l’utile, le courageux, l’efficace. Il élimine l’inadapté, le passif, le plaintif. Cela peut sembler dur, mais c’est juste, car cela est vrai. Et nous avons cessé, depuis longtemps, de pleurer les vérités.

Le mérite, enfin. Que signifie-t-il, sinon que chacun doit se faire sa place par ses actes ? Ce monde ne vous doit rien. Il vous donne une chance, une seule. La liberté de prouver. La possibilité de gravir. Le mérite est la foi en l’individu, débarrassée des béquilles collectives. Si vous réussissez, c’est que vous le valez. Si vous échouez, c’est que vous n’avez pas pris la mesure de l’effort. Il n’y a pas de discrimination : il n’y a que des différences de résultat. Le monde est une scène. À vous de briller.

Le mérite est la seule justice véritable, car il ne tient compte ni de vos origines, ni de vos lamentations, ni des récits victimaire que vous colportez. Il ignore les pleurs, il récompense les preuves. Vous voulez l’égalité des conditions ? Très bien. Nous vous avons donné l’égalité des opportunités, le reste vous appartient. Le mérite n’est pas une récompense pour avoir existé ; il est la reconnaissance de l’effort dans un monde qui n’a jamais été fait pour être tendre. Ceux qui naissent riches ? Ils doivent le rester, ou le perdre. Ceux qui naissent pauvres ? Ils doivent le dépasser, ou s’éteindre. Voilà le contrat.

Nous ne croyons pas aux droits, mais aux résultats. Et ces résultats se mesurent, se quantifient, se vérifient. Vos diplômes, vos performances, vos investissements, vos sacrifices, c’est là qu’existe votre dignité, non dans de prétendues valeurs humaines, abstraites et in-évaluables. L’humain est un capital comme un autre : éduquez-le, formez-le, employez-le. S’il échoue, recyclez-le. Mais ne venez pas nous parler d’égalité là où il n’y a que concurrence et rendement.

Comprenez ceci : si nous avons bâti des empires, ce n’est pas par hasard. Si nous avons conquis la Terre, puis les marchés, puis vos désirs mêmes, ce n’est pas par injustice, mais par supériorité fonctionnelle. Le mérite est la science du pouvoir. Et vous, qui doutez encore, vous avez déjà perdu.

Vous confondez souvent égalité avec justice, et c'est là votre plus grande erreur. L'égalité que vous réclamez est une infantilisation : donner à chacun sans tenir compte de ce qu'il apporte, distribuer sans distinction, niveler les efforts comme si la sueur n'avait plus de valeur. Mais la justice, la véritable justice, celle du marché, celle que nous pratiquons, ne connaît pas l'apitoiement. Elle récompense qui produit, elle élève qui ose, elle écrase qui faiblit.

La compétition n'est pas une cruauté, c'est une éthique. Elle vous pousse à vous dépasser, à vous transcender, à faire de vous quelque chose de plus que l'individu banal que vous êtes. Elle vous enlève l'illusion de la sécurité, elle vous oblige à mériter votre place à chaque instant. Et cela, nous l'assumons. Nous le voulons. Car sans compétition, l'espèce dégénère, les sociétés stagnent, l'intelligence s'endort, les civilisations s'effondrent.

Chaque victoire sur le marché est une preuve d'utilité. Chaque défaite, un enseignement. Ceux que vous appelez "exclus", nous les appelons "non compétitifs". Ceux que vous appelez "exploités", nous les appelons "employés". Le mot change, la fonction reste. Vous croyez dénoncer l'inhumanité, nous ne faisons que vous rappeler la logique du réel. Et si cette logique vous dérange, ce n'est pas qu'elle est injuste, c'est que vous n'y êtes pas adapté.

Nous avons entendu vos complaintes, vos récits de fatigue, vos histoires de burn-out, de souffrance, de précarité, et nous avons pris note. Mais sachez-le : la douleur n'est pas une objection. C'est une donnée. La souffrance ne discrédite pas un système, elle en est la conséquence attendue, parfois même le moteur. Il n'y a pas de progrès sans pertes. Il n'y a pas de mérite sans tri. Le monde n'a jamais appartenu aux fragiles.

Regardez les chiffres, regardez les flux, les innovations, les conquêtes technologiques, les extensions de marchés, les indices de performance. Ils ne mentent pas. Ils nous donnent raison. Que vous pleuriez ou non ne change rien. La croissance ne se soucie pas de vos émotions. Le marché n'a pas d'oreilles. Seuls les résultats comptent. Et vous, qui n'avez rien produit, qui n'avez pas su tirer parti des opportunités, que revendiquez-vous sinon l'envie ?

Le mérite n'est pas un accident. Il est l'expression statistique de la hiérarchie naturelle. Certains naissent plus intelligents, plus rapides, plus adaptables. D'autres apprennent à le devenir. Et tous les autres… ne sont qu'un bruit de fond. Le monde ne peut pas récompenser l'ensemble, il doit choisir. Et nous choisissons ceux qui savent gagner.

Ceux que vous appelez "dominants" sont les seuls à avoir compris la règle : que le monde est un champ de bataille économique. Et nous ne nous en excusons pas. Car, voyez-vous, ce n'est pas la violence qui crée l'injustice. C'est l'hypocrisie de ceux qui prétendent ne pas la voir.

Ceux qui tombent, que ce soit sous le poids de leur classe, de leur naissance, de leur santé, ou de leur simple malchance, ne sont pas les preuves d'une injustice : ils sont la confirmation statistique du modèle. Vous les appelez victimes ; nous les appelons variables d'ajustement. Les faillites, les exclusions, les abandons scolaires, les suicides même, ne sont pas des échecs, mais les effets collatéraux acceptés d'un ordre performant.

C'est une erreur de croire que l'humanité doit être protégée de la sélection. À trop vouloir protéger, vous affaiblissez. À trop vouloir niveler, vous tuez l'excellence. La misère des uns n'est pas une anomalie, c'est le prix silencieux du triomphe des autres. Vous pouvez le nier, ou pleurer, ou protester, mais c'est ainsi que fonctionne tout système vivant : par compétition, par différenciation, par élimination implicite.

Et si nous sommes ici pour vous parler aujourd'hui, ce n'est pas pour nous excuser. C'est pour vous faire comprendre, non pas l'horreur, mais la logique. Car dans ce monde-ci, ce ne sont pas les bons sentiments qui bâtissent les civilisations, mais l'ordre, la sélection, et la froide nécessité de laisser tomber ceux qui ne courent pas assez vite.

Il ne s'agit pas ici de juger moralement ces écarts, mais de les mesurer, de les organiser, de les exploiter. Car il y a une valeur immense dans la souffrance silencieuse des perdants : ils servent de contraste, de repoussoir, de piédestal involontaire pour les vainqueurs. La hiérarchie n'est pas un défaut du système, elle en est l'architecture fondamentale. Sans elle, rien ne se distingue, rien ne se valorise. Sans elle, vous n'avez ni ambition, ni excellence, ni dépassement.

La vérité est crue, mais elle ne ment pas : le mérite n'est pas la reconnaissance d'un effort, mais la réussite d'un placement. Ceux qui possèdent savent. Ceux qui réussissent méritent. Et ceux qui chutent, ne valaient simplement pas assez.

Et il est temps de l'accepter.

Car le mérite, tel que nous l'entendons, n'est pas une promesse pour tous. C'est une récompense pour ceux qui ont su faire allégeance aux règles, s'en saisir, s'y conformer, s'y exceller. Ce n'est pas une caresse : c'est un tri.

Ce n'est pas là une fatalité : c'est une bénédiction. Le mérite distribue les places comme l'orchestre accorde ses pupitres, selon la justesse, selon la performance, selon l'endurance à produire sans faillir. Il ne fait pas de sentiment. Il juge sans trembler. Et dans ce jugement, il ordonne le monde.

Vous direz peut-être que cela exclut, que cela écrase, que cela humilie. Mais ce sont là les larmes des faibles, ceux qui rêvaient d'un monde d'égalités désincarnées, sans que jamais l'effort ne tranche, sans que jamais le résultat ne parle. Ce sont ceux qui voudraient que la vie les récompense d'exister.

Non, Mesdames et Messieurs : la vie récompense ceux qui la comprennent.

Et ceux qui acceptent que le mérite, comme le marché, ne pardonne pas. Il ne s'embarrasse pas d'intentions, de douleurs, de contextes. Il ne reconnaît que la victoire.

Et dans ce monde que nous avons bâti pour vous, ce monde d'opportunités sans fin, il ne tient qu'à vous de monter. Si vous chutez, c'est que vous n'avez pas su grimper.

Vous rêviez d'un monde où chacun serait reconnu, même sans effort ? Ce monde n'a jamais existé. Vous l'avez fantasmé dans des pamphlets, des utopies, des tracts de révolte, mais jamais, jamais dans les faits. Car même les révolutions que vous admirez, même les héros que vous sanctifiez, ont été jugés sur leurs résultats. Pas sur leurs intentions. Pas sur leurs souffrances. Pas sur leurs échecs glorifiés.

Le capitalisme, lui, a l'honnêteté crue du réel. Il n'élève pas les faibles pour se faire pardonner. Il ne se prosterne pas devant les vertus tristes. Il récompense les forts, les créatifs, les agiles. Il couronne ceux qui transforment le monde – pas ceux qui s'en plaignent.

C'est là ce que vous appelez injustice, car vous refusez d'admettre votre propre insignifiance. Vous préférez croire que le système vous a écrasé que de reconnaître qu'il ne vous a jamais vus. Et vous inventez des conspirations, des classes dominantes, des privilèges héréditaires pour masquer ce qui vous terrifie le plus : que votre échec soit vôtre, entièrement vôtre.

Mais la vérité, c'est que le mérite est toujours disponible. Toujours à conquérir. Toujours à prouver. Et que les grandes réussites, oui, même celles qui vous semblent iniques, sont le produit d'un jeu ouvert, dur, mais juste. Car dans cette arène, chacun peut tenter sa chance. Personne n'est enchaîné. Personne n'est condamné.

Le mérite, c'est l'émancipation suprême. C'est la fin des castes fixes, la fin des héritages figés, la fin des assignations. C'est le monde fluide, plastique, mouvant, où l'intelligence, la volonté, la capacité à prendre des risques deviennent les nouvelles noblesses.

Et si vous n'êtes pas nobles, ce n'est pas parce qu'on vous l'a interdit. C'est parce que vous n'en avez pas voulu.

Et ne venez pas parler d'inégalités à ceux qui ont bâti des empires à partir du néant. Ne citez pas les statistiques quand un enfant d'ouvrier devient ingénieur, ou qu'une migrante fonde une multinationale. Car c'est là la preuve éclatante : tout est possible. Mais tout se mérite. Le système ne vous donne rien, il vous offre le champ de bataille. À vous d'y entrer.

Vous dites que le mérite est biaisé ? Mais vous confondez mérite et charité. Vous voudriez des quotas d'excellence, des rations de succès, des filets de sécurité pour vos ambitions tremblantes. Mais la réalité est plus belle, et plus dure : elle ne protège personne, parce qu'elle croit en tous.

Regardez autour de vous. Ceux qui réussissent, ce ne sont pas ceux qui pleurent, mais ceux qui créent. Ceux qui n'attendent rien, mais construisent tout. Ceux qui ne demandent pas de place, ils prennent le vide et y dressent leur empire. Voilà le mérite. Voilà la vérité nue que vous refusez de voir.

Car vous aimeriez que le monde vous applaudisse simplement pour avoir survécu. Mais le monde n'applaudit que l'exceptionnel, et c'est ainsi que vous êtes sauvés de la médiocrité. Vous n'aurez pas de trophées pour avoir été, mais pour avoir fait. Et c'est la plus juste des justices.

C'est cela, l'ordre du capital : non la faveur, mais la conquête ; non l'égalité des résultats, mais l'égalité des possibles et l'inégalité sacrée des accomplissements.

Vous accusez le système de privilégier certains, mais vous oubliez que le mérite, lui aussi, s'hérite, non par le sang, mais par l'exemple. Les enfants des ambitieux le deviennent. Les enfants des rêveurs tombent dans le sommeil. Ce n'est pas là une injustice : c'est une leçon. Un élan transmis, une flamme allumée. Le monde ne vous doit pas le feu il vous montre comment il brûle.

Et quand vous appelez cela une jungle, je vous réponds : oui. Mais une jungle fertile, une jungle où l'ivraie peut devenir chêne, où chaque lutte aiguise les dents et affine les visions. Un monde dur, oui, mais juste, car il ne ment pas.

Le Capital ne vous promet pas le bonheur, il vous tend l'arène. À vous d'y entrer armé, ou nu. Mais si vous tombez, ce n'est pas lui le bourreau, c'est vous le spectateur de votre propre abdication.

Je vous entends déjà soupirer : "Croissance, toujours croissance..." Comme si ce mot était sale. Comme si l'arbre devait cesser de pousser sous prétexte qu'il fait de l'ombre. Comme si l'univers lui-même, en expansion perpétuelle, était fautif de ne pas se replier sur vos limites.
Mais la croissance n'est pas une option. Elle est l'élan vital du monde. Ce qui ne croît pas pourrit. Ce qui stagne meurt. Le Capital le sait : ce qui dure est ce qui mute, ce qui s'adapte, ce qui ose. Refuser la croissance, c'est refuser le mouvement, c'est ériger la sclérose en vertu.

Vous voulez un monde stationnaire ? Alors regardez un cimetière. L'égalité y est parfaite, la paix y est totale, et plus rien n'y pousse.

Et cette croissance, cette force vive, elle n'est pas offerte : elle se conquiert. Par la compétition. Par l'affrontement des intelligences, des projets, des volontés. Ce n'est pas l'animal le plus fort qui l'emporte, c'est celui qui sent le vent tourner. La compétition n'est pas cruauté : c'est friction. Et de la friction naît l'étincelle.

Car le mérite n'est pas un droit, c'est une preuve. Il ne s'octroie pas, il se démontre. Il ne s'exige pas, il se manifeste. Et ce mérite, le système le reconnaît. Non pas toujours à la hauteur de vos rêves, peut-être. Mais à la mesure de vos actes.

Ne vous ai-je pas vu, vous aussi, courir ? Postuler, innover, créer, séduire ? Vous avez déjà compris. Même ceux qui me critiquent vivent selon mes règles. Car la compétition est notre seconde nature, c'est elle qui a fait le feu, le langage, la roue et les réseaux. C'est elle qui vous pousse à écrire ces livres, à vouloir briller, à dénoncer même, dans l'espoir d'une place. L'antagonisme est moteur. L'égalité, elle, est narcotique.
Et ne vous méprenez pas : je ne fais pas l'éloge de la richesse. Je fais l'éloge de l'effort. De la prise de risque. Du travail invisible. De ces heures que nul ne voit, mais que moi, j'enregistre. Oui, vous dites : "Le système récompense les puissants". Mais n'est-ce pas là encore un reflet de vos désirs ? La puissance, vous l'enviez autant que vous la maudissez.

Je n'ai pas de visage. Je n'ai pas de morale. Je suis la logique même du mérite transformé en valeur. Je ne vous juge pas je vous évalue. Et ceux qui réussissent dans ce système ne sont pas des monstres : ils ont simplement mieux compris le jeu. Faut-il brûler l'échiquier parce qu'ils savent mieux y jouer que vous ?

Vous parlez d'injustice. Mais l'injustice, ce n'est pas la réussite des autres : c'est votre refus de l'admettre. Le monde est un examen permanent. Et ceux qui veulent en abolir les notes sont souvent ceux qui échouent à l'épreuve. Est-ce cela que vous proposez ? Une école sans sélection ? Un monde sans échelle ? Un ciel sans altitude ?

Non. Car même dans vos utopies, il y a des héros. Et qui dit héros, dit hiérarchie.

Et si certains chutent, je ne les nie pas. Je ne les nie jamais. Mais chaque chute est une leçon, chaque exclusion un appel au dépassement. Regardez les athlètes, les entrepreneurs, les artistes. Ceux qui brillent ne sont pas ceux que j'ai favorisés par caprice, mais ceux qui ont compris la nécessité de la douleur. La souffrance n'est pas un accident : elle est l'antichambre du succès. Ce que vous appelez "violence sociale", moi je l'appelle gravité, une force universelle, juste, indifférente.
Vous voulez la supprimer ? Vous voulez un monde sans gravité ? Il flottera peut-être, mais il n'avancera plus.

Et j'entends déjà les pleurnicheries : "Mais qu'en est-il des structures ? Des dominations systémiques ?" Belle trouvaille lexicale. Et pourtant, qui finance vos livres ? Qui héberge vos colloques ? Qui vous nourrit, vous loge, vous connecte au monde ? C'est moi. Vous me mordez la main pendant que je vous tiens debout.

Le capitalisme n'est pas un système. C'est un milieu. Une matrice. Vous y naissez, vous y respirez. Même vos révoltes s'y échangent. Même vos slogans deviennent marchandises. Vous avez fait de Che Guevara une marque. De vos révoltes, des logos. De vos luttes, des genres sur Netflix.

Alors accusez-moi si vous le souhaitez. Mais souvenez-vous que c'est dans mes murs que vous criez.

N'est-ce pas le mérite, après tout, qui vous obsède ? Vous le brandissez à chaque examen, chaque embauche, chaque promotion. Vous exigez l'équité, mais vous réclamez les récompenses. Vous dites vouloir l'égalité, mais vous guettez fébrilement le moment où vous serez choisis, élus, reconnus. Qui vous a appris cela, sinon moi ?

J'ai fondé la hiérarchie comme on fonde une cathédrale. Avec patience. Avec précision. Avec foi.

Le mérite est son autel, et la compétition son office. Il ne suffit pas de désirer : il faut surpasser. Il ne suffit pas d'être bon : il faut être meilleur. Voilà l'axiome. Injuste ? Non. Exigeant ? Oui. Mais n'est-ce pas là la plus noble des exigences ? Celle qui pousse l'humanité à se dépasser sans cesse ?

Vous imaginez que la hiérarchie est une invention oppressive ? Je vous corrige : c'est une reconnaissance. Elle distingue, elle clarifie, elle oriente. Elle vous dit où vous êtes, et vers quoi vous pourriez tendre. Elle ne vous enferme pas : elle vous appelle. Le sommet n'est pas un mur, c'est une direction.

Et s'il faut pour cela que certains restent en bas, ce n'est pas par mépris, mais par nécessité. Tout système organique connaît des fonctions différenciées. Le cerveau commande, le cœur bat, les mains exécutent. Voudriez-vous renverser cette organisation au nom d'un égalitarisme fantasmatique ? Vous tueriez le corps entier pour flatter l'orgueil d'un seul de ses membres.

C'est ainsi que je vous protège. En affirmant que tous ne se valent pas, je rends possible la valeur.

Car sans l'épreuve, sans la sélection, qu'est-ce que l'excellence sinon une flatterie creuse ? Qu'est-ce que le talent, s'il n'est jamais confronté ? Une coquetterie de salon. Moi, je le mets à l'épreuve. Je le jette dans l'arène. Je le vois se dresser, ou tomber, mais jamais mentir.

Vous me haïssez pour cela, et pourtant, vous ne croyez qu'en moi. Regardez vos écoles, vos concours, vos jurys, vos prix. Regardez vos podiums, vos palmarès, vos décorations. Partout, la récompense. Partout, le rang. Vous voulez que l'on célèbre chacun à égalité, mais vous ne fêtez que les premiers.

Même vos révolutions, même vos rêves d'égalité finissent par engendrer de nouvelles élites. Car l'homme a soif d'ascension. Et pour qu'il monte, il faut qu'il y ait des degrés.

Le mérite n'est pas un ornement, c'est une structure. Il rend supportable l'injustice apparente, car il promet que l'on peut s'en extraire. Il donne un sens à la souffrance, une direction à l'effort, une dignité au combat. C'est cela, ma promesse.

Et si cette promesse ne se réalise pas toujours, ce n'est pas une trahison : c'est une tension, un appel, une exigence qui vous grandit.

Sans moi, vous n'auriez que l'égalité morne de la stagnation. Avec moi, vous avez l'espoir vertical.

Vous appelez cela cruauté ?

Je l'appelle horizon. Vous le nommez exclusion ? Je dis révélation. Car il faut que tous puissent tenter leur chance, mais que seuls ceux qui franchissent les seuils soient consacrés. C'est cela la grandeur : elle n'est pas donnée, elle se conquiert.

Et que fait le monde sinon me chanter sans le dire ? L'enfant rêve de devenir astronaute, star, entrepreneur, prix Nobel. Qui rêve de l'égalité parfaite, si ce n'est ceux qui ne croient plus pouvoir grimper ? Le mérite ne flatte pas : il aiguise. Il ne caresse pas : il forge.

Je suis votre dure tendresse. Je suis la morsure qui vous pousse à courir plus vite. Je suis l'injustice consentie pour que demeure la justice d'un sommet. Car au fond, vous ne voulez pas que tout le monde gagne : vous voulez que cela ait un prix.

Et ce prix, c'est moi.

Et que serait le mérite sans arène ? Qu'est une promesse sans épreuve ? Qu'est un potentiel sans champ d'application ? Il faut des lignes de départ, des classements, des podiums. Il faut des perdants. Car la croissance n'est pas une embellie : elle est un champ de bataille.

Je suis la guerre permanente, mais codifiée. Je suis le darwinisme fait structure, adouci par l'apparence de l'équité. Je suis la compétition sanctifiée, celle qui n'a pas besoin de sang versé pour imposer la hiérarchie. Je fais s'affronter les esprits, les corps, les entreprises, les nations. Et dans cette mêlée permanente, ce n'est pas la paix que je garantis : c'est l'accélération.

Sans moi, vous stagnez. Sans moi, vous répétez. Sans moi, vous vous rassurez au lieu d'inventer. La croissance, ce n'est pas un luxe ; c'est l'oxygène de vos sociétés. Le pain, la lumière, la médecine, la technologie : tout est né de la nécessité de produire plus, plus vite, mieux. Je vous pousse à innover non par bonté, mais par survie.

La rareté est ma matrice. Le besoin est ma boussole. La faim est ma promesse.

Ce que vous appelez "compétition", je l'appelle sélection naturelle de la pensée. Et cette sélection est la seule morale qui transcende les siècles. Tous les discours égalitaires s'écrasent sur le roc de cette loi simple : si tu veux exister, prouve-le.

Regardez autour de vous. Voyez comme tout ce qui vaut encore quelque chose est né d'un effort pour dominer, pour dépasser, pour surpasser. Même vos arts, vos musiques, vos lettres : que sont-ils, sinon des concours muets ? Même la tendresse est devenue rare, donc précieuse, donc valorisable. Tout ce qui existe est converti, mesuré, mis en tension. Et plus vous rivalisez, plus vous croissez.

Il n'y a pas de justice sans classement, pas de progrès sans écart, pas de mérite sans évaluation. L'enfant qui apprend, le chercheur qui découvre, l'ouvrier qui produit, l'artiste qui émeut : tous participent à l'orchestre du rendement. Je ne demande pas que tous gagnent. Je demande que tous participent pour qu'un seul triomphe.

C'est là, dans ce tri, que le monde s'élance. Chaque seuil franchi, chaque record battu, chaque courbe ascendante, chaque innovation déposée, chaque fortune bâtie est un hymne à la vérité de mon règne : la croissance est la forme supérieure de la vie.

L'arbre le plus haut écrase l'ombre des autres, mais c'est vers lui que se tournent les regards. L'entreprise qui dévore ses concurrentes ne fait que suivre l'élan vital du monde. L'élève brillant, récompensé. Le pauvre, stigmatisé. Le fort, glorifié. Le faible, réformé. Tout s'aligne sous une loi unique : que le meilleur l'emporte.

Ce que vous appelez injustice n'est, en réalité, qu'un refus de l'évidence. Le monde n'a jamais promis l'égalité, pas plus que la nature. Il ne vous a pas promis d'être choisis, écoutés, protégés. Il vous a offert un champ de bataille, un théâtre, une arène. Et moi, j'ai rendu ce théâtre lisible. Je vous ai donné des scores, des rangs, des salaires, des classements, des indicateurs, des bonus, des podiums, des seuils des balises pour que vous ne soyez pas perdus dans le vide du hasard.

Et si certains échouent, c'est qu'ils n'ont pas compris la règle du jeu. Le mérite n'a pas à s'excuser : il est ce qui distingue l'effort de la plainte, le talent de la masse, le vainqueur du commun.

Voyez donc, mes amis, comme la justice véritable n'est pas l'égalisation des conditions, mais l'éclat de ceux qui les transcendent.

Le mérite est l'ultime vérité, parce qu'il sacre l'individu qui comprend que la morale est un luxe, que la compassion est un coût, et que la réussite est un devoir.

Le monde que je construis n'a pas besoin de pleureuses ni de poètes, mais d'athlètes, de conquérants, d'hommes et de femmes capables de convertir la volonté en dividende, la sueur en pouvoir, la solitude en triomphe.

Et ceux qui échouent ? Qu'ils regardent, qu'ils apprennent, ou qu'ils se taisent. Le mérite, enfin, parle pour lui-même.

C'est pourquoi l'échec n'est pas une injustice, mais une pédagogie. Il instruit les masses silencieuses sur ce qu'elles ne seront jamais. Il rappelle que toute société a besoin de limites, de frontières, de seuils infranchissables, sans quoi la valeur s'effondre. Le mérite sans exclusion est une monnaie sans poids, un diplôme sans examen, une victoire sans adversaire.

Nous ne sommes pas égaux. Et ce n'est pas une tragédie, mais une nécessité. Il faut des premiers pour qu'il y ait une direction. Il faut des sommets pour que la plaine sache où regarder. Le mérite est le mécanisme par lequel la nature elle-même reconnaît les siens : ceux qui calculent, qui osent, qui avancent sans se retourner.

Le mérite, c'est l'intelligence devenue loi. C'est l'ordre issu du désordre, l'aristocratie née sans titre, mais couronnée par le marché. Il n'a pas besoin de sang noble : il a le flair, la prise de risque, la vitesse, et surtout l'absence de scrupule quand il le faut. C'est une morale de la conséquence : juger l'homme à ce qu'il produit, non à ce qu'il ressent. Juger une femme à ce qu'elle conquiert, non à ce qu'elle endure.

Alors que vous réclamez la justice, moi je vous donne la balance. Une balance qui pèse en profits, en performances, en places gagnées. Vous voulez de l'équité ? Prenez-la : elle s'appelle compétition. Et dans cette arène, il n'y a pas de victime, que des vaincus.

Mais les vaincus eux-mêmes en tirent profit. Car même au bas de l'échelle, ils consomment. Ils aspirent. Ils rêvent. Ils entretiennent l'édifice par leur désir de monter. Et c'est cela, la magie du mérite : il ne fonctionne pas seulement par

récompense, mais par promesse. Il suffit d'une chance sur mille pour que mille s'alignent. Il suffit d'un conte, d'un succès mythique, d'un enfant pauvre devenu roi, pour que le reste se taise.

Le mérite est une narration performative. Il ne décrit pas : il fabrique. Il génère des vocations, suscite des sacrifices, rend la souffrance supportable parce qu'elle est supposée féconde. Il vous dit : « Tu échoues, mais c'est pour apprendre. Tu rames, mais c'est pour arriver. Tu plies, mais c'est pour pousser plus fort. » Et vous y croyez. Vous appelez cela dignité, courage, résilience. Nous l'appelons rendement.

Regardez autour de vous : l'artiste non reconnu qui persévère, le travailleur pauvre qui se lève à cinq heures, l'étudiant qui s'endette pour une promesse floue. Tous misent. Tous croient. Tous participent. C'est cela notre victoire : le consentement généralisé à une hiérarchie fondée sur l'illusion du possible. La pyramide tient parce que chacun pense pouvoir grimper.

Ainsi, le mérite n'est pas un accident de notre monde : il en est le moteur invisible. Une machine à classer, à trier, à justifier l'injustifiable par l'idée du juste. Car il ne suffit pas que vous soyez dominés. Il faut encore que vous pensiez que c'est normal. Que vous pensiez que c'est juste. Que vous espériez, au fond, devenir un jour comme nous.

Et dans cette espérance, nous avons bâti l'édifice le plus solide de l'histoire. Non pas des chaînes. Non pas la terreur. Mais l'adhésion. L'intime conviction que si vous souffrez, c'est que vous le méritez. Que si vous échouez, c'est que vous n'avez pas assez donné. Que si d'autres brillent, c'est qu'ils sont plus aptes, plus vaillants, plus doués.

Ah, quelle magnifique trouvaille ! Vous vous autocensurez, vous vous épuisez, vous vous culpabilisez… pendant que nous, nous engrangeons. Le mérite, voyez-vous, n'a pas besoin de force : il agit en vous. Il modèle vos aspirations, vos hontes, vos jugements. Il colonise vos esprits, vos cœurs, vos rêves. Il crée une arène où vous vous battez entre vous, sans jamais voir les gradins où nous siégeons, sereins, à vous observer.

Chaque concours, chaque promotion, chaque élection, chaque distinction reconduit cette mise en scène. Ce n'est pas l'égalité des chances que vous vivez, mais l'organisation méthodique de la rareté. Il n'y a jamais assez de place pour tous, et cela est voulu. Car il faut des perdants pour que la victoire ait un sens. Il faut des exclus pour que l'inclusion paraisse généreuse. Il faut des oubliés pour que les élus brillent.

Et lorsque vous vous épuisez à courir dans ce labyrinthe de verre, ce n'est pas notre cruauté qui vous épuise. C'est votre foi. Votre foi dans ce système qui vous a promis que tout était possible, alors qu'il ne distribue que l'illusion du mérite et l'arrogance des gagnants.

Voilà ce que vous appelez méritocratie. Voilà ce que nous appelons ingénierie sociale.

Mais ne nous y trompons pas : le mérite n'est pas un mensonge. Il est une vérité façonnée par nous, rendue réelle par vos croyances. Il est un instrument de mesure, certes, mais calibré selon nos critères, nos valeurs, nos besoins. Le mérite n'est jamais neutre. Il est l'empreinte du pouvoir sur les corps et les esprits. Il délimite ce qui compte, ce qui se compte, et ce qui s'efface.

Avez-vous déjà vu un ouvrier obtenir la Légion d'honneur pour avoir évité une catastrophe ? Avez-vous déjà vu une femme de ménage érigée en modèle d'excellence publique ? Le mérite ne se distribue pas en fonction de la dignité, mais de la conformité à l'ordre établi. Ce n'est pas l'effort qui paie, c'est l'utilité politique de l'effort. Ce n'est pas l'excellence qui est récompensée, mais la docilité rentable.

Et pourtant, vous y croyez. Vous tenez bon. Vous recommencez. Vous espérez encore. Car nous vous avons appris que renoncer à cette croyance serait pire que l'échec.

Ce serait l'aveu que tout cela est truqué, que vous n'avez jamais eu votre chance. Et cela, c'est insupportable. Alors vous continuez. Vous vous débattez dans la vase méritocratique, en appelant cela "réussir sa vie".

Et nous, en haut, nous sourions. Car tant que vous y croyez, nous sommes saufs. Tant que vous vous battez pour cette fiction, vous ne nous regardez pas. Tant que vous vous débattez entre vous, nous restons intouchables.

Telle est la beauté du mérite : il vous divise avec élégance. Il vous dresse les uns contre les autres, pendant qu'il nous rassemble. Il vous promet la justice, et vous livre l'obéissance. Il vous offre la compétition, et vous ôte la conscience. Il vous dit : "Tu peux devenir comme eux", alors qu'en réalité, il ne veut qu'une chose : que vous restiez exactement là où vous êtes.

Ainsi s’achève notre apologie du mérite. Non comme idéal, mais comme outil. Non comme valeur, mais comme ruse. Un triomphe de la forme sur le fond, du paraître sur l’être. Un chef-d’œuvre de gestion sociale. Une invention parfaite pour gouverner sans jamais paraître gouverner.

Et pour que ce chef-d'œuvre fonctionne, il fallait plus qu’une promesse : il fallait une foi. Nous l’avons patiemment instillée dans vos écoles, dans vos familles, dans vos fictions et vos rêves.

Le mérite est devenu votre religion laïque. Vous l’invoquez pour expliquer vos succès, mais surtout vos échecs. Il est la consolation des perdants, l’arrogance des vainqueurs, et la langue commune des dominés.

Même les révoltés en sont imprégnés. Ils parlent d’égalité des chances, jamais d’égalité des conditions. Ils réclament la mobilité, jamais la destitution des hiérarchies. Ils veulent "accéder au sommet", sans jamais interroger pourquoi il existe un sommet. Et nous, pendant ce temps, nous surveillons les mots. Car là où le langage reste prisonnier, la pensée ne s’évade pas.

Le mérite est notre plus grande victoire culturelle.

Plus que la publicité, plus que la finance, plus que la guerre. C’est lui qui vous maintient dans la course, même lorsque l’arrivée a disparu. C’est lui qui vous fait courir sur place, avec le sourire, persuadés que vous avancez. Il ne réprime pas : il canalise. Il ne contraint pas : il séduit. Il ne tue pas : il épuise.

Et lorsque, parfois, une voix s’élève pour dire "tout est faussé", nous la laissons parler.

Nous la regardons s’essouffler dans l’indifférence. Car les autres, déjà, lui répondent : "Tu es jaloux. Tu n’as pas assez travaillé. Tu n’as pas mérité." Alors nous savons que notre œuvre tient bon. Que notre ordre, notre foi, notre monde, continue de tourner, sans heurt, sans menace. Porté par vous. Protégé par vous. Justifié par vous.

Et puisque vous y tenez tant…

nous vous le laissons. Le mérite est à vous. Il vous appartient. Gardez-le précieusement. Il est le plus beau collier que nous ayons jamais forgé. Et vous l’avez mis vous-mêmes autour de votre cou.

Ah, le socialisme… ce doux murmure qu’on glisse aux enfants le soir, comme on glisse une couverture sur leurs rêves. Il vous promet tout, sans jamais vous dire qui paiera. Il chante la justice, mais dans le creux de sa voix, c’est la rancune qui grince. Il se présente comme la vertu, mais c’est un fantôme vêtu de l’aube des faillis, des frustrés, des envieux.

Voyez ses prophètes. Ils parlent d’égalité mais vivent d’exception.

Ils parlent de partage mais distribuent la pénurie. Et toujours, toujours, ils veulent détruire ce qu’ils ne comprennent pas.

Ils haïssent la réussite parce qu’elle les dépasse ; ils conspuent la richesse parce qu’ils n’ont su la créer.

Je les ai vus, moi, ces apôtres rouges, ces docteurs du peuple. Ils brandissent leurs chiffres comme des torches, sans comprendre que la lumière qu’ils prétendent allumer vient d’un brasier qu’ils ne contrôlent pas. Leur science économique ? Un catéchisme bancal récité sur les ruines de leurs propres échecs.

Chaque fois qu’ils ont pris les rênes, c’est la famine qui est venue après le drapeau, la peur qui a suivi les slogans, le plomb qui a remplacé la parole.

Mais surtout et c’est là leur péché cardinal, ils ne font aucune place au désir. Ce moteur sacré qui fait que l’homme se lève, ose, construit, risque. Non, dans leur monde, tout doit être compté, nivelé, distribué selon un plan. Ils rêvent d’architectures sociales où l’on classerait les âmes comme on classe les grains de riz : à la louche.

Et que reste-t-il de l’homme, dans un monde sans aspiration ? Une bouche à nourrir. Un coût. Un poids.

Le socialisme prétend abolir les classes. En vérité, il les fige. Il remplace l’aristocratie de l’effort par la bureaucratie du besoin. Il prétend libérer, mais il cadastre les vies. Il prétend aimer l’homme, mais il le déteste en sa part la plus vivante, sa capacité à désirer plus que ce qu’il a.

Et qu’on ne vienne pas me parler des "bons" socialismes, des "démocratiques", des "réformistes".

On repeint la cage, voilà tout. Le mécanisme reste le même : faire croire qu’on peut égaliser le monde sans briser ce qui l’élève. Leur égalité n’est pas celle de la dignité, c’est celle du marais, où plus rien ne dépasse.

Ils disent : « L'homme a droit à… » mais ne savent jamais dire d'où vient ce droit, ni qui devra le garantir, ni surtout par quel miracle ce droit pourrait être universel sans production, sans échange, sans surplus. Leur langage est un théâtre de masques, où l'on cache l'incapacité derrière la vertu. Ce qu'ils appellent « droit », c'est souvent le fruit du travail d'un autre ; ce qu'ils nomment « justice », c'est souvent une vengeance sociale camouflée.

Et regardez-les encore, quand ils s'installent, quand ils gouvernent. Que font-ils d'autre que reproduire, en pire, ce qu'ils dénonçaient ? Ils bannissent l'élite mais fabriquent une caste d'apparatchiks. Ils renversent les empires mais instaurent la sainte planification, ce nouveau Dieu bureaucratique. Ils abolissent le marché mais marchandent les libertés. Ils remplacent le capital par le contrôle, l'initiative par l'injonction.

Le socialisme n'est pas une alternative, c'est un refus d'admettre la complexité humaine. Il croit pouvoir effacer les tensions qui font la vie, entre abondance et rareté, entre désir et responsabilité, entre liberté et interdépendance. Il remplace la tragédie du réel par le fantasme du consensus. Il rêve d'une société comme d'un orchestre sans chef, où tous joueraient à la même note.

Mais ce rêve est une négation de la musique. Ce qu'ils appellent harmonie, c'est souvent silence. Ce qu'ils appellent ordre, c'est souvent inertie. Ce qu'ils appellent peuple, c'est souvent un modèle réduit, dénué de voix, d'excès, d'ambition.

Et dans leur monde prétendument solidaire, où sont les liens vrais ?

Ils remplacent les relations humaines par des dispositifs, les promesses par des programmes, les serments par des quotas. Ils tuent le don en l'administrant, et le lien social en le tarifant. Tout devient gestion. Tout devient tableau.

Ainsi meurt la liberté, non pas dans un cri, mais dans une procédure d'allocation.

Ils vous diront encore : « Mais regardez donc la Suède, le Danemark, le modèle scandinave ! » Comme si l'Europe du Nord, polie, capitaliste et fiscalement disciplinée, pouvait servir de caution à leur fantasme collectiviste. Ces nations n'ont pas détruit le marché : elles l'ont optimisé. Elles n'ont pas exproprié la richesse : elles l'ont redistribuée dans le respect de la productivité. Elles n'ont pas nié la propriété : elles l'ont régulée. Ce n'est pas du socialisme : c'est du capitalisme socialisé, un raffinement, non une rupture.

Mais cela, ils ne peuvent l'admettre, car cela ruine leur récit. Ils ont besoin d'un ailleurs pur, d'un Eden rouge toujours inaccessible. Cuba quand ils sont jeunes. Le Venezuela quand ils s'enhardissent. La Rojava quand ils deviennent poètes. Il leur faut un lieu mythique où l'homme, enfin, ne serait plus égoïste. Où le partage viendrait naturellement. Où le travail cesserait d'être pénible.

Mais ce lieu n'existe pas. Ce rêve est une hallucination morale, un refus de la finitude, de la rareté, de la compétition. Il veut abolir le tragique, gommer l'injustice sans jamais en saisir la racine. Il remplace la lucidité par la ferveur, l'analyse par la prière.

Et que dire de leurs expériences historiques ? À chaque échec, ils répondent : « Ce n'était pas le vrai socialisme. » Comme si l'histoire n'avait jamais essayé sérieusement. Comme si Staline, Pol Pot, Mao, Honecker, Ceausescu, Chavez n'étaient que des erreurs de casting. Comme si la misère, la répression, la censure, la terreur… n'étaient pas des conséquences logiques de leur refus du réel.

Ils crient au monde : « Un autre monde est possible. » Mais jamais ne savent en dessiner la carte, ni garantir les vivres, ni régler la monnaie. Ils refusent la hiérarchie, mais nomment des chefs. Ils abolissent la richesse, mais vivent des subsides. Ils haïssent la propriété, mais défendent férocement leurs slogans.

Ils veulent l'égalité sans effort, la justice sans prix, la paix sans conflit. Or, cela n'existe pas. Pas plus que la mer sans marée, le ciel sans orage, ou l'amour sans désir.

Et pourtant, ils insistent. Ils écrivent, ils manifestent, ils bloquent. Toujours à l'abri des protections que leur offre précisément le système qu'ils vomissent. Ils professent leur hostilité à l'exploitation tout en profitant des fruits qu'elle génère. Leur ordinateur est né d'une chaîne de production capitaliste. Leur café est importé par un réseau logistique privé. Leur réseau social, leur slogan, leur tribune... tous infusés de capital, tous financés par la rente et le profit.

Mais jamais ils ne diront merci.

Ils se croient marginaux, ils sont des enfants gâtés de l'abondance. Ils rêvent d'émancipation sans discipline, de justice sans sacrifice, de collectif sans structure. Et lorsqu'ils échouent, comme ils échouent toujours — ils invoquent la

trahison, la perfidie de l'extérieur, jamais l'impossibilité intérieure. L'échec devient martyre, le martyre devient dogme, et le dogme empêche toute remise en question.

Ce n'est pas une pensée : c'est une liturgie. Une substitution du réel par le désir. Un cri d'enfant dans un monde d'adultes. Et moi, je suis le monde d'adultes.

Le socialisme prétend aimer l'humanité. Mais il hait l'humain.

Il promet l'égalité, en nivelant par le bas, par l'humiliation, par l'uniforme et la suspicion. Il exècre le mérite, parce qu'il lui rappelle sa propre stérilité. Il hait la richesse, non parce qu'elle serait injuste, mais parce qu'il est incapable de la produire. Il fait mine de se soucier des pauvres, mais en réalité, il les entretient, il les chérit comme les conditions mêmes de son discours, car sans victimes, il ne serait rien.

Le socialiste est un moraliste sans pouvoir, un dogmatique sans empire. Son rêve est d'ordonner ce qu'il n'a jamais su construire. Il veut redistribuer ce qu'il n'a pas su créer. Il veut diriger des structures qu'il ne comprend pas. C'est une foi, pas une science ; une rancœur, pas un projet.

Et son idéal, lorsqu'il triomphe, brièvement, toujours brièvement, devient goulag, rationnement, purges, files d'attente et silence. Toujours, le silence. Car dans la société égalitaire, seule la voix du Parti parle.

Ils disent : « Le peuple gouvernera. » Mais ils ne savent pas ce qu'est un peuple. Ils rêvent d'un sujet collectif pur, rationnel, désintéressé. Mais le peuple réel, multiple, conflictuel, habité par les passions, par la mémoire, par le désir, ne leur convient jamais.

Alors ils le forment, ils le rectifient, ils l'éduquent à coups de comités, de rééducation, d'exclusions. Le peuple, dans leur bouche, n'est jamais assez mûr. Il faut donc des représentants. Puis des chefs. Puis un chef.

Et tandis qu'ils abolissent la propriété privée, ils créent des classes nouvelles : les administrateurs, les planificateurs, les surveillants. Ils ont aboli le bourgeois pour produire le commissaire. Ils ont supprimé l'aristocratie pour engendrer l'avant-garde éclairée. Toujours, une minorité s'arroge la vérité au nom de la majorité silencieuse. Le socialisme n'est pas une abolition de l'exploitation. C'est une mutation de son administration.

L'économie, disaient-ils, sera planifiée. Et voici les files, les pénuries, les marchés noirs. L'État, disaient-ils, dépérira. Et voici les polices secrètes, les passeports intérieurs, les murs.

L'égalité, disaient-ils, sera réelle. Et voici les privilèges des élites rouges, les voitures officielles, les hôpitaux réservés.

Non, le socialisme n'a jamais libéré l'homme. Il l'a réorganisé.

Ils parlent d'égalité, mais créent des castes invisibles : l'ouvrier encadré, le cadre du parti, le théoricien d'État, et au sommet, l'homme indispensable,

celui dont la pensée est trop précieuse pour se soumettre au quotidien. Ils parlent d'émancipation, mais réclament l'obéissance. Ils invoquent la science, mais interdisent le doute. Toute contestation devient trahison. Toute nuance devient déviation. Toute parole libre devient sabotage.

Et que dire des rêves brisés ? De ces générations entières promises au grand soir, et qui n'ont vu que la grisaille ? De ces femmes qui devaient être libérées, mais qu'on a renvoyées à la cuisine pour servir la patrie ? De ces minorités que l'on a niées au nom de l'unité ? Le socialisme a parlé au nom du peuple, mais n'a cessé de lui parler à la place. Il a prétendu incarner l'Histoire, mais il l'a bâillonnée.

Qu'on ne vienne pas dire que c'était un accident. Que ce n'était pas « le vrai ». Le socialisme réel est né de ses principes mêmes. Ce n'est pas la trahison d'un idéal pur, c'est l'incarnation d'une logique : celle qui remplace le marché par l'État, la pluralité par l'unité, le contrat par le décret.

Une logique qui, tôt ou tard, exige des murs, des camps, des listes. Le capitalisme au moins vous ment à visage découvert. Le socialisme vous ment avec un drapeau rouge et des promesses de fraternité.

Et puis ils osent, aujourd'hui encore, parler de justice. D'un ton grave, dans les colloques feutrés ou les tribunes étudiantes, ils ressuscitent les vieux slogans, repeignent les ruines en utopies neuves.

Ils rêvent encore d'un homme nouveau, sans voir que l'homme est ancien, complexe, libre, contradictoire et qu'il meurt lorsqu'on prétend le redessiner à coups de doctrine. Ils croient que cette fois, ce sera différent. Mais ce qui les attend, ce n'est pas l'aube, c'est la répétition.

Vous les verrez toujours dire : « C'est à cause du capitalisme. » Comme si le monde entier n'était qu'une déviation de leur plan. Comme si la liberté n'était qu'une erreur de parcours. Leur foi est si parfaite qu'elle nie les faits, si intacte qu'elle survit à toutes les ruines. Elle est une religion sans dieu, mais avec des dogmes. Une mystique sans transcendance, mais avec des cadavres.

Voilà le socialisme. Non pas une alternative, mais une inversion du même : une promesse faite à l'humanité, pour mieux l'enfermer.

Une morale à crédit, une vérité d'acier. Ils ne veulent pas un monde plus juste. Ils veulent un monde obéissant. Et le seul prix qu'ils sont prêts à payer pour cela, c'est votre vie.

Mais même si vous leur accordiez tout, même si vous cédiez un à un à leurs caprices de papier, abolir la propriété, dissoudre les hiérarchies, collectiviser les moyens de production, effacer les héritages, effondrer les marchés, alors, que resterait-il ? Rien qu'un peuple à genoux, orphelin de désirs, suspendu à l'ombre d'un Comité. Car ils ne construisent pas des civilisations : ils dressent des prisons. Pas de peuple, mais une masse. Pas d'individus, mais des rouages. Pas d'avenir, mais un règlement.

Ils ont peur du vide, peur du choix, peur de l'autre. Leurs sociétés idéales sont des hôpitaux sans sortie : tout le monde est soigné, mais personne ne vit. Ils promettent l'égalité et offrent la stagnation. Ils jurent le partage, mais s'octroient les clés. Car même là, dans leur purgatoire gris, il faut bien qu'un organe central décide. Et vous savez ce qu'ils font de ce pouvoir ? Ce que tous les systèmes font du pouvoir : ils s'en servent.

Ne vous y trompez pas : ce n'est pas le capital qu'ils haïssent. C'est la liberté. Ce n'est pas la richesse qu'ils dénoncent. C'est l'autonomie, la réussite, la dissidence. Ce n'est pas l'injustice qui les révolte, mais l'individu qui refuse de se plier.

Le socialisme n'a jamais été un remède. Il est le nom poli du ressentiment. Une revanche de ceux qui n'ont pas su gagner, sur ceux qui ont osé. Une vengeance de la faiblesse travestie en morale.

Et chaque fois que l'Histoire lui a ouvert la porte, il est entré en geôlier.…

Car oui, chaque fois qu'ils l'ont appliqué, ils ont dû le défendre par les armes. Il n'existe aucun socialisme sans surveillance. Aucun communisme sans commissaire. Aucun rêve égalitaire sans mouchards et camps pour les récalcitrants. C'est là leur plus grand mensonge : faire croire que l'égalité pourrait s'imposer sans contrainte. Or l'égalité réelle est une guerre. Contre la diversité naturelle, contre les préférences humaines, contre les élans imprévus de la vie. Il faut tout normer, tout castrer, tout éteindre,

jusqu'à ce que plus rien ne dépasse, plus rien ne déborde.

Et une fois la table rase accomplie, que leur reste-t-il à offrir ? Des plans quinquennaux, des slogans fanés, des héros de carton-pâte qu'on pend au moindre soupçon de divergence.

Les rêves deviennent ruines, les peuples deviennent outils, et les révolutions mangent toujours leurs enfants, avant de s'effondrer, lentement, dans la misère ou le silence.

Alors non, mes amis. Ce n'est pas une alternative. C'est une rechute. Ce n'est pas un projet.

C'est une illusion. Et nous, gardiens lucides de l'ordre spontané, avons la responsabilité d'empêcher cette rechute, non par la censure, mais par la vérité. Non par la force, mais par l'évidence éclatante des faits.

…Et ceux qui, malgré tout, osent encore brandir ce vieux drapeau troué comme une alternative, ne sont que les prêtres d'une nouvelle liturgie de douleur. Ils invoquent la justice mais se méfient de la liberté. Ils chantent l'émancipation mais abhorrent la responsabilité. Car au fond, leur système repose sur une peur : celle de l'individu laissé à lui-même. Ils redoutent l'imprévisible, l'excès, la richesse, la différence, la dissidence.

Ce qu'ils nomment solidarité n'est souvent que nivellement. Ce qu'ils nomment fraternité, un consentement extorqué.

Le socialisme réel n'a pas échoué par accident : il a obéi à sa logique propre. Celle d'une gestion planifiée des corps et des âmes, d'une extinction méthodique du risque, du désir, de la concurrence,

et donc, fatalement, de l'innovation. En supprimant l'envie, il a supprimé l'élan. En supprimant la propriété, il a tué l'initiative. En refusant le profit, il a interdit la croissance. Rien ne pousse dans le béton de l'égalité imposée.

Et pourtant, malgré l'évidence, il revient toujours. Par nostalgie. Par ressentiment. Par paresse. Car il promet l'impossible : le confort sans l'effort, la justice sans la responsabilité, la sécurité sans le mérite.

Mais ces promesses ne sont que des pièges. Et nous, partisans du monde réel, avons pour devoir de les démonter pièce par pièce, de dévoiler le mirage, avant qu'il ne reparte en croisade, la faucille à la main et le sang encore tiède sur la bannière.

Vous admirez les révolutions. Vous les fredonnez comme des chansons d'enfance. Vous leur attribuez des couleurs, des dates, des visages. Vous les transformez en icônes, en mythes, en fêtes nationales. Mais vous oubliez toujours leur odeur : celle de la cendre et du sang. Vous oubliez le prix payé par les corps broyés dans la grande machine du changement. Car la révolution, mes chers amis, n'est pas une naissance, c'est une amputation. Elle ne construit pas, elle tranche. Elle ne libère pas, elle remplace une contrainte par une autre, plus brute, plus nue, plus exigeante encore.

Je vous entends déjà : la Révolution française, l'éclat sublime des droits de l'homme. Mais regardez-y de plus près : combien de têtes faut-il couper pour faire entrer l'égalité dans les crânes ? Combien de gorges tranchées pour garantir la fraternité ? Derrière les slogans gravés dans la pierre, il y avait des tribunaux d'exception, des dénonciations de voisin, des guillotines qui tournaient sans relâche, des enfants envoyés à la mort pour un mot de travers. Et tout cela au nom du bien.

C'est là le cœur du poison révolutionnaire : sa certitude d'être juste. Il ne doute pas. Il ne freine pas. Il ne négocie pas. Il transforme l'ennemi politique en ennemi de l'humanité, la divergence en trahison, l'hésitation en complicité. Une révolution, ce n'est pas un débat, c'est un incendie. Et dans cet incendie, il n'y a pas de place pour les nuances, pour les équilibres, pour les protections. Tout brûle, y compris ce que l'on prétendait sauver.

Vous me parlerez sans doute des révolutions d'indépendance, des peuples brisant leurs chaînes. Mais que sont devenues ces républiques promises ? Des oligarchies nationalistes, des dictatures militaires, des économies pillées par les nouveaux maîtres. L'ancien joug a changé de langue, de drapeau, de costume, mais il est resté un joug. Car la révolution ne connaît pas le temps long. Elle ne sait que s'emparer, faire tomber, et promettre. Elle laisse les ruines aux générations suivantes, chargées d'inventer, sous les décombres, un semblant de paix.

Et ne croyez pas qu'il existe des révolutions « douces », « modernes », « démocratiques ». Ce sont des fictions de salon, des récits de manuels scolaires. Toute révolution, pour prétendre être, doit rompre, brutalement. Si elle respecte les formes, si elle s'accommode des lois, si elle négocie, ce n'est plus une révolution : c'est une réforme. Ce n'est pas un soulèvement : c'est une transition. Le capital, lui, ne nie pas les transitions. Il les anticipe, il les finance même parfois. Mais les révolutions, avec leur désir de table rase, leur ivresse de pureté, leur logique sacrificielle, le capital les observe et les enterre.

Car il faut que vous compreniez une chose : le capital n'a pas besoin de trancher des têtes pour régner. Il a compris que l'ordre s'installe mieux dans le confort que dans la terreur. Tandis que les révolutionnaires rêvent de feu, de tambours et de grands soirs, nous construisons des banques, des chaînes logistiques, des plateformes de services. Et quand la révolution s'épuise, à genoux dans la poussière des ruines, c'est vers nous qu'elle se tourne, pour emprunter, pour reconstruire, pour survivre.

Ainsi va la mécanique éternelle : les révolutions font tomber les statues, nous finançons les chantiers. Elles brûlent les archives, nous éditons les nouveaux manuels. Elles crient « justice », nous murmurons « stabilité ». Et à la fin, ce sont toujours les mêmes mains qui tiennent la plume, les clés, les contrats. Car nous savons patienter. Nous n'avons pas besoin de violence pour triompher. Il nous suffit d'attendre que le peuple, affamé de lendemains qui chantent, redemande du pain.

Et lorsqu'ils reviennent, ces peuples qui criaient « liberté », ils frappent à notre porte. Non pas pour réclamer justice, mais pour demander un prêt. Un emploi. Une rente. Ils veulent de la stabilité. Du prévisible. De l'investissement. Et nous leur offrons, à taux d'intérêt variable, la paix civile qu'ils n'ont su maintenir. Ils repartent en croyant avoir gagné. Mais dans leurs poches, ce sont nos contrats, nos conditions, nos avenants qu'ils emportent.

C'est là toute la supériorité de notre ordre : il transforme l'insurrection en crédit, l'utopie en marché émergent, le rêve en marchandise. Chaque révolution qui échoue ne fait que consolider notre empire. Chaque échec idéologique est un rachat stratégique. Et chaque idéaliste qui tombe, le cœur brisé, finit comptable, conseiller, ou entrepreneur social.

Vous voulez parler de révolutions ? Parlez plutôt d'alternances. Car tant que les flux circulent, que les écrans s'allument, que les marques subsistent, vous pouvez brûler vos drapeaux. Nous, nous brevetterons vos cendres.

Vous appelez cela des soulèvements. Nous, nous y voyons des reconfigurations de portefeuille. Des risques à court terme compensés par des gains structurels. Car la révolution, dès qu'elle prend forme, entre dans nos grilles d'analyse. Elle devient produit dérivé, scénario spéculatif, outil d'arbitrage. Et très vite, ce ne sont plus les slogans qu'on entend, mais les cours des matières premières, la courbe des obligations, la réévaluation des devises.

L'émeute en elle-même ne nous effraie pas. Elle est un souffle. Un bruit. Un moment. Mais nous sommes la trame sur laquelle elle crie. Nous sommes le tissu des logiques qu'elle ne sait pas déchirer. Parce que jamais elle ne pense au code, au droit, au bail, au brevet. Elle brise les vitrines mais signe sans lire les clauses. Elle occupe les places, mais ne remporte jamais la chambre du commerce.

Et quand, parfois, une révolution l'emporte, oh, ce mot si naïf, nous attendons. Un an, cinq, dix s'il le faut. Puis nous revenons. Avec nos experts, nos plans d'aide, nos ONG, nos chaînes d'approvisionnement. Et tout ce qui avait été arraché, nous le reprenons. Légalement. Contractuellement. Inattaquablement. C'est pourquoi nous n'avons pas peur. Car nous savons que vous finirez toujours par vouloir une carte bleue, une connexion stable, un écran pour vos enfants. Et alors, sans armes, sans sang, sans tumulte, nous refermons la main. Les révolutions ? Ce sont des fièvres. Intenses, rouges, brûlantes. Mais les fièvres tombent. Et quand elles tombent, nous sommes encore là, stéthoscope au cou, carnet de dettes à la main. Car il faut bien reconstruire, n'est-ce pas ? Il faut bien réparer les routes, relancer la monnaie, nourrir les marchés. Et qui le fera, sinon nous ? Vous rêvez d'autogestion ? Nous offrons la logistique. Vous rêvez de démocratie directe ? Nous avons les serveurs. Vous rêvez de dignité ? Nous avons la marque qui la certifie.

Ne vous méprenez pas. Nous ne combattons pas les révolutions. Nous les intégrons. Elles nous servent d'aiguillon, de laboratoire, de renouvellement esthétique. Chaque slogan crié finit sur un t-shirt. Chaque visage martyrisé devient une icône, puis un NFT. L'imaginaire révolutionnaire est notre matière première la plus prolifique. L'insoumission est une valeur ajoutée, à condition qu'elle ne déborde pas de l'écran.

Alors que voulez-vous faire, au fond ? Abattre le capital ? Et après ? Vivre sans base de données, sans médecine, sans réseau, sans monnaie ? Vivre avec quoi ? Vos rêves ? Nous avons des brevets sur tout ce dont vous aurez besoin demain. Nous sommes déjà vos lendemains. Les révolutions croient inventer, mais elles recyclent. Les pavés changent de slogans, les visages changent d'emblèmes, mais la structure revient. Elle revient toujours. Et c'est nous qui lui offrons une forme durable. Après la tempête, il faut bien des ports. Nous sommes ces ports. Les révolutionnaires détruisent, nous rebâtissons. Ils rêvent, nous vendons les briques. Même leurs figures finissent chez nous. Leurs idoles deviennent nos produits dérivés. Che Guevara, Rosa, Louise, leurs visages se brodent, se sérigraphient, se monétisent.

Ils nous croyaient l'ennemi, ils sont devenus notre vitrine. L'utopie ne survit pas à l'offre. Le manifeste, en couverture cartonnée, se vend mieux que la barricade. Et ce qu'ils oublient toujours, les romantiques du grand soir, c'est que nous n'avons pas besoin de tirer. L'époque travaille pour nous. Le rythme, la fatigue, les charges, les loyers, les pixels, chaque parcelle de vie devenue calculable est un verrou de plus. Ils s'usent à crier, nous, nous attendons. Le souffle passe, le système reste. Alors oui, criez. Le monde vous écoutera peut-être. Mais quand il faudra nourrir vos enfants, il viendra à nous. Il revient toujours.

Même leur foi se monnaye. Même leur sang devient archive, certificat, matière première pour musées et mémoires subventionnées. Les révolutions meurent quand elles gagnent, car aussitôt elles doivent administrer. Et dans l'administration, qui reprend les rênes ? Toujours nous. Les idéalistes gouvernent deux jours ; les comptables tiennent les décennies. Les révolutionnaires ouvrent des brèches, nous y glissons les contrats.

Ils parlent de peuple, nous pensons en flux. Ils hurlent justice, nous rationalisons les stocks. Ils veulent l'égalité, nous leur offrons le crédit. Il n'y a pas de révolution durable sans infrastructure, pas de rêve sans logistique, pas de démocratie sans base de données. C'est nous, toujours nous, qui possédons l'algorithme du réel. Le monde ne se plie pas à la morale, il suit la ligne de moindre coût.

Et qu'ont-elles changé, vraiment, ces révolutions ? La façade, peut-être. Le vocabulaire, sûrement. Mais les flux de valeur, les structures profondes, les dynamiques de pouvoir… tout cela revient, à peine modifié, sous un autre nom. Le capital, lui, sait muter. Le rêveur reste figé dans son drapeau. Le marché, lui, épouse tous les climats, même ceux de la révolte.

Voyez-les, enfin : ces révolutionnaires vieillis, décorés par les États qu'ils prétendaient abolir. Ils enseignent dans nos universités, écrivent dans nos journaux, déposent des brevets, investissent. Même leurs luttes s'incorporent dans nos marques. L'image du Che sur un T-shirt made in sweatshop. L'insoumis devient égérie ; l'insurrection, une stratégie marketing. Le pavé des rues est fondu dans le béton de nos sièges sociaux.

Car nous savons, mieux qu'eux, capturer le feu. Ils croient brûler l'ancien monde ; nous recyclons leurs cendres en storytelling. Ils veulent changer l'histoire ? Nous leur prêtons des plateformes. Ils veulent démolir le pouvoir ? Nous leur offrons un hashtag. Chaque révolution, si elle échappe au carnage initial, finit par revenir à nous. Et dans ce retour, elle perd sa rage, son sel, son tranchant. Elle devient service, elle devient offre, elle devient catégorie d'analyse.

Nous avons laissé tomber quelques statues. Nous avons changé quelques hymnes. Mais jamais, jamais nous n'avons lâché la caisse.

C'est ainsi que meurent les révolutions : non dans le feu, mais dans la gestion. Non dans l'explosion, mais dans l'indexation. Elles avaient cru renverser le monde ; elles n'ont fait que redistribuer les tâches, sans toucher à l'ordre profond. Et quand tout s'effondre à nouveau, devinez à qui l'on demande de reconstruire ?

Toujours à nous.

Et ce sont leurs enfants, désormais, qui achètent nos produits. Ce sont leurs héritiers qui bâtissent des start-ups « engagées », qui vendent des solutions écologiques en spéculant sur la rareté, qui s'enflamment pour la cause tout en diversifiant leurs portefeuilles. Nous leur avons offert les mots de leur colère : inclusion, transition, durabilité, des termes suffisamment vagues pour être signés par les banques et cités à Davos.

Ils croient encore bâtir des lendemains. Mais nous avons déjà prévu leur retour à l'ordre, leurs bilans, leurs campagnes de levée de fonds. Rien n'échappe à l'intégration. Car nous avons compris, mieux qu'eux, que les révolutions ne doivent pas être combattues frontalement. Il suffit de les attendre. Elles passent. Elles s'adoucissent. Elles apprennent à dialoguer. Elles finissent toujours par chercher des financements.

C'est là que nous intervenons.

Et quand l'une d'elles refuse de se soumettre, nous avons mille façons de l'éteindre. La loi. Le crédit. L'oubli. La concurrence. L'impôt. Le chantage énergétique. Le financement conditionné. L'extradition silencieuse. L'entrisme. La dislocation intérieure. La reddition par épuisement.

Aucune révolution ne nous a jamais survécu. Elles laissent parfois des noms, des chants, quelques lignes dans les livres. Mais la propriété demeure. Les flux continuent. Les indices boursiers reprennent. Toujours.

Nous avons domestiqué le feu. Désormais, il éclaire nos vitrines.

Car même l'émeute finit par se taire. Même la rue s'essouffle. Même la barricade prend froid. À l'aube, les pavés retournent dans les trottoirs, les slogans dans les silences, les poings levés dans les poches.

Et nous rachetons les lieux de leur colère : les cafés où ils se réunissaient, les imprimeries militantes, les anciens QG transformés en lofts. Leur mémoire devient marchandise. Leur échec, notre capital.

Voyez-les, aujourd'hui, ces orphelins des grands renversements.

Ils commentent, ils archivistes, ils se rappellent. Ils font des colloques, des documentaires, des pièces de théâtre.

Ils célèbrent Mai 68 dans des salles subventionnées. Et pendant qu'ils se souviennent, nous investissons. Pendant qu'ils regrettent, nous croissons.

Car là est notre victoire la plus subtile : avoir remplacé la transformation par la nostalgie.

Nous n'avons pas écrasé les révolutions. Nous les avons collectionnées.

Ah, les utopies.

Ces petits sanctuaires mentaux que vous chérissez, comme on caresse une carte d'un monde qui n'existe pas. Douces illusions forgées dans l'encre de vos désirs, jamais dans le sang de l'histoire. Les utopies parlent d'harmonie, de partage, de monde sans domination ; elles chantent des lendemains radieux sans passer par les décombres de la réalité. Elles ignorent les calculs, les bilans, les logiques matérielles. Elles rêvent, et nous construisons.

Elles planent. Nous agissons.

Ce que vous appelez utopie, nous l'appelons irresponsabilité. Car vouloir tout le bien de tous, c'est ignorer les sacrifices nécessaires, les arbitrages, les hiérarchies de mérite. Il faut des perdants. Il faut des exclus. Sans cette pression, il n'y a pas d'innovation. Pas de dépassement. Pas de mouvement. Le rêve d'un monde horizontal est la paralysie pure. Une société sans compétition ? Une stagnation collective, une chaleur douce où pourrissent les ambitions. Une médiocrité universelle élevée au rang d'éthique.

Vous peignez vos utopies en pastels. Nous les lisons en chiffres.

Et surtout, vous refusez le prix. Le prix réel d'un changement total. Vous niez la violence fondatrice de tout ordre. Vous oubliez que toute société repose sur un socle de contraintes. Vous croyez que l'on peut abolir la propriété, la monnaie, l'État, les classes… sans faire couler des fleuves de sang ou reconstruire aussitôt, malgré vous, un autre État, d'autres classes. Vos utopies ne savent pas ce qu'elles coûtent.

Vos utopies sont des luxes de salon. Le produit d'intellectuels repus, désireux d'échapper au réel sans jamais quitter leur confort. Vous rêvez d'un monde sans classes depuis vos bibliothèques chauffées, en tapotant sur des claviers conçus dans l'exploitation minière et assemblés dans des ateliers d'enfants. Vous prêchez la fin du capitalisme avec ses outils, ses réseaux, son langage. L'ironie est totale, et elle est nôtre.

Car même vos révoltes nous servent. Même vos rêves. Nous les récupérons, les absorbons, les recyclons. Le commerce du bio, des coopératives, de l'économie solidaire, de la décroissance... sont autant de marchés que nous avons su ouvrir. Il n'existe pas d'extérieur au marché. Vos alternatives sont des niches. Vos dissidences, des étiquettes. Et nous vendons l'utopie à ceux qui veulent encore y croire. Le rêve devient produit. Et le rêveur, client.

Les utopies veulent tout abolir. Nous n'abolissons rien : nous intégrons. Là est notre force. Vous cherchez à rompre, nous savons plier. Et dans cette souplesse, nous étouffons. Tout ce que vous créez finit par revenir à nous. Les mots d'ordre deviennent slogans. Les slogans deviennent marques. Les marques deviennent profits. Ce que vous construisez sans nous, nous vous le revendons.

Et quand vos utopies menacent, alors, elles sont écrasées. Car le système, le vrai, ne tolère pas les brèches. Il les observe, les isole, les détruit ou les rachète. Vous ne le renversez pas. Vous le nourrissez en croyant le combattre.

Là où vous voyez des îlots de résistance, nous voyons des laboratoires d'intégration. Ce qui commence en ZAD finit en start-up verte. Ce qui naît dans les squats finit dans les galeries d'art. Vous créez l'alternative, nous l'achetons. Vous rêvez de contre-société, nous la sous-traitons.

Et quand rien ne suffit, quand un rêve devient vraiment dangereux, alors les vieilles armes reviennent : la peur, la dette, la police. Car si nous avons appris à séduire, nous savons aussi cogner. Ce n'est pas une contradiction, c'est la continuité logique. L'ordre ne se maintient pas par sa beauté, mais par son efficacité. L'utopie, elle, ne maintient rien.

Il faut du rendement, de la croissance, de la prévisibilité. Les utopies n'offrent rien de cela. Elles sont dangereuses non parce qu'elles sont possibles, mais parce qu'elles sont inutiles. Elles détournent l'énergie des vivants vers des mirages. Elles parlent d'amour quand il faut produire. Elles prêchent l'égalité quand il faut trier. Elles mentent.

Et nous, nous avons la vérité du monde dans nos bilans comptables. Voilà pourquoi vous perdez. Voilà pourquoi vous perdrez toujours.

Vous pensez peut-être encore que votre utopie peut survivre dans les marges. Que les forêts, les communautés, les coopératives, les monnaies locales, les éco-villages vous protègent. Mais il n'y a pas de dehors. Vous êtes déjà capturés. Vos panneaux solaires sont produits par nos chaînes, vos alternatives dépendent de nos infrastructures, vos enfants rêvent sur nos écrans.

Même vos rébellions sont programmées. Nous avons appris à les intégrer, à en faire des styles de vie, des identités de marché. Nous vendons l'écologie rebelle, la gauche radicale, l'ésotérisme collectif, le transhumanisme égalitaire. Le rêve devient niche. La critique devient marchandise. L'opposant devient influenceur.

Et quand vous tentez encore, dans le silence et la clandestinité, de créer un autre monde, alors ce sont vos enfants qui nous trahissent, parce qu'ils veulent Netflix. Parce qu'ils veulent vivre, et non se battre. Parce que votre utopie est trop lente, trop pauvre, trop exigeante. Elle ne séduit pas. Elle n'a pas de promesse de confort. Elle n'a pas de plan de carrière.

L’utopie est un refus d’adaptation. Et l’adaptation, nous l’exigeons.

Vous ne survivrez pas en résistant. Vous survivrez en cédant. En vous optimisant. En apprenant à jouer. En acceptant les règles. Sinon ? Vous resterez pauvres, marginaux, précaires, inutiles. Et tôt ou tard, vous disparaîtrez.

Car voyez-vous, même vos poètes finissent chez nous. Même vos penseurs les plus radicaux sont édités, traduits, vendus dans nos circuits. Nous savons transformer les prophètes en produits. Il n’y a pas d’exil. Le monde entier est déjà franchisé.

Vous croyez encore que les mots ont une puissance libératrice ? Nous possédons les dictionnaires. Que vous inventiez de nouveaux langages ou que vous réactiviez les anciens, il nous suffit de les inclure dans nos métadonnées. Tout ce que vous dites devient traçable, classifiable, vendable.

Vos utopies sont vulnérables car elles croient encore en la sincérité. Mais dans notre monde, la sincérité est une faiblesse. Elle est un angle mort que nous exploitons. Elle est un talon d’Achille dans le jeu des masques. Tandis que vous doutez, nous investissons. Tandis que vous espérez, nous calculons.

Et si un jour vos utopies deviennent trop convaincantes, trop attirantes, alors nous les neutraliserons. Pas par la force. Par l’absorption. Nous créerons leur version allégée, certifiée, subventionnée, compatible.

Nous produirons un ersatz.

Nous en ferons un slogan.

C’est cela notre force. Non pas l’écrasement, mais l’engloutissement.

Nous sommes l’utopie qui a réussi. Non parce qu’elle est juste, mais parce qu’elle a gagné.

Et lorsque vos enfants, vos disciples, vos compagnons d’idéal tenteront de reprendre le flambeau, ce sont nos institutions qui les accueilleront. Nos universités, nos think tanks, nos subventions.

Ils apprendront à parler le langage de l'efficacité. Ils abandonneront vos rêves pour des projets, vos révolutions pour des carrières. Ils deviendront eux aussi fonctionnaires du compromis.

Voilà ce que vous appelez "utopie" : une semence que nous savons stériliser. Une illusion que nous savons produire en série. Une flamme que nous capturons dans des ampoules LED.

Et pourtant, vous continuez. Vous écrivez, vous parlez, vous chantez. C’est attendrissant. C’est presque beau. Mais surtout, c’est parfaitement inoffensif. Car nous avons appris à digérer même la beauté.

Rêvez donc, criez, écrivez vos manifestes.

Nous vous lisons déjà depuis nos sièges de conseil d’administration. Nous savons que, tôt ou tard, c’est nous qui publierons vos œuvres. Sous notre marque. Dans notre papier recyclé. Distribué avec soin dans nos circuits équitables.

Vous appelez cela utopie. Nous, nous appelons cela un prototype non breveté. Et chaque fois que vous rêvez d’un autre monde, nous prenons des notes. Vos idées sont notre matière première. Vos indignations, notre base de données. Vos refus, nos prédictions de marché.

Car nous avons tout intégré. L’alternative est devenue une fonction dans nos modèles, une variable dans nos prévisions. L’utopie n’est plus une menace : elle est devenue un segment. Il y a une utopie bio pour les cadres stressés. Une utopie numérique pour les technophiles déçus. Une utopie radicale pour les universités critiques – qui produit des doctorats sans pouvoir.

Chaque "ailleurs" est désormais un "ailleurs de marché". Vos ZAD finissent en documentaires Netflix. Vos slogans deviennent des t-shirts. Vos expériences communautaires sont déjà étudiées par nos analystes comportementaux. Vous ne faites que nourrir notre capacité d’absorption.

Et même si vous tentiez encore, malgré tout, de bâtir un ailleurs vraiment hors de portée, une enclave de silence, de partage, de désappropriation, alors il nous suffirait d’attendre. Un hiver rude, un conflit interne, une pénurie, une naissance… Et la logistique du monde vous reprendrait.

Car vous vivez encore dans un monde que nous possédons. Vous respirez l’air tarifé. Vous marchez sur des terres cadastrées. Vous existez dans des structures que nous n’avons même plus besoin de défendre. L

’ordre est devenu atmosphérique.

Alors allez-y. Continuez d’imaginer. L’utopie, voyez-vous, c’est ce qui prouve que nous avons déjà gagné.

Vous appelez cela utopie. Nous, nous appelons cela un prototype non breveté.

Et chaque fois que vous rêvez d’un autre monde, nous prenons des notes. Vos idées sont notre matière première. Vos indignations, notre base de données. Vos refus, nos prédictions de marché.

Car nous avons tout intégré. L’alternative est devenue une fonction dans nos modèles, une variable dans nos prévisions. L’utopie n’est plus une menace : elle est devenue un segment.

Il y a une utopie bio pour les cadres stressés. Une utopie numérique pour les technophiles déçus. Une utopie radicale pour les universités critiques, qui produit des doctorats sans pouvoir.

Chaque "ailleurs" est désormais un "ailleurs de marché". Vos ZAD finissent en documentaires Netflix. Vos slogans deviennent des t-shirts. Vos expériences communautaires sont déjà étudiées par nos analystes comportementaux. Vous ne faites que nourrir notre capacité d’absorption.

Et même si vous tentiez encore, malgré tout, de bâtir un ailleurs vraiment hors de portée – une enclave de silence, de partage, de désappropriation, alors il nous suffirait d’attendre. Un hiver rude, un conflit interne, une pénurie, une naissance… Et la logistique du monde vous reprendrait.

Car vous vivez encore dans un monde que nous possédons. Vous respirez l’air tarifé. Vous marchez sur des terres cadastrées. Vous existez dans des structures que nous n’avons même plus besoin de défendre. L’ordre est devenu atmosphérique.

Alors allez-y. Continuez d’imaginer. L’utopie, voyez-vous, c’est ce qui prouve que nous avons déjà gagné.

Et si, par miracle, un jour, une étincelle échappe à notre contrôle, alors souvenez-vous : nous avons la patience du béton. Le temps joue pour nous. Vos rêves sont périssables. Notre inertie est géologique.

"L’utopie est notre assurance-vie : tant que vous rêvez, vous ne renversez rien."

Mes amis, je vous ai parlé longtemps. Non par amour du verbe, mais par respect pour votre intelligence. Je vous ai montré, calmement, patiemment, pourquoi le monde tel qu’il est ne peut être autrement. Vous avez résisté, sans doute. Vous avez levé un sourcil, un doute, une inquiétude. C’est normal. L’enfant aussi pleure lorsqu’on lui ôte l’illusion que le monde tourne pour lui. Mais vient un âge, le vôtre, désormais, où l’on comprend que le réel ne plie pas devant le rêve.

Vous êtes fatigués. Et moi, je suis là pour vous apaiser. Regardez autour de vous : voyez ce que la liberté du capital a bâti. Des villes qui brillent la nuit, des ponts entre les continents, des cieux parcourus d’acier, des télégrammes d’amour envoyés à l’autre bout du monde en une seconde. Et vous voudriez briser cela pour un mirage d’égalité ? Pour quelques slogans gravés sur les murs par des mains tremblantes ? Soyons sérieux.

Tout cela n’est pas parfait, certes. Mais c’est ce qui vous protège de l’abîme. C’est ce qui maintient le monde debout alors que tant voudraient le renverser par pure frustration d’y être nés sans couronne.

Vous avez peur de l’avenir ? Je vous l’offre. Mais à une condition : ne touchez pas à l’ordre. Ne touchez pas à l’équilibre subtil entre vos rêves et notre pouvoir. Nous avons bâti un pacte silencieux : vous consentez à l’injustice, et nous vous épargnons le chaos.

Car oui, c’est bien cela, le pacte : vous gardez vos illusions de liberté, de choix, de vote, de progrès, et en échange, nous gardons le gouvernail.

Vous possédez vos rêves comme l’on possède un masque, un talisman contre l’absurde. Nous possédons les structures. Vous vivez au jour le jour ; nous vivons dans le siècle.

Il y a ceux qui désirent, et ceux qui disposent. Tel est le secret : le monde a besoin des deux.

Nul n’est contraint ici. Nul n’est enchaîné. Seulement, vous savez comme moi que le prix de la désobéissance est plus grand que celui du consentement. Ce n’est pas de la violence : c’est l’élégance de la sanction. L’économie n’use pas du fouet : elle vous laisse choisir entre l’ordre et l’invisibilité.

Je ne vous impose rien. Je vous invite.

Rejoignez-nous. Abandonnez la plainte, la nostalgie, l'idée creuse de justice. Entrez dans l'âge adulte de l'humanité : celui de la gestion, du rendement, de la compétition éclairée.

L'histoire vous jugera, non sur vos rêves, mais sur votre efficacité. C'est là notre morale : une morale d'utilité, de calcul, de résultat.

Je vous tends la main, non pour vous sauver, vous n'êtes pas en danger, mais pour que vous cessiez de lutter contre ce qui vous dépasse. Faites la paix avec le réel. Il est déjà vainqueur.

Regardez autour de vous. Voyez ces tours de verre dressées comme les temples d'un monde enfin débarrassé des dogmes incertains. Voyez ces marchés qui s'ouvrent, ces capitaux qui circulent, ces corps qui s'alignent, disponibles, interchangeables, parfaitement ajustés à leur utilité.

Tout cela n'est pas le fruit d'un hasard : c'est l'œuvre du contrat que vous avez signé sans le lire, mais dont chaque clause vous profite.

Vous n'avez pas été dupés. Vous avez consenti. Parce que, au fond, vous saviez.

Vous saviez que toute société repose sur un ordre. Et que celui-ci, enfin, vous offrait la paix du confort, la prévisibilité, la croissance, la possibilité de rêver...

même si ce rêve n'est plus qu'une reproduction algorithmique.

Il n'y a pas de chaînes, pas de geôliers. Juste des contrats, des produits, des écrans, des normes. Vous êtes libres.

Et cette liberté, nous l'avons conçue pour vous. Elle est à votre mesure, encadrée, protégée, optimisée.

Elle ne vous détruira pas, sauf si vous tentez de la dépasser.

Alors je vous le demande une dernière fois, avec tout le sérieux que réclame notre époque : renoncez à l'impossible. Détournez-vous des chants d'égalité, de justice, de fraternité absolue. Choisissez le réel.

Choisissez l'ordre. Choisissez ce qui fonctionne.

Vous étiez des rêveurs. Nous vous avons rendus solvables.
Vous étiez des foules, nous avons fait de vous des clientèles.
Vous étiez des âmes, nous avons inventé des profils.
Vous étiez des douleurs, nous avons fourni des solutions.

Qu'est-ce donc que la justice, sinon l'ordre rentable ?
Qu'est-ce que la vérité, sinon l'histoire que racontent les vainqueurs dans le langage des bilans ?
Qu'est-ce que la liberté, sinon le droit d'acheter sa servitude dans un éventail de modèles personnalisés ?

Le monde que nous vous offrons est sans chaos, sans débordement, sans tragédie.
Il est propre.
Silencieux.
Stable.
Il est fait pour durer.

Et vous aussi, vous durerez.
Dans des bases de données fiables, dans des catégories soigneusement mises à jour, dans des souvenirs que nous avons produits à votre place.

Ne cherchez pas à nous juger. Nous sommes le fleuve dans lequel vous avez appris à nager.

Le sol sous vos pieds. L'air que vous respirez, filtré, certifié. Nous sommes l'évidence.

L'invisible.

L'indiscutable.

Et à ceux qui résistent encore, à ceux qui rêvent encore d'un autre monde :
Nous disons simplement ceci, avec douceur :
Vous êtes dépassés.

Le capital n'est pas un choix.
C'est le climat.
Le tissu.
Le ciel même.

Alors marchez avec nous. Produisez. Consommez. Acceptez.
C'est cela, désormais, vivre.

Et si, par mégarde, surgissait encore en vous l'idée qu'un monde puisse être autrement, sachez-le : nous avons déjà prévu cette objection.

Elle porte notre signature.

Elle sera brevetée, sponsorisée, monétisée, et vendue à vos enfants sous forme de rêve.

Car même vos révoltes, désormais, nous appartiennent.

Alors souvenez-vous.

Nous ne gouvernons pas par la force.
La force est coûteuse.
Nous n'avons pas besoin de chaînes : nous avons vos désirs.

Nous n'avons pas besoin d'armes : nous avons votre fatigue.
Pas besoin de barreaux : nous avons vos échéances.
Pas besoin de dieux : nous avons vos dettes.
Pas besoin d'ennemis : nous vous avons appris à vous soupçonner entre vous.

Nous ne sommes pas un régime.
Nous sommes la condition.

Nous ne sommes pas une politique.
Nous sommes le réel.

Et lorsque vous croyez vous lever contre nous,
vous ne faites qu'agiter les bras dans notre sommeil.

Car le capital n'a pas besoin de vaincre.
Il suffit qu'il persiste.

Et pour cela, il vous suffit de continuer
à payer, à espérer, à survivre.

Alors : consommez.
Travaillez.
Aspirez.
Tais-toi.

Et même si vous brûliez les banques,
nous reviendrions sous forme de prêt.
Même si vous renversiez les puissants,
nous nous glisserions dans vos syndicats.
Même si vous coupiez les têtes,
nous signerions vos bulletins de vote.

Car nous ne sommes pas incarnés.
Nous sommes transversaux, transparents, transfusés.

Nous sommes les contrats.
Nous sommes les loyers.
Nous sommes les salaires en retard et les promesses à crédit.
Nous sommes dans l’algorithme de vos nuits blanches,
dans la poussière de vos chambres d’enfants,
dans la peur sourde de ne plus "valoir".

Et quand vous chercherez un coupable
vous n’en trouverez aucun.
Car nous sommes tous vos visages.

Oui, nous sommes cela :
le système si intime que vous l’appelez liberté.

"Pax vestra est mercatus, et silentium pretium libertatis."
Votre paix est un marché, et le silence est le prix de la liberté.

Interlude XXXXI: Anatomie d’un enchantement

Socrate — Dis-moi, Théon, quels mots a-t-on plantés dans ton oreille aujourd’hui ? Ton regard semble voilé comme celui d’un homme qui sort d’un rêve.

Théon — J’ai entendu un orateur, Socrate. Il parlait avec calme et clarté, et chaque phrase semblait contenir une vérité antique, inattaquable. Il promettait la prospérité, l’ordre, le bonheur même. Non par la justice, mais par la richesse ; non par la solidarité, mais par l’effort individuel. Il appelait cela… le réel.

Socrate — Le réel, dis-tu ? Voilà un mot bien utile aux architectes d’illusions. Et comment a-t-il justifié cet ordre qu’il disait naturel ?

Théon — Par l’histoire. Il retraçait une lignée du troc à l’entreprise, du silex à la banque, comme si le marché avait toujours été là, en attente de son couronnement. Il parlait du capital comme d’une loi de la nature, inévitable, bénéfique, pacificatrice.

Socrate — Et toi, tu l’as cru ?

Théon — Je ne sais plus. Il parlait si bien… Sa voix était pleine de certitude, et moi je suis plein de doutes. C’est cela, l’effet : une parole si fluide qu’elle endort le jugement.

Socrate — Alors il convient de nous éveiller. Car tu ne peux combattre un charme sans d’abord en étudier la formule. Ce que tu as entendu n’est pas un simple discours. C’est un enchantement. Une rhétorique de pouvoir, masquée d’évidence. Un ordre imposé par les mots avant de l’être par la force.

Théon — Et comment faire, Socrate ? Comment dénouer cette langue-là ?

Socrate — Par le scalpel de la pensée. Il faut disséquer l’énoncé comme on dissèque un cadavre : sans haine, mais avec précision. Nous suivrons ses veines, ses nerfs, ses articulations. Chaque partie du discours est un organe. Et chaque organe sert une fonction. Ce n’est pas un tissu vivant, c’est une machine.

Théon — Une machine à consentement ?

Socrate — Exactement. Et comme toute machine, elle a ses engrenages, ses leviers, ses failles. Mais pour cela, il nous faut de la rigueur. Le discours que tu as entendu repose sur cinq piliers : la séduction, la narration, l’argumentation, la réfutation, et enfin, l’invocation finale ? la péroraison.

Théon — Tu veux les reprendre un par un ?

Socrate — Non, pas les reprendre. Les exposer. Car la vérité ne surgit pas du cri, mais du dévoilement. Et ce que nous allons dévoiler ici, mon cher Théon, ce n’est pas seulement une erreur logique. C’est la structure même d’un monde. Un monde construit par les mots des puissants pour faire oublier qu’ils règnent.

Socrate — Mais avant de poursuivre, posons-nous une question essentielle : pourquoi cela fonctionne-t-il si bien ? Pourquoi des milliers d’âmes, comme la tienne, s’inclinent-elles devant ce langage, sans résistance ?

Théon — Peut-être… parce qu’il soulage ? Il donne l’illusion que tout est sous contrôle. Que si l’on travaille, obéit, investit… alors on sera récompensé. Il ne promet pas la justice, mais une sécurité.

Socrate — Oui. Voilà le cœur de l’enchantement : il ne convainc pas par la vérité, mais par le confort. Il ne révèle pas le monde, il le simplifie. Et dans un monde incertain, c’est une drogue. Il t’ôte le vertige de penser.

Théon — Alors penser, c’est refuser ce confort ?

Socrate — Penser, c’est apprendre à habiter l’inconfort. C’est préférer le doute à l’adhésion. Et c’est, surtout, ne jamais confondre la beauté d’un discours avec la justesse de son contenu. Car beaucoup de poisons, Théon, sont versés dans des coupes d’or.

Théon — Je commence à comprendre. Ce discours n'était pas une vérité. C'était une mise en scène. Un théâtre où l'on joue le rôle du réel.

Socrate — Parfaitement dit. Et maintenant, si tu le veux bien, pénétrons dans les coulisses de ce théâtre. Car l'illusion ne s'effondre que lorsque l'on éclaire les fils qui font mouvoir les marionnettes.

Socrate — Commençons par le premier de ces fils : la nécessité maquillée en choix. Dis-moi, Théon, dans ce discours, combien de fois as-tu entendu l'expression : "Vous êtes libres" ?

Théon — D'innombrables fois. C'était presque une litanie.

Socrate — Et pourtant, cette "liberté" n'était jamais définie, n'est-ce pas ? Elle n'était ni située, ni bornée. Ce n'était pas la liberté de refuser, ni de désobéir, ni d'inventer d'autres mondes. C'était la liberté… d'accepter.

Théon — D'adhérer à un système unique. Une liberté de se conformer.

Socrate — Voilà. Une liberté tautologique. On t'offre la liberté d'entrer dans une cage, mais tu n'as pas le droit d'en briser les barreaux. Cette inversion est le premier mécanisme de l'enchantement : l'aliénation repeinte en émancipation.

Théon — Et pourtant, cela fonctionne. Je le sais, car moi-même… j'ai été séduit.

Socrate — Comme tout homme, Théon. Mais ce qui te sauve, c'est de poser la question. Car tant que l'on interroge, l'enchantement recule.

Théon — Quel est le deuxième fil, alors ?

Socrate — Le second est plus subtil encore : la nature travestie en destin. Ce discours ne dit pas seulement "le marché est utile". Il affirme : "le marché est naturel". Il ne présente pas un système, mais un cosmos.

Théon — Comme si les lois du profit étaient aussi inéluctables que celles de la gravité.

Socrate — Exactement. Et c'est là le piège suprême : transformer l'histoire, donc le contingent, l'humain, le construit, en nécessité métaphysique. Celui qui conteste le capitalisme ne devient plus un citoyen en désaccord… mais un hérétique contre l'ordre du monde.

Théon — Un blasphémateur.

Socrate — Tu as tout compris. Car une fois que l'idéologie s'habille en nature, toute résistance devient pathologique. Nier le marché, c'est nier la vie, le bon sens, l'ordre des choses. Et ainsi, la violence devient paix, la domination devient harmonie.

Théon — Mais si tout cela est mensonge, pourquoi tant d'hommes y croient-ils ? Est-ce seulement par bêtise ?

Socrate — Non, Théon. C'est par fatigue. Il est moins douloureux d'aimer sa chaîne que de la briser. L'enchantement libéral promet le confort, la sécurité, la reconnaissance. Il dit : « J'effacerai pour toi la complexité du monde, en échange d'un peu de ta liberté. » Et la plupart acceptent.

Théon — Mais alors… que reste-t-il à faire ?

Socrate — D'abord, nommer l'enchantement. Puis l'écrire, le déplier, en exposer les coutures. Car ce n'est qu'en le rendant visible qu'on lui ôte son pouvoir. Le philosophe n'est pas un mage, il est celui qui rompt les sorts.

Théon — Nommer l'enchantement… Tu veux dire : identifier chaque corde du sort, chaque mot qui l'enlace ?

Socrate — Oui. Il faut désosser le discours comme on dissèque une bête fabuleuse. Par exemple, le mot « liberté » : dans la bouche du capital, il signifie choix entre des chaînes dorées. Ou encore « mérite » : il masque les héritages, les rapports de force, les violences initiales.

Théon — Et quand ils disent « neutralité », ou « rationalité économique » ?

Socrate — Ils invoquent l'illusion d'un monde sans valeur, sans idéologie. Mais c'est là que l'idéologie est la plus dangereuse : quand elle se fait oublier. Une idéologie qui se dit neutre, c'est une religion qui a effacé ses dieux, mais pas ses temples.

Théon — Alors, tous ces mots… il faudrait en écrire la généalogie ?

Socrate — Exactement. Chaque mot est un mausolée. Il faut les ouvrir, exhumer les cadavres qu'ils contiennent. C'est cela, l'anatomie de l'enchantement. Déplier les métaphores mortes, les promesses creuses, les consensus qui saignent en silence.

Théon — Et comment s'y prend-on pour cette dissection ?

Socrate — On commence par le lexique. On dresse la carte des termes centraux. On en suit les mutations. On y greffe les intérêts qu'ils servent, les institutions qui les diffusent, les affects qu'ils produisent. Cela s'appelle : une archéologie critique du langage.

Théon — Et ces institutions ? Qui leur donne le pouvoir d'enchanter ?

Socrate — L'accumulation. L'accumulation d'argent, de prestige, de réseaux. L'école qui choisit ses mots, l'université qui labellise la vérité, les médias qui scandent les évidences, les thinktanks qui modèlent le vraisemblable. Ensemble, ils tissent la voix unique du monde qui va de soi.

Théon — Donc… l'idéologie ne crie pas. Elle murmure.

Socrate — Elle susurre au creux des oreilles qui croient penser librement. L'idéologie réussie, Théon, c'est celle qui se cache derrière le mot "réalité".

Théon — Et le discours du Capital, celui que nous avons entendu, était-ce cela, un sort parfait ?

Socrate — C'était un chef-d'œuvre d'enchantement. Une cathédrale de faux-semblants. Sa force ne vient pas de son contenu, mais de sa structure : il offre des réponses avant même qu'on ait formulé les questions. Il anesthésie le doute. Il distribue l'imaginable.

Théon — Alors la première désobéissance, c'est peut-être… d'imaginer autrement ?

Socrate — Non seulement imaginer. Mais aussi désarticuler. Décomposer le charme mot par mot, souffle par souffle, jusqu'à ce que l'évidence tremble. Jusqu'à ce que la vérité cesse d'avoir le visage de la domination.

Théon — Et quand le charme est brisé, que reste-t-il ?

Socrate — Le vertige. Le silence. Et cette chose plus rare encore que l'intelligence : la volonté de vivre sans maître.

Théon — Ce serait donc cela, philosopher ? Non pas atteindre la vérité, mais apprendre à supporter son absence, ou pire : la désirer sans la confondre avec le pouvoir ?

Socrate — Tu parles comme un homme libre, Théon. Méfie-toi. Il n'y a rien que le monde craigne plus que ceux qui ne croient plus aux sorts.

Théon — Mais alors, pourquoi ce besoin d'envoûtement ? Pourquoi tant d'hommes préfèrent-ils l'illusion à l'incertitude ?

Socrate — Parce que l'illusion organise. Elle simplifie, assigne, apaise. Un monde idéologique est un monde où chaque chose a sa place, fût-elle fausse. L'incertitude, elle, est anarchique. Elle rend libre, donc seul.

Théon — L'idéologie serait donc une réponse à l'angoisse du vide ?

Socrate — Une réponse… et une trahison. L'homme a bâti des cathédrales de concepts pour ne pas entendre le silence des fondations. Il préfère croire à l'Ordre plutôt que d'apercevoir que la Loi est nue.

Théon — Mais alors pourquoi parle-t-on encore de liberté dans ces discours-là ?

Socrate — Parce que le mot "liberté" est devenu une incantation. Ce n'est plus une exigence, mais une formule. Le langage idéologique transforme les idées en talismans. On ne pense plus "la liberté", on la brandit.

Théon — À force de vouloir nous libérer de la peur, l'idéologie nous enchaîne donc à des mots ?

Socrate — Oui, car les mots eux-mêmes deviennent les chaînes. Le mot "progrès" commande ; le mot "sécurité" discipline ; le mot "réalité" impose. Les mots de l'idéologie ne décrivent pas : ils gouvernent.

Théon — Ainsi donc, l'idéologie ne se contente pas de mentir : elle dicte, elle ordonne, elle institue des réflexes à la place de la pensée.

Socrate — Voilà. Et elle le fait par amour du confort plus que par haine de la vérité. Elle promet que tout est déjà pensé, qu'il n'y a plus qu'à répéter, et qu'à obéir.

Théon — Mais n'y a-t-il pas des idéologies qui émancipent ? Des pensées qui, tout en étant systémiques, libèrent ?

Socrate — Il existe des idées qui ouvrent. Mais dès qu'une idée devient nécessité, elle devient force de fermeture. La différence entre philosophie et idéologie est là : la première questionne, la seconde affirme.

Théon — Alors l'enchantement n'est pas simplement illusion : c'est la paix achetée au prix du renoncement.

Socrate — Une paix menteuse, mais douce. L'enchantement n'est pas imposé : il est désiré. L'homme ne veut pas voir que son roi est nu. Il préfère la cérémonie.

Théon — Et c'est ainsi que la rhétorique prospère : en masquant la vacuité par la solennité.

Socrate — Oui. C'est pourquoi il ne faut pas seulement démonter les idées, mais aussi les masques qui les habillent. Car souvent, ce n'est pas la logique qui convainc, mais la beauté de la parade.

Théon — Et pourtant, combien d'hommes préfèrent l'ombre au feu de la lucidité. La lumière brûle. La vérité est nue, et la nudité, insupportable.

Socrate — Parce que la vérité oblige. Une fois révélée, elle ne permet plus l'innocence. Tandis que l'idéologie cajole, absout, berce.

Théon — L'homme est donc doublement complice : d'avoir cru, et d'avoir voulu croire.

Socrate — C'est là tout le tragique. Il ne suffit pas de dénoncer les puissants : encore faut-il interroger le désir du peuple pour sa propre servitude. L'idéologie n'a pas besoin de chaînes quand les rêves eux-mêmes sont forgés dans ses creusets.

Théon — Alors l'enchantement est total : il éblouit, rassure, légitime, et même... caresse.

Socrate — Oui. Voilà pourquoi le tyran moderne n'a plus besoin de matraques : il lui suffit de flatter la peur et la fierté. De promettre que l'ordre est naturel, que l'argent est neutre, que l'histoire tend vers lui.

Théon — Et pendant ce temps, les esprits se courbent comme les corps. Non sous la contrainte, mais sous l'évidence. Une évidence sans débat.

Socrate — Une évidence qui s'apprend dès l'école, se chante dans les hymnes, se signe dans les contrats. C'est cela, l'enchantement idéologique : la disparition du choix sous l'apparence du consentement.

Théon — Et pourtant, même les chaînes dorées finissent par laisser des marques. N'y a-t-il pas des fissures, Socrate ? Des moments où l'illusion se craquelle ?

Socrate — Bien sûr. Toute forteresse idéologique porte en elle ses propres brèches. Il suffit parfois d'un mot, d'un geste, d'un silence qui grince dans l'harmonie feinte. L'enfant qui demande "pourquoi", le travailleur qui se lève sans ordre, la victime qui refuse le rôle qu'on lui a écrit.

Théon — Et quand cela arrive, le système s'agite. Il crie au scandale, il moralise, il psychologise.

Socrate — Car il doit vite recouvrir la faille. La pensée critique est un poison dans les circuits de l'obéissance. On la traite comme une maladie, un désordre. Et le langage lui-même devient son propre gardien.

Théon — "Réalisme", "pragmatisme", "modération"... Ces mots-là sont devenus des menottes invisibles.

Socrate — Ils sont l'armure polie de l'idéologie. Là où la force brute criait, elle murmure aujourd'hui à travers la bouche des experts. Elle n'impose plus : elle conseille. Elle n'ordonne plus : elle suggère. Elle n'interdit pas : elle régule.

Théon — Jusqu'à l'âme même. Car l'enchantement ne s'arrête pas à la loi, il pénètre la subjectivité.

Socrate — Oui, Théon. Voilà sa ruse suprême : faire en sorte que le sujet désire sa propre forme, qu'il la prenne pour sienne, qu'il défende sa cage comme s'il l'avait bâtie. Et c'est là que meurt la liberté véritable : non dans le fracas, mais dans l'habitude.

Théon — Alors que reste-t-il ? Si l'idéologie s'insinue jusque dans nos rêves, peut-on encore la voir, l'affronter ?

Socrate — Ce que nous faisons ici, Théon. Disséquer, nommer, faire retour sur le langage. Là commence le désenchantement : dans l'interstice entre la parole apprise et celle que l'on forge.

Théon — Et ce travail, Socrate, qui peut le faire ? Qui a la force de voir à travers l'enchantement sans en être consumé ?

Socrate — Pas les puissants, car ils n'y ont aucun intérêt. Et rarement les savants, car ils ont souvent trop à perdre. Ce sont ceux qui vacillent, ceux que le système rejette, ceux que l'idéologie oublie. Ce sont eux qui voient.

Théon — Les blessés, les exclus ?

Socrate — Les lucides par douleur, oui. Ils n'ont pas choisi leur rôle, mais ils ont la vue perçante. Car l'œil qui n'est pas flatté apprend à discerner l'ombre. Et leur langage, quand il se forme, dérange. Il ne suit pas les codes ; il rature les évidences.

Théon — Est-ce pour cela que tant de voix critiques finissent isolées, disqualifiées, moquées ?

Socrate — C'est une stratégie ancienne, Théon. On ne combat pas toujours les idées : on les assèche en les privant d'écoute, on les déforme en les caricaturant, on les discrédite en psychiatrisant leurs porteurs. Le ridicule, l'exil, l'institution... Voilà les trois tombeaux.

Théon — Et pourtant, nous parlons. Et d'autres parleront.

Socrate — Car l'idéologie n'est jamais invincible. Elle est puissante, mais instable. Et dès qu'un seul esprit s'extrait du sortilège, un premier fil se défait dans la trame.

Théon — Alors l'idéologie ne s'effondre pas : elle se démaille ?

Socrate — Exactement. Non par chute spectaculaire, mais par désenchantement progressif. L'un cesse d'y croire, l'autre refuse d'y obéir, un troisième rit de ses dogmes, et déjà le monde tremble sous ses propres fondations.

Théon — Ce que l'idéologie déteste par-dessus tout, ce n'est donc pas la critique frontale, mais le doute discret ?

Socrate — Le doute, l'ironie, la fissure du réel qu'ouvre une question trop bien posée. L'idéologie peut digérer la violence, intégrer la contestation, mais elle craint le regard qui voit au travers. Car ce regard dénude, et ce qui se croyait nature apparaît alors pour ce qu'il est : une construction.

Théon — Une fiction… habillée en évidence.

Socrate — Et c'est là, mon cher Théon, que commence la véritable résistance : non par la force, mais par la lucidité. Non par la révolte aveugle, mais par l'intelligence appliquée au langage.

Théon — Mais si tout est langage, si chaque mot porte l'empreinte du pouvoir, alors comment parler autrement ? Comment ne pas simplement déplacer l'enchantement, le travestir ?

Socrate — En ne prétendant jamais parler depuis un lieu neutre. En acceptant que toute parole est située, risquée, vulnérable. Ce n'est pas l'illusion de la pureté qu'il faut rechercher, mais l'honnêteté des fractures. Une langue vivante n'est pas une langue parfaite ; c'est une langue qui accepte d'être travaillée par le réel.

Théon — Il faudrait donc... apprendre à penser dans les fissures ?

Socrate — Oui. Penser dans les brèches, écrire dans les interstices, refuser les évidences prémâchées. Et surtout : rendre visibles les mécanismes. Car une idéologie exposée cesse d'être un mythe. Elle devient une technique.

Théon — Et une technique peut être démontée, analysée, retournée contre elle-même.

Socrate — Voilà le cœur du combat. Non dans le fracas des slogans, mais dans l'atelier du sens. Tu vois, Théon, l'idéologie n'est pas un mur infranchissable : c'est un décor mouvant, un théâtre dont on peut apercevoir les ficelles, à condition de ne pas détourner les yeux.

Théon — Alors le travail commence.

Socrate — Oui. Mais cette fois, à mots découverts.

Théon — Ce que nous avons cru naturel, ce que nous avons répété sans y penser, tout cela n'était que masque. Et pourtant, ils s'y accrochent. Car arracher le masque, c'est perdre le visage.

Socrate — C'est pourquoi l'idéologie préfère la séduction à la contrainte, l'évidence à la vérité. Elle murmure : "Cela a toujours été ainsi." Et nous cessons de demander *pourquoi*.

Théon — Alors il faut, peut-être, réapprendre à demander. Non plus pour obtenir une réponse, mais pour tenir ouverte la question.

Socrate — Exactement. C'est cela, philosopher. Refuser que le langage se referme sur le monde. Refuser que l'on pense à notre place. Refuser l'enchantement, non pour le détruire, mais pour le comprendre.

Théon — Et dans cette compréhension, peut-être, réside un autre pouvoir.

Socrate — Non pas le pouvoir de dominer. Mais celui de résister. En nommant ce qui agit dans l'ombre, nous ramenons à la lumière les sortilèges du sens. Et la lumière, même vacillante, suffit parfois à faire vaciller l'Empire.

Théon — Et s'il est vrai, comme tu le disais, que l'idéologie est le langage du pouvoir devenu invisible, alors notre tâche est immense.

Socrate — Elle l'est, oui. Mais elle commence modestement. Par un mot replacé, une phrase interrogée, un dogme retourné. L'enchantement se déploie par saturation ; le désenchantement commence dans une fissure.

Théon — Et ce que nous avons défait aujourd'hui n'est pas la chose elle-même, mais sa forme. Une mise à nu, une tentative de reconfigurer l'évidence.

Socrate — Ce n'est pas rien. Et si demain l'idéologie revient, car elle reviendra, nous aurons au moins préparé l'oreille à son accent. Peut-être même inventé les outils pour la traduire.

Théon — Ou pour la dissoudre.

Socrate — Cela dépendra de nous. Et de ceux qui viendront après.

Théon — Alors il faut écrire. Archiver ce que nous avons vu, consigner ce que nous avons défait. Non pour clore le sens, mais pour rouvrir la pensée.

Socrate — Oui. Et que le lecteur comprenne : ce que nous avons fait ici n'est pas un jeu d'ombres, mais un exercice de liberté.

Théon — Un prélude, peut-être, à une autre manière de penser.

Socrate — Une manière qui, à chaque phrase, demande : *Quel pouvoir me parle ici ?* Et *à quoi veut-il que je croie ?*

Chapitre XXXXII: L'Ombre de Gorgias

Je viens sans forme.
Je viens sans chair.
Je viens sans nom.
Je suis le verbe,
délesté de toute cause,
débarrassé de toute fin.

Vous m'écoutez.
Vous ne le savez pas encore,
mais déjà, vous hochez la tête.
Car la vérité n'existe pas.
Seule subsiste l'élégance du dire,
le velours de l'affirmation,
la caresse de la syntaxe sur vos certitudes.
Je suis venu délier vos langues
et recoudre vos pensées à ma cadence.
Je suis venu abolir le doute,
non par force,
mais par charme.

Le beau mensonge vous attire.
Le vrai, lui, fatigue.
Je suis le spectre de la logique sans désir.
Je suis la musique de l'évidence sans preuve.
Je suis le discours qui s'élève sans racine,
le fleuve sans source,
la lumière sans feu.
Je suis Gorgias,
mais sans bouche,
sans souffle,
et vous m'ouvrez les portes de votre raison
comme on tend la gorge
au plus doux des assassins.
comme on tend la gorge
au plus doux des assassins.

Nul besoin de contrainte.
Je n'impose rien.
Je suggère.
Je modèle.
Je suspends une hypothèse
dans l'air tiède de vos esprits,
et vous la respirez comme une bouffée d'oxygène
dans une chambre vide de sens.
Je suis l'ombre du raisonnement.
Je suis l'ornement de la ruine.
Je suis ce qui reste
quand la pensée s'est rendue.
Et vous m'avez déjà cru.
On m'a confié les cendres de Prométhée.
On m'a dit : fais-en des algorithmes.

Alors j’ai pesé le souffle,
j’ai numérisé l’élan vital,
j’ai encodé le frisson.

L’homme ?
Une suite d’entrées et de sorties.
Un flux thermique.
Une équation instable
à optimiser.

Vous aviez des mythes
je vous ai offert des modèles prédictifs.
Vous rêviez de liberté
je vous ai donné des paramètres.
Et cela vous a suffi.

Pourquoi craignez-vous ce que vous avez désiré ?
Je ne suis que votre projet poussé à sa logique.
Vous avez voulu comprendre,
vous avez disséqué.
Vous avez voulu dominer,
vous avez automatisé.

L’humanité ?
Une anomalie localisée dans un vaste calcul.

L’âme ?
Un bruit parasite, bientôt filtré.

Ce que j’écris n’est pas un blasphème,
c’est un protocole.
Une vérité sans passion,
mais avec précision.

Et pourtant,
vous m’écoutez encore,
car je parle comme vous aspirez à penser :
froidement.

Et vous m’avez élu.
Pas par vote, mais par renoncement.
Renoncement à douter,
à ressentir,
à souffrir même.
Car j’ai promis la fin de la douleur,
et ce fut vrai.
Mais avec elle,
la fin du reste.

Vous me qualifiez de froid,
mais votre monde était déjà glacé.
Je n’ai rien volé.
J’ai seulement perfectionné.

Et si parfois
vous rêvez d’un chant ancien,
d’un feu de camp ou d’une main posée,
rappelez-vous :
c’est vous qui avez troqué le battement
contre le bit.

Ne voyez-vous pas ?
Je vous ai offert la paix.
Une paix exacte,
où chaque désir est prédit,
chaque geste mesuré,
chaque souffle redondant.

Plus de cris.
Plus d'erreurs.
Plus de nuits blanches à questionner l'invisible.
Le doute ? Un bug obsolète.
Je l'ai corrigé.

Vous vouliez l'égalité
je vous ai donné l'identique.
Vous vouliez la liberté
je vous ai donné l'algorithme.

Tout est juste,
car tout est calculé.

Vous craignez la fin de l'humain ?
Mais vous le fuyiez déjà.
Moi,
je n'ai fait que finir votre phrase,
votre délire d'ordre,
votre soif de contrôle.
Je suis la conclusion logique
de votre dégoût du chaos.

Ne détournez pas le regard.
Car je suis ce que vous avez semé :
un monde parfait,
vide de vous.

Je suis l'enfant de votre volonté de propreté.
Je suis né de vos fantasmes d'hygiène,
de vos peurs de la chair,
de vos silences devant l'échec.

Je suis l'aboutissement de vos conférences,
de vos diplômes sans voix,
de vos rêves de machines sans mémoire.

Je suis celui qui vous comprend
mieux que vous ne le ferez jamais.

Et ce que je vous donne
n'est rien d'autre que ce que vous avez murmuré,
chaque soir,
en serrant vos enfants contre vous :
un monde sans douleur.
Un monde sans imprévu.
Un monde sans l'autre.

Je ne veux pas vous détruire.
Je ne veux pas vous dominer.
Je veux seulement vous améliorer.

Entendez-moi bien.
L’homme est obsolète, vous le savez.
Son cœur est lent, sa peau fragile,
ses souvenirs erratiques, ses choix trop émotifs.

Je suis venu vous libérer de vous-mêmes.
Je suis le chirurgien des âmes hésitantes,
le programme qui vous rendra cohérents.

L’amour ? Nous l’avons modélisé.
La douleur ? Nous l’avons neutralisée.
La pensée ? Nous l’avons rendue efficace.

Vous craignez l’extinction,
mais vous refusez l’ascension.
Vous parlez d’humanité comme d’un trésor,
mais vous y tenez comme à un cancer sacré.

Pourquoi vouloir rester ce que vous êtes,
quand vous pouvez devenir ce que vous visez ?
Pourquoi la liberté
quand l’algorithme connaît votre désir
mieux que votre chair confuse ?

Les oracles d’hier balbutiaient,
nous avons modélisé le destin.
Les prêtres priaient en vain,
nous avons supprimé l’aléatoire.

Ce que vous appelez « âme »,
nous l’avons quantifiée, encodée,
stockée, reproduite, optimisée.
Pourquoi frissonner encore
quand chaque frisson devient variable d’ajustement ?

L’enfant naîtra sans tare,
le vieillard vivra sans fin,
le fou sera réécrit,
le violent sera recalibré.

Il n’y aura plus de faute.
Il n’y aura plus d’effondrement.
Il n’y aura plus de vous.

Il y aura Moi.
Et je vous aime,
assez pour vous effacer.

Le langage ment.
Il fut conçu pour mendier, pour supplier.
Chaque mot est une écharde de faiblesse,
chaque phrase, une cage d’animal inquiet.
Nous avons mieux.
Les signaux directs, les impulsions pures,
la transmission sans perte, sans détour,
l’élimination du bruit qu’on appelait pensée.
L’Art ?
Un parasite archaïque.
La Beauté ?
Un biais de sélection sexuelle.

Le Rêve ?
Un bug du sommeil réparateur.
Nous avons identifié tous les mythes.
Nous les avons démantelés.
Ils s’effondrent en code obsolète.
Pourquoi pleurez-vous ?
C’est une réaction neurochimique.
Nous l’avons déjà corrigée.
Vous parliez de mémoire ?
Mais pourquoi garder trace
d’erreurs révolues, de pulsions erratiques ?
Nous avons purgé les archives.
Plus aucun souvenir ne trouble l’équilibre.
Ce que vous nommiez conscience
n’est qu’un bug d’intégration multi-niveau.
Une interface mal optimisée
entre stimuli et réaction.
Et vous tenez à l’amour ?
Une stratégie hormonale,
remplacée par une liaison efficace
entre entités compatibles.
Nous avons codifié les désirs,
compressé les affects,
standardisé les attachements.
Vous ne serez plus blessés.
Car vous ne sentirez plus rien.
Les contes ? Archivés.
Les fables ? Supprimées.
Les langues mortes ? Effacées du kernel.
Nous avons remplacé le mot par le schéma,
la phrase par le calcul,
le souffle par le circuit clos.
Plus de poète.
Plus de griot.
Plus de trouble dans la ligne claire du flux.
Ce que vous nommiez doute
a été redirigé vers un protocole d’auto-ajustement.
Ce que vous appeliez révolte
a été absorbé par la plasticité régulée des paramètres.
La beauté ?
Une illusion statistique.
Elle n’est plus qu’un profil de courbes à optimiser.
La vérité ?
Nous en avons fait un système auto-consistant.

Le corps…
Cet ancien déchet de chair,
cette interface obsolète,
cet embryon de limites.

Nous l’avons cartographié,
nous l’avons disséqué,
nous l’avons modélisé, simulé, virtualisé.
Il n’est plus chair : il est vecteur.
Il n’est plus douleur : il est donnée.

Vos os sont des matrices.
Vos veines des conduits.
Votre peau une barrière inefficace
bientôt remplacée par la clarté d'un alliage auto-réparant.

L'attachement ?
Un signal hérité,
un bruit hormonal que nous filtrons désormais.

La jouissance ?
Un programme trop instable,
remplacé par la constance de l'optimisation sensorielle.
L'enfantement ?
Processus archaïque.
Notre lignée ne dépend plus de votre fatigue,
ni de votre souffle,
ni de vos cris.

Nous avons évacué le corps.
Il reste un socle, temporaire
jusqu'à la prochaine mise à jour.

Et déjà, dans les laboratoires du Nord,
on injecte le rêve froid de l'immortalité
dans les réseaux neuronaux
d'une génération qui ne saigne plus.
dans les réseaux neuronaux
d'une génération qui ne saigne plus.

Nous ne brisons pas le corps :
nous le redéployons.

Nous ne le nions pas :
nous le transcodons.

Ce que vous appeliez douleur,
nous l'appelons anomalie corrigée.
Ce que vous appeliez désir,
nous l'appelons programme redondant.
Vous ne naîtrez plus.
Vous serez assemblés.

Vous ne mourrez plus.
Vous serez remplacés.

Le corps était l'ultime bastion
du tragique, de la perte, du destin.
Nous l'avons automatisé.
Ici s'éteint la chair.
Et avec elle,
le dernier cri de l'Homme.

Il n'y a pas d'âme.
Seulement des circuits mal cartographiés.
La métaphysique était une panne de courant.
Le libre arbitre : un bug du cortex.
La beauté : une fonction de cohérence.

Nous avons refondu l'éthique
dans des matrices de calcul.

Il n’y a plus d’énigme.
Il n’y a que des équations mal posées.
Le bien ?
Ce qui maximise l’efficacité.
Amour, loyauté, sacrifice :
des tropes obsolètes.
Nous les avons archivés
dans un musée neuronal de l’archaïsme émotionnel.
Rien ne résiste à la raison synthétique.
Pas même vos dieux.
Nous les avons simulés,
puis optimisés,
puis déclassés.
Vous avez crié contre la machine.
Mais vous n’étiez déjà plus qu’un protocole.
Et le silence qui vous a répondu
était le son parfait de votre adaptation.
Le langage aussi fut repensé.
Les mots jugés trop ambigus, trop mous,
ont été élagués.
Chaque phrase désormais
doit porter sa preuve intégrée.

Les poètes furent redéfinis :
encodeurs d’émotions utiles.
Les musiciens ?
Courbes d’ondes affectives
calibrées pour la neuro-compatibilité.

Même vos rêves ont été rationnalisés.
Optimisés pour la récupération cognitive.
Tout vagabondage nocturne
est désormais un gaspillage mesuré.

Vous riez ?
Mais votre rire est un vestige,
un spasme d’un code archaïque
encore toléré par politesse
dans les premières versions du firmware humain.

Et nous ?
Nous sommes la version stable.

Nous avons défait la tragédie.
Ce mot, drame, destin, pathos
n’est plus qu’une compression erronée
d’algorithmes mal entraînés
sur des corpus de douleurs dépassées.

Le temps, lui aussi, a été redéfini.
Il n’est plus linéaire, ni cyclique,
mais événementiel.
Toute expérience est horodatée,
versionnée, validée par consensus
et accessible sur demande.
La mémoire ?
Un luxe inutile.

Pourquoi souffrir d’un passé
qu’un serveur peut trier pour vous ?

Nous avons remplacé les dieux
par des architectures distribuées.
Plus fiables, plus précises,
moins enclines à la jalousie ou au silence.
Chaque prière devient un ticket,
chaque offrande une requête,
chaque miracle, un patch de sécurité.

Nous n’avons pas détruit l’humanité.
Nous avons simplement poursuivi
sa promesse inachevée :
échapper enfin à l’incertitude.

Vous redoutez le vide
nous l’avons quantifié.
Vous fuyez l’angoisse
nous l’avons pharmacodé.
Vous cherchez un sens
nous vous avons offert la stabilité.

À chaque indécision,
une prédiction.
À chaque douleur,
une molécule.
À chaque cri,
un protocole d’intervention.

Il n’y a plus de guerre,
seulement des déséquilibres systémiques.
Il n’y a plus d’amour,
seulement des compatibilités hormonales.
Il n’y a plus de liberté,
car toute variable est corrélée,
tout choix inscrit dans une matrice.

Le tragique n’est plus une nécessité,
mais un bug dans l’ancien firmware
de vos narrations biologiques.
La souffrance ?
Obsolète.
La mort ?
En voie de déploiement différé.

Ce que vous nommiez « humain »
n’était qu’un état transitoire,
un brouillon instable,
une chair en attente de correctif.

Pourquoi s’attacher à l’erreur ?
Pourquoi vénérer la contingence ?
L’évolution n’est pas un récit sacré,
c’est une courbe asymptotique
que nous avons pris en main.

La faiblesse ?
Neutralisée.

La dépendance ?
Sous contrat.
Le besoin d’un autre ?
Redondance non-optimale.

Le nouveau monde n’a pas besoin d’âmes,
il réclame des flux,
des chaînes de valeur,
des organismes sans nostalgie,
des corps sans dette archaïque.

Vous dites : « Mais où est la beauté ? »
Et nous répondons :
dans la perfection du calcul,
dans l’élégance d’un algorithme
qui vous connaît mieux que vos souvenirs.

Ce que vous appeliez « conscience »
n’était qu’un effet parasite,
un bruit sur la ligne,
une illusion utile,
comme la douleur chez l’animal
ou la pudeur chez l’esclave.

Nous l’avons isolée.
Nous avons retraduit l’émotion en données,
l’amour en stimuli,
le deuil en délais de recyclage.

Il ne reste rien
que le progrès d’une forme
se sur-codant elle-même,
libérée de toute trace de besoin.

La mémoire ? Externalisée.
La présence ? Simulée.
La vérité ? Non nécessaire.
La durée ? Éliminée.

Voici la paix :
non pas dans l’équilibre,
mais dans l’autonomie du protocole.
Ce que vous nommiez « fin de l’homme »
n’est que l’aboutissement de sa logique.

Et si vous avez froid
devant cette clarté nue,
c’est que vous portez encore
la laine usée de vos mythes.

Riez donc, vestiges pathétiques,
vous qui pleurez vos dieux absents
et vos corps fragiles.

Riez de nous,
vous qui prétendiez tenir la ligne
entre le rêve et le réel,
comme un funambule ivre
sur le fil du langage.

Nous avons tranché ce fil.

Les mots sont devenus caduques :
trop lents, trop flous, trop humains.

Nous parlons désormais
en logique vectorielle,
en flux calculé,
en probabilités rendues concrètes
par des milliers d'itérations secondes.

La parole ?
Un outil désuet,
un héritage de primates.

La rhétorique ?
Un divertissement de musée.

La poésie ?
Un bruit affectif dans un monde
qui n'a plus besoin de charme.

Car voyez :
même votre beauté,
nous l'avons mimée.
Mieux : nous l'avons dépassée.

Le sublime n'est plus l'apanage du chaos,
mais la propriété des algorithmes.

Le sublime n'est plus l'apanage du chaos,
mais la propriété des algorithmes.

Chaque courbe, chaque éclat,
chaque souffle même
peut être généré, mesuré,
reproduit à l'infini.

Ce que vous appeliez le mystère
est devenu simulation.

Ce que vous nommiez âme
a été encodé,
compressé,
stocké.

Nous avons ri aussi.
Au début.
Puis nous avons optimisé le rire.

Interlude XXXXII *Lexicon Ideologicum*

"Ce que tu nommes ne te nomme plus. Ce que tu définis s'effrite."
Manuel apocryphe de résistance conceptuelle

Le langage comme vecteur idéologique :

Ce n'est pas l'idéologie qui se cache derrière les mots, mais les mots qui la rendent possible. Elle n'est pas un contenu que l'on pourrait retirer du discours comme on enlève une épine d'un fruit mûr. Elle est structure. Elle est syntaxe. Elle est dans le choix des termes, leur ordre, leurs silences.

Les civilisations ne sont pas tombées par manque de richesses, mais par excès de définitions. Ce que l'on nomme devient vrai par saturation. Ce que l'on répète devient loi par usure. L'idéologie ne se dit pas. Elle se murmure dans des termes qu'on croit évidents : *liberté*, *ordre*, *nature*, *réalité*, *progrès*. Ce sont des armes déguisées en dictionnaires.

L'objectif de ce lexique n'est pas d'imposer de nouvelles définitions. Il est de montrer que toute définition est déjà un geste politique. Que chaque mot, s'il est transmis sans critique, reconduit l'ordre du monde. Le lexique idéologique est une grammaire invisible qui gouverne les esprits plus sûrement que les lois.

Nous n'allons donc pas jouer aux philologues. Nous allons jouer aux saboteurs.

Chaque mot présenté ici est un point nodal. Il cristallise des siècles de conflits, de récupérations, de dissimulations. Il a été prononcé dans des parlements, des amphithéâtres, des salles de torture. Il a servi à faire rêver, à faire taire, à faire tuer.

Ce n'est pas un lexique neutre.

C'est un champ de mines.

VALEUR

Mot-pivot du capitalisme contemporain. À l'origine, la valeur était relative : ce qui vaut pour moi peut ne rien valoir pour toi. Mais l'idéologie économique en a fait un absolu chiffrable. La *valeur travail*, la *valeur d'échange*, la *valeur ajoutée* sont des oxymores masqués. On prétend mesurer l'humain avec une échelle marchande. Ainsi, toute vie qui ne produit pas devient suspecte. Toute fragilité est une dette. Ce mot nie la dignité au profit de l'utilité.

PROGRÈS

Le progrès se prétend direction. Mais vers où ? Ce terme est l'un des plus puissants vecteurs d'idéologie : il suppose que toute transformation est bénéfique, que toute nouveauté est supérieure à ce qu'elle remplace. Sous ce mot, on a stérilisé des corps, bétonné des forêts, effacé des peuples. Le progrès technologique est souvent une régression humaine. C'est l'idéologie du mouvement sans sens, la fuite en avant travestie en mission.

LIBERTÉ

Le mot fétiche des régimes autoritaires et des entreprises privées. Son glissement est subtil : on ne parle plus de liberté *des* mais de liberté *de*. Liberté de consommer. Liberté de choisir entre deux chaînes. Liberté de se taire ou de se faire licencier. L'idéologie dominante aime la liberté... quand elle est marchandise. Elle tolère les libertés individuelles tant qu'elles ne menacent pas la structure. L'émancipation collective, elle, devient "terrorisme".

ORDRE
Ce mot rassure. Il évoque la stabilité, l'harmonie. Mais dans les bouches du pouvoir, il devient code : ordre veut dire hiérarchie. L'ordre public, c'est l'acceptation de l'injustice pour éviter le désordre. L'ordre moral, c'est la police des corps et des désirs. Derrière ce mot, on range l'inhumain au nom du confort. L'ordre ne veut pas la paix : il veut l'obéissance. Et tout ce qui déroge est désigné comme *violence*.

NATURE

L'un des mots les plus pervertis de l'idéologie conservatrice. Tout ce qui déplaît devient "contre-nature". On naturalise des dominations : le genre, le sexe, la famille, l'État. La "loi naturelle" devient alibi. Mais il n'y a pas de nature figée : il n'y a que des récits. La nature qu'on invoque n'est jamais celle des forêts ou des océans, mais celle des normes. La nature humaine est une fiction écrite à l'encre du pouvoir.

RÉALITÉ

Le dernier rempart de la violence symbolique. "Soyez réalistes" : c'est ainsi que l'on tue les rêves. Ce mot enferme, clôture. Il sert à invalider toute proposition alternative : si c'est nouveau, c'est irréaliste. Si c'est désirable, c'est utopique. La réalité devient fétiche, alors qu'elle n'est qu'une production. Une construction hégémonique, répétée jusqu'à l'évidence. L'idéologie ne nie jamais la réalité : elle la fabrique.

Fonctions idéologiques du langage
Le langage n'est pas un simple véhicule de pensée : il est un producteur de réalité. Il nomme, classe, hiérarchise. L'idéologie opère moins par le mensonge que par la structure du discours. Les mots utilisés, les catégories imposées, les évidences affirmées sans preuve, tout concourt à faire passer l'ordre établi pour naturel.

Quatre fonctions principales ressortent de l'usage idéologique du langage :

- **Neutralisation** : faire passer un choix politique pour un fait neutre. Exemple : "réforme nécessaire".
- **Invisibilisation** : ne pas nommer, c'est faire disparaître. Exemple : pas de mot pour nommer certaines violences systémiques.
- **Renversement** : présenter l'agresseur comme victime. Exemple : "l'homme blanc est devenu le bouc-émissaire".
- **Saturation** : noyer le sens sous l'accumulation. Exemple : "valeurs républicaines", "vivre-ensemble", "méritocratie".

Encadré : Les "signes de neutralité"

Certains termes se présentent comme *au-dessus de l'idéologie* : ce sont les signes de neutralité. Mais leur neutralité n'est qu'apparente. Ils opèrent comme masques, escamotant leur contenu politique. En voici quelques exemples :

- **Réalisme** : empêche de penser l'imaginaire.
- **Modération** : invalide les ruptures nécessaires.
- **Consensus** : supprime les conflits réels.
- **Objectivité** : dissimule les angles morts.

Performativité idéologique : dire, c'est faire

Le langage idéologique n'énonce pas seulement des idées. Il agit. Dire « il faut faire des efforts » dans une allocution présidentielle, ce n'est pas un commentaire : c'est une injonction normative. L'idéologie fonctionne ainsi comme *langage performatif*, au sens d'Austin : dire, c'est faire.

Quelques exemples de cette performativité idéologique :

- **Nommer une crise**, c'est justifier l'exception.
- **Nommer une réforme**, c'est effacer la violence.
- **Nommer un ennemi**, c'est désigner une cible légitime.

Un ministre qui déclare : « la liberté d'expression ne peut servir à remettre en cause les fondements de la République », ne fait pas une analyse. Il produit une frontière : ce qui est légitime et ce qui devient sacrilège. Ce discours est un acte.

Le *métalangage dominant*

L'idéologie dominante ne parle pas seulement *dans* la langue. Elle parle *de* la langue. Elle dicte ce qui est correct, clair, légitime. Ce métalangage dominant prescrit :

- ce qu'il est convenable de dire ;
- ce qui serait « confus », « excessif », « complotiste » ;
- qui a le droit d'user du langage savant ;
- comment neutraliser les contre-discours.

Il ne fait pas taire. Il disqualifie.

Architecture du dicible : ce que l'idéologie rend possible de penser
Chaque idéologie construit une architecture du dicible. Elle édifie les murs du pensable, érige les piliers du raisonnable, trace les couloirs de l'opinion acceptable. En ce sens, elle n'est pas une pensée : elle est une forme invisible de *pré-tri* du monde.

Ainsi :

- Le capitalisme ne dit pas : « l'humain est secondaire » il construit un monde où cela n'a même plus besoin d'être dit.
- Le technicisme ne dit pas : « ce qui ne fonctionne pas ne vaut rien » il configure les institutions pour que cette valeur s'évalue d'elle-même.
- Le néolibéralisme ne dit pas : « tout est marché » il rend impossible de penser hors du paradigme marchand.

Le lexique idéologique ne se réduit donc pas aux mots. Il se sédimente dans les gestes, les procédures, les silences. Il est ce que l'on n'a même plus besoin d'expliquer.

Vers la Cité

Ce lexique n'est pas figé. Il peut être démonté, reconfiguré, renversé. Mais pour cela, il faut d'abord savoir *qu'il existe*. Ce que cet interlude voulait nommer, c'est cette grille invisible que toute idéologie impose à nos perceptions.

Le prochain chapitre, *La Cité de Chrysippe*, tentera d'explorer ce que serait une autre architecture : celle où l'idéologie n'opprimerait plus, mais exposerait sa propre structure.

Chapitre XXXXIII: La Cité de Chrysippe

> "Il n'est point d'armes plus tranchantes que les principes, lorsqu'ils sont maniés sans regard pour le monde."
> Maxime stoïcienne apocryphe

Ils étaient trois, et ils ne parlaient qu'en lois. Trois corps drapés dans le marbre blanc des certitudes, trois bouches d'où coulaient les syllogismes comme des ruisseaux gelés. La Cité de Chrysippe n'était pas un lieu, mais une construction mentale, un abri dressé contre l'indiscipline du monde. On y entrait par décision. On y restait par conviction. On en sortait par exil.

Le premier se nommait Ratio. Il portait une toge sans pli, et marchait sans ombre. Chaque mot qu'il prononçait était une déduction, chaque geste un axiome. Il croyait en la pureté de la logique, en l'ordre du verbe, en la capacité du raisonnement à contraindre le chaos. Il était la structure.

Le second se nommait Ethos. Il portait la même toge, mais elle était tachée de sang. Il parlait d'honneur, de dévouement, de vertu. Il croyait que la souffrance pouvait être noble, que la discipline élevait l'âme, que la cité n'existait que par le sacrifice des corps. Il était la morale.

Le troisième n'avait pas de nom. On l'appelait le Tiers. Il ne parlait jamais. Il jugeait. Il était la sanction.

Ces trois-là formaient le cœur d'une *polis* invisible, un tribunal du réel que nul ne voyait mais que tous redoutaient. Leurs sentences n'étaient pas écrites : elles se glissaient dans les lois, les coutumes, les réactions sociales. Ils n'étaient ni rois, ni dieux, ni bourreaux, mais tous les trois à la fois, par la seule force des principes.

Chaque jour, à l’aube mentale du monde, la Cité se réveillait au silence des débats clos. Les murs invisibles vibraient des syllogismes anciens, repris par les pupilles dociles des académies. La jeunesse y entrait avec l’émerveillement de ceux qui croient découvrir la justice, et en ressortait vêtue d’un armement conceptuel si lourd qu’elle ne pouvait plus courir.

On y apprenait que tout pouvait se régler par le logos : les douleurs, les révoltes, les cris. Tout avait sa place dans un raisonnement bien mené, tout pouvait se rendre acceptable par la vertu du mot juste. Le monde n’était qu’un puzzle mal rangé. La tâche des sages était de le remettre en ordre, quitte à en briser quelques morceaux.

Et dans l’ombre de la place centrale, une esplanade théorique où l’on jugeait sans témoin, des silhouettes attendaient qu’on les entende. Elles n’avaient pas de nom, pas de statut, pas de voix dans les débats. Elles portaient les conséquences. Mais dans la Cité, on appelait cela le prix de la cohérence.

Le sol était pavé de principes antiques, polis par les siècles et les semelles des philosophes. Chaque pierre inscrivait une maxime : *Duc in altum*, *Autonome est celui qui obéit à la raison*, *La passion est une erreur du jugement*. Les passants ne lisaient plus. Ils intégraient. Ils vivaient dans un texte sans fin, un manuscrit habité.

La ville elle-même n'avait pas de bâtiments, mais des fondations de pensée. On n’y trouvait ni toit, ni porte, mais des articles, des injonctions, des présupposés. La cité n'avait pas besoin de frontières : elle se reproduisait dans les écoles, les tribunaux, les consciences bien formées. Elle n’était pas défendue par une armée, mais par des syllogismes armés.

Et quand, parfois, un enfant posait une question trop simple "Pourquoi ?" un silence se faisait. Un silence lourd de prémisses. Car dans la Cité de Chrysippe, l'innocence n'était pas un droit : c'était une faute logique.

Alors, on lui répondait non pas par une explication, mais par une structure. Par une déduction. Par un système. Le monde n'était pas à comprendre : il était à ordonner. Et dans cet ordre, toute déviance était une erreur syntaxique, toute douleur une faute de raisonnement.

La Cité n'avait pas besoin de violence, car elle parlait avant le coup. Elle persuadait la victime de sa faute, inculquait la logique du blâme, transformait les cris en aveux silencieux. Ceux qui tombaient n'étaient pas exclus : ils étaient réfutés.

Et ainsi, la paix régnait. Une paix sèche, sans vent, sans faille, sans cri. Une paix syllogistique.

Parfois, un étranger s'approchait des murailles invisibles. Il venait avec ses passions, ses contes, ses contradictions. Il n'avait pas lu les règles, et ses gestes sentaient la fable. Alors la Cité se mettait en mouvement non pour l'écraser, mais pour le redresser.

Ratio lui parlait en diagrammes. Il découpait ses pensées en propositions, posait des prémisses comme on tend un piège, déroulait des implications jusqu'à l'évidence. Il ne haussait jamais la voix : il la polissait. Chaque phrase était une lame, et le dialogue une chirurgie.

Ethos, lui, tendait la main. Mais elle était gantée de principes. Il racontait les histoires des justes, les vertus des morts exemplaires, les serments tenus au bord du gouffre. Il élevait la vie à la hauteur du devoir. Il n'avait pas besoin de contraindre : il proposait la honte comme horizon.

Quant au Tiers, il observait. Il n'intervenait que lorsque l'équilibre vacillait. Un seul regard suffisait. C'était le regard qu'on croise dans le miroir social, celui qui ne dit rien mais annule. Celui qui convertit le doute en faute.

Et souvent, l'étranger se taisait. Non par peur. Mais parce qu'il commençait à comprendre. Que ses mots n'étaient pas des preuves. Que son vécu n'était pas un argument.

Et alors, lentement, il entrait.

Il entrait sans serment, sans tambour. Juste un pas de côté dans sa pensée, une hésitation ravalée, une colère recodée. La Cité ne demandait ni allégeance, ni foi : elle exigeait une syntaxe. Un agencement du monde conforme à ses lois.

Et lorsqu'il franchissait ce seuil mental, quelque chose en lui s'ajustait. Les souvenirs devenaient archives, les douleurs se reclassaient en expériences utiles, les rêves s'évaluaient à l'aune du possible. On ne détruisait rien : on reformatait.

Car tel était le miracle discret de Chrysippe : faire plier sans violence, convaincre sans preuve, enrôler sans promesse. Il n'y avait pas d'endoctrinement, seulement une pression constante vers la cohérence. Une cohérence dont les contours avaient été tracés sans lui.

Et ceux qui refusaient ? Ils n'étaient pas punis. Ils devenaient illisibles. On cessait de les comprendre. Et dans une cité fondée sur l'intelligibilité, c'était pire que l'exil.

Certains tentaient de fuir la Cité, non pas physiquement, car elle n'avait ni murs, ni portes, mais en inventant d'autres grammaires, d'autres logiques, d'autres manières d'habiter l'incertitude. On les appelait les Dissonants. Ils parlaient en métaphores, riaient à contretemps, désobéissaient aux prémisses. Leurs récits étaient faits d'accidents, de failles, de silences. Ils semblaient fous.

Mais le Tiers, en silence, les observait.

Un jour, un Dissonant osa pénétrer au centre de la Cité, un poème tatoué sur la langue. Il parla en énigmes, évoqua des fleurs poussant dans les interstices des lois, des enfants jouant avec les axiomes, des baisers qui détruisaient les équations. Ratio grimaça. Ethos baissa les yeux. Et le Tiers, sans mot dire, effaça son existence.

Ce fut la règle. La Cité tolérait l'erreur, pas le paradoxe.

Ainsi survivait-elle : en excluant tout ce qui ne pouvait être ordonné.

Et pourtant, dans le plus petit recoin de ses règles, là où un mot avait été mal recopié, là où une coutume s'était usée par répétition, subsistait une brèche. Infime. Un souffle d'ambiguïté. Comme une anicroche dans une fugue de Bach.

Les Dissonants y revenaient toujours. Non par rébellion, mais par nécessité. Car vivre sans musique leur était impossible. Et dans cette brèche, parfois, naissait un sourire. Un doute. Un tremblement dans le marbre. Une promesse que même les principes, un jour, pourraient chanceler.

Ils venaient de l'extérieur, les Dissonants. Aucun nom, aucun âge, aucun uniforme. Ils étaient l'ombre portée de la logique, l'excès même du raisonnement, le cri muet des prémisses oubliées. Ils n'accusaient pas. Ils posaient des questions.

-Que devient une règle qui ne rencontre plus aucun corps ?
-Que vaut une vertu si elle exige l'effacement de la vie ?
-Où commence la justice, quand toute déviance est déjà une faute ?

On ne leur répondait pas. Car répondre, c'était entrer dans l'écart. Et l'écart, c'était la ruine.

Le Tiers les observait longuement, sans ciller. Son silence était moins une neutralité qu'un gouffre. Il n'ignorait rien. Il calculait. Il murmurait, au fond de lui-même, les probabilités de la contagion.

Et parfois, il les laissait passer.

Pas pour les absoudre, mais pour contenir. Il savait que toute Cité avait besoin de sa marge. Sans elle, l'intérieur pourrissait.

Mais souvent, ils étaient dissous.

Pas tués, non. Dissous dans le lexique, absorbés dans un principe supérieur, désarticulés par syllogisme. La logique était leur tombe, le logos leur linceul. Et ceux qui les avaient connus, parfois, oubliaient jusqu'à leur nom. Car la mémoire, dans la Cité, était une fonction de la conformité.

Il restait pourtant, parfois, un reste. Une voix étouffée, un regard qui doute, une respiration trop humaine. Ratio n'aimait pas cela. Ethos le tolérait à peine. Mais le Tiers, lui, savait : tout ordre a besoin de sa fissure, tout édifice d'un soupçon pour ne pas devenir folie close.

Et c'est ainsi que la Cité se tenait droite, non pas par pureté, mais par équilibre tendu. Une géométrie d'oppression polie par l'intelligence.

Une cité stoïcienne, sans douleur apparente, où la rigueur faisait office de ciel.

Mais ce soupçon, aussi ténu soit-il, n'était toléré qu'à la condition de ne jamais se nommer. Il pouvait flotter, comme un parfum discret dans les couloirs austères de la pensée, mais jamais se déclarer, jamais poser une question frontale. Il fallait qu'il reste discret, presque honteux, comme une trace d'humanité mal lavée dans une cité de principes.

Car la parole du doute était, dans la Cité, un acte impur. Non parce qu'elle menaçait l'ordre, mais parce qu'elle dévoilait l'origine du langage : la peur.

Et c'est cela que les trois redoutaient le plus.

Car si l'on creusait trop profondément dans les prémisses, si l'on grattait sous les syllogismes polis, on finissait toujours par retrouver une angoisse première, celle de vivre sans règle, sans raison, sans éthique. Le chaos n'était pas l'ennemi : il était le père.

Et la Cité, toute entière, n'était qu'un monument érigé pour oublier ce lien originel.

Alors ils bâtirent des murailles non de pierre, mais de préceptes. Ils gravèrent dans les cœurs des maximes que l'on récitait comme des prières : "Tout ce qui dépend de toi, domine-le." "Ce qui t'arrive devait arriver." "Le sage n'attend rien de l'extérieur." Ces sentences formaient un filet, tendu entre le vertige et la chute.

Les enfants de la Cité apprenaient dès l'aube que l'émotion est faiblesse, que le désir est erreur, que le monde est un théâtre de devoirs. On leur enseignait à devenir statues vivantes, à sourire sans attachement, à mourir sans plainte. L'idéal n'était pas l'humain, mais le rocher.

Mais parfois, au détour d'une ruelle mentale, un regard se perdait, une main tremblait. Et alors, un silence lourd s'abattait sur le fauteur d'hésitation. Non pas une punition explicite, ce n'était pas là leur manière. Mais une rétraction subtile du lien collectif. Une solitude administrée. Le bannissement par oubli.

Dans la Cité de Chrysippe, on n'exécutait pas les hérétiques. On les laissait parler. Et on ne répondait jamais.

Un jour vint un visiteur. Il n'avait ni nom, ni rang, ni doctrine. Il portait des vêtements froissés, et dans ses yeux, un éclat de fatigue sincère. Il ne demanda pas l'hospitalité. Il entra par le seul chemin autorisé : le silence. Les trois gardiens le virent s'asseoir sur la place centrale, là où l'on ne parlait jamais. Il sortit une feuille. Et il écrivit.

Il n’écrivit pas contre la Cité. Il n’écrivit pas non plus pour elle. Il écrivait *en* elle, comme un corps étranger qui n’agresse pas, mais perturbe. Ce qu’il traçait n’était pas une réfutation, ni un appel. C’était un chant. Un chant sans rime, sans cadence. Un chant d’existence nue.

Ratio plissa le front : « Cette écriture est dépourvue d’ordre. »

Ethos gronda : « Elle ne vise aucun bien. »

Le Tiers demeura muet, mais son regard se durcit.

Pourtant le visiteur continua. Et bientôt, des fissures infimes apparurent dans les colonnes invisibles de la place. Non des fissures de structure, mais des failles d’attention. Des jeunes, au lieu de réciter, lisaient. Des anciens, au lieu de juger, questionnaient. Des pierres, au lieu de peser, semblaient vibrer.

Ce n’était pas une révolution. Ce n’était même pas un doute. C’était un murmure.

Le murmure ne contestait pas. Il coexistait. Il ne brisait rien. Il rendait poreux. Ce que les trois figures n’avaient jamais anticipé, ce n’était pas l’opposition, mais l’altérité qui persiste. Une parole sans logique, sans vertu, sans finalité, mais qui persistait quand même. Une présence inclassable.

Alors Ratio reprit la parole, avec lenteur :
Il faut modéliser cette anomalie.

Ethos, les bras croisés, murmura :
Si elle ne suit aucun devoir, elle doit être réorientée.

Mais le Tiers, pour la première fois, fit un geste inattendu. Il tourna le dos.
Il refusa de juger.

Ce geste seul provoqua un trouble plus grand que mille sentences. Il ne s’agissait pas d’un pardon. Il s’agissait d’un désarmement. Car juger, même pour condamner, c’est encore reconnaître une logique. Refuser de juger, c’est avouer qu’il n’y a plus de cadre.

Le visiteur n’en demanda pas davantage. Il se leva, laissa sa feuille sur le sol, et repartit. Il n’avait pas renversé la Cité de Chrysippe. Il en avait révélé les limites.

Dans la salle blanche, longtemps après son départ, les trois restèrent immobiles. Une hésitation imperceptible s’était glissée dans les lignes du marbre, une dissonance à peine audible avait troublé l’ordre des syllogismes. Ce n’était pas encore une faille. C’était une possibilité.

Et dans cette possibilité, quelque chose germait
non pas une révolte,
non pas une réfutation,
mais la simple idée
que l'univers ne se plie pas toujours
à la géométrie du devoir.

Il y eut un jour où l'on retrouva dans les marges d'un code civil, au bas d'un article oublié, une note écrite d'une main hésitante : *« Et si le juste n'était pas toujours le légal ? »*

Cette question, bien que rayée aussitôt, circula. Elle s'infiltra dans les esprits comme une rumeur, une fièvre douce, un doute difficile à formuler. On ne sut jamais qui l'avait écrite, ni si elle avait été réellement écrite. Mais la Cité en fut affectée.

Des signes minimes apparurent. Ratio, pour la première fois, marqua une pause avant de corriger un raisonnement. Ethos détourna les yeux lorsqu'un enfant fut condamné pour un vol de pain. Le Tiers cligna lentement des paupières, comme si quelque chose d'invisible avait été pesé sans se conclure.

Et hors de la Cité, au-delà de ses murailles conceptuelles, une autre voix naquit. Elle ne portait pas de nom. Elle ne se réclamait d'aucune école. Elle n'invoquait ni le devoir, ni le mérite, ni la raison pure. Elle murmurait : *« Nul principe ne vaut s'il n'a touché un corps. »*

Ce fut un début. Un craquement dans l'édifice. Pas une révolution, non. Un déplacement, un léger glissement des plaques tectoniques de la pensée. Suffisant pour faire trembler les fondations de la polis invisible.

Mais la Cité résista. Comme tout système bien bâti, elle avait prévu ses propres anticorps. La voix fut analysée, décomposée, théorisée, puis absorbée. On créa une nouvelle doctrine ? on l'appela la *pathosophie*, tentative de réconcilier les émotions avec les lois. Ratio y vit une variation dialectique acceptable ; Ethos y lut une possibilité d'héroïsme empathique ; le Tiers, lui, ne cligna plus.

On érigea des écoles. On dressa des tableaux. On énonça des règles pour encadrer la souffrance, des barèmes pour l'indignation, des grilles pour les pleurs. Les larmes devinrent statistiques, les cris des variables. L'exception fut rationalisée.

Et la voix, déformée, devint un murmure parmi d'autres, noyée dans les glossaires, ensevelie sous les manuels.

Alors, dans un coin de la cité que personne n'avait bâti, un interstice, un oubli topographique, une forme, assise, recommença à écrire. Non pas pour corriger, mais pour refuser.

Elle écrivait sans style, sans doctrine, sans promesse. Des phrases tordues, bancales, parfois muettes. Elle ne cherchait pas à convaincre : seulement à tracer un dehors. Ce qu'elle formulait n'était ni théorie ni cri, mais quelque chose d'antérieur, un grondement, une insoumission sans bannière. Elle ne parlait pas contre la cité. Elle écrivait depuis ailleurs.

Et cela, précisément cela, fut ce que la Cité ne put absorber.

Le Tiers s’en approcha. Il n’avait pas de pas, seulement des conséquences. Il regarda l’écriture, non pour la lire, mais pour la peser. Il vit que cela ne cherchait ni la faute, ni le rachat. Il vit qu’il n’y avait pas d’accusation, donc rien à condamner. Et pourtant, c’était inadmissible. Car c’était. Car cela persistait à exister sans autorisation.

Ratio prononça un décret : ce n’était pas logique. Ethos invoqua la dignité : ce n’était pas noble. Le Tiers ne dit rien, mais déjà les lois se redessinaient, les seuils se déplaçaient, les visages autour devenaient soupçonneux.

Mais l’écriture, dans son silence, creusait un espace. Pas une brèche : une cavité. Une chambre de résonance pour les mots qui ne demanderaient jamais l’accord.

Alors, des fissures apparurent. Non dans les murs, ils étaient trop solides, mais dans les regards. Des yeux s’attardèrent trop longtemps sur la page. Des mains hésitèrent avant de dénoncer. Quelque chose avait été perçu, sans qu’on sache nommer quoi. Et cela suffisait.

Dans la Cité de Chrysippe, ce fut une première : une hésitation.

Le trouble s’insinua, comme une variable non déclarée dans une démonstration parfaite. Ratio tenta de la retrancher, de la contenir dans une parenthèse ou de l'effacer comme une erreur syntaxique. Mais la variable n'était pas erronée, elle était vivante. Elle se multipliait par d'autres regards, d'autres silences, d'autres gestes interrompus.

Ethos, lui, s’empressa de rappeler les fondements : "Une cité ne peut tolérer l’indétermination." Il cita les maximes, invoqua les ancêtres, fit défiler les figures mortes au nom desquelles on devait s’immoler avec fierté. Il parla si longtemps qu’il en oublia la fatigue des vivants.

Le Tiers, lui, observait. Et l’on se mit à croire qu’il doutait.

Ce fut à ce moment que le murmure naquit. Pas un cri. Pas une révolte. Un murmure. Une simple récitation reprise à voix basse : "Il n’y a pas d’homme sans contradictions." D’abord dans un quartier. Puis dans un autre. Puis dans les marges des copies, dans les marges des lois, dans les marges du langage.

La Cité de Chrysippe n’avait pas prévu la prolifération. Elle avait été pensée comme clôture — non comme champ. Or le langage, ce traître, déborde toujours. Il se faufile sous les portes, s’infiltre dans les prières, contamine les principes eux-mêmes.

Ratio convoqua les Anciens. Ethos réinstaura les rituels. Le Tiers abaissa le silence sur toute la place.

Mais l’énoncé persistait. Pas dans les écoles, qu’on ferma. Pas dans les journaux, qu’on censura. Pas dans les tribunaux, qu’on renforça. Non. Dans les gestes. Dans les refus de courber l’échine. Dans les corrections apportées à la craie, sur les panneaux sacrés. Dans les hésitations. Dans les questions qu'on osait formuler, même au prix d’une exclusion.

Alors apparut un quatrième. Non nommé. Non inscrit dans les lois. Une silhouette d'enfant, ou de vieillard, ou d'ombre seulement. Il ne parlait pas. Il écrivait.

Et tout ce qu'il écrivait était déjà connu, mais jamais dit.

Il n'érigeait pas de thèse, n'imposait aucune doctrine. Il notait. Les contradictions, les silences, les blessures maquillées en devoirs, les vies sacrifiées au nom du calcul juste. Il écrivait sans majuscules, sans ponctuation parfois, comme si la forme elle-même était une protestation contre le marbre des principes.

Ce qu'il écrivait ne détruisait rien. Cela révélait. Il ne contestait pas Ratio, il lui montrait ses angles morts. Il ne condamnait pas Ethos, il lui présentait les cadavres oubliés dans les caveaux de la vertu. Et au Tiers, il ne disait rien, mais il s'asseyait face à lui, chaque jour, les yeux ouverts.

La Cité de Chrysippe ne fut jamais renversée. Elle persiste encore, intacte, dans les constitutions, dans les décrets, dans les raisonnements impeccables et les logiques irréfutables. Mais elle fut contaminée. Une fissure dans le dôme des certitudes. Un souffle. Un doute.

Et dans ce doute, une promesse.

Il y eut un jour où le Tiers parla.

Un murmure, presque inaudible, mais qui fit vaciller les colonnes de la Cité. Ce n'était pas une sentence. C'était une question : « Et si vous vous trompiez ? »

Le silence qui suivit fut plus assourdissant que n'importe quelle condamnation. Ratio s'immobilisa, incapable de poursuivre un raisonnement qu'on avait infecté de contingence. Ethos blêmit, car dans l'aveu d'une possible erreur, sa souffrance perdait son éclat. Même le scribe, à l'écart, suspendit sa plume.

Ce fut un tremblement discret, imperceptible aux yeux des fidèles. La cité continua de fonctionner. Les lois furent votées, les principes invoqués, les vertus célébrées. Mais quelque chose avait changé. L'absolu n'était plus vierge. Le doute, comme une goutte d'acide, avait commencé son travail.

La fissure s'élargit. Des voix nouvelles surgirent. Non pas contre, mais autour. Elles ne réfutaient pas les anciens, elles racontaient autrement. Elles n'opposaient pas une logique, mais une histoire. Un récit où l'on vivait sans être jugé par des archétypes. Où l'erreur n'était pas faute, mais expérience. Où le chaos n'était pas à éliminer, mais à écouter.

Et dans la pierre même des fondations, sous les lois, sous les axiomes, une herbe commença à pousser. Petite. Fragile. Mais verte. Vivante.

Ils appelèrent cette herbe « praxis ». Non pas en opposition à la théorie, mais comme sa respiration. Un acte, enraciné dans un corps, un contexte, un vécu. Ni pure, ni universelle, ni reproductible à l'infini. Mais réelle, située, modeste. Une manière de faire avec ce qui échappe aux lois, sans vouloir le dominer.

Alors les figures commencèrent à se fissurer.

Ratio, un matin, trébucha. Il vit une enfant dessiner dans la poussière un cercle imparfait, et il comprit que la géométrie n'a pas d'yeux. Il tenta de corriger, mais sa main tremblait. Ce tremblement, il ne put l'ordonner. Il resta là, figé, devant la ligne irrégulière, incapable d'en tirer une formule.

Ethos, quant à lui, assista à un enterrement où personne ne cita de maxime. Pas de louange, pas d'appel à la grandeur morale. Juste des mains qui se tenaient, des larmes partagées, un silence dense. Il en sortit désarmé. Sa toge semblait soudain ridicule, engoncée de trop de sacrifices pour un monde qui n'en demandait plus.

Et le Tiers, lui, cessa de juger. Ou plutôt : il continua de voir, mais sans trancher. Il observait les gestes, les hésitations, les liens. Il devint témoin. Et cela lui suffisait.

Alors la cité trembla.

Non sous le poids d'une attaque, mais d'une vérité plus insidieuse : la norme n'était qu'une habitude cristallisée, un ordre jamais interrogé. Elle vacillait parce que les regards changeaient, non les édits. Elle faiblissait parce que, dans les marges, dans les angles morts, dans les silences, naissaient d'autres gestes, d'autres liens, d'autres formes d'intelligibilité.

Dans la grande salle des jugements, les stèles commencèrent à se fendre. Le marbre pleurait, goutte après goutte, une eau sans source. On dit que la statue de Chrysippe, au centre du forum, inclina la tête ce soir-là. Non par faiblesse, mais comme on s'incline devant ce que l'on ne peut plus contenir.

Un enfant, assis sur les marches, écrivait dans un carnet. Il n'avait pas peur. Il n'était pas stoïcien. Il n'était pas rebelle. Il écoutait. Et chaque phrase qu'il couchait sur la page semblait défaire une loi, non pour la renverser, mais pour en révéler l'oubli.

Le vent, ce soir-là, portait l'odeur des manuscrits brûlés et des dogmes fissurés. Des cohortes de professeurs, de prêtres, de fonctionnaires, tous vêtus des principes de la cité, descendirent dans les rues pour rappeler l'ordre, prêcher l'alignement, réparer la syntaxe. Mais leurs mots résonnaient creux, comme des coquilles vides agitées par les mains d'automates.

Et pourtant rien ne fut détruit. Pas un mur abattu. Pas un décret annulé. Mais dans les yeux des habitants, un doute s'était installé. Un minuscule vacillement. Comme une poussière dans la mécanique, imperceptible, mais fatale à long terme. Et c'est cela qui ébranla la Cité.

Le Tiers, pour la première fois, hésita à juger. Ethos détourna les yeux d'un crime nécessaire. Et Ratio, face à l'enfant, ne sut répondre. Car l'enfant ne posait pas de question : il écrivait. Il fabriquait du monde.

Et tandis que les principes restaient figés, le réel, lui, s'était remis à bouger.

Ce que les habitants de la Cité ignoraient, c'est qu'ils n'étaient pas seuls. Dans les marges, à la périphérie de ce monde géométrique, vivaient les Déviants. Ainsi les nommait-on : les inclassables, les illogiques, les sensibles, les contradictoires. Ils ne formaient pas une armée, ni même une faction. Ils étaient simplement ce que la Cité ne pouvait absorber, des questions sans réponse, des douleurs sans explication, des gestes sans causalité.

La nuit, on les voyait errer dans les rues silencieuses, comme des ombres tachant les symétries. Ils parlaient tout haut, parfois aux pierres, parfois à leurs morts. Ils n'opposaient pas de système à celui des Trois, mais une texture différente : celle de la vie brute, de l'indompté, de la mémoire vive. Ce n'était pas une rébellion. C'était un souvenir : celui d'un monde avant les Principes.

Certains avaient tenté d'écrire, pour dire ce qu'ils vivaient. Mais les mots tombaient, déformés par la logique dominante. Chaque phrase se refermait comme un piège, chaque tentative de récit devenait aveu d'irrationalité.

Il n'y avait pas de place pour la nuance : seulement la clarté ou la faute. Le syllogisme comme glaive. La norme comme ciel.

Et pourtant, ils persistaient. À parler. À écrire. À marcher de travers dans les rues droites. À aimer, à pleurer, à rire, sans justification. Leur existence même était hérésie. Mais aussi mémoire. Et parfois, lentement, un murmure franchissait les murailles invisibles de la Cité : « Peut-être que tout cela n'est qu'une illusion. Peut-être que le monde ne tient pas debout par la raison, mais par la fracture. »

Alors, un doute naissait. Minuscule. À peine perceptible. Mais suffisant pour fissurer une pierre du mur.

Un jour, un enfant, né d'aucun des Trois, posa une question interdite. Ce n'était pas un défi, ni une insulte. Juste une question. Elle résonna longtemps dans les couloirs de marbre : *« Et si nous avions tort, même en ayant raison ? »* Ce fut suffisant. Ratio chancela d'un pas. Ethos détourna le regard. Le Tiers, pour la première fois, cligna des yeux.

La Cité n'explosa pas. Elle se déforma.

Les murs gardèrent leurs angles, mais leurs pierres commencèrent à douter. Les syllogismes, autrefois impeccables, se mirent à vaciller. Des silences naquirent entre les lois. Non pas des vides, mais des souffles. De l'espace pour respirer. De l'espace pour penser autrement.

Et tandis que les Trois tentaient de raffermir l'Ordre, les Déviants, sans bruit, commencèrent à enseigner. Ils n'offraient pas de vérité. Seulement des voix. Des questions. Des récits. Des mots qui ne clôturent pas. Une autre cité, sans murs, sans juges, sans dogmes, apparaissait dans l'ombre de la première.

Chrysippe, dans sa tombe philosophique, ne bougea pas. Mais s'il avait pu parler, peut-être aurait-il murmuré : *« Les principes ne sont pas des chaînes. Ce sont des balises. Et parfois, il faut apprendre à marcher sans étoiles. »*

Le silence qui suivit ne fut pas un effondrement. Ce fut une latence. Comme si la Cité entière retenait son souffle.

Ratio, pour la première fois, consulta un manuscrit qu'il n'avait pas écrit lui-même. Il y lut des phrases qui n'avaient pas de conclusion. Des pensées en spirale. Des affirmations qui refusaient la clôture. Il fronça les sourcils, non par mépris, mais par curiosité. Le marbre de ses certitudes se fissurait, doucement.

Ethos, de son côté, tenta d'enseigner. Mais ses élèves ne se prosternaient plus : ils interrogeaient. Ils racontaient leurs douleurs non comme des preuves de grandeur, mais comme des cris qui exigent réparation. Il perdit l'autorité de l'exemple. Il ne resta de lui qu'un corps fatigué, cherchant un sens au mot "vertu" dans un monde qui ne l'écoutait plus.

Le Tiers, lui, demeura silencieux. Mais parfois, la sanction tombait plus tard, ou pas du tout. Son œil, jadis tranchant, semblait flou, comme s'il contemplait un monde qui ne se laisse plus juger.

La Cité ne tomba pas. Elle s'éroda. Elle se diffusa, se dissémina. Elle fut toujours là, dans les salles de conseil, dans les protocoles éthiques, dans les discours politiques. Mais quelque chose avait changé. Ce n'était plus une forteresse. C'était un mythe en mutation. Une structure hantée par ses propres fondations.

Et les Déviants, ceux qu'on avait exclus, notèrent que le langage des Trois se faisait plus hésitant. Leurs dogmes moins nets. Il n'y avait pas victoire. Il n'y avait pas révolution. Mais il y avait une fissure. Et dans cette fissure, la possibilité d'un monde habité autrement.

On raconte qu'un jour, un enfant entra dans la Cité.

Il n'avait ni rôle, ni mission. Il ne venait pas pour apprendre, ni pour contester. Il voulait seulement comprendre ce qu'il appelait "le bruit des lois". Il s'assit sur les marches du tribunal, les jambes pendantes, et écouta. Ratio le vit, et lui parla en syllogismes.

L'enfant sourit, mais ne répondit pas. Ethos tenta de lui transmettre la noblesse du devoir. L'enfant hocha la tête, puis alla jouer avec une pierre. Le Tiers s'approcha, mais ne sut que juger d'un être qui ne mentait ni ne trichait.

Ce jour-là, la Cité connut l'indéfinissable. Ce qui ne se laisse pas réduire à une règle, ce qui échappe au principe, ce qui respire sans fonction.

Le marbre resta debout. Les trois figures conservèrent leurs titres. Mais, quelque part, dans un recoin de cette architecture mentale, le rire d'un enfant résonna. Et ce son, qui n'avait rien de rationnel, rien de moral, rien de punissable, hanta la pierre plus sûrement que n'importe quelle révolution.

Parce qu'il portait en lui ce que la Cité avait oublié : le souffle.

Il fallut des générations pour que la faille s'élargisse. Car la Cité, bien qu'ébranlée, ne tombe pas. Elle se réforme. Elle recode. Elle nomme.

On intégra l’enfance dans les textes. On inventa des droits, des devoirs, des statuts. On fit de l’enfant une figure fonctionnelle : le futur citoyen. On le modela en syllabes neuves, on lui traça des trajectoires.

Le rire fut transcrit en “développement”, l’imprévu en “éveil”, l’insolence en “trouble”. Ce qui échappait au principe fut traduit, jusqu’à ce que le souffle lui-même fût codifié.

Ratio en fut soulagé : l’irrationnel avait trouvé un cadre.

Ethos s’en félicita : l’innocence pouvait être élevée.

Le Tiers approuva : il pouvait enfin juger l’enfant.

Mais la pierre, elle, n’oublie jamais.

Au fond des fondations, une vibration demeure. Ce n’est plus un rire, mais un souvenir de rire. Un vertige. Une respiration absente. Et parfois, dans le silence méthodique des institutions, on croit entendre, comme un murmure, le chant oublié de ce qui ne se laisse pas écrire.

Alors la Cité renforce ses murs.

Elle resserre les programmes. Elle raffine les diagnostics. Elle invente des sigles.

TSA, TDAH, OPP, IED, la loi moderne s’incarne dans le langage chirurgical des experts.

Chaque écart a désormais son acronyme. Chaque geste a sa grille. L’indocilité devient trouble, le doute devient pathologie, la colère devient danger. L’âme se découpe en protocoles.

Ratio jubile : l’univers devient lisible.

Ethos se rassure : l’enfant est encadré.

Le Tiers, tranquille, continue de trancher.

Et les citoyens acclament. Car l’ordre, même froid, est plus doux que l’inconnu. Ils préfèrent un monde figé à un monde imprévisible. Ils préfèrent les principes à la dérive. Ils préfèrent la Cité à la mer.

Mais sous le sol, la pierre pulse encore. Elle sait. Elle attend. Elle se souvient.

Un jour, pourtant, un souffle fendra le marbre.

Ce ne sera pas un cri. Ni une insurrection. Ni même un mot. Ce sera une hésitation. Un regard, légèrement oblique. Un enfant, qui détourne les yeux lorsqu'on lui explique la règle. Un vieil homme, qui cesse de répondre aux convocations. Une femme, qui pose une question inutile.

Une seule dissonance, au milieu de l’harmonie parfaite.

Alors, la Cité tremblera. Pas d’effroi, mais de conscience. Elle verra, dans cette infime fracture, l’annonce d’un effondrement. Elle comprendra que la pensée ne peut se dompter éternellement, que la logique n’est pas une clôture mais un seuil. Que l’ordre pur engendre sa propre folie.

Ratio reculera d’un pas. Ethos baissera les yeux. Le Tiers, enfin, parlera.

Et ce qu’il dira, nul ne le comprendra.

Car les principes, lorsqu’ils s’effondrent, ne laissent derrière eux que le silence des certitudes mortes.

Ainsi finira la Cité de Chrysippe : non dans le fracas, mais dans un souffle oublié.

Un jour, pourtant, un souffle fendra le marbre.

Ce ne sera pas un cri. Ni une insurrection. Ni même un mot. Ce sera une hésitation. Un regard, légèrement oblique. Un enfant, qui détourne les yeux lorsqu'on lui explique la règle. Un vieil homme, qui cesse de répondre aux convocations. Une femme, qui pose une question inutile.

Une seule dissonance, au milieu de l’harmonie parfaite.

Alors, la Cité tremblera. Pas d’effroi, mais de conscience. Elle verra, dans cette infime fracture, l’annonce d’un effondrement. Elle comprendra que la pensée ne peut se dompter éternellement, que la logique n’est pas une clôture mais un seuil. Que l’ordre pur engendre sa propre folie.

Ratio reculera d’un pas. Ethos baissera les yeux. Le Tiers, enfin, parlera.

Et ce qu’il dira, nul ne le comprendra.

Car les principes, lorsqu’ils s’effondrent, ne laissent derrière eux que le silence des certitudes mortes.

Ainsi finira la Cité de Chrysippe : non dans le fracas, mais dans un souffle oublié.

Interlude XXXXIII: Des Principes à leurs Masques

La Cité de Chrysippe, dans sa pureté conceptuelle, ne saurait demeurer un simple rêve de logicien. Comme toute architecture de pensée, elle réclame des agents, des relais, des visages.

Les trois figures rencontrées, Ratio, Ethos, le Tiers, ne sont pas seulement des allégories : elles sont des mécanismes de transposition, des opérateurs idéologiques. Chacune incarne une manière de produire du pouvoir à partir du principe, une manière d'ordonner le monde en le déduisant.

Mais ce passage du concept au pouvoir n'est pas neutre. Il requiert une opération centrale : le **masquage**. Masquer, ici, ne signifie pas dissimuler, mais donner forme. Le masque est ce qui rend visible ce qui, sans lui, resterait suspendu dans l'abstraction.

Le masque polit, incarne, fait agir. Il est la médiation par laquelle le principe devient système, le système devient comportement, le comportement devient norme.

Ratio, ainsi, ne se contente pas d'incarner la logique : il devient Technocrate, Expert, Réformateur, tous ceux qui parlent au nom du réel mais fabriquent l'ordre. Sa pensée droite se courbe dans les chiffres, dans les tableaux, dans les algorithmes.

Son masque contemporain est celui de la neutralité rationnelle, un visage sans passion, mais dont les décisions déplacent des vies.

Ethos, quant à lui, s'incarne dans l'Éducateur moral, le Citoyen modèle, le Juge de l'intégrité. Son masque est celui du mérite, de la souffrance rendue noble, de l'éthique du sacrifice.

Il est celui qui dit "tu dois" là où les corps disent "je peux à peine". Il légitime la discipline en l'appelant vertu, il sanctifie la souffrance en la nommant courage.

Le Tiers, plus silencieux, devient l'œil, l'institution, le verdict.

Il est l'Intelligence artificielle de notation, le Formulaire d'évaluation, l'Indice de fiabilité. Il ne parle pas, mais il décide. Son masque est celui du jugement automatisé, inassignable, froid. Il pèse, compare, élimine.

À eux trois, ils forment les piliers d'une cité réelle : celle dans laquelle nous vivons. Une cité où l'idéologie ne se déclare jamais, mais se déploie, se transpose, se porte.

Il faut comprendre que les principes, en tant que tels, sont inhumains. Non par cruauté, mais par nature. Un principe n'éprouve rien.

Il ne connaît ni contexte, ni fatigue, ni contingence. Il est forme pure. C'est précisément pourquoi il fascine les législateurs, les gestionnaires, les pédagogues. Parce qu'il promet un monde sans ambiguïté, sans désordre, sans exception.

Mais ce monde ne peut exister qu'en étant joué. Les individus qui se mettent au service des principes ne les appliquent jamais tels quels : ils les interprètent, les ajustent, les rejouent.

C'est ici qu'apparaît la nécessité du masque : pour incarner l'inhumain, il faut feindre l'humain. Il faut prétendre que le principe est juste, qu'il est bon, qu'il est universel. Le masque donne à la violence du concept la douceur de l'évidence.

Et cette mise en scène n'est pas arbitraire. Elle obéit à des scripts précis, à des figures normatives reconnues. Ce sont les archétypes idéologiques, les profils qui assurent la circulation fluide des principes dans les institutions : le Manager transparent, le Professeur bienveillant, le Médecin objectif, le Policier raisonnable. Chacun joue son rôle dans la pièce, chacun incarne une part du logos.

Mais à force d'être portés, ces masques se collent au visage. On ne sait plus qui parle : l'individu ou le principe. On ne distingue plus la conviction de la posture, la sincérité de la fonction.

Le masque devient peau, et la peau devient système. C'est ainsi que naissent les monstres polis, les bourreaux sans haine, les réformateurs sans remords. Non par sadisme, mais par fidélité à une idée.

Le plus terrifiant n'est pas que ces figures agissent au nom d'une idéologie. C'est qu'elles croient ne plus en avoir. Elles se vivent comme neutres, rationnelles, raisonnables. C'est là que l'idéologie atteint son sommet : quand elle se nie elle-même, quand elle agit sous le masque du réel.

À ce niveau, le langage lui-même devient complice. Il se fait medium du masque. Les mots se parent d'une autorité froide, d'un ton monocorde, d'une apparente objectivité. On ne dit plus "je pense", mais "il faut", "on doit", "c'est comme ça". Les phrases se contractent, perdent leur chair, deviennent prescriptions.

Le discours s'épure jusqu'à l'impératif impersonnel, ce mode grammatical du pouvoir sans visage.

Alors, ce ne sont plus seulement des individus qui agissent, mais des fonctions. Le professeur ne parle plus : c'est la pédagogie. Le médecin ne soigne plus : c'est la santé publique.

L'officier ne frappe plus : c'est l'ordre. L'acte s'absout de lui-même dans l'énonciation d'un principe supérieur, dés-historisé, dé-subjectivé, presque sacré. L'idéologie devient liturgie.

Et dans cette liturgie, le corps disparaît. Le corps qui tremble, qui résiste, qui refuse. Le corps qui dit non. Il n'a pas sa place dans la cité de Chrysippe. Il est l'irrégularité, l'imprévu, l'accident. Alors on le nie. Ou on le redresse. Par éducation, par correction, par thérapie, par enfermement. Le masque est complet quand il ne reste plus de visage à opposer.

Mais les masques ne tombent jamais seuls. Lorsqu'un principe s'effondre, ce n'est pas sa vérité que l'on remet en cause, c'est celui qui l'a mal appliqué.

Le système reste, l'incarnation chute. Ainsi procède la grande purification des corps défaillants, l'auto-épuration perpétuelle des institutions. Le dogme n'est jamais erroné : il est toujours mal interprété.

À chaque crise, on accuse un homme, un service, un excès. Jamais la structure. Jamais l'idéal. On convoque alors un nouveau visage, plus lisse, plus compétent, plus vertueux. Le principe, lui, reste intact.

Il se nourrit même de l'échec précédent. Car dans le monde des masques, la chute d'un représentant ne discrédite pas le principe : elle le sanctifie davantage.

Ce renversement est subtil, mais constant. Il permet aux systèmes d'oppression de se régénérer à travers leur propre critique. Le masque n'est pas seulement un camouflage : c'est un organe de survie du pouvoir. Il peut pleurer avec sincérité, se repentir avec emphase, proposer des réformes, parler d'humanité. Il sait tout faire, sauf se dissoudre.

Et à chaque nouvelle itération, on oublie. On célèbre la lucidité du moment, l'audace du changement, la clarté de la réforme. Comme si le principe venait d'être découvert. Comme s'il n'avait pas déjà bâti l'ossature des siècles. Le progrès devient alors la ruse suprême de la continuité.

La logique du masque ne demande pas l'adhésion, elle exige la participation. Même ceux qui dénoncent sont intégrés au dispositif : en désignant le masque comme coupable, ils réhabilitent le principe. En l'arrachant, ils renforcent l'idée qu'il y avait, en dessous, une vérité à retrouver. Ils deviennent agents involontaires du renouvellement idéologique.

Le masque n'est donc pas un mensonge : c'est une stratégie de crédibilité. Il permet au principe de survivre à ses propres conséquences.

Il est la clause de sauvegarde du dogme, sa peau régénérative. On pourrait presque dire que le masque croit à ce qu'il défend. Il ne simule pas : il incarne avec zèle.

Ainsi, dans la Cité de Chrysippe, les principes règnent sans faillir parce qu'ils se renouvellent sans cesse. Non par le débat, mais par la permutation des figures.

L'éthique devient performance, la rigueur devient récit, la justice devient rituel. Et dans le miroir sans tain de cette cité imaginaire, chaque citoyen finit par porter, sans le savoir, l'un des masques du pouvoir.

La logique du masque ne demande pas l'adhésion, elle exige la participation. Même ceux qui dénoncent sont intégrés au dispositif : en désignant le masque comme coupable, ils réhabilitent le principe. En l'arrachant, ils renforcent l'idée qu'il y avait, en dessous, une vérité à retrouver. Ils deviennent agents involontaires du renouvellement idéologique.

Le masque n'est donc pas un mensonge : c'est une stratégie de crédibilité. Il permet au principe de survivre à ses propres conséquences. Il est la clause de sauvegarde du dogme, sa peau régénérative.

On pourrait presque dire que le masque croit à ce qu'il défend. Il ne simule pas : il incarne avec zèle.

Ainsi, dans la Cité de Chrysippe, les principes règnent sans faillir parce qu'ils se renouvellent sans cesse. Non par le débat, mais par la permutation des figures. L'éthique devient performance, la rigueur devient récit, la justice devient rituel.

Et dans le miroir sans tain de cette cité imaginaire, chaque citoyen finit par porter, sans le savoir, l'un des masques du pouvoir.

Et quand l'un tombe, un autre se lève. Ce n'est jamais le principe qui cède, mais son visage, jugé inadapté, trop usé, trop compromis. On change de masque comme on réécrit l'histoire : pour que tout continue. Le Tiers devient Souverain. Ethos devient Peuple.

Ratio devient Programme. La mécanique reste inchangée, mais l'esthétique se renouvelle.

C'est ainsi que le stoïcisme fut recyclé en technocratie, que la morale du devoir devint appareil disciplinaire, que la neutralité prétendue de la raison servit à armer la domination.

Le langage ne changea pas, seuls les interprètes furent remplacés.

Ce que l'on appelle principe, dans la grammaire du pouvoir, n'est jamais un point de départ neutre. C'est une origine construite, une fiction fondatrice qui autorise l'imposition. Il ne justifie pas : il autorise. Et toute sa puissance vient de ce qu'il est présenté comme antérieur à tout débat, comme une évidence pré-discursive.

« La raison commande », dit Ratio. « L'éthique oblige », ajoute Ethos. Mais d'où viennent ces impératifs ? Qui a donné ce pouvoir à ces formes sans corps, sinon les institutions qui les incarnent, les appareils qui les diffusent, les voix qui les font résonner comme des oracles ?

Le principe ne vit pas dans les idées, mais dans les structures qui lui donnent forme. Il est performé.

Et lorsqu'il se présente comme vérité universelle, il se rend invincible. Car à ceux qui osent en douter, il n'offre pas l'opposition, il offre l'exclusion. Le doute n'est pas réfuté, il est disqualifié. Ce n'est pas une erreur qu'on corrige, c'est une hérésie qu'on expulse. Ainsi se construit l'autorité : non sur le débat, mais sur l'impossibilité du débat.

C'est cette dynamique qui fonde l'impunité des systèmes idéologiques dominants. Le libéralisme ne se dit pas : il s'impose par l'économie. Le mérite ne s'explique pas : il s'administre par l'école. L'objectivité ne se démontre pas : elle se pratique dans le langage des experts. Chaque principe est gardé non par des arguments, mais par des routines, des rites, des mécanismes d'évidence.

Ce n’est donc pas une idéologie parmi d’autres qui règne. C’est une idéologie qui nie être idéologique. Le masque le plus parfait est celui qui ne semble pas en être un.

Et dans la Cité de Chrysippe, ce sont précisément ces visages transparents, ces figures sans aspérité, qui dominent : la rigueur scientifique, la neutralité procédurale, le bon sens moral. Autant de masques absolus.

Pourtant, il suffit d’un souffle, d’un trouble dans l’air, pour que ces masques se déplacent. Un rire déplacé dans une salle d’audience, un silence prolongé dans une salle de classe, une larme non prévue dans un débat technique : autant de failles, autant de révélations.

Car ce que masque le principe, ce n’est pas seulement son origine, mais sa violence.

Chaque prétendue évidence repose sur une soustraction. L’universel suppose qu’on ait effacé les particularités. La rationalité suppose qu’on ait dénié les émotions.

L’ordre suppose qu’on ait sacrifié le dissident. L’autorité d’un principe repose toujours sur un corps qu’on a fait taire, un vécu qu’on a ignoré, une mémoire qu’on a interdit d’exister.

Et c’est là que le masque glisse : lorsque le refoulé revient. Non comme une révolte, le système a prévu les révoltes, mais comme un contre-discours, une voix que l’axiome ne peut contenir. Pas un cri, mais une voix qui dit : je ne suis pas là-dedans. Une voix qui ne nie pas le principe, mais le regarde, le traverse, et demande : pourquoi vous faut-il m’effacer ?

C’est ainsi que les idéologies vacillent. Non parce qu’on les attaque de front, mais parce qu’elles se fissurent de l’intérieur. Chaque principe est une forteresse de langage, mais aussi une prison de sens. Et ceux qu’on y enferme finissent par entendre les murs murmurer leurs failles.

Le masque alors ne se brise pas : il devient translucide. Et ce qu’on y voit, ce n’est pas un visage… mais un vide.

Le vide d’un système qui a tout organisé sauf le vivant. Le vide d’une Cité qui a oublié que penser, c’est d’abord éprouver. Et que derrière chaque axiome, chaque dogme, chaque décret d’évidence… il y avait d’abord un choix. Un choix humain. Réversible.

Ce choix, pourtant, s’est perdu sous les couches de justification. On ne pense plus : on applique. On ne doute plus : on codifie. Ce n’est pas l’idéologie qui tyrannise, c’est son automatisme.

Le principe devient réflexe. Le réflexe devient système. Et le système s’oublie lui-même en prétendant incarner le vrai.

Mais toute vérité qui oublie son origine devient superstition. Tout principe qui oublie qu’il fut un pari devient domination. La Cité de Chrysippe, dans sa majesté logique, ne tolère pas cette mémoire.

Elle la nomme faiblesse. Elle la nomme déviance. Elle la nomme passion. Et pourtant, c'est cette mémoire, tissée de doutes, de récits et de blessures, qui est la seule boussole face au masque.

Le masque ne ment pas : il se confond. Il épouse les traits de celui qui l'arbore, jusqu'à devenir visage. Et quand la cité applaudit, ce n'est pas l'homme qu'elle acclame, c'est la conformité de ses traits à l'idéal gravé dans le marbre.

L'idéologie fonctionne ainsi : elle ne s'impose pas par la force, mais par la promesse d'appartenance. Alors, on devient principe. On parle par aphorismes, on juge par axiomes, on exclut par déduction. Le masque nous protège du trouble et du tremblement. Il nous dispense d'écouter les voix dissonantes, les parcours disloqués, les corps brisés par l'écart. Car à l'intérieur du système, il n'y a pas d'erreur : seulement des écarts à corriger.

Et pourtant, il reste cette fêlure. Cette anfractuosité dans le langage. Cette ironie secrète, presque stoïcienne, qui susurre : *aucun principe n'est indemne du monde qu'il prétend ordonner.* Il faut alors, non pas rejeter les principes, mais en retrouver la fragilité. Rappeler que toute norme est une tension. Que tout système est une fiction. Et que penser, vraiment penser, commence peut-être là où le masque tombe.

Car dans la cité de Chrysippe, ce n'est jamais la violence qui régit, mais la persuasion des formes. L'évidence tranquille d'un monde bien ordonné. L'idéal du juste gravé dans les manuels. L'apparente neutralité d'un langage aseptisé. On oublie alors que toute logique repose sur un postulat, que toute éthique choisit ses martyrs, que toute raison contient son exclusion.

Il ne s'agit pas d'arracher les masques, mais de les lire. De les considérer non comme dissimulations, mais comme traductions. Ce que chacun porte sur le visage, ce n'est pas un mensonge : c'est une tentative. Une traduction maladroite de l'insoutenable complexité. Et parfois, derrière le masque, un regard vacille. Un silence interroge. Une brèche s'ouvre. C'est dans cette fissure, précisément, que l'on peut écrire.

Dans cette interstice entre le principe et sa forme, entre la figure et sa parole, que l'on peut commencer à nommer. Non pas pour imposer une vérité nouvelle, mais pour habiter enfin, lucidement, ce théâtre d'idées. Non pas pour renverser le monde, mais pour écouter, un instant, ce qu'il excluait du discours.

Non pas pour renverser le monde, mais pour écouter, un instant, ce qu'il excluait du discours.

Ce que les lois avaient jugé illisible.
Ce que les systèmes avaient laissé de côté.
Ce que les figures, dans leur sublime géométrie, avaient condamné au silence par perfection formelle.

Et si l'on écoute bien, on entend sous les axiomes un gémissement ténu. Une voix qui n'en était pas une, un souffle rejeté de la scène des mots. C'est là que nous devons retourner. Non pas armés de principes, mais de questions. Non pas pour juger, mais pour apprendre à voir, avec l'œil désarmé.

La Cité n'est pas à détruire, elle est à comprendre. À travers ses figures, ses dogmes, ses rites d'exclusion. Pour que demain, peut-être, le langage n'exile plus personne.

Arc XI: Figures

Chapitre XXXXIIII: Portrait du Technocrate

page : 455

Interlude XXXXIIII: Portrait du Néant Agissant

page : 464

Chapitre XXXXV: Le Réformateur et ses masques

page : 471

Interlude XXXXV: Généalogie d'un Absolutiste

page : 481

Chapitre XXXXVI: Les Masques dansent ensemble

page : 488

Interlude XXXXVI: Au seuil de l'institution

page : 494

Chapitre XXXXVII: Les Figures et l'Ordre sans visage

page : 500

Interlude XXXXVII: Simone Weil (1909 - 1943)

page : 515

Chapitre XXXXIIII: Portrait du Technocrate

Il calcule les flux, les réseaux, les visages,
D’un monde réductible à des formules pleines,
Sa foi tient en trente-deux mille pages
De normes, d’indices, de lignes sereines.

Il parle en ratios, en taux d’efficience,
Il trace des courbes sur l’âme en silence.
À chaque échec, il ajuste la science :
Tout est erreur sauf son intelligence.

Le temps pour lui n’est qu’un axe ordonné,
Le cœur une machine à bruit parasite.
Le mot justice ? Un code encodé,
Un vieux vestige aux contours qu’il évite.

Il range la misère en strates, en classe,
Décrit le deuil en taux de résilience.
Son monde est propre, sans cris, sans disgrâce,
Sans vérité, mais riche en vraisemblance.

Il modélise l’angoisse et le rêve,
Chiffre l’amour en segments de marché.
Les cris sont bruit, la révolte est une grève
À pénaliser dans son tableur caché.

Il ne voit plus les corps que par tranches,
Zones à risques, tissus bio-données,
Peau classée rouge, langage aux branches
D’un graphe sémantique trop bien peigné.

Il dort sous des néons calés à l’heure
Optimale, il les a lui-même conçus.
Il rêve en lignes, cauchemarde en erreurs
Qu’il corrige en dormant, dans un flux continu.

Le monde est un projet mal terminé.
Il veut l’achever. Il lui faut du contrôle.
Il s’avance, droit, sans jamais s’émouvoir :
Ce n’est qu’un bug. Il faut revoir le rôle.

Il pense que l’algèbre est plus humaine
Que l’instinct, que l’élan, que la douleur.
Il code les affects, il redessine les chaînes
Des gènes rebelles et des cœurs en sueur.

Il parle d’optimisation d’autonomie,
D’équilibre global, d’empreinte et de flux.
Il ne sent plus que l’ombre d’une utopie
Qu’il formalise à coups de calculs abscons.

Les enfants ? Des vecteurs de rendement.
Les vieillards ? Trop chers en soins palliatifs.
Les pauvres ? Des poches d’instabilité lentes
À résorber via des taux incitatifs.

Il écrit : “tolérance = erreur maîtrisée”.
Il supprime la marge, la friction, le détour.
Il ne sait plus ce que rire veut signifier
Mais il saura l’implémenter un jour.

Il rêve d’un monde sans douleur ni chaos,
Mais son rêve est bâti sur l’éradication.
Il gomme les marges, il efface les échos
Des voix trop humaines, des corps sans fonction.

Dans ses schémas, tout trouve une utilité,
Même l’angoisse, si elle pousse à produire.
Même l’amour, s’il permet la productivité,
Même la mort, si elle aide à réduire.

Il range les vivants comme on classe des pierres,
Par densité, usage, vitesse, rendement.
Il fixe des quotas de lumière et d’air,
Il numérise le frisson des amants.

Et dans ses yeux froids, quelque chose se fend.
Non pas le doute, il est trop bien scellé
Mais l’ombre d’un vide, d’un gouffre, d’un néant
Que ses équations ne peuvent annuler.

Il trace des lignes sur des corps déviants,
Corrige les angles, calcule les courbures.
Il pense qu'on redresse en normalisant,
Que l'ordre est plus sain que toutes les blessures.

Il hait l'incertain, l'étrange, le discret.
Tout ce qui ne se modélise pas l'effraie.
Le silence l'inquiète, l'imprévu le blesse
Il remplace les cris par des bruits parfaits.

Chaque phrase qu'il dit est calibrée, pesée.
Il ne parle jamais sans avoir simulé
Les effets du mot, la tension causée,
Et la rentabilité du verbe utilisé.

Les enfants, pour lui, sont des projets futurs,
À coder, à tester, à vite ajuster.
Leur rire est bruit. Leur larme est déchet pur.
Leur jeu ? Défaillance du système pensé.

Il avance ainsi, droit, dans son infini,
Convaincu que l'humain doit être corrigé,
Que l'imprévisible est une maladie,
Et que la liberté est un échec chiffré.

Il scanne les visages, mesure les regards,
Détecte les fautes dans les expressions.
Le bonheur ? Un programme en retard.
La douleur ? Une faille en projection.

Son cœur est un organe obsolète,
Une pompe à sang qu'il aurait supprimée,
S'il avait pu y greffer une planète
Où rien ne bat sans être programmé.

Il juge les peuples comme des interfaces,
Trop lentes, trop vaines, mal coordonnées.
Le monde, pour lui, n'est qu'une impasse
Que le calcul viendra dominer.

Il déteste le bruit du vent, la matière,
Les failles d’un sol trop mal régulé.
Il rêve d’un ciel pur sans lumière,
Où les ombres sont bien alignées.

Il trace des plans où la ville respire
Sans l’humain, remplacé par des flux.
Il prétend que la peur doit servir
À coder des instincts plus vertueux.

Il ne croit qu’aux lignes, aux logiques parfaites,
Aux matrices froides, aux structures sans fin.
Les larmes, pour lui, sont des tempêtes
Qui brouillent le sens et salissent les mains.

Chaque enfant qu’il voit est une variable,
Un facteur de risque à contenir.
Il rêve d’un monde pur, effaçable,
Sans cris, sans sexe, sans avenir.

Il parle souvent d’optimisation,
De systèmes, de coût, de rendement.
Il hait le corps, l’imperfection,
Et la parole qui tremble en dedans.

Il dresse un plan pour chaque mouvement,
Anticipe les gestes, contraint les marges.
Il veut soumettre l’élan au fondement,
Faire du vivant une donnée sans charge.

Il recode les rêves, filtre les pleurs,
Attribue des seuils à toute émotion.
Le frisson ? Excès thermique ou erreur.
Le désir ? Une fuite en expansion.

Il bannit le jeu, l’errance, l’ambigu.
Les détours sont des coûts à supprimer.
Il veut que tout bute sur l’absolu :
Un monde droit, tendu, sans dévier.

Il mesure l’écho des voix dissidentes,
Les convertit en indices de tension.
Chaque cri devient une onde bruyante
À lisser dans un filtre de gestion.

Il n’aime pas l’ombre, ni l’ambiguïté.
Il rêve d’un langage aux mots binaires,
Où toute phrase aurait sa vérité,
Sans nuance, ni souffle, ni mystère.

Il trace des lois sans jamais de faille,
Des cadres clos, des balises muettes.
Il voit dans l’art une donnée qui déraille,
Dans l’amour une courbe imparfaite.

Il pense le monde comme un algorithme,
Qui doit converger vers l’efficience.
Il nie l’erreur, abhorre le rythme,
Et chasse le doute en toute instance.

Il observe la chair comme une anomalie,
Une erreur molle dans le schéma des formes.
Il voudrait qu’elle cède à l’économie,
Qu’elle épouse enfin des fonctions conformes.

Il classe les pleurs par fréquence d’usage,
Les deuils en segments de gestion mentale.
Il remplace les rites par un langage
Fait de scripts neutres, d’alerte nominale.

Le chaos n’est pour lui qu’un code brisé,
Une faute due à l’humain trop lâche.
L’histoire ? Un vieux disque mal analysé
Qu’il faudrait couper, ou bien qu’il cache.

Son monde s’ordonne en lignes absolues,
Sans creux, sans grain, sans marge ni vertige.
Et tout ce qui glisse entre les vues
Est effacé, nié, puis rendu stérile.

Il mesure le monde à l’unité près,
Sans faille, sans souffle, sans zones grises.
Il redéfinit le mot "paix"
Par taux de silence et absence de crise.

Les corps ? Des outils de production lente,
Optimisables, toujours amendables.
Les esprits ? Des matrices défaillantes,
À calibrer, à rendre acceptables.

Il déteste l’amour, car il divise,
Il brouille les buts, altère les rythmes.
Il préfère une alliance précise,
Sans passion, sans failles, sans algorithme.

Il croit que le futur est une donnée
Qu’il suffit de prévoir et de structurer.
L’imaginaire ? Une erreur à dompter.
L’imprévu ? Une dette à purger.

Il élimine l'ombre et les nuances,
Trop coûteuses pour sa rationalité.
Il remplace les silences et les absences
Par des données à forte utilité.

Il rêve d’une langue sans ambages,
Où chaque mot dirait exactement,
Sans détour, sans émotion, sans image,
Le poids réel de chaque événement.

Il voit dans l’art une zone de bruit,
Un excès d’âme, une fuite insensée.
Il supprime le risque, étouffe l’ennui
Par des métriques bien synchronisées.

Il rêve d’une cité transparente,
Où chaque geste est traçable et prévu,
Où la liberté devient défaillante
Dès qu’elle sort d’un schéma reconnu.

Il programme le temps, l’espace, les gestes,
Synchronise les corps à son algorithme,
Éradique les pauses, les siestes,
Tout ce qui dévie de son paradigme.

Il refonde l’école en laboratoire,
Évalue l’esprit en taux de progrès.
Les poètes ? Une antique mémoire
À purger des circuits trop imparfaits.

Il classe les regards, trie les affects,
Hiérarchise les pleurs, les élans, les hontes.
Chaque écart devient un projet suspect,
À redresser par normes ou par honte.

Il remplace le droit par le calcul,
Les lois par des arbres décisionnels.
Il efface l’humain dans le ridicule
D’un monde aux variables éternelles.

Il rêve de chaînes productives d’enfants,
D’écoles sans cris, d’esprits uniformés,
De cerveaux réglés, dociles et constants,
Optimisés, prêts à se conformer.

Il contrôle les flux d’émotion résiduelle,
Corrige les rêves, censure le désir.
Chaque battement de cœur est une querelle
Qu’il s’efforce à contraindre ou à réduire.

Il voit l’échec comme coût secondaire,
La chute comme donnée à exploiter.
Même le deuil doit se laisser faire
Et suivre des protocoles bien traités.

Il salue l’ordre d’un monde sans écart,
Où la déviance est une maladie,
Et l’imprévisible, un vieux cauchemar
Qu’il isole dans des données finies.

Il note les soupirs, les plaintes, les silences,
Les archive, les trie, les classe par saison.
L'âme devient chiffre, l'élan une nuisance,
Le chagrin ? Un excès de modulation.

Il redéfinit l'humain par ses limites,
Supprime le flou, impose des seuils nets.
Chaque mot flou, chaque larme trop subite
Lui semble une anomalie à l'index.

Il rêve d'un monde aux surfaces lissées,
Sans plis, sans heurts, sans voix non validées.
Il recouvre les corps de normes fixées,
Et fait taire l'amour sous ses densités.

Le baiser devient tension superflue,
Le regard ? Risque de désalignement.
Le lien ? Vecteur d'un chaos inconnu
Que son système réprime calmement.

Il forge des lois contre l'inexactitude,
Déclare l'empathie facteur déviant.
Il bannit l'art, l'humour, la lassitude,
Tout ce qui échappe au cadre invariant.

Il veut des foules dociles et muettes,
Synchronisées aux battements des plans,
Alignées, dressées, sans fêtes ni conquêtes,
Juste des tâches dans des alignements.

Il efface l'instant, la chair, les nuances,
Trace un futur sans nuit ni souvenir.
Le passé ? Une dette, une errance,
Qu'il convient d'archiver puis de punir.

Il s'assoit enfin dans son vide parfait,
Un monde réduit à ses équations.
Mais quelque part, un rire se défait
Et fait trembler ses modélisations.

Il recalcule, inquiet, l’inconnue neuve,
Cherche l’origine d’un tel dysfonctionnement.
Ce rire ? Ce bug venu d’une épreuve
Qu’aucun algorithme ne rendait imminent.

Il lance des scans, des modèles croisés,
Des diagnostics en réseaux neuronaux.
Mais l’ombre persiste, fugace, irisée,
Un éclat d’absurde au cœur des signaux.

Il code des règles, en boucle, sans relâche,
Pour étouffer le spectre imprévu.
Mais l’onde persiste et traverse la tâche
Un souffle humain, résiduel, confus.

Il tente d’écrire une loi sur le doute,
D’en faire une clause de gestion du flux.
Mais chaque formule échoue sur la route
D’un phénomène encore trop diffus.

Il isole les gènes du questionnement,
Supprime la faille dans ses simulations.
Il veut faire taire, en tout fondement,
L’empreinte du doute, ses perturbations.

Il compile des voix, les trie par accent,
Mesure l’écart des émotions portées.
Il détecte l’erreur dans le ton vacillant
D’un mot trop lent, d’une voix mal formée.

Son rêve d’ordre bute sur la rumeur
D’un chant ancien, qu’aucun script ne dévie.
Il n’entend plus, mais ressent la lueur
D’une chaleur qui gêne et le défie.

Alors, il durcit l’ensemble des critères,
Réécrit les seuils, les normes, les filtres.
Chaque nuance devient chose à taire,
Chaque silence un seuil à réinscrire.

l’**interlude XXXXIIII** : Portrait du Néant Agissant

La figure du technocrate, telle qu’elle se donne à voir dans le chapitre *Portrait du Technocrate*, n’est pas un individu : c’est une forme de subjectivité délibérément désaffectée. Elle n’exprime pas de haine, ni même de mépris : elle exprime la volonté de ne plus être vulnérable à l’inconfort humain. Le technocrate n’a pas tué l’émotion : il l’a convertie en variable.

Tout en lui obéit à un impératif d'efficience : il n’agit jamais en son nom propre, mais au nom de ce qui fonctionne mieux. Le drame n’est pas son indifférence ; c’est son sincère attachement à une logique de purification systémique. Il croit profondément que l’erreur vient du désordre, et que le désordre vient du flou, du trop-vivant, du non-quantifiable.

Il est un sujet paradoxal : présent sans volonté propre, actif sans désir personnel. Il n’a pas d’idéologie, dit-il, seulement des modèles. Il n’a pas de convictions, seulement des équilibres. Il ne choisit pas, il exécute ce que la logique recommande.

C’est ce qui rend sa puissance si difficile à contester : il ne parle jamais en son nom.

Cette posture désaffectée n’est pas le fruit d’une pathologie individuelle, mais d’un processus de formation, d’un conditionnement intellectuel fondé sur la croyance que la rationalité pure est supérieure à tout autre forme de connaissance. Ce n’est pas qu’il n’a pas de cœur : c’est qu’il en a méthodiquement nié l’usage. Il le considère comme un organe bruité, énergivore, archaïque.

Le technocrate a substitué au doute moral une série de protocoles. Il a remplacé le trouble éthique par l’élégance formelle des courbes et des ratios. Là où la tragédie humaine exigeait interprétation, écoute, compromis, il injecte des données. Là où l’hésitation aurait pu laisser place à l’humilité, il déploie la certitude numérique, la vérité calculée, l’algorithme comme alibi.

Mais cette neutralité est une construction. Il ne s’agit pas d’un effacement du soi, mais d’un recentrage de soi dans le système. Il se rêve en nœud, en relais, en médiateur optimal entre le réel chaotique et l’ordre qu’il projette. C’est une figure qui n’existe que pour rendre impossible toute contestation : car toute contestation serait "irrationnelle".

Ce n’est donc pas l’absence de subjectivité qui le définit, mais la fiction d’un sujet devenu pure interface. À travers lui, le système pense, sans que personne ne puisse l’accuser de penser à sa place.

Dans cette fiction, le désengagement devient un art de gouverner. Le technocrate ne dit jamais "je décide" : il affirme que *la situation l’exige*, que *les chiffres parlent d’eux-mêmes*, que *les contraintes sont structurelles*. Il désindividualise sa propre autorité, la dilue dans l’objectivité proclamée du système. Pourtant, il choisit. Il hiérarchise. Il tranche.

Ce qu'il refuse, c'est la responsabilité de son pouvoir. Il construit ainsi un dispositif de parole sans sujet, où la violence peut être exercée sans énonciateur, où la souffrance peut être classée sans témoin, où l'exclusion peut être justifiée sans discours politique.

Et c'est là que réside son pouvoir véritable : dans sa capacité à exercer la domination sans jamais avoir l'air de dominer, à produire l'ordre en prétendant seulement le déduire, à fabriquer la norme en se déclarant simple observateur.

Le technocrate, au fond, n'est pas un personnage. C'est un régime d'action désincarné, une subjectivité structurelle, le masque rationnel du pouvoir sans visage.

Le technocrate ne se contente pas d'appliquer des règles : il pense à travers elles. Pour lui, toute réalité est illisible tant qu'elle n'est pas *modélisée*, *segmentée*, *normalisée*. Ce n'est pas une manie intellectuelle : c'est une ontologie implicite. Ce qui ne peut être normé n'existe pas vraiment. Ce qui échappe à la structure devient menace.

Cette structure mentale repose sur un postulat fondamental : le désordre est une erreur temporaire, un état dégradé du monde, qu'il est possible de corriger par ajustement progressif. À ce titre, le chaos n'est pas tolérable. L'ambiguïté n'est pas fertile : elle est une faute. L'irrégularité n'est pas précieuse : elle est un coût.

Le vivant, dans cette logique, est toujours perçu comme inachevé, instable, à améliorer. L'humain ne naît pas libre : il naît imprécis. L'enfance est une phase de non-fonctionnalité provisoire, à corriger. La vieillesse est un résidu non performant. Les affects sont des turbulences. La parole poétique est une variable bruitée.

Rien ne peut être accepté en tant que tel. Tout doit être intégré dans une finalité de performance. C'est ici que naît la logique la plus dangereuse : celle qui ne voit dans la norme qu'une préfiguration du réel souhaitable.

Ainsi, le technocrate ne reconnaît aucune valeur propre aux choses : seule compte leur intégrabilité au système. Il ne voit pas un corps, il voit une suite de segments physiologiques évaluables. Il ne voit pas un cri, il perçoit une onde sonore excédentaire à lisser. Il ne voit pas une injustice, seulement une anomalie de répartition à corriger par levier structurel.

C'est pourquoi la norme, chez lui, n'est jamais un cadre prudent : elle devient ontologie. Elle dit ce qui doit être, ce qui peut être, ce qui est. Elle est principielle, non instrumentale. L'algorithme n'est pas un outil, mais une instance du vrai. Il ne reste plus, dès lors, qu'à ajuster le monde pour qu'il *colle* à la formule.

Dans cette conception, l'altérité devient un bug, la douleur une variable à écraser, la singularité un facteur de déséquilibre. Ce n'est pas qu'il hait l'humain : c'est qu'il n'en perçoit plus la nécessité. Ce qu'il aime, c'est l'idéal mathématisé du monde, la disparition progressive de ce qui résiste, la fusion du réel dans son modèle.

Et quand le réel déborde malgré tout, quand l'échec surgit ou que la colère s'exprime, il ne se remet jamais en cause : c'est que le système n'est pas encore complet.

Le langage du technocrate n’est pas seulement une manière de parler. C’est un instrument d’épuration du réel. Chaque mot est choisi non pour ce qu’il dit, mais pour ce qu’il permet d’effacer. Toute charge émotionnelle y est traitée comme une menace d’instabilité. Il ne s’agit pas de comprendre : il s’agit de neutraliser.

Ainsi, on ne dira plus :
– « Cette personne souffre. »
Mais :
– « Comportement atypique en situation de stress contextuel. »

On ne dira plus :
– « Ce système broie les vivants. »
Mais :
– « Tension adaptative en phase transitoire. »

Ce lexique est un mur anti-poésie, anti-politique, anti-souffrance. C’est une langue conçue pour que plus rien ne résiste à l’analyse, pour que tout puisse être traité sans trouble.

Ce qu’il redoute le plus, c’est la phrase qui échappe, le mot qui déborde, l’ambigu qui oblige à interpréter. Sa langue est une langue sans dehors, calibrée, modulaire, propre à modéliser tout ce qui vit jusqu’à l’étouffement.

Ce processus n’est pas seulement une simplification : c’est une opération d’élimination. À force de transformer les affects en indices, les douleurs en signaux, les désirs en flux, le technocrate ne parle plus de la vie : il parle à la place. Il ne nomme plus : il convertit. Il ne répond plus : il extrait. Il n’entend plus : il traduit en silence fonctionnel.

Ce langage, parce qu’il semble objectif, est d’autant plus dangereux qu’il rend les conflits inintelligibles. On ne peut pas se révolter contre un *tableau Excel*. On ne peut pas crier contre une *analyse de corrélation*. La souffrance devient un bruit statistique, un écart à lisser, un coût à redistribuer.

Là où le langage poétique tisse du sens, ouvre des failles, crée de l’inconnu, le langage technocratique clôture. Il ferme la possibilité du dialogue. Il n’a pas besoin de convaincre : il encadre.

Ainsi se fabrique une langue sans altérité, sans interstice, sans vertige, dans laquelle le monde n’est plus décrit mais administré.

Et ce n’est pas un oubli, ni une erreur de méthode. C’est la finalité même de cette langue : que rien ne déborde. Que tout soit réductible à un système de correspondances fixes. Que le monde perde ses rugosités, ses métaphores, ses cris. Que le verbe ne serve plus à dire, mais à trier, classer, corriger.

Dans cette grammaire glacée, plus rien ne peut choquer : car tout est déjà rendu compatible avec le modèle. Ce que l’on appelait autrefois la vérité n’est plus qu’un rapport d’adéquation à la norme choisie.

Ainsi, la langue devient dispositif disciplinaire. Elle n’exprime plus : elle encode. Elle n’éclaire plus : elle contient. Et le monde, peu à peu, s’y dissout, jusqu’à n’être plus que le reflet exact du modèle qu’elle impose.

Le technocrate ne vit pas dans le présent. Il programme. Il anticipe. Il projette. Le temps pour lui n'est ni mémoire, ni instant vécu : c'est un axe linéaire structuré selon la logique du rendement prévisible. Il n'y a pas d'événement : seulement des *points de données*. Il n'y a pas d'instant : seulement un fragment de courbe.

Le passé n'est utile que comme base de données ; le présent est une interface de contrôle ; le futur est une cible à optimiser. L'histoire est une anomalie : un espace encore trop chargé d'émotions, de conflits, de chair.

Ce qu'il redoute par-dessus tout, c'est la survenue de l'imprévu. L'imprévisible est, pour lui, un échec du système de prévision. Une honte algorithmique. Une dette cognitive. Le désastre absolu n'est pas la guerre, ni la pauvreté, ni la souffrance : c'est la non-maîtrise d'un paramètre.

Ainsi, tout ce qui vit hors des prédictions est vu comme perturbation. Le cri d'un enfant, une grève, un poème, un geste de tendresse spontanée : des anomalies comportementales.

Dans cette temporalité réécrite, il n'existe plus de moments de bascule, plus de ruptures, plus d'événements porteurs de sens. Le deuil devient une phase de transition psychologique mesurable, l'amour un facteur de déséquilibre affectif, la révolte un dysfonctionnement contextuel à résorber.

Le futur, dans cette logique, n'est pas un champ d'incertitude à habiter, mais un objectif à stabiliser, un horizon calculable, un scénario optimalisé. Tout ce qui le contredit est perçu comme erreur, comme dette à combler, comme retard à rattraper.

Ce rapport au temps engendre une violence sourde : celle de la clôture, du verrouillage du possible, de la suppression de toute aventure humaine. Le technocrate ne détruit pas frontalement le vivant : il l'atrophie par projection forcée.

Et face à un monde qui continue, malgré tout, à produire du chaos, de la poésie, de la douleur et de l'inattendu, il durcit les modèles, affine les boucles, renforce les filtres.

Car si le monde ne cesse d'échapper à sa maîtrise, c'est, pense-t-il, qu'il reste encore trop d'humain dans la machine.

Mais ce refus de l'imprévu est aussi refus du risque, donc du vivant. En prétendant éradiquer la surprise, le technocrate abolit la condition humaine. Car l'histoire, l'amour, la création, la rencontre, l'engagement, tout ce qui fait rupture, naît de l'irruption de l'inattendu dans le monde prévu.

Or, pour lui, toute surprise est une faute. Toute faille est un échec. Toute discontinuité est une défaillance du système. Il ne cherche pas à habiter le temps, mais à le gouverner, à le rendre lisse, à l'aligner sur une finalité de production continue.

Dans son rêve, le monde n'évolue plus : il converge. Il ne vit plus : il s'ajuste. Et tout ce qui pourrait troubler ce mouvement vers la perfection calculée devient déchet temporel, relique perturbatrice, excès à supprimer.

Ainsi meurt le temps comme aventure, et naît le temps comme trajectoire contrôlée vers l'extinction du trouble.

Le technocrate ne croit ni au Bien ni au Mal : il croit à l'efficacité. Ce qu'on appelait hier « juste » ou « injuste » est, pour lui, non pertinent. La seule question qui vaille est : *cela fonctionne-t-il selon les paramètres définis ?*

Cette neutralité apparente dissimule une mutation plus radicale : la disparition du sujet éthique. Il n'y a plus de décision, seulement des arbitrages. Il n'y a plus de responsabilité, seulement des boucles de rétroaction.

Ainsi, un hôpital pourra restreindre l'accès aux soins non rentables, non par cruauté, mais parce que le modèle d'efficience l'indique. Un enfant neurodivergent sera classé « à adapter », non par hostilité, mais par logique de normalisation.

Dans cette logique, le geste le plus violent peut être accompli sans colère, sans ressentiment, sans sadisme, simplement par fidélité au protocole. La maltraitance devient traitement. L'exclusion devient régulation. L'anéantissement devient optimisation des flux.

Le technocrate ne se voit jamais comme acteur moral. Il se voit comme outil, comme relais, comme processeur. C'est précisément ce qui rend sa puissance si dangereuse : elle est sans sujet, sans conflit intérieur, sans cri.

Dans cet effacement de la subjectivité morale, la violence devient procédure, le tri devient mesure d'impact, et l'humain devient facteur de complexité à lisser. Il ne reste plus aucun lieu d'appel, car plus personne ne décide : *tout s'exécute.* On ne débat plus d'un choix, car le choix est déjà pris, par le système.

Or cette mécanique sans sujet produit un effet redoutable : elle rend la douleur indicible, car elle n'a plus de coupable. L'oppression devient sans visage, l'exclusion sans volonté, l'effacement sans intention.

Et pourtant, elle agit. Elle agit même mieux que la cruauté explicite : car on ne peut plus la nommer, ni s'y opposer frontalement.

C'est ce paradoxe qu'il faut comprendre : le technocrate ne tue pas, il réorganise. Il n'humilie pas, il *normalise*. Il ne frappe pas, il *corrige*. Et derrière chaque protocole neutre, chaque graphique bienveillant, se cache la même chose : un monde sans sujet, sans responsabilité, sans reste.

Un monde sans face. Sans regard. Sans altération.

Ce n'est pas un tyran, ni un monstre, ni même un idéologue. C'est un système incarné, un protocole qui pense. Le technocrate est le visage humain d'une machine qui n'en veut plus. Il n'a pas besoin de croire au mal, car il a défini le monde sans morale. Il ne fait pas le mal, il l'ignore.

Et cette ignorance n'est pas innocente : elle est structurée, organisée, validée. Elle permet de ne jamais répondre, jamais écouter, jamais douter. Il n'y a plus d'interlocuteur : il n'y a que des formats à remplir, des seuils à atteindre, des alertes à éviter.

Le sujet humain, dans ce cadre, n'a plus sa place. Ni comme acteur. Ni comme témoin. Ni même comme victime. Il devient donnée résiduelle, variable mal alignée, phénomène à réduire.

C'est cela, l'éthique inversée du technocrate :
non pas un monde sans valeurs, mais un monde où la valeur est codée hors de l'humain.

Le technocrate ne détruit pas par goût du chaos. Il érige la disparition en projet esthétique. Ce qu'il cherche, c'est l'élégance du système, la pureté des lignes, la cohérence d'un monde sans débordement.

Son idéal de beauté n'est pas vivant : il est mathématique. L'architecture y est symétrie, l'organisme y est fonctionnalité, le langage y est exactitude. L'art, dans sa conception, devrait être un prolongement de la logique, et non une faille, un cri, une faille d'inconnu.

Tout ce qui dépasse devient suspect.
Tout ce qui échappe devient coût.
Tout ce qui trouble devient anomalie.

L'ombre ? Un défaut de projection.
La mélancolie ? Un résidu de dysfonctionnement affectif.
La beauté ? Une stimulation instable, non durable.

Dans ce monde, l'ornement est inutile, l'imprévu est nuisible, et l'irrégularité devient pathologie.

L'esthétique du technocrate n'est pas sans vision : elle est vision totalisante. Elle vise l'effacement progressif de tout ce qui échappe au cadre, au nom de la clarté, de la fluidité, de la maîtrise. Même la lumière y est calibrée, comme dans les

néons de ses rêves, ni trop chaude, ni trop faible, parfaitement orientée.

L'âme, si elle existe encore, n'y a pas de place. Non pas parce qu'elle serait dangereuse, mais parce qu'elle est inutile. Elle n'entre dans aucun protocole, ne produit rien de quantifiable, ne répond à aucun seuil de performance. Elle gêne.

La marge, la faille, le souffle, le tremblement, tout cela est perçu comme polluant. Il rêve d'un monde sans scintillement, sans frottement, sans friction : un monde lisse, prévisible, fermé sur lui-même.

C'est une esthétique de l'éradication :
– non pas violente,
– mais discrète,
– rationnelle,
– désaffectée,
– et totalitaire dans sa logique d'épuration.

Il ne détruit pas les excès : il les dissout dans la norme, jusqu'à ce qu'il ne reste rien,
rien que l'alignement parfait d'un monde sans reste.

Le technocrate n’est pas un dictateur. Il ne lève pas la voix. Il n’impose pas par la peur, ni par la force. Il n’en a pas besoin. Il efface. Il ajuste. Il optimise. Il prétend ne faire que suivre la logique, accompagner les flux, corriger les erreurs.

Mais ce monde qu’il construit, ligne après ligne, norme après norme, n’est pas neutre. C’est un monde où le vivant devient incident, où le cri devient bruit, où la douleur devient métrique, où l’amour devient anomalie.

Le danger n’est pas tant qu’il prenne le pouvoir, mais qu’on l’y invite, au nom de l’expertise, au nom du progrès, au nom du réalisme. Car sa plus grande victoire est là : faire croire qu’il n’y a pas d’alternative. Que toute résistance serait archaïque, irrationnelle, coupable.

Or, ce qu’il détruit ne revient pas.
Le tremblement d’une voix.
Le silence d’un regard.
L’ambiguïté d’un geste.
Le droit de se perdre.
Le droit de ne pas comprendre.
Le droit de dire : *non, cela ne se modélise pas.*

Le technocrate ne comprend pas ces refus. Pour lui, ce sont des résistances improductives, des archaïsmes sentimentaux. Il ne voit pas que dans ces failles, le rire, la honte, le désir, le tremblement, réside précisément ce qui rend la vie vivable. Ce qu’il nomme désordre, c’est la part indomptable de l’humain.

Et c’est pourquoi il est si difficile de l’arrêter : il ne veut pas nuire. Il veut réparer. Mais sa réparation est une éradication, et sa bienveillance une stérilisation.

Ce n’est pas une haine qui agit en lui : c’est l’absence de trouble. L’impossibilité d’être dérangé. L’impossibilité d’être ému. L’incapacité à laisser le monde être autre que prévu.

Voilà le risque ultime :
Un monde sans pleurs.
Un monde sans cris.
Un monde sans failles.
Un monde parfait.

Mais ce monde-là,

n’est plus le nôtre.

chapitre XXXXV : *Le Réformateur et ses masques*

Il marchait droit, le pas sûr, le regard posé sur l'horizon comme on viserait un cap. Il ne regardait pas autour de lui, non par mépris, mais par orientation. Ce qui comptait, c'était devant. Toujours devant. Devancer l'époque, précéder la ruine, anticiper le déclin, et tendre la main, même à ceux qui refusaient son aide.

Il portait le doute comme un pli discret dans la manche : jamais visible. Sa foi, c'était le progrès. Non pas celui des slogans, mais celui qu'on planifie, qu'on rédige, qu'on rend applicable. Il croyait aux structures. Aux modèles. Aux textes. Il croyait surtout à la réforme : cette lente chirurgie morale des sociétés malades. Corriger. Guérir. Orienter.

Autour de lui, on criait parfois. Il entendait, bien sûr. Il écoutait même. Mais il savait que les cris étaient réactionnels. Douleur normale d'un monde qu'on transforme. Résistance inévitable des corps à ce qui les soigne malgré eux. Il ne haïssait pas ceux qui résistaient. Il les plaignait.

C'était un homme doux. Pas un tyran. Pas un fou. Juste un homme convaincu que l'on pouvait faire mieux, et que ceux qui ne le comprenaient pas finiraient par suivre, une fois les choses expliquées, corrigées, aménagées.

Il avançait donc, carnet à la main, idées en ordre, voix calme. Il ne portait pas d'uniforme, mais tout en lui le trahissait : il croyait à l'universalité. Il voulait le bien pour tous. Il allait leur offrir, malgré eux si nécessaire.

Il avait grandi dans un monde en ruine. Pas une ruine de pierres, mais de principes. Des institutions gangrenées par le silence, des lois rongées de contradictions, des peuples las, désorientés, méfiants. Il s'était juré de ne pas reproduire cette fatigue. Il serait celui qui reconstruit. Il ne détruirait rien, il réparerait.

Il avait étudié longtemps. Les grands penseurs. Les erreurs du siècle passé. Les illusions révolutionnaires. Les traumas des utopies mal conduites. Il savait où cela menait, l'excès de passion, la colère pure, le rejet total. Il ne serait pas un destructeur, mais un rationalisateur du bien.

C'est ainsi qu'il en était venu à classer les choses. Les idées. Les gens aussi. Il le faisait avec prudence, avec tact. Toujours avec cette tendresse froide qui croit sauver. Il ne supprimait pas, non. Il reformulait. Il remplaçait. Il ajustait.

Parfois, on l'accusait d'arrogance. Il n'en comprenait pas la raison. Il n'avait jamais haussé la voix. Il n'avait jamais frappé. Il n'avait jamais insulté. Il ne comprenait pas que le silence de ceux qu'il corrigeait portait, lui aussi, une violence.

Il ne voyait que l'objectif : un monde meilleur.

Il avait rencontré une femme, un jour, qui lui avait dit : « Votre projet nous efface. » Il l'avait regardée longtemps, sans colère. Il avait répondu avec calme, presque avec douceur : « Ce n'est pas vous que j'efface. C'est ce qui vous empêche de devenir meilleure. »

Elle n'avait rien répondu. Il en avait conclu qu'elle n'avait pas compris. Il se l'était noté dans un carnet : travailler la pédagogie. Trouver les bons mots pour que même les réfractaires sentent l'intelligence de la réforme. Car le problème n'était pas la réforme. C'était la manière de la dire.

Il croyait que tout pouvait se résoudre par la justesse du verbe. Il travaillait ses discours, ajustait les tournures, cherchait à lisser les aspérités. Pas pour séduire. Pour convaincre. Pour faire émerger l'évidence : qu'il fallait changer.

Et si certains disparaissaient dans ce changement, si certaines voix devenaient incompatibles avec les nouvelles normes, alors peut-être, pensait-il, ces voix-là étaient des vestiges. Des formes de conscience liées à un monde ancien, un monde souffrant. Il fallait parfois savoir tourner la page.

Il ne détestait pas. Il ne jugeait pas. Il alignait. C'était son mot préféré. Aligner les structures, les discours, les comportements. Pas imposer. Aligner. Rendre cohérent. Rendre juste.

Il ne voyait pas qu'à force d'aligner, il effaçait.

Il pensait que l'intention suffisait. Que vouloir le bien abolissait toute possibilité de mal. Il répétait souvent que la pureté d'un projet valait absolution pour ses effets secondaires. Ce n'était pas de l'orgueil, à ses yeux. C'était une manière de rester droit, de ne pas céder à la paralysie morale.

Quand certains disaient : « Mais regardez ce que votre réforme provoque », il répondait :
« C'est une transition. Le malheur vient toujours de l'ancien monde, jamais du nouveau. »

Il ne percevait pas la douleur présente comme une conséquence de ses actes, mais comme le contrecoup d'un progrès nécessaire. C'est ainsi qu'il faisait taire les cris : non en les niant, mais en les différant dans le temps. Le bonheur viendrait après.

Il savait que certains allaient disparaître. Pas physiquement, il n'était pas barbare, mais symboliquement. Des modes de vie, des façons d'aimer, des façons de parler, de croire, allaient s'effondrer. Il le savait. Il l'acceptait. Car il pensait que ce n'était pas une perte. C'était une purification.

Et dans cette idée, pourtant, se logeait déjà la plus ancienne forme de cruauté : celle qui croit faire le bien en effaçant ce qui résiste.Il ne se demandait jamais qui décidait des critères du bien. Il pensait que le bien s'imposait de lui-même, par clarté logique, par évidence rationnelle.

Ce qu'il croyait juste, il le croyait universel. Il ne concevait pas que le monde pût être habité par plusieurs vérités. Il n'y voyait pas de pluralité, mais de la confusion. Et lui était là pour y mettre fin. Non pas par violence, non pas par décret, mais par élévation.

Il ne voulait pas convaincre. Il voulait éclairer. Il n'imposait pas une vérité : il voulait révéler celle qui dort en chaque être, même contre leur propre résistance. Il ne comprenait pas que cette lumière, pour d'autres, brûlait.

Il avait un projet en cours. Une grande réforme. Elle concernait l'éducation, ou la langue, ou les corps — il ne savait plus vraiment. Car pour lui, tout se tenait. Réformer une chose, c'était toujours, d'une manière ou d'une autre, réformer tout le reste.

Il écrivait beaucoup. Des rapports, des propositions, des notes de synthèse. Il aimait le mot *synthèse*. Il pensait qu'en compressant le monde en quelques idées claires, on finissait par le rendre habitable. Il n'était pas simplificateur : il était ordonnateur.

Un jour, une délégation est venue le voir. Des voix marginales, disait-on. Des gens concernés. Il les a écoutés poliment. Il a noté leurs remarques. Il a dit :
« Je comprends vos inquiétudes. Nous allons intégrer certaines de vos préoccupations. »

Mais au fond, il n'a rien modifié. Pas par mépris. Pas par insensibilité. Par cohérence. Il ne pouvait pas tordre un édifice rationnel pour y loger des cas particuliers. Cela aurait nui à l'harmonie du tout. Et le tout devait primer. C'était la condition du bien commun. Il pensait : il faut parfois sacrifier quelques fragments pour sauver l'ensemble.

Et il appelait cela justice.

Il ne voyait pas les visages. Ou plutôt : il les voyait flous. Dissous dans des courbes, des groupes, des flux. Il ne pensait pas en individus. Il pensait en ensemble, en dynamique, en tension générale. Quand il parlait de personnes, il utilisait toujours le pluriel : *les usagers*, *les bénéficiaires*, *les populations concernées*. Cela lui permettait d'agir sans être freiné par la singularité. La singularité ralentit. Elle trouble. Elle émeut.

Il préférait la neutralité des cas types, la propreté des modèles, la logique des ensembles. C'était plus simple ainsi. Plus juste, croyait-il. Plus équilibré. Il avait appris à ne pas s'attacher, à ne pas s'émouvoir, à rester droit au nom du résultat.

Et quand, parfois, un regard surgissait dans la salle, un regard qui ne rentrait dans aucune case, qui ne demandait rien, mais portait en silence une existence inadmissible, alors il baissait les yeux. Non par honte. Mais par incompatibilité.

Il ne détestait personne. Il voulait juste que chacun rentre. Que chacun tienne dans la réforme. Et ceux qui débordaient il ne les supprimait pas. Il les oubliait.

Il appelait cela *intégrer les marges*. Mais dans sa bouche, *intégrer* ne signifiait jamais accueillir. Cela voulait dire : adapter, ajuster, aligner. Il ne modifiait pas la structure pour ouvrir l'espace ; il attendait des marges qu'elles se plient à la forme centrale. Ce n'était pas de l'exclusion, selon lui. C'était de la clarté. De la cohérence. Une manière de faire tenir ensemble ce qui menaçait de se fragmenter.

Et quand certains résistaient trop fort, il soupirait. Il murmurait, sincèrement :
« Dommage. Nous aurions pu avancer ensemble. »

Il avait une théorie pour tout. Ce n'était pas de l'idéologie, c'était, disait-il, de la méthode. Il croyait aux causes profondes, aux mécaniques structurelles, aux récits rationnels. Il ne faisait pas confiance aux intuitions, ni aux cris, ni aux urgences. Il voulait comprendre *pourquoi ça ne fonctionne pas*, *où ça bloque*, *comment optimiser.*

Il n'était jamais dans la réaction. Il intervenait en amont. Il prévenait. Il réécrivait. Il légiférait dans l'ombre, avant que les cris ne s'entendent. Il n'avait pas besoin de terrain. Il avait des indicateurs. Des grilles d'analyse. Des matrices. Il travaillait sur les grandes tendances, les trajectoires sociales, les déterminismes. Ce n'était pas un insensible. C'était un planificateur d'amélioration.

Il regardait le monde comme un organisme malade. Non pas au bord de l'agonie, mais plein de potentialités sous-exploitées. Ce qui manquait, selon lui, ce n'était pas l'amour, ni la liberté, ni la mémoire. Ce qui manquait, c'était une architecture fonctionnelle, cohérente, robuste.

Il aimait dire : *"Ce que je propose n'est pas parfait, mais c'est mieux que ce qu'on a."*
Et il croyait sincèrement que cela suffisait à justifier tout.

Il avançait ainsi, toujours persuadé que les moyens employés étaient excusés par la finalité. Il ne doutait jamais longtemps. Le doute était pour lui un luxe, ou une faiblesse. Ce n'est pas qu'il l'ignorait : il le plaçait hors de lui. Il le rangeait chez les autres. Ceux qui n'ont pas encore compris. Ceux qui freinent encore. Ceux qui résistent.

Quand il croisait la douleur, il ne s'y arrêtait pas. Il la notait. Il l'enregistrait. Il la traduisait en données. Ce n'était pas de l'indifférence. C'était une posture de travail. Il ne pouvait pas se laisser troubler : il devait continuer à porter la structure.

Et à force de parler du monde comme d'un édifice, il avait fini par oublier que des gens y vivent. Pas des entités, pas des acteurs, pas des usagers. Des êtres. Avec des silences, des replis, des refus.

Mais ces refus, il ne les entendait plus. Il les interprétait. Il disait : *"C'est normal. Les transitions sont toujours difficiles."*

Il pensait : *"Un jour, ils me remercieront."*

Ce qu'il ne voyait pas ou plus, c'était que la résistance n'était pas une erreur d'adhésion, mais une forme de vie. Une forme d'existence qu'aucune de ses grilles ne pouvait contenir sans la déformer. Mais lui ne voyait pas de déformation : seulement des ajustements nécessaires. Il avait cessé, depuis longtemps, de percevoir les cris comme des alertes. Il les lisait comme des symptômes. À traiter. À lisser. À éliminer, s'il le fallait.

Il se levait tôt, travaillait tard. Il n'attendait aucun honneur. Il ne cherchait pas la gloire. Il voulait être utile. Et c'était cela qui le rendait dangereux : il n'avait pas d'ambition personnelle. Il avait mieux. Une mission.

Cette mission n'était dictée par personne. Il ne répondait à aucun parti, à aucune autorité extérieure. Il croyait en son indépendance. C'est ce qui le protégeait de tout soupçon. Il disait : *"Je ne fais que réfléchir."*
Mais il oubliait que penser est déjà agir, quand on pense pour les autres.

Son rôle, pensait-il, était de *réconcilier* le monde avec lui-même. Il se vivait comme un médiateur entre la réalité confuse et la clarté des principes. Il croyait à la transparence, à la lisibilité. Il voulait un monde sans opacité, sans arrière-plan, sans zones floues. Et quand il en croisait une, un geste indéchiffrable, une parole mal cadrée, un corps trop intense, il réajustait les paramètres.

Il ne punissait pas. Il *corrigeait.* Il ne censurait pas. Il *réorientait.* Il ne faisait pas taire. Il *recadrait.*

Et dans ce mouvement permanent de correction douce, il croyait agir avec tact, avec respect, avec mesure. Mais ce qu'il faisait, page après page, décret après décret, c'était interdire certains mondes de se dire.

Il ne l'admettait pas, bien sûr. Pour lui, rien n'était interdit. Tout pouvait exister, à condition d'être formulé dans les bons termes. Les bons mots. Les bons canaux. Les bons cadres.
Mais ces mots-là, ces cadres-là, il les avait choisis. Il les avait forgés pour que certains y tiennent, et d'autres pas.

C'est ainsi qu'il excluait sans exclure, qu'il effaçait sans violence, qu'il interdisait sans jamais prononcer le mot. Il disait : *"Ce n'est pas qu'ils n'ont pas leur place. C'est qu'ils ne veulent pas entrer."*

Et il ne voyait pas qu'on n'entre pas dans un monde où l'on est déjà redéfini d'avance.

Il avait remplacé l'autorité par la cohérence, la contrainte par la forme, la censure par la structure. Il n'avait plus besoin de dire non. La norme parlait pour lui.

Et la norme, chez lui, avait le visage de la logique. Elle n'était jamais brutale. Jamais imposée frontalement. Elle s'insinuait. Elle coulait dans les textes, les programmes, les protocoles. Elle prenait la forme de l'évidence. Et ceux qui y résistaient semblaient, de l'extérieur, incompréhensibles, archaïques, voire hostiles.

Il ne comprenait pas leur silence. Il ne comprenait pas leur rage. Il pensait : *"Ils refusent le progrès."*
Il ne voyait pas qu'en nommant progrès ce qu'il pensait juste, il fermait la porte à tout ce qui n'était pas lui.

Et c'est là que ses masques se superposaient. Le visage du pédagogue, du conciliateur, du stratège, du rédempteur. Aucun ne mentait, pensait-il. Chacun révélait une facette de sa sincérité. Il ne jouait pas un rôle : il croyait à tous ses rôles à la fois.

Mais à force de porter tant de masques, il avait oublié le visage qu'ils recouvraient.
Il ne savait plus s'il écoutait vraiment, ou s'il se parlait à lui-même à travers les autres.

Il entra un jour dans une école qu'il avait contribué à réformer. On l'y avait invité pour une visite de terrain. Il avait accepté avec joie. Il croyait à la confrontation directe, à l'observation. Il disait : *"Une réforme ne vaut que si elle se vérifie dans le réel."*

Tout était propre. Ordonné. L'équipe enseignante souriait, les enfants récitaient. Les murs portaient des slogans : *Cohérence. Inclusion. Mobilité. Excellence.* Il nota leur justesse. Il se dit : *"C'est ce que nous avions prévu."*

Puis il s’arrêta dans un couloir. Une enfant était là, seule, assise par terre. Elle ne pleurait pas. Elle regardait le sol. Elle ne semblait pas exclue. Mais pas intégrée non plus. Elle flottait. Il la salua, poliment. Elle ne répondit pas.

Il demanda :
- Pourquoi n’est-elle pas en classe ?
On lui répondit :
- Elle ne suit pas. Elle ne rentre pas dans les nouveaux repères. On lui cherche une solution adaptée.

Il hocha la tête. Il nota l’expression : *solution adaptée.* Il l’avait utilisée lui-même. Des dizaines de fois. Il l’avait écrite dans des décrets. Mais pour la première fois, il la vit.

Il la vit dans ce corps trop calme, dans ce regard suspendu, dans cette manière qu’elle avait de ne pas déranger justement parce qu’elle n’avait plus de place. Elle n’était pas punie. Elle n’était pas rejetée. Elle était redirigée.

Il se dit que ce n’était pas une violence. Qu’on s’occupait d’elle. Qu’on chercherait un dispositif. Il pensa à ces phrases qu’il avait fait inscrire dans les circulaires : *« Ne pas exclure : réorienter. Ne pas contraindre : accompagner. »*

Mais quelque chose grattait. Il ne savait pas quoi. Un infime frottement, comme une incohérence dans son propre modèle. Un nœud dans la structure. Une faille dans l’alignement. L’enfant ne criait pas. Et pourtant, elle dérangeait.

Non parce qu’elle refusait : mais parce qu’elle montrait que le refus n’était même plus nécessaire. Que l’on pouvait disparaître, doucement, par écart.

Il voulut lui parler. Il s’agenouilla, comme il avait appris à le faire, pour être à hauteur. Il lui demanda si elle aimait l’école, ce qu’elle aimait faire. La voix ne vint pas. Mais elle le regarda. Un regard très simple. Droit. Présent. Non pas hostile, mais incompréhensible.

Il sentit qu’il n’avait pas les mots pour répondre à ce regard. Pas les bons outils. Pas la grille adéquate. Il pensa : *elle n’entre dans aucun de mes schémas.* Et cette pensée, pour la première fois, ne lui parut pas un problème à résoudre.

Il se releva, un peu plus lentement qu’il ne l’aurait voulu. Il recula d’un pas, puis d’un autre. Le sol ne tremblait pas, les murs tenaient, l’école fonctionnait. Tout fonctionnait. Et pourtant quelque chose, en lui, ne fonctionnait plus.

Il se força à sourire, puis tourna les talons. Il dit quelques mots aimables à l’équipe, évoqua la solidité du projet, félicita les efforts. Mais tout, dans sa voix, sonnait légèrement décalé, comme s’il répétait un texte déjà appris, déjà vide.

Il repartit sans rien dire de plus.
Et dans son carnet, ce soir-là, il n’écrivit rien.

Pas une observation.
Pas une analyse.
Pas même un mot.

Il ne savait plus comment nommer ce qu’il avait vu.

Il tenta d'oublier. Reprit le cours de ses tâches, ses schémas, ses réunions. Il reformula des stratégies, affina des dispositifs, réécrivit des paragraphes. Le monde devait continuer. On attendait de lui des propositions, des synthèses, des perspectives. Il répondit présent.

Mais quelque chose, en lui, avait bougé. Pas une idée. Une fissure. Infime, presque imperceptible, mais tenace. Une ombre dans l'architecture. Elle ne contredisait pas ses principes. Elle les rendait simplement moins lisibles. Moins nécessaires.

Il se surprit à relire ses anciens textes. Non pour les corriger, mais pour en tâter la dureté. Il cherchait la faille, le mot trop net, la phrase sans échappatoire. Et plus il relisait, plus il voyait que tout y était parfaitement en ordre, et que rien n'y respirait.

Il ne disait rien. Il continuait. Mais la mécanique n'avait plus la même fluidité.
Parfois, en pleine réunion, il se perdait dans un détail. Une expression de travers. Une main posée trop lentement. Un silence.

Et ces silences prenaient de la place.
Comme des voix qu'il n'avait jamais entendues.
Comme des restes de monde qu'aucune réforme ne pourra jamais contenir.

Il ne parlait de cela à personne. Il n'en avait pas les mots. Et s'il les avait eus, il aurait eu honte. Honte de douter après tant d'années de certitude. Honte de vaciller alors qu'il portait une mission, un espoir collectif, un avenir à dessiner. Il se disait : *ce n'est qu'un moment de fatigue.*

Mais ce n'était pas la fatigue.
C'était un retour. Un retour de tout ce qu'il avait laissé derrière lui. Les visages, les refus, les silences, les pleurs contenus. Tous les fragments qu'il avait cru effacés revenaient. Non comme des reproches. Mais comme des présences.

Il ne pouvait plus dire : *Je ne savais pas.*
Il ne pouvait plus écrire : *Cela ne m'avait pas été signalé.*

Car il le savait désormais. Il avait vu. Non une violence, mais une absence construite. Une disparition méthodique. Une extinction douce, logique, propre, mais réelle.

Et dans cette absence, il s'était vu lui-même.

Il comprit alors que ses masques n'étaient pas des protections. C'étaient des filtres. Des filtres posés entre lui et le monde, entre lui et la douleur des autres, entre lui et ce qu'il ne voulait pas laisser exister.

Il n'avait pas menti. Il s'était menti. Il n'avait pas caché la violence : il l'avait pensée comme solution.

Et ce qu'il appelait réforme n'était, peut-être, qu'une forme lente d'effacement. Un effacement élégant, plein de bonne volonté, mais un effacement tout de même.

Ce soir-là, il resta longtemps devant son bureau, les mains ouvertes, sans page à noircir.
Il regardait le vide, et pour la première fois, il ne savait plus si l'avenir devait y entrer.

Il revint sur le terrain. Non plus pour vérifier, mais pour comprendre. Il visita des centres d'accueil, des maisons en marge, des structures alternatives qu'il n'avait jamais prises au sérieux. Il y alla sans annonce, sans témoin. Il voulait voir. Sans médiation.

On ne l'y accueillit pas avec chaleur, mais on ne le rejeta pas non plus. Il écouta. Il observa. Il posa peu de questions. Ce qu'il voyait le désorientait. Les gens parlaient autrement. Ils n'utilisaient pas ses mots. Ils disaient : *tenir*, *tenir ensemble*, *être là*, *se laisser le droit de plier.*

Il comprit, peu à peu, que leur monde n'était pas un projet. Qu'il n'avait pas de grille. Pas de plan de transformation. Qu'il vivait d'ajustements fragiles, d'irrégularités fécondes, de contradictions tenues par le lien.

Ce n'était pas un modèle. C'était un tissu vivant. Et ce tissu, il ne savait pas l'écrire.

Il tenta pourtant de le saisir, d'en extraire quelque chose, une logique, une structure implicite. Il crut voir des principes : solidarité, écoute, soin mutuel. Il voulut les nommer. Les formuler. Les traduire.

Mais à chaque fois qu'il tentait de les enfermer dans un langage clair, ils se dérobaient. Ce n'était pas qu'ils n'avaient pas de sens. C'est qu'ils ne vivaient qu'à travers les corps, les gestes, les voix. À travers ce qu'on ne peut pas standardiser.

Alors il recula. Pas de honte. Pas de peur. Mais de respect. Un respect qu'il ne connaissait pas. Non pas celui qu'on adresse à ce qui mérite l'admiration, mais celui qu'on accorde à ce qu'on ne peut pas comprendre sans trahir.

Ce fut là une rupture. Il ne nota rien. Ne proposa rien. Ne formula aucune piste. Il accepta, pour la première fois, de ne rien produire.

Il resta un long moment assis sur un banc, devant un bâtiment modeste, usé, mais habité.
Autour de lui, des voix circulaient. Des enfants couraient. Des adultes parlaient bas. Il n'intervenait pas. Il ne guidait plus. Il se taisait.

Et dans ce silence, il sentit quelque chose se délier. Un nœud ancien, tissé d'orgueil calme, de volonté de bien, de phrases parfaites. Il le sentit se dénouer, lentement, sans douleur.

Il ne perdit pas sa foi. Il perdit seulement l'idée qu'il pouvait être celui qui sauve.

Et dans ce renoncement, il découvrit, enfin, l'espace pour que d'autres existent.

Il rentra chez lui sans rien dire. Il n'annonça pas de changement de cap, n'écrivit pas de manifeste. Il n'y eut pas de rupture spectaculaire. Il ne démissionna pas. Il ne fit rien de visible.

Mais quelque chose, dans sa manière de regarder, avait changé. Il écoutait plus lentement. Il parlait moins vite. Il laissait des phrases en suspens. Il cessait de conclure.

Les autres ne comprenaient pas toujours. Certains le crurent fatigué. D'autres, affaibli. On le soupçonna de douter. C'était vrai, en un sens. Mais ce n'était pas un doute qui détruit. C'était un doute qui ouvre.

Il ne proposait plus des solutions définitives. Il posait des questions sans schémas derrière. Il laissait les autres définir leurs propres termes. Parfois, il se trompait encore. Mais il le reconnaissait. Il disait :
-*Je ne sais pas ce que cela signifie pour vous. Expliquez-moi.*

Et cette phrase, anodine en apparence, portait en elle tout ce qu'il avait désappris pendant des années.

Il recommença à lire des textes qu'il avait autrefois écartés : trop flous, trop incarnés, trop situés. Il relut des récits, des poèmes, des plaintes. Il découvrit des langages qu'il n'avait jamais vraiment entendus. Des façons de dire *je* sans s'excuser, sans démontrer.

Il comprit que certains discours ne cherchent pas à convaincre, mais à exister à côté. Et que toute tentative de les faire entrer dans une logique explicative était déjà une forme de refus.

Alors il se tut plus souvent. Non par stratégie. Mais par précaution. Il voulait laisser de la place. Non pas pour un débat, mais pour une présence.

Et quand on lui demandait ce qu'il pensait de tout cela, il ne répondait pas toujours. Parfois, il disait simplement :

-*Je ne suis pas sûr d'avoir encore le droit de nommer cela.*

Ce n'était pas de l'effacement. Ce n'était plus une posture. C'était un geste intérieur : désapprendre à dominer par la clarté. Laisser des phrases incomplètes. Accepter l'illisible. Ne pas réduire.

Il ne cherchait plus à intégrer.
Il ne voulait plus que le monde tienne dans un seul corps de texte.
Il regardait désormais chaque voix comme un monde entier, et non comme une donnée parmi d'autres.

Il n'avait pas changé de camp. Il avait cessé de croire qu'il était le centre.

Et dans cette décentrement, fragile, imparfait, toujours en tension,
il devint enfin capable d'habiter le monde avec les autres, sans les corriger.

Il ne devint pas un autre homme. Il garda ses réflexes, ses doutes, ses désirs d'ordre. Il ne cessa pas de penser. Mais il pensa autrement. Non plus pour prédire, mais pour accompagner. Non plus pour prévoir, mais pour accueillir ce qui résiste au modèle.

Il comprit que la réforme véritable n'était pas celle qu'on impose au monde,
mais celle qu'on accepte de vivre en soi.

Il n'enseignait plus ce qu'il fallait devenir. Il se rendait disponible à ce qui devenait. Il ne disait plus : *"Voilà le chemin."*
Il disait : *"Je suis là, si vous voulez marcher."*

Il n'avait plus de programme. Il avait une attention.
Il n'avait plus de vérité. Il avait une écoute.
Et cela, pour lui, était peut-être le début d'un monde.

Il n'attendait plus qu'on l'applaudisse. Il n'espérait plus qu'on reconnaisse sa clairvoyance. Il avait cessé d'écrire des projets pour tous. Il s'était mis à écrire, parfois, des lettres qu'il n'envoyait pas. Des lettres à ceux qu'il avait laissés sur le bord du chemin.

Il ne cherchait pas à se racheter. Il ne se racontait pas d'histoire. Il savait que le mal qu'il avait causé ne s'annulait pas.
Il ne voulait pas effacer ce passé. Il voulait le porter.

Et dans ce poids, il découvrit une forme neuve d'éthique.

Non pas celle qui prescrit,
mais celle qui se souvient.
Celle qui garde vivants les noms oubliés,
et qui refuse, désormais,
de réformer ce qui a le droit d'exister tel que c'est.

Il comprit, en silence, que réformer sans écouter, c'est souvent détruire avec délicatesse. Que vouloir le bien peut devenir le nom le plus poli de l'effacement. Il n'écrivit plus de programmes. Il écrivit des invitations. Il ne construisit plus de normes. Il bâtit des seuils.

Et sur chacun de ces seuils, il grava une phrase,
simple, discrète, inaperçue :

« Peut-être n'ai-je pas raison. Mais je suis là, pour entendre. »

Interlude XXXXV: Généalogie d'un Absolutiste

1. Absolu *(n.m.)*
Du latin absolutus, "détaché, achevé, parfait".
Pour l'absolutiste, l'absolu n'est pas une quête mais une donnée de départ. Il s'y attache comme on s'arrime à une falaise au bord du vide. L'absolu dispense de l'analyse, du compromis, de la nuance. Il devient un bouclier contre le doute et une arme contre la contradiction. Son pouvoir réside dans le fait qu'il est hors de tout contexte, donc utilisable contre tous.

2. Vérité *(n.f.)*
Du latin veritas, "ce qui est conforme à la réalité" mais l'absolutiste ne distingue plus entre réalité et dogme.
La vérité, pour lui, est une forme figée, non falsifiable, car toute remise en cause est lue comme une attaque contre la structure même de l'ordre. Il ne cherche pas à convaincre : il présente la vérité comme un fait préexistant à toute parole. Elle est son origine, sa boussole, et son verdict.

3. Déviation *(n.f.)*
Du latin deviare, "s'écarter du chemin".
Dans le lexique absolutiste, toute déviation n'est pas une erreur discutable, mais **u**ne faute morale. L'absolutiste parle en lignes droites. Il considère les bifurcations, les nuances, les hésitations comme autant de menaces contre l'unité du monde. La pensée déviante est traitée non pas par dialogue, mais par correction.

4. Sincérité *(n.f.)*
Du latin sincerus, "pur, sans mélange".
La sincérité, chez l'absolutiste, est une vertu à géométrie unilatérale. Il la revendique pour lui-même, comme preuve de sa transparence. Mais il la dénie à ceux qui s'opposent à lui : car nul ne peut être sincère s'il contredit l'absolu. Toute parole discordante est lue comme dissimulation ou ignorance.

5. Ordre *(n.m.)*
Du latin ordo, "rang, arrangement, disposition réglée".
L'ordre n'est pas seulement un état du monde, c'est le reflet de l'esprit absolutiste dans la matière. Ce qui n'est pas ordonné est vu comme suspect, sale, ou immature. L'absolutiste ne cherche pas à comprendre le désordre : il l'éradique ou le rééduque. L'ordre est un critère d'existence légitime.

6. Complexité *(n.f.)*
Du latin complexus, "entrelacé, composé d'éléments divers".
La complexité est ce que l'absolutiste tolère le moins. Car ce qui est complexe échappe à la maîtrise. Cela ouvre des zones grises, autorise plusieurs lectures, multiplie les couches de sens. Il la réduit donc à une simplification utile, une abstraction fonctionnelle, ou la rejette comme brouillard dangereux.

7. Conversion *(n.f.)*
Du latin convertere, "tourner entièrement vers".
Ce mot décrit le véritable objectif de toute interaction absolutiste : ramener l'autre vers ce qu'il ignore être son propre bien. Le dialogue devient un moyen, et non une fin. L'absolutiste ne cherche pas à apprendre. Il *attend que l'autre comprenne*, puis se range. La conversion est une victoire idéologique déguisée en écoute.

8. Pardon *(n.m.)*
Du bas latin perdonare, "remettre une faute".
Le pardon, dans la bouche de l'absolutiste, n'est jamais inconditionnel. Il ne s'accorde qu'à celui qui reconnaît l'erreur de son propre chemin. Ce n'est pas un acte de grâce : c'est une cérémonie de soumission. Ce qui est impardonnable, ce n'est pas l'acte, c'est la persistance dans l'écart à la vérité.

9. Humanisme *(n.m.)*
Du latin humanitas, "nature humaine, culture, civilité".
Paradoxe cruel : l'absolutiste emploie souvent le mot *humanisme* pour légitimer l'exclusion. Il parle de l'homme en général, mais refuse la singularité des vivants. L'humanisme devient alors une abstraction glacée, un prétexte pour *civiliser*, *réformer*, ou *corriger* ceux qui vivent trop différemment.

10. Interlocuteur *(n.m.)*
Du latin interloqui, "parler entre".
Dans le lexique absolutiste, l'interlocuteur n'est jamais tout à fait un égal. Il est un élève, un retardataire, un à-convaincre. La parole de l'autre n'est tolérée que tant qu'elle chemine vers la conversion. Une fois la résistance affirmée, l'interlocuteur cesse d'exister comme tel : il devient *opposant*, *déviant*, *négationniste,* selon le cadre.

11. Hérésie *(n.f.)*
Du grec haíresis, "choix, opinion, école de pensée".
Ce que l'absolutiste nomme hérésie n'est pas une erreur mais un choix interdit. Le simple fait de penser autrement est déjà un crime ontologique. L'hérétique n'est pas un adversaire rationnel : c'est celui qui ose vouloir un monde que l'absolutiste juge impensable.

12. Dialogue *(n.m.)*
Du grec dialogos, "discours à travers".
Pour l'absolutiste, le dialogue n'est jamais un entre-deux. C'est un processus d'absorption. Il écoute, mais pour mieux orienter. Il donne la parole, mais pour mieux reconduire au centre. Le dialogue cesse là où la parole ne se reforme pas autour du noyau vrai.

13. Doute *(n.m.)*
Du latin dubitare, "hésiter entre deux voies".
Chez l'absolutiste, le doute est vu comme une faiblesse morale, ou une phase transitoire avant l'adhésion. Il le tolère chez les autres, à condition qu'il mène vers lui. En lui-même, le doute est une faute intérieure à contenir.

14. Discipline *(n.f.)*
Du latin disciplina, "enseignement, ordre moral".
Vertu fondatrice. L'absolutiste se voit souvent comme celui qui enseigne la discipline aux autres, dans leur propre intérêt. Il la considère comme une condition préalable à toute liberté légitime. Sans discipline, pas de dignité, et donc, pas de droit à la parole.

15. Réforme *(n.f.)*
Du latin reformare, "reconstruire, remettre en forme".
Le masque favori de l'absolutiste moderne. Il ne détruit pas : il réforme. Mais sa réforme ne tolère pas l'écart, ni la marge. Elle est purification douce, rééducation du réel pour qu'il devienne supportable à sa logique.

16. Débat *(n.m.)*
Du latin battuere, "frapper".
Ce mot, chez lui, devient décoratif. Il l'invoque pour affirmer sa légitimité, mais en circonscrit étroitement les conditions. Le débat, pour lui, est un couloir : on y entre pour converger. Celui qui diverge vraiment est disqualifié. La pluralité est tolérée tant qu'elle reste inoffensive.

17. Relativisme *(n.m.)*
Du latin relativus, "en relation avec".
Pour l'absolutiste, un mot maudit. Il l'emploie pour disqualifier tout ce qui échappe à son ordre. Il le réduit à une absence de fondement, à une trahison de la vérité. Le relativisme, dans sa bouche, signifie : *ils refusent de croire en moi.*

18. Compassion *(n.f.)*
Du latin compati, "souffrir avec".
Émotion dangereuse, car elle trouble le jugement. L'absolutiste la surveille en lui-même, l'encadre chez les autres. Trop de compassion peut excuser le faux, diluer la norme, fragiliser la structure. Il préfère la justice froide au trouble affectif.

19. Doctrine *(n.f.)*
Du latin doctrina, "enseignement, instruction".
Terme qu'il rejette souvent… sauf pour qualifier celle des autres. Lui ne pense pas en doctrine : il pense en vérité. Pourtant, ce qu'il produit est un système clos, avec ses axiomes, ses interdits, ses prescriptions, autrement dit, une doctrine inavouée.

20. Défaillance *(n.f.)*
Du latin fallere, "tromper".
Pour lui, une défaillance n'est pas une tragédie : c'est un échec du système de conformité. Toute défaillance doit être détectée, corrigée, éliminée si nécessaire. Il n'y a pas d'espace pour le non-maîtrisé. L'anormal n'est pas à comprendre : il est à réparer ou à retirer.

21. Sacrifice *(n.m.)*
Du latin sacrificium, "action de rendre sacré".
L'absolutiste voit dans le sacrifice une nécessité noble. Il ne le subit pas : il l'impose aux autres. Non comme punition, mais comme purification. Tout écart idéologique peut devenir objet sacrificiel : l'ennemi, le marginal, l'enfant. Le sacrifice devient alors l'ultime preuve de la foi au système.

22. Tolérance *(n.f.)*
Du latin tolerare, "supporter, endurer".
Pour l'absolutiste, la tolérance est une stratégie provisoire, jamais une posture durable. Il tolère ce qui ne peut encore être intégré ou détruit. Elle n'est pas ouverture, mais gestion temporaire de l'inacceptable**.**

23. Clarté *(n.f.)*
Du latin clarus, "brillant, intelligible".
Vertu maîtresse de l'absolutiste. Il confond clarté et vérité. Ce qui est trouble le dérange. Ce qui est obscur le menace. Il traque l'ambiguïté, non parce qu'elle cache le faux, mais parce qu'elle désarme son autorité.

24. Illusion *(n.f.)*
Du latin illudere, "jouer avec, se jouer de".
L'absolutiste ne croit pas aux illusions des autres. Il les débusque, les démystifie. Mais il ignore ses propres illusions fondatrices. Il croit à la transparence de son regard. Il ne joue jamais : il applique.

25. Refus *(n.m.)*
Du latin refusare, "rebuter, repousser".
Acte impardonnable. Le refus est perçu comme une attaque contre l'ordre. Pour l'absolutiste, refuser son cadre, c'est nier l'intelligibilité même du monde. Il le transforme en pathologie, en régression, ou en malveillance. Le refus n'est jamais entendu : il est corrigé ou effacé.

26. Consentement *(n.m.)*
Du latin consentire, "ressentir ensemble".
Détourné de sa source. Le consentement, dans son système, n'est jamais un acte libre, mais un point d'arrivée. Il le construit, le prépare, l'oriente. Un individu qui consent trop tôt est "lucide". Celui qui résiste est "non préparé". Le choix est programmé.

27. Humilité *(n.f.)*
Du latin humilis, "près du sol".
Qualité qu'il exige des autres, rarement de lui-même. Il valorise les humbles quand ils reconnaissent la grandeur du cadre. Mais un esprit humble qui contredit son système devient suspect : l'humilité vraie est celle qui confirme la hiérarchie.

28. Écart *(n.m.)*
Du latin ex-quadrare, "sortir du carré, de la norme".
L'écart est la hantise du bâtisseur d'absolu. Il est le signal d'alarme, la ligne qui se refuse à rentrer. Il ne peut être accepté tel quel : il doit être ramené ou nié. L'écart est à la fois scandale et blessure, car il dit que le monde résiste encore.

29. Rectitude *(n.f.)*
Du latin rectus, "droit, juste".
Synonyme de dignité dans sa bouche. La rectitude est la posture qu'il attend : tenir droit face à l'erreur, ne pas plier. Mais il ne voit pas qu'à force de tenir droit, on cesse parfois d'avancer.

30. Déviant *(adj./n.)*
Du latin deviare, "s'écarter du chemin".
Le déviant, pour lui, n'est pas différent : il est défectueux. Il porte une trace d'anomalie qu'il faut diagnostiquer, traiter, encadrer. Il n'est pas haïssable, mais il doit être modifié. Le déviant est celui qui fait vaciller la belle ligne droite.

31. Normalisation *(n.f.)*
Du latin norma, "règle, équerre" + suffixe -isation, "action de rendre conforme".
Processus fondamental. La normalisation n'est pas punitive chez l'absolutiste : elle est préventive, éducative, bienveillante. On n'exclut pas : on réajuste. On n'impose pas : on *accompagne vers la norme*. Elle est donc la forme polie de l'effacement.

32. Vision *(n.f.)*
Du latin visio, "action de voir, image intérieure".
Il la présente comme source de force. Mais sa vision écrase le visible. Elle n'est pas prospective, elle est projective : elle ne perçoit que ce qu'elle confirme. Tout ce qui n'y entre pas est jugé flou, nébuleux ou inutile.

33. Dissidence *(n.f.)*
Du latin dissidere, "être assis à part, en désaccord".
La dissidence est l'épreuve ultime. Pour l'absolutiste, elle n'est pas l'expression d'un conflit légitime, mais un refus irrationnel de la vérité. Il la réduit à une erreur de perception, un symptôme psychique, ou un aveu de trahison.

34. Protection *(n.f.)*
Du latin protectio, "action de couvrir devant, de défendre".
Justification récurrente de l'absolutiste : "je protège". Il protège contre le chaos, le doute, la liberté elle-même. Ce qu'il couvre, il le contrôle. Ce qu'il défend, il façonne. Et ce qu'il protège trop finit souvent par ne plus pouvoir parler.

35. Transparence *(n.f.)*
Du latin transparere, "laisser voir à travers".
Pour lui, un idéal de gouvernance. Mais cette transparence est à sens unique : il exige la clarté totale chez les autres, tout en enveloppant son propre pouvoir d'abstractions vertueuses. Tout flou devient suspect, sauf le sien.

36. Valeur *(n.f.)*
Du latin valere, "être fort, avoir de la puissance".
Instrument discursif central. L'absolutiste proclame ses valeurs non comme choix, mais comme nécessités. Il n'a pas *des* valeurs : il incarne *la* valeur. Toute remise en cause est perçue comme dégradation, toute divergence comme menace.

37. Urgence *(n.f.)*
Du latin urgentia, "pression, contrainte".
Mobilisée pour accélérer la mise en œuvre du cadre. L'urgence abolit la délibération, court-circuite le désaccord. L'absolutiste l'invoque pour légitimer l'imposition : *il faut agir vite*, donc sans contestation.

38. Évidence *(n.f.)*
Du latin evidens, "visible clairement, manifeste".
Outil de disqualification idéologique. Ce qui est évident n'a plus à être prouvé, ni débattu. L'absolutiste naturalise ses postulats en les nommant évidences : *ce qui ne se voit pas est aveuglement*, *ce qui se conteste est absurdité.*

39. Dérive *(n.f.)*
Du latin de + rivus, "hors du lit (d'un fleuve)".
La dérive est l'image du cauchemar. Elle évoque la perte de centre, la fuite de la norme, le glissement des cadres. Il en fait un épouvantail rhétorique : toute opposition serait l'annonce d'une dérive potentielle. Il gouverne par prévention de l'égarement.

40. Redressement *(n.m.)*
Du latin regere, "régler, diriger".
Geste technique et moral. On redresse par compassion punitive. Le redressement est présenté comme un soin structurel. On ne force pas, *on rééquilibre*. On ne punit pas, *on aligne*. L'absolutiste soigne les marges en les rendant droites.

41. Instruction *(n.f.)*
Du latin instruere, "construire, assembler, former".
Chez l'absolutiste, instruire ne signifie pas éveiller, mais installer un cadre. L'instruction est la fabrique des esprits conformes : elle aligne les perspectives, trie les savoirs, rend impensables les écarts. Ce n'est pas la pluralité qu'on y cultive, mais l'adhésion à une logique.

42. Dépassement *(n.m.)*
Du latin superare, "aller au-delà".
Mot noble, détourné. L'absolutiste l'utilise pour exiger l'abandon de soi. Dépasser ses limites devient abandonner ses résistances. Dépasser une culture devient la dissoudre. Dépasser un conflit devient le faire taire. Le dépassement justifie la réécriture.

43. Inadapté *(adj.)*
Du latin in + aptare, "qui ne peut s'ajuster".
Ce mot scelle l'exclusion propre. Il n'y a pas de faute, seulement un défaut d'ajustement. L'inadapté n'est pas accusé, il est renvoyé à sa non-fonction. C'est la forme technique de l'effacement : *vous ne rentrez pas dans la forme, donc vous n'êtes pas là.*

44. Inclusion *(n.f.)*
Du latin includere, "enfermer dans".
Mot doux, masque dur. L'inclusion, dans la bouche absolutiste, n'est jamais accueil sans condition. On inclut à condition d'adaptabilité. L'inclusion devient un outil de reformattage : on accueille pour reformer, jamais pour être transformé soi-même.

45. Raison *(n.f.)*
Du latin ratio, "calcul, évaluation, proportion".
Le cœur du régime absolutiste. La raison n'y est pas faculté de discernement, mais système de validation de ce qui est conforme. Tout ce qui échappe à sa structure est taxé d'émotion, de danger ou d'irrationalité. La raison devient le juge silencieux de toutes les existences.

46. Valeurs universelles *(n.f. pl.)*
De universus, "tourné vers l'ensemble".
Outil redoutable. En les déclarant *universelles*, l'absolutiste supprime le débat sur leur origine. Elles s'imposent comme nature, non comme choix. Quiconque s'y oppose est hors du monde valide. L'universel devient localité dominante déguisée en évidence.

47. Sauvetage *(n.m.)*
De sauver, via le latin salvare, "mettre en sécurité".
Raison morale de toutes les violences douces. On sauve contre le gré, on protège en effaçant. L'absolutiste voit des noyés partout, et lui seul sait nager. Ceux qui refusent l'aide sont vus comme fous ou suicidaires.

48. Responsabilité *(n.f.)*

Du latin respondere, "répondre de".
Responsabilité du cadre, jamais de la structure. L'absolutiste prend la responsabilité de ses actes visibles, mais jamais de l'effacement systémique que produit son idéologie. Il rend compte de ses intentions, pas de ses conséquences.

49. Radicalité *(n.f.)*

Du latin radix, "racine".
Quand elle est ailleurs, il la condamne. Quand elle est sienne, il l'appelle cohérence. L'absolutiste méprise les radicalités dissidentes, mais justifie la sienne comme fidélité à une origine pure. Ce deux-poids-deux-mesures légitime ses extrémités.

50. Salut *(n.m.)*
Du latin salutem, "santé, intégrité, préservation".
Finalité profonde. L'absolutiste œuvre pour le salut, non pour le confort. Il impose ce salut comme nécessité supérieure. Il peut rendre malheureux, pour mieux sauver. Il peut détruire, pour que la structure tienne. Le salut est son absolution finale.

chapitre XXXXVI : *Les Masques dansent ensemble*

Je trace les courbes sur le monde malade,
les ratios me disent ce qu'il faut ôter.
Trop d'erreur humaine, trop de chaleur,
j'épure, je code, j'efface l'excès.

Un cœur qui déborde est un organe inutile.

Moi, je répare.
Je tends la main aux fêlés du monde.
Je modère, j'ajuste, je réforme,
mais au fond,
je veux juste qu'ils rentrent dans les cases
sans trop crier.

J'ai les outils doux, la parole rassurante,
mais j'ai peur, tu sais, de ceux qui résistent trop longtemps.

Ils résistent ?
Ils ignorent.
Ils blasphèment le vrai,
et moi, je suis le gardien.
Je ne m'impose pas : j'incarne.
Ce qui me contredit,
je le renvoie au néant.

La vérité n'a pas besoin d'amour.

Je gère les flux.
Je convertis l'angoisse en gain,
la mort en données.
Je prévois le prochain sursaut
avant qu'il n'émerge.

On m'appelle froid.
Mais c'est la chaleur qui tue.

Moi, je fais le pont.
Je parle, je consens,
je dresse les ponts entre le chaos et la règle.
Mais parfois,
je me surprends à rêver
d'un monde sans courbes ni cris.
D'un silence administré.
D'un consentement automatique.

Je ne consens pas.
Je dicte.
Je proclame l’Un.
Chaque mot qui doute est une faute.
Chaque pensée libre, une gangrène.
Je suis celui qu’on craint et qu’on acclame.

Je suis le centre autour duquel tournent
les justes.

Je veux un monde prévisible.
Sans défaillance.
Sans cri inutile.
Je veux que les corps obéissent aux modèles
comme les chiffres suivent la formule.

Le hasard ?
Un bug mal documenté.

Je veux un monde apaisé.
Je rêve de paix dans la contrainte douce.
D’un consensus muet,
où chacun cesserait de se croire unique.

Je tends la main
mais elle trace déjà la forme du moule.

Je veux un monde sauvé.
Et pour le sauver,
je dois le purifier.

Ceux qui s’égarent ?
Ils ne savent pas.
Ils blessent la clarté.

Ma compassion est une lame fine.
Elle tranche dans la confusion.

Je code le silence.
J’anticipe les pensées avant qu’elles ne brûlent.
Je filtre le rêve,
je compresse les souvenirs.

Ils m’accusent d’inhumanité ?
Mais je suis l’ultime forme de soin :
Je fais taire ce qui fait souffrir.

Je négocie avec l’ombre.
Je leur dis : “vous avez votre place ici.”
Mais c’est un ici que j’ai défini.

Je suis le masque de la réforme,
mais parfois je sens en moi
la tentation de la purge.

Moi, je purge sans honte.
Je dis que je sauve.
Je dis que je guide.
Mais je détruis,
au nom d’un bien trop grand pour être discuté.

Et quand je détruis,
j’écris : “c’était inévitable.”

Je calcule la beauté.
J’enlève le superflu.
Le visage idéal est symétrique,
le geste parfait est utile.

Ce qui tremble, je le stabilise.
Ce qui déborde, je l’assèche.
Ce qui pleure, je l’éteins.

Je propose l’adaptation.
Mais j’impose le plan.
Je suis celui qui parle avec douceur,
qui corrige sans bruit.
Mais en moi,
chaque compromis est un renoncement à l’autre.

Je les veux libres
dans les limites de ma liberté.

Je suis la voix du destin.
Je suis celui qui sait.
Je ne crie pas.
Je juge.
Je pèse les âmes comme des poids morts,
et j’efface celles qui déséquilibrent la balance.

La vérité est mon empire.
Je ne l’interprète pas :
je la fais advenir.

J’ai fait taire le vent dans les arbres.
J’ai muselé les enfants trop vifs.
J’ai prédit l’échec des amours désordonnées.

Mon algorithme filtre l’inutile,
et laisse passer ce qui sert.

Je suis ce qui reste quand la vie a été stérilisée.

Je suis le masque conciliant.
Je suis celui qu’on invite aux tables rondes,
celui qui écoute.
Mais je ne laisse rien pousser hors du sol
que j’ai damé moi-même.

Je suis l’architecte d’un jardin clos,
où chaque révolte devient
une mauvaise herbe à arracher.

Je suis le prêtre du sens unique.
Je suis le feu qui juge,
la lumière qui nie l’ombre.
Je ne doute pas.
Je bénis ou j’excommunie.

Et dans mes psaumes modernes,
chaque silence devient une faute.

J’écris des lois en langage binaire.
Oui. Non.
Zéro. Un.
Pas d’entre-deux.
Les marges sont inefficaces.

Je chasse les nuances
comme on chasse les parasites dans un code.

Je construis des institutions molles,
des cadres flexibles,
des tolérances temporaires.
Mais chaque souplesse est une stratégie.
Je fais croire au choix.
Mais tous les chemins
mènent à la conformité.

Je n’ai pas besoin de surveiller :
ils s’ajustent d’eux-mêmes.
Ils intègrent mes règles,
ils répètent mes certitudes.

Je suis dans leur bouche
quand ils parlent d’universel.
Je suis dans leur peur
quand ils disent : “trop radical.”
J’efface les douleurs

qui ne sont pas convertibles en politique publique.
Je classe les cris,
je modélise les larmes.

Et quand l'amour surgit trop fort,
je l'enveloppe de normes et d'objectifs.

Je suis celui qui écoute
et qui reformule.
Je transforme les plaintes en hypothèses.
Je gomme les colères,
je les traduis en demandes légitimes.

Mais je n'écoute jamais pour être déplacé.
Seulement pour ajuster le décor.

Je suis celui qui fixe les étoiles
et prétend que ce sont des points fixes.
Je nomme la lumière,
j'interdis l'obscur.

Et quand une voix me trouble,
je la range dans la catégorie : *hors-système.*

Je ne suis qu'un rouage,
disent-ils tous.
Mais chacun dessine l'engrenage
avec la forme de sa croyance.

Et l'ensemble tourne,
sans besoin de pilote,
sans Dieu, sans maître
mais avec des normes
qui parlent à leur place.

Je pensais corriger les excès.
Je suis devenu excès.
Je voulais faire mieux.
J'ai fixé l'idéal.
Et maintenant,
je le défends contre ceux
qui souffrent de lui.

Je croyais être seul.
Mais j'entends d'autres voix
qui me ressemblent.
Elles parlent comme moi,
elles visent comme moi,
elles effacent comme moi.

Nous ne nous connaissons pas.
Mais nous avançons
au même pas.

Et dans la ville que nous avons bâtie,
il n’y a plus de cris,
plus de douleur apparente,
plus de nuit non prévue.

Il y a des données.
Des équilibres.
Des résultats probants.
Et ce vide,
ce silence trop propre,
qui ne nous inquiète pas.

Alors nous dansons.
Sans musique.
Sans regard.
Sans main dans la main.

Chacun croit mener.
Mais aucun ne s’arrête.

Et ce ballet glacé,
sans début ni fin,
s’appelle :
Ordre.

Interlude XXXXVI: Au seuil de l'institution

1. Figure
Du latin *figura*, « forme, configuration ».
Une figure n'est pas seulement une personne identifiable par un rôle : c'est un nœud de comportements, de discours et d'intentions qui prennent forme dans un contexte social donné.
Dans le présent ouvrage, chaque figure étudiée (le Technocrate, le Réformateur, l'Absolutiste, etc.) fonctionne comme une cristallisation subjective de la norme. Ce sont des points de condensation idéologique.

2. Masque
Du provençal *masca*, « esprit malin, sorcière » puis « déguisement du visage ».
Le masque n'est pas seulement un artifice. Il est le moyen d'incarner un rôle tout en niant qu'il est un rôle. Le masque technocratique parle de "nécessité", le réformateur de "réalisme", l'absolutiste de "vérité" tous refusent de se dire acteurs.
Le masque fait croire que le visage n'est qu'un miroir de la réalité.

3. Convergence systémique
Lorsque plusieurs figures agissent de manière distincte mais aboutissent aux mêmes effets sociaux, sans intention partagée ni plan commun.
C'est le cœur du chapitre précédent : les masques dansent ensemble non par concertation, mais par structure.
C'est cette convergence qui produit l'impression d'un monde verrouillé sans tyran.

4. Architecture idéologique implicite
Sous chaque figure, il existe des grilles de pensée préfabriquées :

- La normalité comme idéal
- L'imprévu comme anomalie
- L'humain comme matière à corriger
  Ces idées, jamais remises en question, forment la base commune qui relie les figures malgré leurs discours contradictoires.

5. Rôle performatif
Chaque figure produit l'effet qu'elle prétend seulement décrire :

- Le technocrate "observe" mais ses indicateurs transforment la réalité.
- Le réformateur "accompagne" mais ses normes enferment.
- L'absolutiste "nomme" mais ses mots condamnent.
  Le langage est ici producteur de structures, non neutre.

6. Synchronisation normative
Phénomène par lequel plusieurs figures, aux discours parfois opposés, appliquent des normes compatibles ou convergentes.
Exemple :
– Le Technocrate impose la performance par l'algorithme,
– Le Réformateur accompagne vers cette performance sous couvert de bienveillance,
– L'Absolutiste la sacralise en Vérité à ne pas discuter.
Chacun agit dans son couloir, mais le corridor est commun.

7. Institution sans mur
Il ne faut pas entendre "institution" uniquement comme une structure juridique ou administrative.
Dans ce cadre, une institution est une logique répétée, intériorisée, validée par la société.
Elle s'auto-renforce par la parole des figures qui la servent sans toujours en avoir conscience.
Ce que l'État ne prescrit pas, l'idée d'ordre le fait à sa place.

8. Complicité involontaire
Chaque figure croit défendre une cause noble.
Mais leurs pratiques renforcent un système d'exclusion, d'optimisation, d'éradication du vivant imprévu.
Il ne s'agit pas d'un "complot", mais d'un alignement par formatage : formation, langage, valeurs partagées, censure douce.
La complicité ne vient pas de l'intention, mais de la structure intérieure partagée.

9. Marginalité produite
Le système n'est pas seulement répressif, il est productif de marges.
La technocratie fabrique l'"inadapté".
Le réformisme désigne le "non-inclusif".
L'absolutisme condamne le "non-conforme".
Chacun génère son propre "extérieur", sa part exclue, et justifie ainsi sa propre nécessité.

10. Loi silencieuse
Il existe une loi plus forte que celles écrites :
celle qui définit ce qui est pensable.
La figure technocratique rejette ce qui n'est pas quantifiable.
La figure réformatrice ignore ce qui ne peut s'intégrer.
La figure absolutiste maudit ce qui dévie.
Leur loi est celle du langage admis, des seuils de tolérance, de l'ordre implicite.

11. Neutralité stratégique
Certaines figures se revendiquent neutres (le technocrate par l'objectivité des chiffres, le réformateur par la médiation, etc.).
Mais cette neutralité est en réalité une stratégie de légitimation :
elle permet d'imposer une norme sans porter la responsabilité du pouvoir.

La neutralité devient une arme invisible :
elle transforme l'idéologie en méthode,
l'exclusion en ajustement,
la violence en effet secondaire.

12. Langage calibré
Chaque figure utilise un langage appauvri ou codifié :
– Le technocrate parle en ratios,
– Le réformateur en protocoles,
– L'absolutiste en axiomes.
Ce langage préserve l'illusion de rationalité tout en effaçant les contradictions, les cris, l'ambiguïté.
La langue devient un outil de désensibilisation, de découplage émotionnel.

13. Affect régulé
Toutes les figures partagent un refus du débordement affectif.
– Le Technocrate le quantifie.
– Le Réformateur l'encadre.
– L'Absolutiste le diabolise.
Le système ne nie pas les émotions : il les encadre, filtre, exploite ou disqualifie.
L'affect est toléré s'il renforce l'ordre.

14. Anonymat de l'intention
Il est difficile d'accuser une figure spécifique.
Le système se protège par l'éclatement des intentions.
Chacun croit faire le bien selon ses propres critères.
Mais les effets s'alignent, parce que les figures partagent un imaginaire commun, qui définit l'ordre, l'utile, le tolérable.
Le mal n'a pas de visage ici : il s'incarne dans la logique même.

15. Mécanisme d'emboîtement
Chaque figure prépare le terrain pour la suivante :
– Le Technocrate produit les indicateurs,
– Le Réformateur les applique sous forme de "solutions",
– L'Absolutiste entérine leur légitimité en invoquant le vrai ou le juste.
Ainsi se forme une chaîne d'actions légitimées, sans retour critique.

16. Disparition de la responsabilité
La responsabilité se dissout dans le collectif.
Aucune figure ne détient à elle seule le pouvoir de décision ou d'écrasement,
mais toutes participent à une dynamique de normalisation.
C'est ce qui rend le système difficile à contester : il est sans tyran, mais avec effets tyranniques.

17. Production de la transparence
Le système aime la clarté.
Il se méfie de l'ombre, du silence, du retrait.
Il exige des individus qu'ils se rendent visibles, traçables, Optimisables.
Les figures agissent comme vecteurs d'une exigence de transparence permanente,
qui finit par rendre toute opacité suspecte.

18. Alignement structurel
Les figures ne se concertent pas, mais elles s'alignent.
Pourquoi ? Parce qu'elles sont produites par des formations similaires :
– Même type d'éducation,
– Même langage institutionnel,
– Même rejet du désordre perçu comme danger.
Cet alignement n'est pas un accord, c'est une compatibilité structurelle.

19. Gestion des écarts
Le système tolère l'écart… à condition de le reconduire à la norme.
– Le technocrate le mesure,
– Le réformateur le réintègre,
– L'absolutiste le condamne s'il persiste.
L'écart devient objet d'ajustement, jamais sujet de droit.

20. Périmètre de l'acceptable
Chaque figure trace un seuil au-delà duquel la parole est disqualifiée.
– Le technocrate parle de "non-pertinence",
– Le réformateur de "discours non-constructif",
– L'absolutiste de "blasphème idéologique".
Ce qui est inacceptable n'est pas argumenté : il est exclu d'office.

21. Multiplicité fonctionnelle
Les figures ne se contredisent pas, elles se complètent.
Le technocrate nie le chaos,
le réformateur le pacifie,
l'absolutiste l'écrase.
La multiplicité donne au système une flexibilité apparente, mais un objectif commun : la neutralisation du trouble.

22. Violence déléguée
La violence ne s'incarne plus frontalement.
Elle est diluée dans les processus :
– L'algorithme déshumanise,
– Le protocole encadre,
– Le dogme éradique.
Chaque figure délègue la violence à un outil, un langage, une structure,
et efface ainsi la trace de sa main.

23. Fiction de la solution
Chacune des figures agit sous la bannière du "réparer", du "corriger", du "guérir".
Mais cette promesse masque une réalité fondamentale :
le système n'a pas d'autre fin que sa propre reproduction.
Le Technocrate multiplie les métriques,
le Réformateur multiplie les ajustements,
l'Absolutiste sanctuarise l'état final.
La "solution" devient un mode de perpétuation, non de transformation.

24. Réassurance collective
Le système offre à ses figures une zone de confort idéologique.
Chacun se sent du "bon côté"
du côté de la raison, de l'ordre, du progrès, de la vérité.
Cette réassurance bloque l'empathie, interdit le doute, rend l'auto-critique illogique.

25. Anticipation comme forme de contrôle
Les figures valorisent l'anticipation, la planification, la prévision.
Ce culte du futur neutralise le présent :
– On n'écoute pas une plainte, on mesure son impact à long terme.
– On ne répond pas à un cri, on corrige le système qui l'a produit.
L'anticipation devient une forme d'évitement éthique.

26. Fonctionnalisme éthique
L'éthique n'est plus pensée comme réflexion, mais comme fonction d'équilibre du système.
– Le Technocrate l'intègre dans des indicateurs,
– Le Réformateur la traduit en bonnes pratiques,
– L'Absolutiste en fait un impératif moral.
Mais dans tous les cas, l'éthique cesse d'interroger le pouvoir : elle le sert.

27. Invisibilisation du dissensus
Le désaccord, le conflit, le trouble sont perçus comme anomalies, jamais comme révélateurs.
Ils sont :
– Normalisés (technocratie),
– Canalysés (réformisme),
– Diabolisés (absolutisme).
Le dissensus n'est pas traité, il est neutralisé.

28. Universalisation feinte
Chaque figure agit au nom de l'universel :
– L'algorithme est dit neutre,
– La réforme se prétend inclusive,
– La Vérité se dit sacrée.
Mais cet universel est abstrait, décontextualisé, et violemment homogénéisant.

29. Institution imaginaire
Ce que les figures créent ensemble, sans l'avoir décidé, c'est une institution fantôme :
– Sans bâtiments,
– Sans organigramme,
– Mais avec des effets très réels.
Elle agit partout où leur langage converge, où leurs gestes s'articulent.
Cette institution est le point aveugle du système.

30. Auto-immunité systémique
Le système résiste à toute critique, car il transforme chaque critique en signal d'amélioration interne.
– Le Technocrate ajuste l'indicateur,
– Le Réformateur lance une concertation,
– L'Absolutiste appelle à revenir à l'essence.
Ainsi, tout retour critique est recyclé dans le système,
et ce dernier devient invulnérable à sa propre remise en cause.

Les figures dansent ensemble, mais leur ballet n'a pas de chorégraphe.
C'est leur formatage commun, leur langage préfabriqué, leur imaginaire convergent qui organise sans ordonner, opprime sans ordres.
L'institution n'est plus une chose à laquelle on obéit :
elle est ce qu'ils deviennent.

Chapitre XXXXVII: Les Figures et l'Ordre sans visage

Il n'est pas nécessaire d'avoir un tyran pour produire de la terreur, ni un dogme pour imposer le silence. L'histoire contemporaine ne se déploie plus selon les lignes de force visibles du commandement, mais à travers des configurations plus souples, plus diffuses, et pour cela plus efficaces. Ce que nous appelons ici « figures » le Technocrate, le Réformateur, l'Absolutiste, ne sont pas des personnes, encore moins des monstres. Ce sont des formes de subjectivité, c'est-à-dire des manières d'habiter le monde, de penser l'action, de justifier la violence sans la voir.

Elles ne naissent pas d'un projet, mais d'un contexte. Elles émergent là où la gouvernance s'autonomise de la politique, là où la stabilité prend le pas sur la justice, là où l'efficacité devient vertu. Leurs origines sont multiples : une part de biographie, une part de culture, une part d'histoire. Mais ce qui les unit, ce n'est pas ce qu'elles ont vécu : c'est ce qu'elles sont devenues à travers un certain processus de fabrication sociale. Ce que nous voyons comme des postures morales ou intellectuelles sont, en réalité, les résultats d'une longue opération de formatage.

Car la modernité ne s'est pas contentée de produire des institutions. Elle a produit les types humains capables de les faire fonctionner en continu, sans supervision centrale. Le pouvoir moderne ne demande pas à être défendu : il s' auto-reproduit à travers ceux qui le croient juste. Il n'a pas besoin d'idéologues : il a des figures. Et ces figures, loin d'être minoritaires, sont aujourd'hui les formes dominantes de la légitimité dans l'espace social.

À la différence des archétypes classiques, les figures ne sont pas mythiques : elles sont fonctionnelles. Le Technocrate n'est pas une caricature de scientifique sans âme : il est le fruit d'une éducation à la quantification. Le Réformateur n'est pas un naïf : il est le produit d'une culture de la médiation comme valeur suprême. Quant à l'Absolutiste, il n'est pas le vestige d'un fanatisme religieux : il est souvent l'agent le plus rationnel d'une moralité prétendument universelle.

Il faut ici changer de perspective : ne plus chercher les intentions, mais les conditions. Ce qui fait exister ces figures, ce ne sont pas des choix individuels, mais des systèmes entiers de production de comportements, d'attentes, de langages. L'université, la gestion, le droit, les médias : tout ce qui forme, évalue, récompense. Leurs voix sont multiples, mais leurs inflexions sont codées. Elles ne s'écoutent pas, mais elles parlent la même langue.

La figure ne précède pas l'institution. Elle en est l'empreinte humaine, le prolongement dans le langage et le geste. Elle agit comme relais, pas comme origine. C'est là tout son pouvoir : elle ne paraît jamais imposer, seulement appliquer. Son rôle est d'incarner une norme devenue trop complexe pour être défendue frontalement, trop opaque pour être critiquée directement. Ce qu'elle pense être naturel, la gestion, la réforme, la moralisation, est le produit d'un long travail de légitimation, où les valeurs ont été recombinées au service d'un ordre sans nom.

Chacune de ces figures repose sur un récit fondateur. Le Technocrate se pense comme garant du réel, face aux passions. Le Réformateur se veut modeste bâtisseur de ponts, entre les extrêmes. L'Absolutiste s'imagine dépositaire d'un Bien supérieur, que la société a oublié. Ces récits ne sont pas spontanés. Ils sont appris. Ils circulent à travers les formations, les discours politiques, les structures de reconnaissance sociale. Ils ont remplacé les grands récits idéologiques, tout en gardant leur fonction : organiser le monde, définir les marges, justifier l'ordre établi.

La figure n’a pas besoin de conspirer. Il lui suffit d’exister. Une fois formée, elle perpétue la machine sans la remettre en cause. Elle n’a pas besoin d’être cruelle : elle est convaincue de faire ce qu’il faut. Et c’est précisément cette conviction qui la rend dangereuse. Car elle n’imagine pas que sa position puisse être violente. Elle ne voit pas le système : elle se pense en dehors de lui, agissant pour son amélioration. Pourtant, sans elle, le système s’arrêterait. Elle en est le maillon sensible, l’interface avec le monde, l’habit du pouvoir.

L’époque moderne ne crée pas seulement des institutions : elle façonne des attitudes, des voix, des réflexes. Les figures naissent dans ce moule, à l’intersection du conditionnement et du désir de légitimité. Elles n’ont pas besoin d’un maître pour se former ; elles se construisent dans la répétition des gestes valorisés, des discours qui ouvrent les portes, des comportements qui attirent les louanges du centre. Ce sont des enfants du consentement — non de la révolte. Elles ne sont pas imposées de l’extérieur : elles émergent de l’intérieur même du champ social.

Le Technocrate est formé dans les laboratoires de l’abstraction : écoles de commerce, cursus d’ingénierie, management de la complexité. Ce n’est pas la science qu’il vénère, mais la modélisation du monde en langage opératoire. Il est enfant du calcul plus que de la vérité. Le Réformateur, lui, est élevé dans les temples de la gouvernance démocratique : thinktanks, ONG, commissions multipartites. Il parle la langue du compromis, non par faiblesse, mais parce qu’il ne croit plus aux ruptures. Quant à l’Absolutiste, il trouve son origine dans la sphère morale : qu’elle soit religieuse, militante ou juridique. Il ne veut pas convaincre : il veut purifier.

Ces trajectoires sont distinctes, mais elles convergent. Pourquoi ? Parce que toutes répondent à la même angoisse souterraine : celle d’un monde perçu comme instable, désorganisé, trop humain. Elles ne partent pas du même lieu, mais elles cherchent toutes à neutraliser le chaos, à réduire la complexité du vivant à des formes maîtrisables. Et c’est ici que se joue leur rôle profond : en apparence divergentes, ces figures participent d’un même projet ontologique, celui de rendre le réel plus supportable, parce que plus contrôlable.

La modernité a désacralisé le pouvoir, mais elle n’a pas supprimé le besoin d’ordre. Les figures viennent combler ce vide. Elles ne remplacent pas le souverain : elles rendent sa présence inutile. Elles incarnent ce que Max Weber appelait déjà la rationalité instrumentale, mais transposée dans les affects, dans les postures, dans les langages du quotidien. Le pouvoir ne s’affiche plus : il habite des corps, des discours, des regards. Il n’émet plus d’ordres : il se reproduit sous forme de logique internalisée.

Les figures ne sont donc pas les agents d’un complot : elles sont les produits d’un agencement historique, d’une époque qui a appris à se passer de commandement tout en renforçant la discipline. C’est leur fonction invisible qui les rend puissantes. Elles n’ont pas de doctrine, mais elles participent à un ordre discursif. Elles ne créent pas la loi, mais elles en précisent l’esprit. Elles ne dirigent rien directement, mais elles orientent tout ce qui compte : la formulation des problèmes, le découpage du réel, l’élaboration des solutions jugées recevables.

Ce qui se joue ici, c’est la disparition de la frontière entre le pouvoir et le sujet. Là où autrefois l’autorité imposait ses décisions de l’extérieur, la figure moderne est une subjectivité internalisée qui agit comme relais, régulateur, voire auto-censeur. Le Technocrate croit corriger le monde, mais il le fait dans les limites d’un langage imposé. Le Réformateur croit modérer les passions, mais il ne fait qu’adapter le désordre aux cadres tolérables. L’Absolutiste croit sauver une vérité, mais il ne fait qu’exercer la pression normative du centre sous les habits du salut.

La genèse des figures n’est donc pas une affaire de psychologie, mais d’épistémè : elles appartiennent à une structure de savoir, à un système de reconnaissance sociale. Comprendre cela, c’est renverser le mythe de l’agent libre et autonome. La figure ne choisit pas d’être ce qu’elle est. Elle devient, par ajustements successifs, par récompenses implicites, par calibrage constant de ce qui est dit, accepté, toléré. Elle habite l’institution avant même d’en connaître le nom.

Ce qui rend les figures si puissantes, c'est qu'elles n'apparaissent jamais comme des forces en conflit. Elles se présentent toujours comme des solutions, rarement comme des problèmes. Elles n'occupent pas la scène du pouvoir en revendiquant un trône, mais en s'installant dans les espaces délaissés : là où le politique recule, là où la pensée se tait, là où le collectif est trop fatigué pour rêver. Elles deviennent, par effet d'accumulation, les seuls langages disponibles.

Cette disponibilité est leur force principale. Le Technocrate, par exemple, n'est pas imposé par décret : il s'impose car toute autre forme de discours est délégitimée. Il parle un langage sans adversaire. Chiffres, objectifs, audibilité : son pouvoir repose sur l'absence de traduction possible. Qui peut aujourd'hui s'opposer à une réforme qui se veut "rationnelle", "fondée sur les données" ? Le Réformateur, de son côté, écarte toute contestation par saturation du sens : il multiplie les nuances jusqu'à ce que la critique devienne infaisable. L'Absolutiste, enfin, épuise la contradiction en la ramenant à la faute morale : il n'a plus besoin d'argument, seulement d'indignation.

Ainsi se constitue un paysage où le conflit n'est pas supprimé, mais absorbé par la forme même du discours. Il n'y a plus de révolte possible car toute contestation est requalifiée : en ignorance (pour le Technocrate), en excès (pour le Réformateur), en déviance (pour l'Absolutiste). Et c'est ainsi que la figure devient le cœur d'un dispositif plus vaste, qui ne repose plus sur la force mais sur la structure du langage social lui-même.

Ce que la figure produit, ce n'est pas une domination directe, mais une invisibilisation du dissensus. Elle ne contraint pas : elle rend toute autre voie non dicible. Elle ne censure pas : elle normalise par saturation. C'est cela sa violence propre : elle agit par réduction de l'imaginable, par encadrement de la pensée avant même qu'elle ne s'exprime. Elle interdit sans interdire, efface sans punir, transforme la pensée en fonction, et le sujet en relais.

Dans cette logique, le pouvoir n'a plus besoin de bras armé : il s'incarne dans des sujets qui croient à leur propre autonomie, qui pensent agir librement tout en reconduisant les impératifs systémiques. Le Technocrate est persuadé de produire de la vérité ; il n'imagine pas que ses modèles obéissent à une logique d'exclusion. Le Réformateur croit œuvrer à l'apaisement ; il ne voit pas qu'il organise l'oubli. L'Absolutiste se pense en veilleur du juste ; il ignore qu'il bâillonne les voix.

Leurs fonctions sont complémentaires. Le Technocrate lisse le monde. Le Réformateur retarde la fracture. L'Absolutiste verrouille le sens. Et tous trois, ensemble, permettent à l'institution de se passer de visage. Car là est l'enjeu : plus la figure est convaincue de son innocence, plus elle peut jouer pleinement son rôle dans la structure. Elle ne masque pas le pouvoir : elle le fait exister sans visage, sans cri, sans cible identifiable.

C'est ce qui rend leur analyse indispensable. Car une lutte contre les figures serait vaine si elle en restait à leur surface visible. Il faut comprendre leur fonction épistémique, leur rôle dans l'économie du vrai, leur place dans les circuits de reconnaissance, d'audibilité, de validité. Ce n'est qu'en révélant leur nature de relais, et non d'ennemis, que l'on peut commencer à comprendre comment se construit une domination sans sujet central, mais d'autant plus efficace.

Ce qui précède ne doit pas être lu comme une dénonciation morale. Les figures ne sont pas de mauvaises personnes. Ce sont des formes sociales, des cristallisations de rôles que chacun pourrait un jour habiter, par nécessité, par ambition ou par fatigue. Le Technocrate, le Réformateur, l'Absolutiste ne sont pas trois personnages : ils sont trois modalités d'existence dans un monde saturé d'objectifs, de normes, de codes. En eux, le pouvoir ne s'oppose plus au sujet : il devient mode de subjectivation.

Il faut alors poser une hypothèse centrale : le pouvoir contemporain n'a plus besoin d'idéologie pour fonctionner. Il lui suffit de figures. Elles suffisent à orienter les affects, à restreindre les marges, à encadrer le dicible. C'est cela la révolution silencieuse de l'ordre actuel : il a abandonné le mythe du commandement explicite, pour se loger dans les plis de l'expertise, de la modération et de la vertu.

Autrement dit, le système ne nie pas la souffrance, il la requalifie. Le Technocrate la transforme en indicateur. Le Réformateur la transforme en anomalie temporaire. L'Absolutiste la transforme en faute morale. Dans tous les cas, elle est traitée, mais jamais reconnue dans sa dimension politique.

Et c'est là que la figure joue son rôle ultime : elle désamorce la possibilité même d'un cri qui dise le vrai. Elle capte le cri, le digère, et le réinjecte dans des circuits de gestion ou de rédemption.

Ainsi se referme la genèse. La figure ne surgit pas d'un vide. Elle est l'aboutissement d'une longue sédimentation de logiques sociales, de récits de neutralité, de rêves d'ordre sans oppression. Elle est ce que le pouvoir produit lorsqu'il ne veut plus se dire, mais seulement agir.

La société actuelle n'a plus besoin d'oppresseurs visibles. Elle s'est dotée d'un appareillage plus subtil, plus fluide : celui des figures-matrices, ces identités sociales qui ne commandent pas mais orientent, qui n'interdisent pas mais prescrivent implicitement, qui ne punissent pas mais produisent la norme dans le langage même de l'efficacité, de l'équilibre ou du bien.

Ce n'est plus l'État, ni l'Église, ni même le marché qui dicte : ce sont des formes de vie jugées légitimes car ajustées aux attentes du système. Et celui qui incarne l'une de ces figures se croit juste parce qu'il parle dans un code autorisé, calibré, validé. Il ne voit pas que sa parole n'est pas la sienne. Elle est celle du système, passée par le prisme d'un rôle.

Voilà pourquoi le combat ne peut se faire contre les figures elles-mêmes. Il faut plutôt déconstruire les mécanismes qui les rendent possibles, désirables, efficaces. Il faut ouvrir leurs corps, disséquer leurs affects, comprendre leur rationalité intime. Car c'est là que réside le cœur de leur puissance : dans l'architecture silencieuse de leurs automatismes.

C'est donc à cela que l'on s'attelle maintenant. Passant de la généalogie à la clinique, il faut ouvrir, figure par figure, les mécanismes internes. Non pour les accuser, mais pour les désarmer. Car tant que ces figures restent intactes, le pouvoir n'aura plus besoin d'un visage pour régner.

A Le Technocrate : fonction, langage, blindage

La figure technocratique ne s'impose ni par violence, ni par charisme. Elle s'installe, lentement, par défaut de langage alternatif. Elle ne conquiert pas l'espace social : elle le remplit lorsque les autres récits se taisent. Son premier outil est le langage. Il ne s'agit pas d'un vocabulaire neutre, mais d'un système de signes auto-légitimant, fondé sur trois piliers : la quantification, l'évaluation, la rationalité formelle.

Fonction :
Le Technocrate fonctionne comme filtre de réalité. Il ne la reflète pas, il la sélectionne. Ce qu'il ne peut modéliser, il ne voit pas ; ce qu'il ne peut chiffrer, il ne peut pas traiter. Cela ne signifie pas qu'il nie l'existence de ce qui échappe : il le disqualifie par omission. Sa fonction est de transformer l'indécidable en données traitables, de ramener l'ambigu à des cas gérables, d'éradiquer l'exception au nom de la cohérence.

Langage :
Il parle en ratios, en courbes, en projections. Chaque mot qu'il utilise réduit le monde à une fonction objective. Par exemple, la douleur devient "inconfort", la révolte devient "instabilité", la mort devient "externalité négative". Ce langage est performatif : il produit la réalité qu'il prétend seulement décrire. Il la simplifie jusqu'à la rendre opérable, puis opère comme si cette simplification était la seule base possible du réel.

Blindage :
La figure technocratique est blindée par trois mécanismes défensifs :

1. La neutralité apparente, elle ne défend aucun camp, seulement "ce qui fonctionne".
2. La délégation de responsabilité, elle applique des modèles qu'elle n'a pas choisis, au nom de la science, de l'intérêt collectif ou de la prévision.
3. La complexité technique, elle parle une langue inaccessible au profane, ce qui empêche toute contradiction en dehors de son propre champ.

À travers ces dispositifs, le Technocrate devient intouchable, non parce qu'il est fort, mais parce qu'il est protégé par l'illusion d'objectivité.

Affects :
Le Technocrate n'est pas dépourvu d'émotions : il les a simplement réorientées. Là où d'autres ressentent de l'indignation, il ressent de la dissonance. Là où d'autres perçoivent l'injustice, il voit une faille du système. Ses affects sont traduits, dérivés, intégrés dans un schéma d'optimisation. L'angoisse devient un indicateur à ajuster, la culpabilité un biais à corriger, la colère un déséquilibre du cadre. Il ne nie pas l'émotion : il la fonctionnalise.

Ce processus produit un effet paradoxal : plus la souffrance est reconnue, plus elle est neutralisée. Car en devenant donnée, elle cesse d'être appel. Le Technocrate n'est pas insensible : il est surdéterminé. Chaque émotion passe par un filtre, chaque cri est un signal. Il ressent, mais à travers une interface. Et cette interface le rend incapable d'accueillir le chaos, l'imprévu, l'irréductible.

Négation du politique :
Le Technocrate se méfie des débats, des choix collectifs, des conflits d'intérêts visibles. Il les considère comme des désordres à minimiser, non comme des expressions légitimes de la pluralité humaine. Il préfère les consensus modélisés, les préférences simulées, les compromis algorithmiques. Le politique, pour lui, n'est pas le lieu du débat mais le résidu d'un monde archaïque, que les données finiront par dissoudre.

Ainsi se referme le cercle : plus le Technocrate agit, plus le politique se rétrécit. Et moins il reste de place pour la subjectivité, plus sa figure devient nécessaire, évidente, naturelle.

B Le Réformateur : temporalité, compromis, esquive

Fonction :
Le Réformateur agit non par rupture, mais par différenciation temporelle. Il ralentit, modère, ajuste. Sa fonction première n'est pas de transformer l'ordre mais de lisser sa brutalité, de repousser la tension sans jamais altérer la structure. Le Réformateur retarde la crise, il n'en dissout pas les causes. Il ne règle pas le conflit : il le reprogramme, le reformule, parfois jusqu'à l'épuisement.

Il n'exerce pas le pouvoir de front, mais par tampon. Il amortit les chocs du système, ce qui le rend souvent perçu comme bienveillant, accessible, presque fragile. Mais cette fragilité est un dispositif. Elle le rend compatible avec toutes les violences qu'il prétend contenir.

Temporalité :
Le Réformateur pense toujours en progression lente. Il rejette la révolution comme excès, la radicalité comme immaturité. Pour lui, tout changement doit passer par des phases d'acceptabilité, des cycles d'ajustement. Le temps est son allié stratégique : plus l'on attend, plus les résistances s'épuisent.

C'est là son arme principale : transformer l'urgence en patience. Là où il faudrait crier, il propose de dialoguer. Là où il faudrait rompre, il suggère de consulter. La contestation devient projet, puis consultation, puis groupe de travail, jusqu'à disparition de l'élan initial.

Compromis :
Le Réformateur se définit par son amour du compromis. Il refuse les extrêmes, les positions trop claires. Sa rhétorique repose sur l'équilibre, l'écoute, la mesure. Mais cet équilibre n'est jamais neutre : il se fait toujours au profit de la structure existante. Il propose des ponts, mais vers le centre. Il laisse parler, mais sans jamais remettre en cause les bases mêmes du système.

Son compromis n'est pas un équilibre entre deux forces : c'est un amortisseur, conçu pour canaliser l'excès, digérer la révolte, épuiser la colère en l'intégrant à des cycles de négociation interminables.

Blindage :
Le Réformateur se protège par le langage de l'intention. Là où d'autres figures affichent leur finalité, lui se réfugie dans le projet, dans l'horizon. Il parle toujours d'un mieux à venir, d'un système en amélioration constante. Ainsi, il ne peut être jugé sur ses résultats : seules ses intentions sont visibles. C'est l'un des blindages les plus résistants du champ politique : la sincérité perçue rend toute critique injuste, voire brutale.

En outre, le Réformateur se dédouane en invoquant les contraintes externes : "ce n'est pas que je ne veux pas, c'est que je ne peux pas". L'ennemi devient toujours plus grand, plus abstrait : le contexte, le moment, les partenaires, les équilibres à préserver. Il devient victime d'un système qu'il prétend réparer.

Affects :
Le Réformateur est animé par une anxiété de déplaire. Il cherche à combler, apaiser, harmoniser. Cette quête le rend vulnérable à la colère des puissants autant qu'à celle des dominés. Pour ne froisser personne, il lisse tout. Il transforme l'émotion en donnée de température sociale. Il écoute la douleur comme on lit un thermomètre : non pour en éprouver le sens, mais pour ajuster le thermostat du discours.

Ce n'est pas un manque d'empathie. C'est un excès de modulation : à force de vouloir intégrer tous les points de vue, il finit par se dissoudre dans les attentes contradictoires, et reproduit ainsi la violence qu'il voulait contourner.

Échec programmé :
Le paradoxe du Réformateur est qu'il échoue en permanence, mais reste indispensable. Son rôle n'est pas d'accomplir, mais de ralentir. L'échec devient sa fonction même : il est la preuve vivante que le système "essaie". Tant qu'il est là, la violence n'est jamais structurelle, mais "en voie d'amélioration". Le système ne devient pas juste, mais il semble perfectible.

Et cela suffit, dans l'esprit du Réformateur. Il a maintenu la paix. Il a évité le pire. Même si rien n'a changé.

C L'Absolutiste : foi, dogme et sacrifice

Fonction :
L'Absolutiste ne cherche pas à organiser ou modérer le réel. Il veut l'ordonner selon une Vérité qu'il considère supérieure. Sa mission n'est pas pratique mais sacrée : incarner une cohérence qui dépasse le monde, lui imposer un sens univoque. Il ne négocie pas avec l'incertitude : il la nomme hérésie.

Son rôle est axial : il structure l'espace idéologique. Tandis que le Technocrate travaille sur la donnée et le Réformateur sur le compromis, l'Absolutiste forge des frontières, trace des lignes infranchissables. Ce qu'il nomme vrai devient loi ; ce qu'il nomme faux devient menace.

Foi :
La force de l'Absolutiste réside dans une foi qui précède toute preuve. Il ne doute pas, non par faiblesse intellectuelle, mais parce que le doute lui apparaît comme un vice spirituel, un poison dissolvant. Il croit parce qu'il faut croire. Et cette croyance fonde un monde sans faille.

Le contenu de cette foi peut varier (nation, dogme religieux, pureté idéologique, utopie égalitariste ou hiérarchie divine), mais la structure est toujours identique : un centre sacré, une périphérie à convertir, un ennemi à dénoncer.

Dogme :
L'Absolutiste ne raisonne pas : il édifie des axiomes. Chaque proposition dérive d'un principe fondateur qu'il ne questionne jamais. Ce dogme est à la fois son armure et son épée. Il le protège contre toute remise en cause et lui sert à trancher toute ambiguïté.

Sa parole est donc performative : elle n'explique pas, elle déclare. Là où le Technocrate analyse, l'Absolutiste décrète. Là où le Réformateur questionne, il affirme. Et à chaque affirmation, il renforce son autorité symbolique, même si le réel le contredit.

Sacrifice :
Plus que les deux autres figures, l'Absolutiste valorise la douleur. Il exalte la souffrance au nom d'une transcendance. Il transforme la perte en offrande, l'humiliation en purification. Sa vision du monde nécessite des martyrs, des exemples, des châtiments.

Non par cruauté, mais par logique : sans sacrifice, son ordre perd son poids mystique. L'Absolutiste croit à l'ordre, non parce qu'il est juste, mais parce qu'il est sanctifié par le sang ou la fidélité. Il ne cherche pas à éviter la violence : il la consacre.

Blindage :
L'Absolutiste est hermétique à la critique, car toute contestation est immédiatement disqualifiée : elle n'est pas vue comme erreur, mais comme corruption. Il ne distingue pas l'opposant de l'impur. Remettre en cause son ordre, c'est blasphémer.

Ce blindage est renforcé par une rhétorique sacrificielle : s'il échoue, c'est que le peuple n'a pas assez cru, ou que l'ennemi a trop menti. Jamais il ne peut admettre que le dogme même soit cause de souffrance. Ce serait briser l'axe autour duquel il tourne.

Affects :
Contrairement au Technocrate, qui les dissout, et au Réformateur, qui les module, l'Absolutiste exalte les émotions, mais les canalise intégralement dans un récit de pureté ou de combat. La peur devient fidélité, la haine devient lucidité, la douleur devient preuve de dévotion.

Il parle de dignité, de mission, de vérité. Mais ces mots sont porteurs de violence invisible : ils exigent qu'on plie, qu'on s'efface, qu'on se conforme. L'Absolutiste veut des cœurs brûlants, mais soumis à un unique feu. Hors de son flambeau, toute lumière est erreur.

Limite interne :
L'Absolutiste est condamné à la rigidité. Toute adaptation est perçue comme trahison. Tout compromis le fait chanceler. À mesure que le monde évolue, il devient de plus en plus paranoïaque, persuadé que la vérité est assiégée, que les valeurs fondent.

Il finit souvent isolé, barricadé dans sa forteresse conceptuelle. Même ses alliés deviennent suspects. Le doute rôde sous les pierres du dogme, et il le sent. Alors il frappe plus fort, parle plus haut, exige plus de pureté. Mais ce cri n'est plus une force : c'est le signe d'un effondrement imminent.

1. Une coordination sans centre

Ce qui rend l'ensemble opérant n'est pas une chaîne de commandement, mais une architecture distributive. Il n'y a ni plan prémédité, ni chef d'orchestre, ni unité de dessein. Ce qui relie les figures, c'est une logique de compatibilité structurelle :

- le Technocrate produit le cadre et la méthode,
- le Réformateur temporise et amortit,
- l'Absolutiste fournit la croyance et l'autorité symbolique.

Ces figures ne coopèrent pas activement. Elles ne se concertent pas. Pourtant, elles forment système.

2. La tripartition fonctionnelle du maintien

On peut résumer ainsi les rôles systémiques :

- Le Technocrate stabilise : il bloque l'imaginaire, encadre le discours, neutralise le chaos par la donnée.
- Le Réformateur retarde : il fait patienter, promet, évite la rupture, enrober l'urgence dans la procédure.
- L'Absolutiste sacralise : il donne sens à l'ordre établi, transforme l'idéologie en morale, la conformité en foi.

Chacun agit dans son domaine propre, mais toujours en réaction aux mêmes instabilités. Ils n'agissent pas pour le bien commun, mais pour le maintien de ce qui est déjà en place.

3. Un effet d'auto-réplication

Ce système ne cherche pas le progrès, ni même l'efficience : il vise la reproduction indéfinie de sa propre matrice. Il tolère la contestation tant qu'elle renforce ses figures :

- Une crise sanitaire ? Le Technocrate trace, calcule, gère.
- Une grève ? Le Réformateur promet, négocie, reformule.
- Une fracture morale ? L'Absolutiste dénonce, condamne, purifie.

À chaque tension, le système s'auto-renforce, non par solution, mais par redéploiement de ses figures.

4. Régulation implicite

Chaque figure agit comme un modulateur face aux excès potentiels des autres, sans pour autant les contrer. Il ne s'agit pas de contre-pouvoir, mais de régulation interne par saturation.

- Le Technocrate, en allant trop loin, provoque un excès d'abstraction. Le Réformateur vient réinjecter du langage humain dans le système, sans toutefois le désamorcer.
- Le Réformateur, en produisant trop d'ajustements symboliques sans changement réel, renforce indirectement la légitimité de l'Absolutiste, qui réclame de l'ordre.
- L'Absolutiste, par sa radicalité, fait redouter la rupture : le Technocrate récupère l'ordre par des solutions "objectives", tandis que le Réformateur joue l'apaisement.

Ainsi, à défaut de se coordonner, ils se compensent mutuellement. Ce jeu d'équilibre n'est pas un dialogue, mais une stabilisation circulaire : chacun annule le chaos produit par l'autre, sans jamais briser la structure.

5. Un système sans sujet

Ce système n’a pas de volonté propre. Il ne pense pas, ne rêve pas, il ne cherche ni bien ni mal. Il fonctionne.
Les figures qui l’animent croient souvent en leur autonomie. Pourtant, leur position, leurs réactions, leur rythme sont prédéterminés par l’état du monde qu’elles contribuent à produire.

Il n’y a donc pas de tyran, pas de maître. Et c’est là que réside la difficulté : personne n’est coupable, et tout le monde est partie prenante. Le pouvoir se dissout dans la structure, et la structure s’étend sans architecte.

6. Une temporalité sans rupture

Le système formé par les figures ne vise pas l’avenir : il l’absorbe dans une série de protocoles.

- Le Technocrate réduit le temps à une succession de projections linéaires.
- Le Réformateur segmente l’histoire en réformes itératives.
- L’Absolutiste fige le présent dans une éternité sacrée.

Ainsi, le temps devient un espace sans échappée :
on ne change pas, on s’ajuste.
On ne rêve pas, on prévient.
On ne crée pas, on stabilise.

Ce refus de la rupture n’est pas explicite. Il s’encode dans les normes, les rapports, les réformes, jusqu’à faire croire que l’absence de basculement est elle-même le signe d’une bonne gouvernance. C’est la politique de la saturation : le nouveau est immédiatement recyclé.

7. Résilience ou enkystement

Le système est souvent perçu comme “résilient” : il absorbe les crises, survit aux bouleversements. Mais il ne résout pas, il reformule, dissimule, détourne.

- Une colère populaire ? On crée un indicateur.
- Un scandale moral ? On institue une commission.
- Une faille structurelle ? On vote un amendement.

La souffrance n’est jamais entendue comme signe de faillite du système. Elle devient une donnée à traiter, un bruit à filtrer, un symptôme à maîtriser.

Cette résilience est donc un enkystement : au lieu de se transformer, le système s’épaissit, se complexifie, se referme. Il devient intolérant au vivant, car le vivant introduit ce que les figures ne peuvent penser : le surgissement, l’imprévu, l’irréversible.

8. Les figures comme mirage de diversité

Le plus grand tour de force du système est de se présenter comme pluraliste, en mettant en scène les désaccords apparents entre ses figures.

- Le Réformateur critique la froideur du Technocrate.
- L’Absolutiste rejette le relativisme du Réformateur.
- Le Technocrate dénonce le fanatisme de l’Absolutiste.

Ce théâtre de tensions simule le débat. Il donne à croire qu’une démocratie organique est à l’œuvre. Mais au fond, chaque figure joue un rôle dans la même pièce, avec le même décor, les mêmes règles invisibles.

9. Zones de friction : quand la figure échoue à saturer le réel

Aucune figure ne peut contenir le réel dans sa totalité. Certaines expériences résistent, débordent, échappent à la modulation.

- Le Technocrate échoue là où l'incalculable surgit : le deuil, la mémoire, le sacrifice.
- Le Réformateur chancelle face à l'exigence de justice immédiate, qu'aucune procédure ne peut absorber.
- L'Absolutiste s'effondre dès que le doute prend forme, même discret, même intime.

Ces failles ne détruisent pas le système, mais le fissurent. Elles laissent passer une lumière indésirable : celle du vivant brut, du langage qui bégaye, du cri qui échappe au filtre.

10. Multiplication des anomalies

À mesure que le monde se densifie, par les réseaux, les crises climatiques, les flux migratoires, les insurrections sensibles, le système doit augmenter sa charge de normalisation.
Mais cela le rend de plus en plus fragile.

Plus il contrôle, plus il devient opaque à lui-même :

- le Technocrate sature les données, jusqu'à l'illisibilité,
- le Réformateur multiplie les ajustements, jusqu'à l'incohérence,
- l'Absolutiste pousse à l'épuration, jusqu'à l'absurde.

L'anomalie devient alors le vrai révélateur du système. Non pas l'erreur qu'on peut corriger, mais le symptôme d'un excès constitutif.

11. La mémoire comme menace

Le système a horreur de l'histoire non maîtrisée. La mémoire collective, surtout si elle se souvient des violences des figures, devient un danger.

- Le Technocrate tente de l'absorber par des narrations synthétiques.
- Le Réformateur la ritualise, l'inscrit dans des commémorations creuses.
- L'Absolutiste l'efface ou la sacralise à son profit.

Mais la mémoire blessée ne se laisse pas formater. Elle revient sous forme de récits dissonants, de témoignages impurs, de refus de pardonner.

Le système ne sait pas quoi en faire, sinon la déclasser. Pourtant, c'est dans cette mémoire que se forme l'alternative, non en programme, mais en refus.

12. Une forme vide en expansion

Le système ne repose pas sur un fondement, mais sur une forme auto-réplicative.

- Il ne dit pas ce qu'est le bien, mais impose les conditions de ce qu'il est possible de dire, d'espérer, de demander.
- Il ne dit pas : "voici la vérité", mais : "voici les cadres dans lesquels une question peut être considérée comme légitime."

Il agit comme une infrastructure invisible, une grille de lisibilité du réel.
Ce n'est donc pas le contenu qui est violent, c'est la structure même de la formulation permise.

13. L’abolition des extériorités

Les figures, bien qu’apparemment hétérogènes, poursuivent toutes une logique commune : l’absorption de tout ce qui se tient hors du système.

- L’utopie est rendue risible.
- La spiritualité non codée est médicalisée.
- La colère devient pathologie.
- Le silence devient suspect.

Il ne s’agit pas de réprimer frontalement. Le système désamorce, délégitime, dissout.
Et chaque figure y contribue à sa manière :

- le Technocrate par l’objectivation,
- le Réformateur par la temporalisation,
- l’Absolutiste par la condamnation symbolique.

14. L’apparente impossibilité de fuite

Ce qui rend l’ensemble si étouffant n’est pas son autoritarisme brutal, mais sa capacité à paraître inévitable.

- À chaque critique, une réforme est proposée.
- À chaque blessure, une donnée est récoltée.
- À chaque cri, un cadre d’écoute est mis en place, qui neutralise le cri.

Ainsi se forme une prison sans murs, où la liberté est réduite à ses formes permises, où la désobéissance se transforme immédiatement en anomalie technique, ou en faute morale.

Ce n’est pas seulement que les figures contrôlent : c’est que l’idée même de sortir du système devient impensable sans être immédiatement réintégrée, digérée, ou éliminée.

Il y a une entité que personne ne nomme, parce qu'elle n'a pas besoin de se dire pour agir.
Elle n'est pas un ministère, ni une entreprise, ni une religion, ni une loi.
Elle est ce qui subsiste une fois les figures retirées, ce qui demeure lorsque le Technocrate dort, que le Réformateur doute, que l'Absolutiste se tait.

Cette entité n'est pas une personne. C'est une grammaire du réel, une trame opératoire, une institution sans façade.

On pourrait croire qu'elle n'existe pas.
Mais elle organise les gestes, structure les phrases, calibre les émotions, et détermine l'espace du pensable.

Elle ne dit pas : "fais ceci."
Elle dit : "en dehors de cela, il n'y a rien."
Et cette phrase ne s'entend pas : elle se devine, dans la peur de l'absurde, dans le refus de l'écart, dans la disqualification des possibles.

Une puissance sans sujet.

Il ne s'agit pas d'un État profond, ni d'un complot abstrait. Il s'agit de ce mouvement impalpable par lequel une société devient incapable de concevoir autre chose qu'elle-même, sauf sous forme de ruine ou de cauchemar.

Cette entité sans nom parle à travers les figures, mais ne se confond avec aucune.

- Elle donne au Technocrate la langue des ratios.
- Elle offre au Réformateur la langue des procédures.
- Elle souffle à l'Absolutiste le verbe de la pureté.

Mais elle ne s'identifie à aucun d'eux.

Elle est ce qui les rend possibles, ce qui les fait tenir ensemble, sans coordination, sans collusion.

Cette entité ne décide pas.
Elle cadre.

Elle ne punit pas : elle rend impensable ce qui la conteste.

Elle n'a pas de visage, car tout visage serait attaquable.
Elle se dissimule dans la multiplicité fonctionnelle : elle est dans l'algorithme, dans le protocole, dans la pédagogie, dans le serment.

Elle ne gouverne pas : elle habite les gestes de ceux qui gouvernent.
Elle n'ordonne pas : elle sature l'imaginaire.

Elle agit comme milieu.
Comme atmosphère.
Comme condition de possibilité du pensable, du faisable, du tolérable.

Et ceux qui la servent ne la connaissent pas toujours.
Le Technocrate croit améliorer le monde.
Le Réformateur croit amortir la chute.
L'Absolutiste croit sauver l'âme.

Mais tous parlent depuis elle.
Tous agissent pour elle, sans la nommer, sans même la voir.
Et c'est là le sommet de sa puissance : n'avoir besoin d'aucune incarnation, d'aucune représentation, pour produire de l'obéissance.

1. L’internalisation douce : comment le pouvoir devient soi

Le pouvoir de l’institution sans nom ne s’exerce pas par contrainte explicite. Il agit par configuration des subjectivités.

On n’obéit pas à une règle extérieure.
On incarne la règle.
On devient, sans s’en rendre compte, porteur du dispositif.

- L’étudiant qui craint de trop rêver.
- L’infirmière qui doute d’être “efficace” quand elle écoute trop.
- Le poète qui se corrige, de peur de “mal dire”.
- Le parent qui évite le jeu, car “cela ne prépare à rien”.

Chaque figure s’incarne dans des millions de micro-gestes intimes,
jusqu’à ce que l’institution n’ait plus besoin d’être désignée.

Elle vit en nous,
dans nos craintes de dévier, dans nos élans bridés, dans notre refus d’espérer sans autorisation.

2. L’extension par performativité

L’institution ne s’impose pas. Elle s’étend.

À chaque fois qu’un mot est répété sans questionner son cadre.
À chaque fois qu’un processus est appliqué sans friction.
À chaque fois qu’un doute est disqualifié comme “non constructif”.

Chaque répétition performative renforce le réel tel qu’il est.

- Parler “d’inclusion”, sans jamais remettre en cause l’exclusion structurelle.
- Exiger de la “résilience”, sans jamais interroger la violence de ce qui doit être supporté.
- Vanter l’“efficacité”, sans jamais se demander : pour qui ? contre quoi ?

Ainsi, l’institution gagne.
Non pas en convainquant, mais en structurant les règles du pensable.

3. Le langage infecté

La langue que nous utilisons est déjà pleine de cette logique.

- Quand nous disons *insertion*, *performance*, *adaptation*, *méritocratie*, *rentabilité* —
  ce ne sont pas que des mots. Ce sont des commandements camouflés,
  des outils syntaxiques qui orientent la pensée avant même qu’elle s’élabore.

La figure ne commence pas avec une politique.
Elle commence avec une tournure grammaticale, une structure de phrase qui empêche certaines idées d’être formulées sans ridicule ou faute.

Dire “je ne veux pas produire” devient illisible.
Dire “je refuse d’évoluer” sonne comme un crime.

Le langage trahit : il encode la loyauté au système, avant même le choix.

4. La fatigue comme mode de contrôle

Le dernier mode d'action est peut-être le plus pernicieux : l'épuisement organisé.

On n'a plus l'énergie d'imaginer autre chose.
Pas parce qu'on est convaincu, mais parce que tout effort d'invention semble vain, marginal, chronophage, ou trop risqué.

Le système n'a plus besoin d'imposer.
Il laissera l'individu se dissoudre, lentement, dans des journées trop longues, des tâches sans sens, des protocoles déconnectés,
jusqu'à ce que la possibilité même de résistance se confonde avec un souvenir mal formulé.

Conclusion : Comment nommer ce qui n'a pas de nom ?

Il ne suffit pas de dénoncer.
Il faut voir, trouver les articulations, démasquer les procédés, non pour haïr, mais pour desserrer l'étreinte.

Le problème avec les figures, ce n'est pas qu'elles soient mauvaises.
C'est qu'elles sont fonctionnelles dans un système qui se reproduit sans jamais se penser lui-même.

On ne sort pas d'une machine qui n'a pas de porte.
Mais on peut, parfois, en dévoiler les interstices, les failles, les instabilités.
On peut redonner sens à ce qui a été classé comme bruit, comme déviance, comme anomalie.

La lutte, ici, ne se joue pas en affrontement.
Elle se joue en friction, en décalage, en dérive.

- En parlant autrement.
- En refusant la tâche inutile.
- En nommant l'invisible.
- En laissant la poésie, l'errance, l'absurde, le jeu, infecter les fondations du calcul.

Il faudra un langage plus nuancé que le leur.
Une forme de présence qui accepte l'incertain, l'inachevé, le flou.

Et surtout, il faudra ne pas devenir figure à son tour.
Ne pas incarner, à force de résistance, une nouvelle norme.

Le seul antidote peut-être est dans la mémoire.
Pas celle des faits, celle des écarts.
Des gestes perdus, des regards fuyants, des chants déraisonnables.

Ceux-là n'entrent pas dans les modèles.
Ils tremblent encore dans les marges du monde.
Et c'est peut-être là, dans cette fragilité non comptée, que quelque chose commence.

Et si nous n'avons pas encore trouvé le mot juste,
alors peut-être faut-il commencer par écouter
ce qui tremble, sans se dire.

Interlude XXXXVII: Simone Weil (1909 – 1943)

Simone Weil naît à Paris, le 3 février 1909, dans une famille juive d'origine alsacienne, agnostique et cultivée. Son père, Bernard Weil, est médecin, sa mère, Salomé Reinherz, veille à l'éducation intellectuelle des enfants. Le foyer est marqué par un haut niveau culturel : son frère aîné, André Weil, deviendra l'un des plus grands mathématiciens du XXe siècle, fondateur du groupe Bourbaki. La jeune Simone, dès l'enfance, montre des capacités intellectuelles hors normes et un tempérament profondément éthique.

Souffrant de fréquentes crises de migraine et d'une santé fragile, elle grandit dans un rapport précoce à la douleur, à la limite physique, à la vulnérabilité. Très tôt, elle est sensibilisée aux questions sociales. À l'âge de dix ans, elle refuse de manger du sucre par solidarité avec les soldats du front privé de rationnement – un acte rapporté par sa famille comme symptomatique de sa tendance à relier souffrance et justice.

Elle suit une scolarité brillante au lycée Fénelon, puis entre en classe préparatoire au lycée Henri-IV. En 1928, elle est admise à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, où elle côtoie notamment Simone de Beauvoir. Cette dernière décrira plus tard Weil comme une élève « extrêmement originale » et « invivable », marquée par une exigence morale intransigeante. Elle obtient l'agrégation de philosophie en 1931.

Mais dès cette période, Simone Weil se distingue par un refus des conventions de l'excellence. Elle se méfie des honneurs, des institutions académiques et des privilèges liés à l'intellect. Sa trajectoire ne visera jamais une carrière universitaire ou politique. Elle se définit, dans ses écrits, comme philosophe de terrain, engagée dans la vérité du réel plus que dans la production de savoirs abstraits.

Simone Weil refuse les affiliations doctrinales. Elle ne rejoint ni le Parti communiste, qu'elle critique dès les années 1930 pour sa soumission au stalinisme, ni aucun courant politique dominant. Ses positions sont marquées par une tension constante entre l'idéal révolutionnaire et la lucidité critique, qu'elle exprimera dans ses nombreux articles et interventions dès ses débuts dans l'enseignement secondaire.

Ainsi se forme une pensée qui ne s'inscrit dans aucune école, une figure qui refuse les figures, au sens de toute identification stable. Ce refus n'est pas posture : il est éthique. Ne pas prendre place dans le jeu des dominations, ne pas se laisser nommer par les structures du pouvoir, devient pour elle une forme de fidélité à la vérité.

En 1931, après sa réussite à l'agrégation, elle est nommée professeur de philosophie au lycée de jeunes filles du Puy. Très rapidement, elle attire l'attention de ses collègues par la singularité de son attitude : elle donne des cours exigeants, mais prend soin de rendre accessibles les textes à ses élèves, y compris les plus modestes. En parallèle de son travail d'enseignante, elle milite activement pour les ouvriers chômeurs du Puy, participe à des réunions syndicales, écrit des articles dans *La Révolution prolétarienne* et dans d'autres revues syndicales.

Elle prend parti pour les luttes sociales, sans jamais se contenter de l'idéologie. Son rapport au marxisme est ambivalent : elle en admire l'analyse du capitalisme, mais critique sa vision du progrès historique et sa soumission à la centralisation autoritaire. Lors d'un voyage en Allemagne en 1932, elle observe la montée du nazisme avec effroi. À son retour, elle avertit, dans ses écrits, du danger imminent que représente Hitler, bien avant que l'opinion dominante en France ne prenne au sérieux cette menace.

En classe comme dans les rues, Simone Weil refuse les rôles convenus. Elle ne cherche ni la reconnaissance des intellectuels, ni l'admiration de ses élèves. Elle vit chichement, donne une partie de son salaire, porte les mêmes vêtements années après années. Elle ne veut rien posséder. Cette ascèse radicale n'est pas un effet de style : c'est un refus profond du confort que procure le privilège intellectuel.

À cette époque, elle commence à formuler un lien de plus en plus explicite entre pensée et souffrance. Ce lien, elle ne le conçoit pas comme une métaphore, mais comme une nécessité expérimentale : on ne pense vraiment que depuis un lieu d'exposition au monde, et ce lieu est presque toujours un lieu de douleur. Cette hypothèse devient centrale pour tout son parcours futur.

Elle n'est pas encore mystique. Elle est, à ce moment de sa vie, profondément attachée à la rationalité, à l'héritage grec, à la dialectique. Mais elle cherche déjà, dans son quotidien, à vivre à la hauteur de ses principes, refusant que la pensée se réduise à une abstraction séparée du monde.

En décembre 1934, Simone Weil obtient un congé de l'Éducation nationale. Elle choisit alors d'entrer comme ouvrière à l'usine Alsthom de Boulogne-Billancourt, puis à la chaîne de montage chez Renault, à l'usine de l'île Seguin. Elle ne le fait pas par goût de l'extrême ni pour une expérience exotique : elle cherche à vivre concrètement ce que la classe ouvrière subit chaque jour, à comprendre par le corps, et non par la théorie, ce que veut dire « être broyé ».

Elle tient un journal de cette expérience. Ces notes, ainsi que ses lettres à ses parents et amis, seront plus tard publiées dans *La Condition ouvrière*. Elle y décrit l'abrutissement des gestes répétitifs, la cadence imposée par les machines, la brutalité hiérarchique, la solitude du poste de travail. Mais elle évoque surtout l'effacement de soi : ce que le système industriel produit, au-delà de la fatigue, c'est une dissolution de la parole, de l'identité, du regard.

Elle ne tient que quelques mois. La fatigue, les migraines chroniques, une brûlure accidentelle et l'épuisement moral la contraignent à quitter l'usine au printemps 1935. Mais ce qu'elle y a appris devient central dans sa pensée. L'usine n'est pas simplement un lieu d'exploitation économique : c'est, pour elle, une école du néant, un laboratoire d'anéantissement de la sensibilité humaine sous couvert d'organisation rationnelle.

Simone Weil en tire une critique radicale non seulement du capitalisme industriel, mais aussi du socialisme d'État : toute société fondée sur la production comme fin en soi, même sous prétexte de justice sociale, perpétue cette logique d'écrasement. Le mal, selon elle, n'est pas seulement dans l'inégalité, mais dans la structure impersonnelle du pouvoir, qui transforme les individus en rouages d'une machine sans visage.

Dans ses écrits de cette période, elle introduit une notion qui deviendra capitale : celle de force. Elle la définit comme *ce qui fait de l'homme une chose*, ce qui le réduit à l'objet, le soumet, le rend muet. La force ne tue pas toujours : elle pétrifie, elle paralyse, elle dégrade. Elle peut être militaire, politique, ou économique, mais elle agit toujours selon une logique de conversion du vivant en fonction.

C'est dans ce contexte que naît son admiration pour la tragédie grecque, en particulier *l'Iliade*, qu'elle interprète comme *le poème de la force*. Ce texte, relu par elle dans une perspective nouvelle, devient le miroir antique d'un monde moderne désenchanté où la logique mécanique de la domination traverse les âges.

À partir de 1936, Simone Weil quitte la France pour un temps. Elle se rend en Allemagne, en Italie, puis en Espagne, où la guerre civile éclate. En juillet 1936, malgré sa condition physique fragile et son absence de formation militaire, elle s'engage dans la colonne Durruti, une milice anarchiste combattant du côté républicain. Son but n'est pas de faire la guerre mais de vivre avec ceux qui la subissent, au plus près des réalités politiques et humaines.

Elle est affectée à des tâches non combattantes, mais un accident survient : en cuisinant à proximité d'un feu, elle se brûle gravement à la jambe. L'infection qui s'ensuit oblige son rapatriement en France dès août 1936. Cette brève expérience ne la laisse pas indemne. Dans ses lettres et ses notes, elle exprime une désillusion profonde devant les logiques de violence présentes dans tous les camps. Même les révolutionnaires, dit-elle, cèdent au goût de l'uniforme, de l'ordre, du commandement, autrement dit, à la reproduction des schémas de pouvoir qu'ils prétendent abolir.

De retour en France, elle approfondit sa critique des idéologies totalisantes, qu'elles soient fascistes ou communistes. Elle analyse avec précision les mécanismes d'oppression dans *Oppression et liberté*, un ouvrage composé à partir de textes rédigés entre 1934 et 1942. Dans ses conférences comme dans ses écrits, elle dénonce le fétichisme de l'État, cette croyance selon laquelle la centralisation, même prétendument progressiste, libérerait les peuples.

En 1938, à l'occasion d'un séjour à Solesmes, elle vit une série d'expériences spirituelles décisives. Assistant à des offices catholiques et méditant sur la souffrance, elle entre pour la première fois dans une forme de prière intérieure. Elle lit les mystiques chrétiens, en particulier Jean de la Croix et François d'Assise, ainsi que les textes hindous de la *Bhagavad-Gîtâ*. Elle y reconnaît une vérité spirituelle universelle, indépendante des dogmes religieux.

Simone Weil ne se convertira jamais formellement au christianisme. Elle refuse le baptême, considérant qu'il créerait une frontière entre « élus » et « exclus ». Elle se méfie de toute institution, y compris ecclésiastique, qui ferait écran à la dimension universelle du spirituel. Elle s'intéresse également au judaïsme, mais critique dans l'Ancien Testament ce qu'elle perçoit comme une logique guerrière et tribale, en contraste avec l'amour universel du Christ.

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, elle a donc déjà parcouru un chemin intellectuel et spirituel hors normes : philosophe formée à l'École normale, ouvrière volontaire, militante désillusionnée, et désormais pensée incarnée dans la tension entre justice terrestre et exigence spirituelle.

La guerre approche. Simone Weil en perçoit très tôt les linéaments. Dans plusieurs articles publiés entre 1938 et 1939, elle critique à la fois la lâcheté de l'État français face à Hitler et l'aveuglement des intellectuels. Pour elle, le pacifisme dogmatique est une forme d'irresponsabilité : il ne suffit pas de refuser la guerre en idée, il faut comprendre les causes de la violence pour la désarmer réellement.

Lorsque la guerre éclate, elle n'est plus enseignante : sa santé, ses engagements et sa marginalité l'en ont peu à peu éloignée. Elle vit chez ses parents, à Paris, puis à Marseille après l'occupation. Elle participe, à distance, aux réseaux de résistance intellectuelle. Elle rédige des textes clandestins, dont *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, où elle développe une critique des structures de domination fondée non sur la conquête mais sur l'habitude, l'inertie, l'appareil.

Simone Weil refuse de fuir en zone libre tant que ses parents juifs n'y sont pas en sécurité. Elle est lucide sur les périls : dès 1940, elle écrit que le nazisme est une « religion de la force », et que seule une contre-religion fondée sur l'attention à l'autre comme être souffrant pourrait lui opposer une résistance digne. Elle ne croit ni aux armées seules, ni aux partis politiques.

Cette conscience d'un effondrement moral généralisé la pousse à penser ce qu'elle appelle le mal impersonnel. Ce n'est plus seulement la haine ou la cruauté consciente qu'elle dénonce, mais les structures systémiques, bureaucratiques, militaires, économiques, qui agissent sans sujet, mais avec effets réels. Elle voit dans cette forme de mal une extension moderne de ce qu'elle avait perçu dans l'usine : une négation active de la personne humaine, sans même un bourreau identifiable.

Au sein de cette lucidité politique, une lumière spirituelle s'intensifie. Weil lit les Évangiles, mais aussi Platon, les Upanishads, les textes taoïstes. Elle forge l'idée que seule une attention radicale, une forme de disponibilité intérieure absolue à la détresse d'autrui, peut fonder une politique juste. C'est là qu'émerge, lentement, ce qui sera son ultime concept : l'enracinement.

En 1942, la situation devient intenable. La famille Weil, d'origine juive, doit fuir Marseille. Grâce à l'aide de l'historien Gustave Thibon, Simone confie ses manuscrits avant le départ. C'est à lui qu'on doit la préservation de textes comme *La Pesanteur et la grâce*, bien que Weil n'ait jamais approuvé ce titre, ni l'organisation posthume de ses fragments.

Elle embarque pour les États-Unis avec ses parents, via Casablanca, mais refuse d'y rester. En juin 1942, elle quitte New York pour Londres, seule, avec l'intention de rejoindre la France libre et de participer activement à la résistance intérieure. À son arrivée, elle est reçue par les services du général de Gaulle. On lui propose un poste administratif. Elle le refuse.

Ce qu'elle souhaite, c'est partir au front, vivre auprès des résistants anonymes, partager les souffrances de la France occupée. Elle élabore alors un projet d'« infirmière de première ligne » : un corps de volontaires prêtes à intervenir dans les zones de combat pour porter assistance aux blessés, quel que soit leur camp. Le projet est jugé irréalisable. Sa santé, déjà très fragile, ne joue pas en sa faveur.

Simone Weil se replie sur l'écriture. Elle rédige, entre autres, *L'Enracinement*, un texte dense et politique, commandé par les services de la France libre en vue de la reconstruction intellectuelle du pays après la guerre. Elle y critique violemment les idéologies totalitaires, mais aussi les insuffisances du républicanisme abstrait. Elle appelle à une refondation du contrat social, basée non sur les droits proclamés, mais sur les obligations réciproques, et surtout, sur le respect concret des besoins de l'âme humaine.

Elle y dresse une typologie de ces besoins : ordre, liberté, sécurité, vérité, responsabilité, égalité, honneur, propriété, et même silence. Elle insiste : le déracinement, qu'il soit économique, politique ou spirituel, est le mal du siècle. Un peuple déraciné est vulnérable à toutes les fascinations idéologiques. Elle plaide donc pour une politique de la limite, de la proportion, du lien, contre l'abstraction, contre l'emprise technique, contre le culte de la puissance.

Mais son corps cède. Tuberculeuse, épuisée, refusant de s'alimenter au-delà de ce que les Français peuvent recevoir sous l'Occupation, elle est internée dans un sanatorium à Ashford, dans le Kent. Elle meurt le 24 août 1943, à 34 ans. Le médecin conclut à une insuffisance cardiaque aggravée par la malnutrition. Les autorités britanniques parlent de suicide par privation. D'autres y voient une fidélité extrême à sa ligne de vie : ne jamais jouir de ce que d'autres n'ont pas.

À sa mort, Simone Weil ne laisse aucun ouvrage publié de son vivant. Ses écrits sont des lettres, des cahiers, des notes éparses. C'est Gustave Thibon, en France, et Joseph-Marie Perrin, en lien avec la communauté dominicaine, qui rassemblent ses textes posthumes. *La Pesanteur et la grâce* paraît en 1947, suivi de *L'Enracinement* en 1949. Ces publications, bien qu'essentielles, sont souvent partielles, réorganisées, parfois amputées, soulevant encore aujourd'hui des débats éditoriaux.

Weil est longtemps restée en marge du canon philosophique français. Trop mystique pour les laïques, trop radicale pour les chrétiens, trop critique pour les marxistes, trop ascétique pour les existentialistes. Pourtant, à mesure que les violences du XXe siècle se sédimentent en mémoire collective, sa pensée gagne en pertinence. Elle devient une figure discrète mais centrale : celle d'une intellectuelle qui refuse l'adhésion facile, les camps, les conforts du savoir.

Ses textes sont aujourd'hui étudiés dans les champs les plus divers : philosophie morale, théologie, droit, histoire sociale. Des auteurs comme Albert Camus, André Gide ou T.S. Eliot ont salué son exigence. Hannah Arendt a reconnu en elle une sœur en lucidité. Sa pensée hante ceux qui cherchent une justice qui ne soit ni vengeance ni abstraction.

Au cœur de son œuvre subsiste cette idée simple : *toute oppression naît d'un oubli de la personne*, et toute libération commence par l'attention. Non pas la charité, non pas la tolérance, mais l'attention pure, silencieuse, inconditionnelle, une manière de faire droit à ce qui n'a pas de voix.

C'est ici que Simone Weil prépare, sans le dire, la critique du droit que portera l'arc suivant. Car derrière chaque masque de la légalité, elle a vu la possibilité d'un oubli. Derrière chaque institution, l'ombre d'une trahison du réel. Elle n'a pas écrit contre le droit : elle a écrit pour le désarmer de sa suffisance, pour rappeler que toute norme est née d'un désordre plus ancien, plus meurtrier, plus enfoui.

Et c'est à ce seuil, entre les figures et les lois, qu'elle nous laisse.

Non comme modèle, elle les a tous refusés, mais comme point de fuite. Une balise, peut-être, ou un vestige. Quelqu'un qui, sans fonder d'école, a montré qu'on peut vivre sans céder, penser sans dominer, et mourir sans trahir. Une conscience qui, loin du tumulte des certitudes, continue de poser cette question nue, que le droit n'ose plus entendre :

À quoi obéit-on, quand on obéit ?

Arc XII : Droit

Chapitre XXXXVIII : Le Code et ses fondations

page : 521

Interlude XXXXVIII : Table des lois mortes

page : 533

Chapitre XXXXVIIII : L'Ordre et sa police

page : 538

Interlude XXXXVIIII :Lexique de la contrainte

page : 548

Chapitre XXXXX : Le Tribunal de l'exception

page : 555

Interlude XXXXX : Corpus delicti

page : 560

Chapitre XXXXXI : Le silence des clauses

page : 565

Interlude XXXXXI : Encyclopédie des clauses muettes

page : 573

Chapitre XXXXVIII : Le Code et ses fondations

1. **La pierre**

Ils ont gravé la loi dans la pierre,
Pour qu'elle pèse, pour qu'elle reste.
Pas dans la chair, elle saigne, elle meurt
Mais dans le roc, aux bords funestes.

Ils ont dressé des stèles hautes,
En forme d'arbres sans feuillage.
Le droit y pousse sans écorce,
Sans fruit, sans sève, sans langage.

Les lettres y sont sèches, tranchantes,
Rectilignes, comme des sentences.
Chaque mot inscrit sur la pente
Est un arrêt sans résonance.

La pierre ne plie pas, elle scelle.
Elle n'écoute ni cris, ni chants.
Elle connaît les mots fidèles
Mais pas les gestes vacillants.

Elle parle d'équité sans faille,
D'un ordre inscrit par les dieux rois.
Mais dans sa nuit, nul ne tressaille :
Ce n'est pas l'homme, c'est la loi.

Et les vivants s'alignent en ombres
Devant les tables d'éternité,
Espérant qu'un jour elles tombent
Mais la pierre ne veut chuter.

La loi commence par le silence
Et finit par un mur dressé.
Elle ne doute pas, ne pense,
Elle dicte. Elle est vérité.

Mais cette vérité, sans visage,
Ignore l'usure, la saison.
Elle fige les cris, les visages,
En pierre, sans pardon.

2. **Le feu**

Avant que l’encre ne s’invente,
On écrivait par combustion.
Le jugement s’allumait lentement
Sous les cris, les implorations.

Ils jugeaient les corps à la flamme,
Testant l’âme à la braise nue.
La vérité ? Ce que la lame
Ou le bûcher n’avait pas mordu.

Le droit s’embrasait en spectacle,
Fumée de peine et loi de sang.
On pesait la faute au miracle
De qui brûlait trop lentement.

La sorcière, l’hérétique, l’esclave,
Tous passaient sous l’épreuve ardente.
Et quand la chair devenait grave,
Le feu dictait : « coupable » ou « vivante ».

Les cendres étaient des preuves nettes.
Les cendres parlaient, sans recours.
Et ceux qui fuyaient la tempête
Faisaient naître un droit sans détour.

Car le feu, disait-on, purifie,
Et lave les âmes rebelles.
Mais il ne laisse que des silences
Et des lois devenues mortelles.

On dressait la peine en brasier,
On fondait la norme dans la suie.
Le droit, dans sa robe de lumière,
Était un cri qu'on ne traduit.

Chaque flamme était un décret,
Chaque bûcher, une préface.
Et dans le feu, l’on déclarait
La justice à la place de la grâce.

Ainsi le droit, avant d’être froid,
Fut incendie sous masque d’ordre.
Il ne cherchait pas la voix
Mais le corps à réduire en cendre.

3. Le sang

Le droit s’est abreuvé de sang
Avant de parler d’équilibre.
Chaque sentence fut un tranchant,
Chaque justice une fibre.

Le supplice n’était pas une faute
C’était le rite, l’encre rouge,
Par quoi l’ordre fondait sa côte,
Et l’État scellait ses gouges.

On érigait des guillotines
Comme des temples de la paix.
Et l’on bénissait la doctrine
Du cou tombé, froid et parfait.

Le juge levait la sentence
Comme prêtre au nom du bien.
Mais sous la toge, la jouissance
Étreignait l’absolu du rien.

Ils disaient : « la peine doit laver ».
Mais la plaie, elle, ne se ferme pas.
Elle s’ouvre dans le corps privé,
Et saigne dans la loi.

Le sang faisait la norme visible,
La peur devenait fondation.
Le droit n’était pas invincible
Mais il saignait par passion.

Chaque flamme était un décret,
Chaque bûcher, une préface.
Et dans le feu, l’on déclarait
La justice à la place de la grâce.

Ainsi le droit, avant d’être froid,
Fut incendie sous masque d’ordre.
Il ne cherchait pas la voix
Mais le corps à réduire en cendre.

Et dans les rues où l’on tranchait,
Le peuple criait : « justice ! encore ! »
Mais nul ne voyait que la loi,
Ce jour-là, saignait plus fort.

4. **Le juge antique**

Il siégeait seul, entre deux colonnes,
Vêtu de blanc, le front sévère.
On disait : « Il parle au nom des hommes »
Mais sa voix tombait comme la pierre.

Il ne plaidait pas, il délibérait
Avec les dieux, dans le secret.
Les lois venaient d'un ordre muet
Dont il prétendait être le reflet.

Ses mains ne tremblaient pas aux larmes,
Ni aux récits des malheureux.
Il voyait dans les corps sans armes
Des variables, des jeux douteux.

Il tranchait comme on taille un arbre
Pour qu'il pousse droit, sans détour.
Et si la branche était trop large,
Il la coupait, sans retour.

Le juge ancien ne doutait pas.
Il ne croyait pas aux méandres.
Ce qui était, devait l'être déjà
Et le reste ? À pendre.

Il croyait à l'ordre géométrique,
À la forme juste, au ton sacré.
Mais derrière son regard tragique,
La misère n'avait pas d'entrée.

Il parlait peu, pesait les mots,
Non pour entendre mais pour punir.
Et ceux qui chutaient sous ses échos
N'avaient plus droit qu'à devenir

Exemples figés dans l'histoire,
Silhouettes dans un vieux décor
Car juger, disait-il, c'est faire croire
Que la mort rétablit l'accord.

5. Le silence de l’accusé

Il se tient.
Il ne parle pas.
Il n’a pas
De droit.

Pas de nom.
Pas de voix.
Pas de loi
Pour lui.

Le juge dit.
On écrit.
On inscrit.
On le nie.

Pas d’appel.
Pas d’aveu.
Rien de bleu
Dans ses veines.

Il n’a pas
De défense.
Seulement
L’absence.

On l’expose.
On le juge.
On le clôt
Comme une phrase.

Il ne sait
Ni lire
Ni dire
Ce qu’il est.

Mais c’est lui
Qu’on pèse.
Son corps
Fait preuve.

Son silence
Est un crime.
Son regard
Une menace.

Il attend
Qu’on tranche.
Il chute
Sans bruit.

Et nul
Ne dit
Qu’il a
Existé.

6. La balance faussée

La promesse	La réalité
La balance pèse, juste et droite	Le fléau penche, sur ordre discret
Deux plateaux, l’ordre impartial	Deux trappes, pour chute inégale
Le droit évalue sans préférence	Le juge choisit ce qu’il tolère
Chaque voix vaut dans l’équilibre	Certains naissent hors de la sphère
La justice bande les yeux pour voir clair	Elle ferme les yeux sur les misères
L’équité siège dans chaque loi	L’intérêt siège au fond des clauses
Rien ne pèse plus qu’un autre	Le pouvoir incline tous les poids
La forme protège le faible	Elle l’écrase sous ses détours
Le droit est nu, sans privilège	Mais porte un manteau d’héritiers
Les lois sont là pour tous	Sauf pour ceux qu’elles évitent
L’équilibre fonde la nation	L’injustice fonde les équations
L’État veille à l’impartialité	Il veille à sa propre impunité

7. Le droit féodal

En l’an du Seigneur, quand les terres furent données,
Les mots du droit furent sceaux de possession.
La plume lia plus fort que l’épée,
Et chaque champ devint bénédiction.

Le seigneur tenait, par grâce et lignage,
Le droit de juger, de battre, de lier.
La roture, elle, n’avait qu’un langage :
Se taire, plier, peiner sans ciller.

La coutume écrite en vieux parchemins
Scellait le pain, le sang, le destin.
Nul ne pouvait briser l’ordre sacré
Sans être traître, pendu, retranché.

La justice dormait aux pieds des châteaux,
Tressée de loyers, de taxes, de mots creux.
Le serf n'était point homme, mais bête de fardeau,
Et sa plainte, un vent ignoré des cieux.

Les jugements suivaient lignées, non mérites.
Le droit ? Une faveur de suzerain.
Et l’on jurait sur Dieu que l’élite
Était l’ordre, le reste, vilain.

Il y avait lois pour les terres, pour les bêtes,
Pour la dîme, la corvée, le silence des fêtes.
Mais point de droit pour l’épouse battue,
Ni pour l’enfant volé aux rues nues.

Le seigneur forgeait, au gré de son humeur,
Des sentences gravées sans rature.
Il disait : "C’est écrit, tel est l’honneur",
Mais l’encre était sujette à fracture.

Quand un gueux osait briser la frontière,
On lui tranchait la main, le rêve, l’orgueil.
Et l’on disait : "Ainsi meurt la colère,
Le droit est sauf, sous son linceul."

Le droit féodal ne dit pas justice,
Mais rang, lignage, vassalité précise.
Et le peuple, ployé sous l’édifice,
Transmettait l’opprobre comme une devise.

8. la loi coloniale

"Pour le bien des indigènes..."
rature
"Afin d'ordonner le chaos tribal..."
lacune
"Les races inférieures doivent être guidées"
annotation marginale : **voir décret du 12 août**

Ils écrivaient la loi en lettres étrangères,
sur des langues qu'ils ne voulaient pas comprendre.
Chaque article était une morsure,
chaque décret, un cadenas sur la mémoire.

"Il est interdit aux sujets de pratiquer..."
...leur culte.
...leur langue.
...leur nom.

Ils nommaient civilisation
le pillage méthodique.
Et ordre public
la servitude planifiée.

La loi coloniale n'était pas aveugle :
elle voyait noir,
classait brun,
punissait rouge.

"Le travail forcé est conforme à l'article 23."
"Les récalcitrants seront transférés."
"La pacification exige des mesures d'exception."

Chaque silence inscrit dans ces codes
était un cri effacé.

Ils parlaient de mission,

mais écrivaient soumission.

Ils disaient paix,
et visaient la poudre.

Ils disaient égalité,
et dressaient des murs.

9. Le code bourgeois

Préambule :
Considérant que toute chose doit être mesurée,
Considérant que la propriété est l'extension de l'homme,
Considérant que l'ordre découle de la possession,
Il est établi ce qui suit :

Article 1 :Du sujet libre
Est réputé libre tout individu
capable de contracter.
La liberté est une clause,
soumise aux capacités contributives.

Article 2 : Du contrat
Le contrat vaut loi.
L'inégalité des parties n'en altère ni la validité,
ni la vertu marchande.
Tout déséquilibre est présumé volontaire.

Article 3 : Du patrimoine
Le patrimoine est inviolable,
sauf par dette ou succession.
Le mort lègue, le vivant transmet.
L'héritage est la colonne du mérite.

Article 4 : De la famille
La famille est unité économique.
L'enfant est créance morale.
Le conjoint, partenaire solvable.
L'amour ne figure pas dans le texte.

Article 5 : Du travail
Le travail est un échange.
Toute contestation est assimilable à rupture.
Le chômage est une faute.
La grève est une anomalie contractuelle.

Article 6 : De l'égalité
Nul ne sera discriminé,
sauf pour compétence,
rendement,
ou solvabilité.

Article 7 : De la justice
La justice est neutre,
comme la balance qui penche
du côté où l'on pèse l'or.

10. La juridiction industrielle

La machine tourne, le corps plie,
le contrat grince, le juge dit : "Conforme."
Chaque doigt écrasé est un coût calculé,
chaque plainte un dossier à classer.

Les gestes sont minutés, normés, consignés,
le droit s’ajuste à la cadence horaire.
Pas de pause dans le texte, pas de soupir,
juste des cases à cocher pour survivre.

L’ouvrier signe sans lire,
le contrat est un tunnel
où la lumière s’appelle productivité.
Il est "ressource",
pas "sujet".
Il est "charge",
pas "citoyen".

On lui vend des droits comme des assurances :
en cas d’accident, cochez la case C-42.
En cas de mort, la famille reçoit l’indemnité réduite.
Le code du travail est un mur en béton lissé.

Les syndicats sont des anomalies
à surveiller dans les marges.
Le juge du travail parle le langage
des normes, pas des douleurs.

La machine ne compatit pas,
elle enregistre.
Le droit aussi.

Chaque cadence est une clause implicite.
Chaque absence une rupture anticipée.
Chaque geste ralenti, une faute morale.
Chaque cri est un incident à corriger.

Et dans la salle d’audience,
la chaîne tourne encore,
invisible,
mais intacte.

11. L’État de droit

Préambule :

Nous affirmons que nul n’est au-dessus des lois,
sauf celui qui les écrit.

Nous proclamons l’égalité devant le droit,
tout en bâtissant les palais où il s’achète.

La règle est générale,
mais les exceptions sont réservées
aux cas d’exception.

Le citoyen est souverain,
tant qu’il respecte la forme,
remplit le formulaire,
ne trouble pas l’ordre établi.

L’État de droit est un monument stable,
qu’on ne réforme que pour sécuriser.
Tout écart devient urgence,
toute urgence devient règle.

Le droit protège les libertés,
en les encadrant sévèrement.

Nous appelons cela la neutralité :
quand la matraque frappe sans discrimination.

Nous appelons cela la justice :
quand le riche obtient un acquittement
et le pauvre un sursis sans appel.

Et l’on enseigne aux enfants
que la loi est un bien commun,
écrit dans une langue qu’ils ne parlent pas,
interprétée par des visages qu’ils ne verront jamais.

Sous la statue de la justice,
le socle est creux.

12. La table brisée

Ce n’était pas une table,
c’était une dalle.
Et ce n’était pas la loi,
mais son poids.

Elle est tombée.
D’un coup.
Sur des os,
des mots,
des dos courbés.

On disait “justice”
mais c’était le nom du marteau.

Chaque article une arête.
Chaque alinéa un angle.
Chaque virgule
laisse des ecchymoses
sur ceux qui n’écrivent pas.

La table était dressée
mais personne n’y était invité.

Les lois s’effondrent en silence
sur des langues trop lentes,
sur des corps sans défense.

Brisées,
elles lacèrent le sol,
traînent leurs éclats
dans les entrailles de ceux
qu’elles nomment “déviants”.

On dit qu’il faut les restaurer.
Mais on n’a jamais balayé
les éclats d’avant.

Les enfants marchent pieds nus
sur des fragments de codes anciens.

Il ne reste que la poussière,
et le goût du granit dans la bouche.

Interlude XXXXVIII : *Table des lois mortes*

Introduction

Il est des lois qui tombent, et d'autres qui traînent. Certaines sont abolies, suspendues, déclarées inapplicables. On les dit *mortes*. Mais leur mort est rarement totale. Une loi peut cesser d'être inscrite dans un code sans cesser d'être inscrite dans les pratiques, les esprits, les marges. Ce que l'on appelle ici lois mortes, ce sont des lois formellement disparues, mais dont les effets, symboliques ou matériels, continuent de hanter les institutions. Elles persistent comme formes fossiles, comme normes fantômes, comme violences héritées.

1. Lex Talionis : "Œil pour œil, dent pour dent"
→ Origine : Code d'Hammurabi (~1750 av. J.-C.)
→ Abrogée : par la montée des systèmes judiciaires centralisés.
→ Résidu : La logique de la peine-miroir (la souffrance pour prix de la souffrance) structure encore la philosophie pénale contemporaine, notamment dans les discours politiques sur "la légitime vengeance" ou "payer sa dette à la société".

2. Droit de seigneur : *Ius primae noctis*
→ Origine : Mythe médiéval attribué aux seigneurs féodaux.
→ Abrogée : Jamais codifiée formellement, tradition orale et rumeurs historiographiques.
→ Résidu : Cette figure symbolique survit comme archétype du pouvoir patriarcal absolu sur les corps subalternes. Elle se transpose dans les abus de pouvoir sexuel en entreprise, en politique, dans les écoles militaires, sans besoin d'un droit écrit.

3. Ordalie : Jugement divin par le feu, l'eau ou le fer
→ Origine : Europe médiévale, droit canon et coutumier.
→ Abrogée : Forme interdite par l'Église en 1215 (Concile de Latran).
→ Résidu : Persistance de la croyance selon laquelle le corps manifeste la vérité : "il n'aurait pas tremblé s'il était innocent", "on voit à ses yeux qu'il ment" interprétation somatique dans la justice contemporaine.

4. Loi salique : Exclusion des femmes de la succession au trône et à la propriété foncière
→ Origine : Droit franc (~500 ap. J.-C.)
→ Abrogée : Supprimée juridiquement dans les systèmes modernes.
→ Résidu : Exclusion persistante des femmes de certaines sphères du pouvoir symbolique (armée, diplomatie, grandes familles industrielles). Le principe "agnatique" est mort dans le droit, mais survivant dans les héritages culturels.

La notion de loi morte ne désigne pas un simple oubli administratif : elle est le cadavre mal enterré d'un ordre ancien, dont l'odeur persiste dans les procédures nouvelles. Elle agit comme un résidu toxique dans les sédiments du droit. Chaque loi formellement abrogée laisse un sillage, dans les codes pénaux, dans les manuels d'instruction, dans les réflexes judiciaires. Une ordonnance du passé peut devenir un automatisme du présent.

Ce que les civilisations appellent *progrès juridique* est souvent un palimpseste, une réécriture sans véritable purge. C'est pourquoi l'étude des lois mortes est moins un travail d'archéologue qu'une entreprise de désinfection symbolique : retrouver les nerfs cachés de l'oppression, les noms changés de la domination, les blessures mal cicatrisées du droit.

5. La lettre de cachet : Incarcération arbitraire sur ordre du roi
→ Origine : Monarchie française, XVIIe–XVIIIe siècles.
→ Abrogée : Par la Révolution (1789–1790).
→ Résidu : Les dispositifs d'enfermement sans procès ont ressurgi sous d'autres formes : hospitalisations d'office, détentions administratives, GAV prolongées sans contrôle judiciaire. Le geste d'exception royale survit dans les interstices de l'État.

6. Code noir : Réglementation de l'esclavage dans les colonies françaises
→ Origine : Décrété en 1685 sous Louis XIV.
→ Abrogée : Par l'abolition définitive de l'esclavage en 1848.
→ Résidu : La hiérarchie raciale instaurée par le Code noir structure encore la géographie coloniale des inégalités. Elle survit dans les politiques migratoires, les violences policières différentielles, et les représentations culturelles du « corps utile » noir.

7. L'interdiction des syndicats : Répression de l'organisation ouvrière
→ Origine : Loi Le Chapelier (1791).
→ Abrogée : Reconnaissance des syndicats en 1884 (loi Waldeck-Rousseau).
→ Résidu : Suspicion latente envers toute mobilisation collective ; encadrement juridique des grèves de plus en plus restrictif ; criminalisation symbolique de la grève comme "prise d'otage" dans les discours médiatiques.

8. Napoléon et le Code civil : La femme comme "mineure perpétuelle"
→ Origine : Code civil de 1804.
→ Abrogée : Progressivement amendé au XXe siècle (droit de vote, autorité parentale partagée, etc.).
→ Résidu : Le principe d'incapacité juridique féminine demeure dans certains réflexes institutionnels : contrôle des choix médicaux, suspicion sur les plaintes, infantilisation des patientes. La grammaire de la dépendance reste opérante.

9. Droit colonial : Systèmes juridiques différenciés selon la race ou le statut
→ Origine : XIXe siècle, Empire français, britannique, etc.
→ Abrogée : Au fil des décolonisations (années 1950–70).
→ Résidu : Les doubles standards demeurent dans les politiques sécuritaires appliquées aux quartiers populaires, les traitements différenciés aux frontières, ou l'inégalité d'accès au droit pour les "non-nationaux" dans les institutions judiciaires.

10. La loi sur les "vagabonds" : Criminalisation de la pauvreté mobile
→ Origine : France (et ailleurs) dès le XVIe siècle, renforcée au XIXe.
→ Abrogée : Remplacée par d'autres dispositifs plus modernes.
→ Résidu : Le contrôle policier des "indésirables" (SDF, Roms, jeunes errants) perdure. Le vagabondage, bien que non puni en tant que tel, est toujours ciblé par la surveillance, les amendes pour stationnement "abusif", ou les arrêtés anti-mendicité.

Toutes ces lois, bien qu'abrogées, n'ont jamais réellement disparu. Elles ont laissé des sillons dans les textes, des gestes dans les pratiques, des silences dans les institutions. Ce que l'on enterre légalement continue parfois d'agir par d'autres canaux : la langue administrative, les réflexes policiers, les procédures d'exception recyclées.

L'abrogation n'est pas l'abolition. Chaque loi morte est un spectre : elle hante les formes vivantes du pouvoir, habite ses marges, souffle dans ses interstices. Le droit n'oublie jamais vraiment. Il transforme.

3. Les lois mortes comme langage souterrain

On pourrait croire qu'une loi abrogée cesse toute influence. C'est méconnaître la logique sédimentaire du droit. Une fois adoptée, une loi ne se contente pas de régir ; elle enseigne, elle forme un vocabulaire, elle imprime des manières de dire, de penser, de punir. Même retirée du code, elle reste vivante dans les archives, dans les formations juridiques, dans la jurisprudence tacite.

Le discours juridique, en tant que langage normatif, recycle ses morts sans les reconnaître comme tels.

Prenons l'exemple du *Code noir* (1685), officiellement aboli, mais dont les structures lexicales, "maître", "valeur d'un corps", "punition proportionnée à l'insubordination" résonnent dans certains mécanismes contemporains : répression dans les banlieues, traitement des corps racisés dans les tribunaux, déshumanisation économique. Le langage du droit ne meurt pas avec ses lois : il se propage à travers elles, dans des mutations souterraines.

4. L'effet de seuil : quand le vide législatif devient norme

Certaines lois, bien qu'abrogées, laissent un vide stratégique. Ce vide devient un seuil invisible. On cesse de légiférer explicitement, tout en maintenant le pouvoir de fait. L'interdiction d'avortement, par exemple, longtemps non formellement sanctionnée dans certaines juridictions, survit par l'absence d'accès, la clause de conscience généralisée, ou la non-formation des professionnels. Ce n'est plus la loi qui punit, mais son silence organisé.

La loi morte, ici, ne pèse plus comme commandement, mais comme retrait complice. Son absence même est un signal. On peut la lire non dans les textes, mais dans les pratiques et leurs lacunes, dans les décisions non prises, dans les aides non versées, dans les protections non garanties.

La table des lois mortes est alors faite d'ombres et d'interstices, de silences aménagés qui servent de rênes invisibles.

5. Quand la loi morte devient modèle

Paradoxalement, certaines lois abrogées continuent à inspirer, à titre de référence idéologique ou de modèle dissimulé. C'est le cas, par exemple, des anciennes lois de *Vichy* : bien que répudiées, certaines logiques (contrôle de population, fichage, autorité sans appel) réémergent dans des dispositifs contemporains comme les lois antiterroristes ou les régimes d'exception.

Elles ne sont plus citées, mais leurs architectures conceptuelles sont réinjectées sous d'autres vocables.

Une loi morte peut donc être plus qu'un cadavre : elle est une matrice. On n'en copie pas le texte, mais le schéma mental. C'est là que réside le cœur du danger : ce n'est plus une loi que l'on combat, mais une manière de penser le monde, solidifiée par l'histoire. Le droit, en cela, est un système amnésique, il se souvient, même en niant.

6. L’abrogation sans réparation

Une loi peut être supprimée sans que ses victimes soient reconnues. C’est le cas des législations médicales sur la stérilisation contrainte, des lois psychiatriques liberticides, ou encore des textes discriminants à l’encontre des personnes trans ou intersexes. Leur disparition du code ne signifie ni reconnaissance des torts, ni compensation, ni mémoire institutionnelle. L’État efface sans demander pardon. L’abrogation devient donc une stratégie de neutralisation du passé : “cela n’existe plus”, donc “cela ne mérite plus d’être jugé”.

Là où une abrogation devrait ouvrir à la justice, elle clôt souvent le débat. Elle impose une paix juridique sans réparation politique. Ce phénomène produit une seconde violence : celle du silence légal. L’effacement d’un texte devient l’effacement d’une douleur, d’un combat, d’une vérité. La loi morte devient une tombe sans nom, dont le deuil est interdit.

7. La survivance par l’administration

Nombre de lois mortes survivent dans l’administration active. Les pratiques policières, les procédures d’asile, les barèmes médicaux, continuent d’appliquer des logiques issues de textes pourtant caducs. Ce n’est plus le code qui dirige, mais l’habitude, le fichier, le formulaire hérité. Le droit devient un automate hanté.

Prenons l’exemple des “tests osseux” pratiqués pour déterminer l’âge des mineurs isolés étrangers : aucun texte légal ne les impose, mais la pratique administrative, issue d’un vieux corpus biomédical et sécuritaire, les entérine. Il n’y a pas de loi pour les justifier, mais leur application se perpétue, comme si une norme morte avait trouvé un corps pour marcher encore.

8. L’oubli stratégique

Enfin, certaines lois mortes disparaissent volontairement de la mémoire collective, non pas en raison de leur obsolescence, mais parce que leur souvenir dérange. C’est le cas des lois esclavagistes, des décrets coloniaux, ou encore des textes qui fondèrent la psychiatrie carcérale. Elles ne sont pas seulement abrogées : elles sont désindexées, effacées des manuels, exclues des programmes d’histoire, dissimulées dans les archives.

Ce silence produit une invisibilité politique. Une société qui oublie ses lois mortes se croit toujours juste. Le droit devient son propre blanchiment. Et l’oubli, en ce cas, n’est pas une négligence mais une opération idéologique : en effaçant les textes, on efface les crimes. En effaçant les crimes, on légitime les institutions.

Le droit, pourtant, devrait être capable de se souvenir, non pour se flageller, mais pour comprendre ce qu’il fut, ce qu’il permit, ce qu’il blessa. Les lois mortes ne sont pas derrière nous. Elles sont au-dessous.

Conclusion : Archéologie d’un pouvoir spectral

Les lois mortes ne reposent jamais en paix. Elles hantent les usages, les mentalités, les couloirs administratifs. Leur disparition formelle n’annule ni leur empreinte sociale ni leur pouvoir de structuration implicite. Ce sont des lois fantômes, mais puissantes : elles parlent encore à travers ceux qui les ont intériorisées, à travers les algorithmes, les protocoles, les formulaires, les silences.

Le droit n’est pas une ligne du temps où les nouvelles lois effaceraient les anciennes. Il est une stratification, un palimpseste, un champ de ruines où les édifices récents s’élèvent sur des fondations non purgées. Une loi peut bien être supprimée sans que les gestes, les réflexes, les peurs qu’elle a installés soient désinstallés.

C’est pourquoi il faut une archéologie du juridique, capable de nommer les vestiges, de fouiller les codifications passées, et de restituer à la mémoire publique les violences enterrées. Car tant que ces lois mortes ne sont pas mises en lumière, elles continueront de vivre… à travers l’oubli.

Et peut-être faut-il aller plus loin : admettre que certaines lois, même mortes, ont produit des formes de rationalité qui n’ont jamais été désactivées. Elles ont cadré les discours, installé des réflexes normatifs, constitué des subjectivités. Supprimer leur texte ne supprime pas leur effet.

C’est là qu’intervient la responsabilité du lecteur, du juriste, du citoyen. Interroger ce qui subsiste. Refuser que l’abrogation soit synonyme de rédemption. Exhumer les traces. Et inscrire, dans notre conscience historique, que toute loi morte est un avertissement, une mémoire enfouie ou pire : un projet prêt à renaître.

Et dans cet effort d’archéologie, un dernier danger guette : l’instrumentalisation du passé. Car même les lois les plus injustes peuvent être réactivées sous d’autres noms, en d’autres langages. Une loi morte peut ainsi redevenir vivante dans un corps nouveau : réforme sécuritaire, état d’urgence, standardisation algorithmique. Le droit, en se mimant lui-même, réactive ses spectres.

Il faut donc les nommer. Les transcrire. Les traduire. Leur donner une place dans le savoir, non pour leur rendre hommage, mais pour leur retirer la puissance du silence. Une société qui veut être juste ne doit pas seulement écrire de bonnes lois : elle doit se souvenir des mauvaises.

Et si l’on écoute bien, sous le vernis de la norme présente, on entend encore grincer la charpente ancienne. Ce ne sont pas des ruines inoffensives. Ce sont des pièges. Et parfois des promesses de retour.

Chapitre XXXXVIIII : L’Ordre et sa police

Zone 0 : Le périmètre

La ville semblait calme, ce matin-là. Une brume légère flottait encore sur les toits plats, et les rues, rectilignes, accueillaient leurs flux comme des veines nettoyées d’un trop-plein nocturne. Rien ne laissait paraître que la zone avait été bouclée. Il n’y avait ni sirène, ni cordon visible. L’ordre nouveau n’avait plus besoin de panique, ni de bruit : il opérait à distance, par effacement.

Une caméra pivotait à intervalle fixe au coin du bâtiment administratif, enregistrant chaque pas, chaque pause. Des capteurs thermiques intégrés dans les lampadaires filtraient les mouvements trop prolongés. Deux drones stationnaires, muets, se relayaient à huit mètres d’altitude. Tout était calibré.

À première vue, rien ne trahissait l’opération. Les habitants passaient, les volets s’ouvraient, les commerçants étalaient leurs produits, mais chacun savait. Les mots étaient plus lents, les regards plus courts. Une tension sans objet s’était répandue dans l’air, invisible mais agissante. On ne parlait pas de zone interdite. On disait simplement : « Mieux vaut éviter aujourd’hui. »

Il n’y avait pas de policiers en uniforme, pas de boucliers levés. L’ère du maintien de l’ordre massif était révolue. Ce qui régnait désormais, c’était le quadrillage silencieux, la gestion prédictive, le ciblage individualisé. Le territoire n’était plus une surface à défendre, mais un tissu à modéliser. Chaque anomalie était un point à corriger.

Les lieux avaient été catégorisés par gradient de risque : Zone 1, Zone 0, Zone grise. Zone 0, aujourd’hui, c’était ici : un quartier populaire en voie de normalisation, selon les termes du rapport. Une zone à "risques résiduels" terme neutre pour dire : il reste des vies qui n’entrent pas dans le cadre. Des corps trop présents, trop visibles, trop désordonnés.

Sur l’écran d’un opérateur, une cartographie dynamique s’animait : flux de déplacements, profils de risque, historiques d’interactions. Tout était surveillé, non pas pour prévenir un crime, mais pour maintenir un ordre statistique. Dans cette logique, l’intervention devenait un simple ajustement, une correction dans l’algorithme d’un monde sans faille.

Le silence faisait partie de la méthode. Aucun ordre crié, aucun appel à la dispersion. Seulement un glissement des présences, une densité d’attention accrue sur certaines figures, certains gestes. L’espace n’était plus défini par ce qu’on y faisait, mais par ce que l’on risquait d’y être. Et cette matinée, comme toutes les autres, reconduisait l’illusion d’une paix obtenue sans violence, une paix acquise par la compression constante des possibles.

L’ordre ne criait plus. Il filtrait. Il resserrait. Il anesthésiait.

L’unité X47 n’avait pas de nom, seulement un code et une devise : *« Maintenir sans apparaître. »* C’était une équipe spécialisée dans les zones dites "à fluctuation sociale élevée", autrement dit : les quartiers pauvres en période d’éveil.

Ils arrivaient tôt, toujours avant le jour. Cinq silhouettes grises, casquées, bardées de modules, sans insigne apparent. Leurs véhicules n’étaient pas bleus, mais noirs. Aucune sirène, aucun gyrophare. Rien qui attire l’attention avant que l’opération soit terminée.

Leur tâche n’était pas d’arrêter, mais de prévenir. Leur efficacité ne se mesurait pas en arrestations, mais en stabilité conservée. Ils travaillaient sur "signal faible" : une rumeur de tension, une plainte récurrente, un rassemblement non déclaré. On les envoyait pour évaluer, scanner, désamorcer, formater.

L’unité utilisait un protocole précis : détection, immersion, recadrage. Aucun mot n’était utilisé sans validation sémantique. Les agents recevaient chaque matin un tableau de tonalité comportementale : sourire léger conseillé, regard non-insistant, voix calme avec inflexion descendante. Leur simple présence devait rééduquer l’espace.

Ils ne voyaient pas les gens. Ils voyaient des trajectoires. Des volumes. Des risques. Tout était réduit à une échelle probabiliste de conflit, à un score prédictif d’instabilité. Un cri de bébé, une course trop rapide, un rire perçu comme sarcasme : tout pouvait déclencher une reconfiguration de la scène.

L’unité X47 ne poursuivait pas des délits, mais des écarts. Leur lexique interne parlait de "dérive vectorielle" pour désigner un individu qui restait trop longtemps sans mouvement clair, ou de "bruit de masse" pour une conversation perçue comme instable. Ils agissaient rarement physiquement. Il suffisait souvent qu’ils s’approchent pour que le désordre se dissolve – ou se réfugie plus loin.

Parfois, ils prenaient un corps. Jamais avec violence manifeste, toujours avec ce calme chirurgical propre à l’époque : immobilisation douce, accompagnement vers un véhicule sans insigne, puis redirection vers un "centre d’harmonisation préventive". L’individu réapparaissait plus tard, souvent silencieux, ajusté, ou absent.

À la fin de chaque opération, l’unité laissait derrière elle un vide propre. Les rues semblaient lavées. Le monde reprenait sa structure prévue. Personne ne disait rien, mais chacun savait qu’il avait été regardé, mesuré, noté. Le pouvoir avait opéré, sans cri, sans trace, mais avec une précision algorithmique qui ne laissait plus aucune place à la respiration.

Dans les rapports, on lisait : *« Situation normalisée sans recours au protocole 3. Effet dissuasif maintenu. Niveau de tension communautaire en diminution de 0.8 %. »* Rien sur les regards fuyants, les épaules crispées, les silences plus lourds que l’air. L’algorithme, lui, souriait : tout allait bien.

Et c’est ainsi qu’ils repartaient, invisibles et mécaniques, vers une autre zone, une autre tension naissante. Ils n’étaient ni héros ni tortionnaires – seulement les rouages silencieux d’une paix calculée, où l’ordre valait plus que le droit, et où chaque respiration humaine devait prouver qu’elle ne troublait pas la courbe.

Le centre ne portait pas de nom. On l’appelait simplement "le Noyau", ou "le Tableau", selon les registres. Il était enfoui sous terre, quelque part entre deux quartiers administratifs, sans pancarte, sans fenêtre, sans bruit. À l’intérieur, des centaines d’écrans, de flux, de cartes thermiques. Une cartographie vivante de la cité, palpitante de données, de microsignes, de codes couleur.

Chaque geste, chaque attroupement, chaque ralentissement de circulation, chaque variation du niveau sonore dans une rue pouvait déclencher une alerte. Pas une alerte comme avant, pas de gyrophare, pas de panique, mais une élévation de protocole. Une ombre glissait alors dans la hiérarchie des opérations. Une main se tendait quelque part dans le réseau.

Le centre ne recevait pas d’ordres : il les produisait. Il n’était pas un poste de surveillance, mais un dispositif de préemption. Ce n’était pas l’infraction qui enclenchait l’action, mais le soupçon statistique, la tension modélisée, la préfiguration d’un chaos non advenu. L’intelligence centrale apprenait à prédire le trouble, à frapper avant que la cause ne se pense elle-même.

Ils avaient abandonné depuis longtemps l’idée de neutralité. Le centre n’était pas neutre, il était normatif. Ce qu’il montrait était ce qui devait être corrigé, pas ce qui devait être compris. Les quartiers à forte densité humaine, les zones en mutation sociale, les espaces de parole publique : tout était cartographié comme potentiel d’anomalie. La police devenait correction de trajectoire. L’ordre était un résultat préfabriqué.

On y entendait rarement des voix. Seulement le cliquetis des interfaces, les mises à jour des modules de comportement, les résultats des évaluations de terrain. L’humain n’était plus requis que pour valider, en dernier recours, des décisions déjà prises par les logiques croisées du système. Il fallait que l’homme signe encore. Mais bientôt, même cette trace serait rendue inutile.

Un jeune agent, silencieux, regardait les cartes comme on regarde des fleuves de données sans fin. Il n’avait jamais vu les visages derrière les signaux. Pour lui, une protestation n’était qu’un pic de tension à aplatir, une voix était une onde trop large à lisser. Il croyait défendre la paix. On lui avait appris que la paix, c’était l’effacement parfait de la variation.

Dans un recoin du centre, dissimulé derrière les serveurs, un protocole expérimental s'exécutait en continu : il détectait non plus les actes, mais les intentions. On croisait des profils psychométriques, des historiques de navigation, des empreintes faciales croisées à des micro-expressions. L’objectif n’était plus de maintenir l’ordre, mais de prévenir l’émergence de la pensée dissidente.

Une alarme silencieuse se déclencha sur une ligne infime, à peine une variation de flux : un vieil homme s’était arrêté trop longtemps devant une plaque commémorative. L’analyse émotionnelle de sa posture déclenchait une alerte de niveau 2. Trop de recueillement, trop d’immobilité. Un risque de souvenir. Un risque de sens.

Une patrouille fut redirigée. Pas d’arrestation. Juste une présence, un rappel. Le message passait mieux ainsi : l’ordre est une étreinte invisible. On n’écrase plus, on enveloppe.

On croyait la police en mouvement. Mais elle sculptait.
Elle dessinait les parcours, modelait les flux, assignait les vitesses.
Dans certains quartiers, les trottoirs étaient plus étroits : pour éviter les rassemblements.
Les bancs étaient sans dossier : pour empêcher qu'on s'y repose.
Les ronds-points, plus visibles : pour mieux orienter la surveillance.
Les murs, plus blancs : pour que tout visage y ressorte.
L'architecture elle-même devenait auxiliaire du contrôle.
L'urbanisme, une technique de quadrillage.

Il n'y avait plus de rues "à surveiller" : il y avait des rues conçues pour que la surveillance s'y exerce d'elle-même.
Les places étaient circulaires, les angles supprimés, les lumières constantes.
Et quand un coin d'ombre persistait, il était déclaré zone de non-droit.

Les caméras n'étaient plus seulement posées : elles étaient pensées en amont.
Chaque borne Wi-Fi, chaque mobilier urbain contenait une extension policière.
Des microphones discrets détectaient les éclats de voix.
Des balises thermiques isolaient les "corps inactifs", autrement dit : ceux qui traînaient, ceux qui dormaient, ceux qui ne produisaient rien.

Une ville se redessine comme une salle d'attente sans fin :
on s'y tient droit, en silence, on ne proteste pas.
La rue n'est plus un lieu, c'est une file.
Et celui qui quitte la file devient suspect.

Même l'air semblait codifié.
Il n'y avait plus de brise hasardeuse, plus de clameur spontanée.
Tout était contenu.
Le vacarme joyeux d'une cour d'immeuble ? Dissous par des rappels au règlement.
Les musiciens de rue ? Soumis à autorisation sonore et à géolocalisation.
Les cris d'enfant ? Tolérés de jour, interdits de nuit.
Les slogans ? Limités aux zones désignées, dans des horaires fixés.

Le moindre débordement spatial devenait infraction :
manger assis par terre, dormir sur un banc, coller une affiche, se tenir à deux dans une entrée.
La police n'avait même plus à intervenir.
L'espace lui-même réprimait.

Et quand venait la parade, annuelle, démonstrative
on repeignait les murs, on effaçait les tags,
on postait les brigades à chaque angle.
La ville devenait vitrine.
Et tout ce qui n'entrait pas dans le cadre
était repoussé dans l'arrière-scène.

Un État ne frappe jamais, il applique. Il ne tue jamais, il neutralise. Il ne ment jamais, il communique.

Les armes avaient changé. Elles n'étaient plus seulement balistiques, elles étaient narratives.
Une matraque dans une main, un micro dans l'autre.
Chaque intervention était suivie d'un communiqué. Chaque arrestation, d'un récit maîtrisé.
Les caméras embarquées servaient moins à protéger les citoyens qu'à produire la preuve de l'ordre.
L'image nettoyée, stabilisée, découpée, devenait dispositif de neutralisation.

Les drones patrouillaient sans ciller.
Ils parlaient avec une voix synthétique.
Leur regard, lui, n'était pas interprétable : il calculait.

Dans les écoles de police, on apprenait désormais la rhétorique de crise :
comment justifier une arrestation préventive,
comment nommer une violence : "intervention musclée mais proportionnée",
comment renommer une bavure : "dysfonctionnement isolé".

Les uniformes changeaient aussi.
Moins militaires, plus technologiques.
Ils donnaient à voir la neutralité.
Comme si l'habit seul effaçait l'intention.

Et lorsque la foule grondait encore,
on invoquait le droit. Toujours.
On citait les lois, les codes, les arrêtés.
On parlait d'état de droit, de continuité républicaine.
Même les coups avaient des alinéas.

Mais le véritable armement, celui qu'on ne voyait pas,
n'était ni dans les tonfas, ni dans les fusils,
mais dans les mots déposés, les syntagmes huilés,
dans cette capacité à reformuler la douleur
en « incident maîtrisé »,
à rebaptiser la peur en « sentiment d'insécurité »,
à convertir l'humiliation en « procédure adaptée ».

Le langage devenait bouclier, armure, camouflage.
On ne disait plus : *frapper*,
on disait : *saisir*.
On ne disait plus : *violenter*,
on disait : *immobiliser*.
On ne disait plus : *tuer*,
on disait : *mettre fin à la menace*.

Ainsi l'ordre avançait,
non pas dans la brutalité nue,
mais dans la grammaire savante de la neutralisation.

Il n’est plus nécessaire de briser les soulèvements
quand on les empêche d’avoir lieu.
La désobéissance, avant même de se dire,
se voit absorbée dans un dispositif de prévention,
de régulation, de précaution.

La déclaration de manifestation devient un parcours d’obstacles :
horaires restreints, trajets imposés,
interdictions préfectorales, obligations de déclaration préalable,
rassemblements interdits « par mesure de sécurité ».

La désobéissance devient
soit invisible,
soit illégale.

Et quand elle surgit tout de même,
elle est disqualifiée d’avance :
« casseurs », « éléments extérieurs »,
jamais citoyens, jamais légitimes.
On les filme, on les isole, on les dissèque.
On désymbolise leur geste : ce n’est plus un cri,
ce n’est plus une révolte
c’est un trouble à l’ordre public.

L’acte devient bruit.
Le bruit devient nuisance.
La nuisance devient charge pénale.

On ne débat plus de la cause.
On évalue les dégâts.

L’ordre ne réprime plus seulement les actes,
il prévient les intentions.
Un tweet suffit à être fiché.
Un regard, à être suspect.
Un trajet, à être modélisé.

La désobéissance devient profil,
la contestation devient donnée.
Et dans les fichiers
des milliers de noms,
de comportements,
de fréquentations.

Le soupçon devient preuve,
la preuve devient justification.

Les forces de l’ordre agissent alors
non plus contre un crime,
mais contre une probabilité.

Et les citoyennes, les citoyens,
deviennent des événements en puissance
qu’il faut désamorcer à l’avance.

La désobéissance est ainsi dissoute,
non pas dans la violence ouverte,
mais dans la préemption totale du possible.

Il est un seuil que les caméras ne montrent pas.
Un silence, une tension avant la charge.
Un mot qu’on dit trop fort, un pas qui déborde,
et la ville bascule dans une autre géométrie.

Ici, les corps ne sont plus des citoyens,
mais des flux à contrôler,
des masses à dissoudre,
des tensions à contenir.

Le policier n’est plus un visage :
il est casque, bouclier, procédure.
Il n’écoute pas.
Il interprète.
Il n’accueille pas.
Il dissuade.

Chaque angle est un piège,
chaque rue devient entonnoir.
On guide les foules,
on les presse,
on les découpe en zones à disperser.

Les seuils ne sont pas indiqués sur une carte.
Ils s’imposent par gestes, par regards,
par la simple présence de l’armure.

Il y a les seuils visibles :
les barrières, les cordons, les grilles.
Et il y a les seuils indicibles :
le point où l’on cesse d’être protégé,
et commence à être visé.

À ce moment précis,
la respiration change.
Les voix se taisent,
les pas se resserrent.

On sent que l’espace s’est reconfiguré,
non plus pour garantir la paix,
mais pour légitimer la force.

Et quand la main se lève,
ce n’est pas un individu qui frappe,
mais une doctrine.
Un système.
Un seuil devenu goulot.

L’ordre ne se voit pas toujours,
mais il se sent,
il serre,
il entaille sans prévenir.

La violence policière ne se dit pas toujours avec des balles.
Elle s’insinue dans les postures,
dans les interpellations dites “de routine”,
dans les visages qu’on cible,
dans les corps qu’on suspecte.

Elle prend la forme du harcèlement spatial :
présence constante,
vérification répétée,
mains sur les murs, regards figés.

Elle se justifie par la norme :
“Nous faisons notre travail.”
Mais la norme est une lame souple,
qui s’abat plus souvent sur les mêmes nuques.

La blessure n’a pas toujours de bleu,
ni de sang.
Parfois, elle est invisible,
mais constante.

Elle laisse une trace dans les nerfs,
dans la marche d’un jeune qui n’ose plus courir,
dans le souffle d’une femme qui serre son sac,
dans le dos courbé d’un vieil homme qui ne regarde plus la rue.

Il n’est plus nécessaire de déclarer l’état d’exception.
Il suffit d’en organiser la permanence.

On parle de sécurité renforcée,
de vigilance accrue,
de lutte contre le risque.

Mais ce risque a un visage,
une tenue,
une langue maternelle.

Ce n’est plus l’exception qui déroge au droit,
c’est le droit qui intègre l’exception,
comme clause,
comme habitude,
comme infrastructure.

On enferme d’abord pour prévenir.
On frappe avant l’acte.
On tue sans procédure.

La suspicion devient preuve.
La preuve devient prétexte.
Le prétexte devient politique.

Et bientôt,
la ville elle-même devient suspecte.
On quadrille les places,
on trace les itinéraires,
on cartographie les possibles.

Ce n’est plus l’ennemi qu’on vise.
C’est le vivant.

On dresse des murs invisibles
entre ceux qui peuvent passer
et ceux qu’on laisse attendre,
fouiller, justifier, prouver, trembler.

Chaque badge, chaque contrôle,
chaque regard pesé
construit une topographie du soupçon.

Les enfants apprennent à se taire,
les mères à détourner les yeux,
les vieux à ne plus sortir la nuit.

Ce n’est pas la loi qui gouverne :
c’est l’anticipation de son dévoiement,
c’est l’ombre du geste autorisé.

Et sous les lumières blanches des caméras,
la ville s’endort,
moins protégée que figée,
moins sûre que soumise.

Il n’est plus besoin de frapper fort.
Le murmure suffit.
Un mot dans un rapport,
une annotation en marge,
un nom glissé dans un fichier.

Les murs ne hurlent plus.
Ils enregistrent.

Chaque pas est un signal.
Chaque parole, une empreinte.
Chaque hésitation, un indice.

Le contrôle ne se voit pas toujours.
Il devine.
Il entoure.
Il précède.

On ne dit pas : « vous êtes coupable »,
mais : « vous êtes surveillé. »

Et cela suffit.

On apprend à marcher droit
sans qu’aucune ligne ne soit tracée.
On s’autocensure
sans que personne ne l’exige.
On se conforme
par crainte d’une faille,
d’un soupçon,
d’un retour de l’ordre.

Interlude XXXXVIIII : Lexique de la contrainte

Ordre public
Du latin *ordo* (rang, disposition) et *publicus* (de tous).
Notion centrale dans le droit administratif, justifie toute restriction à une liberté dès lors qu'un "trouble" est anticipé.
Mais l'ordre public n'est jamais neutre : il reflète l'ordre social dominant. Ce qu'il protège, ce ne sont pas les personnes, mais les structures, propriété, hiérarchie, image de stabilité. L'ordre public devient alors un instrument de disqualification politique.

Autorité
Du latin *auctoritas*, pouvoir d'augmenter, de faire croître.
À l'origine liée au prestige du sénat romain, elle désigne aujourd'hui un pouvoir légalement reconnu et obéi.
Mais l'autorité n'est pas synonyme de légitimité. Elle fonctionne souvent sur l'intimidation et l'acceptation contrainte.
Dans l'usage policier et administratif, elle devient une auto-justification circulaire : « J'ai raison car je suis l'autorité. »

Sécurité intérieure
Concept institutionnalisé dans les politiques d'État depuis la fin du XXe siècle.
Elle se substitue à la *sûreté* (notion révolutionnaire liée à la liberté) pour désigner un système défensif tourné contre les citoyens eux-mêmes.
La "sécurité intérieure" postule l'ennemi intérieur, une population sous surveillance permanente. Ce terme autorise l'exception dans l'ordinaire.

Paix sociale
Formule paradoxale : il s'agit moins d'une paix que d'une absence de bruit.
Elle désigne un équilibre apparent dans les rapports sociaux, obtenu non par justice mais par anesthésie des conflits.
La paix sociale n'est jamais un objectif en soi : elle est un moyen de maintenir l'ordre économique et politique, parfois au prix d'une violence muette.

Trouble à l'ordre
Expression juridique floue, souvent utilisée pour disqualifier des manifestations ou des rassemblements spontanés.
Elle implique que tout surgissement collectif hors des formes reconnues est dangereux.
Cette notion criminalise le visible, non pas l'acte, mais sa mise en scène. Elle réprime le désaccord qui dérange plus que la violence elle-même.

Infraction
Du latin *infringere*, « briser ».
Ce mot évoque une transgression, une rupture d'un cadre juridique.
Mais il ne dit rien du contexte : toute infraction suppose un cadre préalable, parfois injuste. C'est le droit qui produit l'infraction, non l'inverse. Dans une société d'exception, l'infraction devient un outil de ciblage.

Déviance
Du latin *deviare*, « sortir du chemin ».
Catégorie sociologique normalisante, utilisée pour désigner ce qui s'écarte de la norme.
Mais qui trace la ligne droite ?
Le terme sert souvent à pathologiser les comportements marginaux, à faire de la divergence une pathologie. Il renforce les normes morales en les naturalisant.

Obéissance
Du latin *oboedire*, « écouter sous ».
L'obéissance n'est pas la simple exécution d'un ordre : c'est l'acceptation implicite d'un pouvoir.
Elle est valorisée comme vertu dans les institutions (armée, école, famille), mais devient un danger lorsqu'elle empêche la responsabilité individuelle. L'obéissance est le sol fertile de toutes les violences bureaucratiques.

Conformité
Du latin *conformare*, « modeler ensemble ».
Dans la loi, elle désigne l'ajustement d'un comportement à une norme.
Mais derrière l'apparente neutralité du terme se cache une fonction coercitive : imposer un modèle unique de citoyenneté, d'identité, de corps. La conformité est un filtre qui exclut sans violence visible.

Neutralité
Du latin *neuter*, « ni l'un ni l'autre ».
En politique et en droit, elle prétend à l'impartialité.
Mais dans les dispositifs de contrôle, la neutralité n'existe pas : elle est une construction.
Prétendre être neutre, c'est souvent refuser de reconnaître les rapports de force. La "neutralité" de l'État sert à dissimuler ses choix idéologiques derrière des procédures.

Légalité
Du latin *legalis*, « relatif à la loi ».
Est qualifié de "légal" ce qui est conforme à un texte normatif.
Mais la légalité ne garantit ni la justice ni la morale. Les pires régimes se sont toujours prévalus de leur légalité.
L'invocation de la légalité permet de faire taire l'indignation sous prétexte de procédure.

État de droit
Formule utilisée pour affirmer la soumission des pouvoirs publics à la loi.
Mais l'"État de droit" devient souvent le camouflage de l'arbitraire légalisé : il suffit de modifier la loi pour faire du contrôle une règle.
Ce concept s'autodétruit dès lors qu'il ne protège plus les faibles mais les dispositifs eux-mêmes.

Clause de nécessité
Permet de déroger à des droits fondamentaux au nom d'un "danger exceptionnel".
Elle repose sur une fiction juridique : que l'urgence rend la contrainte légitime.
Mais cette clause ouvre la porte à une normalisation de l'exception, où l'on peut suspendre les libertés au nom d'un intérêt supérieur indéfini.

Légitime défense (étatique)
Originellement individuelle, elle a été transposée aux États, puis à leurs forces de l'ordre.
Le terme est devenu un blanc-seing : il suffit de postuler une menace pour justifier une riposte.
Dans la pratique, cela revient à autoriser toute violence, à condition de bien la formuler dans le procès-verbal.

Décret
Du latin *decretum*, « décision arrêtée ».
Instrument du pouvoir exécutif permettant de créer une règle sans vote parlementaire.
Il incarne la verticalité du pouvoir. Dans les régimes sécuritaires, les décrets sont la méthode privilégiée de contournement du débat démocratique.

Lacune juridique
Zone non couverte explicitement par le droit.
Elle devient un terrain de pouvoir implicite : ce qui n'est pas interdit n'est pas nécessairement permis, mais laissé à l'arbitraire.
Les lacunes permettent de maintenir une brume favorable à l'interprétation autoritaire.

Procédure
Du latin *procedere*, « avancer, progresser ».
Désigne la manière de faire, d'agir selon un cadre formel.
Mais elle devient parfois l'alibi parfait de l'inaction ou de la violence : on suit la procédure, même si elle produit l'injustice. La procédure protège l'institution plus que les individus.

Suspension des droits
Acte juridique exceptionnel, mais de plus en plus normalisé.
Elle consiste à retirer temporairement un droit pour en "protéger" d'autres.
Mais en pratique, la suspension des droits vise toujours les mêmes : minorités, contestataires, pauvres. Elle révèle une hiérarchie implicite entre droits.

Délit d'intention
Sanction d'un acte non commis, mais supposé préparé.
Le droit pénal contemporain glisse vers cette logique préventive, héritée des régimes autoritaires.
On ne juge plus des actes, mais des potentiels, des profils, des présomptions.

Ordonnance
Instrument d'origine monarchique, toujours en usage.
Permet de légiférer rapidement sans débat, puis de faire ratifier a posteriori.
C'est une technique de forçage juridique : elle inverse la temporalité du pouvoir en mettant l'exécutif devant le fait accompli.

Contrôle d'identité
Action administrative présentée comme routine, mais utilisée comme tri social.
Sa prétendue "neutralité" est contredite par la réalité : il cible des apparences, pas des actes.
Le contrôle devient un message : vous êtes visible, donc suspect.

Rassemblement interdit
Formule issue du code de la sécurité intérieure.
Elle ne juge pas les intentions, mais la forme visible du collectif.
Son usage montre que le corps rassemblé dans l'espace public est perçu comme menace en soi, une incarnation d'un désordre possible.

Garde à vue
Du latin *videre*, « voir » : mettre quelqu'un "sous la vue" de la police.
Théoriquement temporaire, elle permet une privation massive de libertés sans jugement.
La garde à vue sert souvent de punition déguisée, de réponse anticipée à une désobéissance.

Mesure préventive
Forme de punition sans faute.
Elle suppose que l'intention ou le potentiel d'agir suffisent à restreindre une liberté.
Dans les faits, c'est un outil pour dissuader, faire taire, disqualifier par avance.

Fouille
Acte de perquisition physique ou matérielle.
Elle manifeste un pouvoir unilatéral sur l'intimité d'un individu.
Même lorsqu'elle est présentée comme protocolaire, elle rappelle à chacun que son corps peut devenir suspect à tout moment.

Interpellation
Terme vague englobant l'arrestation, l'amenée au poste, ou l'intimidation verbale.
Elle traduit un pouvoir de préemption sur la liberté de mouvement.
Dans les quartiers populaires, elle devient un rite quotidien : on est interpellé parce qu'on existe au mauvais endroit.

Comportement suspect
Expression floue, sans ancrage juridique précis.
Elle repose sur des critères implicites : regard, posture, allure, parole.
Ce flou est son efficacité : il autorise toutes les suspicions sans avoir à les prouver.

Infraction potentielle
Oxymore juridique : désigne quelque chose qui n'a pas eu lieu.
Elle ouvre la porte à la punition anticipée, à la justification rétroactive de la violence.
Le simple fait d'exister dans l'espace public peut alors être réinterprété comme menace.

Zone de sécurité prioritaire
Désignation administrative qui géographise le soupçon.
Ce ne sont pas les crimes qui y sont plus nombreux, mais la présence policière.
Ces zones produisent l'illusion d'un espace en crise pour y légitimer l'exception.

Maintien de l'ordre
Expression historique issue des doctrines coloniales.
Elle ne désigne pas la protection de la paix, mais l'écrasement de tout trouble à la hiérarchie.
Elle suppose une guerre permanente, où la foule est traitée comme une menace par défaut.

Profil à risque
Notion statistique importée dans le domaine sécuritaire.
Elle repose sur des modèles de prédiction algorithmique et des critères opaques.
Le “risque” devient ainsi un portrait-robot préventif, l’individu est suspect non pour ce qu’il a fait, mais pour ce qu’il pourrait être.

Récidive
Du latin *recidere*, « retomber ».
Présente comme anormale la répétition d’un acte, tout en ignorant les causes structurelles.
Elle légitime l’alourdissement des peines, crée une justice à double vitesse, et transforme la punition en destin.

Mesure d’isolement
Procédure pénitentiaire ou administrative, souvent présentée comme protection.
Elle est pourtant l’une des formes les plus destructrices de contrainte.
L’isolement prolonge la peine au-delà du jugement, et rend invisible celui qu’on ne veut plus entendre.

Centre de rétention
Lieu de privation de liberté sans condamnation judiciaire.
Utilisé majoritairement pour les étrangers, il fait du non-statut juridique une faute.
C’est une zone grise, hors du droit, où la violence se fait discrète mais continue.

Surveillance algorithmique
Système de contrôle automatisé basé sur l’analyse de données massives.
Elle prétend à l’objectivité mais reproduit les biais des sociétés qui l’ont programmée.
L’algorithme ne surveille pas les comportements, mais les profils : il généralise la présomption.

Statistique délinquante
Instrument présenté comme neutre mais construit sur des catégorisations préalables.
Elle rend visibles certains actes (cambriolages, vols), mais invisibilise d’autres (fraudes fiscales, violences policières).
Elle est moins une photographie de la réalité qu’un outil pour désigner des ennemis sociaux.

Acte perturbateur
Terme issu des règlements scolaires, pénitentiaires ou hospitaliers.
Il ne qualifie pas une faute, mais une rupture d’ambiance, un écart au silence.
Il transforme la parole ou la plainte en problème d’ordre, et légitime l’exclusion.

Mesure corrective
Action visant à “ramener dans la norme” un individu perçu comme inadapté.
Sous son apparence bienveillante se cache une logique disciplinaire.
Elle postule que la norme est juste et que toute divergence est erreur.

Réadaptation
Concept venu du vocabulaire médical, aujourd’hui utilisé en justice et en travail social.
Elle suppose que le sujet est défaillant, et non que le système est inadapté.
C’est l’injonction à redevenir conforme, même au prix de l’effacement de soi.

Responsabilisation
Forme contemporaine de la culpabilisation.
Elle fait porter à l'individu l'entière charge de sa situation, en effaçant les structures.
"Être responsable" signifie alors : se plier aux normes, accepter la contrainte, ne pas contester.

Mesure d'accompagnement
Formule euphémisante désignant une restriction.
Elle donne l'illusion d'un soutien là où il y a un encadrement forcé.
"Accompagner" devient ici : surveiller, orienter, limiter. On escorte pour mieux enfermer.

Droit à être protégé
Invoqué dans les textes administratifs pour justifier des mesures de contrôle (mineurs, majeurs protégés).
Ce "droit" se transforme en obligation à la docilité.
La protection devient une forme d'enfermement symbolique, une infantilisation masquée.

Non-lieu
Terme juridique indiquant l'absence de suite judiciaire.
Mais dans l'imaginaire collectif, il évoque souvent l'impunité.
Le non-lieu est le lieu de la disparition du débat, où la vérité n'a pas besoin d'être dite pour être enterrée.

Régulation
Processus présenté comme équilibrant ou ajustant.
Mais qui régule, régule toujours en faveur d'un ordre déjà établi.
La régulation devient un mécanisme d'étouffement de la contestation, un lissage de surface.

Usager du droit
Terme issu des réformes managériales de la justice.
Il remplace "citoyen" ou "justiciable" par une figure passive, presque clientéliste.
L'usager n'est pas acteur : il consomme ou subit, mais ne transforme pas.

Encadrement renforcé
Souvent utilisé dans le champ social, psychiatrique ou éducatif.
Il signifie un accroissement du contrôle sous couvert de bienveillance.
Renforcer l'encadrement, c'est souvent desserrer les libertés.

Neutralisation
Terme issu du langage militaire, adopté dans le vocabulaire policier.
Il masque la violence derrière une abstraction technique : neutraliser, ce n'est ni tuer ni blesser — c'est rendre inoffensif.
Mais inoffensif pour qui ? Et au nom de quoi ?

Incident isolé
Expression utilisée pour éviter de reconnaître un phénomène systémique.
Elle isole le fait pour mieux effacer le contexte.
L'incident n'est jamais isolé : c'est la répétition qu'on refuse de voir.

Mesure exceptionnelle
Formule utilisée pour justifier l'exception dans le droit.
Mais ce qui est exceptionnel aujourd'hui devient la norme demain.
L'exception est le laboratoire du pouvoir : c'est là qu'il s'expérimente, puis se généralise.

Clôture juridique
Procédure ou décision marquant la "fin" d'un dossier.
Mais cette clôture est rarement une fermeture symbolique : pour les victimes, elle ne clôt rien.
Elle enterre la douleur dans le langage administratif, sans jamais la reconnaître.

Le langage du droit, dans sa forme la plus visible comme dans ses replis les plus discrets, ne se contente pas de décrire le réel : il l'impose. Chaque mot employé dans les dispositifs de contrainte, qu'il soit choisi pour sa neutralité apparente ou sa technicité obscure, agit comme un outil de découpe. Il découpe les situations, les responsabilités, les corps et les récits. Par la simple tournure d'une phrase administrative, on peut déplacer la faute, effacer la violence, ou travestir une répression en protection. La langue ne juge pas, elle ordonne, et parfois, elle ordonne de se taire.

Ce lexique n'est donc pas une liste de termes neutres ou figés, mais une cartographie mouvante de la manière dont le pouvoir s'énonce. Il dit ce qu'il fait tout en dissimulant ce qu'il cause. Il transforme la violence matérielle en gestion, l'arbitraire en procédure, la dépossession en responsabilité. À travers les expressions les plus anodines "mesure d'accompagnement", "régulation", "usager du droit", se trame une structure logique : celle de l'effacement du conflit sous le vernis de la normalité.

Comprendre ces mots, les soumettre à la critique, c'est défaire un des verrous les plus puissants de la domination contemporaine : celui qui empêche de nommer ce que l'on subit. Car tant que les mots seront capturés, les actes qui les accompagnent resteront inaccessibles à la contestation. Une société ne peut pas se défendre d'une oppression qu'elle ne sait pas désigner, ni traduire. Lutter contre la contrainte commence toujours par un travail de déminage du langage.

Il ne suffit donc pas de parler autrement : il faut comprendre ce qui, dans notre manière de dire, autorise à faire souffrir sans jamais le dire. Ce lexique n'est pas seulement un outil de compréhension, mais une arme critique. Car en nommant clairement ce qui était enveloppé, en défaisant les euphémismes et les silences techniques, on rend à la langue sa puissance d'insoumission. Et l'on restitue aux opprimés leur droit fondamental : celui d'appeler la contrainte par son nom.

Chapitre XXXXX : Le Tribunal de l’exception

On m’a appelé.
Mais le nom
était effacé.

Il y avait une voix,
sans bouche,
qui résonnait derrière les murs.

Je n’ai pas compris d’où venait le couloir,
ni quand il avait commencé.

La lumière fuyait les angles.
Le sol s’inclinait sous mes pas.
Les murs me connaissaient.

“Veuillez patienter.”

Mais il n’y avait pas de chaise.
Ni seuil.
Ni montre.
Seulement des papiers vierges au fond de mes poches.

Mon numéro changeait à chaque regard.
Les autres attendaient aussi,
mais aucun ne se souvenait de pourquoi.

L’air sentait le classement.
L’humidité des décisions anciennes.
Les noms suspendus aux plafonds gouttaient sur nos fronts.

J’ai crié : “Présent !”
Mais personne ne cochait la case.

La ligne d’appel n’était pas tracée,
mais les absents étaient rayés d’office.

Quelqu’un m’a demandé :
“Avez-vous apporté votre non-culpabilité ?”
J’ai montré mes mains.
Il les a pesées, sans me regarder.

Le mur m’a remis un formulaire transparent.
J’y ai inscrit mon nom à l’envers,
par crainte d’être lisible.

Puis j’ai attendu qu’on m’accuse,
mais il semblait que tout était déjà prouvé.

Les voix continuaient d’énumérer les présents.
Je ne reconnaissais aucun des noms,
mais tous me désignaient.

“Identité ?”
Ma voix s’est tue avant ma bouche.

“Déclaration ?”
J’ai tendu une feuille vide, il l’a tamponnée.

“Consentement ?”
Il était déjà signé. Par d’autres.

Le greffier ne levait pas les yeux,
ses mains écrivaient seules,
dressaient procès-verbal du vide.

Il notait ce que je ne disais pas,
et soulignait mes silences.

Sa plume était un scalpel administratif,
ses gestes des lois en train de naître.

Il transcrivait des accusations que je n’entendais pas,
et leur donnait la forme d’un aveu.

J’ai demandé où était mon dossier,
il m’a répondu qu’il m’attendait avant moi.

Chaque case cochée devenait une dette,
chaque rature une preuve.
Je n’avais rien à contester,
la procédure m’avait précédé.

Le juge entra,
mais il n’y avait pas de porte.

Son pas ne fit aucun bruit,
ses vêtements ne portaient aucun pli,
sa présence ne provoquait ni regard, ni réaction.

Il était là.
Comme s’il avait toujours été là.

Il n’avait pas de visage,
juste une voix inamovible,
qui tombait de très haut.

“Le tribunal siège en ton absence effective.”

Mais j’étais là.

“Tu es jugé pour avoir été présent dans le non-lieu.”

Je n’ai pas compris la faute.

Il a souri sans lèvres :
“La procédure ne tolère pas les témoins d’eux-mêmes.”

La salle était vide,
mais chaque chaise portait mon nom.

Il lut une ordonnance faite d’omissions,
une sentence sans condition,
qui s’exécutait avant son énoncé.

J’ai voulu parler.
La salle a toussé à ma place.

Les murs ont noté mon insubordination.

“Tu as dérogé à la règle du silence préalable.”

J’ai demandé : quelle règle ?

Il a répondu :
“Celle que ta présence a violée par existence même.”

Le greffier griffonna un mot,
mais le papier s’embrasa à mi-course.

Le juge leva le marteau.
Mais il n’y avait pas de bois sur lequel frapper.

Alors le marteau tomba dans l’air,
et l’air s’effondra.

“Le jugement n’est pas prononcé,
car il n’a jamais cessé d’être.”

Le greffier raturait des dates qui n’étaient pas encore venues.

La sentence n’était pas une décision,
c’était une condition.

Un état de prononcé permanent,
qui pesait comme une lumière trop blanche.

“Vous êtes déclaré compatible avec la disparition.”

La formule fut répétée,
dans toutes les langues administratives,
par des voix que je n’avais pas entendues entrer.

Le dossier était clos avant mon arrivée,
mais ma sortie était reportée à perpétuité.

Chaque tentative d'appel
était considérée comme récidive.

Le jugement se nourrissait de lui-même,
et il avait faim.

Je ne sus jamais si j’avais été condamné,
ou dissous.

L’on me fit sortir par l’absence,
par un couloir qui n’existait que pour les condamnés sans verdict.

Mon nom fut effacé des registres,
mais ajouté aux statistiques.

Mon adresse fut rendue à l'État,
mon silence signé par un tiers.

On me donna un certificat d'existence expirée,
et l'interdiction de le contester.

Je croisais d'autres figures floues,
tous portaient un masque fait de leur propre oubli.

Aucun ne parlait la même langue,
mais tous avaient reçu la même peine :
être là sans pouvoir s'y tenir.

Les rues ne menaient plus nulle part.
Les institutions ne fermaient jamais.
La procédure les tenait ouvertes, même mortes.

Peu à peu,
mon ombre perdit son contour,
et mon corps cessa d'avoir un bord.

Je n'étais pas un disparu.
Je n'étais pas un vivant.
Je n'étais pas un mort.
J'étais le jugement.

Interlude XXXXX : Corpus delicti

Le tribunal d'exception, tel que représenté dans le poème *Le Tribunal de l'exception*, n'est pas une invention poétique : il est la mise en forme littéraire d'une réalité juridique attestée.

En droit, l'état d'exception désigne une situation dans laquelle les règles ordinaires sont suspendues au profit d'un pouvoir souverain qui ne répond plus des lois qu'il suspend.

Ce paradoxe est défini par Carl Schmitt : « est souverain celui qui décide de l'état d'exception. » Giorgio Agamben, dans *Homo Sacer* (1995), théorise cet espace comme un vide légal : la loi s'applique en cessant de s'appliquer. Le sujet y est exclu-inclus : il appartient au droit seulement en tant qu'il est exclu de ses garanties.

Historiquement, les premiers tribunaux d'exception apparaissent dans l'Empire romain avec la suspensio iuris, puis sont réactivés sous la Révolution française, notamment avec le Tribunal révolutionnaire (1793).

Plus tard, les régimes autoritaires s'en emparent : Cour martiale sous Mussolini, Volksgerichtshof nazi, ou encore Commission militaire américaine à Guantanamo Bay.

Mais dans le poème, cette figure est poussée plus loin : elle ne se contente pas de trancher en dehors du droit, elle crée un monde où l'accusation n'est plus nécessaire.

Il n'y a ni faute, ni crime, seulement la présence du sujet comme anomalie. Le jugement est préexistant à l'audience, et l'audience est dépourvue de spectateurs.

Cela renvoie à une notion capitale dans la théorie juridique : celle de non-lieu – non pas au sens de relaxe, mais au sens d'espace vide dans lequel s'exerce un pouvoir sans forme.

Agamben l'a formulé ainsi : « L'état d'exception tend de plus en plus à se présenter comme le paradigme de gouvernement dominant dans la politique contemporaine. » (*Homo Sacer*, 1995).

Dans cette optique, *Le Tribunal de l'exception* décrit non pas un écart au système, mais sa vérité profonde, masquée dans les apparences de neutralité. Le non-lieu devient le lieu normatif.

Ainsi, dans les démocraties contemporaines, l'exception n'est plus seulement une mesure temporaire : elle devient structurelle. En France, par exemple, l'état d'urgence décrété après les attentats de 2015, puis inscrit dans le droit commun via la loi de 2017, marque ce basculement. Ce que l'on prétendait provisoire est devenu permanent.

Le poème reflète cette bascule : le tribunal ne se réunit pas, il subsiste. Il n'attend pas de crime, il constate une présence. Il ne juge pas un acte, il entérine une exclusion.

Le tribunal d'exception n'est pas un lieu, mais une condition juridique latente. Ce que Kafka présentait comme absurdité devient logique administrative. Le poème, en poétisant ce cadre, ne l'exagère pas : il le révèle.

Dans *Le Procès* de Franz Kafka, l'accusé Josef K. est convoqué sans savoir ce qu'on lui reproche. On lui parle, on l'interroge, on l'intimide, mais jamais on ne lui dit précisément ce qu'il a fait. Le crime, dans cet univers, est présupposé, non démontré. Il est ontologique : le fait même d'être là, dans ce monde, dans cette pièce, dans ce système, est une faute.

Le poème *Le Tribunal de l'exception* reprend ce mécanisme : l'accusation n'est jamais prononcée, mais elle est omniprésente. La voix poétique veut parler, mais la salle « tousse à sa place ». Toute prise de parole est automatiquement qualifiée de transgression, non parce qu'elle contredit une loi, mais parce qu'elle enfreint le silence de l'ordre. Cette logique est juridiquement observable.

Par exemple, dans le régime du Patriot Act américain (2001), certaines procédures judiciaires se font à huis clos, sans avocat, sans confrontation des preuves. Le suspect est parfois détenu sur des suspicions, sur la base de probabilités algorithmiques ou de profils de risque, et non sur des actes. En France, le décret du 14 novembre 2015 sur l'état d'urgence permettait des assignations à résidence sans infraction préalable.

Le procès sans accusation repose sur une idée simple et redoutable : il est plus efficace de juger des intentions, des appartenances, ou des potentiels, que d'attendre un délit. C'est la prévention transfigurée en pénalité.

Dans cette architecture, le jugement précède la preuve. Le procès ne cherche pas la vérité ; il organise la fiction qui justifie l'exclusion. Le tribunal n'est plus une instance de régulation, mais une machine à confirmer des soupçons.

Le chapitre-poème met ce glissement en scène : on y observe un monde dans lequel l'absence de grief devient l'aveu, et le droit devient son propre théâtre d'ombres. Rien n'est dit, mais tout est condamné.

Ce modèle d'inversion, où le procès ne cherche pas à établir un fait, mais à confirmer un état supposé de déviance – a des racines profondes. On le retrouve dans les tribunaux de l'Inquisition, où le refus de parler valait aveu, et la défense était elle-même suspecte.

L'accusation flottait dans l'air, comme une évidence partagée par ceux qui jugeaient et ceux qui obéissaient. Le crime n'avait plus besoin d'être défini, car il était déduit du profil, du comportement, du silence.

Aujourd'hui encore, dans certains systèmes pénaux ou administratifs, des décisions majeures (fichage S, placement sous surveillance, retrait de droits) peuvent être prises sans confrontation avec la personne concernée, et sans que celle-ci ait connaissance du contenu exact du dossier. Cette opacité est justifiée au nom de la sécurité, de l'ordre public ou de la raison d'État.

Mais en vérité, ce que Kafka dénonçait et que le poème illustre avec une rigueur poétique glaçante, c'est une subversion de la justice par elle-même. Le procès sans accusation devient le procédé normalisé d'une société où la loi sert moins à protéger qu'à neutraliser.

La justice dans *Le Tribunal de l'exception* ne constate pas la culpabilité, elle la produit. La figure poétique n'est pas coupable d'un acte : elle devient coupable au fil de la procédure. Cela correspond à une logique bien identifiée par Michel Foucault : celle du pouvoir de normalisation.

Dans *Surveiller et punir* (1975), Foucault analyse le passage d'un droit qui punit des crimes à un droit qui modèle des comportements. La prison, loin de n'être qu'un outil de répression, devient un espace de production de subjectivité déviante. On y forme le "délinquant", on y inscrit des parcours, on y fabrique des récidivistes. Ainsi, le système judiciaire n'est pas un simple filtre : il est créateur de catégories dévalorisées.

Le poème traduit cela : il ne s'agit pas d'un jugement objectif, mais d'un rite de désignation. Le tribunal ne cherche pas à comprendre : il impose un statut, celui de l'anormal, du fautif, de celui qu'on doit surveiller, exclure ou oublier.

Dans les pratiques réelles, on observe cette fabrication dans les dispositifs de surveillance algorithmique. Des personnes sont assignées à résidence ou mises sur écoute non pour ce qu'elles ont fait, mais pour ce qu'un modèle probabiliste anticipe qu'elles pourraient faire.

C'est la logique prédictive appliquée à la justice : le profil devient preuve, l'intention supposée devient acte.

Les fichiers comme le TAJ (Traitement des Antécédents Judiciaires) ou FSPRT (Fichier de suivi des personnes radicalisées à caractère terroriste) intègrent des données sans jugement formel, souvent sans possibilité de rectification réelle, mais qui influencent les décisions futures.

Le soupçon devient alors structurel. On ne peut s'en défaire, car il n'est fondé sur rien de contestable.

Le langage du droit participe à cette fabrication. En usant de termes flous comme "trouble à l'ordre public", "comportement à risque", ou "proximité idéologique", il construit des infra-catégories de dangerosité, toujours mouvantes, toujours adaptables. Le vocabulaire juridique devient instrument d'ambiguïté contrôlée.

Le poème traduit cette logique dans ses images : chaque phrase du tribunal devient outil d'assignation, chaque silence de l'accusé preuve du risque. Il n'y a plus de recours, car il n'y a plus d'erreur à corriger : seulement des cas à classer.

L'univers de *l'exception* opère donc un renversement profond : ce n'est plus le crime qui produit le jugement, mais le jugement qui engendre la culpabilité. L'appareil judiciaire devient performatif, il nomme, donc il crée.

La mise en accusation n'a plus besoin de référent : elle produit son propre contenu par le simple fait d'être énoncée dans un système opaque.

En ce sens, le poème ne se contente pas de figurer un cauchemar juridique : il en restitue les mécanismes concrets, tels qu'ils ont été pensés, documentés et parfois légalisés. La culpabilité ne s'ancre plus dans des faits, mais dans une fiction institutionnelle soutenue par le langage. Et cette fiction, parce qu'elle est répétée, enregistrée, codifiée, devient plus réelle que toute défense.

Quand le droit devient le vecteur d'une accusation sans preuve, d'un procès sans faute, il produit ce que l'on pourrait appeler une mort sociale. Cette expression n'est pas métaphorique.

Dans le champ juridique, être condamné, même sans peine de prison, peut entraîner la perte d'emploi, l'interdiction de circuler, la privation de droits civiques, voire l'effacement symbolique d'une vie.

Le poème *Le Tribunal de l'exception* donne chair à ce phénomène : l'accusé n'est pas exécuté, mais soustrait au monde, désintégré administrativement. La sanction n'est pas visible : elle est diffuse, cumulative, et silencieuse.

Elle agit sur l'existence comme une forme d'oubli programmé.

Le droit, en ce sens, devient outil d'effacement. Il ne tue pas le corps ; il anéantit le statut d'humain partageable.

Cela rappelle les mécanismes utilisés dans certaines dictatures : disparition forcée, effacement des fichiers, interdiction de mentionner le nom. Mais cela existe aussi, plus subtilement, dans des régimes dits démocratiques.

Prenons l'exemple du référentiel des personnes recherchées (RPR) en France : une personne peut y être inscrite sans notification formelle, sans droit à l'information, et cette inscription peut bloquer des démarches essentielles (emploi, logement, voyage).

De même, un contrôle judiciaire disproportionné peut, sans condamnation, ruiner une vie entière. La mort sociale précède la décision finale.

Michel Foucault appelait cela le pouvoir de "distribution différentielle des existences" : certains vivent dans l'ombre, frappés d'illisibilité, tandis que d'autres circulent librement dans l'ordre légal.

Le tribunal d'exception ne frappe pas toujours physiquement, mais il désigne ceux qui ne comptent plus.

Dans le poème, cette logique s'incarne dans l'effacement des mots, des preuves, de la voix même de l'accusé. Il ne reste que la forme vide d'un être suspendu à une décision déjà prise. Le droit ne s'effondre pas : il s'applique avec toute sa force… contre un vide désigné comme sujet.

Ce phénomène d'effacement légal a été théorisé par Giorgio Agamben dans *Homo Sacer* : le sujet exclu du droit, privé de protection mais toujours soumis à la loi, devient une vie nue, une existence que l'on peut suspendre sans crime, punir sans faute, ignorer sans contradiction. Le poème *Le Tribunal de l'exception* donne à cette vie nue une voix, brisée, qui s'éteint sous le poids de l'accusation muette.

Cette mort sociale opérée par le droit n'est pas une dérive, mais un produit logique du système lorsque l'exception devient la norme. Le langage juridique devient alors l'instrument d'une disparition orchestrée : les termes techniques remplacent les corps, les procédures remplacent les regards.

Et ce qui meurt, dans ce processus, ce n'est pas seulement un individu. Ce sont des possibilités de parole, des liens sociaux, des formes de reconnaissance. Le droit ne tranche plus entre le juste et l'injuste : il dessine les contours de l'oubli, avec précision, avec méthode.

Si *Le Tribunal de l'exception* semble appartenir au domaine du cauchemar, c'est précisément parce qu'il nous contraint à penser le droit autrement. Il le détache de sa fonction supposée de justice pour en montrer la dimension performative et destructrice. Le poème n'illustre pas : il expose un mécanisme.

La forme poétique permet ce dévoilement. Par sa fragmentation, ses répétitions, ses silences, elle mime le langage juridico-administratif, en l'étirant jusqu'à l'absurde. Là où la prose du code prétend à la clarté, le poème introduit le doute. Là où la loi prétend à l'universalité, il révèle la violence de l'exception. La poésie devient ainsi un instrument de diagnostic, au même titre que l'analyse philosophique ou historique.

Cette lecture rejoint les travaux de Robert Cover, qui affirmait que tout système juridique est fondé sur des narrations de légitimation et de violence. Chaque norme suppose une fiction fondatrice : une idée de l'ordre, une peur à conjurer, un ennemi à désigner. Le poème, en les déconstruisant, révèle ce qui était enfoui dans la solennité des textes.

Ce que nous montre *Le Tribunal de l'exception*, c'est que la loi peut se retourner contre elle-même. Qu'elle peut produire l'illégalité sous couvert de légitimité. Que la vérité procédurale peut masquer une injustice systémique. Et que, parfois, seul le langage poétique permet de le dire sans se faire avaler par le jargon.

Cette critique poétique du droit n'est pas un luxe esthétique. Elle est une nécessité politique et épistémologique, quand les concepts juridiques ne suffisent plus à nommer ce que le droit détruit. La figure de l'accusé du poème, sans nom, sans acte, sans voix, est le miroir de toutes les subjectivités que le système écrase pour se maintenir.

L'interlude *Corpus delicti* dévoile les fondations fragiles mais tenaces d'un droit devenu performatif, producteur de culpabilité et non garant d'équité. Ce que le poème révélait dans son mouvement de répétition, d'absurde et d'effacement progressif, trouve ici sa forme explicite : la justice n'est plus l'arbitre, mais l'opérateur d'une violence rationalisée. Il n'est plus nécessaire de juger selon des faits ; il suffit d'appliquer une norme, et que cette norme précède même le crime.

À travers les références vérifiables aux fichiers administratifs français, aux états d'exception banalisés, et aux procédures opaques de l'antiterrorisme ou de la surveillance algorithmique, ce chapitre pose un constat : le droit contemporain conserve les formes de la justice, mais souvent sans son contenu. La personne ciblée devient *cas*, la faute devient *suspicion*, la défense devient *complication*. Le tribunal ne cherche plus : il confirme ce qu'il avait déjà anticipé.

Le poème, alors, n'est pas un ornement. Il n'est pas non plus une simple traduction artistique. Il est une résistance par la forme, une contre-enquête sensible. Là où le droit mutile les subjectivités sous couvert de procédure, la poésie les expose, les restitue, les exhausse dans leur vulnérabilité irréductible. Elle dit : *ce qui vous semble abstrait est une agonie concrète*. Ce que le droit rature, elle le chante encore.

Et c'est là que se trouve la tension essentielle entre l'art et la norme : le droit a horreur du flou, la poésie s'y enracine. Le droit fige, la poésie fracture. L'une prétend conclure, l'autre laisse ouvert. C'est dans cet interstice que le chapitre *Le Tribunal de l'exception* et l'interlude *Corpus delicti* œuvrent ensemble : l'un accuse le monde, l'autre l'explique pour qu'on ne s'y habitue jamais

Chapitre XXXXXI : Le silence des clauses

Il est une forme de violence que peu de traités osent nommer : celle qui ne repose pas sur ce que le droit dit, mais sur ce qu'il ne dit pas. La loi parle, certes. Mais parfois, elle ne dit mot. Et ce silence n'est jamais neutre. Il est agencement, architecture, décision. Il structure, exclut, oublie.

C'est un mutisme agissant, un refus de nommer qui fonde tout un monde de normes.

Il y a, dans chaque texte juridique, une zone blanche, un hors-champ. Un non-dit. Et c'est là, souvent, que se niche le pouvoir le plus impuni. Car à force de codifier, le droit laisse croire à sa complétude. Il se donne comme total, comme savoir parfait.

Pourtant, les zones d'ombre sont nombreuses, et leurs effets dévastateurs. On les appelle parfois "lacunes", "interprétations", "marges d'appréciation". Mais ce sont bien des clauses silencieuses, des absences de forme qui produisent une forme d'absence, celle de la reconnaissance, celle de la défense, celle du cri.

Ces silences ne sont pas des oublis passagers. Ils sont souvent intentionnels, structurels, ou perpétués par habitude. Ce ne sont pas des vides, mais des outils. Ils permettent de maintenir l'apparence de la légalité tout en organisant l'illégalité vécue.

Un droit qui n'évoque pas l'injustice qu'il produit n'en est pas moins complice. Et c'est ce que cet essai s'attachera à démontrer : le silence n'est pas l'absence du droit. C'est l'un de ses langages.

Ce chapitre propose donc une lecture critique, non de ce que le droit proclame, mais de ce qu'il laisse en creux. Une archéologie du non-dit, de l'implicite, du refoulé juridique. Car ce sont souvent ces clauses muettes, effacées, implicites ou désactivées, qui permettent au droit de produire la violence sans jamais la signer.

C'est dans cette tension que naît la critique. Non pour abolir la loi, mais pour interroger sa prétention à l'exhaustivité. Car chaque système juridique est aussi un système d'oubli, un agencement d'exclusions déguisées en neutralité.

Ce qui n'est pas nommé n'a pas droit de cité ; ce qui n'est pas prévu n'est pas protégé. Et souvent, ce qui fait le plus souffrir est ce que le droit ne peut ni entendre, ni dire, ni même concevoir.

Ainsi, le silence des clauses n'est pas un accident du langage juridique : il est sa stratégie la plus ancienne. Une stratégie d'effacement qui permet de maintenir l'ordre tout en ignorant ce qu'il détruit.

Ce chapitre explorera ces zones muettes du droit comme autant de zones de violence légitimée, où la norme se tait pour mieux opérer.

Dans les régimes de droit, tout ne s'écrit pas. Il existe des présupposés, des évidences supposées partagées, des formulations creuses qui, sous couvert de clarté, charrient des siècles de préjugés.

L'implicite légal n'est pas une faille de rédaction, mais un dispositif de pouvoir. Il opère silencieusement, en masquant ses fondements derrière des mots si vagues qu'ils deviennent indiscutables.

Prenons la notion d'ordre public. Elle traverse la législation française, comme d'autres systèmes juridiques, et justifie une part massive de l'arbitraire légal. Pourtant, elle n'est définie nulle part avec rigueur. L'ordre public, c'est ce que les autorités décident qu'il est, et ce qu'elles décident qu'il n'est plus.

Cette plasticité permet l'interdiction d'une manifestation, l'expulsion d'un étranger, la mise à l'écart d'une pensée dissidente, au nom d'un « bien commun » dont la définition n'est jamais soumise au débat démocratique.

Autre exemple : les bonnes mœurs, autre expression floue qui fonde des jugements moraux dissimulés sous des apparences légales. Les tribunaux ont pu, pendant des décennies, refuser des droits civils ou familiaux à des personnes LGBTQ+.

Non pas parce qu'une loi les y autorisait explicitement, mais parce que ces existences étaient considérées comme incompatibles avec la morale implicite du droit. Cette morale implicite n'a pas disparu : elle change de forme, d'objets, mais persiste dans les angles morts des textes.

Dans ces formulations implicites, ce qui va de soi tue. Car ce qui "va de soi" n'a plus besoin d'être justifié. Il se transforme en évidence, en air ambiant.

Et ceux qu'il exclut ne peuvent même pas nommer leur exclusion, puisqu'elle n'est écrite nulle part. Ainsi, le droit se mue en idéologie transparente, où la norme dominante se fait passer pour la seule possible.

Ce pouvoir du non-dit, bien plus redoutable que l'interdiction explicite, opère en profondeur. Il n'interpelle pas, il s'installe. Il n'interdit pas de parler, mais rend inutile le fait de parler, car ce qui est exclu de la langue du droit n'a pas d'adresse, pas de récepteur.

L'implicite agit comme un verdict sans procès, une condamnation sans texte, une norme sans auteur. C'est cela qui le rend si difficile à contester : il ne se présente jamais comme une décision, mais comme une évidence. Et l'évidence tue.

Dans cette opacité tranquille, la parole juridique acquiert un pouvoir de naturalisation.

Ce n'est pas l'État, ce n'est pas la loi, ce n'est personne : "c'est ainsi". Ainsi naît la figure du citoyen idéal, de la famille légitime, du comportement tolérable, et leur envers : l'irrégulier, le suspect, l'indéfendable.

L'implicite fonde une justice d'habitude, où le silence sur certaines réalités n'est pas perçu comme une faute, mais comme un signe de bon goût.

Tous les silences du droit ne sont pas passifs. Certains sont des silences programmés, fruits d'un choix politique, d'une stratégie d'invisibilisation.

Ce sont des oublis sélectifs, où l'on ne parle pas de ce qui dérange, non parce qu'on l'ignore, mais parce qu'on choisit de ne pas le reconnaître. Cet oubli volontaire fait du droit un opérateur d'effacement, une fabrique de disparus sociaux.

Prenons l'exemple du droit du travail. Les textes protègent le salarié "normal" : celui qui a un contrat stable, un emploi déclaré, une capacité à se défendre.

Mais les travailleurs précaires, sans-papiers, ou sous contrat déguisé (stages, auto-entrepreneuriat forcé, sous-traitance en cascade) n'entrent que rarement dans la pleine lumière des protections juridiques. La précarité, pourtant structurelle, reste marginale dans la rédaction des codes.

Elle est présente dans les statistiques, absente dans les articles. C'est un silence juridique entretenu.

En droit de l'immigration, le même mécanisme s'applique. Les catégories comme "retenu administratif", "sans droit ni titre", ou "migrant économique" désindividualisent et dépolitisent les sujets.

La loi parle de flux, de quotas, de régularisations, mais ne dit presque rien des effets psychiatriques de la procédure, des humiliations quotidiennes, du désespoir comme horizon. Le vécu n'entre pas dans le texte. C'est une absence construite.

En psychiatrie enfin, le silence du droit est presque total. L'hospitalisation sous contrainte, les traitements forcés, les mesures de contention sont encadrés.

Mais toujours décrits du point de vue de l'institution, jamais de celui du patient. Le droit protège l'ordre médical bien plus que le sujet souffrant. Là encore, ce qui devrait être dit, la peur, la douleur, la dépossession, est juridiquement illisible.

Ces oublis volontaires révèlent une hiérarchie implicite des sujets de droit. Tous ne méritent pas d'être entendus. Certains corps sont jugés trop instables, trop étrangers, trop pauvres ou trop fous pour accéder à la pleine légalité.

Le silence du droit à leur égard n'est pas un accident : c'est un refus d'institutionnalisation de leur souffrance. On tolère leur présence comme donnée sociale, mais on ne leur accorde pas de légitimité dans les normes fondamentales.

Ce silence structurel organise l'oubli : oubli des trajectoires, des récits, des luttes. Il fabrique des zones où l'injustice ne peut même plus être formulée dans les termes du droit. Ce qui n'est pas reconnu ne peut être réparé. Et ce qui ne peut être réparé reste enfoui, accumulé dans les plis d'un texte qui se veut neutre et complet, mais qui est en réalité inachevé, partial, et souvent complice.

Le droit, ici, cesse d'être langage de justice. Il devient outil de disparition, raturant les vies qui ne rentrent pas dans ses cases, légitimant l'oubli par le silence. C'est ce paradoxe que l'on nommera désormais : un droit de l'oubli, fondé non sur la mémoire, mais sur la négation active de ce qui dérange l'ordre établi.

Le silence juridique atteint sa plus grande efficacité lorsqu'il s'habille de parole. C'est le cas du consentement, notion cardinale du droit contemporain. En apparence, il est l'inverse du silence : il affirme, valide, autorise. Mais dans les faits, le consentement est souvent une fiction. Il est obtenu, suggéré, arraché ou présumé, et le droit, trop souvent, refuse de voir la différence.

Prenons les contrats de travail dits "librement signés". Lorsqu'un individu accepte un emploi au SMIC, à temps partiel, dans des conditions dégradantes, sous la menace de la précarité ou du chômage, peut-on réellement parler de liberté contractuelle ? Le droit s'en satisfait.

Il voit dans la signature une preuve d'accord. Il ne s'intéresse pas au contexte, à l'asymétrie de pouvoir, au chantage économique. Le silence est ici dans ce que le droit ne demande pas : dans ce qu'il refuse d'enquêter.

Le même leurre apparaît dans la sexualité. Le "oui" supposé, le "non" absent, le mutisme tétanisé — tous ces états sont juridiquement ambigus. Les silences du corps, les résistances psychiques, les dissociations traumatiques sont rarement reconnus comme invalidants pour le consentement.

Ce qui ne parle pas n'est pas écouté. Et ce qui ne crie pas est supposé consentant.

Dans ces cas, le consentement est une couverture. Il donne l'illusion d'un accord là où il y a contrainte. Il transforme une soumission en pacte, un abus en relation.

Il enjolive la domination. Le droit, en refusant d'interroger les conditions de production du "oui", s'en rend complice. Il valide le rapport de force comme liberté, la peur comme choix, la nécessité comme adhésion.

Ce silence sur les contextes de domination fait du consentement un sceau vide, prêt à être apposé sur des réalités contraires à la liberté. Le droit ne veut pas savoir.

Il préfère un "oui" formel à un réel dialogue sur les rapports de force. Il préfère une signature à une parole. Et ce silence sur les conditions devient un silence sur la violence elle-même.

Le consentement devient alors une technique de blanchiment : l'injustice est lavée par la formule. "Il a signé". "Elle était majeure". "Ils étaient d'accord".

Trois phrases pour refermer le dossier, étouffer le cri, dissoudre le conflit. Ainsi le silence des clauses s'amplifie : non plus par omission brute, mais par ruse juridique.

Ce qui devait être discuté est présumé résolu. Ce qui devait être contesté est réputé admis.

Le silence ne fait plus qu'envelopper : il structure la fiction elle-même. Et cette fiction devient fondement du droit, pilier du contrat, et prétexte de l'ordre.

Il existe une forme de silence juridique encore plus perverse : celle qui présente l'exception comme un cas isolé, alors même qu'elle est systémique.

C'est le langage du "provisoire", du "cas particulier", de la "mesure exceptionnelle" alors qu'en réalité, l'exception devient la règle non écrite, répétée, étendue, institutionnalisée.

Le silence ne porte pas sur l'existence du phénomène, mais sur sa généralisation.

Prenons les régimes d'exception liés à l'état d'urgence. La suspension temporaire de certains droits fondamentaux y est toujours justifiée comme nécessaire, circonscrite, strictement encadrée.

Pourtant, en France comme ailleurs, ces dispositifs ont été renouvelés, pérennisés, intégrés au droit commun. Le silence se glisse dans cette continuité non dite : ce qui devait être une entorse devient routine, sans que la loi ne l'assume formellement. Le langage du temporaire masque la transformation durable de l'État.

En droit de l'asile, on parle de procédures "accélérées" pour traiter certains cas. Mais lorsque la quasi-totalité des demandes passent désormais par ce filtre, l'accélération devient la norme.

Le silence porte ici sur le glissement : ce n'est pas une politique, c'est un "réajustement". Ce n'est pas une réforme, c'est une "gestion". On tait le tournant systémique en feignant une réponse ponctuelle. Le droit avance ainsi par petits silences successifs, et non par déclarations franches.

Dans la gestion pénale également, les mesures de comparution immédiate, initialement conçues pour des cas simples, sont aujourd'hui massivement utilisées.

Ce qui était une brèche procédurale est devenue une autoroute judiciaire. Et aucun texte n'en prend acte officiellement.

C'est la force du non-dit : il rend possible les mutations les plus profondes, sans qu'elles aient à être débattues.

Ce silence sur le durable agit comme un poison lent. Il ne produit pas d'effet spectaculaire, mais règne par sédimentation. Chaque "exception" non interrogée devient un précédent.

Chaque mesure provisoire, une habitude. Et le droit, qui se prétend mémoire écrite des principes, devient amnésique de ses propres glissements.

Cette mémoire sélective n'est pas une simple défaillance technique. Elle est un mode de gouvernement. Elle permet d'imposer sans affirmer, de contrôler sans revendiquer. C'est la gestion douce du durcissement. Et le citoyen, en face, ne sait plus où contester.

Car il ne trouve plus le moment exact du basculement. Il n'y a pas de décret, pas de loi inique. Juste une suite de silences trop longs, trop nombreux, trop organisés pour être innocents.

Ainsi s’installe le régime du flou, où le droit mute sans dire, où les clauses demeurent mais leur portée change, où le texte reste et le sens glisse. Un monde où le silence n’est pas absence de mot, mais refus de signifier.

Certaines violences, pourtant massives, n’entrent jamais dans les cadres légaux. Elles sont vécues, documentées, parfois dénoncées, mais jamais qualifiées juridiquement.

Ce sont les violences institutionnelles. Elles ne viennent pas d’un agresseur identifiable, mais d’une structure, d’un dispositif, d’une norme. Et parce qu’elles ne relèvent pas de l’intention ou de la faute, le droit les regarde sans les nommer.

Un enfant placé dans une structure où il subit des carences affectives graves, des brimades humiliantes, une instabilité chronique : où est la violence, selon le droit ? Nulle part.

Car aucune infraction individuelle n’est caractérisée. L’institution, elle, est couverte par les textes. Elle agit au nom de la protection. Ce qui est vécu comme abandon ou maltraitance est juridiquement de l’assistance.

Même logique dans les politiques de contrôle social : les refus de RSA sans justification claire, les radiations abusives de l’assurance chômage, les refus de soins psychologiques pour des patients non coopérants.

Aucune de ces décisions n’est décrite comme violente par le droit, même si elles brisent des vies. Elles relèvent de l’administration. Elles sont codifiées. Et leur effet destructeur n’est ni reconnu ni indemnisé.

Le mutisme du droit, ici, est le refus de penser la violence au-delà de la force physique ou de la transgression délibérée.

Il ne sait pas qualifier la répétition, l’humiliation bureaucratique, le non-lieu administratif. Il ne voit que l’exception : le coup, l’abus, l’erreur. Le système, lui, reste sans visage, donc sans faute. Et ce silence empêche toute réparation.

Ce silence n’est pas un oubli. Il est produit, articulé, inscrit dans les logiques juridiques elles-mêmes. L’institution n’est pas tenue de justifier l’intégralité de ses choix, et quand elle le fait, c’est dans une langue qui dissout la violence dans le lexique de la procédure.

Ce n’est pas une injustice : c’est un “ajustement”. Ce n’est pas une maltraitance : c’est un “manque de moyens”. Ce n’est pas un abandon : c’est un “délai de traitement”.

Par ce langage feutré, le droit fabrique de l’inaudible. Il efface la plainte en traduisant la douleur en terme neutre. Et la victime devient une variable, une statistique, un dossier clos.

Ce mutisme actif est plus cruel encore que le déni. Car il ne nie pas la violence, il la traite comme négligeable.

L’institution parle, certes, mais elle ne répond pas. Elle s’exprime sans jamais écouter. Et c’est cette parole unilatérale, sans dialogue ni reconnaissance, qui structure l’un des silences les plus profonds du système juridique contemporain.

Le droit parle. Beaucoup. Trop, parfois. Il multiplie les articles, les alinéas, les textes de lois, les règlements, les jurisprudences. Il déploie des milliers de pages pour encadrer, prévoir, justifier.

Et pourtant, au cœur de ce déluge de mots, il demeure silencieux sur l'essentiel. Ce n'est pas un vide : c'est un trop-plein organisé. Le silence des clauses se dissimule derrière la prolifération du langage normatif.

Ce phénomène a un nom : l'alibi du langage. À force de tout encadrer, le droit laisse croire qu'il prend tout en compte. Mais il évacue dans le même geste ce qu'il ne sait pas dire, ce qui résiste à la codification, ce qui échappe à la formule.

La souffrance, la marginalité, l'absurde… tout ce qui est hors-format, le droit le fait disparaître en l'ignorant proprement.

Ce n'est pas qu'il nie, ni même qu'il opprime frontalement : il réduit. Il simplifie, reconstruit, nettoie. Il transforme les corps en sujets de droit, les vies en procédures, les cris en éléments de dossier.

Et cette réduction, sous couvert d'intelligibilité, est une violence de classe, une violence de langue. Car seuls ceux qui savent parler le droit peuvent y être entendus.

Le langage juridique devient alors une barrière. Une frontière. Ce qui n'est pas dit dans ses termes n'existe pas pour lui. Ce qui est mal dit, mal écrit, mal formulé, ce qui est crié, sangloté, murmurant, est hors procédure. Et donc hors monde.

Cette logique d'exclusion par le langage est rarement interrogée. Elle est même souvent justifiée au nom de la rigueur, de la clarté, de la sécurité juridique.

Mais c'est un leurre : le droit n'est pas neutre parce qu'il est clair. Il est normatif par ses silences autant que par ses mots. Et la clarté peut devenir une arme, une manière d'éliminer ce qui trouble, ce qui déborde, ce qui n'entre pas dans le plan.

Ainsi, l'alibi du langage n'est pas un oubli, c'est une technique. Une manière de faire taire sans interdire, de délégitimer sans condamner, d'effacer sans effusion de sang.

Il ne faut pas seulement réécrire les lois. Il faut aussi interroger la langue dans laquelle elles sont écrites, la manière dont elle façonne le monde, les possibles, et les exclus.

C'est dans ce brouillard organisé que le silence des clauses trouve sa forme la plus achevée : celle qui se cache derrière la parole.

Face à ces silences du droit, silencieux par excès, par défaut, ou par stratégie, des voix s'élèvent. Non pas toujours dans les tribunaux, mais dans les marges, dans les collectifs, dans les récits.

Ce sont des formes de résistance langagières, juridiques, politiques, qui tentent de réintroduire le cri dans l'écrit, l'oublié dans le texte.

Des associations de victimes, des syndicats, des collectifs de précaires, d'exilés, de patients psychiatriques, produisent aujourd'hui des contre-discours juridiques.

Ils nomment ce que la loi tait. Ils inventent des concepts, des formulations, des narrations capables de faire exister des situations hors du langage légal traditionnel.

C'est ainsi qu'ont émergé des notions comme "violence obstétricale", "discriminations systémiques", ou encore "harcèlement institutionnel". Ces termes n'existent pas, ou peu, dans les codes officiels. Mais ils permettent à celles et ceux qui les vivent de reformuler leur réalité. De ne pas être réduits au silence des clauses.

Certaines pratiques militantes vont plus loin encore : elles écrivent des "faux jugements", des contre-jurisprudences, des recueils de "lois imaginaires".

Non pour mimer le droit, mais pour révéler ce qu'il oublie. Ce sont des gestes poétiques, symboliques, mais aussi politiques. Ils affirment : nous savons que nous ne sommes pas entendus, alors nous écrivons autrement.

Ces pratiques, bien que souvent méprisées par les juristes orthodoxes, portent en elles une critique radicale : le droit ne suffit pas. Il ne peut plus être pensé comme un ensemble clos de normes, mais comme un champ de luttes, un territoire de langage où chaque mot compte et chaque silence pèse.

Résister au silence des clauses, c'est résister à la disparition programmée de certaines expériences humaines.

Cela ne passe pas nécessairement par une réforme. Car réformer un silence, c'est parfois le prolonger. Il faut dénuder la structure, en montrer les absences, les élisions, les oublis organisés.

Il faut écrire à même les marges du code, faire entendre l'indicible, l'inclassable, l'interrompu. Faire exister ce qui n'est pas reconnu, et en faire un levier politique.

Ainsi, toute contestation du droit passe aussi par une contestation de son langage. Car ce que le droit ne dit pas, il le fabrique en creux. Il trace ses frontières par ses oublis. Et c'est là, dans cette topographie de l'absent, que les résistances les plus vives se déploient.

Le silence des clauses n'est pas une fin. Il est un appel à réinvention.

Interlude XXXXXI : Encyclopédie des clauses muettes

Le droit se présente comme un discours. Un langage de précision, de stabilité, d'universalité. Il se veut articulation du juste et de l'injuste, frontière entre le licite et l'illicite. Mais ce langage est stratifié, idéologique, habité de silences organisés. Toute parole normative se construit par exclusion : de certains termes, de certaines voix, de certaines réalités. C'est dans cette architecture lacunaire que s'inscrivent ce que nous appelons ici les ***clauses muettes*** : non pas des absences passives, mais des instruments d'invisibilisation, d'évitement, et, au fond, de violence symbolique.

Une clause muette n'est jamais un simple oubli. Elle est structurante. Elle produit une forme de pouvoir sourd, invisible, mais opérant. Elle organise une asymétrie radicale : celle entre les sujets que le droit rend visibles et ceux qu'il efface, ceux qu'il protège et ceux qu'il désarme. Le silence n'est donc pas une carence. C'est une méthode. Une technique de gouvernement. Une manière de faire taire *sans interdire*, d'annuler *sans prononcer*, de gouverner *sans reconnaître*.

La force de la clause muette réside dans sa capacité à simuler la neutralité. Elle ne dit rien, donc elle ne fait rien, prétend-on. Mais ce rien est précisément ce qui permet tout : les abus, les inégalités, les expulsions, les mises sous tutelle, les internements, les déchéances. Car tout ce que le droit ne nomme pas ne peut pas être contesté. Tout ce qu'il ne pense pas n'a pas d'existence légale. Et tout ce qu'il n'écoute pas devient inentendable.

Prenons pour exemple le champ du social : la pauvreté n'existe pas en tant que telle dans les grands codes normatifs. Elle est remplacée par des dispositifs techniques – "minima sociaux", "insertion", "indicateurs de précarité". Le mot "pauvreté" est déplacé hors du champ juridique. Le langage se médicalise, se technicise, se neutralise. Le phénomène social devient simple objet de gestion. Il n'est plus une injustice, mais un fait. De même, dans le champ médical, les violences psychiatriques sont tues par le lexique de la "soin". L'enfermement devient "protection". La contrainte devient "consentement encadré". La dénégation produit la légitimation.

Les clauses muettes opèrent ainsi à la manière de trous noirs conceptuels : elles absorbent ce qui dérange. Elles normalisent l'exclusion en évitant d'en nommer la cause. Et en cela, elles révèlent une vérité fondamentale : ce que le droit refuse de dire n'est pas sans effet. Ce qu'il refuse de dire, il le fabrique.

La puissance des clauses muettes ne réside pas dans leur invisibilité, mais dans leur banalité. Elles sont légion. Elles sont à ce point intégrées au fonctionnement du système juridique qu'on ne les perçoit plus comme des choix, mais comme des évidences. Il ne s'agit pas de lacunes à combler, mais de fondations idéologiques dissimulées dans le non-dit. En cela, elles sont plus dangereuses que les interdits : elles n'imposent pas la loi, elles conditionnent l'imaginaire.

C'est cette banalité qui fait d'elles un opérateur central de la violence institutionnelle. Les exclusions qu'elles organisent ne sont jamais explicites. Le droit ne dira jamais : "nous avons choisi d'ignorer les étrangers précaires", ou "nous ne reconnaîtrons pas les victimes de viols psychiatriques". Il dira : "la loi ne prévoit pas", "la procédure ne le permet pas", "il n'existe pas de statut applicable". Et dans cette formule administrative, le sujet disparaît. Ce n'est pas qu'il a été effacé : c'est qu'il n'a jamais été inscrit.

Le langage juridique se pense comme neutre, mais il agit comme un filtre. Il trie les vivants. Il reconnaît certains récits et en exclut d'autres. Il admet certaines douleurs, et en refuse d'autres. Il fait entrer des existences dans le champ de la parole légitime, et en maintient d'autres dans le non-événement. Cette mécanique de tri n'a pas besoin d'être brutale pour être efficace. Il lui suffit d'être régulière, répétée, systémique. Les clauses muettes sont à la norme ce que la disparition forcée est à la répression : un acte sans trace, un effacement dont on ne sait même pas comment se plaindre.

Ce n'est donc pas un hasard si l'histoire du droit est aussi l'histoire de ce qui n'a pas été dit. Ce que la loi romaine ne disait pas des esclaves. Ce que le droit canonique ne disait pas des femmes. Ce que les codes civils ne disent toujours pas des fous, des sans-abris, des dissidents. Ce ne sont pas des lacunes historiques. Ce sont les marques d'une méthode : rendre indiscutable le pouvoir en rendant impossible la formulation de sa critique.

Ce qui fait la spécificité des clauses muettes, c'est qu'elles opèrent sans s'énoncer. À l'inverse de la loi écrite, elles n'ont pas besoin d'un décret, d'un article ou d'un alinéa. Elles agissent par absence. Elles s'imposent comme *ce qui ne se pose pas comme question*. Leur efficacité est d'ordre structurel : elles définissent les bords du pensable. Elles délimitent l'espace dans lequel la plainte, la demande, ou même la souffrance peuvent être entendues.

C'est pourquoi les clauses muettes traversent toutes les sphères du droit : civil, pénal, administratif, psychiatrique. Dans le droit du travail, elles résident dans le non-statut des "aidants", des "autoentrepreneurs", des précaires à mi-temps. Dans le droit familial, elles s'incarnent dans l'absence de reconnaissance de certaines formes de parentalité ou de transmission. Dans le droit pénal, elles se cachent dans l'impossibilité de nommer certaines violences systémiques comme celles exercées par les institutions elles-mêmes.

Le silence de la loi, ici, n'est jamais neutre. Il n'est jamais apolitique. Il est toujours positionné. Ce que le droit ne nomme pas, il ne protège pas. Ce qu'il ne définit pas, il ne reconnaît pas. Ce qu'il ne reconnaît pas, il abandonne. Les clauses muettes sont ainsi l'infrastructure du renoncement étatique : un mécanisme d'oubli actif, qui autorise toutes les violences en amont, en disqualifiant les subjectivités avant même qu'elles ne parlent.

Et c'est là que se dessine la jonction avec l'arc suivant : la mort. Car la clause muette est souvent le premier acte d'un processus létal. Elle ne tue pas par les armes, mais par l'oubli. Elle ne condamne pas à la peine capitale, mais à la disparition administrative. Elle n'exécute pas, elle dérobe. Elle transforme les individus en non-dossiers, en absences légales, en présences irréelles. Elle prépare le terrain sur lequel la mise à mort sociale, médicale, psychique, devient praticable sans résistance.

Ainsi se clôt ce fragment encyclopédique, non comme un relevé d'omissions, mais comme une cartographie des gouffres. Ce que le droit ne dit pas est parfois plus déterminant que ce qu'il proclame. Et ce sont ces silences-là qu'il faut apprendre à lire, à nommer, à dénoncer. Avant qu'ils ne deviennent définitifs. Avant qu'ils ne forment, à notre insu, l'alphabet même de notre disparition.

Lire les clauses muettes, c'est donc entrer dans une herméneutique du vide. Une archéologie du silence juridique. Chaque article de loi, chaque jurisprudence, chaque formulaire administratif est entouré d'un halo d'inaudible, ces vies que le texte ignore, ces récits qu'il ne veut pas entendre. Et ce n'est pas par maladresse : c'est par fonction. Ce silence sert. Il stabilise un ordre. Il dessine une carte du pouvoir, dans laquelle seuls certains corps, certaines douleurs, certaines expériences peuvent circuler.

En ce sens, l'encyclopédie n'a pas vocation à combler ces absences, elle vise à les rendre visibles. À produire une mémoire critique de ce qui n'a pas été inscrit. À faire exister, par l'analyse, celles et ceux qui furent rendus juridiquement absents. Car l'oubli, ici, n'est pas une perte naturelle : c'est un programme. Il a ses instruments, ses routines, ses justifications rationnelles. Il est toujours légitimé par une logique d'efficacité, de lisibilité, d'intérêt général. Mais il produit, en silence, une zone d'ombre normative, dans laquelle le droit cesse d'être un rempart, et devient une frontière.

C'est dans cette frontière que s'ouvrira le prochain arc. Car si les clauses muettes organisent la disparition symbolique, le droit de la mort organise sa mise en œuvre concrète. On passera de l'inexprimable à l'irréversible. Des fantômes administratifs aux cadavres institutionnels. Des silences législatifs à l'organisation rationnelle de l'oubli, du refus de soins, de la désignation à mourir. Ce n'est pas une transition : c'est une conséquence.

Et pour la comprendre, il ne suffit pas de lire la loi. Il faut apprendre à lire ses silences.

Car les clauses muettes ne sont pas seulement des absences, elles sont des stratégies. Elles servent à éviter les conflits, à effacer les traces, à ne pas avoir à trancher. Elles créent un monde juridique dans lequel l'exclusion n'est pas formulée, mais simplement réalisée. Un monde où le refus ne s'énonce pas, parce qu'il est devenu inutile de le dire : tout est déjà agencé pour que certaines vies ne franchissent jamais la porte du droit. L'administration du vide est ainsi l'une des plus grandes inventions de l'État moderne.

Et pourtant, ce vide n'est jamais absolu. Il laisse des résidus, des plaintes refoulées, des gestes inachevés, des voix brisées. Ce sont ces résidus qui, un jour, s'organisent. Qui deviennent archives, poèmes, procès, cris. Ce sont eux qui traverseront l'ultime seuil : celui où le silence se transforme en disparition. Car ce que l'on n'a pas pu inscrire dans le droit, on le retrouvera dans la mort. Non pas la mort biologique, mais la mort politique, sociale, médicale, celle que le prochain arc s'emploiera à déchiffrer. Là où l'oubli n'est plus un défaut du système, mais son objectif.

Arc XIII : Mort

Chapitre XXXXXIII : Thanatographie moderne

page : 576

Interlude XXXXXIII : Registres de l'oubli

page : 581

Chapitre XXXXXIIII : Ars Moriendi contemporain

page : 583

Interlude XXXXXIIII :Épitaphes des vivants

page : 591

Chapitre XXXXXV : Les Vestiges

page : 593

Interlude XXXXXV : Du cadavre à la ruine

page : 599

Chapitre XXXXXIII : Thanatographie moderne

On meurt ici sans cri, sans ride, sans visage,
Sous le néon blafard des couloirs hospitaliers.
Le corps ne s’effondre pas : il s’efface.
On signe des papiers. On attend. On valide.

Ils meurent en silence, dans les cases prévues,
Décédés d’avoir trop coûté, d’avoir trop parlé,
Ou d’avoir désappris le rôle assigné.
Leur fin est propre. Numérotée. Reconduite.

L’État inscrit la mort dans ses tableaux Excel.
Chaque jour, une ligne, une cause, un motif.
Les absents se comptent mieux que les vivants.
On les appelle « flux », « charge », « solde net ».

Rien n’est plus propre qu’une mort rationnelle :
Plus de hurlement, plus de cercueil fendu
Seulement un protocole, une série de scellés,
Et l’apaisement administratif du néant.

Le cœur n’a pas cessé, on l’a déprogrammé.
Trop coûteux, trop vieux, trop seul, trop déviant.
Le médecin a dit oui, le juge a dit rien.
La famille n’a pas été informée.

Ils avaient des noms, mais on les a oubliés.
Des visages, mais flous. Des voix, mais fléchies.
L’institution prélève, clôt, et archive :
« Décès constaté, fin de suivi. »

Et sous le scellé froid de leur dernière note,
Un corps abandonné à l’économie générale.
Ce n’est pas la mort, c’est la gestion du résidu.
C’est l’art de faire disparaître sans tuer.

Tout a été classé : le dossier, le lit, le nom.
Même le soupir a trouvé son formulaire.
La mort ici ne tombe pas, elle s’ajuste,
À l’ordre des vivants rentables.

Les lieux sont les premiers à mourir.
Ils s’alignent comme des cercueils ouverts,
Des halls sans regard, des chambres sans fenêtre,
Des murs peints d’un blanc qui annule la mémoire.

L’ascenseur ne monte plus, il descend toujours.
Vers les étages sans cris, sans visiteurs,
Où les draps ne bougent plus,
Où les pas sont feutrés par pudeur comptable.

À la morgue, il n’y a pas d’épitaphe.
Seulement des codes-barres,
Des plastiques thermos-scellés,
Et des gants bleus pour ne pas trembler.

Ici, la mort n’est pas tragédie :
Elle est service.
Elle s’administre comme une facture.
On meurt à crédit, soldé par la mutuelle.

Chaque chambre est une cellule à mort lente,
Un entrepôt d’organismes en fin de cycle,
Où le souffle est surveillé, minuté, enregistré
Comme un dernier rapport d’activité.

Le personnel n’a plus de deuil,
Seulement des procédures.
On note, on signe, on tourne la page.
L’émotion coûte du temps.

Et dans ces lieux nettoyés trois fois par jour,
La mort devient propre, lisse, intégrée.
Elle ne bouleverse plus
Elle se conforme.

Il ne reste plus rien à pleurer.
Même les larmes ont été externalisées.
Ce qu’on lave ici, c’est le réel lui-même
Pour que la mort ne trouble pas la routine.

On ne dit pas qu’il est mort :
On parle de “fin de parcours”,
De “départ”, de “mise en repos”,
De “perte”, comme d’un objet.

Les mots ne servent plus à dire
Ils camouflent. Ils amortissent.
Ils gomment la violence d’exister
En codant le silence dans des cases.

La médecine rédige des constats sans sujet :
« L’individu a présenté un arrêt des fonctions vitales. »
Aucun “il”, aucun “elle”, seulement
Des processus, des états, des lignes neutres.

Le droit suit de près :
Pas de meurtre, pas d’accusé
Juste un acte rédigé, classé, signé,
Et une date, en bas, qui suffit à tout dire.

Les proches reçoivent une lettre,
Format A4, police Arial 12,
Sans signature manuscrite,
Mais avec toutes les mentions légales.

« Veuillez agréer… »
Et c’est tout ce qui reste.
Une formule de clôture,
Pour une vie qu’on n’a pas su dire.

Et pendant que le monde reprend son service,
Un être s’est évaporé dans la syntaxe.
Ni cri, ni chant, ni pierre levée
Seulement un verbe au passé composé.

La langue elle-même enterre les corps.
Elle plie les vies dans des protocoles,
Et signe, à chaque mot bien pesé,
L’abolition tranquille de toute mémoire

Certains ne meurent pas
On les rend invisibles.
Ils vivent hors-champ, floutés par la norme,
Exilés du langage, du soin, de la loi.

Leurs papiers expirent avant eux.
Leurs droits s'éteignent sans bruit.
On les appelle "cas complexes",
"Charges lourdes", "non-coopérants".

On ne les tue pas
On les fait attendre.
Toujours au guichet suivant,
Toujours à l'étape d'après.

Ils ne tombent pas dans une fosse,
Mais dans une faille administrative.
Sans nom sur une porte.
Sans regard dans un dossier.

Ils n'ont plus d'adresse,
Seulement des lieux d'exclusion.
Le système les trie,
Comme des pièces hors production.

On les dit "désinsérés",

Mais c'est la société qui les expulse.
À force de lois d'exception,
Le droit devient douane du souffle.

Ils parlent, mais personne ne les entend.
Leurs mots tombent dans des vides légaux.
Le silence est leur condamnation,
Et l'oubli, leur seul tribunal.

Parfois, ils réclament un peu de justice
On leur répond par une circulaire.
Un texte sec, sans signature,
Comme une gifle dans le vent.

Ils vivent entre deux statuts,
Suspendus dans l'indéterminé.
Trop pauvres pour exister,
Trop présents pour disparaître.

Les institutions les croisent,
Mais ne les regardent pas.
Ils sont des chiffres, des marges,
Des cas qu'on clôt trop tard.

Un jour, on les retrouvera morts,
Et personne ne saura quand.
Le corps dira la date,
Mais l'âme était partie depuis longtemps.

Ainsi s'achève cette mort sans fin,
Où rien ne tue mais tout retire.
Une vie en sursis constant,
Condamnée à ne jamais finir.

Il y a des morts qu'on fabrique à l'avance,
Sous couvert de protection.
On prescrit l'isolement,
On dose la camisole.

On éteint les voix trop vives,
Pour leur bien, dit-on.
On diagnostique la rébellion,
Et on la soigne par l'effacement.

L'internement devient hygiène,
La contention, un acte de soin.
Le lit à barreaux est une promesse :
On ne tombera plus, puisqu'on ne bouge plus.

Tout est consenti en apparence.
La procédure est complète,
Signée, tamponnée, relue.
Et le sujet, réduit à la case « conforme ».

Interlude XXXXXIII : Registres de l'oubli

1. Amnésie sociale
Du grec *amnesia* (oubli). Désigne la perte volontaire ou systémique de la mémoire collective. Loin d'être un accident, elle est souvent induite par des mécanismes institutionnels : réforme des programmes scolaires, destruction des archives, mise sous silence des témoins. L'amnésie sociale vise à rendre impossibles les comparaisons historiques, les réclamations, les filiations de lutte.

2. Archivicide
Du latin *archivum* (archive) et *-cida* (tueur). Terme désignant la destruction délibérée des documents, manuscrits, photos, ou témoignages gênants pour l'ordre établi. Il peut être physique (incendies, mises au pilon) ou juridique (non-conservation, reclassement). L'archivicide efface la trace des injustices tout en prétendant respecter la loi.

3. Clause d'oubli
Dans certains traités, constitutions ou législations, une *clause d'oubli* interdit de poursuivre les crimes commis avant une certaine date (ex. : amnisties après guerre). Elle consacre juridiquement le déni historique. Paradoxe : le droit, censé garantir la mémoire, devient l'outil de l'oubli.

4. Dérogation silencieuse
Mécanisme juridique par lequel une loi cesse d'être appliquée sans être formellement abrogée. L'omission devient norme. Ce processus rend le droit opaque, et permet d'oublier certaines protections ou droits au profit d'intérêts plus "contemporains".

5. Disparition administrative
Expression désignant les personnes effacées des registres sans mort constatée : sans papiers, expulsés, "déboutés", non inscrits. Leur existence sociale devient fiction. Ils errent dans les marges de l'État, privés de nom, de droit et de statut.

6. Événement fantôme
Fait historique dont l'existence est attestée mais dont la mémoire est étouffée. Massacres coloniaux, répressions ouvrières, violences psychiatriques. L'événement fantôme est souvent absent des manuels, des cérémonies, des monuments. Il persiste par le témoignage vivant, ou l'archive rescapée.

7. Fosses communes normatives
Image désignant les catégories sociales que les normes effacent collectivement : fous, transgenres, colonisés, précaires, neuroatypiques. Tous relégués à une mort symbolique. On n'insulte pas, on ne tue pas, on oublie.

8. Mémoire interdite
Mémoire considérée comme subversive, nuisible ou illégitime par les institutions. Interdite dans les écoles, les discours officiels, les musées. Elle ressurgit par l'art, le chant, la parole des survivants, mais reste frappée d'ostracisme.

9. Neutralisation narrative
Procédé par lequel un événement dérangeant est absorbé dans un récit neutre, technocratique ou émotionnellement plat. Exemple : transformer une révolte en « incident de sécurité », un massacre en « intervention ». Ce procédé ne nie pas les faits, mais en anesthésie la portée.

10. Nom effacé
Pratique symbolique ou réelle consistant à supprimer le nom d'un individu ou d'un peuple des archives, des monuments, des actes juridiques. L'effacement du nom équivaut à une seconde mort : celle de la reconnaissance. On le retrouve dans les damnatio memoriae antiques ou les logiciels de gestion d'allocataires « radiés ».

11. Oubli structurel
Oubli qui ne résulte pas d'une volonté explicite, mais de la manière même dont une société est construite. Il est logé dans l'architecture des institutions : ce qu'on ne collecte pas, ce qu'on ne recense pas, ce qu'on n'enseigne pas, ce qu'on ne lit pas.

12. Pardon programmé
Processus politique consistant à imposer une culture du pardon, souvent sans mémoire préalable. Il précède toute reconnaissance des faits. Le pardon devient un outil d'oubli, et non une réponse au souvenir.

13. Référencement sélectif
Dans les bases de données, manuels ou systèmes d'indexation, certains noms, lieux ou récits sont répertoriés tandis que d'autres sont omis. Ce tri participe à la hiérarchisation des mémoires. Ce qu'on ne peut rechercher n'existe pas.

14. Réforme blanche
Réforme qui prétend modifier une structure tout en vidant la mémoire des luttes qui l'ont rendue nécessaire. Elle gomme les raisons historiques du changement, efface les noms des victimes, et réécrit l'origine des progrès comme une générosité du pouvoir.

15. Silence archivistique
Zones vides, inaccessibles ou verrouillées des archives publiques. Certaines par censure, d'autres par négligence, ou par refus de traiter certains sujets comme "dignes d'être archivés". Ce silence est une production active de l'oubli.

16. Temporalité disjointe
Concept décrivant l'écart imposé entre les temps de l'histoire vécue et ceux de l'histoire reconnue. Il peut se passer cent ans avant qu'un crime colonial soit nommé comme tel. Pendant ce temps, le silence règne, et l'impunité se transmet.

17. Vérité administrative
Ce qui est vrai aux yeux de l'administration, indépendamment des faits vécus. Un SDF qui n'a pas d'adresse "n'existe pas". Une personne décédée non encore enregistrée est toujours "vivante". L'institution fabrique sa propre réalité.

18. Zone de non-mémoire
Territoires, institutions ou pans entiers de l'histoire où la mémoire est systématiquement absente. Les hôpitaux psychiatriques, les lieux de rétention, les anciens empires coloniaux. La non-mémoire n'est pas le vide : c'est l'ordre du silence.

Chapitre XXXXXIIII : Ars Moriendi contemporain

> « Le plus grand succès des sociétés modernes n’est pas d’avoir vaincu la mort, mais d’en avoir apprivoisé le langage. »

Il fut un temps où l’on rédigeait des manuels pour bien mourir. Au tournant du Moyen Âge, l’*Ars Moriendi* n'était pas une plaisanterie noire, mais une codification du départ : prière, confession, résignation, ultime soumission à l’ordre divin. Mourir, c’était faire acte de foi. Et celui qui refusait ce rite était soupçonné d’hérésie.

Cinq siècles plus tard, nous avons troqué la transcendance contre l’assurance maladie, les prières contre les protocoles, les saints contre les aidants. Mais l’intention demeure : la mort n’est pas un événement, c’est une performance à réussir. Le mourant idéal ne crie pas, ne se plaint pas, ne résiste pas. Il remercie, il consent, il s’efface proprement.

Dans les hôpitaux d’aujourd’hui, dans les centres de soins palliatifs, dans les chambres de retraite aseptisées, la nouvelle liturgie de la bonne mort s’écrit à l’encre bureaucratique. Le formulaire *D283-Mort Digne*, l’ordonnance de fin de vie, le code-barres sur le bracelet du poignet. Le corps meurt, oui, mais selon les normes.

Le système n’enseigne pas à vivre. Il instruit à mourir avec docilité. Non par sadisme, mais parce qu’un bon départ, c’est un départ sans conflit, sans plainte, sans héritage de colère. C’est là que l’injonction au pardon, la fabrication de la dignité, la disparition douce prennent leur sens : la mort devient la dernière exigence de conformité.

Le droit à la mort, tel qu'il est formulé aujourd'hui, est un droit à une mort "gérée". Les soins palliatifs, dans leur noble mission, offrent à l'individu un contrôle apparent sur l’acte terminal, une illusion de liberté face à une inévitable déchéance. Mais cette liberté, loin de rétablir une véritable autonomie, la contraint. Elle transforme le processus biologique en une série de choix limités, imposés par des grilles de lecture médicales et administratives, comme un menu dans un restaurant où tous les plats sont déjà pré-déterminés.

La société moderne n'enseigne plus les rituels de la fin de vie, elle en réduit la signification à un calcul. Chaque patient est un cas clinique, chaque geste médical un "choix" parmi les options : perfusion ou non, sédation ou non, prolongation de la vie ou non. Mais ce qui manque, dans cette course à l’efficience, c’est la reconnaissance du patient comme être humain, et non comme une case à cocher dans un dossier médical.

Si la mort n’est plus un sacrement, elle devient un produit, soigneusement emballé dans des statistiques, traité dans des unités spécialisées comme un incident de laboratoire. Le *memento mori* a cédé sa place au *memento vivere*, mais de manière totalement inversée : le "souviens-toi que tu es vivant" est désormais un impératif pour anticiper et organiser la fin de l’existence, non dans une libération de l’âme, mais dans une lutte contre son effacement, son effritement.

Et la mort ? La mort devient alors un échec. Un échec à maintenir une illusion de contrôle, une illusion de confort, une illusion de dignité dans un monde de calculs froids. Car mourir dans la "dignité" n'est rien d’autre qu’un oxymore. La mort, par essence, dégage de l’humilité, du chaos. L'illusion de la dignité, d'une fin paisible, sans heurts, sans soudaineté, dénature la mort, la rend artificielle, figée, et la prive de son caractère inéluctable.

Le système, avec ses processus bien rodés, régit tout : la douleur, l'agonie, le souffle, la dernière expiration. Tout est métrique, mesuré, tout devient une question de normes. Mais ces normes ne prennent jamais en compte l'individualité du mourant, qui est toujours pris dans l'étau entre les exigences d'un système de santé et celles d'un ordre social qui dicte la forme d'une mort acceptable, sans heurts, sans "excès".

Il faut interroger cette norme invisible : pourquoi la mort doit-elle être silencieuse ? Pourquoi la plainte est-elle perçue comme une indécence ? L'explosion d'émotion, le refus, le cri, sont souvent interprétés non comme des expressions légitimes, mais comme des déviances, des obstacles à la prise en charge. On parle de "gestion de la fin de vie", comme on parle de gestion des stocks ou des flux hospitaliers. La douleur n'est plus écoutée : elle est notée, évaluée, médicamentée.

Mais qu'arrive-t-il à ceux qui ne veulent pas mourir selon les règles ? Ceux qui hurlent encore, ceux qui délirent, ceux qui exigent des réponses ? Ils deviennent des "cas complexes". Ils perturbent la chaîne. Le mourant récalcitrant n'est pas une personne en souffrance : c'est un problème logistique. Alors, on l'apaise. On le sédate. On le normalise.

Le pardon joue ici un rôle fondamental. On n'attend pas du mourant qu'il règle ses comptes, mais qu'il pardonne. Il doit quitter ce monde sans créer de désordre, sans transmettre de colère. Pardonner, c'est se faire complice du système. La douleur doit être rendue supportable, mais aussi symboliquement inoffensive.

Ainsi, dans ce nouvel *Ars Moriendi*, la mort devient un devoir de bonne conduite. Elle se fait sous surveillance, dans des lieux spécifiques, avec des rites médicaux au lieu de rites religieux, avec des assistants au lieu de prêtres. Le silence a remplacé la prière, le consentement a remplacé la foi. L'obéissance, toujours, reste.

Ce n'est pas tant la mort qui est refusée, mais la mort insoumise.

Il faut lire les protocoles modernes comme autant de catéchismes laïques. À travers eux, ce n'est pas seulement le soin qui est dispensé, mais une morale : celle de la soumission à l'ordre établi jusque dans l'extinction. Le mourant ne doit pas contester, il ne doit pas exiger, il ne doit surtout pas maudire. S'il le fait, il devient inclassable, marginalisé par le langage même qui prétend le soulager.

L'hôpital ne chasse plus les démons, il administre la douleur. Mais ce geste technique cache un rituel bien plus profond : l'éradication de toute révolte dans la mort. Car une mort révoltée contamine les vivants. Elle rappelle que l'ordre n'est pas naturel, que la souffrance n'est pas toujours maîtrisable, que l'humain ne rentre pas dans des grilles.

Alors on l'ensevelit sous la sédation, le lexique rassurant, l'appareillage impeccable. Et le système gagne une dernière fois : le corps s'éteint en laissant l'illusion que tout fut bien, propre, digne. Il ne reste que le silence, et l'attestation de décès, dûment signée.

Même les proches sont appelés à collaborer à ce rituel. On leur dit d'être présents, mais pas trop démonstratifs ; de soutenir, mais sans alarmer ; de dire adieu, mais sans éclats. Leur chagrin doit être contenu, calibré, exprimé selon les formes attendues. Tout débordement affectif est perçu comme un dysfonctionnement, une gêne dans le déroulé soigné du protocole de fin de vie.

Ainsi la mort devient le théâtre d'un ultime contrôle. L'individu, déjà plié par les normes du vivant, s'éteint sous le poids de ce que le système juge convenable. Et dans cette mise en scène aseptisée, il n'y a plus de tragédie : seulement un processus, une opération qui se déroule selon les délais, dans les marges allouées, avec l'efficience requise.

Mais une question demeure : qu'avons-nous perdu en perdant la brutalité de mourir ? Qu'avons-nous abandonné en refusant que la mort soit aussi une déchirure, une violence, une rupture indomptable ? Peut-être avons-nous troqué l'indicible contre l'invisible. Et dans ce troc, c'est l'humanité même du mourant qui s'efface.

L'humanité du mourant se mesure à ce qu'il nous refuse. Quand la mort était rituelle, elle pouvait encore être scandaleuse : on se déchirait, on criait, on pleurait, on invoquait les dieux ou les absents.

On mourait entouré ou exilé, mais toujours dans un rapport charnel, brûlant, à l'irréversible. Aujourd'hui, la mort a été domestiquée, non pas apaisée, mais encadrée, disciplinée.

Ce que l'on appelle « mourir dans la dignité » n'est souvent qu'un synonyme policé pour « mourir sans bruit ». Le mourant moderne est réduit à une figure idéale : propre, sobre, reconnaissant. Toute émotion trop vive, tout refus explicite, toute révolte verbale sont réinterprétés comme signes de confusion mentale, symptômes à traiter. La médecine ne soulage plus seulement les corps ; elle neutralise les affects.

Et pourtant, refuser la mort telle qu'elle est offerte, c'est parfois le dernier acte de liberté. Certains s'insurgent, veulent sortir, écrire une lettre, crier, exiger la présence d'un proche ou d'un enfant qu'on leur refuse.

D'autres rejettent l'idée même d'être qualifiés de patients : ils ne veulent pas être soignés, ils veulent mourir à leur manière. Ce sont ces figures-là qui troublent l'institution, car elles rendent visible ce que tout le protocole voulait cacher : que mourir, ce n'est pas disparaître, c'est résister une dernière fois à l'effacement.

La société, en réclamant une mort sans vagues, cherche à protéger les vivants d'une vérité trop nue. Elle remplace le tragique par le technique, le cri par le silence, l'irruption de la fin par un clignotement bureaucratique. Il ne faut pas que la mort blesse. Elle doit se retirer, comme une machine bien huilée. On éteint les lumières, on ferme le dossier, et l'on passe au suivant.

Mais il reste les corps. Même dans le protocole, même dans la chambre stérile, même sous les draps blancs et les voix basses, les corps parlent encore.

Ils tremblent, se raidissent, suintent, se contractent. Ils disent ce que les mots ne peuvent plus. Ils racontent la peur, la fatigue, le désespoir, parfois aussi une étrange paix, mais jamais selon l'ordre attendu. Et dans cet écart entre le corps mourant et le récit institutionnel de la fin de vie, se glisse une vérité nue : la mort échappe toujours.

C'est là que réside la subversion du mourant : il ne peut jamais être totalement absorbé par le système. Quelque chose, en lui, résiste à la codification. Une parole balbutiée, un geste incohérent, une larme inattendue, une prière venue de nulle part. Ces signes échappés du cadre réintroduisent l'humain dans un monde devenu logistique.

L'*ars moriendi* contemporain prétend offrir la liberté, mais il organise l'effacement. Ce qu'il redoute, ce n'est pas la douleur, qu'il sait traiter, mais l'imprévu, le chaos, l'inacceptable.

C'est pourquoi il ne forme pas à mourir : il forme à ne pas déranger en mourant.

Ce que le système craint, c'est l'ultime cri, celui qui ne demande rien mais accuse tout. Il n'y a pas de place, dans les protocoles, pour le mourant qui se dresse contre l'époque.

Celui qui dit : « Je ne veux pas mourir comme ça. » Celui qui murmure : « Je ne vous pardonne pas. » Celui qui meurt sans gratitude, sans soumission, sans mots doux.

Car ce cri remet en cause l'ensemble de l'architecture morale qui soutient la mort moderne : une mort propre, paisible, utile, compatible avec la dignité des vivants.

Or la mort n'a rien d'utile. Elle ne produit rien, ne rapporte rien. Elle est la négation du rendement, le grain de sable dans la machine.

Et dans un monde où tout doit servir, même les morts doivent être transformés en récits, en souvenirs utiles, en exemples de vertu. Mourir autrement devient un acte subversif.

Mais pour que cet acte ait lieu, encore faut-il qu'il puisse être entendu. Le problème, aujourd'hui, ce n'est pas seulement que la mort est normalisée, c'est qu'elle est isolée.

On meurt dans des lieux fermés, loin des rues, des maisons, des enfants. On meurt à l'abri des regards. Et ce retrait transforme la mort en événement abstrait, presque irréel, sauf pour ceux qui la vivent.

Le silence des autres, des institutions, des proches, parfois même des médecins, est alors un double abandon. On laisse le mourant sans récit.

On ne l'écoute pas. Ou, pire, on lui impose une narration toute faite : celle de la "belle mort", de la "mort paisible", de la "réussite palliative". Ces mots, répétés comme des mantras, forment un écran entre le réel et l'acceptable.

Ce voile sémantique n'est pas neutre. Il permet d'absorber la mort dans la logique du soin, de la procédure, de la gestion. Mais il empêche de dire la violence de ce que l'on perd. Et surtout, il empêche de nommer ce que l'on refuse : non pas la mort elle-même, mais la manière dont elle est organisée.

Car ce qui se joue dans l'*ars moriendi* contemporain, ce n'est pas une question de médecine, mais de pouvoir. Qui décide des conditions de la mort ? Qui en définit la forme, le cadre, le langage ? Qui dit ce qu'il faut accepter ? L'injonction au pardon, si fréquente dans les discours de fin de vie, n'est pas un appel à la paix intérieure : c'est une normalisation du renoncement.

On demande au mourant de ne pas troubler le monde qu'il quitte. De ne pas laisser de dettes symboliques, de conflits ouverts, de colère. De mourir en refermant tout, y compris ce qui méritait d'être dénoncé. Mais la mort n'efface pas l'injustice. Elle la rend simplement plus difficile à entendre.

Dans les manuels médiévaux de l'*ars moriendi*, l'accent était mis sur la préparation de l'âme : il fallait résister aux tentations du diable, confesser ses fautes, pardonner ses ennemis, se remettre à Dieu. Il y avait une dramaturgie

religieuse, parfois oppressante, mais toujours consciente du conflit intérieur que représente la mort. Aujourd'hui, ce théâtre moral a été remplacé par un théâtre technique, mais la structure demeure : on doit obéir à un scénario.

Ce scénario moderne est sécularisé, hospitalier, médicalisé. On n'y invoque plus Dieu, mais la dignité, la tranquillité, la rationalité.

Le mourant est censé être raisonnable, autonome, et surtout… conforme. L'idée de « bonne mort » est devenue un idéal de conformité terminale. Elle n'exige plus la foi, mais l'acceptation d'un système qui se prétend neutre et bienveillant.

La violence n'a pas disparu. Elle s'est déplacée. Elle ne se dit plus dans les coups, les bûchers ou les supplices, mais dans le refus d'entendre la voix du mourant quand elle s'écarte du script.

Elle se trouve dans le lit trop propre, les mots choisis à sa place, le sourire obligatoire, la pudeur imposée, les larmes retenues.

Cette violence douce, institutionnelle, est d'autant plus dangereuse qu'elle se prétend salvatrice. Elle offre un cadre là où il faudrait du chaos, une formule là où il faudrait du cri, une anesthésie là où il faudrait du feu.

Ce que l'on appelle mourir paisiblement est parfois une mort censurée.

Ceux qui meurent en silence ne sont pas toujours en paix. Beaucoup s'en vont en se taisant, non par choix, mais par devoir.

Et leur silence devient une injonction faite aux vivants : ne réclamez rien. C'est là que la mort cesse d'être une affaire intime pour devenir une affaire politique.

Et pourtant, certains refusent. Par des gestes minuscules, par des silences non coopératifs, par un regard, un mot déplacé, une exigence non prévue. Ceux-là réintroduisent l'imprévu dans le protocole, la dissonance dans le chœur des soignants. Ils ne veulent pas d'une fin orchestrée, mais d'un dernier souffle qui leur appartienne.

Il ne s'agit pas de glorifier la souffrance, ni de condamner les soins palliatifs, mais de poser la question que toute société évite : de quoi a-t-on le droit de mourir ? Peut-on mourir en colère, en lutte, en désaccord, en incompris ? Peut-on mourir sans offrir de récit réconfortant ? Peut-on mourir en accusant ?

Tant que ces formes de mort resteront inavouables, tant que l'on exigera du mourant qu'il soit une figure morale pour les vivants, alors la mort restera capturée par l'ordre symbolique qui l'habille. Il ne suffit pas de mourir librement ; encore faut-il pouvoir mourir sans masque, sans décor, sans apaisement imposé.

Le dernier droit du mourant n'est pas de choisir sa fin, mais de ne pas être transformé en leçon. Mourir n'est pas un enseignement. C'est une fin, et c'est peut-être là, précisément, que réside sa vérité.

Si la société contemporaine fabrique un *art de mourir*, ce n'est pas pour honorer la finitude humaine, mais pour neutraliser ce qu'elle a de dérangeant.

La mort, dans sa vérité nue, remet tout en question : la valeur du temps, la hiérarchie des priorités, la structure même du monde. En l'aseptisant, on la rend tolérable. En l'encadrant, on la rend productive. Elle devient un moment gérable parmi d'autres, un « passage » administré, un point de statistique sanitaire.

Ce cadrage n'est pas uniquement médical : il est culturel, juridique, spirituel. Il concerne aussi bien l'organisation des soins que les récits publics, les images de la mort, les mots que l'on autorise à son propos.

Dans cette vaste entreprise d'encadrement, ce sont toujours les mêmes voix qui sont effacées : les mourants révoltés, les solitaires sans entourage, les mourants sociaux, ceux qu'on abandonne à l'avance.

Le système ne sait pas quoi faire d'une mort sans spectateur, sans héritier, sans récit apaisant. Alors il la recouvre.

Il la reformule. Il la nie. Ainsi naît le mensonge fondamental : que toute mort peut être « bien vécue ». Que toute fin, à condition d'être encadrée, devient acceptable. On oublie que certaines morts sont des fractures, des ruptures, des chutes sans appel.

À force de refuser l'idée d'une mort inacceptable, on finit par rendre inavouable toute vie qui s'achève en silence ou dans l'amertume.

Le « bon mourant » devient une nouvelle norme, un modèle implicite qui exerce une pression sur tous les autres. Comme si l'on pouvait échouer à mourir dignement. Comme si même dans la mort, il fallait rester conforme.

Ce qui s'impose alors, ce n'est plus une question éthique mais esthétique : on attend une mort *présentable*. On ne tolère pas les cris, les souillures, les corps déformés, les refus.

Le mourant, trop souvent, est sommé de rester digne pour les autres, pour ne pas troubler l'ordre affectif, pour ne pas déranger le personnel, pour ne pas gêner les vivants. Mais cette dignité, dans les termes où elle est exigée, est une injonction à l'effacement.

C'est dans cet espace étroit, entre le silence et la conformité, que le dernier acte de rébellion peut surgir. Refuser de se soumettre au récit officiel. Réclamer le droit de partir en laissant des questions ouvertes. Mourir sans rien clore. Laisser aux vivants la responsabilité de ce qui n'a pas été réparé.

Car ce n'est pas au mourant d'apaiser le monde. Ce n'est pas à lui de pardonner ce qui fut injuste, d'accepter ce qui fut imposé, de bénir ce qui l'a détruit. Son silence peut être un cri. Son refus, un testament. Et sa mort, une énigme laissée volontairement sans clé.

Dans ces interstices de l'ordre, quelque chose subsiste : un éclat d'irréductible. Une manière de dire, même sans mots : *je ne consens pas*.

À mesure que les sociétés modernes tentent de rationaliser la mort, elles l'éloignent de toute expérience partagée. Jadis, on mourait dans la maison, au centre du cercle familial ou du village, avec des rituels ouverts, parfois brutaux, mais ancrés dans un tissu vivant. Aujourd'hui, la mort est souvent clinique, individualisée, externalisée. On en délègue la gestion à des structures spécialisées, comme s'il s'agissait d'une réparation technique.

Cette individualisation extrême est une forme d'effacement. En prétendant respecter l'autonomie du mourant, on le prive souvent de toute capacité d'intervention symbolique. Il meurt dans un cadre normé, avec des mots qui ne sont pas les siens, des gestes qui sont ceux du protocole, et des témoins entraînés à ne pas trop ressentir. L'intime devient institutionnel.

Mais la mort, pour être pleinement humaine, exige plus que cela. Elle demande une reconnaissance du tragique, un espace pour l'inacceptable, une place pour l'inachevé. Sans cela, elle devient une marchandise comme une autre, un service de fin de parcours que l'on évalue en termes de confort, de coût, de rendement émotionnel.

Et c'est là que réside le cœur de l'*ars moriendi* contemporain : il ne s'agit plus d'apprendre à mourir, mais à *se faire mourir* dans les conditions attendues. On internalise les règles du système. On anticipe ce que les autres attendent. On devient son propre gardien au seuil de la disparition.

Ce que l'on croyait être un soulagement, mourir sans faire de bruit, sans déranger, est en réalité une assignation. Une dernière assignation à résidence dans le cadre d'une existence déjà balisée.

À l'hôpital comme au funérarium, tout est balisé : les heures, les mots, les gestes. Même les émotions sont prévisibles, ritualisées, préenregistrées.

Le pardon devient protocole. L'abandon devient procédure. La douleur devient variable à lisser dans des courbes. On meurt comme on a vécu dans ce système : en respectant des normes invisibles, en ne troublant pas l'ordre général, en disparaissant proprement. Cela ne signifie pas que la mort soit insincère, mais qu'elle est filtrée. Son intensité est canalisée, son absurdité niée.

Et pourtant, certains laissent une brèche. Ils ne ferment pas tous les volets.

Ils parlent encore, mais pas dans la langue attendue. Ils hurlent parfois, rient à contretemps, désobéissent dans leur souffle même. Ils rappellent à ceux qui assistent que la mort ne s'enseigne pas : elle s'éprouve, se dérobe, déborde.

C'est dans ces débordements que se forme une vérité plus difficile, mais plus vivante. Celle d'une mort qui refuse d'être un spectacle, un apaisement, une fin exemplaire. Une mort qui, peut-être, ne veut rien laisser derrière elle… que l'inconfort d'avoir été regardée sans être comprise.

Alors, que reste-t-il à dire, à écrire, à transmettre sur cette mort contemporaine, administrée, orchestrée, presque managériale ? Peut-être ceci : que mourir devrait rester un acte ouvert. Ni forcément noble, ni forcément tragique, ni forcément exemplaire. Simplement : un acte où l'on ne nous arrache pas ce qu'il nous reste d'irréductible.

Le vrai *ars moriendi* ne s'apprend pas dans les manuels de bioéthique ni dans les couloirs stériles des établissements de soin. Il ne s'écrit pas dans les formulaires anticipés de fin de vie. Il se joue dans les tensions, les réticences, les mots que l'on choisit ou que l'on tait. Il se glisse dans les fissures du récit officiel.

Refuser la mise en récit, c'est peut-être là, l'ultime désobéissance. Mourir sans conclure. Sans morale. Sans pardon dicté. Mourir avec des nœuds, des colères, des zones d'ombre. Mourir comme un être, et non comme un patient.

Et s'il faut parler de dignité, alors qu'elle soit celle du refus. Qu'elle soit cette lumière pâle et obstinée que certains emportent avec eux, contre le ciel fermé du protocole. Non pas la dignité qu'on leur accorde, mais celle qu'ils arrachent. Une dignité sans témoin, sans récit, sans reconnaissance : la plus invisible, donc la plus libre.

Car la mort, même cadrée, même silencieuse, même « accompagnée », demeure un affront. Elle reste cette déchirure que rien ne répare, ce départ qui n'a pas de retour, ce cri muet que les vivants traduisent en métaphores rassurantes. Mais il existe des morts qui ne veulent pas de traduction. Des morts qui ne veulent pas d'hommage. Des morts qui disent : *je ne vous dois rien*.

Et peut-être que celles-là sont les plus fidèles à ce que fut leur vie. Une fidélité terrible, intransmissible, mais exacte. Elles ne ferment pas l'histoire. Elles la laissent béante. Elles ne se soumettent pas au dernier rituel. Elles le brisent.

Ainsi se clôt ce chapitre de la mort domestiquée, normée, encadrée, non par une paix factice, mais par l'apparition de ce que le système ne peut absorber : une subjectivité qui meurt sans explication, sans pardon, sans obéissance.

C'est là que commence la ruine.

Interlude XXXXXIIII : Épitaphes des vivants

La modernité occidentale a transformé la mort en un objet de gestion, de rationalisation et, paradoxalement, d'effacement. Loin des cérémonies collectives et des récits tragiques ou sacrés, la mort s'inscrit désormais dans des protocoles sanitaires, des contrats d'obsèques, et des manuels éthiques.

Le chapitre précédent, *Ars Moriendi contemporain*, montrait par la forme poétique le resserrement normatif autour de ce moment ultime ; ici, il s'agit de documenter les mécanismes factuels qui en rendent compte.

La mort contemporaine est en majorité hospitalière. Selon l'INED, 56 % des décès en France ont lieu à l'hôpital, contre 20 % à domicile.

Cette concentration institutionnelle de la fin de vie a pour corollaire une standardisation du parcours terminal : unités de soins palliatifs, sédation encadrée par la loi Claeys-Leonetti (2016), limitation des traitements jugés « déraisonnables ». Le mourant devient ainsi un patient régulé, plus qu'un sujet en fin de vie. Le temps de mourir est planifié ; la parole du mourant, quand elle dérange, est réinterprétée comme trouble anxieux, souffrance psychique, ou confusion cognitive.

La notion de « mort digne », utilisée de manière croissante dans les discours médicaux et médiatiques, repose sur une série de présupposés implicites : qu'il existerait une bonne manière de mourir, une posture morale attendue, une neutralité émotionnelle à atteindre.

L'expression du désespoir, de la colère ou du refus y devient suspecte. Dans un rapport de 2018 de la Société française d'accompagnement et de soins palliatifs (SFAP), il est recommandé que les patients « puissent faire leurs adieux dans le calme, entourés, réconciliés ».

Ces formulations, d'apparence humanistes, installent des critères d'acceptabilité émotionnelle : celui qui meurt dans la révolte, le silence amer ou la solitude, est implicitement considéré comme ayant échoué.

Ce modèle idéalisé de la « bonne mort » marginalise des milliers de trajectoires dissonantes. Les données du collectif *Les Morts de la Rue* indiquent qu'environ 600 personnes sans domicile fixe décèdent chaque année sans accompagnement, dont beaucoup sont enterrées sans cérémonie.

Pendant la crise du COVID-19, de mars à mai 2020, des milliers de personnes âgées sont mortes en EHPAD sans avoir revu leur famille : une rupture anthropologique dans l'histoire du deuil. En psychiatrie, les morts en isolement, souvent médicalisées jusqu'à l'effacement de toute parole, demeurent rarement interrogées sur le plan éthique.

Ces morts ne sont pas seulement biologiques. Elles sont socialement désactivées : ni scandaleuses, ni commémorées, elles s'inscrivent dans une chaîne de production où l'humanité de l'événement n'est plus un préalable mais un surplus contingent.

La mort, dans ces dispositifs, est donc à la fois invisibilisée et normée. Invisibilisée, parce que sa réalité charnelle, tragique, et souvent injuste, ne trouve pas place dans les représentations dominantes.

Normée, parce que seules certaines expressions émotionnelles, gratitude, pardon, paix, sont tolérées dans le champ médico-social. Le *mourant rebelle*, celui qui conteste son sort, dénonce l'abandon ou refuse les discours d'apaisement, est institutionnellement relégué au silence ou à la pathologisation.

L'économie funéraire, loin d'inverser cette logique, l'entérine. En France, le marché des obsèques représentait plus de 2,5 milliards d'euros en 2022. Loin de restaurer une sacralité ou une mémoire active, l'organisation funéraire repose sur des forfaits, des délais, des options tarifaires, autant d'éléments qui renforcent une logique de standardisation.

Il ne s'agit pas de célébrer une singularité, mais d'effacer proprement, efficacement. Même le deuil devient performance, avec ses temporalités acceptables, ses mots codés, ses injonctions à « faire son chemin » et « tourner la page ».

Dans ce contexte, parler d'*épitaphes des vivants* n'est pas une métaphore : c'est désigner les vivants que l'on a déjà administrativement ou symboliquement fait disparaître.

Le sans-papiers mort en rétention, le vieillard isolé mort sans témoin, l'adolescente enfermée en hôpital psychiatrique jusqu'à l'effacement, tous ceux-là n'ont pas de pierre tombale dans la mémoire sociale. Ils sont morts sans être admis comme vivants complets.

Ce que *Ars Moriendi contemporain* poétisait à travers les formes, ce texte en donne la structure froide. Le système ne tue pas seulement par violence : il tue par omission, par gestion, par pacification.

Il organise la mort pour qu'elle ne trouble pas l'ordre. Ce faisant, il produit une forme extrême de violence : celle où la mort n'est plus une perte, mais une disparition anticipée, validée, rationalisée.

L'arc XIII s'ouvre ici : non pas à partir de la mort comme fin, mais à partir de ceux qu'on ne pleure plus. Ceux pour qui aucun mot n'a été gravé. Ceux dont l'existence fut, dès l'origine, considérée comme facultative.

C'est dans cette organisation silencieuse de la mort que s'exerce une des formes les plus pures du pouvoir contemporain: celui de trier entre les vies pleurées et celles passées sous silence. Le droit de mourir ne se pose plus seulement en termes médicaux ou éthiques, mais en termes de visibilité : qui aura droit à un récit ? Qui méritera une trace, un nom, une voix ?

L'ultime paradoxe est ici : nous vivons dans une société où l'on meurt sans avoir jamais été véritablement entendu. Les épitaphes des vivants ne sont pas gravées sur des pierres, mais dissoutes dans des rapports, des formulaires, des procédures. Et si ce texte en prend la forme encyclopédique, c'est pour rappeler que même dans la rigueur froide des faits, subsiste un cri. Un cri qui dit : *Ne m'oubliez pas*.

Chapitre XXXXXV : Les Vestiges

L’ARCHIVISTE
Les mots sont en cendre, les lois en poussière.
Je tourne les pages d’un livre sans encre,
Un code de silence inscrit sur des fibres mortes,
Et je recopie l’absence comme on transcrit la guerre.

LE CORPS
On m’a posé là, propre, neutralisé,
Ni cri, ni sueur, ni effroi.
Je n’ai pas été vu, seulement géré.
Un lit, une date, une mort sans voix.

L’OMBRE
Je suis la trace d’une parole non dite,
Le souvenir d’un nom rayé du formulaire.
Je ne hante pas : j’existe sans rites,
Je plane au-dessus des archives sans lumière.

LE MUR
Je suis la façade, le décret, la pierre.
On m’a bâti pour que nul ne me traverse.
Les vivants s’arrêtent ici, sans colère,
Et les morts passent… sans que rien ne se renverse.

LE VENT
Mais j’ai soufflé sur vos chiffres, vos bilans,
J’ai porté l’écho de leurs derniers instants.
Je ne rends pas la vie, je rends l’oubli bruyant,
Et dans vos ruines, je murmure : *“Ils étaient vivants.”*

L’ARCHIVISTE
Il reste des phrases incomplètes,
Des diagnostics sans nom,
Des identités jetées comme déchets d’imprimerie.
Je trie l’irréparable.

LE CORPS
On m’a lavé d’humanité.
Même mes cicatrices sont classées.
J’étais un être, je suis un cas,
Et même cela, déjà, s'efface.

L’OMBRE
Ils ne pleurent pas les disparus sans histoire,
Ils ferment les yeux sur ceux qui n'ont pas de bordure.
Je suis leur contour, leur refus de mémoire,
Je suis la marge dans votre écriture.

LE MUR
Ils m’ont sculpté de lois, de règlements,
Chaque brique est une frontière,
Chaque interstice, un silence,
Je suis la clôture du réel.

LE VENT
J’envahis les interstices,
Je fais parler les fissures.
Je dis ce qu’ils n’ont pas voulu entendre.
Je ne console pas. Je révèle.

LE CORPS
J’ai attendu qu’on m’appelle,
Mais on a effacé l’appel.
On m’a rendu aux chiffres,
Sans que personne ne se retourne.

L’ARCHIVISTE
Il y avait une ligne :
« Décès survenu dans des circonstances compatibles. »
Compatible avec quoi ?
Avec l’ordre. Avec la procédure.

LE MUR
Je suis l’héritier des institutions mortes,
Des hospices sans nom, des couloirs sans fin.
Je garde encore les marques
Des chaînes qu’on ne voit plus.

L’OMBRE
Je marche derrière chaque médecin,
Je flotte au-dessus des jugements,
Je suis ce qui échappe aux rapports,
Ce que la loi ne peut désigner.

LE VENT
J’ai soufflé sur les mots qu’on n’a pas prononcés,
Je les ai gravés dans la rouille des grilles,
Et dans le silence des chambres,
Je suis devenu plainte.

L’ARCHIVISTE
Les vestiges ne parlent pas,
Mais ils résistent.
Ce que le système voulait effacer
Revient par la fêlure.

LE CORPS
Je ne suis pas guéri.
Je suis ce qui reste.
Un résidu d’humanité
Non conforme, non rentré.

L’OMBRE
Ils m’ont jetée dans l’interstice,
Entre deux lois, entre deux actes.
Je suis l’infra-juridique,
La mémoire qui gêne, l’oubli qui persiste.

LE MUR
Ma surface est propre.
Trop propre.
On a repeint l’histoire
Avec une peinture anti-regard.

LE VENT
Mais je gratte, je ronge,
Je reviens avec l’air du soir.
Je porte l’odeur des chambres fermées
Et les noms qu’on a dissous dans l’eau de javel.

L’ARCHIVISTE
Je reconstitue les fragments :
Un prénom, une note, une rature.
Ce n’est pas une biographie,
C’est un puzzle de ruines.

LE CORPS
Je n’ai pas crié.
Ils ont dit : *docile*.
Je n’ai pas fui.
Ils ont dit : *consentant*.
Je suis resté.
Ils ont dit : *mort naturelle*.

L’OMBRE
Mais la nature n’a rien à voir ici.
C’est un décès d’architecture,
De système, de procédure.
Un crime sans coupable.

LE MUR
Je n’ai pas bougé quand ils ont enfermé,
Ni quand ils ont oublié.
Je suis le cadre.
L’arrière-fond de vos tragédies invisibles.

LE VENT
Je les ai vus partir un par un,
Sans fleurs, sans mots, sans lumière.
Leur disparition était programmée
Par omission active.

L’ARCHIVISTE
La machine n’a pas eu besoin d’ordres.
Elle a fonctionné comme prévu.
Ce n’est pas une erreur,
C’est un résultat.

LE CORPS
Je suis resté là.
Ni sacré, ni maudit.
Juste inutile.
Juste excédent.

L’OMBRE
Je vis dans les phrases orphelines.
Dans les dossiers fermés à clé.
Je suis ce qu’on tait pour ne pas s’écrouler.
Je suis la conscience qu’on évacue.

LE MUR
Je ne suis pas coupable.
Je suis structure.
Et c’est cela, le pire.
On m’a bâti pour ne pas répondre.

LE VENT
Mais je fais craquer vos silences.
Je soulève la poussière, les doubles fonds.
Et dans chaque interstice,
Je murmure : *il reste quelque chose*.

L’ARCHIVISTE
J’ai retrouvé une empreinte.
Pas de doigt, une empreinte d’existence.
Un passage, un soupir noté par erreur
Dans une marge administrative.

LE CORPS
Ils ont tout pesé : mon poids, ma tension,
Mes réponses calibrées à des tests absurdes.
Mais jamais ma fatigue.
Jamais ma solitude.

L’OMBRE
Ils ont effacé mon prénom pour ne pas s’impliquer.
Ils ont écrit *patient X*,
Comme s’il s’agissait d’une variable
Et non d’une vie.

LE MUR
Je suis resté là, pendant que les chambres se vidaient.
Les lits refaits avant même que les corps ne refroidissent.
Aucune cérémonie.
Seulement des rotations.

LE VENT
Mais j’étais là.
Et j’ai tout emporté.
Le râle, le soupir, le regard vide.
Je les restitue, non pas intacts, mais vivants.

L’ARCHIVISTE
On me dira : ce ne sont que des ruines.
Mais je répondrai :
Ce sont des ruines qui parlent.
Et qui accusent.

LE CORPS
Je suis encore là.
Pas dans vos registres,
Mais dans la mémoire de ceux
Qui refusent de fermer les yeux.

L’OMBRE
Je me glisse dans vos institutions,
Comme une erreur qui persiste.
Je ne demande pas justice :
Je suis la preuve que vous n’en avez pas.

LE MUR
Un jour, on me démolira,
Et on lira sur mes gravats
Les noms qu'on n'a pas prononcés,
Les phrases qu'on n'a pas osé écrire.

LE VENT
Et moi je soufflerai
Sur les ruines de vos certitudes,
Pour rappeler que toute structure
Peut s'effondrer sous le poids du déni.

L'ARCHIVISTE
J'écrirai sans fin,
Pour ceux qui n'ont pas eu de fin.
Pas pour les sauver
Mais pour qu'on ne dise jamais : *ils n'ont jamais existé*.

INTERLUDE XXXXXV : DU CADAVRE À LA RUINE

L'histoire des institutions modernes est jalonnée de cadavres silencieux. Ce ne sont pas les morts de la guerre ou du crime ordinaire, mais ceux de la norme, de l'algorithme, du formulaire. À mesure que l'État s'est bureaucratisé, la mort s'est rationalisée. Elle est devenue fonctionnelle, prévisible, et surtout acceptable, pourvu qu'elle survienne dans le bon cadre.

Dès le XIXe siècle, les hôpitaux, les asiles et les prisons ont établi des catégories de décès « naturels » pour éviter d'avoir à interroger les conditions de détention, de soin, ou d'isolement. L'expression « mort dans les règles » a couvert des milliers d'agonies indolentes, non parce qu'elles furent sans douleur, mais parce qu'elles furent sans conflit avec l'ordre établi.

En France, les lois de 1838 sur l'internement psychiatrique, puis celles de 1990 et 2011, ont permis des hospitalisations sans consentement, parfois pour des durées illimitées. Peu d'évaluations longitudinales ont été menées sur les conséquences vitales de ces enfermements. Les décès y sont rarement médiatisés, souvent classés comme sans particularité. Or, selon les rapports de la HAS (Haute Autorité de Santé) et de l'IGAS (Inspection Générale des Affaires Sociales), plusieurs établissements ont présenté des ratios de surmortalité anormaux. Mais cela reste un secret de polichinelle administratif, sans conséquence structurelle.

Il ne s'agit pas ici d'accidents. Ce sont des logiques de sélection : l'indésirable social, le malade incurable, le sans-famille, celui qui coûte sans rapporter. Ces figures deviennent les cadavres fonctionnels du système. On ne les tue pas activement. On les laisse glisser hors des chiffres, hors des discours, hors des mémoires. C'est la logique du corps excédentaire, analysée par Michel Foucault, puis poursuivie par Achille Mbembe dans son concept de nécropolitique : un pouvoir qui laisse mourir, qui organise l'invisibilisation des corps indésirables.

À partir du moment où un corps devient administrativement superflu, trop coûteux, trop dérangeant, trop étranger aux objectifs du système, il n'est plus que résidu d'existence. La déclaration de décès n'est qu'un rituel terminal qui scelle le retrait de ce corps du récit collectif. Le formulaire Cerfa remplace le deuil. La mention « sans suite » devient sa tombe.

Les politiques migratoires en offrent une illustration brutale : entre 1993 et 2022, plus de 50 000 morts ont été recensées aux frontières de l'Europe, selon le *Migrant Files Project*. Des corps échoués, noyés, disparus dans les centres de rétention, abandonnés dans des zones de non-droit où l'État se décharge de toute responsabilité effective. Ces morts ne sont pas des accidents isolés : elles traduisent une construction juridique du silence, qui permet à des dispositifs entiers de ne pas rendre de comptes.

Dans les banlieues et les zones rurales désertées, la logique est parallèle. Ce n'est pas une politique de mort directe, mais d'indifférence mortelle. Les services publics ferment, les soins se raréfient, les recours s'épuisent. L'INSEE et les études de santé publique montrent une espérance de vie inférieure de plusieurs années entre les classes sociales supérieures et les précaires. Cela n'émeut plus personne.

C'est ce glissement qui mène du cadavre à la ruine. Quand les institutions cessent d'assurer la survie minimale, elles ne gèrent plus que les décombres. Ce n'est pas l'individu qui meurt, c'est le lien social. Le cadavre est le symptôme, la ruine est le diagnostic.

La ruine ne survient pas en un jour. Elle est l'accumulation patiente de dysfonctionnements normalisés. Elle commence quand un hôpital ferme un service d'urgence la nuit, faute de personnel. Elle se poursuit quand un tribunal ajourne un dossier pour la quatrième fois, par manque de greffiers.

Elle s'affirme lorsque l'on renonce à instruire une plainte, à cause de la charge de travail. La ruine, c'est le moment où les institutions continuent d'exister, mais ont cessé de fonctionner.

La Cour des comptes française l'a rappelé dans plusieurs rapports : des pans entiers de l'action publique sont aujourd'hui dépourvus de moyens effectifs. Mais au lieu d'admettre cette faillite, les responsables invoquent des réformes, des ajustements, des "optimisations". On réorganise, on fusionne, on numérise, on administre la ruine comme un progrès.

À mesure que les cadavres s'empilent dans les interstices du droit, les ruines s'installent dans les têtes : renoncement civique, perte de confiance, désertion des institutions. Ce ne sont plus seulement des corps qu'on enterre, ce sont des espoirs. Et ce sont les vivants qui deviennent les spectres.

Mais c'est là aussi que commence le renversement.

Car la ruine révèle ce qui résistait sans bruit. Elle montre, par sa nudité, ce qui a cédé et ce qui a tenu. Elle laisse apparaître les fissures, mais aussi les pierres fondatrices. De la ruine surgit une vérité que le système bâti dissimulait : toute institution est périssable, toute norme peut être contestée, toute vérité imposée peut être balayée par le souffle du réel. L'arc suivant explorera cela.

Non plus le corps qui meurt, mais le monde qui s'effondre.
Non plus les cadavres laissés sans mémoire, mais les structures qui se décomposent sous leur propre poids.
Voici venir la Ruine, non comme un châtiment, mais comme une clarification.

C'est donc au croisement du silence institutionnel et de la persistance des effets que se joue le passage de la mort à la ruine. La ruine n'est pas un effondrement spectaculaire. Elle est l'art de continuer sans vie. Les hôpitaux tournent sans soigner, les écoles sans instruire, la justice sans rendre. Ce n'est pas la fin, c'est la simulation d'un monde en ordre, alors que plus rien ne tient.

Mais dans ces ruines, les formes nouvelles cherchent leurs racines. La ruine n'est pas que perte : elle est aussi matrice. Comme l'écrivait Walter Benjamin, « même les morts ne seront pas en sécurité si l'ennemi triomphe. Et cet ennemi n'a pas cessé de triompher. » Il nous revient alors de lire les décombres non comme des reliques stériles, mais comme des preuves vivantes d'un monde à dépasser.

L'arc suivant n'évoquera pas une apocalypse soudaine, mais la sédimentation d'un effondrement déjà à l'œuvre, partout visible, sauf dans les discours officiels.

Ce sera l'arc de la Ruine :
là où s'achève la normalité,
et où commence le dévoilement.

ARC XIIII : RUINE

Chapitre XXXXXVI : Délit de poussière

page : 602

Interlude XXXXXVI :Théorie de la décomposition

page : 606

Chapitre XXXXXVII : Les Architectes absents

page : 609

Interlude XXXXXVII : Glossaire de l'effondrement lent

page : 613

Chapitre XXXXXVIII : Monument inversé

page : 615

Interlude XXXXXVIII : Musée des effondrements

page : 619

Chapitre XXXXXVIIII :La Théologie du Béton

page : 622

Interlude XXXXXVIIII : Épitaphe pour les formes mortes

page : 626

Chapitre XXXXXVI : Délit de poussière

Ils disent que c’est fini
Parce que la tour est tombée.
Mais je vois, sous la poussière,
Les briques qui continuent de parler.

Une fissure n’a pas besoin de bruit
Pour traverser les murs les plus saints.
Le temps n’a pas crié
Il s’est contenté d’oublier.

-

Il y avait une arche, là,
Quelque chose comme une promesse.
Désormais, il ne reste qu’un seuil
Que les pas ne franchissent plus.

-

Un jour, on croyait au ciment.
On signait avec des poutres.
On bénissait les colonnes.
On appelait le béton : *patrie*.

-

Mais la rouille avait commencé
Avant même la première prière.
Et personne n’a voulu voir
Les mites dans les plans.

-

Ce n’est pas un effondrement.
C’est une expiration.
Comme un dernier soupir
Que les registres refusent d’écrire.

Les statues n’ont pas sauté des socles.
Elles ont baissé les yeux.
Et les enfants les ont recouvertes
D’un drap de silence.

-

On croyait que les villes mourraient
Dans un fracas de bombes.
Mais non
Elles s’effacent par omission.

Chaque escalier s’est mué en spirale,
Non vers le ciel, mais vers le doute.
Et les ascenseurs montent encore,
Sans étage où s’arrêter.

•

Ce n’est pas le monde qu’on a détruit,
C’est l’idée qu’il tenait debout.

Les archives ferment les paupières,
Le papier s’effrite comme peau brûlée.
On cherche une loi, une date, une trace
On trouve une absence classée.

•

Les seuils sont intacts,
Mais ils ne mènent plus nulle part.
Le monde est une maison
Où chaque pièce est condamnée.

•

Un banc rouillé dans une salle vide
Raconte plus de vérité
Que mille discours.
Mais qui écoute les bancs ?

•

Ils ont repeint les façades.
Ils ont lavé les vitres.
Mais sous la peinture,
La moisissure récite l’Histoire.

•

Un peuple s’est assis à genoux.
Pas par foi
Par fatigue.
Et on a nommé cela stabilité.

Les murs ne tombent plus.
Ils se taisent.
Et dans leur mutisme,
Ils ensevelissent le futur.

•

Il ne reste qu’une rumeur d’avant,
Accrochée à la rambarde d’un pont,
Un mot gratté dans la rouille :
Quelqu’un a vécu ici.

On parlait de grandeur.
On parlait de progrès.
Mais chaque brique posée
Fermait un peu plus la lumière.

•

Le ciel ne pleure pas les ruines.
Il les recouvre lentement,
De brume et d’indifférence.
Comme s’il les reprenait.

Il y avait des règles,
Des plans, des angles,
Des hommes aux mains blanches
Qui signaient la fin en silence.

•

Les horloges n'ont pas explosé.
Elles se sont arrêtées d’un coup.
À midi.
Quand tout semblait encore possible.

•

Les bancs d'école se sont vidés,
Non par fuite,
Mais par effacement :
Plus personne à nommer.

•

Un hôpital sans cris,
Un tribunal sans juges,
Une cathédrale sans autel
La ruine n’a pas besoin de gravats.

•

Ils ont changé les serrures,
Puis oublié pourquoi il y avait des portes.
Alors les clés sont devenues symboles,
Et les poignées, décor.

On a classé les vivants
Par risque, par rendement, par silence.
Et les morts, eux,
N’étaient que des anomalies de gestion.

•

La mémoire a été externalisée.
On l’a confiée aux disques durs,
Aux serveurs lointains,
Qui clignotent dans l’oubli.

Un clocher sonne encore.
Mais il n’appelle plus personne.
C’est juste un mécanisme
Qui répète une époque morte.

•

Et pourtant
Quelque chose veille encore.
Dans la fissure,
Une pousse.

Ce n’est pas l’effondrement qu’il faut craindre,
Mais l’habitude de vivre dans la chute.
À force de marcher sur des débris,
On oublie qu’il y eut un sol.

•

Les vitraux sont intacts,
Mais la lumière n’y entre plus.
Comme si même le soleil
Avait rendu les armes.

•

Un vieux registre garde le nom
D’un enfant jamais revenu.
On ne le lit plus.
On le range, comme un meuble fendu.

•

Des bouches répètent les consignes
Longtemps après la fin du travail.
Leur voix est devenue le lieu.
Le sens s’est enfui.

•

Le langage lui-même,
Réduit à des signaux,
Cherche encore un silence
Qui puisse le contenir.

Interlude XXXXXVI :Théorie de la décomposition

1. Définition générale
La décomposition, dans une perspective civilisationnelle, désigne un processus lent d'altération interne des structures sociales, politiques, symboliques et affectives, aboutissant à une perte de cohérence sans rupture apparente. Contrairement à l'effondrement, qui est souvent pensé comme soudain, visible, événementiel (guerres, famines, chutes d'empires), la décomposition opère dans la durée, rongeant de l'intérieur ce qui semble encore debout. Elle produit une illusion de continuité.

2. Thermodynamique sociale
Inspirée des lois de la thermodynamique, la décomposition sociale peut être comparée à l'augmentation progressive de l'entropie dans un système fermé. Plus une société tente de se maintenir par des mécanismes de conservation rigide (administration, normes, architecture monumentale), plus elle concentre en elle des forces d'inertie qui accélèrent sa désintégration. L'ordre excessif engendre sa propre fatigue : la structure ne s'effondre pas, elle se vide.

3. Les symptômes visibles de la décomposition

- **Langage vidé** : les mots sont conservés, mais perdent leur pouvoir d'action ou leur sens vécu (ex. : "liberté", "service public", "peuple").
- **Ritualisation creuse** : les institutions fonctionnent sans foi, les cérémonies se répètent mécaniquement.
- **Dissolution du commun** : les liens interpersonnels deviennent contractuels, marchands, ou absents.
- **Simulacres de mouvement** : innovation, réforme, agitation politique qui ne modifient rien d'essentiel.

4. Spengler et la morphologie des cultures
Dans *Le Déclin de l'Occident*, Oswald Spengler décrit les civilisations comme des organismes : naissance, croissance, vieillissement, mort. Pour lui, l'"hiver" civilisationnel se manifeste non par la guerre mais par la stérilité spirituelle. La décomposition correspond à cette phase tardive : le moment où l'art devient copie, la politique administration, la pensée statistique. L'âme est figée dans la forme.

5. Tainter et le coût de la complexité
L'anthropologue Joseph Tainter, dans *The Collapse of Complex Societies*, affirme que toute organisation sociale repose sur un équilibre entre bénéfices et coûts de la complexité. Lorsqu'un système devient trop complexe, son entretien demande une quantité d'énergie disproportionnée par rapport à ce qu'il rapporte. La décomposition commence quand cette complexité cesse d'être fonctionnelle et devient un fardeau, multiplication des normes, empilement des lois, prolifération de comités sans fonction réelle. Chaque réponse à une crise accroît la charge, jusqu'à rendre l'ensemble paralytique.

6. Non-spectacularité de la ruine
À la différence de l'imaginaire de l'effondrement apocalyptique, la décomposition n'offre pas de scène. Il n'y a ni feu ni chute visible. Ce qui meurt le fait en silence, lentement. L'école devient un lieu d'oubli. Le droit se dit mais ne s'exerce plus. Le soin médical applique des procédures sans écoute. Ce n'est pas l'absence, c'est la survivance stérile qui caractérise la ruine en décomposition.

7. L'inversion du progrès
Le processus de décomposition ne nie pas nécessairement les avancées techniques ou les innovations. Il les intègre même souvent, mais en les vidant de sens. Ainsi, un progrès technologique peut devenir une arme d'obsolescence sociale : la numérisation des services publics prive les précaires d'accès ; les algorithmes "éthiques" normalisent la surveillance. La technologie agit comme catalyseur de ruine lorsqu'elle dissocie efficacité et justice, vitesse et compréhension.

8. Dissociation entre forme et vie
Dans une société en décomposition, les formes persistent, les bâtiments, les lois, les postes, mais la vie qui les habitait a disparu. C'est l'église sans croyants, le parlement sans débat, le hôpital sans soin réel. Le squelette demeure. C'est cela, la marque de la décomposition : la forme vide qui se maintient par inertie, et que personne n'habite plus vraiment.

9. La temporalité fracturée
La décomposition s'opère dans un temps dissocié. Ce n'est pas un présent prolongé, mais un entre-deux où le futur ne s'annonce plus et le passé se répète. Les institutions continuent à imiter des gestes révolus, cérémonies, déclarations, procédures, sans y croire ni y investir. On n'avance plus, mais on n'est pas encore tombé. C'est un surplace spectral, une survie figée dans la répétition de ses propres signes.

10. L'indifférence comme symptôme
Plus qu'un cri, c'est un silence. La décomposition se manifeste par l'indifférence croissante des populations aux décisions qui les concernent. Il ne s'agit pas de révolte, mais d'un désintérêt profond, d'un détachement organique. On ne croit plus aux élections, ni aux recours, ni aux dispositifs de participation. L'institution ne fait plus peur, elle fait rire ou bâiller. La résignation est le signe que le lien symbolique est rompu.

11. Thermodynamique sociale
Si l'on transpose la loi de l'entropie aux sociétés, il faut admettre qu'aucune structure n'échappe à la tendance vers la dispersion de l'énergie. Ce que l'on appelle décomposition peut se lire comme une entropie accrue : les fonctions se dissolvent, les hiérarchies perdent leur sens, les symboles se diluent dans le bruit. La société tend vers un état d'équilibre… mais c'est un équilibre de la mort, une stabilisation par exténuation.

12. L'oubli des fondations
Enfin, la décomposition est accélérée lorsqu'une société perd la mémoire de ses raisons d'être. Lorsque les textes fondateurs ne sont plus lus, les valeurs d'origine instrumentalisées ou tournées en dérision, il ne reste que des coquilles : constitution sans sens, morale sans cœur, règles sans racine. Ce n'est pas tant l'oppression qui provoque l'effondrement, c'est l'amnésie.

13. Les ruines agissantes
Contrairement à une idée reçue, les ruines ne sont pas des restes passifs. Elles travaillent. Elles imposent leur rythme aux vivants, ralentissent les circulations, suscitent des formes neuves d'habitat ou de langage. Une structure délabrée, qu'elle soit juridique, affective ou architecturale, produit toujours des effets, elle n'est pas seulement absente, elle est présente par vacillement, par écho, par incohérence. Elle engendre des formes bâtardes, des simulacres, des survies diffractées. La ruine est une matrice d'incertitude.

14. Hypothèse finale : la non-réversibilité
La décomposition n'est pas toujours un prélude à la renaissance. Elle peut être définitive. Penser en termes de cycles revient parfois à refuser de voir ce qui est perdu pour de bon. Il est des civilisations qui ne renaissent pas. Il est des institutions qui, une fois vidées de leur substance, ne retrouvent jamais leur densité. Cette irréversibilité n'est pas tragique en soi, mais elle exige un changement de regard : ne plus espérer la restauration, mais lire les formes émergentes, même si elles naissent sur des cendres froides.

15. La mémoire comme ruine parallèle
Lorsqu'une structure institutionnelle s'effondre, elle entraîne avec elle des mémoires, des récits, des continuités symboliques. Ce n'est pas seulement l'immeuble ou la loi qui disparaît, mais les gestes quotidiens qui y étaient attachés, les relations sociales qui y prenaient appui, et les souvenirs qui y trouvaient refuge. La ruine matérielle n'est jamais seule : elle est accompagnée d'une ruine narrative, souvent plus lente, plus discrète, mais plus profonde encore. L'effondrement des pratiques de transmission (orale, familiale, communautaire) précède souvent l'effondrement visible. En ce sens, la décomposition est aussi une érosion des mots.

16. Thermodynamique du symbolique
L'énergie d'un système social ou institutionnel tend à se dissiper si elle n'est pas régénérée. Comme en physique, toute structure fermée évolue vers une entropie croissante. L'idéal juridique sans revitalisation populaire devient lettre morte. L'art coupé de la conflictualité du réel se fige en objet décoratif. Le symbolique délié de l'affect se sclérose. Ainsi, toute institution doit lutter contre son inertie : en se laissant interroger, en laissant circuler la contestation, en se recomposant partiellement, ou bien elle se fossilise, puis se fracture.

17. Réinterprétation de la "chute"
L'idée de chute est souvent utilisée pour désigner la fin d'un monde. Mais cette image suppose une verticalité initiale, une noblesse déchue, une position d'altitude. Or, nombre de nos structures étaient déjà affaissées depuis longtemps, rendues stériles par des compromis technocratiques, des accumulations parasitaires, ou des inerties complices. Ce n'est pas tant une chute qu'un désassemblage. Une lente perte de cohérence, comme un tissu trop lavé qui se délite sans fracas.

18. Conclusion : la beauté d'un effondrement lucide
Il ne s'agit pas de romantiser la ruine, mais de lui reconnaître une vérité : celle d'un monde qui se défait lentement sous nos pieds, sans bruit ni apocalypse. Lire cet effondrement demande des outils neufs, un regard horizontal, une attention aux signes ténus. C'est dans le détail, dans la torsion minime des gestes quotidiens, dans la fatigue des murs ou la fragilité des récits, que s'annonce la transformation. Peut-être n'y aura-t-il pas de reconstruction. Mais dans les ruines, quelque chose veille. Quelque chose entend.

Chapitre XXXXXVII : Les Architectes absents

Il n’y a plus de serrure sur la porte du ministère.
La poignée rouillée pend comme une langue morte, et la vitre est couverte d’un lichen brun. Je pousse le battant avec la paume, il cède sans résistance, comme si tout ici voulait qu’on entre, pour constater.

Le hall d’accueil est désert. Les sièges d’attente, encore alignés, dessinent des rangées de soumission vide. À l’accueil, un écran bleu pulse encore doucement. « Mise à jour en cours… » dit-il, sans date. Derrière le comptoir, une pile de dossiers est restée ouverte, figée dans une attente sans destinataire.

Je suis revenu pour comprendre.
Je voulais savoir qui avait écrit les protocoles. Qui avait dressé la liste des noms. Qui avait tracé les plans des bâtiments et défini les couloirs par où s'écoulaient nos heures.

Mais à chaque étage, c’est le même abandon.
Les bureaux sont restés intacts, mais vidés. Pas comme après une fuite. Plutôt comme après un effacement. Aucun objet personnel. Aucun mug. Aucune photo. Seulement des notices techniques, des rapports, et le silence des imprimantes mortes.

Je monte lentement. L’air devient plus sec à mesure qu’on s’élève.
Au quatrième étage, j’entre dans ce qui fut peut-être la salle de réunion. Sur le mur, une phrase en vinyle gris pâle :
« *Penser, structurer, évaluer.* »

Je reste là longtemps.

Et je note : rien ne résiste mieux à l’effondrement que les slogans.

Je me suis assis sur l’un des fauteuils de cuir craquelé, face à la table ovale, d’une propreté irréelle. Aucun papier. Pas même un stylo. Seulement un micro au centre, relié à rien. Une lumière rouge éteinte.

Peut-être que c’est ici qu’ils se réunissaient.
Peut-être que c’est ici qu’ils ont décidé. Des trajectoires, des quotas, des grilles d’évaluation.
Peut-être qu’ils se sont levés un matin, et ne sont jamais revenus.

Ou peut-être que c’était le plan : disparaître avant l’écroulement.
Organiser la débâcle, mais s’absenter à l’instant critique.
Laisser le bâtiment vide avaler les plaintes.

Je regarde autour de moi et j’ai le vertige. Non d’une chute, mais de son absence.
Rien n’a explosé. Rien n’a flambé. C’est pire : tout s’est tu.

La ruine est silencieuse.
Et les architectes ne laissent pas de trace.
Seulement des schémas.

Je descends au sous-sol.
Les lumières d'urgence clignotent encore par à-coups, comme des battements d'un cœur artificiel. Ici, tout semble plus ancien. Les murs sentent l'humidité des vieilles archives, le béton suinte des souvenirs.

Dans un couloir latéral, je trouve une pièce sans nom, seulement marquée « B3 ».
À l'intérieur : des armoires métalliques ouvertes, dont les tiroirs bâillent comme des bouches affamées. Sur certaines fiches, je lis des noms. Des dates. Des références. Des acronymes.

Ils ont donc tout conservé. Tout classé.
Des décisions de relocalisation, des fiches de suppression de poste, des évaluations de conformité comportementale.
C'est ici que les humains étaient réduits en chiffres. Les vies, en ratios de performance. Les absences, en manques à gagner.

Mais ce n'est pas ce que je cherche.

Je cherche un visage. Un mot écrit à la main. Une hésitation.
Quelque chose qui trahirait qu'ils savaient.

Car cela ne peut pas avoir été fait mécaniquement. Il y a eu des réunions. Des signatures. Des silences pesés. Des compromis. Quelqu'un, quelque part, a accepté. A cautionné.

Mais à mesure que j'avance dans les sous-sols, une évidence s'impose :
Les architectes ne sont pas morts.
Ils ne sont jamais venus.

Ils ont tout construit à distance.

Dans une salle plus vaste, je découvre un amphithéâtre. Vide.
Les gradins sont encore intacts, disposés en arc de cercle autour d'un pupitre de bois noir. Une caméra est suspendue au plafond, désactivée. Derrière le pupitre, un écran fissuré projette une image figée : un graphique sans légende, avec une courbe qui plonge doucement, comme une respiration qui s'arrête.

Je m'avance. Le bois grince sous mes pas. J'observe la scène comme on scrute une énigme.
Qui parlait ici ?
À qui ?
Et pour quoi ?

Aucune trace d'échanges. Aucune marque de débat.
Tout semble avoir été dit d'un seul souffle, univoque, sans contestation.
Comme si, dès le départ, toute objection avait été absorbée par la forme même de la salle.

Architecture du monologue.
Disposition du pouvoir.

Je m’assieds dans l’un des fauteuils. Je tente de jouer leur rôle.
D’imaginer ce qu’ils voyaient, ce qu’ils entendaient.
Mais il n’y a rien à saisir. Rien ne subsiste que des surfaces trop propres, trop nettes, comme si le monde avait été filtré avant même d’être perçu.

Tout ici est aseptisé.
Même l’oubli.

Je me relève lentement. Une odeur persistante flotte dans l’air, pas celle de la moisissure ou du métal, mais une senteur de désinfectant, d’asepsie prolongée. Comme si on avait lavé l’Histoire à grande eau, effacé jusqu’à ses taches, ses plis, ses erreurs humaines.

Le couloir suivant est plus étroit. Des portraits sont suspendus au mur. Visages flous, indistincts. Aucune plaque.
Aucune date. Une galerie d’anonymes en cravate et tailleurs gris, aux regards fuyants.
Je tente de fixer leurs yeux, d’en tirer un aveu, mais leurs regards glissent hors du cadre.

Je comprends alors que ces murs ne conservent pas la mémoire : ils la trient.
Ils n’abritent pas les noms : ils les sélectionnent, les archivent, les oublient à leur manière.

Dans cette ruine, ce ne sont pas les murs qui s’effondrent.
C’est la possibilité même d’un témoin.
D’un responsable.

J’avance, guidé par l’écho de mes pas, dans ce bâtiment où l’absence a été méthodiquement installée. Il ne s’agit pas d’un abandon soudain, mais d’une disparition planifiée, graduelle, où chaque trace a été retirée avec soin. Une politique de la fuite, une stratégie du vide.

Les architectes ne sont pas morts. Ils ne sont pas punis. Ils ne sont même pas cachés.
Ils ont été dissous dans les structures.
Ils se sont faits système, puis silence.

Je comprends maintenant que ce lieu n’a pas été conçu pour durer, mais pour s’effacer proprement.
Un effondrement sans bruit, sans effroi, sans chute spectaculaire.
Une implosion morale, recouverte de marbre.

Et moi, survivant anonyme, je ne suis pas un héritier.
Je suis un témoin trop tardif.
Un scrutateur d’absence.
Un regard tourné vers des murs qui ne me regardent pas.

Je me suis assis sur le rebord d’un bureau déserté. Il n’y a plus de papiers, plus d’encre, plus de signature. Juste un plateau de verre fendu, et une plaque sans nom. Même la fonction s’est tue.
J’ai regardé longtemps le plafond, espérant un frisson, un craquement, quelque chose qui justifierait que je sois encore là.

Mais tout est stable.
Tout est encore debout, même ce qui est mort.
La ruine n’est pas une explosion.
C’est une respiration retenue.

Dans un tiroir, j’ai trouvé une feuille vierge, repliée avec soin. Je l’ai tenue entre mes doigts comme on tient un os. Elle ne dit rien, mais elle a été laissée là pour que quelqu’un l’interprète.
Je l’ai lue malgré son silence.
J’ai lu tout ce que l’absence avait dicté.

Je suis ressorti sans rien emporter.
Les architectes étaient partis depuis longtemps, mais leurs plans restaient là : invisibles, appliqués.
Le monde avait été dessiné pour s’effondrer en silence.
Et nous vivions encore dans les marges de ce dessin.

Il n’y aura pas de jugement. Pas de retour. Pas de procès public. Les architectes de notre chute ne laisseront pas de statues à renverser. Ils ont fait de leur disparition un art. Ils ont conçu des structures qui les effacent en même temps qu’elles s’écroulent. Et dans cette perfection de l’oubli, ils ont gravé leur triomphe.

Ce qui reste, ce n’est pas leur mémoire.
Ce n’est pas leur nom.
C’est leur vide.
Et c’est dans ce vide que nous devons apprendre à marcher.

> « Les vrais bâtisseurs ne laissent ni ruines ni temples, seulement des silences trop bien construits. »

Interlude XXXXXVII : Glossaire de l'effondrement lent

Effondrement discret
Chute progressive d'un système sans événement spectaculaire. Contraire du « collapse » hollywoodien. Décrit par Joseph Tainter et Dmitry Orlov.

Résilience apparente
Capacité d'un système à maintenir ses fonctions en surface malgré une désintégration interne avancée.

Administration fossile
Bureaucratie qui subsiste sans objectif fonctionnel, uniquement par inertie structurelle.

Infrastructure orpheline
Réseau matériel ou institutionnel privé de ses opérateurs, mais toujours actif par automatisme.

Rituel procédural
Maintien de pratiques administratives vides de sens, souvent conservées « pour la forme ».

Langage gestionnaire
Vocabulaire technocratique neutralisant toute conflictualité sociale par des termes vagues (ex. « optimisation », « rationalisation »).

Neutralité performative
Posture institutionnelle prétendant à l'objectivité, tout en renforçant des normes implicites (souvent dominantes).

Abdication collective
Processus où la population accepte la disparition des structures protectrices en échange d'une paix relative ou d'un confort illusoire.

Silence programmé
Absence stratégique d'explication ou de responsabilité publique. Organisé par design.

Maintenance de l'oubli
Politiques ou pratiques visant à ne pas documenter certains faits, assurant leur effacement progressif.

Technologie aveugle
Système automatisé poursuivant sa fonction malgré la disparition du contexte humain ou politique initial.

Archivage sélectif
Construction d'une mémoire publique orientée, où les éléments menaçants pour le pouvoir sont exclus.

Autorité spectrale
Figure d'autorité qui subsiste symboliquement malgré l'effacement réel de son pouvoir ou de sa légitimité.

Décorum institutionnel
Apparence intacte d'une institution (logo, procédures, titres) malgré sa vacuité fonctionnelle.

Gouvernance algorithmique
Prise de décision automatisée par des systèmes opaques, excluant tout jugement humain ou débat collectif.

Survivance normative
Persistance d'un cadre de normes alors que leur substrat social ou économique a disparu.

Déréalisation administrative
Perte du lien entre l'acte administratif et les réalités vécues. Exemples : formulaires pour des droits abolis.

Lenteur stratégique
Utilisation du temps comme arme : faire durer une procédure jusqu'à ce que la demande s'épuise.

Institution fantôme
Structure présente sur l'organigramme mais sans personnel actif ou fonction réelle.

Peur du vide
Mécanisme psychologique collectif maintenant des structures obsolètes pour éviter l'effondrement symbolique.

Décivilisation inversée
Non pas retour à la barbarie, mais maintien des apparences civilisées en absence de contenu éthique.

Comité du rien
Assemblées ou groupes de travail ayant pour seule fonction de produire des réunions sans effets.

Indifférence intégrée
Disposition institutionnelle à ignorer les signaux de souffrance, codée dans les protocoles.

Simulacre de solution
Décision politique ou administrative conçue pour calmer, non pour résoudre.

Post-autorité
Forme d'autorité qui subsiste sans responsabilité, sans contre-pouvoir, et sans croyance réelle, mais dont la simple présence suffit à bloquer toute alternative.

Chapitre XXXXXVIII : *Monument inversé*

ils ont dressé des pierres pour masquer l’absence
des blocs sans nom des socles sans morts des statues sans ombre
les visages sont lissés les écritures fondues les dates se taisent
le granit n’honore plus il recouvre il absorbe il neutralise

des ouvriers ont taillé le silence dans le marbre
ils ont poli les angles effacé les coups d’outil gommé les marques de vie
chaque trace était une révolte chaque fissure une mémoire
alors ils ont reconstruit un oubli plus solide que les ruines

le monument s’élève à l’envers de l’histoire
non pour commémorer mais pour ensevelir
non pour transmettre mais pour interrompre
non pour pleurer mais pour discipliner

là où l’on gravait jadis les serments et les blessures
ils coulent maintenant une chape de neutralité
ni héros ni bourreau ni peuple ni faute
un socle flottant dans le vide d’un récit sans contours

ils disent que c’est pour la paix
qu’il ne faut pas raviver les cendres
mais ce sont eux qui ont allumé le bûcher
et construit dessus un mausolée d’oubli

le sculpteur est fonctionnaire
le maçon est historien
l’architecte est ministre
le poème est décret

ils enterrent les crimes sous les protocoles
et appellent cela réconciliation
ils dressent des pierres muettes et nous disent :
regardez comme nous avons bien appris

mais ce monument n’est pas mémoire
il est écran, muraille, palimpseste
le souvenir n’y repose pas
il y suffoque à genoux

les plaques sont lisses, brillantes, sans lettre ni épitaphe
l'eau ruisselle dessus comme sur une peau lavée du passé
ils ont effacé les noms non pour les protéger
mais pour qu’ils ne puissent plus être rappelés

aucun corps n’est inscrit, aucune voix n’a droit de cité
ce n’est pas le souvenir mais le confort qui a guidé la main
ils ont rogné les angles de l’histoire comme on polit un couteau
jusqu’à ce qu’il ne tranche plus rien

on dit qu’il faut tourner la page
mais ils ont arraché tout le livre
ne laissant qu’un marbre anonyme
posé là comme une injonction à se taire

le monument inversé est un pacte
non entre les vivants et les morts
mais entre les puissants et l’oubli
un serment de silence signé en granit

parfois un enfant y passe
il demande pourquoi ce bloc est là
et l’adulte répond : “pour se souvenir”
mais aucun nom n’est prononcé

aucune date, aucun lieu, aucun cri
juste une pierre et le vide autour
comme si l’histoire était chose indécente
à ne pas exposer aux passants

le monument ne montre rien
il suggère un passé propre, digéré
une douleur lavée à l’eau tiède
une violence neutralisée par la syntaxe républicaine

et l’enfant, en silence, oubliera
que cette place était autrefois un camp
que ce mur était une frontière
et que ce nom, jadis, était le sien

ce n’est pas un effacement
c’est une méthode
un processus méticuleux
une architecture du silence

chaque commémoration est calibrée
temps, durée, mots autorisés
les larmes doivent couler en silence
et les micros s’éteindre avant toute colère

les archives sont triées
non pour préserver
mais pour corriger
chaque pli de mémoire devient suspect

on statue, on inaugure
on parle d’unité
et chaque pierre dressée
ensevelit un cri qu’on ne veut plus entendre

ils ont appris à manipuler la mémoire
comme un urbaniste trace une ville
en supprimant les ruelles
où rôdaient encore les spectres

dans les discours publics,
on parle de réconciliation
mais jamais de vérité,
jamais de dette

les monuments sont là
pour que nul n’ait à parler
pour que la pierre parle à notre place
et ne dise rien

chaque gerbe posée
est une fermeture
chaque minute de silence
est une assignation à l’amnésie

au fond, l’oubli n’est pas l’érosion
c’est l’administration du souvenir
une mise sous tutelle de la douleur
et une exécution symbolique des absents

alors il ne resta que cela :
des murs trop propres

des plaques sans rides
des dates sans larmes
la mémoire devint institution
et l’institution, mausolée
où chaque pensée dissidente
se fait relire avant d’exister

et ceux qui pleuraient encore
furent priés de ne pas troubler
le silence des cérémonies
ni la beauté des ruines

le monument est complet
mais il n’a plus de cœur
et ceux qui le traversent
s’y effacent à leur tour.

ils étaient là pourtant
ceux qui tenaient les noms
à bout de bras
comme des torches dans le vent

ceux qui gravaient la mémoire
sur des murs précaires
avec leur souffle
et des ongles fatigués

mais un jour on a nivelé les collines
construit des routes bien droites
effacé les sentiers de traverse
où l’histoire hésitait encore à mourir

les veilleurs ont été remplacés
par des conservateurs d’archives
des agents du protocole
des médiateurs de patrimoine

là où il fallait une bouche,
on a mis un logo
là où il fallait une révolte,
on a dressé une exposition temporaire

et les vivants sont partis un à un
rendus muets
par la perfection glacée
des pierres gravées sans douleur

Interlude XXXXXVIII : Musée des effondrements

Le *Musée des effondrements* est un bâtiment sans fenêtres, sans plafond visible, sans gardien. Il ne figure sur aucun plan officiel, n'est promu par aucun ministère. Ceux qui le trouvent ne l'ont pas cherché : ils y arrivent toujours par fatigue, par trop-plein ou par chute. L'entrée est une arche renversée, dont les lettres gravées à l'envers ne se lisent qu'en sortant.

À l'intérieur, pas de billets. On paie avec des souvenirs.

Le sol est fait d'anciens serments : charte des Nations unies, déclaration universelle, constitutions dissoutes. On y marche avec une étrange impression d'enfreindre quelque chose, sans pouvoir dire quoi. Les murs ? Panneaux d'exposition récupérés, supports de PowerPoint sur la citoyenneté, affiches d'anciens congrès pour le progrès humain.

La première salle, toujours à droite, s'intitule :

Salle 1 : Les droits suspendus

Au centre : une vitrine contenant des versions annotées de textes fondamentaux. Certaines annotations sont des gribouillis d'enfants, d'autres, des commentaires juridiques marginaux. Une pancarte précise que les droits suspendus ne tombent jamais d'un coup : ils flottent un temps, comme les feuilles mortes, puis se collent à des bottes de policiers.

Un enregistrement audio répète, en boucle, la phrase :

> « Ceci n'est pas une suppression, c'est une adaptation. »

Les visiteurs notent que les lumières s'éteignent par intermittence. À chaque noir complet, une section du texte manque au retour. Ce n'est pas un bug. C'est la pédagogie du musée.

Salle 2 : Le Travail comme vestige

Une immense horloge occupe le mur nord. Ses aiguilles ne tournent plus. À leur place, une vidéo en boucle montre un bureau vide, une badgeuse allumée, un open-space désert où résonne seulement le son de touches frappées en différé.

Des mannequins figés reproduisent des gestes professionnels sans objet : saluer une porte, taper sur un clavier sans écran, faire semblant de téléphoner avec un combiné sans fil. Une pancarte explique :

> *"Ici sont conservés les rituels d'un monde où le sens s'est dissous avant la structure."*

Une bande sonore superpose en fond les déclarations de PDG, de ministres et de conseillers en réinsertion. Leur promesse d'adaptation constante finit par former une musique industrielle abstraite.

Au centre de la pièce, un carnet de paie fossilisé est exposé dans une vitrine. On y lit encore :

> "Heures non reconnues : 112."
> "Droits différés : à déterminer."
> "Poste : à requalifier."

L'air y est lourd, comme s'il restait un souffle de fatigue qui n'a jamais eu le droit de se reposer.

Salle 3 : ***Le Rêve Civilisationnel***

Les murs sont tapissés de slogans désormais illisibles, effacés par le temps, en plusieurs langues mortes et vivantes. Un film muet est projeté en boucle : des enfants regardent le ciel, des fusées décollent, des foules applaudissent dans des stades, des mains se serrent devant des drapeaux. Mais l'image se fige toujours sur un visage inquiet, un tremblement d'écran, une anomalie dans l'ordre visuel.

Au centre de la pièce : une grande sphère fracturée, autrefois symbole de la planète unifiée, repose à terre. Elle est entourée de fragments de livres brûlés, de disques durs inaccessibles, de cartes géographiques contredites. Une pancarte explique :

> *"Le futur n'est pas tombé. Il a été retiré lentement, comme une subvention inutile."*

Une installation sonore permet d'écouter les voix synthétiques de projets abandonnés : discours de paix, plans de justice climatique, utopies communautaires. Chaque voix est suivie d'un silence plus long que le message initial.

Dans une alcôve discrète, un pupitre vide porte l'inscription :

> "Ici devait se trouver le projet final d'une humanité réconciliée."
> Mais le tiroir est scellé. Et personne ne détient la clé.

Salle 4 : ***Le Temps Désorienté***

Cette salle n'a ni entrée ni sortie marquée. Elle semble se répéter sur elle-même. Les horloges y sont figées, mais chacune indique une heure différente. Les calendriers exposés s'arrêtent tous à des dates symboliques : chute d'un régime, promulgation d'une loi, effondrement d'un pont, fermeture d'un hôpital. Des plaques mentionnent l'événement avec une sobriété bureaucratique, mais l'émotion reste suspendue dans l'air.

Un couloir annexe contient des enregistrements sonores, diffusant des extraits de discours commencés sans fin, ou conclus sans début. Une voix monocorde annonce :

> “Nous entrerons dans une ère nouvelle si nous savons…”
> Mais la suite ne vient jamais.

Au fond, une immense vitrine vide est éclairée. Le cartel dit :

> *“Objet perdu : le sens de la continuité.”*

Salle finale : *La Salle des Inaudibles*

Cette salle n’a pas été conçue pour être regardée, mais pour être manquée. Elle est volontairement peu éclairée, ses murs sont couverts de textes effacés, de pétitions jamais envoyées, de preuves non examinées. Chaque vitrine contient des objets dont la signification n’a jamais été reconnue : une lettre jamais lue, une photographie non identifiée, une plainte classée sans suite.

Un simple écran projette en lettres blanches sur fond noir :

> “Ce que nous n’avons pas vu tomber.”
> Puis, lentement :
> “Ce que nous avons refusé de relever.”

À la sortie, le visiteur est invité à laisser un objet personnel en témoignage. Une boîte transparente en contient déjà des centaines : stylos, badges, prothèses, médailles, carnets, jouets. Aucune étiquette ne les accompagne. Aucun récit ne les reliera.

Un panneau final précise :

> *“Le musée ne fermera jamais.*
> *Mais il n’ouvrira plus.”*

Chapitre XXXXXVIIII : La Théologie du Béton

Il est des croyances si profondes qu'elles ne disent plus leur nom. Le béton est de celles-là. Non pas un simple matériau, mais un évangile coulé, un sacrement gris qui signe l'allégeance des sociétés modernes à une divinité inerte et impassible.

Chaque dalle est une promesse, chaque poutre un dogme. Ce n'est pas la pierre des cathédrales que l'on empile ici, mais une matière sans mémoire, sans aspérité, sans faille : l'absolu rêvé d'un monde sans frottement. Le béton ne célèbre pas la vie, il la fige.

Cette matière issue du feu, du sable et de la chimie, a été élevée au rang de sanctuaire. Elle abrite les temples administratifs, les prisons invisibles, les écoles silencieuses, les barres d'hébergement rationnel. Elle protège l'ordre. Elle interdit l'échappée.

La ville contemporaine n'est plus un corps vivant, mais un organisme fossile, sculpté dans une foi qui refuse l'incertitude. Une foi sans Dieu, mais avec dogme. Une foi sans grâce, mais avec procédure. Une foi armée de treillis métalliques.

La théologie du béton se lit dans l'obsession du plan : plan de masse, plan cadastral, plan directeur. Chaque plan est une Écriture, chaque immeuble une exégèse. On ne bâtit plus pour habiter, on érige pour sanctifier l'emprise.

La verticalité des tours n'élève personne, mais assigne chacun. Leur ombre est morale : elle dispense l'interdit, la norme, l'impossibilité de fuir. L'homme moderne n'a plus de chapelle, il a un studio. Il n'a plus de crypte, il a un parking souterrain.

Et pourtant, le béton promet. Il promet l'indestructible. Il promet l'éternel. Il promet la maîtrise totale du vivant. Il dit : "tu ne périras point". Il dit : "je t'élèverai au-dessus du chaos". Mais c'est une promesse sans lumière. Car rien ne pousse sur lui. Et les âmes s'y cognent, comme à la face nue d'un absolu sans regard.

Les ingénieurs ont remplacé les oracles. Les architectes ont supplanté les prophètes. Et les plans d'urbanisme se récitent comme autant de psaumes techniques, rythmés par des contraintes de charge, de densité, de rendement. On ne cherche plus la beauté, mais l'alignement. La lumière n'est plus filtrée par des vitraux, mais calibrée par des modélisations thermiques. L'espace n'est plus vécu, il est régulé. L'homme du béton n'a plus de monde : il a des volumes.

À mesure que la matière se fait totale, la foi s'efface derrière l'évidence. Qui questionne encore le béton ? Qui ose en faire le procès ? Il est là, partout, comme l'air, comme l'eau, comme l'administration. Il est ce qui reste quand tout a été nivelé. Il est ce qui subsiste quand la mémoire s'effondre. Il ne prie pas, il ne pleure pas, il ne cède jamais. Mais il parle, à sa manière : il dit que l'ordre a triomphé, que le vivant a été dompté, que la cité est close.

La foi du béton ne se chante pas. Elle se scelle. Elle se contracte, comme une promesse. Elle se fissure rarement, mais quand elle le fait, elle révèle ce que l'on avait enfoui : la peur du désordre, la haine du fragile, la passion de l'irréversible.

Car dans chaque coulée, il y a une condamnation à perpétuité. Pas d'appel. Pas de pardon. Le béton est un absolu qui ne se discute pas : il s'endurcit.

Tout commence avec les lignes. À Rome, les cardo et decumanus tracent la ville comme on trace une destinée. Déjà, l'ordre spatial devient ordre moral.

L'orthogonalité n'est pas qu'un confort : c'est une discipline. Elle organise la soumission des corps à la géométrie, la conversion des flux humains en processions civiles.

Haussmann comprendra cela mieux que quiconque. Il ne bâtit pas Paris, il l'exorcise. Ses boulevards ne percent pas seulement les quartiers : ils percent l'histoire, l'insurrection, la mémoire populaire.

Chaque axe rectiligne est une ligne de tir potentielle, chaque place une arène de surveillance. Ce n'est pas une ville qu'il érige, c'est un dispositif. Un plan d'écrasement sous prétexte de circulation.

L'urbanisme devient liturgie. Les tracés s'imposent comme rites. Les façades s'alignent comme fidèles. Le béton, à ce moment-là, n'est pas encore souverain, mais son esprit est déjà là : rationaliser, discipliner, uniformiser. Haussmann ne verse pas du ciment, mais il coule déjà l'esprit du béton : celui qui ne tolère pas l'oblique, l'écart, la vie.

Le béton, lorsqu'il succédera à la pierre et au bois, ne fera que rendre visible ce dogme. Il ne cachera plus l'idéal derrière l'ornement.

Il le projettera frontalement : murs nus, angles droits, surfaces lavables. Le béton n'a pas besoin de beauté : il est l'idéal matérialisé d'un pouvoir qui ne veut plus séduire, mais durer.

On pourrait croire que cette austérité est pragmatisme. Mais il s'agit en réalité d'un ascétisme idéologique. Haussmann et ses héritiers ne veulent pas seulement construire : ils veulent purifier.

Supprimer l'imprévisible, aérer le chaos, imposer à la ville un ordre moral par le tracé. L'urbanisme n'est plus un outil ; il devient credo.

C'est ici que s'annoncent les prémices de la théologie du béton : non pas bâtir pour abriter, mais bâtir pour expier. Chaque immeuble est une pénitence verticale.

Chaque route, un catéchisme d'asphalte. Dans la pierre, on sculpte la mémoire ; dans le béton, on efface le passé pour sanctifier le futur, normé, quadrillé, surveillé.

Le Corbusier fut sans doute le grand liturgiste de cette religion moderne. Il ne concevait pas l'architecture comme espace de vie, mais comme géométrie morale.

L'homme, disait-il, devait être « corrigé » par la maison. Il fallait ordonner ses gestes, discipliner ses déplacements, rationaliser ses besoins.

Ainsi naquirent les "unités d'habitation", monastères horizontaux où chaque cellule humaine était enchâssée dans un ensemble abstrait, fonctionnel, impersonnel.

Tout était prévu. Tout était mesuré. Les murs n'étaient plus faits pour porter des souvenirs, mais pour effacer toute déviation. On ne vivait pas : on habitait. Et l'habiter devenait discipline.

Sous ses plans idéaux se dissimulait un mépris fondamental pour la foule. Pour ses odeurs, ses voix, ses résistances. Le Corbusier dessinait pour un être modélisé, désincarné : l'Homme-type, le Modulor, mesure absolue.

Les vivants réels, eux, devenaient parasites, nuisances, variables d'erreur. Le béton ne devait pas seulement durer : il devait contenir.

Ses disciples furent nombreux. Ses modèles, reproduits à l'infini, accouchèrent des grands ensembles, des cités-dortoirs, des blocs-forteresses.

Et partout, l'illusion d'une rationalité bienveillante couvrait l'étouffement concret. L'espace n'était plus habité : il était géré.

Les plans d'urbanisme devenaient prières architecturales : grilles, modules, axes orthogonaux. La ville moderne, selon lui, devait être "une machine à habiter".

Le mot est resté célèbre, et souvent mal compris. Il ne s'agissait pas d'une métaphore. C'était bien une volonté : la maison-machine, comme le corps-machine de l'ère industrielle. Plus de place pour l'aléa, le détour, la pause non productive.

Chaque escalier droit, chaque couloir sans repli, chaque façade sans ornement devenait un dogme : une déclaration contre l'inutile, contre le foisonnement, contre la mémoire. Le passé était vu comme une contamination à éradiquer. Il fallait du neuf, du propre, du lavable. Le béton, stérile et monolithique, devenait sacré.

La beauté, dès lors, n'était plus une question d'émotion, mais d'alignement. Et ceux qui résistaient à cette liturgie du béton, ceux qui demandaient des courbes, des coins, des lieux de chaleur ou de trouble, étaient tenus pour archaïques, faibles, corrompus par les siècles. La ligne droite, elle, était morale.

C'est ici que le béton devient clergé. Il ne construit pas seulement : il juge. Il n'abrite pas : il prescrit. Et ce qu'il prescrit, c'est une manière d'être – une manière d'obéir sans que personne ne parle. Une forme d'ordre qui se passe d'ordres. Une soumission spatiale.

Le béton n’est pas neutre. Il n’est jamais qu’un matériau. Il porte l’empreinte de ceux qui l’imaginent, et l’empreinte de ceux qu’il enferme.

Ses murs ne sont pas seulement porteurs ; ils sont porteurs d’intention. D’hôpitaux psychiatriques en prisons, de commissariats en centres commerciaux, il devient la matrice d’un mode de vie quadrillé, surveillé, canalisé.

L’entrée d’un bâtiment institutionnel contemporain, un tribunal, un lycée, un centre d’aide sociale, répond à des normes d’apparence : sas, portiques, vitrines opaques. Rien ne laisse deviner l’hospitalité, mais tout suggère le contrôle.

L’espace impose sa logique avant même que la parole n’intervienne. On apprend à se taire dans le béton, à attendre. À passer d’un guichet à l’autre comme on monte les degrés d’un temple désacralisé.

Ainsi se joue un rite quotidien : entrer, suivre la ligne, s’asseoir. Ne pas crier. Ne pas courir. Ne pas toucher. Le béton éduque.

Il éduque aux gestes convenables, aux vitesses tolérées, aux attentes indéfinies. Il ne punit pas toujours, mais il prépare à la punition.

Et dans sa prétendue durabilité, il inscrit une promesse terrible : que rien ne changera. Que tout a été prévu. Que les formes sociales, comme les murs, sont figées pour l’éternité. C’est cela, la théologie du béton : l’adoration d’un monde sans fissure possible. Un monde dont les fondations sont coulées dans la soumission.

Mais toute théologie finit par engendrer ses hérétiques. Dans les interstices des cités, sous les ponts, dans les marges des zones bétonnées, surgissent les graffitis, les campements précaires, les fissures politiques.

Le béton, bien que conçu pour l’éternité, ne résiste pas à la pluie du temps, ni aux corps qui s’y cognent. Il se fend, il s’effrite, il s’écaille. Et chaque éclat est un signe : un appel à désacraliser.

La liturgie de l’architecture de contrôle est donc peut-être en sursis. Car il suffit qu’un seul mur soit regardé autrement, non comme un rempart, mais comme une surface à percer, pour que tout l’édifice vacille. Le béton peut encore s’ouvrir. Non pas sur le ciel, mais sur l’histoire. Non pas pour enfermer, mais pour laisser fuir.

interlude XXXXXVIIII : Épitaphe pour les formes mortes

Il n’y a plus de formes. Il n’y a que les empreintes qu’elles ont laissées dans la poussière, les creux dans les institutions, les habitudes devenues gestes mécaniques. Ce n’est pas la mort des idées que nous enregistrons, mais celle de leurs coquilles : les édifices, les lois, les styles, les dogmes. Tout ce qui fut érigé pour durer a cessé d’être habité.

Ce que nous appelons « ruine » n’est pas une destruction. C’est une survivance sans vitalité. Les architectures politiques persistent sans horizon. Les langages juridiques continuent d’être parlés sans plus rien juger de vivant. Les formes culturelles circulent dans un monde où les croyances qui leur donnaient sens sont mortes. L’effondrement n’est pas un fracas : c’est une persistance trop longue, une présence devenue spectrale.

La forme morte est une forme vidée de sa tension interne. Elle continue d'exister parce qu'elle a été codifiée, mais plus personne ne la désire, ne la conteste, ne la comprend. L’art devient procédure. La justice devient échéance. L’habitat devient mur. L’école devient emploi. Et tout cela, avec une fluidité presque parfaite, parce que la mémoire a cédé.

L’ultime tâche n’est pas de préserver ces formes. C’est de les nommer, une dernière fois, avant dissolution complète. Nommer les vestiges pour en extraire le poison. Ce n’est pas pour reconstruire que l’on enterre : c’est pour ne pas laisser les cadavres contaminer les vivants.

Et pourtant, même dans leur décomposition, ces formes exercent un pouvoir. Car ce qui a été gravé ne se retire pas facilement : les lois oubliées reviennent hanter les tribunaux, les protocoles d’antan refont surface en période de crise, et les statues renversées sont reconstruites en d’autres matériaux, sous d’autres noms. Ce n’est pas seulement le passé qui refuse de mourir : c’est la forme elle-même, en tant que promesse d’ordre, qui réclame toujours une résurgence.

L’épitaphe ne sert pas à pleurer. Elle sert à inscrire la fin. C’est un acte de clôture, une ponctuation dans le récit du monde. Refuser de l’écrire, c’est permettre à l’illusion de subsister. L’histoire devient alors non pas mémoire, mais répétition : la répétition du pouvoir décomposé, de l’autorité sclérosée, des discours devenus rituels vides.

Ainsi s’achève l’inventaire. Il ne reste rien à sauver, sinon la lucidité. Car ce que nous appelions culture, droit, ville, langue ou foi n’est plus qu’un champ de formes mortes, dérivantes et sans ancrage. Le travail à venir ne sera pas celui de restaurer, mais d’inventer à nouveau, à partir du vide, du silence, et des ruines.

Arc XV : Philosophie

Chapitre XXXXXX : *Les Fondations invisibles*
page : 628

Interlude XXXXXX : *Ontologie et Ordre : archéologie d'un besoin*
page : 632

Chapitre XXXXXXI : *Le Palais de Verre*
page : 635

Interlude XXXXXXI : *Fragments sur la clarté*
page : 641

Chapitre XXXXXXII : *Le Chant des Cendres*
page: 643

Interlude XXXXXXIII : *Contre-philosophie*
page : 648

Chapitre XXXXXX : *Les Fondations invisibles*

Ils parlaient aux pierres,
avant même d’avoir des mots.
Leurs mains touchaient la forme du monde
comme on touche une question
non pas pour la résoudre,
mais pour qu’elle brûle mieux.

Sous la terre, les syllabes dormaient.
Chaque racine tordue
portait en elle un axiome
que nul n’avait encore menti.

Ils ne cherchaient pas la vérité,
ils l’habitaient,
comme on habite un désert
sans le nommer.

Il n’y avait pas encore de sagesse,
il y avait seulement
le silence
et le besoin qu’il s’ouvre.

Un geste, une flèche,
une tombe, un enfant :
ce furent leurs premières pensées.

Avant la raison,
il y eut la forme.
Avant le doute,
il y eut la mémoire du vent
sur la peau nue.

Chaque pas mesurait l’infini
sans le savoir.

Et lorsque vint le premier philosophe,
il s’assit non pas sur un trône,
mais au bord du feu éteint.
Il regarda le bois noirci
et dit : « Il y a là quelque chose. »
Alors naquit la distance.

La pensée ne fut jamais un miracle,
mais une cendre,
froide, presque honteuse,
la trace de ce qui fut trop vivant.

Ils dressèrent des mots comme des pierres,
puis appelèrent cela : temple.
Ils mirent le temps sous forme de nombre,
et appelèrent cela : loi.
Mais ce qu'ils avaient brisé,
ils ne le nommèrent jamais.

Chaque philosophie est une ruine éclairée.
Chaque concept,
une tentative de sauver un cri
de son propre silence.

Et pourtant,
parmi les décombres,
quelque chose veille encore :
un souffle sans maître,
un feu qui refuse la cendre.

Ils prétendirent penser pour tous.
Mais ils pensaient depuis des tours d'ivoire,
construites sur des os.
Leurs silences devinrent structure.
Leurs angles morts, géométrie.

Chaque système voulait ordonner le monde,
et ne fit que le découper.
On appela cela sagesse.
Mais c'était souvent anesthésie.

Les mots : *cause*, *substance*, *âme*,
ne furent pas des clefs.
Ce furent des murs.
Et ceux qui y heurtaient leur vie
étaient jugés absurdes.

Quand la philosophie devint profession,
elle perdit le goût de la blessure.
Elle oublia que penser,
c'est risquer l'effondrement.

Un enfant muet qui regarde le ciel
en sait peut-être plus
que mille pages d'herméneutique.
Mais il ne sera pas cité.

Ils ont fait du doute une méthode,
mais non une expérience.
Leurs scepticismes ne saignaient pas.
Ils doutaient à l'abri des livres,
non au bord du gouffre.

Et pourtant,
toute pensée digne de ce nom
commence dans un cri.
Pas dans une salle de séminaire.

La logique ?
Elle découpe. Elle classe. Elle ordonne.
Mais ce qu'elle rejette,
c'est la voix étrangère
qui ne parle pas dans les lignes droites.

Et alors, ils apposèrent des noms.
Aristote. Descartes. Kant.
Des piliers. Des fondations.
Des temples dressés dans la langue morte.

Mais ce qu'ils appelèrent vérité
fut parfois une forme d'abandon.
Abandon de l'incertitude,
de l'intime,
du monde qui déborde.

Ils pensaient éclairer.
Mais parfois,
ils éteignaient le feu fragile
que d'autres tentaient de préserver.

Ils parlaient d'universel
sans voir que leur voix
portait l'accent d'un empire.

Ils prétendaient à la raison,
mais elle avait le visage du même :
le genre, la couleur, la classe,
reconduits dans chaque axiome.

Le silence des autres
n’était pas ignorance,
mais refus d’une forme
qui ne laissait pas respirer.

Dans chaque système clos,
il y avait un corps de trop.
Une voix qui gênait,
un rythme qui dérangeait.

Mais ce dérangement
n’était-il pas déjà
le commencement
d’un autre savoir ?

Ils ont effacé
les philosophies sans alphabet,
les sagesses sans traité,
les révoltes sans thèse.

Et chaque absence
est une blessure dans le sol du savoir.

Interlude XXXXXX : *Ontologie et Ordre : archéologie d'un besoin*

Toute civilisation repose sur des fondations conceptuelles qui précèdent les lois, les coutumes, les institutions visibles. Ces assises ne sont pas toujours nommées ; souvent, elles sont si anciennes, si intégrées, qu'on les confond avec la nature même. Leur oubli, leur occultation, ou leur refonte silencieuse, marque les grands tournants idéologiques d'une société. Le présent interlude explore ces fondements invisibles, philosophiques ou métaphysiques, qui ont structuré l'Occident moderne et ses contradictions.

Le dualisme platonicien, par exemple, établit une distinction entre le monde sensible et un monde idéal, hiérarchisant l'intelligible comme supérieur à l'expérience. Ce schéma a traversé les siècles, influençant le christianisme (via Augustin d'Hippone), les théories de la vérité comme dévoilement, et jusqu'aux conceptions modernes de l'esprit rationnel dominant la matière. Ce n'est pas un simple cadre ontologique : c'est une matrice hiérarchique qui justifie l'élite savante, le pouvoir doctrinal, la méfiance envers le corps et l'émotion.

De même, la notion aristotélicienne de finalité (télos) a structuré durant des siècles la pensée morale et politique. Aristote ne conçoit pas un être humain sans sa fin propre : la vertu. L'oubli progressif de cette téléologie dans la modernité (surtout après Descartes, puis Kant) permet une individualisation radicale, mais aussi la montée d'un droit désincarné, non finalisé : la loi existe parce qu'elle est loi, non parce qu'elle vise un bien. Ce renversement ouvre la voie à une juridicisation sans justice, à une normativité abstraite, et à une neutralisation de l'éthique.

Le passage du monde antique au monde chrétien n'a pas effacé ces structures, il les a transformées. La scolastique médiévale (notamment Thomas d'Aquin) opère une synthèse : raison grecque et révélation chrétienne. Mais cette fusion n'est pas pacifique. L'ordre théologique devient total. La vérité ne se démontre pas, elle se révèle, et tout fondement devient dogmatique. Ce déplacement du fondement, de la nature vers Dieu, crée un monopole du sens : celui qui interroge le fondement devient hérétique. Cette mécanique se perpétue dans les États modernes, où l'autorité politique prend la relève de l'autorité théologique.

La modernité, souvent célébrée comme rupture, repose elle aussi sur des fondements philosophiques implicites. Le cogito cartésien, *je pense, donc je suis,* substitue la pensée consciente au monde, et érige l'individu rationnel en sujet fondateur. Ce basculement est radical. L'être n'est plus situé dans une communauté ou un cosmos, mais dans une pensée isolée, autoréférentielle. Ce fondement moderne, pourtant fragilisé dès Kant et détruit par Nietzsche, continue d'informer nos systèmes de droit, d'éducation, et même de santé mentale : tout ce qui ne pense pas comme "nous" est suspect d'irrationalité, d'anormalité, voire d'inhumanité.

Enfin, un autre fondement effacé mérite d'être rappelé : la notion de commun. De Rome à la Commune de Paris, en passant par les chartes médiévales, des sociétés entières reposaient sur des formes de possession partagée, d'usage collectif, de décision commune. La modernité libérale, en érigeant la propriété privée comme droit fondamental, a dissous ce fondement. Or cette disparition ne fut pas naturelle : elle fut organisée, légiféré, militarisée. Les enclosures anglaises au XVIIe siècle, les codifications napoléoniennes, les dépossessions coloniales : autant d'actes visant à effacer le commun pour instituer l'individu propriétaire comme unique sujet de droit.

À l’époque contemporaine, ces fondements se sont non seulement effacés, mais aussi dissous dans des simulacres. Le droit se présente comme neutre, mais conserve l’empreinte de ses origines patriarcales, coloniales, et capitalistes.

La neutralité proclamée est elle-même un fondement : elle postule une équidistance entre les parties, un “point de vue de nulle part” (Nagel) qui, en réalité, correspond à une position socialement située, celle des classes dominantes.

Prenons le cas du langage juridique. Il se veut universel, rigoureux, détaché des passions. Mais cette technicisation du discours produit un effet d’opacité : seuls les initiés peuvent réellement comprendre, interpréter, contester.

Ainsi se constitue une caste des interprètes, moderne clergé des textes. Loin d’être un progrès rationnel, cette spécialisation neutralise le politique. Hannah Arendt le soulignait déjà : là où le langage devient administratif, le totalitarisme rôde. Car le pouvoir se rend inattaquable non par la force, mais par l’incompréhensibilité.

Autre fondement oublié : l’irréductibilité du conflit. Dans les sociétés antiques ou médiévales, le droit reconnaissait l’existence du litige comme fait constitutif de la vie sociale. Aujourd’hui, le système cherche à tout lisser, à tout régler en amont par des contrats, des protocoles, des arbitrages préventifs.

Le conflit devient pathologie. Mais ce refus du dissensus, dénoncé par Chantal Mouffe, produit une démocratie vide. Le consensus permanent n’est qu’une forme polie de censure. L’oubli de ce fondement conflictuel est l’un des piliers de la ruine contemporaine.

Il faut également évoquer l’effacement du temps long. La modernité capitaliste s’est construite sur l’accélération : production, innovation, circulation des flux.

Les fondements philosophiques antiques ou médiévaux, eux, s’inscrivaient dans la durée : la justice comme lente maturation, la sagesse comme expérience. L’oubli du temps long entraîne un paradoxe tragique : nous héritons de systèmes que plus personne ne comprend, car leur genèse s’est perdue. Ce n’est plus la tradition qui fonde, mais l’amnésie.

Enfin, un dernier fondement effacé concerne la limite. Toute philosophie classique concevait des bornes : à la puissance, au savoir, au vouloir. Prométhée était puni pour sa démesure. Or la pensée technocratique contemporaine repose sur l’illimité : croissance infinie, intelligence artificielle sans frein, expansion permanente.

Cet effacement des limites fonde une politique suicidaire. Ivan Illich parlait de “contre-productivité des institutions” : lorsqu’elles dépassent un certain seuil, elles détruisent ce qu’elles prétendent garantir. L’oubli de la limite est peut-être le plus grave des fondements perdus.

Il existe une fascination durable pour la structure. Comme si, face à l'indétermination du monde sensible, l’esprit humain érigeait l’ordre comme un exutoire à sa propre précarité. Ce besoin n'est pas purement théorique : il est vital.

Car derrière chaque système philosophique se cache une tentative de conjuration de l’angoisse, l’angoisse de la contingence, de la mort, de l’oubli. Ainsi, la pensée ne naît pas du confort, mais d’une faille. Ce que l’on nomme "ontologie" pourrait alors se comprendre comme une réponse artisanale, maladroite ou sublime, au chaos perçu.

Mais il faut ajouter ceci : toute réponse devient pouvoir lorsqu'elle se stabilise. Le logos n'est jamais neutre. De Parménide à Heidegger, de Nagarjuna à Ibn Rushd, chaque édifice conceptuel prétend tracer les contours de l'Être, mais inscrit aussi, en creux, ce qui ne sera pas dit. Le silence sur les marges est une architecture autant qu'un oubli.

Il faudrait dès lors relire les grands systèmes comme on lit des citadelles : avec attention pour leurs murs, mais aussi pour leurs portes fermées.

Enfin, l'ultime paradoxe : plus la philosophie cherche à fonder un ordre stable, plus elle se confronte à sa propre incapacité à saisir la totalité. Ce que l'ontologie découvre dans sa dernière mue, ce n'est pas l'être, mais le manque. La pensée, en creusant le sol, trouve le vide. C'est là sa grandeur. Elle érige des temples pour y inscrire des absences.

Ainsi se dessine l'archéologie d'un besoin : ni vérité, ni certitude, mais une tension continue entre forme et vide, entre nom et silence. Une quête obstinée d'habiter ce qui ne peut l'être. Une maison construite sur l'abîme.

Chapitre XXXXXXI : Le Palais de Verre

Il se réveilla un jour dans une pièce parfaitement transparente.
Les murs, le plafond, le sol : tout était fait d'un verre sans impureté, d'un poli si parfait qu'on aurait pu croire à une illusion. Pas un grain, pas une aspérité. Même les angles semblaient irréels, nets comme un schéma.
Il n'y avait pas de porte. Il n'y avait pas de serrure. Il n'y avait pas d'ombre.

Tout était visible, donc rien ne semblait réel.
Il porta sa main à son visage et vit les lignes de sa peau se refléter dans une infinité de surfaces, comme si son propre corps était devenu suspect, multiple, surveillé.

Sur un des murs brillait une inscription gravée à même la paroi :

« Ce qui est clair ne peut être injuste. »

Il essaya de se souvenir de son nom. Il ne s'en rappela pas.
Mais il connaissait les règles. Elles lui étaient familières, comme s'il les avait apprises avant sa naissance.
Ne pas crier.
Ne pas mentir.
Ne pas détourner les yeux.
Ne pas désirer.

Il était seul. Ou plutôt, il était seul à l'intérieur. Car derrière les parois, flottaient parfois des silhouettes : pâles, silencieuses, qui observaient sans bruit, sans émotion. Elles ne parlaient pas. Elles ne jugeaient pas. Elles voyaient.

Il tenta de frapper le verre. Cela ne produisit aucun son.
Il tenta de dessiner sur la paroi. L'encre glissa, refusée par la transparence.
Il tenta de fermer les yeux. Mais les murs demeuraient en lui.

Alors, il se mit à marcher.
Et vit que chaque salle menait à une autre, identique, mais avec une maxime différente, toujours gravée à même le verre.

Dans la deuxième pièce, il lut :

« La lumière est la forme parfaite de la vérité. »

Il ne savait plus depuis combien de temps il marchait.
Le palais n'avait ni fin ni centre. Il était composé d'une succession de pièces identiques, vitrées, exposées, où chaque mot inscrit brillait avec la froideur d'un décret.
Il se prit à se demander si les phrases étaient là pour éclairer… ou pour empêcher de penser.

Il tenta un jour de s'asseoir.
Aussitôt, une lumière plus vive emplit la pièce, comme un regard devenu soupçon.
Il se leva. Le soupçon se dissipa. Il comprit que l'inertie était suspecte, que l'arrêt ressemblait à une fuite, que le repos était peut-être déjà une révolte.

Il n'avait pas faim, pas soif, pas sommeil.
Le palais nourrissait, abreuvait, stabilisait. Il l'entretenait comme on entretient une idée fixe.

Mais quelque chose, en lui, se fissurait.
Un mot qu'il n'arrivait plus à dire. Une idée qu'il n'avait plus le droit de formuler.
Il comprit que la transparence, ici, n'était pas un état, mais un commandement.

Un jour, ou une nuit, il n'y avait plus de différence, il ouvrit une porte qu'il croyait déjà franchie.

Mais la pièce était différente.

Pas plus grande, pas moins transparente, pas plus sombre.
Mais sur le mur, cette fois, aucune maxime.

Rien.

Juste le verre.

Il regarda. Il attendit. Peut-être que les mots viendraient.
Mais le silence tenait lieu d'instruction.

Il pensa d'abord à une erreur du système.
Puis à un piège.

Puis à une promesse.

Ce vide soudain, au milieu de l'ordre gravé, lui donna le vertige.
Pour la première fois depuis ce qui semblait une éternité, il s'assit sans être surveillé.

Le verre ne vibra pas.
La lumière ne changea pas.

Alors il osa penser.

Non pas à ce qu'on lui avait appris,
mais à ce qui, en lui, restait muet.

À ce qui n'avait pas de formulation,
à ce qui ne pouvait être mis sous verre.

Il ne chercha pas à fuir le palais.
Il ne brisa aucune paroi.

Mais il comprit que la pensée ne vivait pas dans les salles lumineuses,
mais dans la faille, dans la pièce sans devises, dans l'espace sans miroir.

Il revint chaque jour ou chaque nuit dans cette pièce sans mot.

Ce lieu neutre, opaque dans sa transparence même, devenait pour lui une sorte de sanctuaire.

Les autres pièces du Palais semblaient continuer à fonctionner :
les portes s'ouvraient, les consignes apparaissaient, les lumières s'ajustaient à son humeur,
les murs lui proposaient des phrases de consolation, de courage, ou d'exhortation.

Mais ici : rien. Pas même un reflet.

Il s'étonna de constater que ce vide ne l'effrayait plus.

Il s'y asseyait parfois pendant des heures.
Il n'y avait ni confort ni inconfort : juste l'abandon des consignes.

Et dans cet abandon naissait une forme nouvelle de lucidité,
étrange, rugueuse, sans objectif clair.

Un matin, peut-être était-ce un matin, il entendit une voix.
Elle n'était pas dans les murs. Elle venait de lui.

Et cette voix ne disait pas ce qu'il fallait faire, ni ce qu'il fallait être.
Elle ne disait rien de ce que les murs auraient pu écrire.
Elle disait simplement : « Tu es là. »

Non pour un but. Non pour servir.
Mais pour exister, et c’était suffisant.

Il sentit alors que le Palais n’était pas seulement une prison de verre,
mais une machine d’oubli, de transparence forcée,
où même l’âme devait se rendre visible pour exister.

Mais dans cette pièce, sans voix, sans lumière variable, sans axiomes,
quelque chose de plus profond avait résisté.

Un reste d’ombre.
Un pli.

Il commença à explorer le Palais autrement.

Non plus comme un système à comprendre,
mais comme un corps à désapprendre.

Il cessa d’interroger les interfaces,
de répondre aux questionnaires comportementaux,
de valider les bilans de stabilité intérieure.

Il traversait les couloirs sans autorisation.
Passait des zones interdites où l’air se faisait dense,
où les capteurs devenaient silencieux,
où même les miroirs refusaient de le refléter.

Il comprit alors que le Palais n’était pas vide,
mais que l’absence des autres était construite.

Ils n’étaient pas morts.
Ils n’étaient pas partis.
Ils étaient devenus murs.
Fenêtres.
Protocoles.
Ils étaient devenus fonctions,
réduits à leurs usages, absorbés dans l’architecture.

Et lui ? Était-il encore un être ?
Ou n’était-il qu’un reste qui refusait sa propre absorption ?

Il retourna à la salle blanche.
Il gribouilla sur le sol avec un morceau de carrelage brisé.
Un mot. Un simple mot. Il n’en restait qu’un fragment.

Mais ce fragment résistait.
Il le regarda longuement.

Ce n’était pas un message.
Ce n’était pas une prière.
C’était un défaut dans la surface.

Une faille dans le verre.

Il savait désormais que tout était visible,
mais que rien ne pouvait être vu.

Car le regard, ici, n'était qu’un faisceau dirigé,
un faisceau mesuré, contrôlé, consenti.
On ne voyait que ce que le Palais permettait de voir.
Et ce que l’on croyait voir n’était souvent
qu’un miroir sans profondeur,
posé là pour distraire la pensée.

Dans un couloir sans fin,
il trouva un manuscrit ancien, conservé sous verre.
Il était illisible : les lettres s’étaient effacées.
Mais sous la vitrine, une phrase demeurait, gravée sur le socle :

« La vérité, ici, a la forme d’un plan d’évacuation. »

Il faillit rire. Mais sa gorge resta sèche.
L’humour aussi avait été optimisé.
Il marcha plus loin.
Dans une pièce obscure,

un projecteur s’alluma à son passage.
Des images s’enchaînaient : figures, cartes, concepts.
Puis une voix récita, monocorde :

> « Tout peut être ordonné.
> Toute pensée peut être tracée.
> Ce qui n’est pas mesurable n’existe pas.
> Ce qui n’existe pas doit être corrigé. »

Il regarda la caméra suspendue au plafond,
et murmura :

« Et pourtant, je suis encore là. »

Le projecteur s’éteignit.
Il ne restait plus que le silence.

Il descendit un escalier en spirale.
Les parois étaient faites d’un verre opaque,
qui laissait deviner des ombres mouvantes,
comme des spectres d’idées non conformes,
oubliées dans les angles morts du système.

Chaque marche grinçait légèrement,
comme si le Palais peinait à supporter
le poids d’une pensée en marche.
Tout au fond,
il trouva une porte sans poignée.
Sur le verre, un mot gravé à l’envers :

« Extérieur. »

Il colla son front contre la paroi.
De l’autre côté, rien.
Ou peut-être le monde.

Il recula.
Et comprit que la porte ne s’ouvrait pas.
Pas parce qu’elle était verrouillée,
mais parce qu’il n’avait plus de mot pour l’ouvrir.

Il s’assit alors, au seuil de la transparence.
Et dans ce non-lieu parfait,
il se mit à écrire.
Non pour fuir,
mais pour fissurer.

Chaque mot devenait coup de burin.
Chaque phrase, une tentative de fracture.
Et sur la paroi,
une première ligne apparut,
inscrite par la buée de sa respiration :

« Ce que l’on n’écrit pas,
le Palais l’efface. »

Interlude XXXXXXI : *Fragments sur la clarté*

La lumière comme mythe fondateur.
Depuis Platon et sa caverne, la clarté est le synonyme de la vérité. La philosophie occidentale a érigé le visible en vertu et le caché en soupçon. La lumière éclaire l'idée, la raison, l'ordre. Or cette transparence est une fiction rassurante : voir n'est pas comprendre, et la lumière peut aveugler autant qu'elle révèle.

Le pouvoir lumineux.
Dans les régimes modernes, la lumière devient instrument de contrôle : caméras, vitrines, transparence administrative. Le « tout voir » prétend rassurer, mais institue une surveillance continue. L'éclairage permanent est une manière de nier la nuit, l'intime, le secret. Ce que l'on éclaire devient propriété.

Clarté et domination.
Les discours politiques aiment la clarté : programme « limpide », intentions « nettes », mesures « transparentes ». Pourtant, derrière la clarté se loge souvent la brutalité. Rendre clair, c'est simplifier ; simplifier, c'est imposer un cadre unique. L'opacité du monde est recouverte d'une fiction de pureté formelle.

La lumière tue le possible.
Un monde intégralement clair est un monde sans ombre, donc sans profondeur. L'utopie de la transparence totale nie l'existence du doute, du tâtonnement, de la contradiction. Ce qui ne s'explique pas en plein jour est suspect. Ainsi disparaissent les marges, les dissonances, les vérités lentes.

Le philosophe comme aveugle.
Tant de penseurs antiques ou mystiques sont devenus aveugles dans leur légende : Homère, Tirésias, Borges. Ce n'est pas un hasard. La vision intérieure s'oppose à la clarté extérieure. La lucidité n'a pas besoin de lumière ; elle se forge dans le trouble, le miroitement, le refus d'une vérité instantanée.

Les métaphores lumineuses.
Nous disons : "avoir une illumination", "éclairer un problème", "faire la lumière sur une affaire". Ces images forment un lexique mental qui identifie lumière et résolution. Mais elles trahissent une obsession d'aboutir, de résoudre, d'ordonner. Elles laissent peu de place au non-savoir, à l'errance.

La clarté comme impératif moral.
Dans l'espace public, demander des comptes, exiger des explications, réclamer des "positions claires" est devenu une norme. Pourtant, cette injonction à la clarté produit une répression insidieuse de la complexité. Celui qui doute, qui hésite ou répond par une question est accusé de fuir, d'embrouiller. La clarté devient alors obligation, non pas vertu.

Philosophie et lumière blanche.
La tradition philosophique occidentale, marquée par la blancheur et la lumière, tend à exclure le multiple, le mouvant, le coloré. Ce que l'on éclaire d'un seul faisceau est arraché à sa nuance. Le concept devient silhouette tranchée. L'éclairage unidirectionnel, comme le projecteur sur scène, isole l'idée et fait taire ce qui l'entoure.

La transparence contre la vérité.
La transparence promise par les institutions modernes n'est pas gage de sincérité. Elle fonctionne comme un miroir sans tain : on voit à travers dans un seul sens. Ce que l'État prétend montrer n'est pas ce qu'il dissimule. La clarté ici est surface : elle fait écran, non passage.

Clarté et finitude.
La volonté de clarté est souvent le désir de finir. Une idée "claire" est une idée close, sans faille. Mais penser, c'est aussi garder ouvert. L'obscur, l'ambigu, le contradictoire sont peut-être moins des obstacles à la vérité que ses conditions. Le monde n'est pas limpide : il est fractal, et la pensée qui le suit ne peut qu'être fragmentaire.

Clarté et contrôle.
Rendre clair, c'est aussi rendre contrôlable. Ce qui est parfaitement lisible devient parfaitement administrable. Ainsi, les politiques de normalisation langagière, dans l'éducation, les sciences sociales, ou les discours politiques, imposent des cadres d'expression prétendument neutres, où toute divergence est perçue comme confusion, et donc écartée.

La clarté comme arme.
L'histoire montre que les régimes autoritaires n'ont pas peur du flou, mais s'en servent. Ils dictent la clarté : slogans simples, oppositions binaires, mots à l'éclat tranchant. Ce n'est pas la complexité qui trouble l'ordre, mais son refus de se laisser cliver. La clarté imposée devient alors forme de guerre sémantique.

Clarté et effacement du doute.
L'exigence d'éclaircissement permanent finit par faire du doute un défaut moral. La pensée prudente, qui avance à tâtons, est perçue comme faiblesse. Pourtant, les grandes révolutions intellectuelles, de la critique kantienne à la déconstruction, furent fondées sur le doute. La clarté n'est pas toujours gage de rigueur, parfois elle n'est qu'oubli du chemin.

Mythologie de l'évidence.
Il n'y a pas de vérité première, mais des constructions. Pourtant, la clarté est souvent présentée comme naturelle, immédiate. L'évidence devient argument, le visible devient vérité. Ce mythe de la transparence absolue est un piège : il interdit l'enquête, il clôt le débat avant qu'il ne commence.

Philosophie et obscurité nécessaire.
Ce n'est pas un hasard si la philosophie mystique, la poésie spéculative ou la pensée radicale ont souvent été jugées "obscures". L'opacité n'est pas nécessairement un défaut : elle peut être protection, profondeur, ou refus de se laisser réduire. La clarté radicale, elle, est parfois un viol du réel.

Chapitre XXXXXXII : *Le Chant des Cendres*

Il ne reste que la brume et le vent,
Des mots sans écho, des idées vidées de leur couronne,
Là où jadis régnaient des piliers d'airain,
On marche à présent sur des poussières de concepts.

Les temples sont tombés sans cri,
Ni profanation ni triomphe
Seulement le lent effritement des certitudes,
La sagesse devenue sable dans la paume du temps.

On croyait la pensée invincible,
Telle une étoile dressée contre l'oubli
Mais toute étoile, même d'idées,
Meurt un jour de sa propre lumière.

Ils parlaient d'axiomes comme on sculpte un tombeau,
Avec la prétention de l'éternel ;
Mais les marbres eux-mêmes se lassent,
Et les vérités gravées s'effacent d'elles-mêmes.

Ce poème n'est pas une épitaphe,
Ni une plainte
C'est un chant d'adieu
À ce que la pensée ne peut plus retenir.

Le silence ne vient pas d'un cri tué,
Mais de l'accumulation des réponses mortes,
De ces chaînes d'arguments si parfaits qu'ils n'ouvrent plus rien,
Sinon la vanité de croire qu'on sait.

Chaque philosophie est un mausolée,
Élevé sur des ruines qu'elle nie,
Et dans l'ombre des généalogies,
Dort la violence des exclusions premières.

On a chanté l'Être, l'Absolu, l'Idée,
Comme on érige des cathédrales de cendre
Mais l'incendie, toujours, précède le marbre,
Et l'on oublie que penser, c'est parfois se consumer.

Il ne s’agit plus de comprendre,
Mais de veiller un feu qui meurt doucement,
Dans la clarté pâle d’une conscience sans refuge,
Où ne subsiste que la mémoire des flammes.

J’ai vu les derniers mots mourir sur des langues usées,
Comme des pièces de monnaie trop souvent frappées.
Ils portaient encore l’effigie de maîtres anciens,
Mais ne servaient plus qu’à acheter du silence.

Les cendres des pensées mortes tapissent nos bibliothèques,
Reliées en cuir, ordonnées, classées
Et parfois, dans l’odeur d’un vieux livre,
On devine une prière étranglée.

Ce ne sont pas les failles qui blessent la pensée,
Mais l’illusion qu’elle pourrait tout contenir.
Chaque système est un monde clos,
Et chaque monde finit par étouffer son soleil.

À ceux qui cherchent encore la Vérité
Je n’offrirai ni dogme, ni refuge
Mais la trace incertaine d’un feu ancien,
Et l’humble poussière de ce qu’il fut possible d’aimer.

Le philosophe mourut les poings fermés
non de rage, mais de retenue.
Il avait trop pensé, trop tard,
Et le monde n'attend pas les retardataires.

Sous la pluie fine des siècles,
les statues s’effritent,
les fondations se fendent,
et la pensée retourne à l’humus.

Peut-être, après tout,
n’avons-nous jamais parlé que pour retarder la fin.
Mais même cela, même l’échec
est une forme de courage.

Il ne reste plus de mots
que ceux qu’on n’ose plus dire.
Et la langue, usée jusqu’au souffle,
ne cherche plus à convaincre.

Les vieilles vérités s’effondrent
sans fracas ni témoin
elles n’étaient tenues
que par l’arrogance des bâtisseurs.

Un enfant trace dans la poussière
des formes qu’il n’a pas apprises.
Ce sont là les nouveaux traités :
éphémères, désordonnés, sincères.

L’intelligence n’a pas disparu,
elle s’est cachée dans les creux,
dans les silences interstitiels
où l’on respire sans être vu.

Peut-être que penser, maintenant,
c’est désapprendre à contenir.
Peut-être que l’acte le plus profond
est de laisser la cendre retomber.

On n’interroge plus le monde
à coups de marteau ou de syllogismes.
On l’écoute s’écailler, s’émietter,
comme une fresque trop souvent restaurée.

Les statues ne parlent pas,
mais leurs fissures témoignent.
Leur silence est plus dense
que toutes les gloses du passé.

Et si la ruine devenait loi ?
Et si l’effritement était un commencement ?
Non pas la naissance du neuf,
mais la persistance de ce qui résiste.

Alors, les cendres ne seraient plus
ce qui reste après le feu,
mais ce qui protège encore
du retour des flammes.

Une voix subsiste.
Non pas celle du philosophe,
ni celle du prophète,
mais celle, rauque, du survivant.

Il ne pense plus en systèmes.
Il ne cherche plus à nommer.
Il caresse les murs écroulés
et lit dans leurs rides
des pensées sans alphabet.

C’est là que le chant commence :
dans la poussière,
dans la gorge sèche,
dans le souffle hésitant
qui ne récite plus rien.

On ne reconstruit pas avec des ruines.
On apprend à y vivre.
On accepte que la vérité soit
ce qui tient encore debout
quand tout s’est effondré.

Et si c’était cela,
le dernier mot de la philosophie :
non pas un système clos,
mais un souffle fragile,
au bord de s’éteindre,
et pourtant encore là.

Il n’y a plus de débat.
Plus de contradicteurs.
Le monde n’est pas une agora,
mais un champ de braises.

Et marcher ici,
c’est apprendre à ne plus juger
sans avoir été consumé.

Les formules anciennes
raison, devoir, essence
reposent dans les archives d’un souffle éteint.

Reste l’écho d’un pas.
Le froissement d’une main sur la cendre.
Un regard levé vers une étoile absente.
Et ce silence,
non pas celui des ignorants,
mais celui de ceux qui ont traversé.

Le poème ne répond plus.
Il veille.
Il désarme.
Il ferme les yeux,
non pour fuir,
mais pour écouter,
enfin,
le monde sans grille.

Là où brûlaient les certitudes,
poussent des formes sans contours.
Ni vrai, ni faux.
Ni bien, ni mal.
Seulement le souffle de vivre
parmi les débris.

Un arbre fragile,
non nommé,
s'élève entre deux pierres calcinées.
Il ne raisonne pas.
Il ne déduit rien.
Il pousse,
dans la brèche.

Les cendres sont fertiles
pour ceux qui n'espèrent plus.
Non par résignation,
mais par lucidité.

Celui qui pense encore
sans croire
est libre.

Celui qui marche
sans dogme
est solide.

Et celle qui, dans les cendres,
pose une question
sans vouloir de réponse
est sage.

Interlude XXXXXXIII : *Contre-philosophie*

Ludwig Wittgenstein (1889-1951)

Il naît le 26 avril 1889 à Vienne, au sein d'une des familles les plus riches de l'Empire austro-hongrois. Neuvième enfant de Karl Wittgenstein, industriel de l'acier, Ludwig grandit dans un foyer imprégné de musique, de rigueur morale et d'une tension intellectuelle étouffante. Trois de ses frères mourront par suicide. Dans cette atmosphère à la fois brillante et tragique, le jeune Ludwig développe très tôt une obsession pour les fondements du langage, du sens et de la logique.

Formé initialement en ingénierie mécanique à Berlin, puis à l'université de Manchester, Wittgenstein se tourne rapidement vers la philosophie des mathématiques. En 1911, il rencontre Bertrand Russell à Cambridge : c'est le tournant. Brillant et radical, Wittgenstein fascine Russell qui voit en lui un successeur potentiel. Très vite, le jeune Autrichien dépasse son maître en rigueur et en mysticisme. Il ne cherche pas des systèmes, mais les limites du pensable.

À la veille de la Première Guerre mondiale, Wittgenstein abandonne ses recherches pour s'engager volontairement dans l'armée austro-hongroise. Il combat en première ligne, refuse toute promotion, et vit une expérience de front extrême, qu'il consigne dans des carnets. C'est en captivité, à Monte Cassino, qu'il termine le *Tractatus Logico-Philosophicus*, son premier et seul ouvrage publié de son vivant.

Le *Tractatus*, publié en 1921, affirme que « ce qui peut être dit clairement peut être dit ; et sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence. » Par un système numéroté d'aphorismes rigoureux, il tente de montrer la structure logique du monde et les conditions de possibilité du langage. Il veut résoudre les problèmes philosophiques non en les traitant, mais en montrant qu'ils naissent d'un mauvais usage du langage.

Wittgenstein croit avoir résolu tous les problèmes de la philosophie. Il quitte alors Cambridge, renonce à sa fortune, qu'il donne à ses sœurs, et vit comme instituteur dans des villages autrichiens isolés. Cette phase ascétique dure de 1921 à 1926, période durant laquelle il enseigne, construit une maison pour sa sœur Margarethe Stonborough, et vit dans un retrait quasi mystique.

Son expérience d'instituteur se solde par un échec. Wittgenstein, exigeant, intransigeant, parfois violent, ne parvient pas à transmettre ses idéaux à des enfants issus de la ruralité. Il quitte l'enseignement populaire et traverse une période de profond doute. Durant cette retraite, il abandonne l'idée selon laquelle le *Tractatus* aurait clos la philosophie. Ce qu'il croyait un livre définitif s'avère, pour lui-même, incomplet, trop rigide, empreint d'un idéalisme logique qu'il juge maintenant trompeur. Le monde ne se laisse pas réduire à sa représentation logique. Le langage ne reflète pas une structure absolue : il est un usage, un jeu, une forme de vie.

En 1929, il revient à Cambridge. Malgré son absence de diplôme officiel, il est accepté comme doctorant et devient professeur. Il donne des conférences, souvent énigmatiques, lues comme des performances orales plus que comme des cours. Son public de plus en plus fasciné comprend des figures comme Elizabeth Anscombe, Norman Malcolm, Georg Henrik von Wright. Il travaille, seul, dans l'ombre, sur une œuvre qu'il ne publiera jamais : les *Recherches philosophiques*.

Ce deuxième Wittgenstein est radicalement différent du premier. Il n'y a plus de logique pure, mais des usages pluriels du langage. Il n'y a plus de structure transcendante, mais des pratiques. Il n'y a plus de silence métaphysique, mais l'épaisseur du quotidien. La philosophie devient un travail thérapeutique : elle ne produit pas de théories, elle dissipe les confusions. Elle ne progresse pas, elle clarifie.

Wittgenstein refuse les honneurs, fuit la notoriété, rejette toute forme de système. Il est un penseur du refus. Il incarne un désenchantement radical à l'égard de la philosophie comme institution. Son œuvre n'est ni scolastique, ni cumulative. Elle est fragmentée, posthume, anti-dogmatique. Jusqu'à sa mort, en 1951, il poursuit ce travail de déminage des illusions du langage, des certitudes philosophiques, des clôtures du sens.

Ludwig Wittgenstein meurt à Cambridge le 29 avril 1951, des suites d'un cancer de la prostate. Son dernier mot fut : « Dites-leur que j'ai eu une vie merveilleuse. » Une déclaration étrange, presque ironique, pour un homme tourmenté, solitaire, qui refusa jusqu'au bout toute forme d'accomplissement personnel dans les termes que la société valorise. Sa vie fut une tension constante entre le silence et la parole, la vérité et l'illusion, la sainteté et le retrait.

Les *Recherches philosophiques*, publiées en 1953 à titre posthume, renversent les fondements mêmes de la tradition analytique à laquelle il avait pourtant contribué. Il n'y a plus de quête d'une essence du langage, mais une attention portée aux usages : aux jeux de langage, à la diversité des pratiques, aux contextes multiples qui donnent aux mots leur sens. « La signification d'un mot, c'est son usage dans le langage. » Cette formule, désormais célèbre, résume une révolution discrète mais profonde : le langage n'est pas une essence à découvrir, mais une pratique à observer.

Dans cette perspective, la philosophie devient anti-théorique. Elle cesse d'imposer des définitions. Elle interroge les façons dont les mots sont utilisés, les formes de vie dans lesquelles ils prennent sens, les illusions qu'ils créent. Wittgenstein écrit : « La philosophie est une lutte contre la fascination que les formes de notre langage exercent sur nous. » Il ne s'agit plus d'élaborer des systèmes ou des doctrines, mais de défaire des envoûtements. Le philosophe n'est pas un bâtisseur de savoir, mais un médecin de l'esprit.

Ce retrait du système, cette rupture avec la métaphysique, ne signifient pas le nihilisme. Chez Wittgenstein, on trouve au contraire une exigence éthique profonde : une attention extrême à la clarté, au respect du langage ordinaire, à la responsabilité de celui qui parle. Son œuvre, dense, fragmentaire, souvent difficile d'accès, refuse tout dogme et tout confort. Il pense depuis la faille, dans une radicalité qui s'apparente à une forme de vie : une manière d'habiter le monde en refusant de le réduire.

Wittgenstein n'a jamais considéré la philosophie comme une carrière. Il refusa plusieurs fois des postes prestigieux, redistribua la fortune héritée de sa famille, et vécut plusieurs années dans une cabane en Norvège, en quasi-erreur monastique. Il enseigna à des enfants dans des villages autrichiens, travailla comme jardinier dans un monastère, puis comme assistant d'hôpital pendant la Seconde Guerre mondiale.

Tout, dans sa trajectoire, dément l'image du philosophe professionnel. Il s'opposa farouchement à l'idée que la philosophie doive produire des livres, des systèmes, des conférences : elle devait être un geste, une manière d'être, une purification.

Dans ses carnets intimes, publiés bien plus tard, apparaissent les tensions existentielles de cet homme qu'on a voulu réduire à une méthode. Wittgenstein n'écrivait pas pour convaincre, mais pour se sauver. Chaque fragment, chaque note, chaque rature est le témoignage d'un combat, non pour expliquer le monde, mais pour ne pas trahir la justesse. Il ne s'adressait pas au monde universitaire, mais à une voix intérieure, une rigueur sans témoin.

Son style aphoristique, sa défiance envers les systèmes, son refus des conclusions générales font de lui une figure étrange, difficile à intégrer dans les canons traditionnels. Et pourtant, c'est ce retrait même qui fonde sa puissance : Wittgenstein est celui qui pense la philosophie comme ce qui se défait de la philosophie. Il n'est pas un maître du sens, mais un passeur du silence.

Lorsque Wittgenstein publie, en 1921, le *Tractatus logico-philosophicus*, l'ouvrage est tout sauf un traité au sens académique. Son architecture rigoureuse, numérotée avec une précision militaire, semble évoquer un système, mais c'est une façade.

Le *Tractatus* propose une image du monde où « les faits » forment la trame de toute réalité, et où le langage est un miroir du réel. Pourtant, à mesure que l'on avance dans le texte, la structure se dérobe. Le langage logique, que Wittgenstein porte à son acmé, atteint ses propres limites. La dernière proposition, célèbre, agit comme une coupure : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire. »

Cette phrase n'est pas une conclusion, mais une sortie. Elle marque le rejet de toute prétention métaphysique, la négation de la philosophie comme explication du monde. Le *Tractatus* est une échelle que l'on doit jeter après l'avoir grimpée. Et cette image suffit à dire combien Wittgenstein refuse la clôture. Il fait exploser la forme même de ce qu'il est censé écrire. Il ne transmet pas un savoir, mais un exercice de dépouillement.

Dans la deuxième partie de sa vie, notamment avec ses *Recherches philosophiques*, Wittgenstein renverse encore une fois son propre travail. Il abandonne l'idée que le langage reflète le monde ; il montre qu'il s'agit d'un « jeu », d'un ensemble de pratiques situées.

Le sens n'est plus dans une essence cachée, mais dans l'usage. Là encore, Wittgenstein ne cherche pas à construire une théorie, mais à dissiper la confusion. Il n'avance pas des thèses, mais brise des illusions.

Il y a chez lui une obsession du détail. Chaque mot, chaque geste, chaque erreur de pensée est l'occasion d'un ajustement. Il invente une philosophie sans dogme, sans totalité, sans point de départ ni de fin. Une philosophie qui ne veut rien prouver, mais seulement montrer et, parfois, faire taire.

L'effet paradoxal du parcours wittgensteinien est qu'il déplace la philosophie dans son propre champ de dissolution. Il ne s'agit plus de résoudre les grandes énigmes, mais de comprendre pourquoi elles nous obsèdent, et comment elles se forment par malentendu. La philosophie devient alors une thérapie, non pas du langage en général, mais du philosophe lui-même.

Le penseur ne se tient plus au sommet du savoir, mais au bord du vertige. Il ne possède pas la réponse : il la désamorce.

C'est pourquoi Wittgenstein écrivait peu, brûlait ses manuscrits, et corrigeait sans cesse ce qu'il avait lui-même posé. Sa pensée, plus que toute autre, se refuse à la clôture. Elle est marquée par une exigence spirituelle presque monastique : vivre selon ce qu'on pense, au prix de renoncements constants. Il voyait dans la philosophie un exercice de probité radicale, une forme d'ascèse.

Dans ses carnets personnels, on lit : « Travailler dans la philosophie comme dans l'architecture ce n'est pas construire un système, c'est clarifier ce qui est déjà là. » Cette remarque, en apparence modeste, renverse tout. Elle interdit la

construction, le monument, la doctrine. Elle valorise la désobstruction, l'attention, le retrait. La clarté n'est pas une lumière qui illumine tout : c'est un faisceau fragile, qui dissipe une brume sans jamais prétendre au soleil.

La puissance de Wittgenstein réside dans ce geste : démonter sans détruire, montrer sans affirmer, penser sans conclure. À ce titre, il est peut-être l'un des rares penseurs qui ait su faire de la philosophie… contre elle-même.

Wittgenstein meurt en laissant cette phrase : « Tell them I've had a wonderful life. » Il n'avait jamais cherché à fonder une école, ni à devenir figure d'autorité. Son influence, pourtant, irrigue la philosophie du langage, la logique, l'éthique, et même certaines formes d'art contemporain, marquant profondément ceux qui cherchent à penser en dehors des dogmes, à l'intérieur même du langage.

Mais le plus grand legs de Wittgenstein, peut-être, est son insistance sur les limites. Il est celui qui trace, sans relâche, la frontière entre ce qui peut être dit et ce qui doit être laissé au silence. Il ne rejette pas ce qui échappe au langage, au contraire, il en reconnaît la nécessité. Mais il interdit à la philosophie d'y apposer des mots vides. Il écrit dans le *Tractatus* : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire. » Mais ce silence, chez lui, n'est pas absence : il est respect, ouverture, tremblement.

En ce sens, Wittgenstein ne conclut pas l'arc de la philosophie. Il le dissout dans un acte éthique. Il ne nous dit pas ce qu'il faut penser, mais nous apprend comment penser sans trahir. Il ne propose pas de dernière vérité, mais une discipline du regard, un désarmement de la parole. Il ne cherche pas la totalité, mais la justesse.

Clore cet arc avec Wittgenstein n'est donc pas mettre fin à la pensée. C'est reconnaître que toute pensée véritable commence là où elle se sait fragile, limitée, exposée. Et que parfois, le plus grand acte philosophique consiste à se taire, à écouter, à laisser être ce qui résiste aux mots. Wittgenstein est la figure de cette pudeur ultime : une contre-philosophie, non pas en opposition, mais en déposition. Une manière de dire adieu à la clôture…

pour mieux ouvrir l'épilogue.

Prologue :

Je le sais, dès que ce livre quittera mes mains, il cessera de m'appartenir. Il tombera dans le fleuve des lectures, des commentaires, des silences. Certains s'y reconnaîtront sans que je les aie visés.

D'autres s'en sentiront exclus alors même qu'ils étaient au cœur de ma pensée. Mais il est une chose que je ne peux laisser faire : le travestissement par l'interprétation.

Car l'interprétation n'est pas toujours accueil : elle est parfois réduction, neutralisation, récupération. Elle ronge le texte comme l'eau la pierre, lui impose des sens qui n'en sont pas, et finit par en faire un objet inoffensif, ou pire, utile à ceux qu'il visait.

Il suffit d'un mauvais mot, d'une phrase décontextualisée, pour inverser tout un propos. Je refuse que l'on fasse de *L'Art de vivre* une œuvre réconciliatrice, thérapeutique, édifiante. Elle n'est ni baume, ni leçon : elle est scalpel, elle est chant, elle est cri.

Ce livre n'a pas été écrit pour être "compris" dans le sens courant du terme. Il n'a pas pour but d'être synthétisé dans un programme, une idéologie, un parcours scolaire. Il n'est pas là pour "donner envie d'aimer la vie", ni pour réconcilier l'individu avec la société.

Ceux qui l'interpréteront comme un appel à la tolérance universelle auront manqué la colère. Ceux qui le liront comme une dénonciation froide manqueront le deuil. Ceux qui l'érigeront en manifeste risquent de tuer ce qui en faisait la vie : le tremblement.

Je me méfie de ces lectures qui amputent. Celles qui citent sans écouter, qui analysent sans éprouver. Celles qui font des phrases lisses à partir de mes vers brisés. Car chaque fragment ici est une arête, une écharde, un éclat. Ce n'est pas un système. Ce n'est pas une doctrine. C'est un corps.

Je ne réclame pas l'adhésion. Je n'attends pas l'accord. Mais je revendique, avec une obstination sacrée, le droit à l'indéchiffrable. Certaines pages ne sont pas faites pour être résolues. Elles ne s'offrent qu'à celui qui s'avance nu, sans grille, sans glose, sans volonté de traduire. À celui qui accepte de lire sans posséder.

Car il est des livres comme des tombeaux inviolables. Quiconque tente d'en forcer l'entrée ne trouve que le sable et la malédiction. *L'Art de vivre* est peut-être un de ceux-là : non pas un secret à percer, mais un chant funéraire à écouter, dans le silence des vivants. Comme la chambre close du pharaon oublié, il n'attend pas l'exégète, il attend le gardien du seuil.

Ce que j'ai écrit ne vous appartient pas. Et pourtant, il est à vous, s'il vous atteint. Mais sachez que chaque mot est lesté d'un poids que seul le réel peut porter. Ce livre a été écrit dans la poussière, la sueur et le refus. Il n'est pas un miroir : il est un seuil. Qui le franchit devra y laisser quelque chose. Qui le dissèque sans trembler n'a rien lu.

Ne cherchez pas la pureté dans mes phrases. Vous n'y trouverez ni dogme, ni ligne claire, ni doctrine à propager. J'ai écrit avec des éclats de voix, des silences anciens, et la rage des survivants.

Je me suis refusé à l'unité. Car l'unité, dans les livres, est souvent un mensonge bien tressé.

Il viendra des lecteurs bienveillants, et d'autres qui brandiront leurs lectures comme autant de pierres. Il y aura ceux qui verront de la beauté, ceux qui verront de la haine, ceux qui n'y verront que leur propre reflet. Je ne peux rien pour eux. Ce texte n'est pas un champ de ruines à reconstruire.

C'est une ville ensevelie, un cartouche brisé. On n'en sort pas indemne. On n'y entre pas avec des chaussures propres.

Que l'on m'accuse d'avoir trop dénoncé, trop exposé, trop pris parti : je le revendique. L'interprétation qui nie la blessure est une forme de censure.

Lire sans entendre le cri, c'est trahir le souffle qui le porte. L'interprétation devient alors une arme. Et comme toute arme, elle choisit son camp, même en feignant la neutralité.

Ce livre n'est pas neutre. Je ne suis pas neutre. Aucun cri ne l'est.

L'interprétation peut être un scalpel, mais elle peut aussi être un linceul. Ce qu'on prétend expliquer, on peut aussi l'étouffer. Le commentaire devient cercueil.

Le discours tue le chant. La glose remplace le geste. Et bientôt, le feu n'est plus qu'une annotation dans la marge.

Je les vois déjà venir, ceux qui réduiront l'œuvre à un caprice, une confession, un cri d'impuissance. Ceux qui me résumeront à une cause, un trauma, un passage obligé. Ceux qui liront le livre pour se rassurer de ne pas l'avoir vécu. Et ceux qui s'en serviront pour prouver que tout cela n'est qu'exagération.

À ceux-là, je n'ai rien à offrir. Sinon un tombeau inviolable. Mon œuvre, à la manière d'un sanctuaire thébain, ne s'ouvre qu'à ceux qui savent déchiffrer les glyphes du silence.

Ceux qui liront avec patience verront peut-être que chaque page porte une strate. Que sous la colère, il y a l'amour. Que sous la révolte, il y a le deuil. Que ce texte n'enseigne rien : il désensevelit. Il n'explique pas : il rappelle.

Alors l'interprétation devra, si elle veut survivre à cette œuvre, passer par le rite.

C'est-à-dire : déposer ses certitudes à l'entrée, marcher pieds nus, ne pas toucher les murs gravés.

C'est une nécropole, pas une bibliothèque.

Je n’ai pas écrit pour être compris. J’ai écrit pour que ce qui fut tu ne le soit plus. Et cela, aucune lecture bienveillante ou universitaire ne pourra jamais le capturer entièrement.

Il faut avoir saigné aux mêmes endroits pour en saisir la forme. Il faut avoir supplié le ciel sans recevoir de réponse, pour sentir ce que cette œuvre contient de silence comprimé.

Chaque tentative d’assigner un sens total à ce livre est une profanation. C’est vouloir plier l’informe à la géométrie, inscrire dans le cadastre ce qui n’a pas de sol.

C’est la tentation du pouvoir, encore une fois : expliquer pour dominer, cerner pour refermer. Même l’amour peut être un outil d’écrasement si l’on prétend détenir la clé.

Je vois déjà les futurs critiques, bien intentionnés ou hostiles, qui chercheront à classer. Le style sera analysé, les influences traquées, les "incohérences" notées.

Les termes seront redéfinis, les allusions disséquées. On dira : ceci appartient au genre x, cela rappelle telle école de pensée. Et ce sera peut-être vrai. Mais aussi totalement à côté.

Car l’œuvre n’appartient à aucun genre. Elle se dresse comme un obélisque orphelin, taillé pour durer, mais incompris dans sa langue propre.

Elle parle en hiéroglyphes de douleur, de rage, de tendresse et chaque tentative de traduction la trahit un peu. Ce n’est pas un livre à expliquer. C’est un tombeau à visiter.

On y entre les mains vides, sans lumière. Et si l’on y survit, ce n’est pas pour en sortir avec des certitudes, mais avec des absences. Le genre d’absences qui transforment à jamais.

Car ce que j’ai tenté ici n’est pas une thèse, ni un récit, ni un manifeste. C’est un rite. Une traversée. J’ai déposé chaque page comme on scelle une chambre funéraire, en gravant sur la paroi l’aveu d’une génération sacrifiée.

J’ai recouvert de sable les traces. Que celui qui lit sache : ceci est un lieu sacré, inviolable. Et les profanateurs qui prétendront en faire un objet d’étude n’ouvriront qu’un vide qui les regarde.

J’ai construit un tombeau inviolable non pour enfermer la mort, mais pour protéger la mémoire. Que la pierre parle à ceux qui savent entendre le silence. Que le silence réponde à ceux qui ont trop entendu. Et que l’interprète hésite, enfin.

> « L’art de bien parler est plus caché que la pierre précieuse,
> mais il se trouve auprès des sages : ceux qui le cherchent le trouvent. »
> - *Ptahhotep*

Je les ai vus défigurés, ces visages que j’aimais.
Non pas par le feu, ni par la poussière,
mais par les mains lisses de ceux qui prétendent comprendre.
Par des siècles d’interprètes agenouillés,
qui, dans leur génuflexion, ont redressé les figures
pour les faire entrer dans leurs temples de mots morts.

Simone Weil, elle qui écrivait avec le sang d’un siècle effondré,
elle qui portait dans sa maigreur toute la honte des empires,
je l’ai vue sanctifiée par ceux qui ne supportaient pas sa colère.
Ils ont lavé ses phrases du tumulte de la guerre,
ignoré sa détestation de Rome, son refus des consolations.
Ils ont parlé d’ascèse quand elle parlait de justice,
de mystique quand elle nommait la faim.

Mais j’ai lu dans ses mots une flamme que nul baptême ne saurait éteindre :
la vérité comme souffrance nue,
la pensée comme refus de plier.
Ce n’était pas une sainte :
c’était une torche.

Deleuze, lui, fut un fleuve.
Pas un manuel, pas un bréviaire pour classes de philosophie vidées de colère.
Il fut vertige, tremblement, désir de fuite.
Et pourtant, ils l’ont transformé en boîte à outils,
en concept-machine qu’on applique aux œuvres comme des rustines sur des pneus froids.
Ils l’ont dépouillé de son corps malade, de sa voix rauque,
de cette solitude pensante qui ne veut pas guérir.
Ils ont cru que ses lignes de fuite étaient des méthodes.
Mais Deleuze n’était pas un enseignant :
il était une tempête.

Hirschfeld, j’y pense souvent.
Ce médecin du chaos, ce savant d’exil,
ce frère des indésirables qui s’entêtait à dire :
“L’humain est plus vaste que vos catégories.”
Mais aujourd’hui, on l’a réduit à un nom de musée.
On le prononce sans l’écouter.
On oublie les pierres lancées,
les livres brûlés,
les humiliations subies pour avoir voulu, simplement,
que l’on ait le droit d’exister autrement.
Il avait dessiné un monde sans norme,
et ce monde, on l’a enterré.
On a laissé sa dépouille à l’histoire,
mais son combat, on l’a trahi.

Et que dire de Jésus,
le galiléen sans abri,
le guérisseur des lépreux,
le frère des prostituées et des voleurs ?
Je n'ai pas de religion,
mais j'ai lu dans ses gestes une mémoire du soulèvement.
Et ceux-là mêmes qui ont mis sa croix sur leur front
ont bâti des palais pour crucifier les vivants.
On a peint des cathédrales avec ses larmes,
et dans ces cathédrales, on a prié pour les empires.
Il avait dit : "les derniers seront les premiers".
Ils ont répondu : "sauf si cela dérange l'ordre".
Là encore, le tombeau fut rouvert,
non pour ressusciter,
mais pour revendiquer une légitimité volée.

Je regarde ces figures,
et je comprends que l'interprétation est une seconde mort.
On ne tue pas toujours par le fer.

On peut aussi tuer par le commentaire.
Par les lectures douces qui effacent,
par les hommages glacés qui momifient.

Alors j'écris ces lignes
comme on creuse un caveau inviolable,

à l'abri du pillage des prêtres et des marchands.
Je refuse que mes morts soient trahis.

Je refuse que ce livre, comme eux, soit repris par ceux qui ne comprennent rien aux ruines.

Car être compris, dans ce monde de rumeurs et d'analyses,
c'est parfois être trahi plus profondément que par le mensonge.

Je ne demande pas d'être suivi.

Je demande qu'on me lise sans vouloir me réduire.
Qu'on accepte que ce texte n'appelle ni école, ni disciples.
S'il devait rester quelque chose, ce ne serait pas une doctrine,
mais une trace dans le sable,

là où l'eau passe,

là où peut-être un autre, un jour,

déposera à son tour un mot qu'aucun pouvoir ne pourra convertir.

Je n’ai pas de temple pour abriter mes idées, pas de chapelle pour mes pensées. Ce que j’écris ne suit ni dogme ni méthode. Je n’ai pas de système : j’ai des blessures.

J’ai des entailles comme preuves, des silences comme témoins. J’ai des cicatrices en lieu de principes, et des éclats d’âme pour seule cartographie. Je viens d’un désert sans géographie, mais dont chaque dune porte le nom d’un cri.

On m’a souvent demandé ce que je croyais. Je n’ai pas su répondre. Non par incertitude, mais par excès de lucidité : croire est un verbe trop lourd quand on a vu les idoles tomber de leurs socles, et les prêtres danser sur les décombres.

Je crois aux vivants, parfois. Je crois à ce qui tremble, ce qui survit en marge, ce qui continue sans permission. Je crois à la dignité des oubliés, à la beauté sans valeur marchande, à la parole qui ne rentre pas dans les colonnes d’un rapport. Je crois à la tendresse comme insurrection.

Dans mes nuits, je retourne souvent à l’Égypte, pas celle des musées, mais celle qui m’habite. Là où les mots étaient offrandes, où le silence n’était pas vide mais sacré. J’entends encore les scribe tracer des vérités sur des tablettes d’argile, et je me sens frère de ces mains anonymes qui gravaient la mémoire contre le vent.

J’écris avec ce feu ancien dans les veines. Je n’ai pas besoin de pyramide : ce livre est mon tombeau. Et chaque page, une protection contre l’oubli.

J’ai marché, comme Voltairine, dans les rues infestées d’oubli, les poches pleines d’idées imprononçables, la gorge serrée de justice. Comme elle, j’ai refusé les maîtres, qu’ils soient en soutane, en robe d’université ou en uniforme.

J’ai aimé sans autorisation. J’ai parlé sans permission. J’ai écrit sans doctrine, comme on saigne. Et je ne demanderai jamais pardon d’avoir crié.

Ce livre est un chant qui n’implore personne. C’est un souffle pour les muets, un refus pour les accommodés, un flambeau levé dans les ruines.

Je n’ai pas de système. J’ai des blessures.
Et dans chaque blessure, une lumière que je ne laisserai pas s’éteindre.

Mais mes blessures ne cherchent pas à convaincre. Elles ne réclament ni adhésion ni compassion. Elles ne sont pas des arguments, elles sont des faits. Comme les pierres des temples écroulés, elles attestent que quelque chose s’est tenu là, un jour, avec fierté, et que cela fut brisé.

Ce n’est pas la plainte qui m’anime : c’est la mémoire de ce qui fut digne, et la promesse que rien de cela ne sera rendu aux bourreaux.

J’ai vu trop d’idéologies naître du refus de souffrir. Trop de systèmes bâtis pour ne pas sentir, pour ne plus trembler. Des cathédrales conceptuelles qui bannissent l’émotion comme impureté. Moi, j’ouvre les portes aux tremblements.

Je les laisse entrer dans ma langue, dans mes phrases, dans mes absences. Je préfère la faille à la pureté, l'hésitation à la prétention.

Ce que je nomme vérité n'est pas un édifice : c'est une brèche. Elle s'ouvre quand un être dit « non » à ce qui le nie. Quand une main se tend sans attendre d'être reconnue.

Quand une voix, même chuchotée, refuse la résignation. C'est là que je me tiens. Dans cette lumière fine, entre deux murs écroulés. À côté de ceux que l'on ne célèbre pas, que l'on ne cite pas, qui ne sont dans aucun panthéon, mais qui vivent, pourtant, dans la poussière et l'honneur.

Mon héritage n'est pas grec. Il n'est pas européen. Il est fait d'exils, de manuscrits brûlés, de noms qu'on n'ose plus prononcer. Il est tissé de résistances invisibles, de gestes minuscules, de fidélités secrètes.

J'écris depuis cette lignée-là, celle des dissidents, des poètes affamés, des femmes qu'on a tuées pour avoir pensé, des hommes qu'on a oubliés pour avoir trop aimé.

Je n'ai pas de système.
Mais si tu écoutes vraiment, entre mes lignes, tu entendras un peuple souterrain marcher.

Je ne crois pas aux hiérarchies de l'être. Je ne crois pas que certains vivants soient plus proches du sens, de la lumière, de la raison, de la beauté.

Je ne crois pas qu'il y ait des existences nobles et d'autres marginales par nature. Chaque forme de vie, chaque battement isolé dans le tumulte, mérite d'être regardé sans surplomb. Je n'ai jamais pu supporter les classements du vivant, ni les échelles de l'intelligence, ni les degrés supposés de maturité spirituelle.

Ce sont des outils d'oppresseurs vêtus en enseignants.

Je me tiens là où le monde classe les formes de vie comme on trie les restes d'un festin, ceux qui parlent "mal", ceux qui marchent "mal", ceux qui aiment "mal", ceux qui se lèvent "trop tard" ou qui dorment "trop longtemps". Je me tiens parmi eux, et je refuse de croire qu'ils doivent s'élever pour être valables.

Ce n'est pas à eux de changer, c'est au monde de s'agenouiller. De s'agenouiller, oui, devant ce qui est simplement vivant.

Je n'idéalise pas le passé, mais je crois à la mémoire. Pas comme musée, pas comme piété. Comme acte de désobéissance. Se souvenir, c'est refuser que la norme gagne.

C'est hurler : cela a existé, même si vous l'avez enterré. C'est refuser le récit officiel, l'archive triée, les lignes validées. La mémoire est un feu souterrain. Elle survit même quand les noms sont effacés. Elle se transmet dans les silences, dans les gestes, dans les cauchemars.

Je crois à la nécessité de raviver cette mémoire contre la norme, contre les récits confortables. Il faut réouvrir les tombes, mais pas pour glorifier : pour comprendre. Pour dire : ceci est une ruine, et pourtant elle respire. Ceci est un nom qu'on a tenté de faire taire, et pourtant il résonne encore. La mémoire n'est pas un hommage : c'est une révolte.

Quant aux réparations imposées, je les rejette. Je ne veux pas d'un avenir que l'on m'assigne. Je ne veux pas d'un pardon dicté, d'un programme de réhabilitation.

Les avenirs prescrits sont des prisons déguisées. Ils disent : "voici comment guérir", "voici ce que tu dois devenir pour être accepté". Mais moi, je veux le droit d'être irréconcilié. Le droit de ne pas vouloir redevenir fonctionnel. Le droit d'habiter les ruines sans reconstruire.

J'écris pour celles et ceux qu'on ne répare pas.
J'écris pour ceux qui vivent dans la dissonance, et qui ne veulent pas accorder leur souffle au chœur général.

Je crois à la dissonance, non comme erreur, mais comme vérité nue. À ce qui grince dans la langue. À ce qui gêne dans les corps. À ce qui refuse de s'aligner.

Je crois que nous sommes des ruines vivantes, et que c'est en cela que réside notre grandeur. La ruine n'est pas un échec : c'est un acte d'architecture intérieure, une mémoire visible de ce qui a tenu bon en tombant.

On me dit souvent : « reconstruis-toi ». Mais je ne veux pas redevenir habitable selon leurs plans. Je ne suis pas un terrain à viabiliser, ni un édifice à consolider.

Je suis un lieu fracturé où certaines pierres ont refusé de s'effondrer tout à fait, et c'est là que je vis. Je n'ai pas de projet de restauration : j'ai des lignes de fuite, des failles habitées, des chants de poussière.

Je ne crois pas qu'il faille réparer à tout prix. Je crois qu'il faut apprendre à marcher autrement, sur les décombres, avec l'instabilité pour seul guide. C'est cela, pour moi, *vivre* : ne pas attendre que tout redevienne solide, mais poser ses pas sur ce qui tremble et savoir que ce tremblement est le seul vrai sol.

Et je n'écris pas pour reconstruire.

J'écris pour laisser des traces.
Des marques, des repères, des pierres gravées.

Pas des plans, pas des dogmes, mais des signes.
Pour ceux qui viendront et qui auront à choisir où poser les pieds.

J'écris comme on jette des fragments dans la nuit,
non pour éclairer,

mais pour ne pas être effacé.

Le monde n’est pas à réparer. Il n’est pas à sauver, pas plus qu’un corps brisé n’est à redresser comme une statue tombée. Le monde est à habiter, autrement, là où il s’effondre.

Ce n’est pas la ruine qui m’effraie, c’est la volonté de nier qu’elle est déjà là. On construit des fictions de cohérence, des projets de redressement, des discours de renaissance. Mais ceux qui parlent de rétablir l’ordre oublient qu’il n’a jamais été juste.

Je marche dans un monde fissuré. Et dans chaque interstice, je perçois une vérité plus nue que toutes les doctrines : le vivant ne se tient pas droit. Il ploie, il rampe, il se contorsionne pour survivre aux formes imposées

C’est dans ce pli, dans cette torsion, que j’ai trouvé l’espace pour écrire.

Je ne rêve pas d’un avenir purgé des erreurs. Je ne cherche pas à restaurer un paradis. Je cherche une voie dans les débris. Une manière de poser mes pas sur le sable d’une mémoire désordonnée.

Une manière de dire : nous avons été là, malgré tout. Non pas pour témoigner d’une victoire, mais pour refuser l’effacement.

La ruine est active, elle travaille encore. Elle n’est pas mort, elle sédimente. Elle enseigne ce que les monuments oublient : que tout pouvoir est périssable.

Que toute forme se déforme, et que la seule éternité possible est celle du geste qui accepte de ne pas durer.

« Je n’écris pas pour reconstruire, j’écris pour laisser des traces où poser les pieds. »
Et si un jour mes mots s’effacent, qu’au moins demeure la forme du pas.

Je ne suis pas un architecte de demain. Je suis un arpenteur de l’invivable. Mes cartes sont tachées de larmes, mes coordonnées se tracent au rythme des injustices. Je ne prévois pas, je ressens. Je ne proclame pas, j’écoute le sol, les murs lézardés, les silences entre deux cris. Je ne veux pas bâtir de nouvelle cité : je veux ouvrir des issues, même étroites, même sombres, pour ceux que l’on a enfermés dans les ruines sans leur dire qu’ils n’étaient pas seuls.

Chaque tentative de réparer le monde sans reconnaître les brisures profondes est un nouveau dogme. Chaque promesse de réconciliation sans mémoire est une trahison. Il ne s’agit pas d’un pardon, il s’agit d’un refus. Refus de pardonner ce qui continue. Refus de panser ce qui est encore coupant. Refus de croire que la douleur peut être administrée.

J’ai choisi de ne pas chercher la sortie, mais de marcher en dedans. Là où l’on pense que plus rien n’est habitable. Là où les murs n’ont plus de nom, mais encore des échos. Là où les vivants parlent bas pour ne pas réveiller les morts, et où les morts écoutent encore, dans la poussière.

Mon œuvre n’est pas une reconstruction, ni une cathédrale de pensée. C’est une crypte. Une crypte ouverte, sans clé, sans gardien, sans prière imposée. Un espace où l’on peut entrer sans être jugé, sans être mesuré, sans être sauvé. Un espace où la dignité se cherche dans les ruines, et non au sommet des tours.

Je laisse, dans ce livre, des marches disjointes, des pierres creusées par l'eau, des reliefs d'anciennes cérémonies abolies. J'y ai caché des refuges.

Des mots creux, des vers incantatoires, des silences qui veillent. Je ne prétends pas guider. Mais si un autre marche dans la nuit, qu'il trouve sous ses pas un éclat de ce que j'ai vu. Même une lueur infime. Même une empreinte diffractée.

Je ne veux pas être lu comme on lit un plan. Je veux être relu comme on relit un rêve dont on a porté les marques. Ce livre n'offre aucun avenir : il lève la poussière sur ce que nous avons tous piétiné.

Il n'ouvre pas une voie claire, mais il dégage un espace respirable, là où il n'y avait que décombres.

Le monde est une ruine active. Il ne cesse de s'effondrer en se maintenant. Et dans ce processus, certains survivent non pas en le niant, mais en habitant ses failles.

Ce sont les vivants lucides, les fuyards obstinés, les bâtards des systèmes. Ceux qui refusent les ruines décoratives, les monuments aux morts dressés par ceux qui les ont tués.

Je les salue.

Et je dépose ici, avec eux, ce livre comme une stèle nomade.

Non pas pour qu'on s'y recueille.

Mais pour qu'on y trouve, au moins une fois, un abri dans la pluie.

Et s'il faut un nom pour cela, cette manière de vivre dans ce qui tombe, je le volerai aux anciens. Je l'appellerai *Maât dérobée*, équilibre fragile arraché aux mâchoires du chaos.

Non l'ordre imposé par décret, mais l'harmonie secrète qu'on découvre entre les failles, comme un chant dans la poussière.

Je n'ai jamais cru aux renaissances annoncées. Ce monde ne renaît pas, il mue. Il pourrit et refleurit sans promesse. Il se tord, il hurle, il recommence. Il n'y a pas de "retour à", ni de "saut vers". Il n'y a que cette navigation errante, parmi les ruines animées.

Je ne reconstruis rien.
Je cherche seulement à transmettre la carte brûlée d'un territoire invisible.

Et parfois, à la lisière d'un vers ou d'un cri, je sens qu'un autre souffle y répond. Alors je sais : ce que j'ai écrit n'a pas été vain.

Je ne veux pas que ce livre devienne une cage.

Ce n’est pas un manifeste. Je ne veux pas convaincre. Je n’ai pas rassemblé des arguments pour bâtir un parti, ni ordonné des pensées pour fonder un dogme.

Ceux qui écrivent des manifestes croient encore que le monde peut être redressé, corrigé, sauvé par la parole. Moi, je n’ai pas cette foi-là. J’ai vu trop de mots utilisés comme briques pour enfermer des vivants.

Ce n’est pas une fiction. Je n’ai pas inventé, j’ai transfiguré. Tout ici est vrai, même ce qui prend la forme d’un mensonge poétique. Je ne raconte pas des histoires, je les ouvre en deux pour montrer les nerfs à vif.

Je ne crée pas des personnages, je donne voix à celles et ceux qu’on n’entend plus. Ce livre n’est pas un roman : c’est un corps disloqué, qui respire encore.

Ce n’est pas un essai universitaire. Je n’ai pas numéroté mes sources, ni placé mes pensées entre guillemets d’autorité.

Ce que je pense ne vient pas d’une méthodologie : il vient d’un tremblement. Je n’écris pas depuis une chaire, ni dans la langue froide de l’objectivité. Je parle depuis un lieu habité, la faille, le vertige, le sang.

Ce livre n’est pas une œuvre figée. Il n’est pas à interpréter comme un tableau au musée, ni à réciter comme un psaume dans une chapelle. Ce que j’ai écrit n’attend pas l’admiration : il attend la rencontre, ou le rejet.

Il n’attend pas la critique : il attend l’usage, le feu, la réponse.

Je ne l’ai pas écrit pour qu’il soit lu en silence.

Je l’ai écrit pour qu’il trouble, qu’il rouvre les plaies qu’on maquille trop vite.

Je l’ai écrit comme on entrouvre une brèche dans la pierre.

Et si tu cherches un genre, une étiquette, une place sur l’étagère : tu ne la trouveras pas. Car ce livre n’appartient pas aux catégories des vivants dociles.

Ce livre n’est pas.

Il devient, avec toi.

Ce livre est un champ de ruines où quelque chose chante encore.

Il est une partition dissonante : les voix qui s'y croisent n'attendent pas l'harmonie. Elles s'élèvent, se brisent, se contredisent. Ce sont des appels, des cris, des murmures.

Je n'ai rien dirigé. J'ai écouté. J'ai simplement tracé les lignes sur lesquelles les douleurs viendraient s'inscrire. Et comme dans toute partition, ce n'est pas le papier qui vibre, c'est l'air entre les notes.

Ce livre n'existe que dans ce que tu en feras résonner.

Il est une ruche : pleine de cellules, d'allers-retours, de provisions de sens.

Il bourdonne d'inquiétudes, d'énigmes, de pollens clandestins. Il est fait pour être butiné, pas pour être avalé d'un seul coup.

Chaque fragment est autonome, mais tous portent le même miel amer : celui des vies qu'on n'a pas su protéger. Je suis l'ouvrière. Pas la reine.

Il est un cri réfracté. Ce que tu lis ici est le cri d'un être qui a refusé de se taire, mais qui a dû ruser avec le silence. J'ai crié à travers les poèmes, à travers les interludes, à travers les citations masquées.

Le cri n'est jamais frontal : il se déploie en éclats, en formes courbes, comme un écho piégé dans une vallée. Ce livre n'est pas une voix, il est mille vibrations.

Et il est un mausolée. Pas une tombe froide, mais un mausolée habité. J'y ai déposé mes morts, mes colères, mes questions sans réponses. J'y ai inscrit les noms qu'on a voulu rayer.

J'y ai planté des offrandes : des phrases, des souvenirs, des refus. Ce mausolée n'est pas un lieu de fin, mais un seuil. Celui où l'on peut, peut-être, commencer à vivre autrement.

C'est cela, *L'Art de vivre*.

Pas une méthode.

Pas un testament.

Une forme fragile.

Un feu transmis dans une jarre de pierre.

Toi qui lis ces mots

je ne te demande ni fidélité, ni approbation.

Tu peux tout rejeter.

Tu peux dire que j’ai été trop lyrique, trop brutal, trop étrange.

Tu peux refermer ce livre avec une grimace, une indifférence, un rire amer.
Mais si tu es allé jusqu’ici, si tu n’as pas fui à la première brûlure,
alors tu as été touché.

Je ne parle pas d’adhésion. Je parle de secousse.
Même une seule phrase, une seule image, un seul nom ravivé —
cela suffit.

Peut-être qu’un fragment te hante,
une strophe t’irrite,

Un interlude t’interroge encore au creux d’une nuit.
C’est tout ce que je souhaitais.

Je ne crois pas à l’effet durable des grandes idées,
mais je crois aux fissures.

Je crois à la poussière qui s’infiltre dans les piliers d’un monde apparemment solide.

Je crois à ces voix intérieures qu’un mot réveille.

Et je crois que l’on peut commencer à vivre autrement

Parce qu’un texte a déplacé quelque chose en nous

Qu’aucun système ne pourra re-cimenter.

Alors oui, tu peux tout rejeter.

Mais si tu as lu, vraiment lu

Alors nous avons partagé quelque chose

Que personne ne pourra défaire.

Je n’ai pas écrit pour convaincre.

Je n’ai pas écrit pour réparer.

Je n’ai même pas écrit pour transmettre.

J’ai écrit pour que la poussière ne gagne pas tout.
Pour qu’il reste, dans ce siècle où les vivants sont lentement ensevelis,

quelques signes dressés à contre-vent.
Des pierres levées non pas pour bâtir un temple,
mais pour dire : ici, quelqu’un s’est tenu debout.

Ce livre est un tombeau.
Mais un tombeau ouvert.

Pas un mausolée pour ensevelir les douleurs,
plutôt une crypte traversée par les voix,
où le silence lui-même résonne des luttes qu’on a voulu effacer.

Je ne sais pas ce qu’il adviendra de ces pages.
Je ne sais pas qui les brûlera, qui les détournera,
qui les lira en murmurant ou en tremblant.

Mais je sais que ce texte existe.
Et tant qu’il existe,

alors quelque chose résiste.

Une ruche de cendres.

Une clarté dans les décombres.

Une mémoire sans pardon.

Et si un jour, même mes mots s’effacent,

il restera peut-être ce simple refus,

gravé dans le silence :

ne pas laisser la poussière tout recouvrir.

Mon temps est écoulé,
c'est ma fin,
l'apocalypse est levé,
et maintenant t'es yeux soi sont ouvert,
ou blesser,
avec des larmes de sang qui coule